



HANS ET ULRIKE HIMMELHEBER

LES DAN

UN PEUPLE D'AGRICULTEURS

(Libéria et Côte d'Ivoire 1949/56)

FONDATION KOBLE DES MANDÉ SUD · MUSEUM RIETBERG ZÜRICH

LES DAN

DOCUMENTS SUR LES CULTURES ET HISTOIRE DES MANDE SUD (Vol. 1)

Fondation Koble des Mandé Sud
Quartier Domoraud/Mosquée Warbia,
Man Côte d'Ivoire
BP 627 Man
fondationkoble@gmail.com

Museum Rietberg Zürich
Gablerstrasse 15
CH-8002 Zürich
Suisse
www.rietberg.ch

HANS ET ULRIKE HIMMELHEBER

LES DAN

UN PEUPLE D'AGRICULTEURS

(Libéria et Côte d'Ivoire 1949/56)

RESULTAT DE TROIS EXPEDITIONS ETHNOGRAPHIQUES

TRADUCTION: KANGA PHILIBERT

INTRODUCTION:
MAMADOU KOBLE KAMARA ET EBERHARD FISCHER

FONDATION KOBLE DES MANDÉ SUD
MUSEUM RIETBERG ZÜRICH

TABLES DES MATIÈRES

PRÉFACE	7
PRÉFACE DE L'ÉDITION FRANÇAISE DE « LES DAN » DE HANS ET ULRIKE HIMMELHEBER	8
AVANT PROPOS	11
ORIGINE DES DAN	13
CHEFFERIES DES DAN DU LIBERIA	17
LES PEUPLES VOISINS DES DAN	21
INFLUENCE DES AUTRES CULTURES	25
LA NOURRITURE DES DAN	31
– L'Agriculture	31
– Les animaux domestiques	33
– Cycle annuel de l'agriculture des Dan	34
– L'activité de cueillette	36
– La chasse	39
– La pêche	43
– Les produits de consommation	44
– Les marchés	44
– Attitude envers la nature et le travail	45
HABITAT ET VILLAGE	46
LA VIE AU VILLAGE ET LE DEROULEMENT DE LA JOURNEE	51
– La cuisine	51
– L'habileté artisanale	54
– Le tissage	56
– La poterie	56
– Les forgerons	59
MODE DE VIE	60
– Naissance	60
– Attribution de nom	61
– Le nourrisson	61
– Enfants et parents	62
– Les jeux	64
– Le campement d'initiation	68
– Entre bois sacré et le mariage	71

ENTRETIEN DU CORPS	73
– Les parures	73
– La coiffure	73
– Sourcils et les ongles des doigts	75
– Les dents	76
– Les tatouages	79
– Vêtements	79
– L'idéal de beauté	82
– La propreté	82
LE MARIAGE ET LA VIE EN FAMILLE	84
– Négociation de mariage	84
– Les servantes	87
– La polygamie	87
– Amour, fidélité	88
– Destin des femmes	90
– La femme principale et les femmes secondaires	92
– « Femmes libres »	92
– Patrimoine	93
– Les vieux	95
– Descendance et liens de parenté	96
CLAN ET CHEFFERIE	102
– Le grand chef Towé	106
LE DROIT	111
– Affaires juridiques	111
– <i>Vendetta</i>	111
– <i>Empoisonnement</i>	112
– <i>Suicide</i>	112
– Juridiction	114
– <i>Les masques</i>	114
GUERRES	115
CIVILITÉ	121
MALADIES	124

IDÉES RELIGIEUSES	127
– Le conseiller « débomé »	127
– Interdictions	131
– Pouvoir magique « ndi », les jumeaux <i>Chanteurs tonifiants</i>	133
– Moyens magiques	138
– Fétiches protecteurs de village	139
– Folie	142
– L'être spirituel « zou »	142
– Le rêve	143
– Les morts	143
– Les sorciers et les chasseurs de sorciers	146
– Les hommes et les animaux	151
– Les lutins	151
– Le fétiche sous le rocher	152
– Dieu	152
– Corps célestes	152
LES SOCIÉTÉS SECRÈTES	154
– Notre initiation à la société secrète des serpents « Mé »	157
– Notre entrée dans la société secrète des éléphants « bie »	164
– Notre adhésion à la société secrète de la hache « Doagli »	165
– Notre entrée dans la société du potamo-chère « bo »	167
– Les sociétés secrètes de femmes	171
– Compléments d'informations sur les sociétés secrètes des Dan	172
– <i>La société secrète Gba</i>	172
– <i>La société secrète des voleurs</i>	172
– <i>Seconde société secrète des serpents</i>	172
– <i>Sociétés secrètes des enfants</i>	175
– <i>La société secrète de lézards Ouo</i>	175
– <i>La société secrète de guêpes Gbo</i>	175
– <i>La société secrète Béa</i>	175

L'ART	176
– Musique	176
– Danse	178
– Poésie	179
– <i>Proverbes</i>	179
– <i>Discussions</i>	179
– <i>Contes</i>	179
– Art plastique	187
CARTE	190
BIBLIOGRAPHIE	191

PRÉFACE

Il y a neuf ans, soit en 2008 lorsque j'étais sous-préfet à Oumé, Docteur Eberhard Fischer, ethnologue, ex-directeur, aujourd'hui Président de la Fondation des publications du célèbre Museum Rietberg de Zurich, me faisait l'honneur de préfacer le livre intitulé « GURO », paru aux éditions Prestel (Munich, Berlin, New York) ; une œuvre monumentale au sens propre comme au sens figuré par son poids (3,2 kilogrammes), le nombre et la qualité des illustrations (508 photographies), le nombre des artisans sculpteurs présentés, la variété et la qualité exceptionnelle de leurs œuvres, mais, plus que tout, les thèmes abordés aussi instructifs les uns que les autres.

En voici une seconde : « LES DAN, un peuple d'agriculteurs (Liberia et Côte d'Ivoire 1949/56) », une œuvre tout aussi, sinon encore plus, fabuleuse par sa profondeur, touchant dans sa totalité à la vie quotidienne et qui s'adresse autant à l'esprit et à l'âme du peuple Dan auquel j'appartiens. Elle est écrite par le père de Eberhard Fischer, Hans Himmelheber, précurseur dans la recherche, qui fut le premier ethnologue de nationalité allemande à bénéficier d'une autorisation du Gouverneur Reste pour étudier les sculpteurs des peuples Gouro et Baulé de la Côte d'Ivoire coloniale en 1933, en vue de l'obtention du doctorat avec une thèse ayant pour titre « Negerkünstler », un livre devenu célèbre dans le monde des connaisseurs de l'art africain.

Très vite après la seconde guerre mondiale, en 1949, il retourna en Afrique, cette fois au Liberia, pour étudier la culture des Dan dans la région frontalière avec la Côte d'Ivoire. Il était accompagné de son épouse Ulrike Himmelheber pour étudier la vie des femmes et des hommes Dan. Ils publièrent ensemble ce livre en allemand en 1958. Ce document vient d'être traduit en français par Monsieur Kanga Philibert, professeur de lycée titulaire d'un CAPES d'enseignement de la langue allemande à Bouaké.

Cette étude, « Les Dan », présente un intérêt particulier pour les générations actuelles à conserver avec soin pour les enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants, aussi longtemps qu'ils ressentiront, au fil du temps, un regain de conscience pour leur origine. La géographie, le peuplement, les légendes, l'habitat, les rites divers, les alliances matrimoniales et intercommunautaires, les jeux, les activités économiques, sources d'alimentation et des échanges commerciaux, les thèmes majeurs de l'éducation, la philosophie, la religion, la conception de l'au-delà, bref, rien de cela n'est omis dans une présentation et une analyse ne sacrifiant aucun détail.

L'association de la Fondation Koble des Mandé Sud, au moment de l'édition de ce livre, est un ballon d'essai auprès de tous les peuples Mandé Sud afin de juger de leur origine unique sinon très proche. Hier, les Gouro, aujourd'hui, les Dan, demain, peut-être, les Gban... la découverte de ces peuples est inexorablement en marche. Faisons leur une place dans nos cœurs et nos connaissances par un accueil enthousiaste de ce livre qui a été publié en français pour notre bonheur.

Un tel document mérite une place de choix, voire la première, dans la collection bibliographique de tous ceux fiers de se reconnaître Dan, de ceux ensuite qui dans le « vivre ensemble » cher aux politiciens cherchent à mieux connaître les autres en vue de la construction d'une nation accessible et profitable à tous, sans discrimination. Ce livre mérite un bon accueil de ma part, de votre part et de notre part à nous tous.

Voici à la portée de tous les Dan d'où qu'ils viennent, comment ils ont été, qui sont-ils et vers où ils peuvent aller dans un effort incessant d'acceptation et de cohabitation, où qu'ils se trouvent, aussi bien sur le territoire originel que celui vers lequel le destin peut les conduire.

Dan, Mandé Sud, Ivoirien : voici le document de référence qui manquait à ton armement intellectuel.

Man, Octobre 2017
Dr Mamadou Koble Kamara

PRÉFACE DE L'ÉDITION FRANÇAISE DE « LES DAN » DE HANS ET ULRIKE HIMMELHEBER

En 1958, Hans et Ulrike Himmelheber publièrent la monographie « Die Dan – ein Bauernvolk im westafrikanischen Urwald » pour documenter le mode de vie d'un peuple africain, les Dan, et le faire connaître à un autre peuple, dans un premier temps des lecteurs allemands. Par « mode de vie » nous entendons non seulement la « structure sociale » ou les « caractéristiques culturelles », mais aussi la description de la vie au village, la vie quotidienne typique de tous les jours tout au long de l'année, les coutumes et croyances de ces agriculteurs africains ; à cette fin, de nombreux récits individuels d'hommes et de femmes sont reproduits. Les auteurs s'intéressaient surtout aux aspects humains tels que les destins, les expériences, le rapport à la nature ou l'entourage social, et ont compilé ces histoires dans des chapitres dédiés aux différents sujets.

La présente monographie sur cette ethnie et donc basée d'une part sur les expériences, observations et interrogations de ce couple d'ethnologues et d'autre part sur les récits à peine modifiés pour l'édition que des individus ont faits sur leurs vies, des rapports d'hommes et de femmes Dan de différentes classes d'âge et de prestige social, ayant fait des expériences et ayant des points de vues variées qui sont parfois complétées par de courtes interviews non structurées.

Ce sont des récits de vies de Dan peu après la deuxième guerre mondiale, une époque pendant laquelle l'administration libérienne consolida son pouvoir sur l'arrière-pays, acquis durant les années vingt et trente, tantôt par des moyens pacifiques, tantôt par pression militaire. Cette génération de Dan a encore vécu la mainmise sur leur pays, « l'arrière-pays libérien », par les amérindo-libériens d'après des accords sur les frontières du pays avec les Français et les Britanniques ainsi que la « pacification » et restructuration forcées qui en découlèrent. Au temps de cette génération, l'autonomie des villages Dan fut abolie et une nouvelle administration installée par un régime étranger qui en avait ensuite le contrôle, formée de nouveaux types de gouvernance, de Paramount-, Clan- et Town-chiefs ; de nouvelles lois régirent ainsi qu'un nouveau système de jurisprudence d'après des règles et des interdictions qui pouvaient paraître arbitraire. Aussi, tous les agriculteurs Dan ont dû sacrifier leur autarcie économique à une fiscalité basée sur une économie monétaire. Toutefois, autour de l'année 1950, le nouveau système était déjà plus ou moins établi ; néanmoins, l'influence de l'administration des « civilized people » de la côte sur les idées et conceptions « traditionnelles » ainsi que bons nombres de mœurs restait faible, car les routes allaient seulement jusqu'à la périphérie du pays Dan, ce qui limitait le commerce à des petits marchés dans les villages et il n'y avait pas de mosquées et d'églises dans le pays (mis à part trois missions à la périphérie du pays, à Kampe, Ban et Tapita). Il n'y avait aussi point d'écoles primaires et de service médical (de type européen) dans les villages Dan occi-

dentaux, ici aussi mis à part les services offerts aux missions américaines.

Cela ne signifie pas que Hans et Ulrike Himmelheber n'ont pu observer de changement culturel chez les Dan – leurs informateurs, ou plutôt les personnes qu'ils ont consultées, distinguaient clairement entre « l'aujourd'hui » et le passé d'il y a une ou deux générations et ils glorifiaient rarement les « anciens temps » qui comprenaient une angoisse existentielle permanente pour tout le monde à cause des hostilités, guerres, jalousies et crimes, mais aussi la famine qui resurgissait annuellement, les maladies et les divers dangers que la vie d'agriculteur en Afrique occidentale comporte en soi. Les expériences vécues dans le passé ne peuvent être observées ou vérifiées par un ethnologue. Les descriptions du passé ne peuvent être couvertes par « l'observation participative », mais les reproductions de compte-rendus de personnes ayant faits elles-mêmes des expériences intéressantes qu'on ne peut plus faire à présent, sont des sources historiques fortement appréciées des descendants : les générations suivantes peuvent les « lire » et interpréter à leurs façons. Cette expérience du passé par des compte-rendus non-censurés est beaucoup plus saisissante que si les données avaient été saisies de façon systématique et, le plus souvent, standardisée.

C'est la raison pourquoi beaucoup de choses décrites par des informateurs dans « Les Dan » il y a plus de cinquante ans, au présent en tant que des observations personnelles ou des expériences faites lors de la jeunesse font partie depuis longtemps d'un passé lointain, traitent d'occupations, d'habitudes et mœurs désuètes, d'idées et de conceptions qui ont été délaissées au profit d'un savoir scolaire « moderne ». Mais, il y a aussi des récits et comportements qui sont tout à fait rafraîchissants dont on se souviendra avec plaisir encore longtemps après la lecture de ce livre et que l'on songera peut-être même à revitaliser, comme par exemple qu'autrefois, les femmes Dan balayaient le sol dans la maison, mais les hommes balayaient le sol en dehors de la maison et aimaient y faire des motifs avec leurs balais qui pouvaient de temps en temps animer voisins et visiteurs d'exprimer leur admiration par un commentaire !

« Die Dan » et maintenant l'édition française « Les Dan » n'est donc pas une « monographie de tribu » standardisée comme les « social anthropologists » avaient l'habitude d'en faire à l'époque coloniale suivant les instructions de « Notes and Queries ». Les Himmelheber ne ressentaient pas d'appartenance à une école d'ethnologie spécifique et certainement pas à l'école historico-culturelle allemande. Leur monographie sur les Dan est structurée suivant des critères individuels et en établissant des priorités originales en ce qui concerne le contenu.

Les Himmelheber n'avaient pas de formation linguistique ou sociologique et les questions que l'on se pose dans ces disciplines ne les intéressaient pas. En ce qui concerne le langage,

ils ont toujours été dépendants de l'aide d'un interprète. Ils ont été chanceux de pouvoir trouver des jeunes hommes Dan avec lesquels ils ont travaillé durant plusieurs années. Un lien d'amitié profonde, presque familial, fut entretenu avec l'un d'eux, George Wowoa Tahmen, dont ils ont fait connaissance lorsqu'il était un jeune écolier à la mission de Gaplé. Ceci est une histoire qui sera relatée ailleurs. Les interprètes furent instruits d'être obligeant, d'interférer dans les discussions aussi peu que possible et de laisser la parole aux personnes consultées tant que possible ; à quelques rares occasions, ils ont ajouté des explications sur les termes employés.

Pour conclure, je voudrais indiquer quelques observations qui me semblent personnellement très intéressantes dans le livre « Les Dan » : il est étonnant, pour l'époque, de voir l'opinion positive que Hans Himmelheber avait des « fétiches ». Leurs emplois pour le bien commun ont dû grandement l'impressionner. Le couple Himmelheber a été admis dans plusieurs sociétés secrètes des Dan – aussi bien au Libéria qu'en Côte d'Ivoire. Les cérémonies d'initiation sont relatées en détail, mais ce qui est « secret » n'est pas décrit au lecteur. Les spécialistes qui souhaitent acquérir ce savoir pour des études comparatives scientifiques peuvent consulter les omissions aux archives Himmelheber au Museum Rietberg à Zurich ou alors dans l'édition allemande où l'on trouve les détails secrets dans des notes de bas de page en latin (l'ancienne langue des savants).

Outre les nombreux textes historiques se rapportant aux fondations de villages et aux guerres, le fait que l'on donne parole à des grandes personnalités Dan du passé d'une part (comme par exemple le Paramount Chief Towé décédé en 1955 avec des récits détaillés), que l'on donne maints détails sur la vie paysanne au fil de l'année d'autre part, sur les tâches ménagères (par exemple avec des détails sur la récolte d'huile de palme, la nourriture à base d'insectes, des recettes de cuisine), les méthodes de chasse y compris la fabrication de poudre à canon, les spectacles de chasse avec « chanteurs galvanisants », les divers artisanats, et la vie « normale » des Dan au quotidien (où il est question, en détail, des jeux d'enfance), le savoir-vivre, les canons de beauté, la propreté, l'amour et la fidélité, la prospérité et la pauvreté, et, par exemple, aussi le rôle des neveux et nièces (les enfants de la sœur) dans cette société patrilinéaire.

Un chapitre détaillé est dédié au « idées religieuses » des Dan ; il y est surtout question des *débomé*, des conseillers, des chanteurs tonifiants, fétiches (médecines) de village, des chasseurs de sorciers, et de la capacité de se transformer en animal. Mentionnons que Hans Himmelheber a approfondi ses études sur la vision du monde des Dan dix ans plus tard (1960) et a publié divers compte-rendus de penseurs Dan du village Nyor-Diaplé dans un essai en allemand de 1964 qui a été co-édité par Wowoa Tame Tabmen (voir référence bibliographique). La poésie Dan est également citée en détail (ici aussi, le sujet a été approfondi par la suite), alors que les arts visuels, les masques et les sculptures comme les cuillères et statues sont surtout traités dans un autre livre (dans H. Himmelheber « Negerkunst und Negerkünstler »). Néanmoins, les descriptions éparses de stèle à double tête, cuillères cérémonielles, petits masques, masques rendant justice et les fontes en laiton sont fort intéressantes !

« Die Dan » est paru en 1958 en tant que livre en allemand – avec, en supplément, un petit disque en vinyle – subventionné par le ministère de la Culture de Baden-Württemberg, l'Etat fédérale allemand d'où Hans Himmelheber était originaire et où il avait élu domicile, à Heidelberg. Le livre reçut des compte-rendus de lecture très favorables dans la presse spécialisée ; mais puisqu'il ne parut qu'en allemand et non en français ou anglais, la réception au niveau international était faible. Mes parents, tous deux décédés, se seraient réjoui d'entendre que leur monographie sur les Dan, rédigée à une époque difficile pour eux sur le plan politique et économique, est maintenant, soixante ans plus tard, publié en français.

Cela a été rendu possible grâce à l'engagement de mon bon ami Dr Mamadou Kamara, président de la Fondation Koble des Mandé Sud, domicilié à Man, la capitale des Dan du Nord en Côte d'Ivoire en collaboration avec le Museum Rietberg à Zurich, où les archives Himmelheber se trouvent depuis peu. C'est également à ce musée que les enfants de Hans et Ulrike Himmelheber ont fait donation de la plus grande partie de leur héritage d'œuvre d'art des Dan, ce qui pourrait faire du Museum Rietberg un centre de recherche de l'histoire de l'art et culture Dan fort important. La traduction fut faite par M. Kanga Philibert et relue par Pierre-Louis Blanchard ; l'impression fut préparée par Claudia Rossi (en collaboration avec Thomas Humm). Moi, ma femme, mon frère et ma sœur et les petits-enfants de Hans et Ulrike Himmelheber, nous nous réjouissons tous que « Les Dan » paraisse maintenant en français et que cette œuvre soit ainsi enfin accessible à la génération des petits-enfants de Dan consultés en 1950. Peut-être réussirons-nous à publier en français les autres ouvrages de Hans Himmelheber dispersés en allemand qui traitent de la culture et l'histoire des Dan.

J'apprécierai grandement si la collaboration de la Fondation Koble Mandé-Sud de Man (Côte d'Ivoire) et le Museum Rietberg (Suisse) continuait sur le long terme.

Winterthur, Octobre 2017
Dr Eberhard Fischer



Société « Acrobates serpent » : le maître a lancé une « fille serpent » en l'air et la rattrape avant que le poignard ne la blesse (Diapleu 1955).

AVANT PROPOS

Le présent ouvrage est le résultat partiel de ma cinquième, sixième et septième expédition ethnographique dans l'arrière-pays du Libéria. J'ai parcouru cette région en 1949/1950 en compagnie de mon épouse. C'était la première expédition allemande après la guerre et elle fut par conséquent alourdie par une quantité incroyable de difficultés administratives. Nous sommes plus reconnaissants à la République du Libéria, en particulier à son Président son Excellence Monsieur William V. S. Tubman et au regretté Secrétaire d'Etat aux Affaires Etrangères Monsieur Gabriel S. Dennis pour nous avoir autorisés et facilités la réalisation de l'expédition.

En 1952/1953 j'ai de nouveau séjourné dans la région Dan décrite dans ce livre, avant de continuer mon voyage en Côte d'Ivoire et je suis revenu en 1955/1956 en compagnie de mon épouse et monsieur Werner Schaufler, préparateur à l'Institut de zoologie de l'Université de Heidelberg. Cette fois encore un autre voyage sur la Côte d'Ivoire s'est imposé. A l'occasion de ce voyage nous avons visité les Dan de la Côte d'Ivoire, mais la visite a été si brève que hormis l'enregistrement de trois alliances secrètes chez les Dan de l'est, je ne peux que parler des Dan du Libéria.

Nous tenons à remercier les autorités locales et en particulier l'Institut Français de l'Afrique Noire (IFAN) pour l'approbation de nos recherches dans la zone française et le soutien de tous genres dont nous avons bénéficié.

Pour la réalisation de mes deux dernières expéditions, j'ai bénéficié en grande partie du soutien de la radio sud allemande de sorte que j'ai pu effectuer cette expédition pour la première fois sans souci financier. J'exprime pour cela ma gratitude en particulier au Dr. h.c. Alex Möller. Toutes nos gratitude pour la confiance placée en nous. Je n'oublie pas non plus la radio sud ouest allemande, le Ministère de l'Education et de la Culture de l'Etat de Baden Württemberg, les musées ethnographiques de Bâle et de Genève qui ont été des amis fidèles depuis ma première expédition en 1933 et qui m'ont apporté un soutien amical. Nous sommes aussi redevables à certains missionnaires exerçant dans l'arrière pays du Libéria, aux couples Kronemeyer, Mellisch et Holloway pour leur hospitalité, leurs conseils avisés, transports, l'aide par l'embauche de porteurs et pour tous les autres bons services.

Je remercie dans une grande mesure les conseillers ministériels que sont messieurs A. Bossert, de Karlsruhe, le Professeur Dr. M. Heydrich, du Musée Rautenstrauch-Joest de Cologne, le Directeur Dr. H. Rhotert, de Stuttgart et le Dr. J. Glück, également du Linden-Museum de Stuttgart qui ont favorisé de loin le présent travail par leurs conseils et actes, le Ministère de l'Education et de la Culture de Baden Württemberg pour sa subvention à l'impression du présent document. Nous traduisons ici nos sincères remerciements pour toute la sollicitude et l'opinion favorable dont nous avons bénéficiés.

Dr. Etta Becker-Donner, directrice du musée d'ethnographie de Vienne, a déjà effectué dans les années 30 deux expéditions personnelles dans la région des Dan et consigné ses résultats dans plusieurs publications (voir bibliographie). Madame Donner a donc le mérite d'avoir effectué les premières recherches ethnographiques chez les Dan. Ses recherches approfondies méritent d'autant plus notre estime qu'elles ont été réalisées à une époque où le voyage au Libéria était de loin plus difficile qu'aujourd'hui où une route menait jusqu'à la périphérie du pays Dan.

Nous avons traité nous-mêmes les conditions de vie des femmes Dan et les manières des Dan dans deux ouvrages (Ulrike Himmelheber « Schwarze Schwester » (Sœurs Noires), paru aux éditions Schönewald, Brême; Hans Himmelheber « Der gute Ton bei den Negern » (La bonne conduite en Afrique), paru aux éditions Richters, Heidelberg). Sur les ethnies voisines des Dan, nous possédons avant tout un livre du Professeur Dr. Dietrich Westermann sur les Kpelle, plusieurs études du missionnaire-médecin américain Dr. George W. Harley sur les Mano et des travaux de Paul Viard et de Dr. Etta Donner sur les Kran (We).

Nous avons à dessein renoncé à insérer dans le contenu de ce livre des comparaisons avec les résultats d'autres chercheurs sur le Libéria. Autrement nous aurions dû ajouter à chaque remarque pertinente une demi-douzaine de pages. Ce qui aurait beaucoup augmenté le volume du livre et dérangé le fil de la narration. Bien entendu nous ne voudrions pas en cela taire les travaux et les résultats d'autres chercheurs et renvoyons ainsi le lecteur particulièrement intéressé à la bibliographie qui se trouve à la fin du livre.

Nous avons enregistré chez les Dan beaucoup de biographies et de récits d'événements historiques et légendaires en sachant que l'importance de la coutume se révèle mieux quand elle est décrite, insérée dans un destin, que quand nous aspirons à la sonder à travers des questions directes. Dans ce livre nous avons fait un choix parmi ces récits, si bien qu'à la fin des chapitres quelques récits ont été ajoutés où la coutume décrite auparavant joue un rôle.

Heidelberg, le 10 février 1958
Docteur es lettres et docteur en médecine
Hans Himmelheber

ORIGINE DES DAN

Le peuple Dan vit au cœur de la forêt vierge de l'Afrique de l'Ouest. La région des Dan s'étend des fleuves Bafing au Nord de la Côte d'Ivoire et Cavally à l'Est de ce pays jusqu'à la rivière Ya, un affluent du fleuve St. John au Libéria à l'Ouest. La frontière Sud s'étend sur la largeur du Tapita au Libéria que vous trouverez sur de grandes cartes. La partie à l'extrême Nord est recouverte de savane et de montagne.

Sur la partie de la Côte d'Ivoire francophone vivent selon l'aimable information reçue de l'Institut Français de l'Afrique Noire à Dakar 90.000 Dan. Au Libéria, j'estime leur nombre entre 50.000 et 60.000. Les Dan sont unanimes qu'ils ont d'abord migré du Nord Est vers la région Ouest de la Côte d'Ivoire et de là, traversant le fleuve Nuon (rivière Cess), ils se sont finalement installés dans la région de l'actuel Libéria. Cette zone forestière située au Sud n'était pas encore habitée.

Selon Vendéix les premiers mouvements Nord Sud des Dan fut déclenché par les Diomandé qui leur étaient hostiles et qui se sont défendus contre le rapt des Dan. Selon nos renseignements les futures migrations des Dan en particulier celles passant par le fleuve Nuon dans la région de l'actuel Libéria n'étaient pas mues par un seul motif. Les Dan se souviennent toujours très bien des noms de ceux qui les ont conduits dans leur région actuelle et des raisons qui ont motivé leur départ de l'ancienne patrie. Nous n'avons cependant pas trouvé chez les Dan du Sud aucun souvenir de vieilles querelles contre les Diomandé. Celles-ci devraient remonter à plus de dix générations.

Concernant les migrations qui s'en sont suivies, certains groupes sont venus pour des raisons personnelles. La plupart du temps à cause des dissensions dans la famille du chef et finalement les parents suivaient parce que la nouvelle terre était giboyeuse et offrait de bonnes cultures en perspective. Aujourd'hui encore les Dan sont un peuple instable d'abord parce qu'ils sont toujours à la recherche de terre cultivable pour leur agriculture puis à cause de leur tendance à l'autonomie qui pousse chaque personnalité importante à créer son propre village. On pourrait ajouter qu'auparavant il y avait des guerres entre eux qui les y poussaient sans cesse.

Les migrations au-delà du fleuve Nuon ont atteint leur point culminant lorsque les Français avant la première Guerre Mondiale avaient commencé à assujettir l'arrière pays de la Côte d'Ivoire. La domination libérienne a atteint les Dan seulement dans les années 20. Depuis lors les migrations ont connu plutôt un recul. Quand les prévisions concernant le riz annoncent une augmentation au Libéria, alors certaines familles se mettent en route et migrent chez leurs parents de l'autre côté du grand fleuve. Les liens de parenté là-bas sont très étroits dans les régions frontalières. Dans les villages on rencontre toujours des gens qui sont venus de la Côte d'Ivoire en visite. Les mariages se font dans les deux sens. Les Dan du côté libérien cherchent des marchés de l'autre côté du River Cess (Côte d'Ivoire).

Nous avons parcouru le territoire Dan au Libéria avec des porteurs au nombre de dix à vingt par des chemins traversant la forêt. Le pays n'a pas de hauts plateaux, mais la marche était pénible pour les porteurs à cause des nombreux endroits marécageux et cours d'eaux que nous devrions traverser sur des troncs d'arbres lisses et enfin à cause de nombreuses petites pentes et descentes. Le sol alterne entre sable et latérite effritée. Nous atteignons habituellement une habitation après deux à trois heures de marche. Pendant la saison sèche, les villages se vidaient de leurs habitants toute la journée. Les Dan se rendaient dans leurs champs et ne rentraient seulement que vers le soir.

Les Dan constituent un peuple assez uni du point de vue de la langue et de la culture mais pas en tant que corps social. Avant l'arrivée des Libériens, ils étaient divisés en environ 20 petites chefferies indépendantes. Il n'y avait aucun chef principal ou roi des Dan. Les Libériens ont ensuite soumis à trois grandes chefferies nommées par eux les Chefferies Paramount, à Kampleu, Tapita et Ban, avec une série de petites chefferies, dites Chefferies Clan. Les Dan ne se ressemblent pas en apparence. On trouve aussi bien des hommes trapus d'un noir foncé que des plus minces qui sont plus proches du type soudanais. Nous avons l'impression que la dernière type humaine prédomine à l'Ouest. Cela est peut être lié aux migrations d'autres peuples que l'on désigne par le chapitre « Clans et Chefferies ».

Au Libéria les Dan sont appelés officiellement « Gio », même sur la carte du pays. C'est le nom par lequel la tribu Bassa les désigne. Les Dan eux-mêmes s'appellent Dan. Les Mandingue appellent « Yacouba » tous ceux qui viennent chez eux avec des noix de cola, qu'ils soient Kpelle, Mano ou Dan. C'est de là que vient l'appellation officielle « Yacouba » des Dan en Côte d'Ivoire. Les Dan sont appelés « Ngé, Ngeme » par les Mano, une désignation qui se trouve occasionnellement sur des cartes.

Histoire du clan Uia à l'intérieur et autour de la ville de Danané en Côte d'Ivoire.

Le narrateur est un homme du village Tiapolopleu au Sud de Danané âgé d'environ 45 ans.

Notre village d'origine se trouve à environ deux jours de marche à l'Est de la ville de Man (un important centre d'administration au Nord du pays Dan). Les actuels habitants de cette région s'appellent Santa ou Sagla. Notre ancienne Terre là-bas était couverte de forêt vierge. Il y poussait beaucoup de bambou. Nous sommes partis de cette région à cause de la règle « Go » (ou Gor) qui établit l'ordre de succession. Celle-ci (la règle Go) stipule que le pouvoir reste toujours dans la même famille. « Go » signifie le léopard. Cela n'a rien à voir avec l'alliance secrète du léopard. On l'appelle « Go » parce que le léopard est le roi des animaux.

Deux frères se disputèrent le pouvoir. Le plus jeune s'en alla. Il arriva en ce lieu et construisit un village sur le mont Gontuo, situé à l'Est de Danané. On peut le voir d'ici. Autrefois l'on

construisait constamment sur une colline ou montagne pour pouvoir se protéger contre l'ennemi.

Notre aïeul – donc ce jeune frère – appela tous les siens et leur dit: «Go» nous a poussés à l'exode, alors nous allons continuer à prendre soin de lui ici. «Go» est un équipement magique pour le roi de la guerre. On le garde dans une case particulière interdite d'accès aux non initiés. Nous avons emporté ces objets magiques de notre ancienne patrie.

Avec le temps les hommes du frère aîné nous ont rejoints.

Un masque particulier fait aussi partie du «Go», ou pour être plus précis, nous avons trois masques «Go». Seulement ils apparaissent rarement en public. Tout ce qu'ils prédisent se réalise.

Voici la succession de nos chefs depuis notre exode de notre ancienne terre jusqu'à ce jour:

— Le grand père (nous faisons allusion à ce jeune frère)

— Trosanda

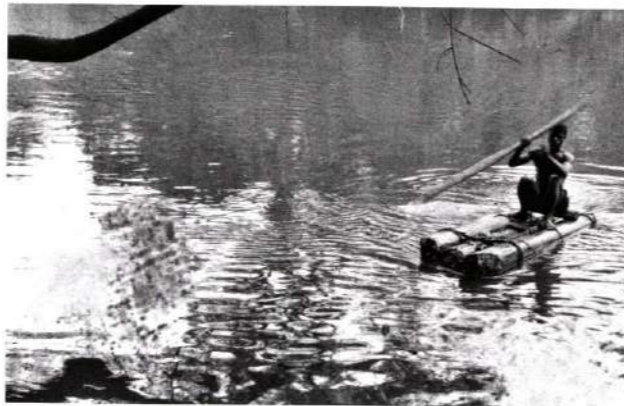
— Lagbono (sous le règne duquel les Français sont arrivés)

— Labiebe; Badie; Gbäa; ce dernier vit encore. Ils étaient tous des hommes puissants.

A notre arrivée ici, nous avons rencontré dans cette région les hommes du «Glo». Ils sont aussi des Dan et vivent de nos jours encore ici.

Danané ne tient pas son nom des Dan qui habitent là-bas, mais plutôt du cercle d'épines qui constituaient une protection naturelle autour de la ville. On appelait les hommes là-bas «les enfants des épines». Ce n'était autrefois qu'un tout petit village au milieu de la région des Ouia.

Danané est devenu riche grâce au commerce de noix de cola. C'était le premier lieu d'habitation que les Mandingue ont trouvé quand ils sont arrivés pour acheter de la noix de cola.



Pl. 1 Un Dan traversant la rivière Nuon sur un radeau. Depuis peu, les Dan connaissent aussi la pirogue monoxyle. (Butuo, 1955)



Pl. 2 Traversée de la rivière Nuon sur un radeau qui se fait à l'aide d'une liane attachée de part et d'autre du fleuve. (Belewale, 1955)



Pl. 3 Un pont par-dessus un ruisseau asséché. (Février 1950)



Pl. 4 Village des Dan, en avant à droite l'atelier d'un forgeron. (Lole, Février 1950)



Pl. 5 Case de réunion du chef. La maison Dan se trouve sur un socle de sorte que l'eau de ruissèlement ne peut la ronger. (Novembre 1952)



Pl. 6 Charpente d'une case. Le toit est couvert de paille ou de branche de palmier, les murs sont crépis d'argile. (Janvier 1950)



Pl. 7 Couverture d'une case. Les branches de palmier sont plus faciles à travailler que la paille mais sont peu résistantes. (1955)

CHEFFERIES DES DAN DU LIBERIA

Les Dan du Libéria sont repartis en trois groupes :

Les « Louseame », c'est-à-dire « les hommes en amont du fleuve ». Ils habitent au Nord et à l'Ouest. Aujourd'hui ils sont placés sous l'autorité des grands chefs de Kampleu et Ban nommés par le gouvernement libérien. A leur opposé se trouvent les « Grouseame », les « hommes en aval du fleuve ». Ils sont dirigés de nos jours par le chef principal de Tapita. Les hommes de l'ancien chef principal Towe au Nord de Tapita font également partie de ce groupe. Le Dan reconnaît tout de suite avant tout l'origine de son interlocuteur par son accent. Les Grouseame prononcent par exemple devant des voyelles « l » là où les « Louseame » prononcent « d » comme par exemple dans le mot « unula » et « unuda » (viens-tu ?), « aluma » et « aduma » (je vais te frapper). Les Niqua sont tout à fait différents. Ils s'appellent eux même « Buame ». Ils vivent des deux côtés de la rivière Cess au Sud Est de la région des Dan. Les Niqua sont considérés les « plouks » parmi les Dan. Les Louseame et les Grouseame les trouvent dépassés et rétrogrades à l'intérieur de la culture Dan. « Les Niqua font leur champs tôt dans l'année si bien qu'ils récoltent aussi tôt et vivent ensuite de longues périodes de famine. Alors nous les Dan des chefferies Ban et Towe, nous nous rendons chez eux avec du riz et recevons d'eux cinq à six fois le prix pratiqué chez nous. Nous grillons aussi les grosses et petites tubercules de manioc que nous-mêmes n'aimons pas manger et allons les vendre en pays Niqua. » — « Nous troquons des nattes avec les Niqua, choses qu'ils savent particulièrement bien tisser parce que la plante à longue tige des marais à partir de laquelle ils les fabriquent, croît dans leur région. » La manière de nouer le pagne chez les Niqua est différente de la nôtre. Et quand ils se coiffent, les raies traversent la tête en la divisant en deux parties, alors que nous autres les Dan, nous tirons les touffes de cheveux de l'avant vers l'arrière sous forme de sculpture. Quand on les voit venir, on la remarque à leur visage, à leur manière d'être que ce sont les Niqua. Ils ressemblent beaucoup plus aux Kran qu'à nous. Quand quelques uns venaient chez nous, alors nous disions : « ce sont les Kran » jusqu'à ce que nous remarquions qu'ils parlent Dan. Mais ils parlent un Dan « difficile » comme les Gue parlent un Bassa « difficile ».

Les Dan se subdivisent en partisans de quelques chefs-clans comme les appelle le gouvernement — allant de cinq à dix villages. La plupart ont été créés bien avant la possession du pays par les Libériens. Pour les Dan chaque clan a ses particularités. Nous énumérerons progressivement les clans les plus importants du Nord au Sud, d'abord ceux de l'Ouest ensuite ceux de l'Est :

Le clan Zorr : ce sont des chasseurs réputés. La valeur qu'ils accordent à l'alliance secrète est chez eux aussi « importante que chez les Mano », c'est-à-dire les transgressions des interdits de l'alliance secrète sont sévèrement punies et les profanes n'ont

aucune chance d'en comprendre quelque chose. Les hommes du clan Zorr parlent Mano ou Dan, puisque les villages Mano et Dan sont éparpillés. Village-centre : Gole.

Le clan Gbe : c'est le clan du chef principal Mongru, qui avait été installé par le gouvernement sur tous les clans Dan du Nord. Ils passent pour être les meilleurs paysans et montrent aujourd'hui une certaine envie avec le clan Borpleu de se familiariser avec les influences de l'Ouest. Village-centre : Kampleu.

Le clan So I : il est composé d'immigrés de Mano et de Konor. A l'origine on a dû parler Mano et Konor chez eux. Mais aujourd'hui on y parle le Dan proche du dialecte Gbe. Les So passent pour être des gueulars et des belliqueux. Ils sont particulièrement amoureux des démonstrations de masques. C'est pourquoi ils sont aussi reconnus comme étant les meilleurs sculpteurs parmi les Dan du Nord. On parle particulièrement d'un maître dans le village Wayengleu. Dans leur région nous avons toujours vu à la lisière des villages un grand nombre de plantations de bananes et de palmiers. La noix de cola y pousse particulièrement bien aussi. Village-centre Kpeupleu I. Wayengleu était autrefois un lieu important.

Le clan So II : C'est le clan du grand chef Tuassama qui se trouve à la tête des clans Dan de l'ouest par ordre du gouvernement. On y parle un dialecte particulier, mais qui est beaucoup plus proche de celui des Dan du Nord que ceux du Sud. Village-centre Ban.

Le clan Bo ou Kuita : c'est le clan du plus célèbre parmi les grands Dan, le clan du grand chef Towe. Village-centre Towepleu.

Le clan Sau : il est situé à l'est du village-centre Towe. C'était autrefois sept villages qui ont été ensuite regroupés par les Libériens en trois villages que sont Yola, Bogentuo et Sanleu et soumis au clan Kuita. Les Sau sont de loin réputés pour être des magiciens.

Le clan Gbea avec pour village-centre Tapita. Le grand chef Waipapé réside là. Il a sous ses ordres les clans Dan du Sud. Tapita est la seule petite ville du pays Dan. C'est là que prend fin l'autoroute qui vient de Monrovia, c'est là que se trouve le siège d'un district-commissionnaire et d'une mission américaine.

Le clan Do : était autrefois un clan important parce qu'il faisait frontière à la région des Bassa, lesquels constituaient la liaison avec la côte. Il est aujourd'hui uni au clan Gbea.

Le clan Zau : est un regroupement de villages situé au dessus de la rivière Cess à l'Est du chef-lieu Kampleu. Comme ils habitent directement au bord du fleuve, les Zau sont de bons pêcheurs. Ces villages passent pour être en particulier d'anciens établissements Dan.

Le clan Zro : il est, selon ce que nous a été rapporté, un clan Konor qui a adopté la langue Dan et doit certes être apparenté au clan So I. mais selon un autre récit ils proviendraient des Mano. Village-centre : Gapeleu.

Le clan Biu ou Borpleu : Le dialecte diverge fondamentalement de la langue des autres groupes Dan du Nord. Ils sont venus du « pays Maleu » qui se trouve aujourd'hui dans la zone française et appartenait à un autre peuple « Da » parlant Mande-Ta. Tout comme les Gbe, ils ont tendance à rechercher leur avantage dans le développement moderne du pays en se faisant embaucher dans les plantations de caoutchouc de la firme Firestone. C'est peut être une caractéristique qu'ils n'ont pas une bonne réputation chez les Dan. « Ils sont paresseux en tout et nonchalants. Si on leur donne contre rémunération un sac de riz à porter, alors ils mangent le riz en route, chargent le sac de pierres puis n'attendent pas d'être rémunérés et s'enfuient rapidement. » Même nous, ils ont constamment cherché à nous duper. Seul le chef du village Mangople faisait une exception digne d'éloges. Village-centre : Borpleu.

Le clan Yau : il est subdivisé aujourd'hui en deux clans, dont l'un a pour résidence de son chef Lepula et l'autre Bloleu. Ce clan fait partie aujourd'hui encore des Dan du Nord. Mais le clan Bloleu est devenu plus tard une partie du grand chef de la région de Towe au Sud Ouest du pays Dan.

Le clan Nyo (ou Nyor), relié à une demi douzaine de villages au Nord des Niqua et ayant des liens de parentés étroits avec ces derniers. Le village-centre était Diapleu, mais aujourd'hui les Nyo et les Niqua sont regroupés en un grand clan dont le village-centre est Butuo. « Nous les Nyo étions un clan de guerriers. Nous faisons toujours la guerre contre quelqu'un. Nous ne mangeons pas de poulets » (les poulets étaient remis au vainqueur par le vaincu en signe de paix. Il était difficile de faire la paix avec les Nyo puisqu'ils ne pouvaient pas accepter de poulets).

Niqua : les Niqua, décrits précédemment formaient autrefois de petites chefferies qui ont ensuite été regroupées en un clan par les Libériens pour enfin être réunis aux Nyo. Les clans Niqua les plus importants étaient ceux du « riche » De avec sa localité Dempleu et le clan Flo dont la création est décrite dans un de nos récits. Un chef, Flengoba, venu plus tard, était aussi très riche : « Il invita un jour tous les Niqua et quand ils furent réunis, il fit sortir un sac d'argent de sa hutte et vida le contenu sur une natte devant le peuple réuni et dit : « Alors maintenant, servez-vous en vous battant ». Alors ils dirent tous : « Sois notre chef ! » Flengoba devint ainsi le souverain de tous les Niqua.

Pour nous résumer, nous pourrions dire qu'à l'Est du pays Dan vit donc un groupe archaïque, les Niqua et leurs parents les Nyo. Entre les clans du Nord et de l'Ouest avec d'un côté les villages-centres Kampleu et Ban et de l'autre côté les clans du Sud avec pour villages-centres Towe et Tapita, il existe de petites différences linguistiques et culturelles dues essentiellement au voisinage des différentes tribus. Les membres des Konor ont immigré du Nord et du Nord Est et ceux des Mano de l'Ouest. Ils se sont installés entre les Dan et ont adopté avec le temps la langue et les cultures Dan.

Les relations entre les clans n'étaient pas aux beaux fixes auparavant. Les guerres ne finissaient pas et un Dan ne pouvait pas séjourner sans souci en dehors de son cadre de vie restreint. « Pour parcourir la région, on avait besoin de trois jours pour une petite distance parce que les sentiers allaient dans tous les sens. On marchait avec précaution et on dormait en forêt, car il pouvait arriver que l'on se fasse attaquer et soit fait prisonnier. On te disait « tu restes ici et tu travailles pour moi » et on

te mettait en cage. Chaque village était entouré autrefois d'un mur. Si le sentier traversait un village, alors on refusait souvent la traversée au voyageur. Si l'on frappait et que personne n'ouvrait, alors l'on devait rester dehors ou rebrousser chemin ».

Bien que la tradition orale des Dan ne remonte pas à plus de huit générations, il n'en demeure pas moins qu'ils sont un peuple très conscient de son histoire. Il n'existe aucun Dan qui ne puisse pas raconter tel ou tel pan de l'histoire de son peuple. Et les comptes rendus repris dans ce livre en particulier les histoires de guerres montrent avec quelle clarté ils se souviennent encore des événements historiques. Mais il y a aussi des historiens particuliers reconnus comme tel à travers tout le pays à qui les grands faisaient appel en cas de besoins pour justifier n'importe quel droit d'un point de vue historique.

L'un d'eux nommé Gongwe (combattre un léopard est une affaire sérieuse) vivant à Kpepleu voulait nous monter en début d'entretien, qu'il est capable de lire clairement dans le passé lointain. Ils racontait : « Il releva que quand on veut avoir des enfants, alors on devait se marier en famille. Même si je prends pour épouse une femme venant de la lointaine Freetown, si nous nous référons à nos ancêtres, nous venons donc de la même famille. Mon père était devenu très vieux. Avant sa mort, il m'appela et me raconta exactement l'histoire de chaque famille du clan, même celle de la famille Kam (du grand chef Mongru). J'étais très jeune à l'époque, mais j'ai tout bien perçu. Je raconte souvent mes histoires à un grand groupe d'auditeurs. Chacun sait que j'ai assez de choses intéressantes en tête. Ils me font appel dans toute la chefferie quand quelqu'un veut raconter l'histoire de sa famille à ses enfants et ne veut dire des contrevérités. Même le grand chef Mongru me fait parfois appel et Dan (le fils du Mongru qui est le traducteur de l'entretien) peut confirmer que je peux raconter des histoires du matin jusqu'au soir. Mon père aussi était l'homme le plus sage à cent lieues à la ronde. »

Guerre entre les Niqua et le clan Yau

Le narrateur est un vieillard d'une belle apparence à la barbe grisonnante habitant à Floleu (Niqua)

Nous venons de l'autre côté de la rivière Cess. Un homme du nom de Fragbadue vivait là bas. Il était chasseur. Il arriva de ce côté du fleuve pour chasser et trouva en ce lieu un endroit qui lui plut beaucoup si bien qu'il dit à sa famille : « déménageons tout de même là-bas ». Il n'avait pas une autre raison de s'en aller. Ils emportèrent un bûcher ardent pour pouvoir allumer du feu, mais le bûcher s'éteignit en chemin. Le chasseur se procura un autre au village Duapleu. Ils construisirent alors l'ancien village Floleu. Un jour les hommes de Bloleu (du clan Yau) arrivèrent et volèrent nos sept moutons. Mais l'un d'entre eux resta en arrière, nous l'avons attrapé et tué. Les Yau revinrent et nous chassèrent de l'ancien village. Nous avons par la suite construit Floleu, l'actuel village.

Les Yau vinrent de nouveau, mais cette fois nous avons assommé beaucoup d'entre eux, de sorte qu'ils apportèrent un coq blanc pour demander la paix.

Quelque temps après un jeune garçon de chez nous alla se promener au pays Yau. Ils se saisirent de lui, le tuèrent et le mangèrent. La guerre qui survint suite à cet événement a continué jusqu'à l'arrivée des Libériens. Ce sont eux qui nous ont séparés et nous sommes aujourd'hui des amis.

Création de deux clans Dan (Zro et So I) par des membres du peuple Konor

Le narrateur est un homme très vieux du nom de Médi de Gapleu et dont les orteils et les doigts ont été rongés par la lèpre.

Les hommes du clan Zro viennent de l'autre côté de la rivière Cess. Ce sont des Konor et non des Dan. Ils avaient eu de l'autre côté une querelle familiale qui les a poussés à s'en aller. Je ne sais vraiment pas pourquoi ils avaient eu des querelles parce que cela remonte à très longtemps. Bien longtemps, avant l'arrivée des Français. Le premier village qu'ils ont construit ici s'appelait Buageinde. Il était situé plus près de la rivière Cess. Il est aujourd'hui abandonné et le lieu est redevenu une forêt vierge.

Dans ce village vivait un grand homme du nom de Sangofla. Ce dernier prit les siens, s'en alla vers l'ouest et construisit Sangopleu. Il est le fondateur du clan So I qui est aussi issu des Konor. Ils étaient les premiers habitants de ce pays, c'est pourquoi Sangopleu est devenu un important village-centre.

Sangofla avait un frère appelé Bei. Ce dernier est le fondateur du village Beileu. Bei était un grand chef. Il pouvait selon sa volonté confisquer pour lui des livraisons de riz et de poulets.

Ensuite un frère de Bei appelé Galu arriva du village se trouvant au-delà du fleuve Cess d'où nous sommes originaires pour se joindre à ses parents. Il a construit Gapleu. Mais il n'était pas à vrai dire un homme important. Il était au contraire sous l'influence de son frère Blei.

Dea, un cadet des deux hommes s'est construit un village dans lequel se trouve aujourd'hui la mission de Gapleu. Mais un fils à Bei du nom de Pengo lui fit la guerre sur ordre de Galu. Ils étaient tous deux de grands hommes et ne pouvaient pas cohabiter.

Dea s'en alla/partit pour le clan Yau dans la région du grand chef Tuassama. Mais Galu lui envoya le message suivant : « tu ne dois pas t'enfuir aussi loin de tes frères. Si tu ne manges pas de chimpanzé de quoi vivras tu chez ces étrangers ? » Galu envoya des animaux à Dea pour lui offrir par ce fait la paix parce que son guerrier Pengo l'avait chassé.

Dea revint ainsi et a construit le village Deapleu dont aujourd'hui deux villages portent le nom.

Les clan So I et Yau sont donc de la même lignée. Ils ne mangent pas de chimpanzés et de chèvres. C'est pourquoi il n'y avait pas autrefois de chèvres sur nos terres ici et il n'y en a pas beaucoup aujourd'hui.

Après Bei son fils Grusei fut chef. C'est à son époque que les gens de Beileu ont construit le village Bongwe. Galu avait aussi un fils du nom de Mah qui était également chef du temps de Grusei. Il était un homme remarquable, mais il ne fut vraiment important que lorsque les Français l'aiderent. Le guide indigène des Français s'appelait Bea. Mais Mah renvoya les Français. Lorsqu'il mourut, Boya lui succéda. Batua, le chef actuel du clan, est le frère cadet de Boya, donc un fils à Mah qu'il a eu d'une autre femme. Pe, le fils de Grusei lui succéda à Beileu, ensuite Mayan le fils de Pe, et Pe II le fils de Mayan lequel est la réincarnation de Pe I. Il est aujourd'hui le chef à Beileu.

Nous avons ensuite adopté la langue Dan parce que nous faisons du commerce avec les Dan. Je ne peux pas dire que d'autres clans Dan sont issus des Konor.

L'histoire du clan Biu

Le narrateur est un homme grand et massif nommé Batua de Gapleu

Je viens du clan Biu. Nous habitons au bord du grand fleuve (la rivière Cess). Nous ne mangeons pas de moutons. Nous sommes nous aussi venus de l'autre côté du fleuve. Là-bas nous n'étions pas des Dan, mais des Da du pays Maleu. Les Da constituent eux-mêmes une tribu. Leur langue est différente du Dan. Un Da ne peut pas comprendre un Dan. La langue Dan est semblable à la langue mandingue. Les Konor quand ils comptent, disent pour le chiffre « dix » « fu », les Dan « godu » les Mandingues et les Da « tan ».

Je vais te raconter comment nous sommes arrivés ici.

Lorsque la guerre contre les Français était si rude outre la rivière Cess, quatre hommes ont pris la fuite en direction de notre pays actuel. Ils s'appelaient Biu, Yanwua, Tou et Bāmo. Les deux premiers étaient des frères biologiques les autres leurs demi-frères. Ils vinrent de très loin et atteignirent finalement la localité Tuongwie qui se trouve encore du côté français de la rivière Cess.

Yanwua était le plus éminent parmi eux. Il s'adressa ainsi à eux : « la guerre nous a cloués ici. Toi Biu, va-t-en, cache-toi de sorte que personne ne puisse te trouver ! »

Biu arriva ainsi à Trogleu près du grand fleuve (la rivière Cess). Il fit un champ de l'autre côté de la rive. Ses fils lui dirent un peu plus tard : « la terre arable au-delà du fleuve est fertile. Laissons-nous construire un village là-bas ! » Ainsi Biu avait deux villages des deux côtés du fleuve et finalement il construisit en ce lieu, où Borpleu se trouve actuellement.

Un jour Biu se leva et retourna chez son frère Yuanwa, son cinquième frère. (Il ne s'agit pas de Yanwua) et lui dit : « Donne-moi ma part du fétiche que notre père nous a légué et que nous avons l'habitude de faire offrandes afin que je l'emporte et qu'il puisse aussi me procurer du bonheur. »

Yuanwa répondit : « lorsque l'un de vous mes frères m'apportera quatre vaches, je vous en donnerai. »

Biu prit sa propre fille et la donna en mariage à quelqu'un en échange de quatre vaches. Mais il n'en reçut qu'une seule pour elle. Yanwua cependant se procura les quatre vaches et obtint alors le fétiche.

Alors Biu en colère dit : « nous ne pourrions plus désormais vous reconnaître comme nos aînés. »

Certains enfants de Biu construisirent trois villages du côté français de la rivière Cess, à savoir Trogleu, Sungopleu et Moatuo et d'autres fondèrent Bangunleu et Soaguna du côté du Libéria de sorte qu'ils formaient avec Borpleu six villages, qui existent tous encore aujourd'hui.

L'événement qui a eu lieu chez les Zro faisant état de ce que le dernier enfant né d'une famille était une chèvre, s'est une fois aussi produit chez nous avec le mouton. C'est pourquoi nous ne mangeons pas de moutons dans les clans Biu.

Un guerrier réconcilie deux clans (tiré de l'histoire du clan Gbè)

Le narrateur est un vieillard de Kampleu

Autrefois mon clan s'appelaient le clan Sowe. Sowe était le nom de notre ancêtre. Son fils était un homme méchant. Il faisait prisonnier tout étranger, le battait et lui faisait même couper les mains. Lorsqu'il devint un grand homme dans le pays et se comportait toujours mal, la population le surnomma Gbè, ce qui veut « voleur ». C'est de là que notre clan reçut le nom Gbè.

Le clan Gbè et le clan So Il qui se trouve chez le village Ban se faisaient autrefois la guerre. Voilà comment cela est arrivé. Un vieillard et riche homme du clan Gbè avait pour épouse une jeune femme. Un jeune homme du clan So Il s'enfuit avec cette dernière et la garda chez lui. Il était un guerrier.

Le vieillard du clan Gbè envoya un message à tous les So pour les informer de cet incident et il répétait toujours cela sans succès. Finalement il se mit lui-même en route. Il alla chez un chef des So qui habitaient non loin de là. Ce dernier était son ami. Il s'appelait Chlango. Il lui dit : « s'il te plaît, va chez les So et dis leur de me rendre ma femme. »

Les So avaient un grand chef du nom de Famie. Ce dernier était le parent du guerrier qui avait volé la femme du vieillard. Le chef So alla chez ce dernier. Famie dit à toute sa famille que personne ne devrait arrêter l'homme du clan Gbè quand il viendrait reprendre sa femme.

L'homme du clan Gbè prit alors ses guerriers se rendit dans le pays des So et tua le voleur de sa femme. Alors les So lui déclarèrent par ce fait la guerre. Ils avaient un grand guerrier appelé Zobe. Les So arrivèrent dans un petit village Gbè qui est situé sur un rocher et y tuèrent beaucoup de Gbè.

Les Gbè mêmes avaient été jusque là divisés en deux groupes qui se livraient la guerre. Ils se réconcilièrent face à l'ennemi. Ils tuèrent une vache, chacun en mangea et décidèrent dès lors de chasser les So. Ce fut une guerre affreuse qui dura trois jours. Les combats se déroulaient du matin jusqu'au soir mais aussi du tout la nuit. Ils battirent les So et ces derniers prirent la fuite.

Un grand et gros guerrier So appelé Termi fut le dernier à prendre la fuite. Cela se passait toujours ainsi afin de permettre à certains guerriers de couvrir la fuite des autres. Il tomba dans un grand marécage et s'y enfonça profondément parce qu'il était gros. Les Gbè arrivèrent plus tard et voulurent le tuer. Le guerrier les supplia ainsi : « vous êtes des Léopards et je suis un léopard (allusion aux grands guerriers qui peuvent tuer des hommes, mais pas les membres de l'alliance du léopard). Un léopard ne tue pas un autre léopard. Sortez-moi du marécage et laissez-moi partir. Je vous offrirai beaucoup de belles choses ! »

Les Gbè dirent : « parce que tu l'es ! » ils le laissèrent d'abord prisonnier des marais, coururent après les fuyitifs qui n'avaient plus de protection en arrière et tuèrent quelques uns d'entre eux. Ensuite ils revinrent retirer le gros du marécage.

Quand il arriva chez lui, il dit aux siens : « nous allons faire la paix avec les Gbè et les considérer comme nos parents. »

Depuis ce jour il n'y a plus de graves palabres entre les So et les Gbè. Nous plaisantons toujours quand nous nous rencontrons quelque part.

LES PEUPLES VOISINS DES DANS

L'on peut diviser les peuples voisins des Dan en plusieurs groupes en fonction de leur langue et de leur culture. Lorsqu'on prend pour base la langue, ils appartiennent à deux groupes linguistiques à savoir les Mandé et les Krou. Les langues Mandé peuvent être divisées en deux groupes distincts à savoir les Mandé-Tan et les Mandé-Fu ; Tan et Fu désignant le chiffre « 10 ».

Les Dan mêmes font partie du groupe Mandé-Fu, même si pour désigner le chiffre « dix », ils ne disent pas « fu » mais « godu ». Ils sont entourés par des peuples dont la langue ressemble à la leur. Ainsi, nous avons à l'ouest les Mano, au sud-ouest les Kpelle et au nord-ouest les Konor. Pendant que la langue Kpelle et la langue Konor sont plus proches (quoique aujourd'hui la région des Dan sépare les deux peuples), la langue la plus proche des Dan est la langue Mano. De plus, toutes ces langues se ressemblent même si les Mano sont si étrangers aux Dan que les Dan ne peuvent les comprendre sans avoir appris la langue Mano auparavant. Les Mandingue font partie du groupe Mandé-Tan au nord. Les Kran sont voisins aux peuples Krou au Sud ouest et au sud le grand peuple des Bassa avoisine celui des Dan.

Les Mano : les Dan considèrent les Mano comme étant supérieurs à eux. Ainsi, les Mano se voient comme meilleurs vis-à-vis des Dan. Ce sentiment de supériorité est fondé sur le fait que les Mano appartiennent à la confrérie du Poro ; une société secrète qui comprend la plupart des tribus du Libéria (hormis les peuples Krou) et les tribus qui au-delà du Libéria s'étendent vers l'ouest. On appartient à cette société des hommes après avoir fait un séjour de plusieurs années dans le bois sacré du Poro qui conduit tous les jeunes garçons vers l'âge de la maturité. L'appartenance à cette société d'homme est reconnaissable à l'extérieur aux profondes entailles qui sont faites pendant la période d'initiation sur la poitrine et le dos des initiés. On enfonce à cette occasion un hameçon sous la peau et par la suite on incise la peau à l'aide d'un couteau. Ces cicatrices, expression visible de tortures vaillamment surmontées, donnent au Mano un sentiment de supériorité face au Dan. En sus, les autres qualités de cette société à savoir la dure discipline, l'entrée dans un monde secret et inaccessible à l'autre et enfin les relations privilégiées avec d'importantes personnalités qui sont même dans les régions reculées participent à la fierté des Mano. Presque tous les jours, on assiste à des allusions des Dan sur le fait que chez les Mano tout ce qui se referait à une société secrète est prise plus au sérieux que chez eux.

Selon le témoignage d'un administrateur libérien, les Mano sont plus enclins au développement moderne de leur pays. Le même fonctionnaire reconnaît par contre aux Dan une très grande application.

Nous avons précisément compris les rapports entre les Mano et les Dan lorsqu'on nous a présenté un porteur de

masque particulièrement important. Il avait un traducteur à ses côtés qui traduisait dans la langue Dan au public composé de Dan, ce que « le génie » révélait dans une langue étrangère. Cette langue était le Mano ! À la question de savoir si un masque Mano pouvait utiliser la langue Dan, les Dan ont répondu gênés : « oh non, les Mano nous méprisent bien sûr. Là-bas le masque s'exprime dans la langue Kpelle. »

En ce qui concerne l'échange de culture, les Dan comme ils l'affirment, auraient appris des Mano et les Mano des Mandingues. Mais toujours est-il que les Mano, comme ils le disent eux-mêmes, ont appris des Dan comment construire de grandes cases – leurs cases sont encore de nos jours plus petites que celles des Dan. Et les Dan disent que les Mano sont égoïstes ; Ils laissaient dormir un visiteur le ventre creux chez eux, parce qu'ils ne lui donnaient pas à manger. Ils seraient aussi sales, car ils ne se lavaient pas les mains avant de manger.

Les récits oraux parlent de l'immigration des Mano dont les familles ont plus tard gagné en importance et en nombre parmi les Dan.

Les Kpelle : c'est un peuple libérien très important dont la région s'étend des côtes jusqu'à la Guinée. C'est une région située au sud-ouest du pays Dan. Les Kpellé sont par contre supérieurs aux Mano en ce qui concerne les affaires liées aux sociétés secrètes. Lorsque les Mano ont besoin de conseils en la matière, ils adressent aux Kpelle. A par cela, les Dan n'ont pas de rapports véritables avec les Kpelle. Mais force est de constater en tout cas que les femmes Dan utilisent par exemple deux types de fabrication de filets de pêche. Elles ont adopté l'une d'elle des Kpelle....

Les Konor : de tous leurs voisins, le peuple Konor a laissé des souvenirs vivaces dans la mémoire des Dan, surtout dans la mémoire des groupes du nord. Dans notre enquête, il revenait toujours ceci : « Nous avons appris cela des Konor. » Les Konor vivent dans la zone Guinée située au nord-ouest du pays Dan.

Les Dan et les Konor ont surtout de véritables rapports sur le plan religieux. Quand on a besoin d'un remède spécial, on se rend chez les Konor. Le masque-échassier dont cinq ou six d'entre eux présentent leurs tours d'adresse dans le pays Dan, vient du pays des Konor. Les artistes Dan mentionnés ci-dessus ont appris et acquis le grand pouvoir qui les préserve des chutes chez un masque-échassier du pays Konor. Ses quatre accompagnateurs chantent dans la langue Konor. Pendant ce temps, on bat de petits tambours ceints au corps tandis que le vrai tambour Dan est un grand tambour statique fait de bois ou un petit tambour à fente en bambous ou en bois.

Les Konor vont chez les Dan en tant que commerçants ou pour travailler dans les plantations des Dan fortunés. Il en est de même des Dan. Le plus souvent, chaque peuple a remarqué que le séjour chez un autre peuple est source d'instructions. L'on rencontre des esclaves Konor chez les Dan. Les Dan nous

ont rapporté que lorsque les Français soumettaient l'arrière pays de la Côte d'Ivoire, les Konor venaient en masse chez eux à cause de la faim et leur vendaient leurs enfants.

Les Dan et les Konor avaient des rapports très amicaux.

Les Konor sont devenus importants dans l'histoire des Dan parce qu'il y avait eu pendant des générations une immigration des Konor dans la région des Dan. Quelques Konor s'installèrent dans des zones inoccupées et fondèrent des groupes importants; Gapleu, Yola, Beileu, Sangopleu, Deapleu. Nous avons parlé de cette immigration dans certains de nos récits. Beaucoup de nos histoires traitent d'événements, en particulier de guerre chez ces Konor immigrés. Quoiqu'il s'agisse d'une région qui aurait pu assurer l'indépendance des Konor, les Konor ont adopté la langue des Dan et sont presque pas différents des ceux-ci. Certains jeunes Konor là-bas n'ont plus conscience de leur origine. Par contre, quelques familles Konor, qui se sont installées du temps des guerres françaises vers 1910 à Keapleu, le village-centre du clan So I, conservent encore leur langue et leurs coutumes de sorte qu'elles constituent là-bas une petite communauté.

Les Mandingues: ils se trouvent au nord du pays Dan. Puisqu'ils sont musulmans, ils feront l'objet d'une description spécifique dans le chapitre « influences des hautes civilisations ».

Les Kran: nous avons nous-mêmes séjourné pendant quelque mois chez les Kran (appelés aussi Guere ou We). Sur le plan linguistique, ils appartiennent aux peuples Krou, mais culturellement ils sont liés aux Dan. Les Kran sont situés au sud-est du pays Dan. De là ils ont traversé la rivière Cess pour se rendre à l'ouest. On nous a montré un endroit clairsemé dans la forêt où il y a eu lieu une grande bataille entre Kran et Dan lorsque les Kran essayaient d'aller vers l'ouest. Cependant, les relations avec les Kran ne sont pas si mauvaises si bien que le gouvernement libérien a accordé au grand chef des Kran, Yutompé de Belewaleu, un grand nombre de villages Dan. « Nous sommes tout à fait à l'aise avec les Kran », nous ont fait savoir les Dan, « en tout cas mieux qu'avec les Mano. Ceux-ci ne peuvent pas supporter les Kran et un Mano ne peut oser s'aventurer dans la région des Kran ».

Les Dan considéraient les Kran comme « des hommes de la forêt », les hommes des bois. Nous devons ici faire remarquer que cette différenciation fait partie intégrante de la culture indigène nègre et ne doit pas être considérée comme un héritage culturel des Blancs. Les critères de cette différenciation sont de plusieurs ordres: la richesse, de très bonnes plantations, la culture d'un grand nombre de fruits, une dextérité artisanale et des chefs bien connus. Les Dan reprochent avant tout aux Kran leur manque de propreté. Ils se considèrent aussi comme de supérieurs exploitants agricoles, mais reconnaissent les Kran comme de très courageux et valeureux ouvriers agricoles. Sans équivoque ils admirent les Kran pour leur habileté à sculpter le bois et à couler le métal, bien qu'à juger selon les informations recueillies, les maîtres Dan à vrai dire ne sont pas inférieurs aux Kran. Il ressort même que l'art de la coulée du métal est toujours pratiqué dans le pays des Kran alors qu'il a disparu chez les Dan et que les Kran entendent sculpter les grandes cuillers à riz, qui sont particulièrement belles et très importantes pour les fêtes des Dan.

La plus grande partie du territoire des Kran tout comme celui des Dan se trouve en Côte d'Ivoire. Les Kran sont voisins

des Dan au Sud. Ils ont une deuxième ville principale, du nom de Tshien dans la zone libérienne avec un chef principal au sud-ouest du pays Dan. Madame Etta Donner a travaillé sur les Kran du Libéria tandis que monsieur P. Viard a porté ses recherches sur les Kran de Côte d'Ivoire. Les Français écrivent Kran « Guéré », un exemple drôle désignant le même mot indigène lequel peut être utilisé dans les langues européennes.

Les Bassa: ils sont situés au sud du pays Dan. Au cours des dernières décennies, des villages Mano ont fait leur apparition partout entre les deux peuples. Les Bassa appartiennent aussi aux peuples Krou. Ils étaient importants pour les Dan parce que depuis toujours ils avaient une ouverture sur la mer. Le commerce était fait uniquement aux frontières de ces deux peuples parce qu'un Dan était inmanquablement soit tué, soit vendu comme esclave lorsque ce dernier osait s'aventurer un peu plus loin dans le territoire des Bassa. Les Dan vendaient aussi des gens « qui n'étaient véritablement pas des Dan » en tant qu'esclaves aux Bassa. On faisait subir à ce dernier un lavage de cerveau de telle sorte qu'il ne pouvait se rappeler ses origines. Dans le pays du grand chef Towe on nous présentait les Dan comme des personnes qui parfois appâtaient les gens du pays Mano en leur disant ceci: « On veut aller chasser ensemble l'éléphant dans la forêt vierge de Towepieu. » Puis l'on les saisissait, les ligotait en leur attachant au dos de façon verticale un gros bois. Ce qui les empêchait de s'échapper et on les vendait en tant qu'esclaves.

Les Dan nous disaient: « Ce que les Dan du nord sont pour les Konor, c'est ce que les Dan du sud sont pour les Bassa. Ils nous étaient supérieurs parce qu'ils avaient une ouverture sur la côte. Les Dan du sud les imitaient. Ils pouvaient tous parler Bassa. » Aujourd'hui le commerce pratiqué par les Dan de cette région n'est plus en direction du sud mais de l'ouest, en réalité vers la voie fréquentée par les voitures c'est-à-dire à travers la région des Mano.

Lorsque nous jetons un regard furtif sur les rapports des Dan avec leurs voisins, il en ressort quelque chose de touchant comme s'ils se considéraient inférieurs à la plupart des autres: les Mano, les Kpelle, les Bassa sans oublier les musulmans, les mandingues dont on doit parler tout de suite. Eux-mêmes se sentent uniquement supérieurs aux Kran et aussi admirent franchement en eux leur dextérité au niveau de l'artisanat.

Politiquement, ils ne sont jamais entrés dans leur totalité en conflit avec les peuples voisins; de temps en temps il y avait bien des guerres menées par quelques groupes de Dan contre des groupes venant des peuples voisins. Mais c'étaient des querelles habituelles comme c'était le cas entre les Dan eux-mêmes. En cas de conflits contre d'autres Dan, on n'hésitait pas à appeler au secours des guerriers Mano.

De façon générale, les Dan avaient leurs voisins en estime.

Les Dan sont entrés en contact avec un peuple lointain, les Haoussa, qui sont arrivés chez les Dan en tant que médecins ambulants. En groupe de quatre ou six personnes, ils apparaissaient soudainement vers la fin de la sécheresse dans le pays des Dan. Ils arrivèrent en grand nombre à Kampleu, la localité principale et là ils se sont repartis, pour se retrouver quelque temps après. En quittant leur patrie située à l'arrière pays du Dahomey (République Bénin) ils ont parcouru des centaines de kilomètres et auraient continué vers l'ouest. Ils portaient des habits multicolores très amples avec de gros cha-

peaux en paille et avaient en leur possession des armes dans de jolis fourreaux. Les Dan les craignaient. Les Haoussa évitaient des contacts étroits avec les Dan et ne dormaient pas dans leurs cases, mais se cherchaient un endroit sûr.

Dans de gros sacs en cuir, ils avaient de la poudre. Puisqu'ils ne parlaient pas la langue Dan, ils utilisaient des gestes pour présenter leurs produits destinés à la vente. Nous leur achetâmes des échantillons de chacun de leur médicament et nous pouvions remarquer qu'à travers une série de questions qu'ils avaient des idées claires et qu'ils ne pratiquaient certainement pas un vain charlatanisme. Ils donnaient chaque fois la posologie de chaque médicament.

Nous avons recensé les remèdes suivants: des remèdes contre les morsures de serpent, la toux, les maux de ventre, la diarrhée, le rhum et l'éléphantiasis (on utilise le même médicament), la lèpre et l'ulcère (le même médicament), les vers, les maux d'yeux, les maux d'oreilles, les maux de dents, l'impuissance, la stérilité des femmes, le saignement des femmes, l'absence de menstrues et un moyen pour vernir les ongles. A côté de cela, ils vendaient aussi des potions magiques. Par exemple, il y a une d'entre elle, qui semée en même temps que le riz, peut « éloigner les tisserins ».

L'entretien avec eux fut rendu difficile parce que même pas un Haoussa ne comprenait un mot de français ou d'anglais. Cet état nous a véritablement étonnés, car en général, il existe (ca. 1955) chez les peuples africains sédentaires au moins une personne dans le village qui sache parler un peu le français ou l'anglais. Nous avons aussi découvert qu'ils cultivaient ces remèdes dans leur pays dans des plantations particulières et ensuite allaient les vendre à l'étranger lorsque la saison était favorable.

Ils donnaient un ton particulier à leur présence par la présentation de prestidigitateurs. Par exemple, l'un d'entre eux s'est fait enduire minutieusement d'une potion destinée à l'enchantement. Puis un autre tira une longue épée et pour montrer son tranchant, il coupa d'un seul coup une feuille sèche en l'air. Puis il essaya d'en faire autant sur le dos de son ami sans réussite à cause de la potion magique. Il imita avec sa bouche le bruit aigu du tranchant de l'épée et les spectateurs Dan, qui se tenaient là, surtout les femmes se mirent à crier d'étonnement. En réalité, il n'était pas difficile de remarquer qu'il pressait de façon ferme l'épée sur le corps et bougeait l'ensemble par conséquent n'écorchait pas du tout la peau.

Pour quelles raisons les Kran doivent apporter de temps en temps des cadeaux au village Bloleu ?

Le narrateur est le chef de Bongleu

Ce village et le village de Bloleu appartiennent depuis longtemps au clan Yau ainsi que les villages de Tonwe, Sanleu et de Yoleu. Maintenant ils sont séparés et ce village appartient au territoire du chef Towe. Tous les mille-pattes qui se trouvent de l'autre côté du fleuve entre le territoire Yau et le territoire Towe ont des pattes blanches et ici leurs pattes sont noires. Quand quelqu'un voit un des mille-pattes qui n'est pas là ou il devrait être, ce dernier est frappé par une malédiction.

Autrefois, les Kran étaient les ennemis du clan Yau. Lorsque nous étions gamins, il y avait toujours la guerre avec les Clans. J'ai même vécu cela et en était témoin oculaire:

L'esclave de mon père (mon père s'appelait Quili) s'était enfui et s'est retrouvé chez les Kran. Il alla donc à sa recherche: « redon-

nez moi mon esclave », dit-il. Il s'adressait à son beau-frère nommé Glea qui était chez les Kran. Ce dernier répondit: « J'ai entendu ce que tu as dit. Ton esclave est allé à Nigra. Mais lorsqu'il reviendra, je te le ramènerai. »

Puis Glea alla lui-même à Nigra et dit: « Cet homme est l'esclave de mon beau-frère. » Les gens lui donnèrent trois vaches et trois corbeilles pleines de tissus. Glea ramena tout cela dans son village et envoya à son beau-frère un messenger. Quili envoya un homme vers Glea qui lui dit de lui rendre toutes les choses. Mais Glea refusa. Il dit: « Quili est comme mon fils; je l'ai circoncis. Les biens m'appartiennent donc. » Quili envoya un autre message pour lui dire qu'il pouvait conserver les deux vaches et une corbeille de tissus, mais de lui envoyer la deuxième corbeille. Glea refusa de nouveau et dit: « Si Quili envoie un autre messenger, je le tuerai. » Lorsque Quili eut connaissance des menaces de Glea, il s'est contenté de dire ceci: « Bien, j'ai compris ce que Glea a dit. » Puis il envoya encore un autre message à Glea. Lorsque le messenger arriva, Glea dit: « Est-ce que j'ai joué avec ma langue, lorsque je disais que je tuerais le messenger? Au lieu de cela, c'est une guerre que je vais mener contre Quili. » Les gens de Glea arrivèrent pendant la nuit dans la plantation de Quili et emportèrent tout. Ainsi, Quili envoya de nouveau un autre messenger vers Glea et lui fit dire: « Vous pouvez manger tout le riz que vous avez emporté, mais ramenez moi mon hache. » Glea refusa de lui ramener son hache.

Après deux jours, les gens de Glea revinrent et firent la guerre à Quili. Ils tuèrent un de ses hommes. Quili convoqua toujours les gens de son village et parla aux anciens: « Un de nos hommes a été tué. Laissez nous combattre. » En réalité, ils avaient tous peur, pourtant tout le clan Yau alla combattre les Kran. On entendait partout des tirs. Autrefois, les Dan avaient, en effet, beaucoup d'armes et avaient construit en ce temps des remparts de protection en bois contre les ennemis autour de chaque village. Ils combattirent pendant longtemps. Les gens de Quili capturèrent quatre hommes de Glea.

Le chef des Kran s'appelait Niuotompe et était le père du grand chef des Kran d'aujourd'hui. Il avait un grand homme nommé Jegovena. Celui-ci était le « Noa » du chef, c'est-à-dire son représentant et conseiller permanent. « Noa » signifie « fidèle » ou « les deux ensemble ». Ils allèrent vers ce Jegovena et lui dirent: « Va et demande pardon à Quili pour nous. Il a gagné cette guerre. » Jegovena se rendit à Bongleu dans la ville de Quili avec quatre vaches et une branche de palmier qui est un signe de paix. Quili dit: « Il n'y a rien de plus beau qui ait eu lieu à part le fait que tu sois venu aujourd'hui pour demander la paix. » Les Kran payèrent un lourd tribut pour ramener la paix.

Quand ils reçurent les dédommagements, les hommes de Quili dirent: « Nous regrettons d'avoir fait la guerre entre nous. Nous ne vous ferons plus rien maintenant. »

La guerre prit fin et ils étaient de nouveau en paix. Quand bien même aujourd'hui où les Noirs américains aient battu les indigènes, les Kran sont toujours obligés d'apporter du riz ou tout autre denrée alimentaire quand ils arrivent dans notre village. Lorsque la paix fut conclue et que l'on se réjouissait tous ensemble, vint une nouvelle de l'ouest selon laquelle des hommes, que l'on appelle Qui (des Américano-Libériens), faisaient la guerre contre les indigènes. Le premier soldat qui combattit ici s'appelait Saniwe. Il vit encore aujourd'hui et a bâti avec ses nombreux enfants son propre village.

Les messagers disaient : « Vous devrez vous préparer car la guerre est à vos portes ». Puis tous les habitants et y compris les Kran s'enfuirent dans la brousse et s'y cachèrent. Ce soldat (Américo-Libérien) arriva du sud avec ses hommes et réduisit en cendres les villages de la région. Lorsqu'il fut parti Towe le chef principal dit : « Nous ne pouvons rien contre ces Qui ». Il se rendit à Tapita pour y rencontrer les autres Américano-Libériens. Il arriva alors ici avec ces derniers. C'était autrefois quelque chose de particulier que de se rendre à cette époque à Tapita. On trouvait qu'il y avait une grande distance à parcourir comme l'est aujourd'hui la plantation de Firestone d'ici.

Lorsque Towe arriva avec les Américano-Libériens, un homme du nom de Suomi se joignit à eux. C'était un grand guerrier et avait ici son village. Il se rebella contre son village qu'il combattit. Les Dan allèrent vers Towe et demandèrent la paix. Les gens de Wieleu et de Boleu participèrent aussi à cette demande de paix. Leur chef s'appelait Wambie. Suomi se saisit de Wambie, le ligota et le battit. Un homme de Boleu nommé Do dit : « Nous quittons le pays de Towe et allons en direction de Saniquelle. » Et il advint que nous et les autres habitants du clan Yau, nous sommes maintenant séparés.

Au cours de la première guerre contre les Américano-Libériens j'avais 14 ans. Quatre ans plus tard, Towe revint avec les Américano-Libériens et en ce temps il me restait un an pour que je devienne un homme. (Cela devrait être aux alentours de 1925).

Nos amis, les Ka

Le narrateur est un homme nommé Gao de Kampleu

Nous les Dan nous sommes venus de l'est du territoire français (Côte d'Ivoire), mais nos anciens ne peuvent plus s'en souvenir. Autrefois les Dan au-delà du grand fleuve (la rivière Cess) et ceux en deçà aujourd'hui appelés Dan libériens se livraient bataille les uns contre les autres.

Nous n'avions jamais fait la guerre aux Kpelle. Nous étions des amis. Nos ennemis particuliers étaient les Sao qui vivent près de Danané en Côte d'Ivoire. Nous avons des raisons de combattre ces derniers. Les gens de Sao étaient en somme les ennemis des Ka. Les Ka parlent une langue différente de la notre. Et nous ne mangeons pas les mêmes choses. Nous les Dan nous mangeons les chèvres, nos amis les Ka ne les mangent pas du tout.

Lorsque les Sao engagèrent une guerre contre les Ka, les Ka vinrent à nous et nous demandèrent de les assister. Nous nous mimas avec eux pour combattre les Sao. Quand nous avons réussi, les Ka dirent : « Vous êtes nos chefs ». En fait voici ce qu'ils voulaient dire : « Vous êtes nos véritables amis, car vous nous avez libérés de ces hommes. Tous nos biens vous appartiennent maintenant. Vous pouvez maintenant prendre nos femmes et vous ne payerez rien. » Puis les Dan répondirent : « Restons ensemble. Nous avons maintenant les mêmes femmes. » C'est la raison pour laquelle les Ka et nous sommes de bons amis.

INFLUENCE DES AUTRES CULTURES

Le monde occidental a eu une influence perceptible sur les Libériens de souche. Ils sont aujourd'hui gouvernés par les descendants des esclaves venus de l'Amérique autour de 1890. La plupart de ces esclaves sont nés en Amérique si bien qu'ils n'avaient ni une teinture de ce qu'est la véritable culture africaine. De plus, plusieurs d'entre eux ne sont pas revenus sur leur véritable terre d'où ils ou leurs ancêtres ont été arrachés, mais ils ont été renvoyés sur des côtes que les Blancs ont acquises. Il ne s'agit donc pas au fond d'un retour à la maison, mais plutôt d'un déracinement. Après des débuts difficiles, notamment après avoir été à la merci des maladies, des indigènes et des Européens, les descendants des ces « Américano-Libériens » pouvaient étendre leur territoire par le biais de traités avec les chefs indigènes ou à travers des expéditions. Un Etat copié sur le modèle américain fut créé avec un président, des ministres, un sénat et un congrès. Tous ces postes ont été seulement jusque récemment (1958) occupés par les Américano-Libériens. Ils étaient peu nombreux, mais gouvernaient les indigènes. Le gouvernement déléguait quelques fonctionnaires de l'administration qui étaient composés de chefs de tribu pour imposer les exigences de l'État, à savoir les impôts, la livraison de riz, la construction des routes, le recrutement de soldats.

Les Américano-Libériens se sentaient dès le début comme des envoyés du monde occidental parmi leurs frères « sauvages » et ce sentiment persiste encore aujourd'hui (1958). Ils parlent anglais, logent et mangent à la manière américaine, mènent une vie religieuse, organisent des fêtes et des réceptions. Ainsi, le gouvernement libérien accorde peu d'attention aux coutumes des indigènes que les pays Africains sous domination coloniale européenne. On distingue pour cela au Libéria les « civilisés » et les « natives ». Les indigènes nomment les Américano-Libériens aussi « american people » ou « quipu ». On utilise « quipu » pour désigner les Blancs. Ce terme désigne simplement « l'étranger » et à un caractère inamical et signifie à peu près ceci : « ceux qui n'ont rien à chercher ici. » Aujourd'hui, les Américano-Libériens ne veulent plus exclure les indigènes de la gestion du pays. Au contraire, ils souhaitent un développement radical du niveau de la formation pour que le pays puisse jouir des possibilités de développement économique qui lui sont offertes. Beaucoup de fils d'indigènes aisés fréquentent les grands établissements de formation de la capitale Monrovia.

En jugeant le Libéria, on devrait toujours prendre en considération les rapports particuliers sur lesquels l'Etat est bâti. Un centième de la population doit guider le reste de la population dans un moule économique et étatique dont il ne veut rien savoir et sans que les dirigeants eux-mêmes n'en possèdent la maîtrise que le Blanc a dans les colonies à cause de sa formation, de ses moyens de gestion et de son argent. Il manque aussi des exemples de gestion étatique, car les pays voisins sont

des colonies qui reçoivent leurs instructions de l'Europe. Malgré cela, le Libéria est aujourd'hui un Etat bien ordonné qui est développé par les dirigeants sur la base de grosses productions de matières premières : le caoutchouc, l'huile de palmes, le piassava, le fer.

A Monrovia et dans plusieurs parties de la côte vivent plusieurs marchands blancs et à côté d'eux les commerçants syriens que l'on rencontre aussi à l'intérieur du pays. Les missions chrétiennes sont souvent occupées surtout par les Américains. Des précautions sont aussi prises pour ne pas que le Blanc domine. Les Blancs ne peuvent devenir des citoyens libériens et ne peuvent acquérir de terre et par exemple diriger une entreprise de transport. Parmi les Blancs au Libéria, les Américains sont en grand nombre et le Libérien penche plus dans l'expression de sa vie pour les Etats-Unis que pour l'Europe.

Le rapprochement des indigènes de l'intérieur du pays et des Dan à ce monde étranger se fait sur trois formes.

En premier lieu, pour le gouvernement, ils doivent payer des taxes en argent et en produits du sol, ils doivent être des cantonniers et faire des services militaires. Les Dan étaient l'un des derniers sinon le dernier peuple qui s'est plié à la domination des Américano-Libériens et cela après des années d'amère résistance. Le bon vieux temps avec la conquête est encore présent dans la conscience des Dan d'aujourd'hui. Il ne s'est formé aucune situation organique, mais pour les Dan les fonctionnaires libériens sont toujours encore des représentants du pouvoir du conquérant étranger qui d'année en année leur impose à nouveau des tributs. Les Dan ne peuvent absolument pas comprendre cela, car eux-mêmes ont appris lors de la conclusion de paix dans leurs innombrables guerres et en générale que c'est par un unique dédommagement et par le don que le vaincu regagnait son indépendance. Seulement deux administrateurs sont assignés au grand territoire Dan. Ainsi, le commissaire est un homme lointain ; la plupart des Dan ne l'ont jamais vu. Le gouvernement donne à chaque chef de Clan un scribe et d'autres délégués du commis parcourent le pays et exigent « ce qui appartient au roi », si bien que les Dan ont compris qu'ils sont devenus des sujets libériens.

Deuxièmement, des commerçants noirs et syriens offrent aux Dan des marchandises européennes et américaines dans les trois principales localités : Kampleu, Tapita et Ban, en particulier des étoffes, des cuvettes en fer ou emmaillées et des outils. C'est la seule influence positive que les Dan préfèrent.

En troisième lieu, viennent les missions. A côté de quelques stations catholiques, on avait un grand nombre de missions protestantes au Libéria. Puisque la plupart des missions viennent de l'Amérique, différentes orientations protestantes sont imprégnées en grande partie de leurs idées bizarres et de leurs

particularités rituelles qui ne donnaient pas aux indigènes une image claire de la vraie nature du christianisme.

Au-delà de ces confusions, les missionnaires, que nous avons rencontrés, étaient de bons hommes, qui se forçaient tant bien que mal « de fait sortir les indigènes de l'obscurité de leur croyance en la sorcellerie pour les conduire dans la lumière du Christ ». Quelques uns ont appris des années durant la langue des indigènes. Avec leur vie de famille exemplaire et leurs maisons enchanteresses, ils donnèrent aux indigènes un exemple de bons principes à l'occidental. La plupart d'entre eux ne sont pas des théologiens aguerris, mais ont appris et expérimentés des métiers jusqu'à ce qu'un jour sur la base de leurs expériences religieuses ils sont devenus des missionnaires et ont été pour cela préparés dans une soi-disant école biblique. Par là, ils n'ont pas seulement renoncé à leur patrie, mais ont sacrifié leur santé et leur possibilité d'avoir une vie prospère. L'une des difficultés résidait dans le fait que leurs enfants ne supportaient pas le climat si bien qu'ils étaient obligés de regarder la santé de leurs enfants se dégrader ou ils devaient s'en séparer pour les laisser grandir aux Etats-Unis.

Dans le pays Dan aux Liberia, trois stations de missionnaires fonctionnaient (en 1958) avec chacune deux couples. Ils occupaient de petites écoles comportant des internats qui contenaient chacun vingt enfants et une petite salle de soins dirigée par les femmes des missionnaires. La mission a fait une œuvre précieuse en créant à Gapeu un centre pour les lépreux. (Voir la partie consacrée à la santé). Dans les régions que nous avons visitées, les Dan se montraient encore défavorables à l'égard des missionnaires. Ils voient en eux une immixtion dans leur propre monde et ressentent les prédications des missionnaires comme une atteinte à leur héritage spirituel sacré qu'ils ont reçu de leurs pères. Les missionnaires ont donc éprouvé des difficultés à former des communautés. Ils se tournaient donc vers la jeunesse et mettent l'accent sur des internats pour arracher les pensionnaires à l'influence du village. Mais cela ne convenait pas aux parents, car il apparaissait que le jeune Dan, dès qu'il a appris un peu à lire et à écrire, quitte l'école (et cela le plus souvent après deux ou trois ans). Il ne s'adonnait plus aux travaux champêtres. Il préférait chercher de l'argent dans une zone de commerce au lieu d'aider les parents dans les champs comme le recommande les usages des Dan. Ainsi, les parents de façon générale ne souhaitaient pas que leurs enfants aillent à l'école missionnaire. Puisque le gouvernement qui aspire, dans l'intérêt du développement économique de la nation, à un bon niveau de la formation et ainsi à son évolution, à décrocher qu'un enfant indigène pouvait quitter ses parents contre leur volonté pour aller à l'école. On obtenait donc l'entrée dans une école missionnaire en transgressant le commandement qui dit : « Tu honoreras ton père et ta mère ». Les missionnaires souffraient de cette situation surtout du fait que l'éducation transmise ne conduisait pas à une bonne vie chrétienne, mais plutôt à une vie oisive et sans fondement. Les élèves des missions étaient mal vus de la part de leurs camarades des tribus. Quand ils allaient au marché, les femmes se détournaient et ne leur vendaient rien. Les filles étaient rares dans les missions. Il existait en effet au Libéria une loi selon laquelle les filles qui ont fréquenté une école et qui ont atteint le niveau social des « civilised people », peuvent librement se marier selon leur volonté et ne peuvent plus être vendues aux mariages par leurs

parents. Fréquenter une école signifie pour les parents une dévalorisation de la jeune fille, mais pas sa valorisation, bien plus une perte directe, les parents peuvent bien vendre les petites filles à leurs futurs maris pour obtenir en échange une forte somme d'argent. Dans la partie réservée à la polygamie, d'autres problèmes rencontrés par les missionnaires ont été exposés.

Hormis ces difficultés, les missionnaires jouissaient de plusieurs avantages au Libéria. Le gouvernement libérien soutenait les missions non seulement parce qu'elles lui déchargeaient considérablement du travail concernant l'éducation et aussi parce que l'on considérait le christianisme comme une partie indispensable de la civilisation occidentale que l'on voulait apporter au pays....

A part ces influences occidentales par le truchement du commerce, du gouvernement et des missions, un autre monde étranger à pénétré au Libéria, celui de l'Islam et cela à travers le peuple Mandingue que les Dan ont appelé « Mame ». Le territoire des Mandingues est délimité au nord par la Côte d'Ivoire et le pays Dan. Les Mandingues ou Mandé ont fondé au cours de ces derniers millénaires de grands royaumes au Soudan et ont soumis beaucoup d'ethnies indigènes. Lorsque les Arabes (à partir du septième siècle) apportaient l'Islam en Afrique, ils devenaient peu à peu musulmans.

Les Dan, chez qui la noix de cola si convoitée au Soudan était en abondance, les apportaient autrefois en grandes quantités dans le territoire des Mandingues. Bien avant que les libériens ne pacifient l'arrière pays du Libéria, aucun Mandingue n'osait pénétrer dans le territoire des Dan. Ils vinrent d'abord en tant que des marchands ambulants pour acheter du caoutchouc et des noix de cola et finalement ils ont fondé des colonies près des localités où résidaient de grands chefs. Certes ils devaient d'abord obtenir une autorisation du chef en question, mais cela leur était accordé, car les Mandingue sont des gens très généreux vis-à-vis des grands du pays. Ils prêtaient aussi de l'argent aux indigènes, ce que les commerçants noirs indigènes ne faisaient pas. C'est pour cette raison que l'image des localités de Kampleu, de Tapita, de Ban et de Butuo dans le pays des Dan était déterminée par les quartiers des Mandingues. Ils avaient là leurs propres chefs auxquels tous les Mandingue des environs étaient soumis. Le chef des Mandingues de Butuo était une personnalité singulière. Il traversa tout le pays sur deux montures rapides et inspecta ses vaches, car le gros bétail des villages des Dan de cette région lui appartenait souvent. Il donnait chaque quatrième veau au Dan qui veillait sur les vaches. Le chef Dan de Butuo avait de très bonnes relations avec lui; il passait ses matinées à boire du café avec lui.

On rencontrait partout en chemin les acheteurs mandingues. La plupart du temps quelques Dan les suivaient en portant leurs bagages. On voyait ces étrangers à des heures précises étendre avec fierté leurs nattes au milieu du village, faire les ablutions avec une bouilloire, entrer dans un long recueillement avec des prières et des courbettes. Il n'était jamais arrivé à l'idée d'un Dan de se moquer de cette démonstration de foi.

Le rapport entre les Mandingues et les Dan était vraiment très particulier. En réalité pour les Dan, les Mandingues sont porteurs d'une haute culture et ils sont si riches si bien que les Dan pouvaient faire la queue pour travailler pour eux. Les Dan construisaient les cases des Mandingues et cultivaient leurs

champs. Dans quelques localités propices au commerce on est informé au fait que les mandingues achetaient aux Dan ou aussi aux Mano et aux Kpelle toutes leurs cases et s'y installaient un nouveau village Mandingue. Leur richesse était visible à travers les magnifiques habits qu'ils portaient et que les Mandingues tissaient eux-mêmes à partir du coton qu'ils cultivaient.

Leur religion impressionnait les Dan bien qu'ils ne comprenaient vraiment pas où résidait la vraie différence entre l'Islam en tant qu'un enseignement religieux des mœurs et leur véritable religion. En fin de compte, il ressortait que les Mandingues n'en ont pas véritablement conscience. Pour les Dan, ils « sont des personnes qui ont les vraies prières pour devenir riche sans travailler » et nous croyons que pour Mandingues, leur islam s'épuise dans les prières.

Les Mandingues ne faisaient aucun effort pour convertir les Dan à leur foi. Il arrivait quelque fois que des Dan aisés se convertissent et espéraient par leur ralliement aux Mandingues des avantages sociaux. En particulier deux des trois grands chefs des Dan, à savoir Mongru et Tuasama, se sont convertis à l'Islam. Le peuple simple imitait les Mandingues dans leur habillement. Dès qu'on peut s'en procurer, on ne s'en privait pas.

Même si les Dan perçoivent les Mandingues comme un peuple supérieur, il n'en demeure pas moins que les Dan éprouvent une certaine aversion à leur égard. Ils disent que les Mandingues sont sales. Certains ne les laissent pas entrer dans leurs cases. La fierté des Mandingues rend les Dan vexés. Les Dan en voulaient aux Mandingues surtout sur le fait que ceux-ci épousent les femmes Dan, mais refusent de donner leurs filles en mariage à cause des lois islamiques.

Lorsque le grand chef des Dan, Mongru, s'était converti à l'Islam et qu'il a accueilli dans sa résidence une colonie de Mandingues, il fit tuer une de ses vaches pour tous les Dan et les Mandingues. Les Mandingues prirent leur part et se mirent à l'écart et refusèrent avec une moquerie malicieuse de manger avec Mongru et le reste des Dan. Sur ces entrefaites, Mongru retourna au religion traditionnelle. Même si un Mandingue s'appauvrit, il n'adoptera jamais les coutumes et la langue du peuple hôte alors qu'un Dan se trouvant dans la même situation (comme ils le disent eux-mêmes) deviendra un Bassa ou un Mano.

En général, les Dan et les Mandingues tiraient profit de leur relation; les Mandingues achetaient aux Dan le surplus de leurs productions, en particulier des noix de cola et de palmier à huile. Mais il y avait aussi des rapports tendus dans les quelles il fallait prévoir une possibilité de révolte sociale de la part des Dan.

Sans doute un Dan était plus enclin à devenir un musulman que chrétien. Ici au Libéria, le christianisme et l'Islam ont un contact fugitif avec les indigènes. La véritable querelle entre ces deux religions n'est subvenue que plus tard. On retient donc qu'au Liberia le christianisme n'est pas seulement représenté par les Blancs, mais aussi par les nègres venus de l'Amérique. Pendant que les vrais défenseurs du christianisme dans le reste de l'Afrique quitteront des pays sous domination coloniale dans les décennies qui ont suivi, le Libéria va connaître une autre situation. Les querelles avec l'Islam étaient les plus après au Liberia que nulle part ailleurs en Afrique.

Boja défend son pays

Le conteur est un homme d'environ quarante ans vivant à Gapeu. Il fait un récit fluide et un peu fanfaron.

Les Américano-Libériens vinrent avec leur capitaine. Ce dernier tua une vache dans chaque village. Quand il ne voulait pas l'abattre, il lui coupait au moins la queue.

Lorsqu'on a appris son arrivée, les gens d'ici se sont enfuis et se réfugièrent dans le village le plus proche, c'est-à-dire à Doepleu. Lorsque la nuit tomba, on entendit ici et là que la guerre était à nos portes. Nous n'étions pas préparés à une guerre. On nous disait de ne pas nous mettre devant les ennemis mais de nous cacher dans la forêt et de tirer de là-bas. Les Américano-Libériens sont venus et ont tiré sur beaucoup de Dan de telle sorte que nous avons pris la fuite. Les ennemis vinrent de Boleu et se dirigèrent vers Kampleu. Les Dan de ce village ne combattirent pas. Le grand chef Mongru nous envoya un message de Kampleu: « Nous ne sommes pas en mesure de combattre ces gens. Arrêtons de combattre et faisons la paix. » Mais Boya, fils du grand chef Ma, dit: « Non, je n'apporterai pas de poule (symbole de paix) à ces gens. » Ainsi, les ennemis arrivèrent à Beifongue dans le clan de Zro où la guerre commença véritablement. Ils encerclèrent un village qui est, aujourd'hui, couvert par la brousse. C'était là que séjournait Boya. Nous le conseillâmes de fuir. « Non », dit-il. « Je resterai dans le village de mon père et je me défendrai avec la machette. » Il eut un combat corps-à-corps parce qu'il ne voulait absolument pas abandonner le village de son père. Mais les Américano-Libériens furent vainqueurs. Boya est maintenant chef de clan. (Pendant notre expédition, il séjournait chez le chef Mongru et nous rendait visite chaque jour).

J'étais encore petit quand tout cela se déroulait. En temps de guerre, je me tenais derrière mon père et je l'aidais. Les enfants avaient le devoir d'apporter à manger aux combattants. Un jour un soldat Américano-Libérien tira sur mon frère mais ne l'atteignit pas. La balle ricocha plutôt sur un arbre situé tout juste derrière lui et une branche de cet arbre lui tomba sur l'épaule. Croyant qu'il était atteint, il se mit à courir. Je lui courus après et criai: « Que se passe-t-il? » Je nettoyai son dos et lui montrai ma main pour lui dire qu'il n'y avait pas de sang. « Ce n'est rien. C'est seulement une branche qui est tombée sur ton épaule. » Nous avons donc rebroussé chemin. D'autres, par contre, plus téméraires, restèrent et continuèrent le combat.

Un Mandingue au pays des Dan

Le conteur est un mandingue d'environ quarante-cinq ans qui était domicilié à Diapleu, un village Nyo Dan. Lorsqu'il vint nous voir pour raconter son histoire, les Dan se moquèrent de lui puisque, pour eux, il ne comprenait pas les affaires des Dan. « Ne riez pas, compagnons », dit-il. « Je viens ici, comme vous, seulement à cause du cadeau que le blanc doit me donner. » cela afin de monter à tout moment le profit commercial que son peuple apporte à la prospérité de ce pays étranger.

A ma naissance, ma mère a beaucoup souffert. Mon père possédait beaucoup de vaches. Lorsque j'étais encore un jeune enfant d'environ 6 ans, mon père me chargea de veiller sur les vaches. J'allais les faire paître et le soir je rentrais à la maison. Là j'attachais chaque vache à un pieu. Chaque matin, je sortais et le soir je rentrais; c'était mon travail.

Puis quand j'eus quatorze ans, mon père me donna des chevaux au lieu des vaches à surveiller. Je leur donnais de l'herbe grasse que je devais couper très tôt le matin.

Quelques années plus tard, il m'envoya à l'école des Mandingues qui existait dans le village. Mon village est bien plus grand que Diapleu. A côté de cela, je continuais de travailler pour mon père. Lorsqu'à sept ans je fus envoyé à l'école et que j'eus appris à écrire, mon père me confia à un autre Mandingue pour que j'apprenne le commerce. Je rejoignis alors mon frère et on nous envoya faire du commerce. C'est ainsi que j'arrivai dans ce pays avec du sel, du tabac et des étoffes en coton que nous avions fabriqués nous-mêmes.

Comme je suis resté longtemps avec mon frère, il acheta une femme pour moi et maintenant quatre femmes (toutes des Mandingues).

Je vis maintenant à Diapleu avec toutes mes femmes et mes enfants, mais je retourne toujours dans ma patrie pour rendre visite à mes parents. Notre chef est Saji à Butuo. Ses vaches sont partout dans la région. A chaque quatrième portée, il donne un veau au Dan qui veille sur ses vaches.



Pl. 8 Un bucheron. Il s'est érigé une plateforme de verges pour n'attaquer l'arbre que là où il s'est rétréci et est plus mou.
(Tapita, Décembre 1949)



Pl. 9 Deux défricheurs, en arrière plan leurs sept musiciens. (Mars 1950)



Pl. 10 Une équipe de défricheurs. À droite leur procureur d'énergie. (Mars 1950)



PL.11 Grenier de riz dans un champ. Le riz est entassé sous un toit de chaume et séché par un feu constamment allumé. (Janvier 1950)



PL.12 « Cuisine à riz » sur une plantation. Elle sert de grenier pour le riz. Un feu est allumé en permanence en dessous pour le sécher et éloigner les vermines.

LA NOURRITURE DES DAN

L'AGRICULTURE

Les Dan sont des paysans. Ils sèment surtout le riz (de cinq sortes) et plantent des tubercules en particulier du manioc et en petite quantité de l'igname et la patate douce. En plus de cela, il y a du maïs, arachides, et une grande quantité de légumes, en particulier okra. A cela, s'ajoute la banane et d'autres plantes. Comme épice, nous avons le piment et comme produit de consommation de luxe le tabac et la noix de cola et enfin trois sortes de coton.

Une chose fondamentale dans cette agriculture est remarquable : les Dan ne connaissent pas d'engrais. Ils ont certes, à l'opposé de beaucoup d'autres tribus, des vaches, mais ils n'ont pas de pâturage. Ainsi, les animaux consomment des feuilles de la brousse qui poussent autour du village. Pour cette raison il y a seulement quelques vaches dans le village. On ne peut donc penser à voir du fumier.

Pour cela, les Dan défrichent tous les deux ans une nouvelle partie de la forêt vierge, la brûle et obtiennent donc à l'aide de la cendre une bonne terre. Il cultive ainsi cette terre pendant deux ans. Ces deux années passées, ils laissent la terre en friche pour que la brousse y repousse dans le but de la réutiliser avantageusement après 3 à 5 ans.

Tout le monde a accès à la brousse. La partie de la brousse revient à celui qui la défriche en premier, même si elle doit rester en friche. Mais il arrive souvent qu'un lopin de terre revienne à une autre famille après avoir été dédommée.

En fait, chaque famille Dan défriche une partie de la forêt. Dans la deuxième moitié de la sécheresse, c'est-à-dire début février jusqu'en avril, tous les hommes sont en œuvre dans la forêt vierge du matin jusqu'au soir. Presque nus sans protection vestimentaire et à la main gauche une moufle en peau d'antilope, ils avancent courageusement avec la machette tout en coupant les taillis épineux et les grosses lianes.

D'abord, on se débarrasse des broussailles qui sont autour des gros arbres. À partir de quelques tiges, ils fabriquent un échafaudage d'environ 5 mètres autour du tronc d'arbre. Les racines de beaucoup d'arbres de la forêt vierge croissent à une telle hauteur qu'il serait absolument impossible de commencer l'abattage par le bas du tronc (au lieu de cela les indigènes tirent les planches préparées par la nature et en font les portes de leurs cases. Puisqu'ils ne connaissent pas de scies, ils ne pourraient pas fabriquer les planches exigées). Debout sur l'échafaudage vacillant, le bûcheron prend sa hache et c'est avec une rapidité étonnante qu'il finit son travail. En quelques heures, c'est un grand tronc d'arbre qui est abattu et en espace de quelques temps une douzaine d'arbres recouvrent le sol sur lequel le riz doit germer. Dans leur chute, les gros arbres couvrent plusieurs parties de la brousse ; ce qui aide les paysans à finir rapidement leur travail. Entretiens, le mois de Mai est arrivé ; « le mois où l'on se presse », comme on le dit dans la

langue Dan. Chacun doit se dépêcher, car bientôt les premières pluies tomberont. Et si le champ n'est pas vite défriché, les herbes ne sécheront pas à temps et on ne pourra pas les brûler. Mi-avril, on aperçoit partout dans la forêt la fumée montée au ciel. En chemin, nous avons vu des hommes aller et venir tout en se glissant entre les murs des flammes pour diriger le feu.

Ce défrichage de la brousse joue un rôle important dans la vie pratique et dans l'imagination du Dan. C'est une activité masculine par excellence depuis qu'il n'y a plus de guerre. Les garçons des différentes familles aiment aller de lopin de terre en lopin de terre pour travailler ensemble « parce que come ça on travaille plus vit ». Il se forme ainsi des équipes qui pendant le travail devenaient des choristes et s'engageaient pour travailler pour les plus fortunés moyennant un salaire. De plus, il existait une communauté de travailleurs nommée « Bla » (c'est-à-dire beaucoup d'hommes) qui s'engageait pour le défrichage de la terre. Au sein de cette communauté, existait un chef qui avait un grand nombre de garçons venus de plusieurs villages et qui étaient à ses ordres. S'il manquait à un père de famille les travailleurs nécessaires pour créer un champ, il se tournait vers ce chef. Dès que ce dernier fait appel à ses hommes, aussitôt une grande partie de la forêt est nettoyée en un tour de main. Le chef porte un costume fantastique fait en peau d'animaux et une chéchia faite avec des poils d'animaux. Ses hommes portaient de simples jupes en raphia bien nouées autour des hanches et descendant jusqu'à terre. Ils avaient à leur main gauche une moufle en cuire qui leur servait à écarter facilement les plantes épineuses et des crécelles au pied pour éloigner les serpents. Certaines équipes portent sur la tête de solides casques nattés surmontés d'une matière capitonnée allant de l'avant à l'arrière du crâne, tout à fait semblable au casque de nos pompiers afin de se protéger des chutes d'arbres. Enfin, il y a une société secrète, l'association des éléphants, qui s'occupe aussi du défrichage.

La parcelle défrichée doit maintenant sécher, puis on y met le feu. Bien avant on nettoie bien tout autour de l'entrepôt qui à été entretemps construit.

Après le défrichage, l'homme donne le terrain à la femme qui jusque là l'aidait aussi en apportant les repas riches aux hommes qui travaillaient durement. La femme doit maintenant semer du riz et planter des boutures de manioc. Le terrain peut être clôturé. Les femmes maintenant entreprennent. Elles ne travaillent la terre qu'avec une hache.

Le maïs est mis en terre juste après la mise en feu du champ. Après quelques jours, c'est autour du manioc d'être planté. Les boutures de manioc sont auparavant soigneusement coupées. On met quatre à cinq boutures dans le même trou. Les différents trous sont espacés à trois pièces.

Maintenant, on fait une pause au niveau des activités champêtres jusqu'à ce que les premières pluies tombent. Ce qui

permettra la semence du riz. Celui-ci est répandu après l'éraflure du sol. Les grains de riz sont mélangés avec les grains d'autres plantes. Dans le sol mou, on plante l'eddo ou des patates douces. Les bananes sont cultivées aux alentours du village. Les enfants font leurs propres champs, particulièrement des champs de bananes plantains dans le champ des adultes.

Dans la première année, la femme plante uniquement du riz ou associe le riz et le manioc. Dans la deuxième année, étant donné que la fertilité du sol diminue, on plante seulement du manioc. Puis, comme on l'a déjà dit, le champ reste en friche pendant quelques années (3 à 5 ans).

Pendant que la femme plante et sème, l'homme construit des petites huttes sur la plantation, car la plupart des membres de la famille viendront habiter ici pour leur épargner de parcourir tous les jours le chemin pour se rendre au champ. Les huttes sont regroupées autour d'une grande construction qui n'a pas de murs, la soi-disant cuisine du riz. On y fait pas la cuisine, mais le riz y est entassé en épis ou accroché et séché à un petit feu qui est constamment allumé. Il y reste et est utilisé en cas de besoin au village. Un fait curieux : pendant que les cases des Dan ont une forme circulaire au village, celles qui sont dans les champs sont carrées. Celles-ci sont rapidement construites. Elles ne durent pas parce qu'elles n'ont pas de murs en argile, mais en perches solidement fixés ou en feuilles de palmier à huile.

Toute sorte d'ustensiles y sont : les mortiers, les marmites, les corbeilles, des filets. Parmi eux se glissent les poulets. A proximité des huttes sont plantés des bananiers.

L'habitation dans la forêt est plus importante pour les Dan que celle qui se trouve au village. On ne comprendra pas véritablement un Dan si on effectue uniquement des recherches dans son domicile fixe. Au dehors, dans la plantation, vit toute la famille où viennent également les travailleurs qui vivent avec les autres femmes de l'employeur. En somme, il existe une idylle rustique, paisible et ensoleillée qui n'a rien de comparable avec la vie bruyante du village. C'est pour cette raison que les vieilles personnes aiment se retirer dans les champs pour y mourir. Nous avons rencontré la veuve d'un important chef qui s'était retirée dans les champs. Elle dirigeait les femmes du jeune chef qui labouraient les champs.

L'homme va à la chasse pour procurer aux femmes de la nourriture solide. Il construit autour de la ferme une palissade basse dans laquelle il tend des pièges pour capturer les aulacodes (*thryonomys* s.) qui constituent un bon repas. Il y a aussi des pièges à singes puisque les singes aiment manger du maïs.

Au début de la saison sèche, en octobre ou en novembre, le riz est récolté avec un couteau. A cette occasion, les parents se retrouvent. Les hommes participent aussi à la moisson, mais il y a surtout des célèbres « moissonneurs ». Parmi eux il y a un chef moissonneur connu dans toute la région et qui porte une parure en plumes sur la tête. Les tambours accompagnent les moissonneurs qui chantent et avancent à leur rythme. Ils ont à la main droite un couteau avec lequel ils coupent les épis pour ensuite les récupérer de la main gauche. Une femme, également aux pas de danse, va d'un moissonneur à un autre en leur donnant des tapes sur l'épaule. Les moissonneurs à leur tour lui tendent les épis déjà coupés.

Si on plante du manioc parmi le riz, ce qui est souvent le cas au nord du pays Dan, on regroupe les feuilles mortes pour

les brûler entre les tiges ; ce qui ne les endommage pas. Après quelques mois, quand la réserve de riz est épuisée, ce sont les tubercules de manioc qui servent de nourriture.

Cela n'empêche que chaque année, entre juin et juillet les Dan connaissent une période de famine dont parlent naturellement les Dan comme si cela est inéluctable comme la pluie estivale. Elle doit être grave ; lorsqu'un vieux Dan donne les caractéristiques de chaque mois, il présente le mois de juillet comme suit : « Tous le monde mendie, les mères vont en brousse très loin pour trouver de la nourriture, les vieilles femmes se traînent dans la cendre parce qu'il n'y a rien à manger (elles sont indifférentes face à la faim). » Pour le mois d'août, ils disent par contre : « Les vieux sont à nouveau propres ». Nous avons nous-mêmes vu qu'après la récolte du riz, chaque famille transporte une cinquantaine de kilo de riz vers les postes de commerce et en échange elle reçoit de mauvais tissus européens ou acquièrent d'autres choses inutiles. Cependant, lors des périodes de famine, elle paye cher le même riz chez les mêmes commerçants.

Dans les familles ayant beaucoup d'enfants et surtout à cause de la sécheresse, un riz particulier poussant dans les zones marécageuses est semé. Le pays Dan regorge de telles zones. Il mûrit en juin. Le mil est aussi planté quelques fois pour ces périodes de famine.

Bûcherons et chasseurs

Le narrateur a emménagé dans le village des lépreux à Gapeu avec sa femme lépreuse en vue de la faire soigner.

Ma mère est morte d'un ulcère quand je n'étais qu'un enfant et laissa derrière elle quatre enfants qui vivent encore. Mon père était un chasseur et un grand bûcheron (pour libérer les champs des gros arbres pour les agriculteurs). Puis je devins moi-même un bûcheron. Mon père me l'enseigna. Nous avions un médicament qui empêchait la machette de nous blesser. C'est une corne de bélier que nous enterrons avant de commencer le travail. Nous l'avons achetée à un Gbedakamé. Un Gbedakamé n'est ni un Zo ni un Debome. Il avait seulement ce médicament (à vendre).

Puisque mon père était un chasseur, mon frère Tuo voulait apprendre cette profession, tandis que mon autre frère Duomi est devenu un bûcheron. Ce dernier a été adopté par la sœur de ma mère. J'ai cinq enfants de ma femme : deux filles et trois garçons. Aucun d'eux n'est mort. Le plus jeune est avec nous dans le village des lépreux. Mon frère Tuo a les quatre autres. J'ai construit une case et défriché un lopin de terre pour en faire un champ. Cela fait deux ans que ma femme a la lèpre, mais ce n'est pas si grave. Ce sont seulement des tâches. Je veux rester ici jusqu'à sa guérison.

Le laboureur

Le curriculum vitae d'un narrateur qui parle aussi de « la grande guerre entre les Dan de l'est et à l'ouest de la rivière Cess ». Un homme d'environ une cinquantaine d'années et qui est très infatué. Il vit à Gapeu.

Mon père s'appelait Tia. Il avait cinq frères, mais seulement une sœur. La mère de Tia fabriquait de petites corbeilles de provision et les vendait aux gens. Elle remettait la recette à Tia. Un des frères de Tia vint un jour à la maison présenter une fille à sa mère et lui demanda de l'acheter pour lui. Mais il n'avait pas assez d'ar-

gent. C'est ainsi qu'à leur corps défendant, ils vendirent leur sœur. L'homme qui l'acheta leur donna deux vaches. Les gens qui ne voulaient pas du bien de Tia disaient : « Oh, la mère de Tia ne fait maintenant que de petites corbeilles. Es-ce que vous avez maintenant de l'argent ? ». Mais Tia répondait : « Oui, elle fabrique des corbeilles, mais elle a du bon sens. Elle a épargné cet argent avec lequel je me suis achetée quatre femmes. De plus, j'ai reçu deux vaches pour ma sœur. » Mes parents et mes oncles étaient déjà morts bien avant que les Americo-Libériens n'envahissent notre terre. Mon frère s'appelait Wamtu. J'ai vécu avec lui dans la hutte de mon père. Avant la mort de mon père, il nous a dit ceci : « Enfants, ne faites pas la cour aux femmes des autres. Travaillez durement ; prenez vos machettes et faites de grandes plantations. C'est le véritable chemin pour pouvoir nourrir vos enfants. » Autrefois, quand j'étais encore un jeune, tout le monde pouvait constater que j'étais un garçon habile, capable de labourer un champ. On me donna pour cette raison le nom de Be-Guea qui signifie : le conducteur des laboureurs des champs. Chaque soir, quand tout le monde était fatigué, je continuais de travailler. Ce travail était encore plus intéressant dans le champ d'autrui que dans son propre champ. Nous étions plusieurs ; les musiciens chantaient et jouaient pour nous. Nous recevions de la bonne nourriture et du vin du palmier. Ce qui n'était pas le cas dans son propre champ. Pour cette raison, nous nous organisons pour travailler ensemble d'un champ à un autre. Quant nous allions travailler, les autres me suivaient et chantaient pour indiquer que je suis le guide. Lorsque nous recevions de l'argent, je le partageais. J'ai deux principales femmes parce que j'ai hérité de la femme principale du frère de mon père.

Un homme honnête

Le curriculum vitae d'un narrateur de « Tro et de Ve », l'histoire de la guerre entre Bongwe et Gapeu. C'est un homme d'environ trente cinq ans, bien bâti, en très bonne santé, vertueux et exemplaire.

Quand j'étais jeune, je transportais pour les Mandingues des noix de cola de village en village parce que j'étais très fort. Je me faisais ainsi de l'argent. Quelquefois nous allions jusqu'à Lola situé dans le territoire de la Guinée. Pour cela, on a fait quatre jours de voyage. C'était la première fois que j'ai vu de l'argent. J'ai appris la langue Mandingue à bâtons rompus. Je m'asseyais à côté d'eux pour saisir quelques mots de ce qu'ils se disaient. Mais je n'aime pas les Mandingue. (L'interprète ajoute : « Il n'aime pas Les Mandingues parce qu'ils épousent les filles Dan et qu'un homme Dan ne peut épouser une fille Mandingue. Ils ont beaucoup d'argent. »)

Le vieil homme qui était assis à côté de moi avait une fille qui était libre. (Personne ne l'avait encore achetée). Quand je la regardais, je me disais en moi-même : « Je l'aime. » Et je le lui ai dit. La fille m'a dit : « Si tu m'aimes, je t'aime aussi. » Je voulais en parler à mon père et la fille m'a dit : « Allons-y chez lui ! » Mon père me l'acheta. Je lui donnai cinq étoffes pour lui faciliter la tâche et pour couvrir le prix d'achat. J'ai acquis une autre femme plus tard. J'étais vraiment amoureux de ma première femme parce qu'elle était belle. J'ai maintenant deux femmes et quelques enfants. Je peux faire beaucoup de choses : je suis un bon planteur (je peux planter du coton et l'entretenir), je peux poser des pièges. Je fais des choses qu'un grand chef ne veut faire.

LES ANIMAUX DOMESTIQUES

Dans leurs villages, les Dan élèvent toute sorte d'animaux domestiques : des poulets, des canards, des pintades, des chèvres, des moutons, des vaches et des chiens.

A la différence de plusieurs peuples nègres, les Dan n'élèvent pas de porcs, mais ils ont des vaches qui manquent dans plusieurs parties de l'Afrique Noire. Le bovin est ici exposé à la mouche tsé-tsé qui, comme à l'homme, lui transmet aussi la maladie du sommeil. Ainsi, il en est résulté une espèce de bovin qui résiste aux germes de cette maladie. Selon Prof. Staffe, on peut s'imaginer que pendant des générations et par le biais d'un processus sélectif, une espèce de bovin est née capable de contrecarrer cette maladie. La petite génisse de la forêt mesurait 1 m 20 au garrot. Ses cornes sont courtes (15 à 20 cm).

Depuis que les Mandingues construisent leurs colonies dans le pays Dan, ils amènent des animaux domestiques du Libéria et sont adoptés par-ci et par-là par des indigènes. Il s'agit surtout du bœuf Mandingue qui est un peu plus grand et possède de jolies cornes. Pendant que les chèvres et les moutons des Dan sont très petits (les moutons mesurent 54 cm et les chèvres 43 cm), les moutons et les chèvres des Mandingues sont sensiblement plus grands. Le mouton Mandingue mesure 80 cm. De temps en temps les chefs Dan ont essayé d'élever des chevaux achetés aux Mandingues. Mais les chevaux ont été des cibles des mouches tsé-tsé. Nous avons vu seulement deux chevaux chez un chef Mandingue dans un village Dan (Butuo).

On pouvait remarquer que dans cet élevage domestique que les animaux sont à peine nourris. On leur jette de temps en temps des déchets, mais la plupart du temps ils passent leur temps à chercher eux-mêmes leur pitance. Seulement les veaux sont parfois nourris. Nous avons ainsi donc affaire à une manière simple d'élevage d'animaux domestiques. Les Dan ne construisent pas d'étables pour leurs animaux domestiques, à l'exception des poulets et occasionnellement pour les chèvres pour les protéger contre les attaques nocturnes des léopards. Pour les chèvres, ils construisent une étable avec des branches et couverts de feuilles de palmier que les animaux retrouvent eux-mêmes sans qu'on les y amène. Comme poulailler, on a une maisonnette avec un mur en argile qui est mitoyenne au mur de la case. Pour couvrir, il est donné aux poules une longue corbeille accrochée au toit de la case. Lorsque, pendant la journée, toute la famille se retrouve au champ, les poulets sont mis ensemble dans une corbeille en forme conique pour ne pas qu'ils soient offerts par les autres villageois restés au village aux agents de l'administration qui seraient de passage ou que les poulets soient enlevés par les oiseaux de proie.

Ce qui nous a paru bizarre c'est que les animaux domestiques qui peuplent en grand nombre les villages ne sont pas utilisés pour la nourriture quotidienne. Les Dan ne mangent ni les œufs ni ne boivent le lait ni ne jouissent du beurre ou du fromage. Ces animaux sont utilisés pour la nourriture qu'en des occasions particulières, par exemple pour honorer un ami de passage ou au cours des funérailles.

Les animaux ne sont pas utilisés dans les activités quotidiennes, même s'il s'agit de transporter de lourdes charges (noix de cola, riz, grains de palmier à huile) pour les envoyer dans un poste d'échanges.... Uniquement le chien, au vu de ses différentes qualités, est beaucoup utilisé par l'homme.... On se demande si les Dan ont peut-être un raison inconnue

CYCLE ANNUEL DE L'AGRICULTURE DES DAN

	Novembre	Décembre	Janvier	Février	Mars	Avril	Mai	Juin	Juillet	Août	Septembre	Octobre
			longue période sèche			1 ^{re} saison de pluies			Courte sécheresse		2 ^{me} saison des pluies	
Caractéristiques Principales	Récolte du riz	Repos	Repos	Défrichage	Dernière défrichage et mise en feu des champs	Mise en feu des champs	Semence du riz et plantage de manioc	Famine	Famine	Pêche	Inondations empêchant les travaux	Début de la récolte du riz
Activités	Les hommes et les femmes récoltent le riz	L'on se repose; il fait trop chaud pour travailler. Le riz récolté est conservé.	La forgerie se met en branle pour la fabrication d'outils pour les travaux à venir. Les hommes réparent les huttes.	Les hommes travaillent dans les champs. Les femmes cuisinent pour eux.	Les hommes se dépêchent de finir le défrichage avant les premières pluies. Les femmes font des provisions de bois pour leurs cuisines.	Les hommes brûlent les champs.	Les femmes sèment le riz et plantent le manioc. Sarcler des herbes.		« Chacun mendie » Les femmes vont loin dans la brousse pour chercher la nourriture	Les hommes mettent les nasses dans l'eau.		Les hommes et les femmes récoltent le riz.
Nom et = traduction	Nose-am-ble-su Nose = petits enfants Am ble = faire des champs Su = mois « Mois ou cours de la laquelle les petits enfants font leurs propres champs pour s'amuser. »	Due-su Due = brouillard Su = mois « Mois du brouillard matinal »	Bu-nä-su Bu = vent Nä = froid Su = mois « Mois du vent frais »	Duo-so « Mois du travail »	Zö « Mois de la hâte »	Döa-yi-su « le mois de celui qui est coupable » (Qui a fait que je n'ai pas fini ma plantation ? Ma paresse ou la pluie qui est venue tôt ?)	Gbo-su Gbo = Pluie typique à ce mois Su = mois « Mois de la pluie Gbo »	Biä-biä-su Biä = un arbre qui porte de nouvelles feuilles et de nouveaux fruits. Su = mois « Mois de l'arbre Biä »	Ye-ye-su Ye-ye = ciel clair, pas de nuages noirs. « Le soleil et la lune sont propres. » Su = mois « Mois claire »	Yotru-su Yotru = un type de poisson qui est capturé Su = mois « Mois du poisson jotru »	Dou-su Dou = Nom de la pluie (une grande eau partout) Su = mois « Mois de la grande pluie »	Ka-ga-su Ka = une certaine feuille Ga = une noix Su = mois La pluie qui inonde la noix Ga qui est maintenant mûr mais immangeable
Le temps	Sécheresse, mais il ne fait pas trop chaud	La rosée tombe chaque matin	Nuits froides dues à l'harmattan	Sécheresse normale	Sécheresse avec quelques pluies		Pluie quotidienne, après la pluie	Beaucoup de pluie	La pluie prend fin	La pluie reprend peu à peu		Temps de pluies après la sécheresse
Autres					Le vol des termites; les femmes ramassent les termites				Les vieilles personnes ne retrouvent rien à manger. Les jeunes femmes vont chercher la nourriture dans la brousse.	« La nourriture revient » (avec les poissons).	La pluie inonde les chemins, les fleuves sont en crue.	Les dernière pluies viennent tout nettoyer

qui les pousse à peu utiliser ces animaux pour la nourriture quotidienne et qu'ils ne sont pas du tout utilisés dans les activités pratiques. Il me semble que nous pouvons donner à cet effet une raison à cela.

Comme nous l'avons appris, chaque Dan possède un grand nombre de fétiches résultant de différentes substances et à qui on attribue des effets magiques. On sacrifie des animaux pour qu'il déploie plus sa force. On peut donc imaginer qu'il se nourrit des sacrifices pour acquérir plus de force. Ce sont uniquement des animaux domestiques qui sont sacrifiés. On préfère à cet effet des animaux blancs. L'animal le plus souvent sacrifié est le poulet. Au cours du sacrifice, le fétiche est enduit du sang chaud de l'animal sans pourtant recevoir la chair de l'animal sacrifié. Nous avons assisté souvent à ces sacrifices. Le fétiche est exposé publiquement parce que son propriétaire veut montrer combien le sacrifice fait pour son fétiche est précieux. Cela suscite un grand respect et une grande crainte de la part des villageois à l'égard du fétiche et de son propriétaire.

On égorge l'animal sacrificiel à côté du fétiche pour que le sang puisse couler sur le fétiche. Nous pensons que c'est pour donner vie au fétiche que le sacrifice est fait, du moins c'est le sens que nous trouvons aux sacrifices. C'est justement pour cette raison qu'on ne peut sacrifier un animal déjà tué dans la brousse dont le sang a déjà coulé. L'animal sacrificiel est par conséquent toujours un animal domestique. On ne veut absolument pas donner simplement du sang au fétiche, car on n'aurait pas besoin de tuer l'animal. La vie que l'animal perd doit être transposée sur le fétiche. Quand on a su la place importante que les fétiches occupent dans la vie des hommes, on a pu deviner aisément que, pour les Dan, l'animal domestique n'est de prime abord destiné aux besoins nutritionnels, mais plutôt à faire vivre le fétiche. Plus on nourrit le fétiche avec le sang de la victime plus il est rempli de vie. C'est pour cela que les Dan disent : « Nous n'offrons pas à nos fétiches des chiens parce que nous ne mangeons pas de chien. » D'autres tribus, parce qu'ils mangent le chien, le sacrifient.

Enfin, le sacrifice est un signe d'abandon du propriétaire aux fétiches et désire avoir en retour un regard bienveillant à travers une telle démonstration d'amitié. Pour cette raison, l'auteur du sacrifice ne mange pas lui-même l'animal sacrifié, mais il est donné aux villageois. Les petits animaux sacrifiés sont donnés aux jeunes du village qui souvent jettent des regards envieux sur les sacrifices. Plus le sacrifice est coûteux plus il a de la valeur.

Quand nous avons appris plus tard que des chefs Dan organisent de temps en temps de grandes fêtes au cours desquelles ils nourrissent leur peuple avec de la viande de vache, nous nous sommes imaginé qu'il s'agirait des fétiches des chefs qui exigent un animal sacrificiel de valeur ; une vache dont la chair devrait être distribuée. Le caractère rituel de cette fête lui donne un ton particulier.

Les animaux domestiques ont dans la vie des Dan une autre signification profane. Ils sont de véritables possessions mobilières et ont ainsi à côté du métal (les anneaux) une valeur monétaire. Le plus important est la vache qui au cours de son existence change plusieurs fois de propriétaire surtout dans les affaires de mariage. En effet, cette signification est secondaire, car son importance réside dans son rôle de donateur de vie et de nourricier des fétiches.

Mais souvent ces animaux ont aussi des valeurs symboliques. Un poulet, surtout de couleur blanche, est donné, à la fin d'une guerre, au vainqueur par le vaincu en signe de paix. (cf. chapitre « Guerre »)

L'ACTIVITÉ DE CUEILLETTE

A côté de l'activité agricole qui est pourvoyeuse en grande partie de nourriture, les Dan se procurent d'autres vivres à travers la cueillette, la chasse et la pêche.

Le plus grand cadeau que la nature a donné aux Dan est le palmier à huile ; leur seule source de matière grasse. Le palmier croît sauvagement. La grande récolte a lieu avant la saison des pluies en mars quand les branches font leur apparition et que les grappes sont constellées de grains rouges. L'on se cherche à volonté un palmier. On y grimpe, puis à l'aide d'une machette on fait tomber les grappes. Des accidents subviennent quelquefois.

L'huile est extraite de la chair rouge des grains, mais la noix qui reste est transformée en huile par les Dan. Cette huile est exportée d'Afrique et utilisée en Europe par les usines qui fabriquent du savon.

Le palmier est un arbre important pour le Dan : son tronc donne du vin, avec ses branches on peut construire des maisonnettes dans les fermes, avec les fibres des feuilles on peut faire des cordeaux pour les filets, et on peut brûler son fruit et extraire du soda pour fabriquer du savon. On mange les jeunes pousses comme des légumes.

Personne n'a de droit sur les palmiers ; ils appartiennent à tout le monde. Ils sont tellement nombreux en brousse qu'on ne peut même pas les récolter tous. Chacun va à la recherche de son arbre là où il le veut. Quand un Dan, pendant sa promenade, est surpris par la faim, il s'assoit tranquillement sous un palmier et croque quelques noyaux qui traînent.

Après que quelqu'un ait fait tomber une grappe, il la ramène au village. Il ne peut en réalité qu'emporter une seule. A la maison, il se charge de détacher les grains de la grappe à l'aide d'une machette. Sa femme se charge de les préparer. Elle le fait à l'air libre aidée par deux ou trois femmes.

L'huile de palme peut être préparée de trois manières.

Les fruits sont cuits en laissant l'huile à l'intérieur. Ils sont ensuite pilés dans un mortier et versés dans un récipient contenant de l'eau froide. Le résidu est ainsi pressé. L'eau est ensuite battue. Il se forme alors une mousse orangée contenant de l'huile et de l'eau. Celle-ci est dégraissée avec la main et de nouveau battue jusqu'à ce que la mousse obtenue ne soit plus orange. L'eau qui maintenant devenue jaune est versée. La mousse obtenue est mise sur le feu. L'huile monte peu à peu à la surface. Le résidu, appelé beurre de palme, peut être mangé.

Dans la deuxième méthode, on met les fruits pilés au feu. On les prépare puis on retire prudemment du pot à l'aide d'une calebasse l'huile qui monte. On poursuit cette opération pendant que la marmite est au feu jusqu'à ce que le beurre de palme monte. Lorsqu'on a besoin seulement d'une petite quantité d'huile, on cuit et écrase quelques fruits, de laquelle on retire l'huile nécessaire.

Si on veut une huile raffinée, on prépare de nouveau l'huile obtenue. Les Dan disent « qu'elle sera brûlée ». L'huile qui, au départ, était rouge vif, devient blanche et raide. On utilise principalement cette matière grasse pour enduire le corps après le

bain, en particulier celui des nouveau-nés pour être ensuite exposés au soleil. Pendant les fêtes de danse, on en verse sur la tête et les épaules des meilleurs danseurs et chanteurs. Cette huile ruisselle sur leur poitrine et leur dos.

La noix peut être consommée crue ou rôtie ou encore on la prépare, la pile et la consomme avec du miel et du sel.

A partir du pépin des noix, on peut avoir de l'huile en les « brûlant » dans une marmite. Il en ressort une huile noirâtre que l'on peut consommer ou utiliser pour enduire le corps. Les noix pilées sont mises dans l'eau. On presse le résidu et on laisse refroidir le tas. Le lendemain, il ressemble à du cirage noir. Il sera de nouveau préparé et deviendra blanc. En refroidissant, il durcit. C'est la meilleure matière grasse des Dan ; on la nomme « huile aimée ». Elle sera utilisée pour pommer les nourrissons. En tant que nourriture, on l'utilise pour honorer un invité : un morceau est déposé au milieu du repas. Il est très doux.

Obtenir de l'huile à partir des pépins est un travail si fatiguant que les noix sont souvent jetées sans être utilisées. Lorsqu'on doit faire une certaine quantité d'huile d'environ vingt litres, il est très avantageux de casser les noix et de les travailler ensuite. On peut conserver l'huile de palme dans n'importe quel pot, mais les bouteilles européennes en verre sont encore mieux. L'huile dans ces bouteilles peut être conservée toute une année.

A côté du palmier à huile, il y a le raphia qui est aussi beaucoup utilisé. Ses feuilles servent à couvrir les toits ; on les travaille facilement, mais les feuilles du raphia ne sont pas aussi résistantes que les herbes. Les fibres des feuilles sont les principaux matériaux de construction. Elles sont plus durables que les fibres des feuilles du palmier à huile. Le raphia donne aussi du vin. L'on fabrique des balais avec ses feuilles.

Les hommes vont chercher les grappes de palmier à huile et du vin de palme tandis que les autres travaux incombent aux femmes.

En dehors des légumes qui poussent sauvagement, il y a un nombre considérable de petits animaux, principalement de gros escargots que l'on capture les nuits à l'aide de torches parce qu'ils se cachent pendant la journée dans les feuillages. Il y a aussi une sorte de chenille que l'on jette dans l'eau bouillante pour se débarrasser de leurs poils. Ces chenilles sont utilisées pour préparer une sauce que l'on consomme avec du riz.

Les sauterelles sont aussi consommées, seulement celles qui se déplacent en essaim ; on les prépare et on verse la sauce jaune sur le riz. On peut manger les sauterelles crues ou on les prépare après les avoir séchées. Elles seront utilisées comme provisions.

Des punaises et une sorte de fourmis fourmillant dans les arbustes et des feuilles sont aussi consommées. Ces fourmis dont la piqûre est dangereuse couvent dans ces feuilles et ces arbustes. C'est pour cette raison qu'il faut une certaine dextérité pour les ôter des feuilles.

La cueillette principale commence dans le mois de mars pendant la saison des pluies quand les termites fourmillent. Les termitières poussent par milliers dans la forêt vierge, le long des chemins et autour du village. Ce sont de véritables maîtres de la forêt vierge où elles sont omniprésentes bien que invisibles. Elles rongent le bois mort de l'intérieur sans apparaître à la lumière du jour. Une fois dans l'année, elles quittent leur té-

nébreux endroit pour un court période ou plutôt envoient une partie de leur peuple pour aller fonder de nouvelles colonies. Ce sont donc des jeunes reines avec leurs accoupleurs. Il leur pousse donc des ailes. Ces bestioles peuvent mesurer environ 15 millimètres et ils contiennent tant de matière grasse qu'on voit son reflet blanc-jaunâtre sur leur corps. Après l'accouplement, ils restent plusieurs mois sans nourriture. Les hommes les chassent à cause de leur réserve de graisse. Nous avons assisté à la fête de leur capture fin Mars début Avril.

Déjà depuis des jours on pouvait remarquer des passages nouveaux sur les termitières ; « Ils sortent très tôt le matin quand il a plu pendant une nuit et le lendemain il a fait du soleil et une deuxième nuit est passée. » Manifestement, le terrain offre des conditions favorables permettant aux termites de se terrer. Le lendemain, les femmes Dan vont dans la brousse et se mettent à creuser à l'aide des pieds des trous dans les termitières aussi grosses comme une assiette à soupe. À l'aide des branches de palmier, elles fabriquent des flambeaux.

A quatre heures, un bruit gai nous a réveillés. Au dehors, nous pouvions voir les silhouettes sombres de nos amis qui s'empressaient d'aller dans la brousse avec des flambeaux. Au dessous de nous, l'air était envahi par plusieurs nuages d'insectes avec de grosses ailes. Plusieurs tombaient et étaient piétinés.

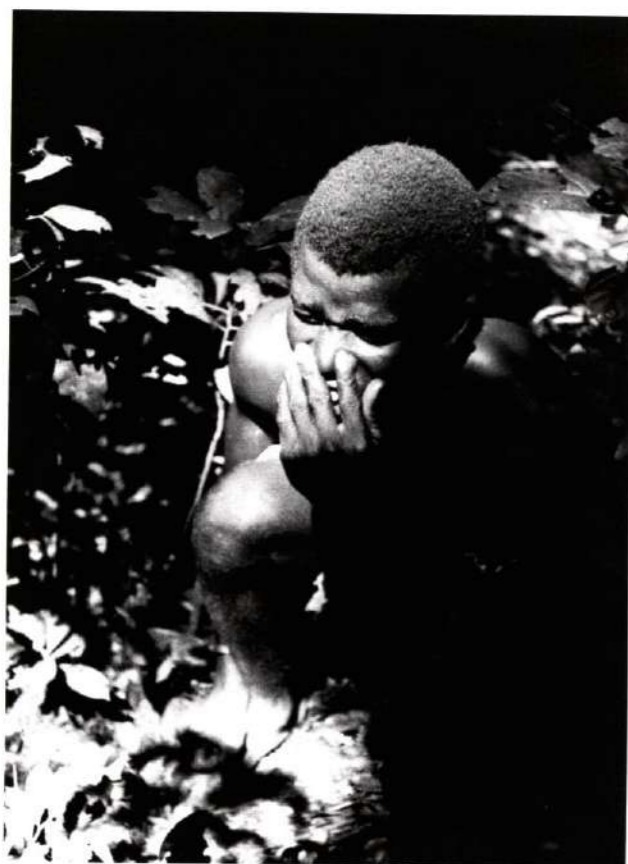
Les porteuses de flambeaux se partageaient les termitières et s'accroupissaient devant les trous qui ont été faits dans les termitières et brandissaient les flambeaux. De grosses termites ailées jaillissaient des trous.

Nous avons pu voir, en des endroits, comment les soldats termites, avec leurs grosses pinces fixées sur leur tête, frayaient des chemins. Avec leurs mains, les femmes accroupies se saisissent de ceux qui s'amassaient en bordure des trous et les mettaient dans leurs pots. Le vol nocturne des termites se déroule encore pendant les deux dernières prochaines heures avant le lever du jour.

De plus en plus et inlassablement, ils sortent par millions et par milliards des trous en remplissant l'air. Ils volent jusqu'à 30 mètres de leur construction, puis se laissent choir sur le sol en perdant en quelques minutes leurs grosses ailes et semblent s'accoupler. A deux, l'un derrière l'autre, ils cherchent un endroit propice pour s'y introduire. Ils le trouvent en bordure de route ou au village dans un soubassement argileux d'une case.

Partout, on voit les jeunes Dan déambulés dans le village en mangeant ces bestioles. On voit les femmes les étuver et les griller pour pouvoir les conserver. Ils sont préparés pendant un bref moment dans l'eau, puis séchés sur une natte. Elles sont ensuite mises dans une petite corbeille et déposées sur un séchoir au-dessus du feu allumé dans la hutte pour qu'elles soient bien conservées, ou bien elles sont mises dans l'huile de palme dans laquelle elles peuvent rester pendant des mois. Lorsqu'on en a besoin, on les retire de l'huile. « Mais elles sont plus intéressantes quand elles sont vivantes et fraîches », disent les Dan en riant et en les mettant tout frétilant dans leur bouche : « sucrés et huileux ! »

Le sol du village est maintenant enneigé par les ailes des termites. Lorsque nous sommes repartis pour revoir les termites, nous étions surpris de les voir de nouveau en l'état. Mais après les nuits nocturnes, le même spectacle reprendra quatre fois la semaine prochaine.



Pl. 13 Un chasseur rampant dans la brousse et imitant le cri d'une jeune antilope afin d'attirer la mère antilope. (Kpeaple, Décembre 1952)



Pl. 14 Un chasseur apporte des peaux au poste de commerce. (Zeaple, Novembre 1952)



Pl. 15 Les chasseurs gardent les crânes des animaux qu'ils ont abattus dans leur case. (1955)

LA CHASSE

Un Dan n'est pas seulement un paysan ou un cueilleur, mais aussi un chasseur. Quand il va au champ, il prend souvent sa lance ou ses flèches avec un arc. Un bon père Dan retourne à la maison une ou deux fois dans la semaine avec du gibier (en 1950!).

Que chassent-ils? Le gibier le plus souvent rencontré dans le pays Dan est le singe. Il y a sept espèces de singes: cercopithecus diana diana, -mona campbelli, -nesticans büttikoferi, colobus polycomos polycomos, -verus, -badius badius, cercocebus torquatus atys). On pouvait apercevoir des singes sur les cimes des arbres faisant des acrobaties quand l'occasion nous était donnée de traverser la forêt. Ces derniers osent même s'aventurer vers les arbres aux abords des villages. On les voit surtout vers la fin de l'après-midi sur les cimes des arbres cherchant des fruits à manger. C'est en ce moment que les Dan les prennent en chasse.

Il ne passe pas une journée sans qu'un Dan dans n'importe quel village ne rentre des champs avec en main un singe. Ils ont l'habitude de les attraper par la queue.

Nous avons dans notre équipe un petit-fils du grand chef Tapi dont le travail était d'aller dans la forêt les soirs quand nous étions dans un village avec notre fusil et de nous apporter quelque chose à manger. On lui donnait deux cartouches et chaque fois il revenait avec un ou deux singes.

Pour chasser le singe, le Dan se fabrique une flèche en bois dont la pointe est empoisonnée. Lors du tir, l'arc est tenu verticalement et la flèche est mise un peu vers le milieu de l'arc. Les Dan mettent l'arc et les flèches dans un carquois qui est soigneusement mis dans un sac de chasse tissé.

Lorsque le singe est atteint par une flèche empoisonnée, il reste soudainement calme. Le projectile pénètre un tout petit peu dans son corps de telle sorte qu'en se remettant à bouger, le poison pénètre facilement dans son corps. En espace d'une minute, il se met à vomir. Le chasseur n'a qu'attendre jusqu'à ce que le poison ne fasse véritablement son effet après trois minutes. Le singe sans bruit tombe ensuite à terre.

Les flèches empoisonnées, par rapport au fusil, ne font pas de bruit; l'on peut avec elles tuer l'un après l'autre une douzaine de singes d'une bande sans que les autres singes s'en aperçoivent. Alors qu'un seul coup de feu fera fuir les autres. Les flèches munies d'un bout en fer et qui sont destinées à tuer les gros animaux sont aussi empoisonnées.

Les singes, à l'instar des autres animaux, sont aussi capturés par le truchement des pièges. Les Dan tendent les pièges avec les collets. Les Dan se servent des qualités des singes et des autres animaux comme les Thryonomys s. swinderianus, rats des arbres, les dendrohyrax arboreus, daman d'arbre et les écureuils diverses. Ces derniers traversent les clairières pas au sol, mais en passant de branche en branche probablement parce qu'ils craignent d'être capturés par les léopards. Les Dan créent donc une clairière et la font traverser par une longue perche en bois. Au milieu de cette perche, ils créent un mur de feuille de palmier avec un trou à l'intérieur par lequel le singe passe et est saisi par le collet.

Il y a aussi souvent des chimpanzés dans le pays Dan si bien que les enfants ont peur d'aller seul dans la forêt. Il semble que les chimpanzés s'approchent des enfants des hommes pour jouer avec eux et peut être les voler. En tout cas, les Dan et les

missionnaires racontaient qu'autour de 1952 qu'une femme s'est fait voler son enfant qu'elle portait au dos alors qu'elle était allée chercher de l'eau. En réalité, les chimpanzés, au vu de leur ressemblance avec les hommes, font l'objet d'histoires fantastiques et de déclaration de la part des indigènes. Ces histoires ont souvent fait d'écrits. Ce n'est pas juste de dire que l'on entraîne un chimpanzé à veiller sur les enfants ou pour aller chercher de l'eau. Les Dan nous racontaient avec tout leur sérieux que le grand chef Tapi, que beaucoup d'hommes connaissaient, s'est laissé porter par quatre grands chimpanzés alors qu'il était dans son hamac. Ils racontaient incessamment des histoires de chasseurs qui avaient observé des familles de chimpanzés qui se comportaient comme des hommes.

Les chimpanzés sont uniquement mangés par quelques clans Dan. La plupart n'en mange pas puisqu'ils ressemblent à des hommes. Je me suis acheté un jour un chimpanzé fraîchement tué pour le préparer et l'envoyer à un Institut anthropologique. Je donnai la chair à mes porteurs, mais la plupart d'entre eux refusèrent d'en manger.

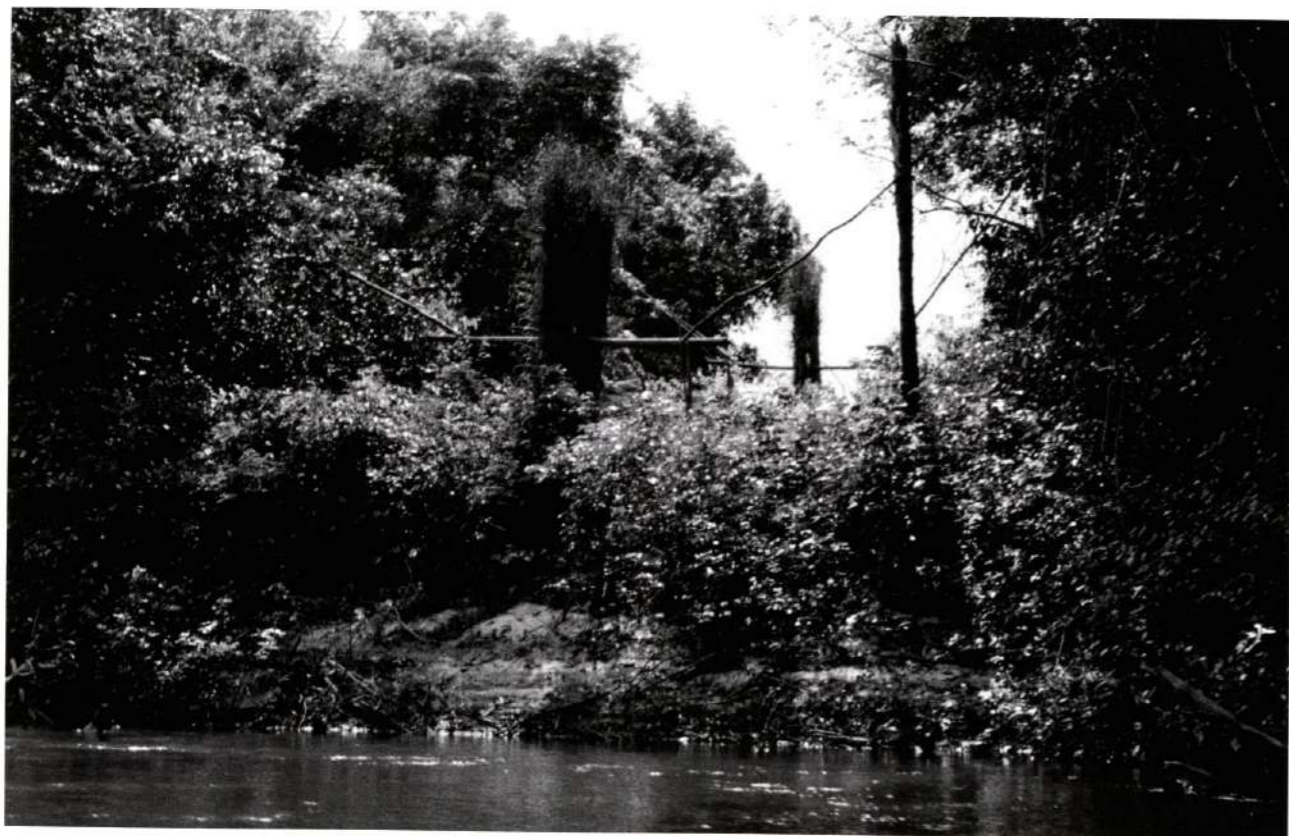
A côté des chimpanzés, nous avons les antilopes. Elles sont classées en cinq ou six espèces. A l'opposé des singes, les antilopes sont rarement vues si ce n'est par un pur hasard. En chemin on entendait souvent les bruits d'une antilope en fuite, mais pas une seule fois on n'a vu une antilope.

Pour chasser l'antilope, le chasseur Dan va au fin fond de la forêt en bordures des eaux et les endroits où sont censés aller les antilopes à la recherche de leur nourriture. Les antilopes aiment bien manger des fruits de plusieurs arbres. Lorsque ces fruits mûrissent, ils tombent à terre, le chasseur construit un petit affût qui est déposé à terre et ensuite couvert de beaucoup des feuilles de palmier avec plusieurs ouvertures. Très tôt le matin, il se met aux aguets. Habituellement on tue l'antilope avec des flèches destinées aux singes ayant une pointe en fer.

Lorsque les antilopes ont des petits, le chasseur attire la mère antilope en s'accroupissant dans la brousse et en imitant l'appel au secours des enfants antilope; on ferme le nez et on laisse échapper un long « uiiiiiiopp, uiiiiiiopp ». Ainsi donc, l'antilope croyant ses petits en danger, comme l'expliquaient les Dan, vient au secours de ceux-ci. C'est ainsi qu'elle devient la victime des flèches du chasseur.

Il y a une autre manière de chasser l'antilope; le chasseur peut barricader une partie de la forêt vierge en abattant les arbres à la ronde. Il piste après une antilope en observant les empreintes laissées sur le sable. Quand il constate qu'une antilope est entrée dans la forêt, il va au village taper le grand tambour avec des signaux précisant le type d'antilope dont il s'agit. Celui qui veut participer à la chasse quitte son champ. La forêt est envahie par des filets de chasse pendant que les chiens traquent l'antilope.

Les cochons sauvages, quant à eux, sont chassés avec des lances ou des flèches et des chiens. Les singes, les antilopes et les porcs sauvages sont les plus importantes proies. Les oiseaux sont aussi chassés car quelques-uns, comme les imposants calaos à casque jaune (Ceratogymna elata) et les touracos géants (Corythaeola cristata), représentent un grand repas. On les tire aussi avec des flèches en bois qui ne sont pourtant pas empoisonnées, ou on pose des gluaux (sorte de piège) et des collets aux endroits où ils se baignent. Les gluaux sont enduits d'un jus de liane (pas de gomme) qu'on fait bouillir auparavant ce



Pl. 16 Piège à singe. Les singes ont l'habitude de traverser les clairières non pas sur le sol, mais dans les branchages. Les Dan exploitent ceci en faisant des clairières artificielles aux milieux desquelles se trouvent des pièges à singes. (Kpeople, Décembre 1952)



Pl. 17 Détail d'un piège à singes. (Yuopie, 1955)



Pl. 18 Une femme Dan pêchant dans une eau peu profonde avec un filet rond et portant près de la tête une petite corbeille pour recueillir les poissons pêchés. (Swakoko, 1955)



Pl. 19 Deux femmes Dan pêchant dans une eau peu profonde. (Swakoko, 1955)

qui le rend noir. Pour les touracos géants on met les collets aux endroits où les oiseaux mangent une certaine graine. Ils ont l'habitude de se poser après sur une racine, et c'est là que le collet les attend.

Les Dan chassent aussi les éléphants qui sont nombreux dans la forêt, mais beaucoup de Dan n'ont pas encore mangé d'éléphant.

Chez les Kran, nous avons pu voir des balles de fusil particulières destinées aux éléphants. Ce sont en vérité des flèches ; en clair des bois d'environ 80 centimètres de long avec un bout en fer large et très tranchant. La chasse à l'éléphant nécessitait la présence de quatre chasseurs du peuple Kran. Ils tiraient ensemble leurs flèches. L'homme Kran qui racontait cela comptait à ses doigts qu'il a tué dans sa vie neuf éléphants.

Dès qu'un Dan tue un éléphant, il l'annonce au chef du village et ce dernier le rapporte au chef du clan. Le chef du clan reçoit la chair et la partage. Les défenses lui reviennent. Chez les Kran, l'éléphant est partagé en part égale pour les quatre chasseurs et les défenses appartiennent « au chef », c'est-à-dire celui qui a parmi eux « un médicament pour chasser les éléphants ».

Il y a naturellement d'autres animaux qui sont chassés et mangés : le porc-épic (*hystrix cristata* et *atherurus africanus*), le rat des bambous (*trynomys swinderianus*), le sanglier (*manis tricuspis*), et la souris des champs. L'animal qui n'est pas chassé est le grand lézard : le varan (*varanus niloticus*). Il peut mesurer de la tête jusqu'à la pointe de la queue un (1) mètre et demi. Le varan grimpe à l'aide de ses griffes sur les arbres. Moi-même j'ai vu un varan sur le tronc d'un arbre dans la forêt vierge. Les Dan n'aiment pas le manger, mais ce qui n'est pas le cas des commerçants Mandingues qui sillonnent la région. De plus, les Konor qui sont sur le territoire en mangent. C'est pour cette raison qu'ils sont chassés, et on peut même se fouler le pied en les chassant. On les capture à l'aide de pièges. Comme les petits lézards, les varans courent à une grande vitesse et après un court trajet, il s'arrête. Quand un Dan est vraiment à la chasse, il ne s'occupe pas du varan qui est un gibier de seconde zone.

Enfin, à la chasse, c'est un léopard ou un crocodile qui est tués de temps en temps. Le léopard est l'ennemi des animaux domestiques. Un chasseur racontait qu'un léopard traumatisait tellement les villageois qu'ils étaient obligés de lui tendre un piège en construisant une clôture autour du village pour pouvoir le guetter.

Les petits chiens des Dan jouent un rôle important lors des chasses. Ils ne sont pas nourris par leurs maîtres ; ils cherchent leur pitance dans les déchets. Pour cette raison, ils sont très excités quand la chasse se présente. Le chien de chasse en chef a une cloche autour du corps. Sur le lieu de chasse, le maître lui explique clairement ce qu'il doit débusquer. Lorsque le maître veut rappeler ses chiens, il émet ce cri suivant : « ei, ei ! (viens, viens !) » et siffle comme le font les jeunes chez nous.

On introduit un médicament dans les narines du nouveau chien. On nomme cette action « préparer le chien ». « A partir de ce moment, il peut bien chasser ». Ce médicament est composé de piment jaune, d'une feuille et d'une forte substance que l'antilope a dans ses glandes situées entre ses orteils. Chez les Kran, un médicament est versé dans les narines chaque fois

avant de partir à la chasse. « C'est une feuille que tout le monde connaît. Ce médicament pénètre dans le corps et rend le chien sauvage si bien qu'il est très excité et se met à courir dans tous les sens. Il devient très sauvage pendant la chasse ».

Les Dan n'ont pas une relation personnelle avec leurs chiens de chasse aussi bien qu'ils estiment leur aide. Ils donnent des noms à leurs chiens. Ainsi un chien peut s'appeler comme suit : « noir », « moustique », « Todia » (nom d'un remède). On ne voit jamais un chien se jeter joyeusement sur son maître ou un maître prendre son chien dans les bras. Le chien est le plus ancien des animaux domestiques. Les Dan disent qu'il y avait auparavant énormément de chien chez eux.

Il y a beaucoup de règles de chasse, surtout au sujet du partage du gibier lorsque la chasse se fait en groupe. Le chef du Clan reçoit constamment une part du gibier. Si un jeune pour la première fois tue un gros gibier, par exemple un singe, une antilope ou un sanglier, il le rapporte à son père. Ce dernier partage l'animal avec les amis de la famille. Le chasseur lui-même mange les cœurs de ses proies. Il rapporte également une bonne part aux doyens sacrés du village qui est comme l'homme de confiance des chasseurs dans le village et qui possède plusieurs remèdes pour la chasse. Si l'on perd la faveur de ce sage, il est fort probable de ne plus avoir de succès lors des prochaines chasses.

Depuis deux générations, les Dan ont de vieux fusils. Ces fusils sont arrivés sur les côtes ouest-africaines comme des marchandises depuis des siècles. Les Mandingues ont compris cela et fabriquent eux-mêmes leurs propres fusils. Nous avons vu cela à Kampleu au nord du pays Dan. Ainsi, le fusil est devenu une arme africaine et cela dans la mesure où les indigènes savent fabriquer de la poudre à fusil.

Les Dans y connaissent deux méthodes. Dans l'une ils gagnent le salpêtre dans le fond cuit des maisons abandonnées où était le foyer ; à cet endroit on reconnaît bien une strate foncée. Ils ne savent pas dire de quoi il s'agit. Ils bâtissent un chevalet à hauteur d'homme dans lequel est suspendu un grand entonnoir construit de feuilles. La dedans ils mettent des morceaux du sol glaiseux et ils laissent suinter doucement l'eau ainsi que le salpêtre dessoude. L'eau de la solution verse goutte-à-goutte dans un bol et s'évapore finalement. Le résidu est mélangé avec le charbon d'un certain arbre et puis la poudre est finie. Ainsi nous l'avons vu plusieurs fois. La réaction se passe sans addition de soufre. Chez notre poudre le soufre a seulement le but – ainsi que le charbon – de brûler et d'augmenter la formation de gaz.

La deuxième méthode est étonnante ! Une feuille de « Bobole » est cuite dans l'eau, séchée, écrasée, et de nouveau séchée et devait rendre la poudre. C'est encore totalement inconnu sur quoi ce processus est fondé. Une accumulation de nitrate en feuilles n'est pas possible. Peut-être il s'agit de composants explosifs comme ils existent par exemple dans les combinaisons acétylène de quelques plantes (*Cicuta virosa*).

Le fusil est chargé de toutes sortes de morceaux de métal que le forgeron fait sauter de vieux objets en métal, comme par exemple bracelets et anneaux de jambes qu'on a porté autrefois. Pour mettre sur pied l'arme à feu le chasseur racle un peu de phosphore – aujourd'hui d'une allumette – qu'il emmène dans sa poche de chasse dans une coquille d'escargot. Le phosphore est vidé dans un petit sachet d'une feuille. Maintenant

il remplit de poudre dans une autre petite coquille et delà dans une petite capsule. Celle-ci il insère sous le chien du fusil et met le chapeau avec le phosphore dessus. Beaucoup de poudre est mis dans le canon puis dessus quelques morceaux de métal comme projectiles et enfin avec un bâton un tampon de paille est fourré dedans pour que la charge n'y tombe pas.

Chez les Dan, il y a des personnes qui font de la chasse leur métier et nourrissent leur famille qu'avec le fruit de la chasse. Ils sont pour la plupart au service d'un chef qui les nourrit avec le produit de sa grande plantation. Comme Ma Bea, l'un de nos jeunes conseillers de renseignement le rapportait, on distingue « des chasseurs qui chassent avec le fusil (*budame* = des gens qui tirent avec le fusil), les poseurs de pièges (*sodime*), ceux qui utilisent des flèches avec le bout en fer (*slu-sume* = lanceurs de fer) et enfin ceux qui utilisent les flèches en bois (*se-sume* = lanceurs de bois). On chasse les singes et les oiseaux avec les flèches ayant le bout en bois, par contre, avec les flèches ayant les bouts en fer, on chasse les antilopes et les sangliers. – Nous avons aussi différents méthodes de pêche : ceux qui pêchent avec la ligne, ceux qui utilisent les filets et enfin ceux qui font usage de nasses. »

Un chasseur qui chasse aujourd'hui (1950) à en sa possession une arme moderne avec du plomb qui coûte environ 150 marks au Libéria. Cela fait environ le prix d'une vache. Une pièce de cartouche coûte environ 50 pfennig, ce qui fait environ le salaire journalier d'un porteur. Alors que chez nous pour le même travail, on peut s'acheter 20 à 30 cartouches. Un simple homme chez les Dan ne peut donc s'offrir une arme moderne.

Les crânes des animaux tués comme ceux des vaches abattues sont accrochés au plafond ou mur de la case. Un zoologue en voyant ces crânes comprendra très vite la diversité de la faune.

Le chasseur est vu parmi ses concitoyens comme l'homme le plus rusé et les plus courageux. Pour cette raison il est beaucoup estimé en tant que celui qui rapporte d'importantes denrées alimentaires. Quant il va à la chasse, ses amis l'accompagnent avec des chants. Quand la chasse lui réussit et que la nouvelle le précède, il est fêté lors de sa rentrée dans le village.

Dans le village de Diapleu, un jeune chasseur dans la nuit à tué en notre présence deux oryctéropes et un gros porc-épic. Le porc-épic est considéré comme un « gros gibier ». A son retour de la chasse le matin, tout le village alla à sa rencontre avec des chants. Lorsqu'un chasseur rapporte un gros gibier, le chef lui prépare une fête (ou lors de la mort d'un grand chasseur). Les chasseurs du village et les tambourineurs font la représentation de sa partie de chasse en pantomime.

Après que nous ayons été deux fois témoins oculaires d'une telle représentation chez les Kran, nous avons aussi assisté à une fête de chasseur dans le village Diapleu. La personne principale était Marblin qui était une personnalité impressionnante. Il était autrefois membre d'un groupe de danseurs de la danse du serpent et aujourd'hui le père de ce groupe de danseurs, puis chef de village et aujourd'hui propriétaire du fétiche De et est ainsi un Debome, c'est-à-dire un conseiller pour ses concitoyens. Marblin raconte dans cette représentation comment, dans sa jeunesse, il l'a appris de Dru le plus grand chasseur de Diapleu. Pendant la représentation, quelques spectateurs l'interrompaient, tout comme c'est aussi le cas chez les

joueurs. la musique cesse aussi. Celui qui l'interrompait pénétrait dans le cercle qui était formé et donnait un cadeau à Marblin et à ses musiciens. Son adversaire était son chanteur Noa qui était accompagné par trois musiciens et deux tambourineurs. Noa signifie « le fort », parce qu'il était si fort qu'il peut très « bien chauffer » le chasseur. La représentation a eu lieu en différentes parties, au total quatorze qui changeaient au rythme du tambour.

LA PÊCHE

La pêche est aussi importante chez les Dan, surtout dans les mois d'été. Quand en juillet, la saison des pluies est interrompue par une courte période sèche, les fleuves grouillent de poissons. C'est la même chose dans le mois d'août. Les poissons sont ainsi capturés à l'aide des nasses. A cause de la pêche, le mois d'août est appelé « Jotru ». Les habitants vont chaque nuit avec des flambeaux à la pêche. Arrivés au bord du fleuve, ils utilisent des flèches qu'ils tirent en direction des bandes de poisson ou bien les poissons sont tués à l'aide des machettes. Ils sont récupérés, fumés et vendus aux autres Dan qui ne vivent pas en bordure de grands fleuves. Une petite partie est convertie en vue de parer aux mois de famine.

Sinon au cours de l'année, les Dan pêchent à l'aide du filet et cela de deux manières. La première consiste à étendre un filet sur le fleuve et les poissons sont saisis par la main quand la marée les y entraîne. La deuxième manière consiste à jeter le filet sous une forme circulaire sur les bandes de poissons. Cette méthode a été introduite par les pêcheurs du Ghana. Les autres posent des nasses l'une après l'autre jusqu'à former une sorte de mur sur le fleuve, au niveau duquel une brèche est laissée. Les Dan mettent dans les nasses un appât : du manioc, des pépins de palmier à huile ou des œufs de fourmis noires. Les crabes sont aussi pris dans les nasses. Il existe un piège à poissons qui est fabriqué comme les pièges à gibier : En passant par une petite porte, le poisson entre dans une sorte de panier rond, y heurte un bâtonnet et déclenche par là un mécanisme qui ferme le portillon.

Cette pêche est une affaire d'hommes et se déroule principalement au cours de la saison des pluies surtout quand les fleuves sont en cru et quand on y trouve de gros poissons. Les femmes vont à la pêche que pendant la saison sèche pour y chercher un peu de poissons. Elles les préparent et les apportent aux hommes, qui pendant ce temps se livrent au défrichage de la brousse. Souvent on voyait en chemin de petits ou grands groupes de femmes presque nues tenant dans une main un filet en forme de cloche tissé sur un cadre en bois rond et dans l'autre une corbeille. Elles se rendent dans les fleuves boueux de la forêt vierge. Elles bâtissent des digues avec de la boue et du sable. Elles effiloquent sur une pierre une certaine liane et l'agite dans ensuite dans l'eau. L'eau change alors de couleur et devient insupportable aux poissons. Elles attendent un moment sur la rive. Après environ vingt minutes, les premiers poissons sortent de l'eau. Celle qui voit en premier un poisson sortir de l'eau, s'en saisit avec le filet. Les petits poissons meurent très vite alors que les gros semblent étourdis. La plupart des poissons sont des silures. « Jusqu'au lendemain, on voit partout sur les fleuves des poissons morts ». Nous ne savions pas si les poissons étaient empoisonnés par les lianes ou bien, comme nous l'avons supposé, leur respiration a été rendu difficile par les petits par-

ticules du bois trouvés dans leurs branchies. Les femmes nous disaient qu'elles devaient absolument se laver tout juste après la pêche sinon elles ressentiraient des brûlures sur la peau quelques heures après.

Quelquefois les femmes vident les bassins en puisant l'eau avec leurs mains jusqu'à ce que les poissons se retrouvent à sec.

Cette pêche est une véritable activité pour les femmes pendant la saison sèche. La pêche est une activité libre, cependant le chef du village peut décider que la pêche soit suspendue sur un fleuve pendant deux ou trois mois.

LES PRODUITS DE CONSOMMATION

Comme produit de consommation, le vin de palme joue un rôle important chez les Dan, même si il est beaucoup bu chez certaines tribus. Chaque fois qu'on arrivait chez les baoulé, un peuple de la Côte d'Ivoire, on nous apportait et à nos porteurs également du vin de palme.

On voit rarement un Dan un peu agité. Au cours de mes cinq voyages en Afrique, je n'ai jamais vu un véritable indigène ivre. A la vérité, ce sont nos interprètes un peu civilisés ou les soldats et les scribes qui sont souvent dans cet état.

Les Dan obtiennent le vin de palme à partir du palmier à huile et du raphia, mais en particulier à partir du dernier cité. Le palmier à huile doit être abattu pour faire du vin de palme. Le raphia se détruit facilement à cause « des bestioles (chenilles?), qui apparaissent à l'intérieur ». Les palmiers borassus qui donnent du vin de palme dans la région de la savane ne poussent pas dans la forêt vierge.

Deux hommes s'occupent ensemble du raphia. Ils accrochent un récipient au niveau de la partie perforée du raphia et viennent renverser trois fois par jour (matin-midi et soir) le contenu dans unealebasse. Un arbre leur offre chaque jour huit pots contenant chacun cinq litres. Les Dan boivent le vin de palme frais et ne le laissent pas fermenter comme chez les autres tribus, mais laissent un reste dans laalebasse et la remplissent à nouveau. De cette façon, il devient si fort qu'on peut en boire « au plus quatre litres ». On peut attacher une racine battue dans une feuille et on la pose au niveau de l'ouverture du pot. De cette façon, « le vin devient si fort et doux que l'on ne peut en boire que deuxalebasse ».

Les femmes et les enfants ne boivent que du vin de palme sucré. Les Dan n'ont pas une autre boisson à part le vin de palme.

Les Dan plantaient aussi du tabac, mais les Dan ne le fument pas, mais le « déguste ». Les feuilles de tabac sont d'abord mises au feu pour qu'elles deviennent molles et ensuite pressées dans une coquille d'escargot. On met cette mixture à la bouche pendant environ dix minutes sans la mâcher. « Le tabac fait tourner la tête. C'est une substance très forte. Il y peu de personnes qui la supportent. Ceux qui ont l'habitude ont la langue brune dans le milieu. » Certains mettent le jus dans les narines et les ferment. Après quoi, ils tombent à la renversent sur la chaise et reste dans cette position pendant des heures.

Pour qu'il soit prisé, le tabac est séché pendant quelques jours et ensuite mélangé avec du soda. Les Dan connaissent un certain nombre de plantes dont les cendres passées à travers un entonnoir de feuilles donne de la potasse et du lithium de carbonate. Ils sont utilisés aussi pour la fabrication du savon. Pour priser le tabac, on brûle le fruit des grappes du palmier à huile ou les feuilles de bananiers. Le tabac et la potasse sont pilés en-

semble dans un petit mortier. Les petits mortiers sont joliment sculptés. Dans la forme ils ressemblent aux grands mortiers de riz ou de manioc.

Dans un conte des Dan, il est dit que c'était l'araignée qui avait montré aux hommes comment faire la poudre de tabac mélangé avec les feuilles de bananiers. Une autre histoire rapporte qu'un chef, vivant sur la côte, exigeait à tous les voyageurs du tabac à priser. S'il n'en obtenait pas, il faisait alors emprisonner toutes ces personnes. Un jour, il exigea la même chose de jumeaux que les Dan considèrent comme très intelligents. Ces derniers lui offrirent du tabac mélangé à du piment. Ce mélange brûla tellement le nez de ce chef qu'il cessa de demander du tabac aux étrangers.

Aujourd'hui on voit quelquefois des Dan fumer du tabac en se servant d'une petite pipe en terre. Ils ont adopté cette pratique des Bassa qui, de leur tour, l'ont apprise en imitant les Blancs.

Les Dan ont à côté du vin de palme et du tabac, un autre produit de consommation qui nous est inconnu et qui crée une force de vivre et qui est à la disposition de tous gratuitement : la noix de cola.

Le cola est si amer qu'il nous semblait impossible de le mâcher, mais pour les Dan, c'est un véritable délice. Ils disent toujours qu'on se rassasie de cette noix quand on est seul en chemin. Le cola a beaucoup de valeur parce qu'il est même utilisé en Europe (Coca cola).

La noix de cola est ancrée dans la tradition des Dan ; on donne la noix de cola comme un signe de demande de paix, comme un signe de déclaration d'amour, comme confirmation d'une alliance ou on en met sur des fétiches pour les rendre plus forts.

L'arbre de la noix de cola croît de façon sauvage dans la forêt vierge. Si quelqu'un trouve un arbre de noix de cola, il nettoie tout autour et l'arbre devient sa propriété. Les rejetons de ces arbres sont souvent déterrer et plantés au village. On a pu donc voir de jolis bosquets d'arbres de noix de cola appartenant à des familles précises. Après sept ans, l'arbre commence à produire du fruit chaque année. Le centre de la culture de la noix de cola est la localité du commerce à Ban. On dit que c'est à partir de là que tout le reste de la région Dan est entré en contact avec cette culture. Nous avons vu de grandes plantations dans le clan So-I.

LES MARCHÉS

Les Dan vendent pendant les jours de marché les produits de l'agriculture, de la cueillette, de la pêche et de la chasse. Ces marchés se tiennent sur de vieilles installations. Cependant, nous avons appris dans le livre sur les Kpellé écrit par Westermann que les marchés ont été introduits chez ce peuple par les Libériens. Les Dan par contre ont une pratique antique du marché d'autant plus que l'apparition de lutteurs a montré la particularité de ces jours de marché. Sur la rive est de la rivière Cess (i.e. en Côte d'Ivoire), nous avons vu des marchés Dan dans leur magnificence d'antan. Le marché Dan se tenait dans la matinée et dans l'après-midi les luttes avaient lieu.

Au Libéria, à cause de l'intervention du gouvernement, le visage des marchés a changé. Autrefois, chacun cherchait son profit : « Certains se consacraient à la production du vin de

palme et achètent en échange du vin, du manioc ou du riz, du sel ou de la poudre à fusil. » Le jour du marché est un jour de gaieté. « Nous avons des gens qui, au cours du jour du marché, dansaient, chantaient et jouaient au tam-tam et le soir apparaissaient les lutteurs. » Aujourd'hui ce n'est plus le cas dans les marchés Dan au Libéria, car le marché est maintenant devenu un lieu de « services ». Le gouvernement libérien souhaite que le marché soit tenu fréquemment pour que ses envoyés, ses soldats, ses scribes ou n'importe lequel de ses envoyés puissent y s'approvisionner. Le marché est tenu chaque semaine par un clan et chaque village d'un clan est obligé d'envoyer un certain nombre de femmes avec des produits. Nous étions très souvent surpris de voir des femmes répartir à la maison avec leurs produits non vendus jusqu'à ce qu'on nous explique qu'elles sont contraintes de venir ici et pour ce faire elles viennent intentionnellement avec des produits qui ne peuvent pas être vendus. Mais ce n'est pas partout la même chose. Beaucoup par contre font de bonnes affaires et rentrent chez eux très contents. On voit à peine aujourd'hui des hommes au marché.

Les femmes portent leurs plus beaux habits mais elles sont toujours déclassées par les femmes des Mandingue dans leurs pagens imprimés hauts en couleurs. Chaque village a une place particulière sur le lieu du marché. Les femmes s'accroupissaient, les corbeilles devant eux. Elles restaient des heures durant dans cette même posture.

Finalement vers quatre heures, le chef vient donner des nouvelles. Il a son crieur avec lui pour l'aider à donner ces nouvelles parce que le chef ne lève pas la voix. Il dit au crieur ce qu'il doit dire. Ce jour là, le crieur du chef Mongru annonce à haute voix que le président viendra prochainement et que toutes les femmes viendront danser devant lui. Lorsque le chef eut fini de parler, les femmes l'acclamèrent et le marché est déclaré ouvert.

C'est une occasion pour avoir de l'argent : ici un peu de piment, là une petite corbeille pleine d'escargots, un peu de manioc et des tomates sauvages. Lorsque les Dan ont de la marchandise en grande quantité comme le riz, ils n'envoient pas au marché, mais chez les marchands syriens ou Mandingues qui ont leur habitation dans les résidences des trois grands chefs.

Il doit régner la paix sur un marché. Le port d'armes est interdit et même des jeunes gens doivent payer une amende en cas de dispute. Les Dan nomment les jours de la semaine en fonction du lieu où est tenu le marché, comme par exemple le jour de marché de Kampleu, jour de marché de Kpepleu.

Comme moyens d'échange, les Dan avaient autrefois de jolies nattes qui sont fabriquées exceptionnellement bien au pays des Niqua et aussi de minces bagues en métal blanc qui sont utilisées comme argent ; on compte jusqu'à cinquante pour une femme, vingt ou trente pour une vache. Sur le marché, avec ce même moyen, on peut acheter des étoffes qui viennent du pays des Mandingues. Les autres types de bagues que les Dan portent aux jambes et aux poignets ont été considérés auparavant comme de l'argent, parce qu'on a su en échange de ceux-ci on pouvait avoir des femmes ou des vaches, mais ils n'ont pas la même valeur fixe que les bagues blanches. Dans les villages situés au bord de la rivière Cess dont les habitants achètent les femmes dans la région de la Côte d'Ivoire, les anneaux en cuivre jaune que leurs femmes portaient autrefois et qui est aujourd'hui un moyen d'échange prisé à plus de valeur

que le franc français. Les moyens d'échanges des Mandingues sont les cauris dont le cours est très élevé chez les Dan.

ATTITUDE ENVERS LA NATURE ET LE TRAVAIL

Si les Dan vivent maintenant si proches de la nature en tant que paysans, chasseurs et cueilleurs, comment peut-on alors comprendre leur véritable relation avec elle ?

Ils sont conscients de leur activité agricole et on peut dire qu'ils l'aiment ; ce sentiment n'est pas destiné à un lopin de terre puisqu'ils défrichent chaque année de nouvelles terres. Les discussions de nos porteurs ne tournaient qu'autour des plantations : « Où planteras-tu du manioc cette année ? » – « Je vais demander à mon cousin de m'aider dans le défrichage. » « Ici, l'on pourrait planter des arachides. »

Mais ils ne font de la nature aucun usage esthétique. Ils ne créent pas des allées et quand nous voyons ici et là un arbre planté, c'est seulement à cause de son ombre ou pour des raisons mystiques qu'il est planté. La beauté des fleurs ne signifie très peu de chose pour eux. Seulement de temps en temps, ils font pousser un petit arbre lilas. Ils ne mettent pas de fleurs multicolores dans les cheveux comme les Polynésiens. La beauté de la forme de la nature, hormis son aspect érotique, ne semble rien leur dire. Nous verrons que dans leur monde religieux, ils sont entrés en relation avec les animaux et parfois avec les plantes.

Comment sont les Dan à l'égard de leur travail quotidien ? Nous savons que beaucoup de peuples ne font pas trop attention au travail et aux travailleurs. Le Dan distingué, c'est-à-dire le chef, ne travaille pas. Mais chacun sait qu'un jeune ne peut atteindre la richesse qu'avec le courage dans le travail dans les champs ou dans l'artisanat. Il pourra donc avoir plusieurs femmes et être bien vu dans la communauté. Un travailleur courageux est donc bien apprécié. Quelquefois le meilleur déboiseur ou le meilleur moissonneur de riz porte même une sorte de titre et de costume honorifiques.

HABITAT ET VILLAGE

Les Dan vivent dans des cases rondes avec un haut toit très frappant. Le mur, rond comme un cercle, est fait avec une charpente constituée de branches et puis crépis avec de l'argile et peint en blanc. Au-dessus de ce mur, on met en guise de toit des branches de raphia. Le toit est posé soit directement sur le mur soit sur des poteaux qui sont aussi disposés en rond. On couvre d'abord le toit avec de l'herbe ou des branches de palmier à huile. Chaque élément a autant de qualités négatives que positives. La paille peut tenir plusieurs années et cela demande au constructeur beaucoup d'efforts que l'utilisation des feuilles de palmier qui ne durent qu'une année. Couvrir le toit est un art particulier. Tout dépend de la manière dont les pailles sont disposées. Jusque là, on faisait appel à un spécialiste provenant d'un autre village.

La maison est déposée sur un socle argileux qui peut atteindre dans la région des Dan du Côte d'Ivoire un mètre de haut. Cela est fait ainsi pour ne pas que l'eau de ruissellement ronge la maison. On entre la case sur une ou plusieurs marches.

Avant d'entrer dans la maison, on doit se courber. On y trouve qu'une seule grande pièce. Au sud du pays Dan, cette pièce fait cinq à huit mètres de diamètre. Au nord, il est encore étroit et les cases sont essentiellement basses. Les Dan disent que leurs cases étaient autrefois en général très petites, « qu'il fallait entrer et sortir le dos courbé comme un chien ». Ils construisent maintenant des cases un peu plus grandes pour la simple raison que le gouvernement libérien fait payer des taxes à chaque famille en fonction du nombre de cases qu'elle possède ; plus tous les membres d'une famille se trouvent sous un même toit, moins on payait d'impôts.

A l'entrée de la maison on trouve deux petites portes. La porte arrière est presque toujours fermée. La lumière entre par la porte de devant un peu plus grande de sorte qu'à l'intérieur de la case, on est toujours installé face à celle-ci. Si on laissait alors la porte de derrière ouverte, quelqu'un pourrait, en passant, jeter un sort sur les habitants sans être aperçu par eux. C'est donc la raison pourquoi, en général, cette porte est seulement ouverte quand les femmes préparent le repas, afin qu'elles puissent entrer et sortir par là pour rentrer le manioc pilé dans le mortier ou pour jeter des déchets aux animaux domestiques. Les portes sont ou bien en bois et tournent sur de grossiers gonds-pivots ou bien elles sont faites de légères lamelles de palmes toutes fines qu'on peut tout simplement soulever et mettre de côté. Un peu au-dessus des têtes, il y a le plafond qui sépare le grenier de l'espace en-dessous. A l'aide d'un tronc d'arbre à échelons, on peut monter dans cette réserve en passant par une ouverture dans le plafond. Des noix de palme y sont étalées sur une natte, des bottes de riz sont suspendues au toit, ou le riz est déjà prêt à cuire dans des paniers. Une corbeille pleine de coton et toutes sortes de bottes sont accrochées aux chevrons. Mais la plus grande partie de ce grand espace sous le haut toit est vide.

Dans la salle de séjour, des couchettes en argile sont installées le long de la mur qui sont séparées par de petits murs. Le plus souvent nous avons cinq à six de ces « lits » dans une maison Dan où habitent jusqu'à une douzaine de personnes. Dans la journée, ces lits servent de sièges. Il y a des cases qui n'ont pas ces types de lit en argile. Dans ces genres de cases l'on dort à même au sol. C'était la norme en vigueur il y avait quelques générations.

Au centre de la case, nous avons le foyer qui est constitué de trois pierres ou des cônes en argile ; entre eux nous avons les feux en bois. Au dessus du feu se trouve une plateforme tenue par quatre piliers sur laquelle se trouve la nourriture à conserver. Ainsi la nourriture est à l'abri de la moisissure. A cause de la fumée, les murs noircissent. Cela a un avantage ; la vermine est ainsi éloignée, surtout les cafards. Le feu reste allumé pratiquement toute la nuit pas seulement à cause de la nourriture, mais aussi parce que le maître de la maison aimerait par ce fait en tout temps pouvoir avoir un regard sur chaque personne qui passe la nuit dans le cercle de ses femmes. Ce qui va bien entendu de soi. Le feu nocturne à un autre avantage inestimable. Tout le temps qu'il reste allumé, les rats se tiennent très loin, car à peine l'obscurité s'installe qu'ils envahissent la case.

Maintenir ce feu toute la nuit, nécessite beaucoup de bois. Pendant la saison sèche, on allume le feu tout juste après le coucher du soleil.

Chaque chose et chaque personne a sa place dans la case. C'est comme un appartement sans murs. Devant la porte d'entrée se trouve la place du maître de la maison. Le sol est couvert de nattes. Ici, est reçu le visiteur, là les personnes âgées prennent place pour le repas. Assises en face de la porte arrière, les femmes font le ménage et mangent après. Un étranger qui reste pour manger occupe une place entre la maîtresse de la maison et les vieilles femmes relativement proches de l'entrée. L'un des particularités des maisons Dan, comme chez presque tous les peuples d'Afrique, c'est le manque de fenêtre. Cela rend mal à l'aise de quitter la lumière du jour et d'entrer subitement dans la case plongée dans l'obscurité. Souvent, certains Dan laissent leur maison inachevée en ne mettant pas d'argile sur l'échafaudage. Ils y habitent quand même. On y entrevoit les premiers trophées de chasse (les crânes des animaux) accrochés ça et là. Ils jouissent de leur habitation passagère. Quand le froid s'installe, ces derniers vont passer la nuit chez leurs parents. Au lit, on se couvre avec un tissu en coton et on utilise en guise d'oreillers une pièce de bois comme une poutre.

Les Dan ont-ils une relation personnelle avec leurs cases ? Si oui quelle valeur leur donnent-ils ? Le Dan reste toujours fidèle au schéma de construction de sa case : une forme ronde avec un toit toujours haut, un foyer avec un séchoir. Mais souvent on y apporte du sien ; une étagère en argile et une niche pour les outils. Chez les autres peuples (comme les Baoulé en



Pl. 20 Banc de repos en branche de bambou. (Février 1950)

Côte d'Ivoire), nous remarquons des particularités. Chez les Baoulé, les cases ont une forme carrée et plusieurs chambrettes dont la disposition est voulue par l'architecte. De plus, les couchettes et les sièges sont faits à sa guise.

Les Dan aiment maintenir leurs maisons propres. Les seuls objets qui décorent la maison sont de très belles et grandes nattes tissées. On entre dans la case sans chaussures.

Les Dan ne connaissent pas du mobilier puisqu'il n'y a pas de tables, d'armoires, de coffres, seulement de temps à autre un tabouret ou un « dos longue » faite d'une fourche d'arbre à trois branches et ce petit rouleau en bois qu'ils mettent sous la nuque pour dormir.

Leurs maisons ne sont pas décorées ; très rarement ils décorent avec des figures d'animaux ou d'hommes.

Le Dan aime s'amuser les soirs dans sa case. Tout en regardant le feu, il bavarde avec ses frères et d'autres villageois.

Les Dan riches bâtissent à présent des cases de nouveaux types. Les cases ont la même forme ronde sauf qu'on réserve une partie de la maison pour une véranda. Sous cette véranda, le maître de la maison aime se prélasser dans son hamac pendant que d'autres personnes vont travailler dans son champ. On trouve ces hamacs, très larges et jolis, tissés avec des fibres colorées, partout dans le pays Dan en possession des chefs de famille. On a dit que les Dan ont appris cela auprès les Gbuzi récemment.

Peut-être que ces nouvelles constructions sont faites sur le modèle des maisons américaines en bois avec une balançoire sur la véranda que les Américano-Libériens aiment bien. La véranda est un signe de luxe et n'est pas accessible à tous.

Les villages Dan sont vraiment ennuyeux : seulement des cases rondes et rien entre les pièces. Un village Dan ressemble à un village nègre lors d'une exposition coloniale ; tout est sans

vie. Pas de petits jardins, de palmiers, uniquement un sol pierreuse. Cela est fait expressément. C'est pour éviter que les serpents ne trouvent des refuges dans le village. Pour cette raison, les villageois tiennent à ce qu'il ne pousse aucune herbe. Il y a des bancs un peu partout.

Partout dans le village on voit de grosses pierres plates ; ce sont des pierres à aiguiser. Chaque matin, lorsqu'un Dan va au champ, il s'arrête au niveau de ces pierres pour aiguiser sa machette. Ces pierres sont en nombre considérable.

On voit aussi de grands mortiers utilisés par les femmes et des tambours parleurs, avec lesquels les Dan envoient des messages à travers la brousse. Les Dan ne connaissent pas le vrai langage du tambour ; ils envoient de simples signaux comme ceux-ci : « Un membre du gouvernement est là. » « Il y a une antilope noire dans les environs du village ». Le but principal du tambour est de donner l'alerte en période de guerre, mais maintenant que les guerres ne sont plus à l'ordre du jour, le tambour perd de sa valeur. Ces tam-tams sont d'ailleurs à moitié détruits, rongés par les termites et la moisissure.

Une maison abandonnée tombe rapidement en ruines et est finalement détruite. Les matériaux sont alors jetés dans la brousse. Le socle, cependant, reste. Les chèvres et autres animaux y trouvent un lieu pour se prélasser.

Autrefois, les villages avaient pourtant un aspect un peu différent. A cause des guerres continuelles, ils étaient entourés de murs ou au moins de haies d'épines, mais aujourd'hui, il n'y en a plus trace. Mais il se peut aussi que, à un temps plus récent, les Dan aient appris la construction de murs des Konor, comme le montre l'histoire à la page 118.

Les villages Dan sont de diverses dimensions ; il y a des hameaux de 4, 5, ou gros villages d'environ 100 cases. Mais les

derniers villages sont nés lorsque les Libériens ont exigé que les petits se mettent ensemble pour former un nouveau village. Un gros village Dan était composé autrefois de 10 à 15 cases. Nous avons pu enregistrer un bon nombre d'histoires sur la création de villages. On a pu remarquer qu'il n'existe aucune règle établie pour la fondation d'un village. Ce n'est pas, comme on pourrait le croire, la surpopulation ou l'épuisement des terres par les plantations mais un curieux destin se manifestant dans un homme ou une femme, qui incite alors un Dan résolu à devenir chef de village autonome.

De façon générale, on doit chercher une nouvelle place située au bord d'un cours d'eau, le village doit être placé en hauteur pour éviter la stagnation de l'eau de pluie et enfin il ne doit pas y avoir beaucoup de termitières pour ne pas détruire les bois du village. On réussit pourtant à les chasser jusqu'à un certain degré en les arrosant d'une décoction à base de plantes.

On aimera croire qu'un village naît à partir d'habitations érigées sur les plantations. Dans ce cas, les différentes conditions citées plus haut ne sont pas remplies.

Malgré toutes ces exigences, il n'en demeure pas moins que dans la plupart des cas, on fait recours à un *Debome*, un conseiller spirituel pour chercher l'emplacement du village. Souvent le colon met un crochet de branche à un fil et le laisser traîner derrière lui et le village est érigé là où le crochet est retenu dans la broussaille et cela ne relève pas du hasard.

Le nom du village est souvent le nom du fondateur, ainsi Kampleu = village de Ka, ou il est choisi en fonction d'une situation particulière, par exemple « une vache dans le marécage », parce que tout simplement une vache s'est embourbée dans le marécage et en est morte. Un village Dan porte le nom de Bongleu, c'est-à-dire « coin-village ». Son fondateur Bawa avait quitté son village parce qu'il y avait là-bas toujours des disputes. Quand un Dan est fatigué de ces disputes, il va se mettre dans le coin de la maison dans laquelle la dispute se tient. Bawa a ainsi donné le nom Bongleu à son nouveau village parce qu'il était fatigué des disputes ; il s'est alors détourné des autres.

Très souvent on abandonnait tout un village et on le construisait quelque part d'autre. Pendant notre périple, l'occasion nous a été donnée de voir ces villages abandonnés. Les Dan trouvent ailleurs des terres des maisons abandonnées plus propices à la culture de l'arachide. L'abandon d'un village est souvent « une affaire de magie », comme le confirme le Zo et là-dessus nous n'en savons rien. Nous nous sommes imaginé que des voix dans ses rêves ont dû conseiller le chef d'abandonner le village.

À l'opposé des nouvelles créations de village, un village existant déjà se déplace très rarement pour aller dans la forêt vierge ; sinon soit un autre village vient s'ajouter à celui-ci ou le village est carrément reconstruit. On dit de certains villages qu'« il n'y a pas d'ancienne place » pour signaler par là qu'il s'agit d'un vieux village qui était toujours là.

Plusieurs indices permettent de savoir qu'on est proche d'un village.

1. Le chemin qui mène dans les champs, vu par un marcheur, constitue un angle aigu avec le chemin principal pendant que ceux qui conduisent au dernier village forme un angle obtus parce que naturellement on ne retourne pas dans les champs à partir de la voie principale.

2. On voit aussi du fagot appuyé contre les arbres à droite et à gauche du chemin. Ces fagots sont apprêtés pour être emportés dans le village.
3. Il y aussi des piles de feuilles de bambou destinées à la couverture des toits.
4. Lorsqu'on est plus proche du village, on aperçoit une clôture que l'on surmonte à l'aide d'un escalier en bois. Cette clôture est destinée à retenir les vaches qui s'aventurent dans la forêt et qui peuvent être tuées par les léopards.
5. Tout près du village, on y voit à côté des chemins de petits fossés de sable faits par les enfants avec lesquels, ils jouent leur jeu de bois.

Il faut aussi souligner un autre poteau. Arrivé à une certaine bifurcation, on arrive difficilement à distinguer le chemin principal qui conduit au prochain village et celui qui conduit dans les champs. Cependant, on peut faire la différence. Le chemin qui mène au village à l'air très vieux et est beaucoup piétiné, avec des pentes et le sol est très rouge parce que la pluie a emporté le sable. Le nouveau chemin des champs est par contre plus plat et son sol est sablonneux.

LES CLANS DU VILLAGE KAMPLEU, SIÈGE DU GRAND CHEF MONGRU

1. Les Seapleme

Le narrateur est Dan Mongru, fils du grand chef Mongru, descendant du fondateur Ka.

Ka a d'abord fondé ce village avec seulement sept cases. Sa famille s'appelle « Seapleme » et le clan sur lequel Ka a régné et sur lequel Mongru règne aujourd'hui, « les Gbélé ». Beaucoup de gens de la famille de Ka vivent aussi dans le clan Sole ou dans le sud du pays Dan. A Towe, ils ont même formé leur propre quartier. Ils ont les mêmes interdits que chez nous. Ces villages dans les autres parties du pays Dan provenaient d'une part comme village résiduel bien avant que Ka ne vienne ici, et d'autre part parce beaucoup d'autres le fuyaient parce qu'il tranchait la gorge à beaucoup d'autres hommes. Il tuait les amants de ses femmes ou les vendaient comme esclaves aux Bassa. Ka était un très grand homme ; les gens avaient si peur de lui que même les Dan des autres villages qui ne lui appartenaient, venaient lui offrir en cadeau des vaches de temps en temps. Autrefois, on n'allait pas dans le quartier des gens de Ka, sinon on devait payer comme amende une vache. Ka pouvait même aller dans un quartier et dire : « Donnez-moi quatre ou cinq vaches ! » C'était son habitude jusqu'à ce que les Américano-Libériens n'arrivent ici.

La famille Seaple a aussi son propre quartier si bien que la localité de Kampleu est composée de cinq quartiers. Le plus grand est celui de Seapleme, puis après sont arrivés : les hommes des rochers, les bouffons, les Mandingues et enfin les guerriers de Noa.

2. Les Gönou

Le narrateur est le chef du clan des Gönous à Kampleu.

Le nom de notre ancêtre était Gō. Autrefois les gens de notre famille avaient de la malchance avec les naissances. Pour cette raison, nos ancêtres allèrent dans le pays Mano, jusque dans la région occupée par les français aujourd'hui (Guinée) et y cherchèrent un grand Debome. « Vous aurez des enfants », dit-il. « Mais ils viendront des rochers. Cherchez-vous un lieu où se trouvent des rochers et construisez-y un nouveau village. » Les anciens envoyèrent des mes-

sagers dans tout le pays pour chercher un lieu où se trouvaient les rochers. Lorsqu'ils arrivèrent au village du grand chef Ka, ils virent une grande quantité de blocs de roche sur l'emplacement que tu vois ici au milieu de notre quartier. Ils demandèrent à Ka la permission de s'y installer et creusèrent un trou dans les rochers pour enterrer le fétiche. Quelque temps après, ils eurent beaucoup d'enfants.

3. Les Ruome

Le narrateur Dan est un fils du grand chef Mongru

Les Ruome apparaissent comme un peuple fou, de qui on le sait que des choses drôles. Ils se comportent intentionnellement comme des bouffons parce qu'ils croient que cela va leur apporter de la chance. Quand ils veulent couvrir un toit, ils ne prennent les pailles à terre, mais brûlent les pailles et toute la case avec. Lorsqu'ils veulent envoyer du feu en brousse, ils le mettent dans leur sac et tout le sac brûle.

Un jour, un Ruo alla à la chasse pour chasser du gibier pour les gens qui devaient aller travailler le lendemain dans sa plantation. Il trouva une antilope endormie. Au lieu de la tuer, il la couvrit soigneusement avec quelques herbes. Puis il alla vers sa femme et dit : « Demain, les gens auront un bon repas ! J'ai un trouvé une antilope endormie, mais je ne l'ai pas tuée pour ne pas qu'elle se décompense. » Le lendemain, une douzaine d'hommes Ruo allèrent voir l'antilope ou l'autre l'avait vue, mais elle n'était plus là. Ils décidèrent de préparer d'autres choses. Ils préparèrent du riz avec une sauce d'aubergines et ils voulaient y ajouter de l'huile de palme, mais l'huile était endormie. Au lieu de mettre la marmite simplement sur le feu, l'homme Ruo mit l'ouverture de la marmite sur le feu pour réchauffer l'huile. L'huile a commencé à suinter dans le feu. Il eut alors une très grande flamme qui lui brûla les mains. Comment est-ce que les Ruome arrivèrent ici ? Autrefois, ils vivaient dans un village entre ici et Saniquelleu. Là, le chef Ka s'acheta une femme Ruo. Et que penses-tu que ces bouffons ont fait ? Ils allèrent tous après cette femme. Qui suivra une femme dans le village où elle a été vendue ? Mais les femmes Ruome nous ont rendus riches. Autrefois, les gens du clan de Ka épousaient uniquement les femmes Ruo. Maintenant, ils marient certes d'autres femmes, mais mieux. La femme principale du grand chef Mongru est une Ruome. Il ne viendrait pas à l'esprit d'une de nos femmes de marier un Ruo. Les Ruo ont ici environ 30 cases. (Le village Glaleu au sud-est du pays Dan est aussi un village de bouffon).

4. Les Noapimes

Leur ancêtre Noa était un grand guerrier. Les Noapime sont non seulement ses enfants, mais aussi sa suite. La vraie famille de Noa est un descendant des Ruome. Il est parenté à eux. Eux aussi sont des bouffons « mais un petit peu moins fous ».

5. Les Mandingues

Ils ont formé il y a peu de temps une petite colonie de marchands. Quand quelqu'un veut s'installer, il demande la permission à Mongru.

Les ennemis et les amis des Liakola

Le narrateur est un vieux monsieur qui vit dans le village des lépreux de Gapleu.

Je veux te rencontrer ce qu'on m'a dit sur les anciennes choses. Je veux parler d'un ancien combat qui a eu lieu dans les anciens temps où il n'y avait pas encore de fusils, mais des lances.

Mon ancêtre était autrefois un guerrier. Il s'appelait Liakola. Il construisit un village sous une colline dans la région du clan de Borpleu sur la rive du fleuve Cess. Chez les Dan vivant sur l'autre côté de la rivière Cess, il y avait une société secrète dont le médicament rendait fort au combat. Ils avaient une défense d'éléphant comme moyen magique dans lequel un homme souffle avant le combat. On appelait ce médicament « La ». Elle ressemblait à la crinière d'un mouton. Les Liakola possédaient ce moyen magique. Avant d'aller au combat, il l'attachait à la hanche et aucune lance ne pouvait le blesser. Derrière lui marchait un homme nommé Durega qui soufflait le défense d'éléphant.

Un jour les enfants de Liakola allèrent pêcher au fleuve Iva. Le fleuve existe encore aujourd'hui. Lorsqu'ils y arrivèrent, les gens du Yo étaient déjà là. Un autre jour, les gens de Yo dirent : « Nous avons une loi ici selon laquelle personne ne peut venir pêcher à notre lieu de pêche. » Puis ils eurent querelle et se battirent. Les gens de Yo rentrèrent et se plainquirent. Ils le dirent à leur guerrier Trosa (feu). Trosa dit : « Personne ne doit frapper mes enfants. » Le tambour fut cherché. On fit appel ainsi aux parents et aux amis pour aller mettre le feu dans les champs de Liakola. Beaucoup d'entre eux furent tués parce qu'ils avaient depuis le début tort. Tous leurs villages furent brûlés.

Liakola dit : « Je ne peux quitter la colline sous laquelle j'ai bâti mon village. Je veux y rester. » Tous les autres prirent la fuite. Liakola bâtit un nouveau village sur le sommet de la colline et les fuyards en firent autant sur une autre montagne nommée So. Liakola et ses hommes fermèrent l'entrée avec des blocs de rocher. Quand les ennemis venaient, ils faisaient rouler la roche sur eux. Autrefois ce sont les gens de Liakola qui étaient victime de ces genres d'attaque, mais maintenant depuis qu'ils ont les rochers, ce sont eux qui tuaient les autres.

Mais ils ont commencé à souffrir de faim sur la colline. Liakola dit : « Laissez-nous aller sur l'autre rive du fleuve Cess. » Le frère de Liakola, Salgade, qui était également un guerrier, décida de partir. Et ils descendirent et construisirent un village Salgade qui n'existe plus aujourd'hui. Ils disaient aux domiciliés ceci : « Il y a trop de guerres de chez nous et cela devient difficile à supporter. Pour cette raison, nous venons chez vous pour y rester. »

Les gens du village voisin commencèrent à faire la cours aux femmes de Liakola. Les gens de Liakola dirent : « C'est bon quand nous avons la paix et de la nourriture, vous pouvez courtiser nos femmes. » Ainsi, les gens de Dan locales répondirent : « Puisque vous le permettez, vous pouvez manger autant de manioc que vous voulez et vous ne payerez rien. » Puis ils consommèrent ensemble un médicament de notre pays qui signifie : « Si je courtise ta femme et que tu me demandes une indemnisation, le médicament le tuera et vice-versa. » Cela signifie qu'ils pouvaient à volonté courtiser les femmes des autres et quand les gens de Liakola avaient des querelles, les Dan les protégeaient.

Jusqu'à ce que la guerre finisse, les familles restèrent avec les Dan. Ils ont même des liens de parenté avec les Dan d'ici. Plus tard, ils retournèrent dans leur région, mais l'amitié est demeurée. L'un de leur village s'appelle Danleu et le clan Dole. Ce sont tous des Dan. J'appartiens à la famille de Liakola. Liakola était mon arrière grand-père.

Divorce, meurtre et guerre

Le narrateur était un homme nommé Sango qui habitait Kampleu.

C'était dans l'ancien temps : Un jeune homme nommé Fea se maria dans le village de Bongwe () à une fille nommée Kuo. Après quelques années, Kuo quitta son mari. Lorsque Fea alla la chercher, les parents de la fille le chassèrent.

Autrefois, on construisait une haute clôture autour du village et chaque soir on fermait le portail. Le jeune homme se glissa silencieusement dans le village avec son fusil. Pendant que tout village dansait sur la place du village, il alla tuer quelques uns et parmi eux sa femme. Quand les autres se mirent à crier : « Qui tue ici ? » Il répondit : « Celui à qui vous avez volé la femme. » Puis, il s'en alla et escalada la clôture.

Au lever du jour, les gens du village de sa femme arrivèrent à l'entrée du village de Fea. Ils dirent : « Nous n'avons pas besoin de permission pour déclarer la guerre. Nous allons combattre maintenant. » Ils brûlèrent tout le village. Les habitants du village s'enfuirent dans la brousse, si bien que le lieu resta vide. Ensuite, le chef de ce village fit chercher un Debome et lui demanda de lui reconstruire son village. Le sorcier lui dit : « Oui, mais je vais te donner une nouvelle place et le village un nouveau nom. » Il s'appellera Kauie. Ce qui signifie « Nous sommes unis ». Puis il bâtit le village Kauie qui remplaça le village Bongwe. Le chef donna plus d'argent au sorcier pour que ce dernier fasse que le reste de la population revienne. Finalement, les fuyards revinrent dans le nouveau village et leurs descendants y vivent encore aujourd'hui à deux kilomètres de Kampleu dans le clan de Zro.

Une création de village

Le narrateur est le chef Uanti du village de Dempleu ; un homme imposant et distangué qui a montré une certaine attention à l'égard de notre travail.

Notre ancêtre s'appelait Fran. Il vivait de l'autre côté de la rivière Cess dans son village nommé Franpleu. Il avait un fils qui s'appelait De. Fran était très riche tout comme De.

Un jour De dit : « Quand nous serons tous deux des hommes importants, j'irai me chercher une bon endroit et je m'y installerai. » Puis il partit avec seulement deux de ses femmes vers la rive de l'autre côté. Arrivé au lieu où se trouve aujourd'hui Dempleu, il rencontra deux chasseurs qui s'étaient construit deux cases. « J'aimerais bien passer la nuit avec vous », dit-il, « puis j'irai me chercher une bonne place pour me bâtir un village. »

Le jour suivant, arrivèrent sept de ses femmes. Elles s'étaient enfuies de Franpleu pour vivre de nouveau avec lui. Sur cet événement, les deux chasseurs se dirent : « Si tu es un homme puissant, nous préférons chercher un autre endroit pour la chasse » et De s'installa à cette place.

De devenait de plus en plus aisé. Il avait un fils Degbea dont le fils s'appelait Dale dont le fils s'appelait Uona et le fils de Uona c'est moi. Ils étaient tous riches.

Création du village wlule dans le pays niqua

Le narrateur est un homme très âgé nommé Nyuo qui habite Wlule.

Ce que le père fait, le fils le fait aussi.

Nous sommes de véritables chasseurs. Je chassais d'abord avec la flèche et l'arc. Avec ces armes, je tuais des antilopes rouges et des porcs épics. J'utilisais aussi des flèches empoisonnées. Puis mon père dit : « Laisse la flèche et l'arc. Apprends à tuer avec le fusil. » Avec Le fusil, je tuai plus de sangliers que je ne pourrai moi-même les compter et des buffles.

Je pratiquais deux activités : l'agriculture et la chasse. Lorsque j'étais jeune, les gens m'envoyaient travailler dans leurs plantations. J'étais le chef des groupes d'agriculteurs « Ba ». Mon père était un guerrier. Moi-même j'avais un remède qui empêchait d'être blessé par une machette au cours du travail. Je l'ai obtenu d'un homme nommé Tiakolea provenant de Zola. Quand je faisais les travaux dans des champs, on me donnait comme récompense une chèvre ou un mouton.

Nous sommes venus de la région française. Je suis été un garçon. Lorsque les Français arrivèrent, ils exigeaient beaucoup de porteurs.

Dans notre localité, nous avions un homme aisé nommé Mio, un fils de Duo. C'est Mio qui nous a conduits ici. Puisque nous ne savions pas où nous devons bâtir un village, nous sommes d'abord allés à Floleu. Les gens sont de la même famille que nous. Nous disions que nous voulions une place appropriée pour nous. Le chef de Floleu exigea un mouton, trois étoffes, sept anneaux en cuivre avant de nous donner la permission de nous installer. Nous avons payé cela et nous sommes venus nous installés ici. C'est un sorcier Mandingue qui a décidé la place propre.

LA VIE AU VILLAGE ET LE DEROULEMENT DE LA JOURNEE

Comment se déroule la journée dans un village Dan ?

Avant le lever du soleil, quand il commence à faire jour, un certain oiseau fait entendre son cri. C'est un signe pour demander à la jeune femme du ménage qu'elle doit se lever. Elle fait sortir d'abord toute la cendre du foyer, la jette hors du village et allume un nouveau feu. Puis, elle va rapidement chercher de l'eau. L'eau est chauffée pour le bain de l'époux. Dès qu'elle est chaude, la femme va réveiller son mari et lui apporte de l'eau pour le bain. S'il y a un invité à la maison, elle le réveille aussi pour le bain et après c'est autour de la femme principale. Toutes ces personnes importantes laissent le sceau de bain au lieu où il est pris. C'est à la jeune femme de s'en débarrasser. Puis chaque femme du ménage lave ses enfants.

En saison sèche, période au cours de laquelle a lieu le défrichage des champs, le Dan renonce à son bain diurne. Sur la pierre à aiguiser devant la case, il aiguisé rapidement sa machette et quitte précipitamment le village pour aller commencer le travail dans la brousse avant qu'il ne fasse chaud. Pendant le reste de la saison sèche, on prend le petit-déjeuner à la maison ; on mange du manioc rôti, des plants préparés, de la bouillie de riz ou le reste du manioc de la veille. La jeune femme attend d'abord que les autres aient fini de manger avant de manger le reste.

A n'importe quel moment de la journée, la femme secoue les nattes et balaie la maison. L'homme s'occupe du balayage de la cour. A noter qu'on apprécie l'homme qui ne nettoie pas seulement pour la propreté mais qui manie le balai de sorte que celui-ci dessine un ornement sur le sol.

La période entre 7 heures et 7 heures 30 est appelée « Avant la prise du vin de palme » et après 8h00 « Après la prise du vin de palme », parce qu'au cours de cette période, les hommes Dan aiment bien boire du vin de palme. Les chefs de familles forment ainsi un cercle, assis dans la lumière du soleil matinal.

LA CUISINE

Les hommes vont donc au champ pour y couper du bois pour la construction des cases, chasser ou faire des activités artisanales au village. Les jeunes vont visiter les pièges en brousse. Les femmes entretemps préparent le repas qui sera pris à 10h00. C'est du riz alors que ce sera du manioc pour le dîner.

Les jeunes femmes pilent le riz avec un pilon de 3 mètres de long pour le décortiquer. Le riz est cuit à la vapeur, puis séché. Les femmes plus âgées assistent les jeunes femmes dans ce travail en leur donnant des conseils. La tâche essentielle de la femme principale est de préparer le riz.

Le riz peut être préparé de plusieurs manières.

1. La manière dont il est préparé tous les jours : on verse le riz dans l'eau bouillante.

2. Si on a une grande quantité de riz à préparer, on verse le riz simplement dans l'eau froide, puis on le met sur le feu.

Dans les deux cas, on verse d'abord les grains de riz entiers dans l'eau, les fait cuire pendant cinq minutes et ajoute après les grains brisés. Selon la deuxième méthode, on égoutte le riz cinq minutes plus tard sans pour autant retirer la marmite du feu ; on l'incline simplement et recueille l'eau du riz dans un petit pot. Maintenant, on met des charbons ardents à côté du feu, pose le riz presque cuit dessus et le laisse gonfler. Comme ça on peut préparer du riz « al dente » ou du riz onctueux ou collant.

Come ça, on peut préparer le riz sèche ou tout en étant humide. Dans le premier cas, on y verse de l'huile de palme, dans le deuxième cas on le mange avec de la sauce.

Lorsqu'on doit effectuer un long voyage ou qu'on n'a pas le temps de faire la cuisine, le riz peut être conservé dans l'eau pendant deux heures et ensuite être consommé sans être préparé.

La femme principale sert le riz prêt avec sa grosse cuillère en bois en cinq parts : pour les hommes, les femmes, les enfants, les vieilles femmes et les invités. Le riz est servi dans un grand plat en bois, en terre cuite ou métal emmaillé.

Après le repas de dix heures, les enfants font ce qu'ils veulent et les adultes restent par une heure et après se livre à des activités diverses dans le village ; ensuite, selon la saison, les femmes vont par exemple à la pêche, et les hommes retournent à leur travail aux champs ou à leur travail artisanal. On aiguisé sa machette pour le jour suivant, on continue la construction des maisons inachevées, on visite des pièges ou on va à la chasse, car dans la soirée on voit les singes venir chercher leur nourriture dans les cimes des arbres. Les femmes vont en brousse pour ramasser du bois qu'elles stockent en vue de préparer la saison des pluies. Puis les femmes préparent de nouveau, car au coucher du soleil, on passera au dîner. Ainsi, on attend derrière chaque hutte les bruits typiques des coups de pilon dans les mortiers ; une atmosphère vespérale typique aux villages Africaines. Au dîner, il y a généralement du manioc. Il est comme notre carotte ; il est d'abord épluché, puis préparé. Si on veut bien le préparer, on pile les morceaux de manioc dans un mortier jusqu'à ce qu'il devienne une pâte dure, le Dumboi.

Il peut être aussi séché, puis pilé et enfin préparé avec de l'eau. En ce moment là, il vire du blanc au rouge.

Ces deux manières de préparer le manioc peuvent se faire à chaque saison, car le manioc est récolté sur toute l'année. On peut le conserver à la maison et l'utiliser en fonction des besoins qui se présentent. Enfin, on peut le conserver cru ou un peu rôti quand on n'a pas beaucoup le temps.

C'est la jeune femme qui prépare le manioc et le partage, par contre c'est la femme principale qui sert la viande et la soupe



Pl. 21 Vue sur une case Dan. L'échelle qui mène au toit. (Boutegle, 1955)



Pl. 22 Vue sur une case Dan. Foyer en argile contenant du fagot. (Boutegle, 1955)

de légumes. Tout le manioc n'est pas distribué ; on en garde une petite quantité pour le petit déjeuner des hommes.

On ne mâche pas le Dumboi. On en forme pour chaque coup des boulettes dans la main droite, ensuite on les plonge dans la sauce et on les avale. Pour rendre cela très facile, on met dans la sauce des plantes gluantes. La sauce contient en plus de cela de la viande, du piment et du sel, mais pas de légumes verts. Mais la sauce destinée au riz contient des légumes. La viande est consommée après. Cette sauce est tellement épicée par les Dan qu'il nous était impossible de participer à un repas, à moins qu'on ne réduise la dose du piment à notre convenance.

Comme sel, les Dan utilisent le soda qu'ils obtiennent à partir des cendres de différentes plantes. Les Mandingues ont aussi apporté du sel dans le pays. Il est vendu en blocs. « Autrefois, ils les mettaient dans de petites boîtes qui étaient fermées avec du métal. C'était aussi cher que de l'or. On donnait une vache pour en avoir une petite quantité. Le Mandingue allait avec le Dan acheteur dans un endroit secret de la brousse pour effectuer l'échange parce qu'il avait peur que son produit ne soit ensorcelé. »

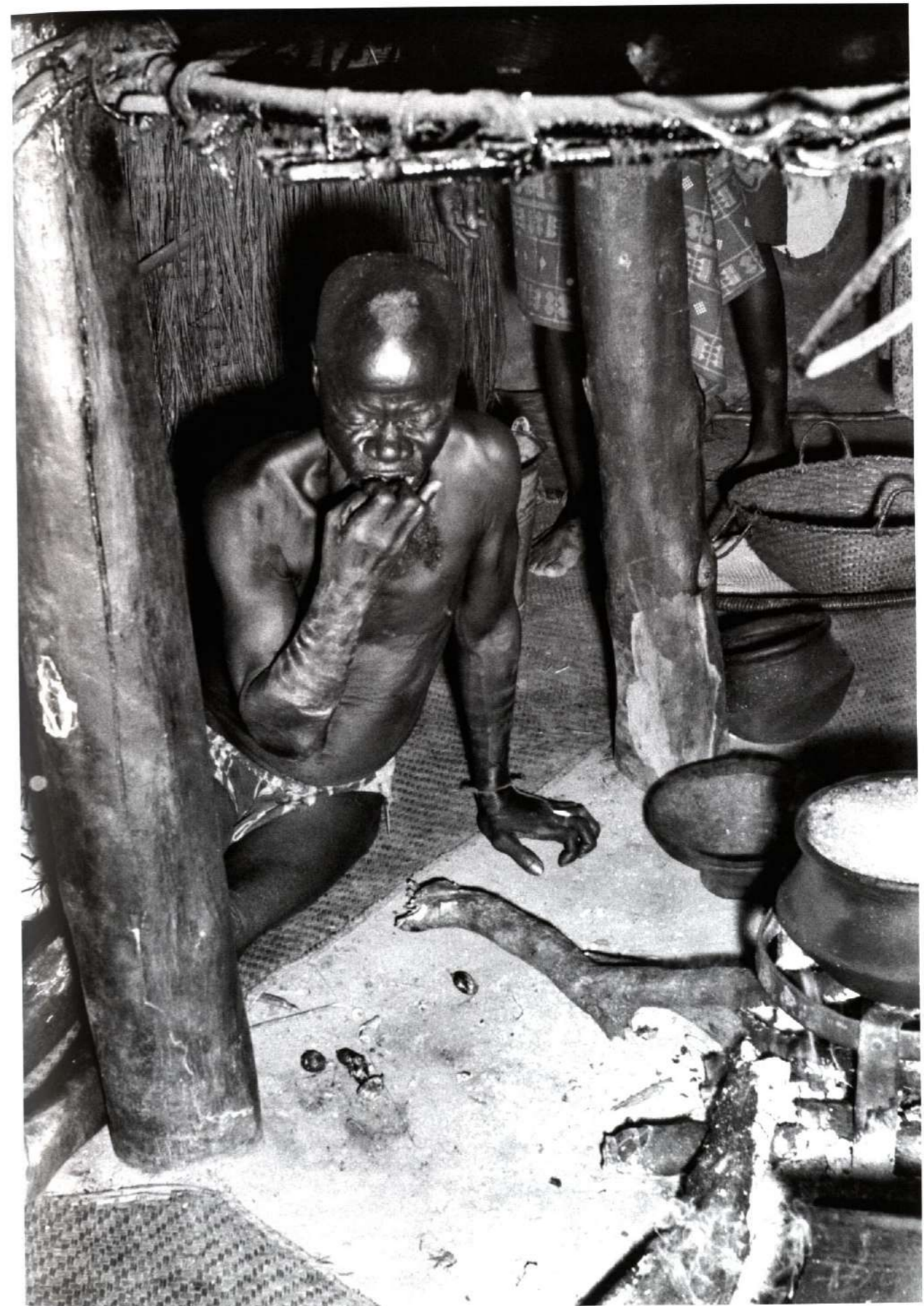
Le riz apparaît pour les Dan comme la meilleure nourriture, le manioc comme le plus sain. Les Dan disent que le manioc donne du sang. Tous les autres éléments ne sont pas estimés et ne sont préparés que de temps en temps ; la patate douce, les bananes....

Le légume le plus important est le Okru (colocasia). On peut en manger les fruits, les feuilles et la tige. Ce dernier est

rôti, puis les écorces sont retirées, préparées et pressées. La substance obtenue peut être mangée si possible avec la viande et être consommée avec le Dumboi. Nous avons recensé environ une douzaine de légumes. Ce sont essentiellement les choux de palme ; ce sont les rejets des palmiers à huile que l'on peut préparer avec de l'huile et de la viande. En plus, on mange des feuilles nommées « Ble » avec lesquelles on prépare le manioc parce qu'il le rend glissant. Il existe un fruit qui ressemble à du concombre que l'on plante à cause de ses grains alors que le fruit lui-même n'est pas consommé. Beaucoup de feuilles sont consommées, même celles du manioc que notre cuisinier à préparer comme de l'épinard. Nous avons la présence de petites tomates et des haricots. Les légumes ne sont que des ingrédients minimes. La viande est aussi en petite quantité. On peut dire que les Dan vivent essentiellement de riz, de manioc et de l'huile de palme.

Entre les périodes de cuisine, les femmes vont en groupe pour aller chercher de l'eau pour le bain du soir. La cuvette est remplie jusqu'au rebord, puis on y pose de grosses feuilles pour éviter que l'eau ne verse. Puis elles rentrent en portant le pot sur la tête.

Une femme Dan qui renverse son contenu essuie beaucoup de moquerie. Elle doit annoncer elle-même sa mésaventure au village. Les jeunes du village vont sur les lieux de l'accident et avec des moqueries ramassent les débris. Nous avons une fois assisté à cette scène. Les femmes Dan ont une certaine habileté étonnante à pouvoir tout porter en équilibre sur la tête.



Pl. 23 Vue sur une case Dan. Les personnes âgées s'asseyent toujours près du feu. (Boutegle, 1955)



Pl. 24 Une fabricante de panier. (Kpeple, Décembre 1952)



Pl. 25 Deux fabricants de nattes travaillant sur la même natte. (Nyor Diaple, Janvier 1950)

Pendant la période de défrichage, les femmes apportent de la nourriture aux hommes. Quand des personnes sont sollicitées pour le défrichage, les femmes doivent également leur préparer deux repas ; un pour le champ et un pour le retour. Pendant ce temps, le village calme est plongé dans une grande chaleur. La plupart des portes des cases sont fermées.

C'est la femme principale qui indique ce qui doit être préparé. On mange ce qui se trouve sur la table. La manière dont le repas est fait, est toujours soumise à des critiques. Quand une femme prépare bien, on la loue. Dans le cas contraire, on se tait.

Quand une femme prépare mal le repas régulièrement, il arrive que son repas soit carrément versé. On se lève en disant : « Mange ton repas toi seul ! »

Pour la cuisson, la femme a en sa possession une cuillère avec une longue manche pour hacher le piment et autres ingrédients et un deuxième ustensile, un bâton plat, pour remuer le riz pendant la cuisson. Le repas ne doit pas être goûté en mettant le doigt dans la marmite. Elle doit plutôt prendre un peu du repas avec la cuillère, le mettre dans la main gauche et ainsi le goûter.

Le feu est allumé à l'aide d'une pierre particulière « que l'on trouve dans les grands fleuves ». On les frotte entre elles ou contre la machette pour produire des étincelles et laissent tomber les étincelles sur du matériau sec. De façon générale, la femme Dan va chercher de la braise chez la voisine.

Après le repas, les jeunes filles s'occupent du nettoyage des récipients. Pour les récompenser de leur travail, on leur laisse toujours un reste de nourriture dans la marmite.

Après le repas, on discute assis sur le banc, on s'adonne aux jeux ou on danse jusque tard dans la nuit. Les jeunes épouses de la maison ont le devoir d'aller chercher les femmes principales si elles veulent y participer. Habituellement on s'assoit après la tombée de la nuit, c'est-à-dire à 19 heures, dans les cases autour du feu et l'on ne dort qu'à 21 heures.

Le silence peut être perturbé par quelques signaux qui appellent les villageois à un rassemblement secret. Ce qui nous a étonné ce que les gens, dans les cases, discutent à haute voix. Ce qui nous empêchait de nous endormir. Quand nous avons posé la question de savoir si les gens de la case n'étaient pas choqués de cela, on nous a dit ceci : « Non, dans sa case, chacun fait ce qui lui plaît ».

L'HABILITÉ ARTISANALE

Il y a quelque chose qui n'a pas été notée dans la vie rurale : l'artisanat. A ce niveau, on a pratiquement rien vu, car les Dan ne connaissent pas de voitures, de charrettes, mais plutôt portent tout sur leur tête. Ils n'ont pas de menuisier, car ils ne connaissent pas de meubles, ils n'ont pas d'habits, car ils n'ont pas de couturiers, pas de cordonniers, car ils n'ont pas de chausseries. Que reste-t-il alors ?

Le forgeron. Il travaille dans un hangar ouvert en bordure du village avec son apprenti qui manie le soufflet. Le forgeron est constamment en compagnie des vieux du village avec lesquels ils traitent des affaires secrètes.

Ce qui nous a surtout émerveillés dans les villages c'est l'étendue impressionnante de la forêt vierge qu'une famille Dan prépare pour ses champs et surtout par le peu de temps que les hommes mettent à la défricher. Lorsqu'on les voit en train de

défricher ou de couper les arbres, une pensée nous traverse la tête : l'homme doit tout au fer, à la grosse machette en fer qui découpe les lianes, à la hache qui fait tomber un gros arbre en quelques heures.

L'attention que requiert le forgeron chez les ethnies de la forêt provient du grand travail que son art réalise dans leur vie. Les Dan ne peuvent pas s'imaginer vivre sans forgeron, sans machette, sans hache, sans houe, sans faucille, sans épée et sans flèche. Ainsi, le forgeron est, après le chef, la personnalité la plus respectée de la société. Pendant que le chef a le pouvoir officiel, le forgeron est l'éminence qui agit dans le secret. Dans son atelier, qui se trouve habituellement en bordure du village, les hommes se rassemblent. Dans cet atelier sont accrochés les masques qui lui sont soumis puisque les masques assument de très grandes fonctions sociales, surtout la fonction de juge. Le forgeron est le maître de beaucoup d'événements dans le village. Avant le défrichage annuel, un masque va dans le village et ordonne aux hommes de mettre en état l'atelier du forgeron.

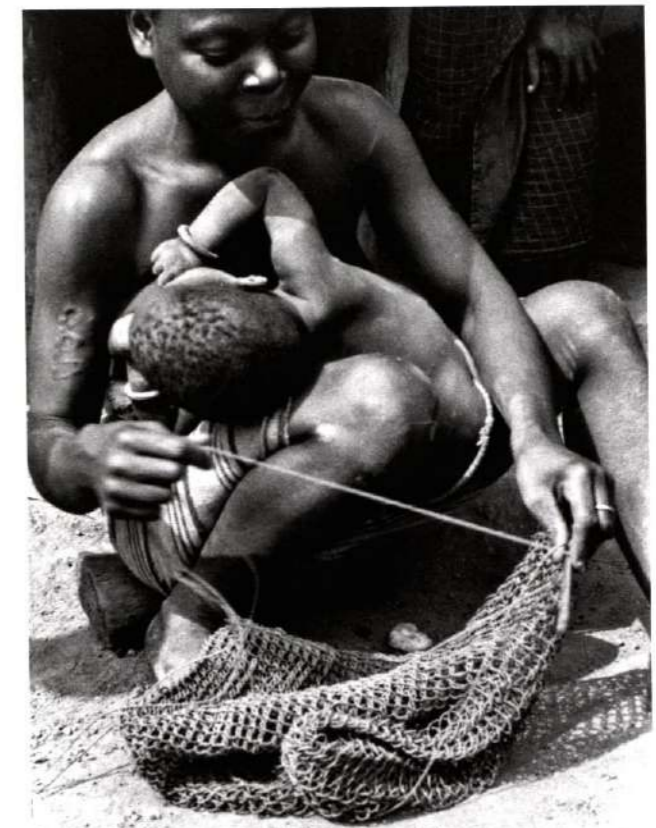
Le forgeron occupe une position-clé supplémentaire par le fait qu'il fabrique les petits couteaux pour la circoncision et que, souvent, il exécute lui-même cette opération qui, pour chaque Dan, est nécessaire pour devenir un homme vaillant. De ce fait, il est en même temps le chef de l'institution pédagogique la plus importante des Dan : les camps d'initiation.

A la forge vient s'ajouter la confection des nattes comme une autre activité artisanale que les hommes font surtout à l'est du pays Dan où la plante destinée à cela pousse en grande quantité. Nous y avons rencontré là-bas un acheteur venu de la côte.

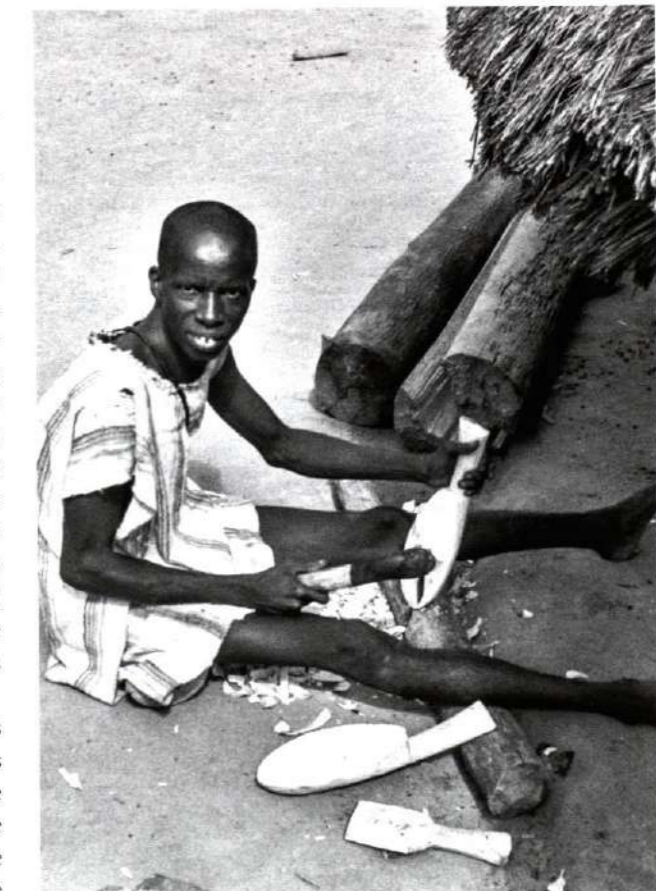
Les nattes sont vraiment simples presque pas colorées, mais durables. La plupart du temps, on voit deux hommes qui font la confection d'une natte ensemble. Ils fabriquent en espace de deux ou trois jours une natte d'environ 1,50 2,50 m s'ils sont habiles et assidus et si on ne prend pas en compte le temps de préparation des matériaux.

En plus, les femmes Dan – et de temps en temps les vieilles personnes – fabriquent des corbeilles. Ces corbeilles sont de diverses formes, de diverses grosseurs et destinées à divers buts. Une grosse corbeille avec quatre anses destinée à être portée ou à la conservation du coton ou du riz. En guise de couvercle, on met un deuxième panier dessus. Nous avons aussi une petite corbeille sans anses destinée au transport. A côté de cela, il y a une corbeille moyenne avec un couvercle traversé par quatre fils que l'on accroche au dessus de feu dans laquelle on conserve le sel, le piment, la viande ou le poisson sec et une autre corbeille semblable à la dernière citée, mais encore plus petite dans laquelle les demoiselles mettent leurs petits trésors comme les colliers et les bracelets et une dernière corbeille ayant la forme d'une bouteille avec ou sans fermeture que les femmes utilisent pour la pêche. Finalement, on tresse aussi un grand van, une sorte de panier très plat dont on se sert pour projeter le riz vers le haut afin que la balle s'envole.

Les femmes fabriquent aussi leurs filets de pêche et les hommes leurs grands filets de chasse en utilisant des ficelles qu'ils produisent en tordant les fibres des feuilles de palmier. On plie la feuille, retire la moitié supérieure de la partie inférieure de sorte que les longues fibres se détachent, puis on les tord sur la cuisse avec la paume de la main. Les fibres sont si fortes que, même sans les tordre, on ne réussit pas à en casser un faisceau de cinq.



Pl. 26 Une mère tissant un filet de pêche. La mère allaite son enfant jusqu'à l'âge de trois ans.



Pl. 27 Un sculpteur de cuillère (Meaple-Bonan, Mars 1950)

LE TISSAGE

Autrefois, avant c. 1900, les Dan ne portaient que de la fourrure ou des tissus faits à partir d'écorces. Le tissu d'écorce est fabriqué à partir des fibres qui se trouvent sous l'écorce extérieure de certains arbres. Il est longtemps battu jusqu'à ce qu'on obtienne une étoffe. Nous avons pu voir partout des écorchures sur les arbres en question. Par le truchement de quelques garçons qui servent les Mandingues et les Konor, nous avons appris, il y a trois décennies, la manière dont le coton est planté, filé, coloré et tissé.

Les Dan plantent trois espèces de coton. Ils séparent le coton séché des graines en foulant les fibres sur une planche à l'aide d'une barre en fer. Ensuite, ils mettent les flocons de coton sur la corde d'un petit arc et la pincent ce qui fait partir d'autres impuretés. Maintenant, le coton est blanchi au soleil puis filé sur un fuseau qui consiste en un bâtonnet en bois et une fusaïole en argile. La fileuse – quelquefois on voit aussi des hommes exercer cette activité – est le plus souvent assise sous un toit débordant et fait danser le fuseau sur le socle saillant de la maison.

La teinture du fil se fait avec du bleu que les Dan tirent de feuilles indigo. Puis le fil est tissé sur le métier à pédale dont on obtient une bande de tissu bleu et blanc de la largeur d'une main. Ce ruban est coupé en morceaux dont une dizaine sont cousus ensemble l'un à côté de l'autre pour former une grande pièce (ill. 16 b à d). En général, on ne confectionne pas d'habit de ce tissu, mais on le drape autour du corps tel qu'il est mais de différentes manières.

Le tissage est devenu depuis son introduction, la plus importante activité artisanale des Dan et son importance va grandissant (en 1955). Cependant, on trouve le métier à tisser que dans quelques villages pendant que chez certains peuples, chez qui le tissage est en plein essor, comme chez les Baoulés en Côte d'Ivoire, on trouve dans chaque village une douzaine de métiers à tisser.

On voit rarement un sculpteur de cuillère. Les femmes Dan utilisent pendant la cuisine et la préparation de l'huile de palme de grosses cuillères. Pour les fêtes, elles ont une grosse et belle cuillère joliment taillée avec lesquelles elles servent le riz.

Un sculpteur de cuillère que nous avons rencontré au travail dans le village de Meapleu-Bona était en réalité un forgeron. A la suite de nos questions, il a dit ceci : « Je sculpte seulement des cuillères et des peignes. Je n'ai jamais essayé de sculpter une tête ou quelque chose de ce genre à la manche d'une cuillère parce que je n'avais pas eu l'occasion d'en voir un sculpteur fabriquer un. Je l'aurais appris de toute façon.

Pour apprendre la sculpture de la cuillère, je m'étais mis un jour à côté d'un maître sculpteur et je l'ai regardé travailler. Après cela, je suis allé me chercher un morceau de bois et j'ai sculpté moi-même. Il y a deux types de bois qui sont appropriés à la fabrication de la cuillère. Je divise le bloc de bois par le milieu si bien que je peux en faire deux cuillères. Lorsque la cuillère est à moitié prête, je la sèche au soleil pendant la journée, puis je finis sa sculpture. Je la mets ainsi dans l'eau, cela la ramollit si bien que je finis le travail avec un petit couteau. Pour la lisser, je prends une poignée des éclats de la sculpture et la frotte. Je fais cette même opération avec une feuille hispidie que je vais chercher dans la brousse. La cuillère devient ainsi totalement lisse. Je l'enduis après avec de l'huile de palme.

Pour la noircir, je mets au feu du fer et le passe au-dessus de la cuillère. »

La sculpture des masques et la fonte en laiton sont faites en secret. Cela est plus manifeste lors de la sculpture des masques parce que le masque ne peut agir sur celui qui n'est pas initié comme une œuvre humaine. J'ai pu assister à la sculpture d'un masque, mais j'en parlerai dans la prochaine édition de mon livre « Negerkunst und Negerkünstler ».

La fonte de cuivre jaune (laiton) devrait avoir joué autrefois un rôle important dans le pays Dan, car on trouve une quantité impressionnante d'anneaux lourds en possession des familles Dan, même si on les porte à peine. Des figurines en métal et des insignes des grands chefs étaient aussi fabriqués à partir du métal. Cependant, nous avons pu trouver dans la région Dan qu'un seul fondeur, le chef de Blole. Mais chez les Kran nous sommes rencontrés deux hommes, qui savaient encore fondre le laiton, et l'un d'eux nous montrait sa technique.

L'objet qu'on veut fondre est d'abord modelé en cire et puis décoré avec un fil de cire. On le fabrique en roulant la cire sur une petite planche jusqu'à ce qu'on obtienne un fil d'une longueur d'un mètre. Puis on en forme des spirales qu'on coupe en segments et les applique sur le modèle en cire. L'objet de cire est enveloppé d'un manteau d'argile ; si celui est séché, la cire doit fondre et sortir et on remplit la cavité avec du métal brûlant et liquide. Après on casse le manteau d'argile et on reçoit l'objet en métal qu'on avait avant en cire. De la même forme on peut couler qu'un objet, c'est pour ça qu'on appelle la technique « fonte en cire perdue » ou « fonte en forme perdue ».

Jusqu'aujourd'hui nous ne savons pas encore si l'alliage de cuivre et zinc qu'on y utilise, est d'origine en tous cas d'Europe ou si les Africains ont su de gagner et d'allier ces métaux, qu'ils utilisent en telle quantité. Les Dan disaient qu'ils avaient eu le cuivre des grands seaux, qui étaient autrefois une marchandise européenne en Afrique. Quand un seau était cassé on s'en laissait faire un anneau.

LA POTERIE

Elle est faite par les vieilles femmes qui ne peuvent plus aller au champ. Les jeunes femmes, dit-on, n'ont pas le temps ni l'envie pour faire une telle activité calme. Les potières fabriquent pour les Dan une quantité impressionnante d'éléments de diverses formes, dont chacun est destiné à un usage précis. C'est avant tout le grand canari d'eau, puis le canari de cuisine destiné à préparer le riz et le manioc ou le canari avec un long cou pour les provisions, ensuite de petites casseroles pour la soupe et la viande qui ont des couvercles qui peuvent également servir d'assiettes. Il y a aussi un canari plat destiné au lavage des mains et un petit canari pour la pommade. Au-delà de ces canaris, la femme Dan a aussi des calebasses, des cuvettes et des bouteilles à sa disposition.

Le matériel destiné à la poterie est trouvable partout. Dans les lieux concernés, la terre est blanche et on creuse en profondeur.

Les récipients sont modelés avec des boudins d'argile superposés, sans tour de potier, puis cuits sur feu ouvert après un séchage de trois à quatre jours. Avant, on les décore au goulot en y enfonçant légèrement un anneau en métal particulièrement fin de la taille d'un bracelet. L'anneau est tordu de sorte



Pl. 28 Objets utiles des Dan

- a: Un tamis natté utilisé en particulier pour la fabrication de l'huile de palme. Diamètre 22 cm.
- b: Un panier servant à recueillir le riz et le coton. Diamètre 30 cm.
- c: Une cuvette plate en argile pour laver les mains. Diamètre 21 cm.
- d: Une lampe à huile en argile. Hauteur 20 cm.
- e: Un petit mortier en bois pour piler les feuilles de tabac. Hauteur 7 cm.
- f: Une quenouille en argile en forme d'un pot d'eau. Longueur 30 cm.
- g: Une longue cuillère utilisée par les jeunes femmes les premiers jours après le mariage. Longueur 54 cm.
- h: Une marmite en argile pour les provisions d'huile de palme, conserver les termites, etc. Hauteur 20 cm.
- i: Cuvette en bois pour servir le riz préparé. Diamètre 33 cm.

- k: Petite marmite servant à la préparation du riz pour un petit enfant et aussi à la préparation de la viande et des légumes. Le couvercle posé là-dessus est conçu de sorte à ce que le repas peut y être servi après la préparation. Hauteur 9 cm.
- l: Petit panier à bijoux avec couvercle d'une jeune fille. On le suspend à l'aide des cordes à la charpente de la case. Hauteur 13 cm.
- m: Un casque natté d'un bûcheron surmonté d'un épais coussin. Il protège contre les arbres abattus. Longueur 23 cm.
- n: Daba à lame à épine simple pour l'emmanchement servant à la préparation des champs. Longueur 36 cm.
- o: Couteau à raser avec deux fourreaux (intérieur et extérieur) en cuir. Longueur 13,5 cm.
- p: Petite hache d'une jeune fille sacrée de la société secrète des bûcherons. Longueur 14 cm.



PL. 29 Objets en fonte des Dan

- a : Un anneau avec un chien : objet d'ornement sans signification profonde. Longueur 10 cm.
 b : Petit bracelet à motifs de ficelles de cire que l'on porte au bras. Diamètre 10 cm.
 c : Petite reproduction d'un arc, dit « arc maka ». Longueur 10 cm.
 d : Imitation d'une hache de bûcheron en fonte ornée de riches motifs de ficelles de cire. Insigne d'un chef Dan. Longueur 29 cm.

- e : Collier d'une femme distinguée avec des imitations de dents de léopard en fonte.
 f : Bracelet de cheville composé de plusieurs rangées de grelots que l'on porte à la jambe. Voir aussi pl. 59. Hauteur 13,5 cm.
 g : Bracelet de cheville porté par les femmes distinguées pour montrer qu'elles ne doivent pas travailler durement. Utilisé aussi comme moyen de paiement dans la vente ou l'achat d'une femme. Diamètre 25 cm.

que la décoration semble être faite avec une ficelle. Les femmes des Dan connaissent une résine qui permet de réparer les pots endommagés. Elles l'appliquent à l'aide d'un couteau brûlant.

Les Dan ne savent pas grand chose de la construction des ponts. Seulement la ethnie voisine des Dan, les Mano, savent construire les ponts suspendus. Ces ponts sont fabriqués dans le plus grand secret et on dit après aux non-initiés que c'est le grand esprit de la brousse qui a fait cette œuvre merveilleuse. Les Dan, par contre, construisent seulement des ponts avec un échafaudage de branches d'arbres sur lequel est mis un bâton en guise de chemin de rondins. Entretemps, ils construisent à côté de ce pont, un autre encore plus haut sur lequel on monte à l'aide d'escaliers. Il est seulement utilisé quand le fleuve est en crue. Dans la plupart des cas, le pont Dan est constitué seulement du tronc d'un gros arbre. Ils construisent aussi de petits radeaux que l'on fait glisser sur l'eau à l'aide de pagaies ou bien ils se déplacent d'une rive à une autre à l'aide de lianes tendues.

Il y a un outil spécial qu'il faut mentionner : la coquille d'un gros escargot qui est assez rare. Elle est très résistante et à une surface rugueuse. Elle est utilisée pour beaucoup de choses.

Pendant la poterie, elle est utilisée pour faire les contours des canaris. Les femmes de ménage l'utilisent pour enlever le reste de la nourriture dans les récipients. Lors du tressage des nattes, on la fait passer sur les nattes pour que le nattage soit bien fait. On étend avec la coquille de cet escargot la glaise sur les murs frais des cases. Elle constitue un réservoir pour des médicaments, le tabac et la poudre. Elle sert à semer le riz et finalement elle est utilisée comme cloche que l'on accroche sur une corde au-dessus des champs pour chasser les tisserins qui détruisent les champs de riz.

La plupart des travaux décrits sont des travaux faits par des personnes particulières. Chez les Dan ce sont non seulement quelques uns qui possèdent cette capacité, mais ils ne sont pas des artisans en notre sens, car ils ne font pas d'apprentissage systématique. Ils observent un maître, le plus souvent le père de famille, au travail et essaient jusqu'à ce qu'ils soient capables de réaliser le même ouvrage.

Le Dan-artisan vend ses produits contre d'autres biens aux gens de sa tribu. Les travaux artisanaux les plus difficiles comme la forge ou la fonte constituent des héritages.

Il y a des métiers artisanaux qui sont faits spécialement par les hommes et d'autres par les femmes. Voici les métiers des hommes : la forge, la fonte, la fabrication des nattes, le tissage et la teinture en bleu, la sculpture en bois. Les métiers de la femme sont : la poterie et la fabrication de corbeilles.

Au total, les hommes, comme chez nous, ont un poids considérable dans les travaux artisanaux parce qu'ils ont plus de temps que les femmes et ils ont aussi l'occasion d'apprendre auprès des autres lors de leurs voyages.

Naturellement, il y a beaucoup d'activités que les femmes et les hommes peuvent exercer. Nous avons par exemple la fabrication des flèches, la fabrication des filets et des ficelles. La plupart des travaux artisanaux sont d'un bon niveau technique.

LE FORGERON

Le narrateur est un forgeron de l'ancien village Yola. Un homme très vieux avec un visage doux. Lorsque son fils compléta son récit, il s'assoupit calmement

Lorsque ma mère m'a mis au monde, ma famille sacrifia à une chèvre. Ce qui fait qu'aucun de nous ne peut manger de chèvre ou de chimpanzé. Mes parents préparaient du riz et ajoutaient de l'huile de palme et le donnaient à une chèvre à manger et ils disaient : « Fais de telle sorte que notre fils grandisse et devienne fort. »

Autrefois, les singes venaient et on leur donnait du manioc et du riz, mais maintenant plus rien, surtout que beaucoup de personnes ont des fusils. Autrefois, les singes entraient vraiment dans la maison et mangeaient avec nous.

Cela existe encore à Zeadleu. Les chasseurs étaient arrivés là-bas pour tuer les singes, mais les gens de Zeadleu ont envoyé un message au grand chef Mongru et ont menacé d'envahir la région française si cela ne s'arrêtait pas. Les singes venaient même dans le village Zonleu.

Déjà lorsque j'étais encore un petit enfant, j'ai commencé à sculpter parce que je voulais devenir forgeron. Je ne jouais pas. Lorsque j'eus 10 ou 11 ans, je pouvais fabriquer des peignes en fer pour les femmes et je commençai à bricoler des fusils. Mon père était aussi un forgeron, mais je ne l'ai pas connu. Il mourut quand je n'étais encore qu'un bébé. Il fut tué dans une guerre que les Dan menèrent entre eux. Les ennemis vinrent et emportèrent tous les outils de forgeron. Il ne m'a laissé aucun remède magique.

Le mari de ma sœur – il s'appelait Nyube – était aussi un forgeron à son village Yuba. Il me fit une grande machette. Plus tard, un homme de la zone française me demanda si je pouvais la lui prêter. Je le fis, mais il ne me la rendit plus. Je me suis dit : « Je m'achèterai moi-même un morceau de fer et puis j'imaginai comment je pourrais me fabriquer une belle épée. » Lorsque je me procurai du fer, je l'apportai à Yuba et je le regardai travailler. Je me forçai de tout apprendre de la forgerie. Finalement, je fis à Yuba ma propre forge et je fabriquais des houes et des haches.

Finalement, je dis à mon beau-frère : « Je ne veux plus rester à Yuba, mais je veux retourner au village où je suis né, car il n'y avait plus de forge. » Et j'ai établi ici une forge. C'est devenu le travail de ma vie. Je me fis moi-même des outils. J'achetai du fer aux Mandingues ou aussi à Danané. J'achetai deux de mes femmes avec la recette de des machettes que je fabriquais. J'ai appris à mon enfant la forgerie, mais jamais à quelqu'un d'autre. Mais si quelqu'un veut apprendre à forger chez moi, il n'a qu'à s'asseoir à côté de moi dans la forge et me regarder faire. On ne fait pas d'autre apprentissage ici.

Quand un forgeron fabrique pour une femme une houe, elle lui apporte du riz à l'atelier, mais sinon aucune femme n'a le droit d'entrer dans la forge et un homme ne doit pas poser ses pieds sur l'enclume. Quand l'enclume ou la hampe du marteau du forgeron se casse, il doit préparer deux poulets et du riz pour tout le village. Au cours du repas aucun os ne doit être brisé, sinon le génie de la brousse (une masque) dira : « Tu as cassé mes os ». Le coupable doit donc offrir un poulet au génie. Le forgeron est celui qui fabrique les masques. Tous les hommes de masque lui sont soumis, mais lui-même n'en porte pas.

MODE DE VIE

NAISSANCE

Une femme Dan nous raconte de sa propre expérience selon des coutumes concernant la naissance :

Quand j'étais enceinte, je continuais les travaux comme d'habitude comme toutes les autres femmes. On dit : si une femme enceinte ne veut plus travailler l'enfant serait paresseux ! Mais on a préparé des médicaments pour moi pour ne pas avoir des vertiges. Si une femme tombe par terre il y a toujours la possibilité que l'enfant meurt. On prépare un potage spécial à manger ou une pâtée de mettre sur le ventre. Tout ça est préparé par deux femmes « Zo », qui plus tard feront les sages-femmes.

Mais s'il arrive que le masque aux échasses vienne, il faut lui demander un filament de son costume pour le porter autour du col que l'enfant dans le ventre ne devient pas trop grand. Aussi la femme n'est pas permise de manger de la viande des chimpanzés que l'enfant n'aurait pas les lèvres trop épais, ni des poissons attrapés par des plantes toxiques. Si un enfant laid ou avec un visage déformé se trouve dans le village, c'est défendu de le laisser entrer dans la maison de la femme enceinte, comme on a peur que l'enfant à naître serait comme celui-ci. Aussi la femme n'est pas permise de rester sur le seuil ;

elle doit entrer tout de suite sans y rester. Personne ne sait pourquoi cette règle existe.

Nos sages femmes sont les Zo-femmes. S'il y a pas une Zo dans le village il faut chercher une dans un autre village si l'accouchement commence. Presque toutes les femmes sont prêtes d'aider avec médicaments si la naissance est trop longue. La famille jette du riz sur le chemin qui mène à la cimetièrre et on prie aux décedés d'aider l'accouchée.

La naissance a lieu dans la brousse, jamais dans la cabane de bain ou une maison. Nous emportons une natte. Le mari doit être toujours absent, comme les autres hommes, c'est la domaine des femmes.

L'accouchée doit rester sur le dos et elle est demandée de respirer à fond. Si elle a peur une amie se met sur sa poitrine, quelque fois même plusieurs. Elle prend un bout de textile à la bouche pour mieux presser. On ne chante pas pour dissimuler si elle commence à crier. Mais on chante quand tout s'est bien passé pour avertir les gens du village que le nouveau né est arrivé. Quand tout est fini, elle est lavée et massée avec de l'huile. Les femmes portent l'enfant au village et la mère suit à pied. L'on chante : « Nous avons réussi ! C'est fait ! »



Pl. 30 Une jeune fille en train d'être tressée. [Novembre 1952]

Au village ils battent le tambour et tout le monde dance. Le père distribue de la monnaie sans oublier les « zo » et ses amis qui donnent aussi de l'argent à la mère.

Si c'est une fille le cordon ombilical est moué trois fois et les nœuds sont coupés après trois jours. Si c'est un garçon quatre nœuds sont faits et coupés après quatre jours. La famille prépare du riz pour tous qui ont aidé. Après le repas on prend enfant et on met la bouche directement à l'oreille du petit et on crie aussi fort que possible que l'enfant n'aille jamais peur en grandissant. Nous le faisons pour les garçons et les filles. Pour le garçon on ajoute aussi des gros mots que lui apprend de répondre à une personne qui le menace ! On ajoute aussi des gros mots contre sa mère que l'enfant saurait la défendre. Si c'est un garçon on dit aussi des gros mots et « si plus tard quelqu'un dit du mal de toi, lui répond tout aussi durement. » On lui aussi cri des injures contre sa mère dans l'oreille, pour qu'il la défende toujours plus tard.

Le père peut agir à sa guise. Il peut aussi manger ce qu'il aime. Il va tout de suite chasser ou acheter de la viande, pour que sa femme aille bien à manger.

Pour autant cette conteuse.

L'aide la plus importante à la naissance est la Zo. C'est elle qui plus tard fait la circoncision chez les filles. Elle est alors l'experte pour toutes les affaires féminines. La profession est transmise héréditairement dans la famille.

ATTRIBUTION DE NOM

L'enfant obtient son nom également le troisième ou le quatrième jour. Il est très souvent choisi par la femme la plus réputée du village ou, dans un foyer polygamique, par la première femme. On peut le conserver tout au long de sa vie, mais on peut aussi plus tard s'octroyer un nouveau nom vraiment convenable. Ceci se produit très souvent à l'âge du mariage pour influencer positivement le sexe opposé.

Les noms sont de plusieurs sortes : ils peuvent désigner un événement qui s'est produit à l'heure de la naissance ou une caractéristique du porteur ; ils peuvent être donnés à but très précis ou ça peut être le nom d'un ancêtre.

Voici par exemple le nom d'un enfant appelé « tomar », « Vent », parce qu'au jour de sa naissance, le vent souffla si fort qu'il facilita la naissance. Un enfant qui est né le jour de notre arrivée dans un village a eu ce nom « la femme blanche était là ». Un autre s'appelait « Attrapez la femme qui vola la nourriture de l'accouchée ».

Les noms qui désignent une caractéristique sont par exemple « Eléphant », attribué à un enfant qui « dans le sein de sa mère était gros », « Eleveur de mouches », tel s'appelait un enfant dont les mouches adoraient les plaies. Voici dans le village de Mangople un gamin d'à peu près neuf ans qui d'abord s'appelait « Dix centimes » parce qu'étant enfant il était aussi petit que la plus petite pièce américaine. Il est le fils ou le neveu du chef de la Clan Biu, qui était si méchant que ses subordonnés dans le gouvernement portaient plainte contre lui et il fut démis. Après cela, le jeune fut pris par d'autres gens et s'est lui-même appelé « Je ne connais pas mes parents » pour dire qu'il ne veut plus rien avoir de commun avec la famille Biu.

Les noms à fonction protectrice sont ceux attribués aux enfants que l'on veut protéger de la mort. Le taux de mortalité infantile est si élevé que quelques mères Dan l'éprouvent,

lorsque leurs deux, voire trois premiers enfants meurent. Elles donnent donc au prochain enfant un nom qui devrait demander aux puissances occultes qui se sont emparées de leurs enfants de leur laisser au moins celui-ci. « Laisse-moi ma part », c'est donc ainsi qu'elle nomme son enfant, ou « Prenez soin de l'enfant », ou « Je vous implore ». De vilains noms sont aussi choisis pour dissuader ou tromper les puissances ennemies, exemple « Chimpanzé » ; l'esprit méchant pensera que l'enfant appelé « Chimpanzé » n'est pas un être humain, plutôt un singe laid et le laissera à sa mère.

De temps en temps, nous vîmes des mères qui avaient lié, les unes aux autres, les jambes de leurs enfants. Elles avaient aussi perdu plusieurs enfants et voulaient empêcher le petit de suivre dans l'au-delà ses frères et sœurs décedés.

Si peu de temps avant la naissance d'un enfant un parent proche est mort, alors l'enfant est peut-être une réincarnation du défunt. On se rend donc chez le conseiller et celui-ci remarque si l'enfant se comporte ainsi, alors il obtient le nom du défunt.

Comme chez nous certaines femmes se sentent mal lors de la grossesse, d'autres pas « là, on y peut rien ». « Beaucoup se couchent et ne peuvent plus travailler. Là on dit « ah ! » »

Un enfant mal formé est ou fut abandonné au pied d'un arbre. « Il grimpe donc là-dessus ». De même qu'il est procédé avec les enfants qui, lors de la naissance, étaient anormalement développés, soit ils avaient « déjà des dents », soit ils « rampent », ou ils peuvent « parler » et de là, indiquer qu'ils possèdent des forces maléfiques. (Lire narrateur page 210 ?). On garde les prématurés.

LE NOURRISSON

Le père se doit de retourner chez sa femme après la naissance. Il ne peut cependant y avoir de rapports sexuels entre les deux que lorsque l'enfant marche. La mère allaite pendant deux à trois ans et demi jusqu'à ce que « l'enfant puisse dire : « maman je veux boire de l'eau » » et pendant ce temps elle ne doit évidemment pas avoir d'autres enfants puisque ceux-ci prendraient la nourriture à celui qui est encore toujours allaité. Souvent, on peut voir un enfant qui depuis longtemps joue avec ses camarades, courir vers sa mère pour se nourrir de son sein. Les filles sont allaitées plus longtemps que les garçons, « elles sont très capricieuses ». Il est remarquable que les Dan ne donnent pas du lait d'animaux à leurs enfants car ils ont des vaches, des chèvres et des brebis. Les vaches ont en effet si peu de pis que l'on se demande si elles se font réellement traire.

Les Dan ont de toute façon une nourriture pour le nourrisson à côté du lait maternel : du riz bien cuit. Aussitôt que l'enfant arrive à marcher, il reçoit la nourriture des adultes. Curieusement la grande quantité de banane existante ne joue aucun rôle dans l'alimentation de l'enfant. Il existe différents médicaments qui aident très peu à l'arrêt de l'allaitement ; il paraît que les jours suivants les seins se remplissent. Le temps d'allaitement n'est pas défini. Lorsque le nourrisson pleure, il est aussitôt allaité. Les enfants qui ne veulent pas manger ; il n'en existe pas. Tant que les enfants ne marchent pas, ils s'endorment tous seuls lorsqu'ils sont fatigués. Mais plus tard on doit les obliger à aller au lit. « Certaines mères s'en occupent librement d'autres non ». Les enfants n'ont pas peur de l'obscurité, ils dorment généralement chez leur mère, les garçons parfois dorment aussi chez leur père ou chez un ami.



Pl. 31 Les chiens sont dressés pour le nettoyage des enfants. (Kreple, 1955)



Pl. 32 Les nourrissons sont couchés par leurs mères sous le soleil brûlant de midi. Cela est sensé avoir un effet curatif pour la peau. (Décembre 1949)

Il y a aussi une coutume étrange qui est que les mères Dan couchent dehors sous le soleil ardent de midi leurs nourrissons ; pour les garçons à partir du quatrième jour et chez les filles à partir du troisième jour après la naissance. L'enfant est d'abord lavé et enduit de beurre de palme. Les mères Kran enduisent même la peau bien avant avec du poivre. Les petits sommeillent paisiblement sur leur natte. C'est seulement un petit nombre qui est couvert avec un morceau de pagne. « La peau des enfants le supporte bien. » Etant donné que les rayons de soleil tuent les bactéries, l'on pense de ce fait que les femmes ont fait l'expérience, dans ce pays où les maladies de la peau sont fréquentes, que les enfants supportent bien ce traitement au rayon du soleil. De même que cela peut être dû à une coutume insensée qui est co-coupable de la grande mortalité infantile.

Les Dan n'ont pas encore reconnu de maladies particulières chez l'enfant.

La plupart des Debome, conseiller/devin, aiment lire dans les paumes des enfants « ce qu'ils deviendront plus tard : soit un chef de tribu, soit un voleur ».

Les enfants des Dan ont de très grands liens avec les chiens de chasse. Ceux-ci comparés à nos chiens, de si indolents animaux qui paraissent avoir à peine des rapports sentimentaux pour l'homme, sont des protecteurs dévoués pour les enfants. Le chien ne cède pas aux nourrissons de sa maîtresse pour se ranger du côté du nourrisson ensuite il ne cède pas lorsque la mère porte l'enfant. Si la maîtresse est debout avec le petit, alors le chien se lève aussi pour plutôt venir se coucher à côté de son petit. Si la mère va chercher de l'eau, alors elle peut faire coucher sans soucis l'enfant à l'air libre dans la case ou sur sa natte. Le chien le surveillera sans recommandation jusqu'à son retour. Mais il se sent aussi obligé d'aider les autres enfants. S'il en trouve un couché tout seul quelque part, alors il se replie autour du petit corps et reste couché jusqu'à ce qu'un adulte vienne. Le chien rend un service spécial à son petit maître en le lavant le derrière avec sa langue sous ordre de la mère. De cette manière, le chien reste plus tard utile à la famille : lorsque l'enfant a appris à marcher et qu'à cause des serpents il ne doit pas se rendre dans la forêt le chien de la maison mange ses excréments. On entend continuellement dans le village Dan un appel étrange au père de la famille ou une mère s'en sert pour appeler le chien qui aussitôt accourt pour accomplir son devoir de propreté dans la case.

ENFANTS ET PARENTS

Autant les enfants sont petits et ont besoin d'aide, autant leurs relations avec leurs mères et aussi leurs pères sont aussi profondes. Nous n'oublierons jamais le grand chef Mongru qui est décédé il y a peu, la manière dont il marchait habituellement dans sa résidence, accompagné par les dignitaires de sa cour, dans sa main un garçonnet qui déjà gros comme le père dandine vivement à son côté.

Si les enfants ont dépassé cet âge si bien qu'ils peuvent se débrouiller eux-mêmes, disons à partir de la seconde dentition, alors l'on ne remarque plus la sympathie des parents dans leurs douces expressions. C'est maintenant donc l'état naturel. Le besoin de douceur signifie bien pourtant que parents et enfants s'attirent les uns envers les autres tant que les enfants ne peuvent pas encore se retirer sans l'aide physique des parents. Cette protection physique dont jouit l'enfant nègre est beaucoup



Pl. 33 Un jeu : « Mon cher mari ». (Kreple, Février 1950)

plus grande que celle dont jouissent nos enfants. La mère porte l'enfant quand elle le peut avec un pagne autour de la hanche même quand elle danse ou vend au marché, et ce malgré le fait que l'enfant marche déjà. Il a aussi besoin de cette protection contre les morsures de serpent, piqures de scorpion et contre les piqures de fourmis.

Il semblerait qu'en Afrique les enfants pleurent à peine, alors que chez nous ils piaillent tout le temps dans leurs berceaux. Nous voudrions bien croire que ces petits enfants possèdent un instinct, un comportement inné, qui exige le contact protecteur du corps de la mère et que nous, nous négligeons carrément cet instinct en faisant coucher tout seul le bébé au lit. L'enfant africain, lui, jouit cependant de ce contact maternel. Une autre raison du mécontentement de nos nourrissons est le temps établi ou fixé pour l'arrêt de l'allaitement, temps qui signifie pour l'enfant des heures de faim. Sur ce point, les mères Dan se comportent plus maternellement en allaitant l'enfant dès qu'il a faim.

Plus tard l'amour entre les parents et les enfants connaît un changement : d'abord chez les parents : l'adolescent est plus ou moins important. En première place se trouve souvent le fils le plus âgé de la première femme. Il est très souvent aimé du père et « honoré » par les frères du père en ce sens que ceux-ci le portent sur leurs épaules du champ jusqu'à la maison.

Il arrive aussi souvent qu'un autre enfant soit aimé de cette manière. C'est ainsi que nous vîmes chez le chef Clan de Banneu un beau garçon d'environ 5 ans qui aimé du père et surtout choyé des femmes par des cadeaux parce qu'il présentait déjà des traits de chef de tribu : une croissance complète, de beaux caractères et un comportement digne et mesuré comme on ne l'avait encore jamais remarqué chez un enfant.

A un âge un peu plus avancé, l'enfant commence à sentir des obligations envers les parents. C'est un outrage particulier que d'insulter la mère d'un homme : nous rapportons dans nos récits les guerres qui en ont découlées.

LES JEUX

Les enfants grandissent très librement. Ils ne tiennent pas compte des devoirs et de l'éducation. À vrais dire, les filles sont très occupées à aller chercher du fagot et de l'eau, mais les garçons eux se promènent de leur propre initiative dans la brousse. Ils ont toujours avec eux de petites lances pierres qu'ils utilisent pour tuer les oiseaux et cela leur réussit. Ils placent partout de petits pièges simples faits à base de branches qu'ils tordent avec un entonnoir. Cela leur permet d'attraper des souris, des rats, et des écureuils. Ils font des hameçons avec lesquels ils vont à la pêche.

Peu avant la récolte du riz, les enfants reçoivent d'importantes tâches. Ils sont obligés de chasser les oiseaux tisserands qui vont en grand nombre dans les champs de riz. Les parents battissent de petites plates-formes sur les termitières pour les enfants (Ces termitières grandissent très haut partout). Ainsi chaque enfant se doit de garder une partie du champ en jetant des pierres et en faisant du bruit avec des coquilles d'escargot, qui sont attachées sur une longue corde qui est au dessus du champ.

Le père forme l'enfant dans quelques techniques en particulier à placer un piège et à pêcher, et il lui montre les chemins et parcelles de ses plantations. C'est en effet une vieille coutume

Dan que d'obliger la famille à connaître la brousse et ses plantations pour qu'en cas de guerre elle puisse y conduire les autres villageois.

Les enfants ont beaucoup de temps pour jouer. Nous n'avions pas d'abord reconnu le riche trésor que les enfants possèdent en de telle perte de temps. Nous regardions les jeunes toujours pratiquer le même jeu : l'un faisait passer un éventail en morceau de bois sur une petite sablière et les autres s'égaillaient chacun à son tour, d'y jeter une cale à travers, un jeu peu instructif avec lequel ils passent des heures.

D'abord lorsqu'à Kampleu nous demandions aux enfants à travers le fils du chef Dan de nous apprendre leur jeu, ils se manifestèrent avec enthousiasme. Nous racontons ceci parce qu'un simple voyageur passant au pays des Dan pourrait penser aux enfants Dan. Lorsqu'il y a une expédition dans le village, alors ils ont justement les meilleurs divertissements.

Les jeux sont séparés de telle sorte qu'il y en a qui ne sont joués que par les filles ou les garçons ou les filles et les garçons ensemble. Très souvent ils sont composés de chants et d'action, comme notre jeu de chant par exemple : « passer à travers les trois », il s'agit thématiquement de l'imitation des animaux avec leurs habitudes particulières ou des activités, comme « porter un panier lourd ». Lors du jeu, les deux ne sont pas imités plutôt à travers des symboliques, que l'on ne pourrait comprendre sans explication. Ces jeux sont de petites œuvres d'art dans lesquelles est formé un geste plein de symbole dans la rythmique la grâce et un chant d'accompagnateur.

A coté de ces jeux de chant, les fillettes jouent avec les poupées comme chez nous en les habillant, les déshabillant, les nourrissant, les faisant promener. Ce qui est touchant est le fait que ces poupées sont seulement de simples morceaux (pièces) de branches de palmier. La seule chose qui ressemblerait à l'homme ce sont leurs longs cheveux tressés.

En somme, les jeux d'enfants des Dan sont des jeux d'adresse ou de créativité et non pas des jeux d'athlétisme ou d'aventure.

LES JEUX DES JEUNES GARÇONS

« **Le singe sur la branche** » : on fait allusion à un singe qui généralement saute de branche en branche. C'est simplement du saute-mouton. Pendant ce jeu, les enfants chantent les paroles suivantes : « le singe est plus adroit sur une branche ! »

« **Course de chevaux** » : Un jeune met ses mains sur les épaules de celui qui est devant lui. Un troisième jeune se met en califourchon sur le deuxième. Ainsi, ils font une course entre eux.

« **Les rats** » : Les jeunes se mettent sur la pointe des pieds l'un derrière les autres et se glissent l'un devant l'autre. Les uns chantent : « C'est le chemin des rats » et les autres répondent : « Non, c'est la route pour le père et la mère. »

« **Les chauves souris** » : (à l'avis des Dan ils n'ont pas d'anus, ils n'ont qu'une bouche « où sortent les excréments ».) Les garçons s'enfilent dans un cercle, se tiennent en position penché par les hanches et chantent. Puis ils interrompent le chant, mais continuent de tourner en rond, pour entraîner quelqu'un de continuer à parler ou à rire. Le premier qui le fait, a perdu et on le bat. Le sens du jeu : ils se tiennent comme les chauves souris sont pendus dans les arbres, ils parlent comme ceux tant qu'il fait nuit, puis quand il fait jour, ils doivent rester muet comme les chauves souris. C'est pour ça qu'ils

chantent au commencement : « Nous nous saisissons comme les chauves souris » et tout d'un coup : « Le jour se lève » et personne n'est permit de faire le moindre bruit.

« **La chauve souris dans bambous** » : Ils se mettent en cercle et se donnent les mains. Puis deux garçons lèvent simultanément en mesure une jambe de l'extérieur dans le cercle, ne lâchant pas les mains. Ça signifie l'aile de la chauve souris, qui est « comme une jambe » et qui se prend dans le bambou. La chauve souris ne peut pas se déplacer. Si par hasard elle y tombe, elle tombe par terre. C'est pour ça qu'ils chantent pendant les deux garçons font leurs tour d'adresse avec les jambes : « La chauve souris va tomber et va se casser le cou ».

« **Le couché de la lune** » : Ils font un cercle étroit et se donnent les mains tendues en haut. Puis ils chantent : « La lune se lève. » « La lune est tout en haut » « La lune se couche ». Quand la lune se couche lentement toutes les mains se baissent et aussi tous les corps se baissent jusqu'à ce que tout le monde et assis par terre. D'un seul coup ils lâchent les mains et se mettent sur le dos par terre en forme d'étoile. Tout d'un coup ils crient : « La lune se lève de nouveau ! » et tous bondent. Celui qui est debout le dernier a perdu. On l'emporte et l'allonge, ça veut dire on l'enterre. Ils chantent : « nous voulons l'enterrer. » A la fin tout le monde saute sur une seule jambe.

« **La caisse lourde** » : on fait allusion à une caisse lourde que les enfants doivent transporter. Deux jeunes se mettent face à face et chacun met ses mains sur les épaules de l'autre. Un autre se met sur leurs mains et le transportent en faisant un tour en chantant : « Ah ! Que cette caisse est lourde ! »

LES JEUX DES JEUNES FILLES

« **Le poisson dans l'eau** » : Les jeunes filles forment un cercle. L'une d'entre elles se met au milieu et tout le monde chante « Un poisson est dans l'eau ! » Les autres battent les mains et la fille dans le cercle se laisse tomber dans les bras d'une de ses amies qui pénètre dans le cercle et c'est ainsi jusqu'à ce que le jeu s'arrête.

« **Le serpent** » : Elles forment en s'attrapant un long « serpent » qui « se développe » et qui se rompt lentement. Elles y chantent « enrrouler, enrrouler » et puis « débobiner, débobiner ».

« **Pêcher des poissons** » : Les jeunes filles forment un cercle, entrecroisent leurs pouces et s'accrochent à leurs voisines par leurs petits doigts. Puis elles font un mouvement de va-et-vient avec leurs mains en chantant : « Les petits poissons sont glissants, ils vont et viennent en nageant et cherchent quelque chose à manger. »

« **Genou rigide** » : Les demoiselles se mettent en cercle et les mains sur les genoux de la fille de devant et chantent : « Nos genoux ne sont pas si rigides. » Puis, elles se retournent tout à coup, se touchent avec leurs fesses et sautillent comme ça dans le cercle en chantant à tue-tête : « Pourtant nous faisons un voyage. »

« **Apporter des bananes** » : Elles sont assis proche par terre l'un derrière l'autre avec des jambes écartées. Ils s'inclinent en mesure sur la coté gauche, tapent sur la terre et chantent : « J'apporte une banane pour mon petit enfant. » Puis ils se redressent et en s'inclinent sur la coté droite et en chantent « la voilà maintenant » et de nouveau ils tapent sur la terre.

« **Mon balais ne peut balayer** » : Une jeune fille est saisie par les mains et les jambes et hisser vers le haut et balancer ça et là. Le chant : « viens, balai, vient et balai devant ma case ».

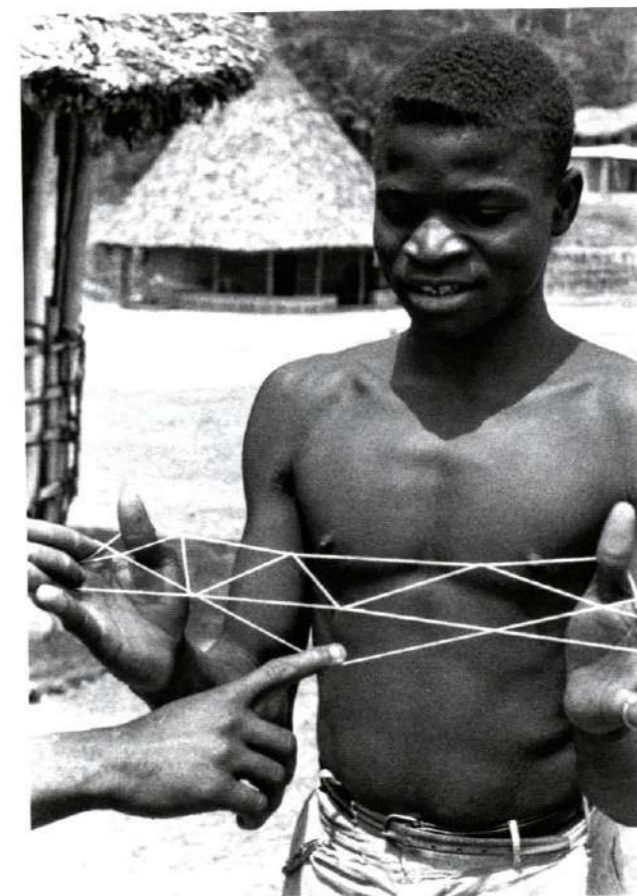
« **Le chemin du marché** » : les jeunes filles s'attrapent deux à deux par la main et se tournent lentement et puis un peu plus rapidement et chantent : « le chemin du marché est loin, très loin et la charge est très lourde ».

LES JEUX DES JEUNES GARÇONS ET DES JEUNES FILLES

« **Poisson dans l'eau** » : Deux rangs, qui se font face, sont formés. Dans chaque rang, chaque personne met ses mains sur les épaules de son voisin et dansent ensemble en chantant jusqu'à ce que les deux rangs se rejoignent et s'éloignent à nouveau, tous chantent : « Silures marchent toujours en avant » jusqu'à ce que les deux rangs se rencontrent. Puis ils sautent en arrière en chantant : « Mais les crabes vont en arrière ».

« **Le petit mouton** » : Deux jeunes construisent un portail en se tenant la main et en levant le bras. Les autres se saisissent de derrière par les paréos et courent autour les deux garçons et leur « porte » en chantant : « Le mouton veut manger de la viande de bœuf ! » Puis ils se faufilent à travers la porte. Le dernier de la queue est rattrapé – celui est le mouton. Ça se répète jusqu'à ce que tous le monde est retenu prisonnier et qu'il en reste que deux. Puis ils chantent : « Pas un mouton est ici, il n'y a que deux poules. Tous les moutons sont morts, le père est mort, la mère est morte. Maintenant nous voulons faire les dernières petites poules prisonnières ».

« **Mon bien aimé** » : Une jeune fille se met au milieu, tous les autres la soulèvent. Et la jeune fille se met debout en chantant « Je suis folle d'un autre homme. Dépose-moi pour que je puisse aimer mon propre homme ».



Pl.34 Un jeu de fil. (Kamplé, Février 1950)



Pl.36 Un jeu semblable à notre jeu du moulin. (Butulu, Janvier 1950)

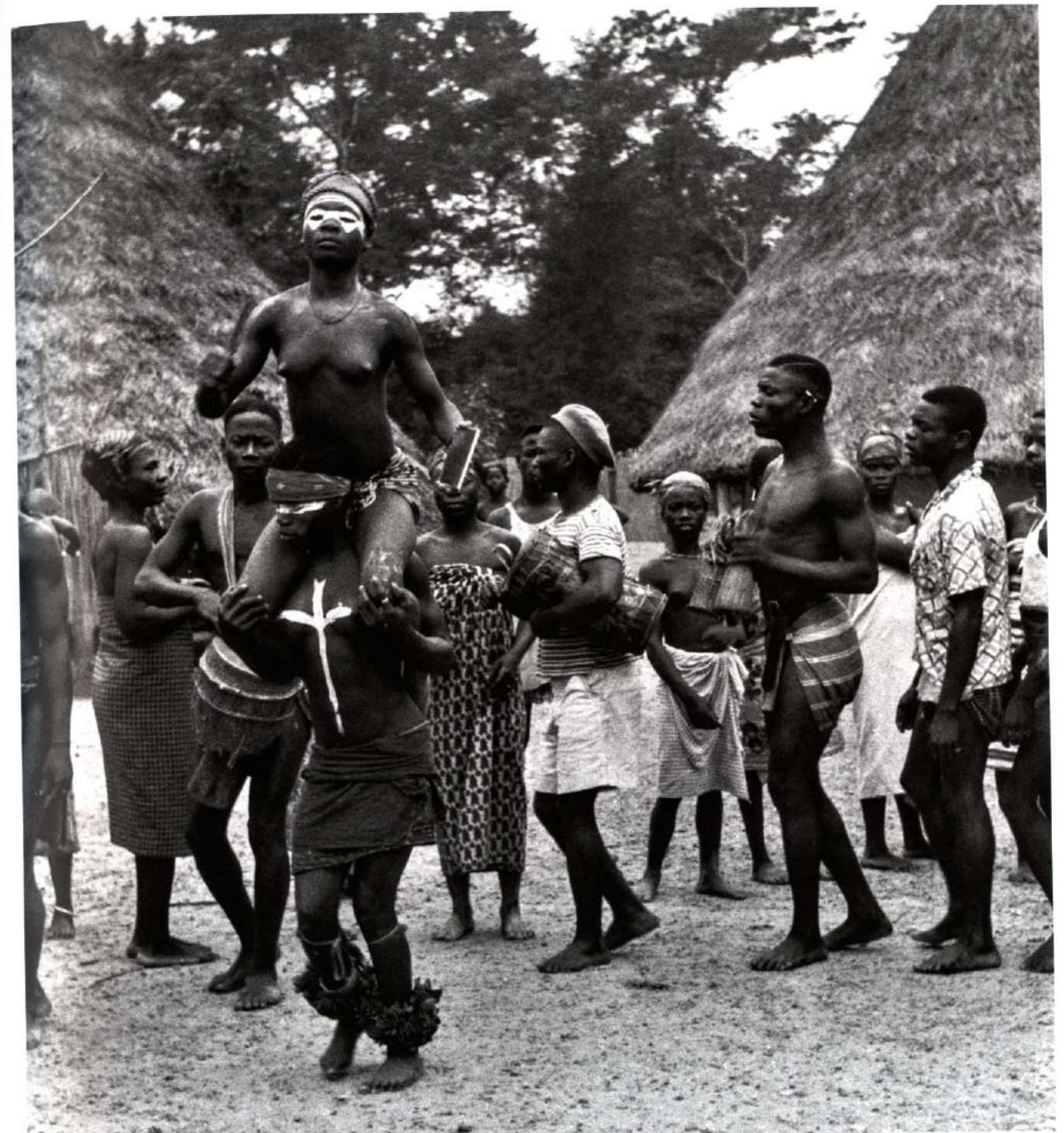
LES JEUX DES ADOLESCENTS ET ADULTES

Les adolescents jouent principalement « *les jeux des fils* ». On prend un fil d'un mètre de long, on noue le bout et on en fait des figures géométriques qui ont toujours des significations, par exemple « le radeau ». Un autre joueur peut alors manipuler une des ficelles pour faire bouger les « troncs » du radeau comme ils le font sur un vrai radeau sur les vagues de l'eau.

Ou alors « le pont sur la rivière », où une ficelle file en dessous d'un « pont » en zigzagant. Une autre figure est « le poisson dans l'eau », qu'il ne faut pas toucher, car elle rend malade dans tout le corps. Nous n'avons pas comment interpréter la

figure, qui consiste de deux rhombes, comme un poisson. Il y a aussi « le piège », où l'on laisse quelqu'un introduire un doigt dans la figure. En lâchant une boucle, le doigt est pris au piège dans les ficelles. On peut aussi utiliser le grand orteil. Nous avons vu ainsi quelqu'un faire une corde avec une technique qui ressemble au crochet, qui a ensuite été dissolue en faisant une manipulation.

Le jeu le plus populaire est un jeu de société répandu dans toute l'Afrique : Deux joueurs jouent avec une planche contenant une rangée de trous de chaque côté qui contient des noix. En gros, le joueur doit prendre les noix d'un trou et choisir un trou où mettre une noix, ensuite il distribue une noix dans



Pl.37 Une jeune fille portée sur les épaules vers le bois sacré, chez les Kran. (Kuipye 1949)

chaques trous consécutif et la dernière noix dans tomber dans un trou de l'adversaire qui contient seulement une noix. Le joueur doit donc pouvoir estimer quelles noix de quel trou choisir pour avoir les meilleures chances de gagner. Ce jeu, ainsi que le prochain, et joué quasi exclusivement par les hommes.

« *Le jeu So* ». Chaque joueur a onze bâtonnets qu'ils manipulent sur un champ de jeu. On peut vaincre un bâtonnet adverse en le sautant ce qu'on ne doit pas faire quand le bâtonnet adverse est au bord du champ de jeu. Aussi, il n'est pas permis de sauter sur un champ occupé par un bâtonnet adverse ; par contre, on peut se rendre sur un champ occupé par

les propres bâtonnets. Il faut donc essayer d'occuper les champs au bord et avoir deux champs occupés l'un derrière l'autre pour éviter que l'adversaire puisse sauter les propres bâtonnets.

LE CAMPEMENT D'INITIATION

Une césure intervient dans la vie du jeune Dan (les garçons et les filles) quand il atteint l'âge de la puberté. Ils sont envoyés soit dans un camp de garçons ou un camp de jeunes filles dans la brousse. Là-bas, ils sont circoncis et les filles excisées. Pendant les 6 semaines de guérison, leur éducation est prise en charge par des éducateurs. Pendant leur séjour dans la brousse, aucun parent des deux sexes ne doit venir leur rendre visite. On dit aux parents que leurs fils ont été avalés par un esprit de la brousse dont on entend de temps à autre la voix sonore ou rugissante du côté du camp. Elle est produite par un petit fifre.

On ne peut avoir en même temps dans la même région du pays les camps des garçons et celui des filles. Mais dans la même année, on peut avoir les camps des garçons au nord du pays Dan et les camps des filles au sud du pays. Le camp n'est pas créé par les adultes, mais plutôt sollicité par les jeunes eux-mêmes. Deux ou trois garçons ou filles qui se sentent âgés et capables de faire leur entrée dans la société, prennent leur tissu qu'ils portent aux reins et frappe un ou une Zo (exciseuse). Le Zo se charge d'ériger un camp. Une fois le camp installé, certains jeunes du même âge du village et même des villages voisins y sont conduits de force jusqu'à ce qu'ils atteignent le nombre de 10 voire 30. A l'ouverture du camp, une grande fête est organisée au cours de laquelle le chef du village fait venir des amuseurs publics et fait préparer un grand repas.



Pl. 38 L'exciseuse revient au village après une opération réussie rayonnant de joie. La clôture barre le chemin menant au bois sacré, chez les Kran. (Kuipye 1949)

Dans le village Kuipye, un village de la tribu des Kran voisin des Dan, nous avons vu une fête au cours de laquelle seule une fille a été amenée dans le camp. Une autre fois, à Belewale, le chef-lieu des Kran au Libéria, il n'y en avait que quatre. Comme les photos le montrent, le visage peint d'une manière particulière, elles s'asseyaient sur les épaules d'une camarade et parcouraient le village à pas de danse. Sur leurs hauts « sièges », les filles s'agitaient en avant et en arrière. Deux d'entre elles agitaient doucement miroir et peigne. Cette scène, par tous ces mouvements et les regards des filles fixées dans le vide, dégageait une ambiance surnaturelle. Elles avaient apparemment elles-mêmes déjà l'impression d'appartenir à un monde secret ; peut-être le fait d'être portée sur les épaules d'une amie plus âgée devait signifier la sortie du monde ordinaire. À Kuipye, deux femmes zos d'environ trente ou trente-cinq ans observaient, vêtues de casques coloniaux, le cortège d'un air sérieux, sombre et consciente de leurs pouvoirs. Le peigne et le miroir, objets qui ne sont pas beaucoup utilisés chez les Dan et les Kran, signifient : « Je suis une belle fille – vous ne devez pas nuire à ma beauté dans la brousse. » « Seule une belle fille peut se permettre ces choses-là – une moche serait moquée. » Le casque colonial est porté par les chefs de clan chez les Kran, ils doivent donc signifier ici, que les femmes zos sont les seules autorités au campement. Entre-temps, une vieille magicienne avait fait le tour du village et aspergé le sol d'un liquide avec une branche verdoyante.

En bordure de la forêt, on construisait une clôture en branches de palmiers. Un passage y est laissé qui conduit dans le village. Après que la danse ait duré quelques instants, les femmes conduisaient toutes les filles dans la forêt par le portail. Les hommes n'y sont pas autorisés.

Après une demi-heure, les femmes revenaient toutes joyeuses avec des feuilles de palmier à la main et dansaient en traversant la forêt. Après venait la doyenne, seule et sereine. La voix festive et sombre se transforme en une joie indescriptible. Un homme fermait ensuite le portail de la clôture avec des branches de palme. L'excision avait été une réussite.

Le camp des jeunes filles a ses propres pratiques. Environ 14 jours avant leur sortie du camp, les jeunes filles (Nous avons vécu cela à Kampleu) entrent dans le village à la tombée de la nuit. Chaque fille met sa main sur les épaules de celle qui est devant elle et ont les yeux baissés. Chacun se bouscule pour voir si sa fille est encore vivante et admire par la même occasion la belle tenue des filles avec des perles dans les cheveux. Après leur sortie du camp, les jeunes filles défilent par groupes dans le village et lors des jours de marché dans leurs habits d'apparat.

Elles ont trois différents chants pour l'excision : le premier est chanté par l'exciseuse pour les filles pas encore excisées pour leur faire peur. Le deuxième est chanté par les filles dans le camp et le troisième plus vivant, appelé « le chant du Zo » est accompagné par deux tambourineurs du village. On danse lorsque ces trois chants sont exécutés.

L'excision est pratiquée sur toutes les initiées, sinon qu'il arrive souvent qu'une partie des filles, ayant peur de la douleur atroce de l'excision, prennent la fuite. L'opération est effectuée par un ou une Zo du village natal des jeunes.

L'excision est considérée un art. La maîtrise rend célèbre et peut même être invité par d'autres villages.

J'ai été moi-même stupéfait de voir, lorsque j'assistai pour la première fois à une excision, qu'il s'agissait d'une opération périlleuse.

Chez les garçons le Zo est en général, mais pas dans tous les cas, un forgeron parce que c'est le seul chez les Dan, qui produits les outils nécessaires pour couper les cheveux et la barbe.

Dans le village Dan de Buègle, c'était la période de circoncision lorsque nous y sommes arrivés. Le camp était construit au bord de la rivière Cess. Mon interprète Tame et moi devrions attendre pendant un moment devant un rideau. Du camp, on pouvait entendre les hurlements ininterrompus d'un masque qui veille sur les jeunes. Quelques femmes vinrent donner de la nourriture. Un jeune homme aveugle accepta notre admission dans le camp, admission obtenue au village auparavant. Après 15 mn d'attente, il nous conduisit au camp au bord de la rivière, à l'ombre de magnifiques arbres. Juste devant, le fleuve Cess passait en faisant entendre son murmure. Un lieu beau à voir. Il n'y avait pas de construction.

Sur une natte étaient assis 4 enfants qui avaient été circoncis la veille. Leur pénis était complètement emballé dans des feuilles. En-dessous, d'autres feuilles étaient disposées sur lesquelles dégoulaient le sang et une sécrétion.

Un peu à l'écart, étaient assis trois autres garçons qui venaient tout juste d'être circoncis. La circoncision était en cours lorsque nous sommes arrivés devant le rideau. Pour cette raison je devais attendre et pour cette raison également le gardien au masque hurlait pour amplifier les cris de douleur des enfants. Maintenant, les initiés sont assis calmes. Une grosse feuille est mise sur les pénis. Le membre lui-même est dans une autre feuille qui est mise de telle sorte que le sang coule dans une autre feuille. Une poudre est mise sur le pénis. Toutes les précautions qui étaient prises donnent une impression d'hygiène et de propreté. Toutes les feuilles utilisées le sont à cause de certaines qualités qu'elles ont.

Il y avait 8 hommes présents. Je me suis entretenu avec le Zo. Quand il a appris que je suis un médecin comme lui, il est devenu plus amical. On m'a offert un beau poisson qui venait d'être pêché. Des deux côtés de la rive on avait construit des pièges à poisson que l'on pouvait constamment observer à partir du camp. A l'instant quelque chose semblait bouger dans l'un des pièges sur l'autre côté de la rive. Un des hommes mit un radeau à l'eau et y alla. J'ai appris par la suite que ces radeaux étaient pour les Dan un vieux moyen pour surmonter les courants. Ils ont appris à construire des pirogues il n'y a que 15 ans environ par des pêcheurs Fanti ambulants qui ont séjourné en ce lieu il y a quelques années et ont appris aux Dan par exemple à pêcher avec des filets. Les radeaux sont construits de 3 à 4 troncs d'arbres courts liés ensemble. Je pense qu'ils tiennent mieux sur les courants des fleuves que les pirogues chance-lantes.

Les garçons sont très éprouvés pendant leur séjour dans la brousse. Avant d'entrer au camp on leur fait peur : « Les Zo vous dévoreront. Vos os seront mis sur des corbeilles de riz. Et le Zo prendra un médicament et il comptera jusqu'à trois et l'éternuera quatre fois et vos chairs reviendront sur vos os. Ensuite vous monterez sur un gros arbre sec et en bas on mettra des machettes et des sagaies et une femme va vous chatouiller jusqu'à ce que vous tombiez. »

Les premiers jours « pendant que la plaie saigne », les garçons sont bien traités. Mais après, on met de la potasse sur la plaie, ce qui fait horriblement mal, et on les fait se tenir debout dans la rivière à contre-courant, ce qui provoque également de fortes douleurs.

Beaucoup de garçons et de jeunes filles tombent malades après leur circoncision ou excision, et certains en meurent. Ce n'est pas surprenant, car le sang est facilement empoisonné pas seulement par le fait que l'opération soit faite avec un couteau non stérilisé, mais que la plaie fraîche soit traitée avec des moyens inappropriés.

Autrefois, comme nous le disaient les Dan, l'on tuait toujours un grand nombre de garçon dans le bois sacré. On détournait le cours d'une rivière, on enterrait l'enfant dans la rivière et on faisait ensuite revenir l'eau de sorte que le cadavre ne pouvait jamais être découvert.

Le zo observe d'abord les garçons à circoncire dans le village. Il les traite bien ou mal en fonction de la manière dont ils se comportent dans le camp. Ils ont des tâches à accomplir. Un jour le zo peut dire : « Chacun de vous doit attraper tant et tant de rats ». Cela signifie que chacun doit poser le double de pièges.

Le Dan considère le forgeron zo qui lui ouvre la voie à travers l'opération et la direction du camp comme un membre adulte de la communauté, comme un père supérieur. Ce que les femmes et les incirconcis ne doivent pas entendre est traité dans la case du zo et c'est là que sont conservés les masques.

À part le zo, d'autres jeunes gens plus âgés, qu'on appelle kwéa, séjournent dans le camp. Kwéa est un individu qui a un passé comme par exemple a été malade de la variole et même ici de la circoncision. Les kwéas aident les zos.

Le garçon qui exprime en premier le vœu de se faire circoncire sera le premier à l'être et deviendra le chef des garçons. On le nomme « Yedi » = un pas en avant. Il y a constamment deux surveillants dont un est toujours présent dans le camp. Les enfants sont conduits par le surveillant s'ils doivent aller à la chasse ou passer la nuit au village. Il porte un masque avec une peinture blanche autour les yeux, un costume en raphia qui le couvre entièrement et émet des cris aigus semblables à celui d'un oiseau pour avertir les femmes du passage des initiés parce qu'il est interdit de les voir.

À Floleu, un village Dan, il y avait un camp de seulement 8 occupants. Ils étaient conduits à la tombée de la nuit par leur surveillant masqué de la brousse dans leur case située en bordure du village. À la suite des cris aigus de la masque, toutes les femmes entrent dans leur case puis on voit les enfants entrant furtivement tenant comme un mur à côté d'eux une grosse natte. Très tôt le matin les enfants sont réveillés par les mêmes cris et retournent au camp dans la brousse. Après maintes discussions, j'ai pu être autorisé à les voir. C'était simplement une place libre dans la forêt sur la rive d'un fleuve sans aucune construction. Un feu était allumé et le masque d'un des surveillants était posé tout juste à côté. Il y avait aussi un rhombe.

Dans le camp, chaque enfant doit apprendre les lois de chaque masque du pays, comment chaque masque doit être reçu, ce que l'on ne doit pas faire en leur présence, comment répondre à leurs questions. Ce qui fait qu'au cours d'un voyage, on ne rentre pas en conflit avec un masque.

On apprend les bonnes manières: comme par exemple ne pas répliquer afin d'éviter les querelles et surtout comment s'adresser aux anciens. (cf. mon livre « Der gute Ton bei den Negern », « Le savoir-vivre chez les nègres »).

Des chants sont appris en ce qui concerne chaque art, pas de chants précis, mais seulement des passages difficiles. En plus, les heures quotidiennes de danse sont importantes. Certaines générations ont leur propre pas de danse dans lesquels ils peuvent encore se reconnaître plus tard dans la vie.

On enseigne plusieurs habiletés aux enfants, particulièrement comment chasser, car ils vont chaque jour à la chasse. Mais les véritables métiers comme le tissage ou la forgerie ne sont pas enseignés dans le camp.

Les filles ont le choix d'apprendre telle ou telle chose: nouer les filets de pêche, tisser les corbeilles, pêcher.

Ainsi, on pouvait faire la différence entre ceux qui ont l'esprit d'initiative, qui savent utiliser leur temps et apprendre ce qui est interdit et ceux qui se limitent à l'objet. Chaque fille fait la cuisine. Il n'existe pas chez les Dan de « classes d'apprentissage », comme Westermann l'a décrit chez les Kpellé dont le camp dans la brousse était composé de classe des fils de chefs, des fils de forgerons etc. « Non », nous a-t-on dit, « dans la brousse chacun est simplement un esclave ! »

Lors de leur sortie, une fête est aussi organisée. Celle-ci est reportée au dernier moment à une date ultérieure, car il faut compter avec les pratiques de sorcellerie que les sorciers lancent contre les jeunes hommes et les jeunes filles, pratiques dont les effets disparaissent deux à trois jours après.

À la fête de sortie, tous les hommes du village sont invités. On invoque d'abord les esprits des morts. On les remercie d'avoir fait guérir les jeunes garçons. Puis le zo remercie les pères et ses aides pour leur collaboration. Il loue et blâme les enfants. « Vous devrez faire honneur à votre passage dans la brousse ! Ne trahissez pas le secret de nos masques ! » Les enfants reçoivent un repas spécial de riz. « C'est votre dernier repas de la brousse ».

En quittant le camp, le jeune ressemble à un nouveau-né. On met un accent particulier sur les garçons. On dit aux femmes que le jeune sera avalé lors de son entrée dans le camp par une créature puissante qui se montre de temps en temps sous forme d'un masque terrible. Quand les enfants reviennent de leur camp, on dit aux femmes que l'esprit de la brousse les a fait renaître. Et en réalité, ils se donnent de la peine pour se comporter comme s'ils ne savaient pas ce qu'on peut manger, ils ne reconnaissent même pas leurs parents. Quand un enfant meurt dans le camp, on dit aux femmes que l'esprit de la brousse ne lui a pas accordé une nouvelle naissance.

On dit aussi des jeunes filles lors de leur sortie du camp qu'elles sont « nouvelles ». Il arrive qu'une fille se marie avant de faire son entrée dans le camp. Et elle y va avec son premier enfant sur le dos et lors de leurs relations, étant donné qu'il dit est dit qu'elle est « nouvelle », le mari doit payer un dixième du prix de la fiancée aux parents de la jeune fille. Il reprendra sa femme après deux à trois ans parce qu'il n'a pas encore payé le nouveau prix.

Quand on demande aux Dan, si la fin de l'apprentissage des enfants dans le bois sacré signifie comme chez beaucoup d'autres tribus l'entrée dans le cercle des hommes, ils répondent parfois oui, parfois non. Ils ne connaissent pas ce qu'est

une véritable alliance d'hommes comme le cas du fameux poro chez leurs voisins de l'ouest. Cependant on se sent pour toute la vie comme redevable « à le camp de brousse ». On dit, on appartient à Mbon. Mbon signifie circoncision. Cela avait autrefois plus de signification qu'aujourd'hui lorsqu'on avait des esclaves d'autres tribus. Les esclaves n'allaient pas dans le bois sacré, ils ne font pas partie de Mbon. On devait leur cacher les secrets pendant qu'ils sont communiqués aux hommes de Mbon.

D'une façon spéciale le Mbon peut agir plus tard efficacement dans la vie, surtout quand un homme se blessait gravement. Des blessures se produisent quand par exemple on se blesse soi-même à la jambe ou au cou avec sa propre machette. Les Dan mettent au même niveau ces types de blessures provoquées par le fer que les blessures causées au cours de la circoncision par le couteau servant à circoncire. Ils pensent que la guérison peut être seulement obtenue lorsqu'on traite le patient comme un enfant fraîchement circoncis. C'est pourquoi il est immédiatement isolé par les femmes. On lui construit sa propre case. Si cet accident a lieu dans une plantation, où de bonnes personnes vivent, alors on construit la case en cet endroit, si l'accident se passait au village, alors on la construisait dans les environs de la brousse. Tout comme le bois sacré on la séparait des contemporains avec un rideau de branches de palme. Nous sommes arrivés un jour dans une plantation où vivaient des gens dans quatre cases. Une cinquième se trouvait à l'écart et était reconnaissable à travers le rideau de branches de palme, mais n'était pas cachée de nos regards. Devant cette case un jeune homme allait clopin-clopant et ne fit pas attention à nous à dessein, alors que les nécessités de la bienséance recommandaient de saluer amicalement le visiteur blanc. Il était ce type de patient qui était sous « Mbon ». On disait que cet homme était vraiment mort tout comme l'étaient les enfants à leur entrée dans le bois sacré et ressuscitaient à leur sortie. Ainsi ce « mort » doit apprendre sa renaissance. Il ne doit en aucun cas être vu par les femmes ou les incirconcis. Les hommes du village s'occupent de lui. On utilise le même remède comme celui de la circoncision. « C'est une deuxième raison pour laquelle les femmes ne doivent pas lui rendre visite. Les remèdes sont en général si puissants que l'homme crie et les femmes ne doivent pas entendre un homme crier. » Toutes ces ordonnances sont prescrites par le zo.

« En général un tel traitement dure un à deux mois et ensuite nous le laissons encore pendant quelques semaines dans sa case jusqu'à ce que nous soyons sûrs qu'il est guéri afin que nous ne soyons pas ridicules en face des femmes ». Enfin on organise pour celui qui est revenu à la vie une cérémonie de sortie semblable à celle des enfants circoncis.

S'il arrive qu'une femme se blesse dans la brousse pendant qu'elle était à la recherche du bois, on la laisse dans le village, on lui donne sa propre case qui est marquée par un rideau de branches de palme comme on le fait avec la case qui permet aux jeunes filles excisées de passer la nuit dans le village. Les hommes préparent un médicament pour elle et c'est le guérisseur qui est autorisé de le lui donner. Mais c'est la femme qui administre le remède. Les autres femmes ne doivent pas aller la voir « parce qu'elles pourraient frissonner à la vue de la plaie ».

Etonnant que cela puisse paraître, avant le traitement de la plaie, on donne de l'huile de palme à boire au patient. La

quantité de l'huile est donnée en fonction de l'ampleur de la plaie. On dit que les douleurs proviendraient de la poussière du fer qui s'échappe au cours de l'aiguisement du couteau qui fait très mal au cœur et l'huile de palme agit contre cela.

ENTRE BOIS SACRÉ ET LE MARIAGE

Le tournant décisif dans la vie des jeunes après leur sortie du bois sacré réside dans le fait qu'ils sont prêts pour le mariage. C'est seulement pour les prochaines années dans le cas où ils sont attirés par l'autre sexe, car ils sont à vrai dire encore trop jeunes pour le vrai mariage.

Il existe chez les Dan une institution qui marque ces années. Les jeunes hommes rentrent dans de petites équipes et accomplissent des travaux particuliers selon leur talent. Cette activité les conduit dans toute la région. Les jeunes filles leur apportent à manger et ainsi on apprend à se connaître.

Nos rapporteurs nous parlaient des années de leur jeunesse et des œuvres qu'ils accomplissaient. Ils se rappelaient des histoires amoureuses qu'ils ont eues avec des jeunes filles et des flirts qu'ils entretenaient avec les épouses d'autres hommes. On peut diviser les équipes en équipe d'agrément et en équipe de travailleurs. Dans les premiers groupes on a les danseurs, les musiciens et les lutteurs. Dans mon ouvrage « Le savoir-vivre chez les nègres » (1956), à la p. 71, le lecteur trouvera le récit d'un tel danseur qui allait de fête en fête avec une troupe composée de ses frères. Dans les équipes des travailleurs, nous avons les défricheurs, les bûcherons et les récolteurs de riz. Ces derniers n'ont seulement souvent préparés pour eux-mêmes qu'un petit champ.

On fait appel aux équipes d'agrément lors des « fêtes de vache » organisées par le chef (voir chapitre clan et chefs), ou pendant l'ouverture du bois sacré ou pendant la création d'un village; les équipes de travailleurs sont entretenues par les riches Dan dans leurs plantations. Chaque équipe a son « meilleur homme », son capitaine. Les équipes de chaque catégorie se sentent liées entre elles et reconnaissent comme le plus fort dans le pays un d'entre eux. Chez les défricheurs on l'appelle le Begua = chef de la machette. « Il peut arracher d'une main un palmier ». Pour les récolteurs de riz c'est évidemment un membre d'une autre tribu, un Kran.

Au Libéria, la lutte n'est plus exercée alors que dans les zones de la Côte d'Ivoire, la lutte a atteint son apogée. Dans les zones frontalières les jeunes Dan du Libéria traversent le Nouon pendant les jours de marché pour aller se mesurer à la lutte avec les jeunes Dan voisins.

Nous avons vu des combats de lutte dans le chef-lieu Banneu en Côte d'Ivoire. Après que dans l'après-midi il ait eu lieu des échanges commerciaux très vivants, les hauts tambours de guerre sont battus et le public forme un cercle autour de la scène. Deux équipes de lutteurs sont présentes. Elles se sont placées aux bouts opposés de la place. L'une d'entre elles venait du village voisin et l'autre du Libéria. On doit avoir six lutteurs de chaque côté. Ils sont accompagnés par de nombreux d'assistants magiciens dont la tâche était de détruire mystiquement les adversaires et de contrecarrer les malédictions des autres magiciens. C'était surtout plus un combat des magiciens et que des lutteurs. Ils ont traversé l'arène en portant des plumeaux et des lacets, avec des corps tordus. Après ils retournaient chez leurs protégés. Notre film montre clairement comment un des

lutteurs, corporellement vaincu, a abandonné le combat par peur du magicien de l'équipe adverse.

Les lutteurs, des jeunes de 13 à 20 ans, portent de jolis et très colorés tissus plissés autour des reins. Sinon ils étaient presque nus. Avant qu'un combat ait lieu, les lutteurs exhibent leurs muscles. Le type de lutte des Dan est différent du nôtre: On essaie d'attraper l'adversaire avec les deux mains en même temps autour la nuque. Les lutteurs en position courbée restent vis à vis pour que les mains de l'adversaire glissent de la tête quand ils s'attaquent. De la même raison ils barbouillent leurs nuques avec de la graisse du palmier. Pour quand même pouvoir s'accrocher avec les mains, ils les frottent dans le sable et la poussière, sans perdre des yeux l'adversaire. La lutte des Dan est gracieuse, ne pas à comparer avec le dégoutant balèze de nos athlètes.

La fin est la même que chez nous: l'adversaire doit être couché par terre avec les deux épaules. La finale est accueillie par les spectateurs avec clameurs et gestes tumultueuses.

À Banneu quelques centaines de spectateurs étaient rassemblés. Tout le monde court avec les mains levées en haut sur la place, jusqu'à ce que le maître de place armé d'une perche longue la débarrasse pour le prochain couple. Comme chez nous la qualité des lutteurs augmente de couple à couple. À Banneu premièrement deux garçons d'environ treize ans se mettaient en rang.

Aux groupes d'agrément appartiennent aussi certains porteurs de masque et leur accompagnement. Ces masques dans leur fonction sont différents des ceux qui ont une fonction sérieuse ou sacrée. Il y a divers types de ces masques de divertissement que l'on trouve dans le pays, exemple « le Kaglé » avec un nez pointu et des autres masques plaisants avec les villageois. Pour chacun de ces masques est destiné une certaine manière d'agir et une musique particulière. Ils dansent et font des plaisanteries avec les gens du village. Mais même ces masques de divertissement ont un certain nimbe qui augmente leur apparition. On les rencontre avec un respect timide. Personne n'oserait de tirer au costume du masque pour savoir qui est le porteur.

Chez les Dan du Nord au Côte d'Ivoire il y a des masques-performers qui passent pour être les meilleurs coureurs à la course. D'autres bons coureurs qui ne portent pas de masque provoquent en duel le masque et essaient de le battre. Je fis aussi ainsi. La course menait le long d'une grande dalle rocheuse nue d'environ 200 mètres. Les premier cent mètres tout allait bien – le masque-performer me toucha avec le doigt sur le dos qu'une seule fois. Et puis soudain je suis tombé sur la dalle rocheuse avec une telle force que j'étais heureux que – lorsque j'ai contrôlé les dégâts que ma chute avait entraîné – il me manquait seulement une dent et que j'avais des écorchures sur toute les saillies de mon corps. Le masque-performer sautait triomphant autour de moi – sa magie a provoqué ma chute!

L'un des masques de divertissement est l'échassier que les Dan ont appris auprès des Konor. Il y en a dans le pays Dan au Libéria environ une demi-douzaine. Quatre tambourineurs l'accompagnent et un homme agit comme guide et interprète. Le long échassier ne parle pas la langue des hommes, mais s'exprime avec une voix semblable aux cris des oiseaux. Le performateur et le guide sont souvent de jeunes garçons.

Il porte un costume avec un revêtement de fil sur le visage. Ses échasses sont énormément hautes, environs 3 mètres. Avec celle-ci il fait des tours d'adresse, des pas de danse, il saute à cloche pied et entretemps il avance en grands pas vers les spectateurs ; puis il pli les genoux ou il se laisse apparent tomber en arrière pour se sauver au dernier moment.

Même si le prestidigitateur « masque des échasses » se présente dans le village pour l'amusement et pas pour une raison de culte, il est une créature magique.

Un échassier, le forgeron et sculpteur de cuiller originaire de Meapleu-Bona raconte : « Lorsque j'étais un jeune garçon, j'étais un échassier. Nous avions envoyé un camarade dans le pays de Konor pour qu'il l'apprenne et lorsqu'il revint, nous avons appris cela de lui pendant un mois. Nous nous sommes fait une place dans la brousse et nous avons accroché une feuille du palmier à l'entrée en signe d'avertissement pour qu'aucune femme et qu'aucun incirconcis s'y aventurent. Mon chef avait souhaité que j'apprenne cela pour son village. Nous disons que tout ce que nous apprenons, nous l'apprenions pour notre chef. Quand nous allons dans un autre village pour montrer notre art, on faisait honneur à notre chef.

J'apprends les éléments de l'art dans l'observation et sans rien payer. Par contre, le médicament dont j'ai besoin pour vraiment bien le faire et ne pas tomber, je dois l'acheter. Car certains Dan ont de grands pouvoirs magiques – ils essayent de faire tomber l'échassier.

Dans notre village, il y avait un autre échassier qui étaient même très habile, mais il a brûlé ses échasses, son costumes et ses médecines parce qu'il était devenu chrétien. Je gagnais beaucoup grâce à mon art. »

Les Dan aiment ce genre de spectacle de masque à tel point qu'il nous est difficile à comprendre. « C'est que nous, les Dan, nous aimons les masques vraiment trop », disait mon interprète comme pour s'excuser lorsque nous étions un peu brusqués par l'apparition d'un masque, dont le spectacle interdisait que nous nous entretenions avec les anciens du village.

Le lutteur

Le narrateur est un homme maigre d'environ 50 ans vivant à Gapeu. Il raconte cela en hésitant dans une attitude de fanfaron.

Mon père s'appelait Guegau. Il était un grand lutteur et me montra cet art. Personne ne pouvait me vaincre. Je pouvais m'attaquer à quatre adversaires en même temps et les vaincre. Mon ami qui est à côté de moi est aussi fort que moi. Lorsque je vieillissais, j'enseignais la lutte à mon jeune frère pour que la lutte ne meure pas. Ce dernier continua la lutte, la lutte de notre famille.

J'étais le chef de tous les lutteurs du clan et ceux du clan Gbe, bref le premier de toute la contrée et des environs. Nous étions un bon nombre de lutteurs très forts et beaucoup de plus faibles. Notre tenue était faite en pelage de chat sauvage et d'un singe précis. Ainsi, j'avais par conséquent beaucoup de gens qui me suivaient et qui marchaient derrière moi. Ces derniers devaient mettre des médecines sur le lieu du combat. Nous voyageons beaucoup. Les chefs me firent appel pour leur montrer mon art. C'est ainsi que nous allions souvent sur le territoire du grand chef Touassama. Lorsque je réussissais, on abattait une vache à mon honneur. Le cadeau que je recevais je le partageais avec mon équipe.

J'étais encore petit quand mon père m'enseignait la lutte. Il est mort mais ma mère vit encore. Elle ne s'est plus remariée parce qu'elle a beaucoup d'enfants qui l'aident à cultiver son champ. Nous vivons donc de notre travail, dans notre propre case.

Lorsque la guerre contre les Américano-Libériens prit fin, je fis la connaissance d'une fille dans un autre village. Je l'ai emmené dans notre village. J'ai ensuite payé le prix de la fiancée avec les biens que je recevais de mes luttes.

Cette femme vit encore et a donné naissance à quatre enfants. Elle est ma femme principale. Deux de mes femmes vivent encore et quelques-unes avec leurs enfants sont mortes. Même la femme que mon père acheta pour moi est morte. Elle était encore une petite fille. Lorsqu'il arrive que la jeune fille pour qui l'on a déjà payé le prix venait à mourir, le prix n'est pas remboursé mais la famille doit au contraire donner une autre fille.

De tous mes enfants, il ne me reste que deux filles. C'est parce qu'il n'y a pas assez de remèdes dans la région. Les deux femmes vivantes sont encore trop jeunes pour avoir des enfants.

Autrefois, ma joie de vivre était la lutte. Maintenant mon travail est la pêche dans le fleuve. Je ne voudrais plus t'expliquer comment je le fais aujourd'hui. Je veux aller me baigner maintenant.

ENTRETIEN DU CORPS

LES PARURES

Comme tous les hommes, les Dan dans leur jeune âge veulent aussi impressionner le sexe opposé à travers l'entretien de leur corps. Dans les parures, les Dan ne sont pas très exubérants, ils portent seulement de petits bijoux en métal et des bagues en métal aux bras et aux jambes. Mais, il y avait chez les Dan jusque récemment une exception dans cette modestie : ils faisaient pour les femmes les plus célèbres ou riches de gros anneaux très lourds aux pieds. L'une de ces parures que nous avons pesée faisait 6.4 kg et la femme en portait deux et cela non pas pour une courte fête ou pour un jour ou une nuit, mais toute sa vie.

Car ces anneaux sont ajustés en place par un forgeron et seulement ouvert par le forgeron post mortem, raison pour laquelle ils ont un point de rupture. Les anneaux peuvent être réutilisés par une autre femme qui souhaite les porter. Les anneaux sont alors mis en place et réajustés au point de rupture.

Les femmes voulaient montrer avec les anneaux lourds qu'elles étaient nobles et qu'elles n'avaient pas besoin de marcher vite, car elles avaient des femmes secondaires et des esclaves qui faisaient les travaux quotidiens.

Autrefois seulement les femmes de chef de tribu – c'est dit explicitement – portaient ces anneaux lourds. Plus récemment, presque toutes les femmes Dan portaient ces anneaux aux jambes, mais très souvent ils pesaient seulement 5 à 6 livres. C'était – comme elles nous expliquaient – leur ambition d'aller agilement au travail pour montrer qu'elles avaient des jambes fortes. Leur idéal est encore aujourd'hui d'avoir les jambes musclées. Les Dan n'iaient totalement que les anneaux étaient des chaînes pour les femmes pour qu'elles ne vagabondaient pas dans le village pendant la nuit. Les Libériens ont défendu de porter les anneaux car ils les estimaient « non civilisés » et gênant pour les travaux. Mais encore aujourd'hui ils sont utilisés comme argent pour acheter les femmes.

Nous avons acquis ces anneaux lourds en grand nombre. Après l'interdiction des Libériens les Dan les emportent chez les forgerons pour qu'ils les coupent en petits morceaux comme munitions pour leurs fusils. Quand nous ne voulions pas leur payer le prix demandé, ils disaient simplement : « Alors je vais porter l'anneau chez le forgeron. »

À côté de ces anneaux extrêmement lourds il y a une quantité de modèles d'anneaux en métal qui sont presque tous portés à la jambe ; très souvent ce sont des anneaux avec grelots. Particulièrement frappant sont des anneaux hauts, avec quatre ou cinq rangées de grelots l'un sur l'autre. Nous avons vu le grand chef Towé qui en portait un. Pour qu'ils ne frotaient pas trop les liens, ils étaient attachés sous les genoux avec des ficelles de liber. Nous les avons trouvés spécialement nombreux au sud du pays Dan, à l'ouest de Tapita.

Des chaînons ovoïdes sont aussi produits à la fonte cire perdue. Ils sont enfilés avec des perles de verre européennes comme

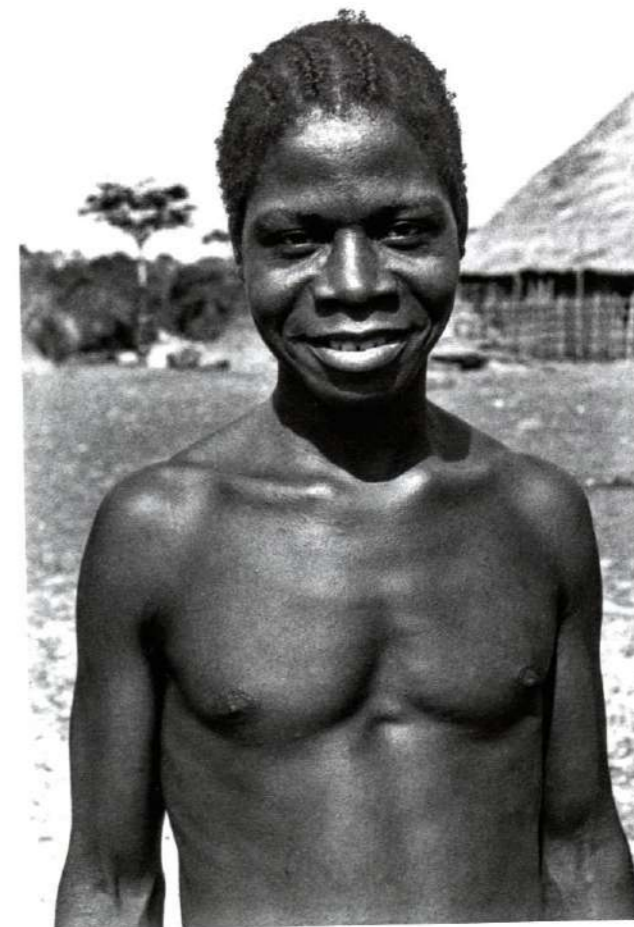
collier. Une pièce particulièrement jolie avec divers spirales orne le milieu de la poitrine et de la nuque. Quelques fois aussi des répliques de dents de léopards sont fondues en métal pour les colliers, car en vérité elles sont très précieuses et réservées aux femmes des chefs.

D'autres matériaux ne sont pas utilisés pour les bijoux des Dan, même pas l'ivoire qui est tellement aimé en Afrique de l'ouest. Nous n'avons presque pas vu d'objets en ivoire chez eux, bien qu'ils n'y a pas mal d'éléphants dans la forêt des Dan et bien qu'ils sachent bien les chasser.

LA COIFFURE

L'art de la coiffure est impressionnant chez les Dan. Aujourd'hui, ils ne tressent que les femmes, mais autrefois les hommes se faisaient de belles coiffures comme nous avons pu le constater une fois sur la tête d'un jeune homme à Towé. Les hommes de jeu et les musiciens se distinguent aussi à travers les coiffures.

Les femmes Dan se font de belles tresses, de véritables œuvres d'art. Elles se font les tresses le plus souvent dans



Pl. 39 Coiffure sophistiquée d'un jeune Dan. (Towé, Mars 1950)



Pl. 40 Coiffure d'une jeune fille Dan, vue de profil. (Towai, Mars 1950)



Pl. 41 Coiffure d'une jeune fille Dan, vue de face. Le front est encadré par une fine touffe de cheveu en couronne. (Towai, Mars 1950)



Pl. 42 Coiffure d'une jeune fille Dan, à partir du vortex des cheveux, les raies s'étirent vers tous les côtés. (Towai, Mars 1950)

l'après-midi lorsque le soleil est très fort, l'on se met à l'ombre des cases. D'abord, elles enlèvent l'ancienne tresse avec une petite flèche en métal. Les cheveux paraissent alors plus longs qu'on pourrait le supposer. Puis on partage les cheveux en deux et on commence à tresser partie par partie de façon rigide.

Les femmes Dan ont trois formes principales : Ou bien les compartiments vont d'un centre de la raie dans toutes les directions comme chez une orange, ou ils mènent du front en arrière parallèlement sur toute la tête ou – c'est la méthode des Niqua Dan – les compartiments mènent à travers de la tête. Pour arriver à ce but on fait une tresse fine d'une oreille à l'autre le long du front. La coiffure est ainsi bien délimitée contre le visage.

Chez le clan des So-I nous avons aussi vu une coiffure avec deux petites tresses qui pendaient à côté des oreilles. Cette coiffure est souvent représentée sur des vieilles cuillères et figures Dan et les Kran. Nous avons aussi acquis d'une association secrète féminine une perruque, qui est ainsi coiffée.

Les coiffures effectuées dans l'ouest du pays Dan sont très soigneusement faites. De temps en temps, on voit de jolies tresses sur la tête des filles qui sont – généralement – en âge d'être courtisées par les hommes.

Dans les tresses on peut laisser une aiguille à tresser qui est vraisemblablement moins une parure que pour les déman-gaisons.

On voit de temps en temps chez les hommes et surtout chez les enfants une tête rasée sur laquelle se trouve une touffe de cheveux. Nous avons vu sur la tête d'un homme de Tapita une touffe de cheveux en forme d'une demi-lune au niveau du front. Il explique qu'il fait cela parce qu'il avait des maux de tête. Chez les garçons, les tresses tiennent lieu de parure. En cas de décès, tous les hommes et toutes les femmes de la famille concernée se rasent complètement la tête.

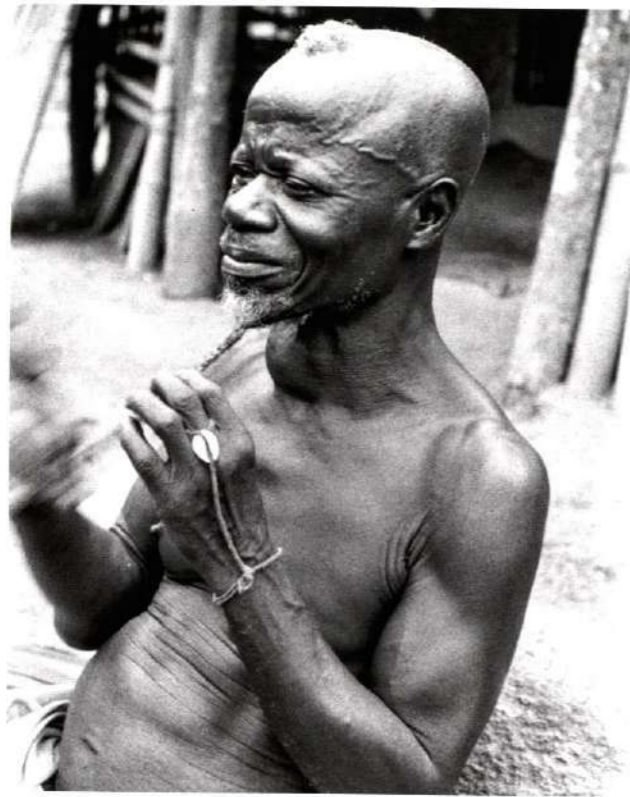
Chez la plupart des Africains la barbe commence à pousser à l'âge de 40 ans et elle est souvent clairsemée. Chez beaucoup de tribus – et aussi chez les Dan – les hommes âgés en font de petites tresses ou ils la rasent à l'aide d'un petit couteau de leur propre fabrication. De temps en temps, ils gardent une moustache.

SOURCILS ET LES ONGLES DES DOIGTS

Les Dan font trois décorations corporelles aux sourcils et aux ongles qui ont justement quelque chose de décadent. Ils se rasent les sourcils mais pas comme le font les dames d'Europe en sens horizontal, ils le font en sens vertical de façon à ce que les sourcils forment de petites bandes interrompues d'espaces nus. Cela doit être une ancienne coutume car nous retrouvons ce genre de sourcils sur des têtes de cuillères à riz.

Les Dan prétendent savoir comment maquiller le blanc de leurs yeux en jaune ou en brun en y coulant des jus de fruits. Nous n'avons pas pu l'observer et un ophtalmologue que nous avons consulté pense que cela est impossible.

Nous n'avons pas pu observer la troisième coutume comme elle est censée avoir été pratiquée dans le temps. Il s'agit de tailler les ongles des doigts jusqu'à les faire quasiment disparaître. Même de nos jours, les ongles sont coupés très court. Parfois, les ongles sont teints en rouge, mais ils disent que ce n'est pas une ancienne coutume. Nous avons pu observer des médecins Haoussa leurs vendre les concoctions nécessaires.



Pl. 43 Un vieux Dan tresse sa barbiche. (Boutegle, 1955)

On voit aussi souvent des jeunes filles peintes en blanc, surtout dans le visage, avec de larges bandes autour des yeux et des triangles sur les joues. On observe cela en particulier en période d'initiation. D'après nos renseignements, il s'agit seulement d'une décoration. Par contre, lorsque l'on rencontre un Dan couvert de gris, il s'agit d'un remède contre une maladie.

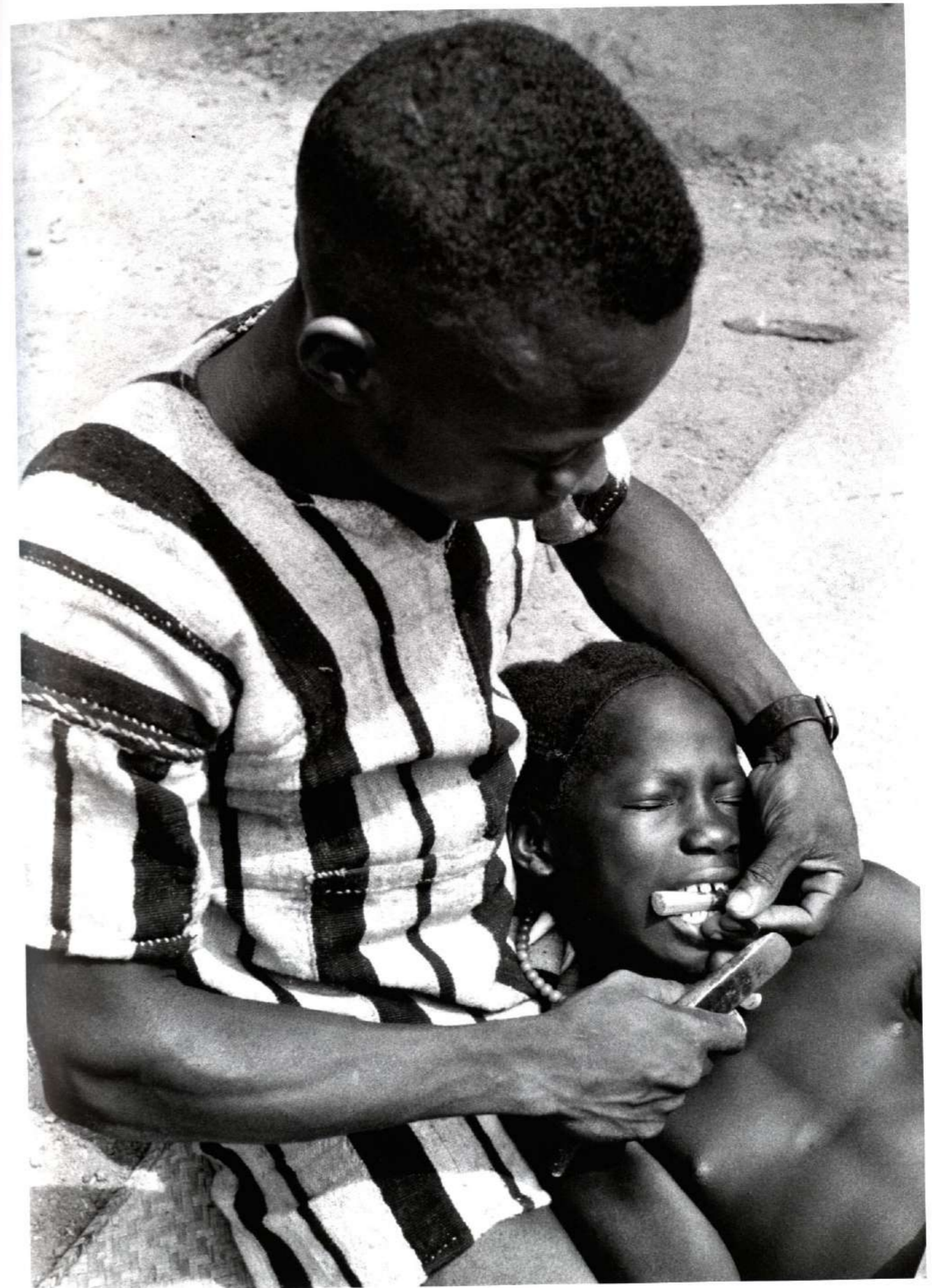
LES DENTS

On observe les modifications des dents surtout chez les hommes. C'est considéré comme vieille coutume d'arracher les deux dents incisives du bas et de tailler en pointe tous les autres dents incisives ou au moins les deux dents au milieu en haut après la terminaison du camp d'initiation des jeunes Dan et Kran. Encore aujourd'hui (1950) la plupart des hommes Dan et beaucoup de femmes Dan ont des dents ciselées en pointe. L'arrachement est moins pratiqué.

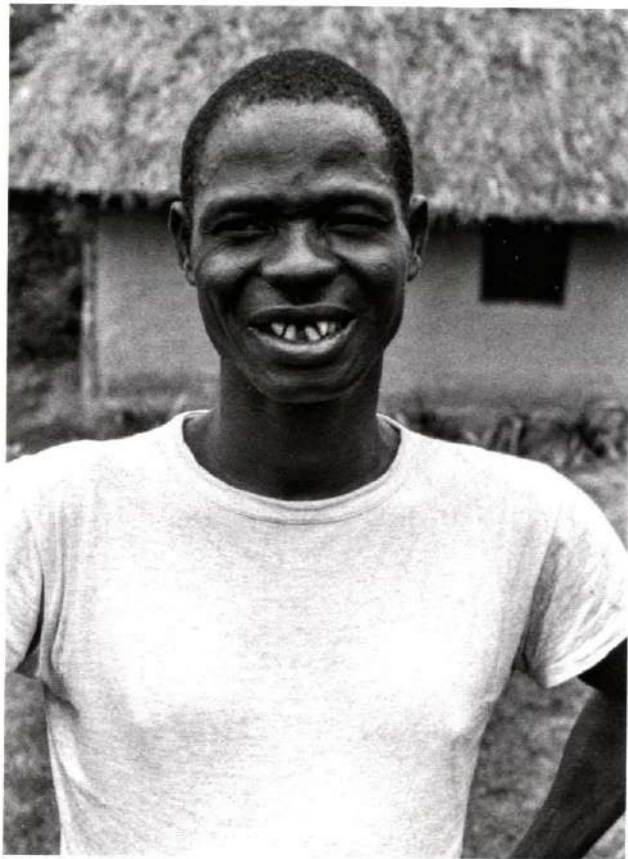
La modification des dents chez les Dan est faite par taille au ciseau et non pas avec une lime. Comment c'est fait nous a été montré sur une fille de douze ans. On lui met un bâton de bois entre les dents qu'elle mord. Elle s'appuie avec son dos contre l'homme d'opération. Celui prend un petit ciseau d'environ 10 cm de longueur, sur lequel il tape avec une barre de fer, et non pas un marteau. Contre la douleur on chauffe une pièce d'un certain bois, le met dans l'huile du palmier et le frotte contre les dents modifiées. La douleur ne dure pas longtemps, seulement « jusqu'à ce que le coq chante ». Mais



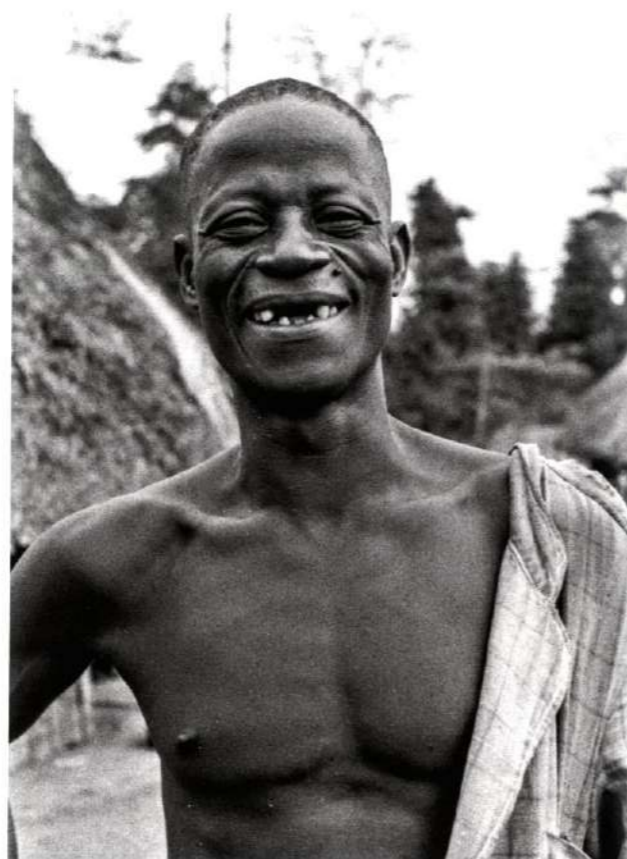
Pl. 44 Un Dan se rase avec un petit couteau fabriqué à cet effet par le forgeron. (Mars 1950)



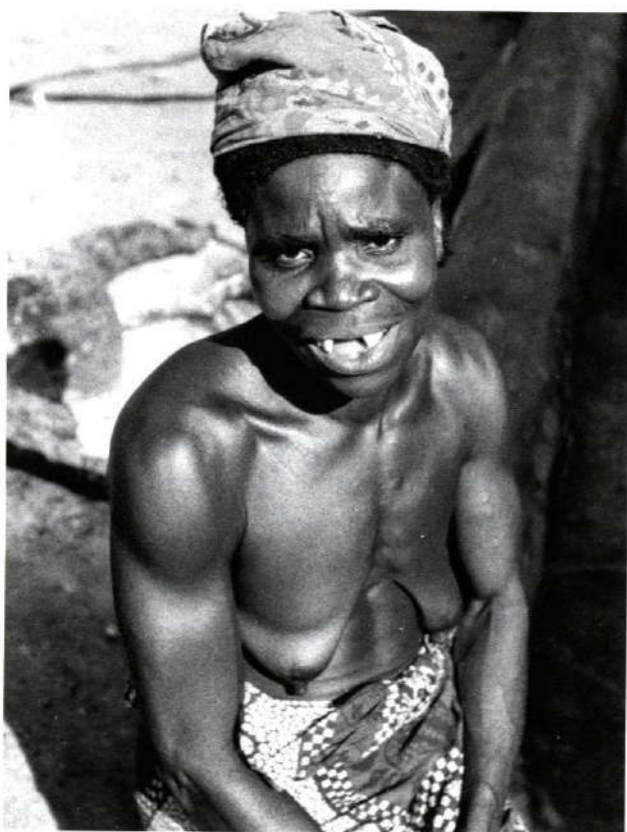
Pl. 45 Burinage des incisives. La jeune fille mord un morceau de bois pendant que le « dentiste » (M. Tompieme) cisèle la dent avec un burin en fer. (Nyor Diaple 1952)



PL.46 Modification intentionnelle de la dentition à travers l'arrachage et le burinage des incisives. (Kpeuple, Décembre 1952)



PL.47 Modification intentionnelle de la dentition : les deux incisives du bas et les quatre incisives du haut sont arrachées. (Nyor Diaple 1952)



PL.48 Modification intentionnelle de la dentition : les deux incisives du milieu en haut sont arrachées. (Novembre 1952)

nous avons vu beaucoup de dents noircis et chez les vieux elles sont tombées.

Il y a des « dessins » différents pour les dents ciselées. Par exemple « denture d'un poisson » là les deux dents incisives du milieu en haut ou ce qui en reste se déroulent en pointe vers les côtés.

Les Dan mangent avec les mains et les dents incisives sont importantes. Car quand les dents modifiées des vieux gens tombent, elles se sculptent une petite cuillère pour mettre les morceaux proprement dans la bouche. Les vieux leurs donnent des noms émouvants. Une cuillère de notre collection est nommé « je ne te donne pas la faute » parce qu'avec ma bouche sans dents je perds en mangeant ensemble. Un autre nom est « je t'abandonnerai à mes enfants » (« toi et mes enfants, c'est tout qui reste de moi » ou « petite cuillère de bois, tu vas me survivre tellement je suis vieux »).

L'arrachement d'une dent nous était décrit ainsi chez les Kran : on coupe la dent avec un couteau ou on y fixe une ficelle autour de la dent et à l'autre bout on attache une pierre qui la tire dehors.

Si on demande les Dan pourquoi toutes ces interventions de denture sont faites, ils répondent « parce que nos pères l'avaient déjà fait comme ça » ou « pour décoration ». Mais on entend aussi que cela sert à mieux mordre.



PL.49

LES TATOUAGES

Tous les Dan ont (en 1950) un tatouage caractéristique : une ligne verticale qui s'étend du milieu du front jusque à la pointe du nez. Nous l'avons remarqué surtout chez les vieux et sans doute appartient-il à la culture Dan depuis très longtemps, car cette ligne est aussi représentée sur les masques et les grandes cuillères. On a l'impression : ce qui est Dan a cette ligne verticale du front au nez. Nous étions très étonnés quand les Dan nous ont expliqué, qu'ils l'avaient adoptée des Bassas.

Les Niqua tatouent poitrines et corps des femmes. Le dessin est composé de traits noirs et fins. Ce sont des ornements géométriques simples. Parfois, nous avons vu un lézard stylisé sur le corps d'une femme. Chaque femme a ses dessins spécifiques mais globalement le répertoire est limité. Les hommes démontrent seulement des petits traits verticaux sur le front et la nuque.

Enfin dans la région des Niqua il y a une vieille forme de tatouages Dan ou les hommes et les femmes portent sur leurs dos un dessin. Il est si extraordinaire, car il n'est pas symétrique mais seulement sur un côté du dos ! Cela est étonnant, car la symétrie est un principe central de l'art Dan.

Chez les autres Dan les femmes portent quelquefois des petits traits sur le front et les tempes. Souvent, sur les joues elles ont un motif que les Dan appellent « la pipe ».

Partout, les Dan nous disent, que les tatouages n'ont aucune signification particulière, même pas les lézards sur le corps des femmes. Parfois, le lézard apparaît aussi sur le dos des cuillères Dan.

Quelquefois les jeunes filles se font complètement tatouer les lèvres inférieures, qui deviennent alors noir bleuâtre.

Les tatouages sont piqués avec un faisceau de trois aiguilles ou gravés avec une lame de rasoir. Dans la cicatrice ils mettent de la suie qui est broyée avec une feuille (« siese ») pour quelle devient visible sur la peau foncée. C'est fait par un homme ou une femme – il n'y a pas de règle en ce qui concerne ceci. On peut se laisser faire des tatouages à tous les âges, même comme enfant.



PL.50

Une fois chez les Kran j'ai vu comment une femme a tatoué l'avant bras de mon interprète Kretti. Un pot couvert de suie a été apporté et on a fait le dessin avec la suie. Avec des piqûres rapides la femme piquait la suie dans la peau. Cela ne saignait presque pas. Kretti expliquait, que ça faisait mal seulement les premières minutes, après il sentait à peine les piqûres. Ils ont fait une pause seulement après une demi-heure.

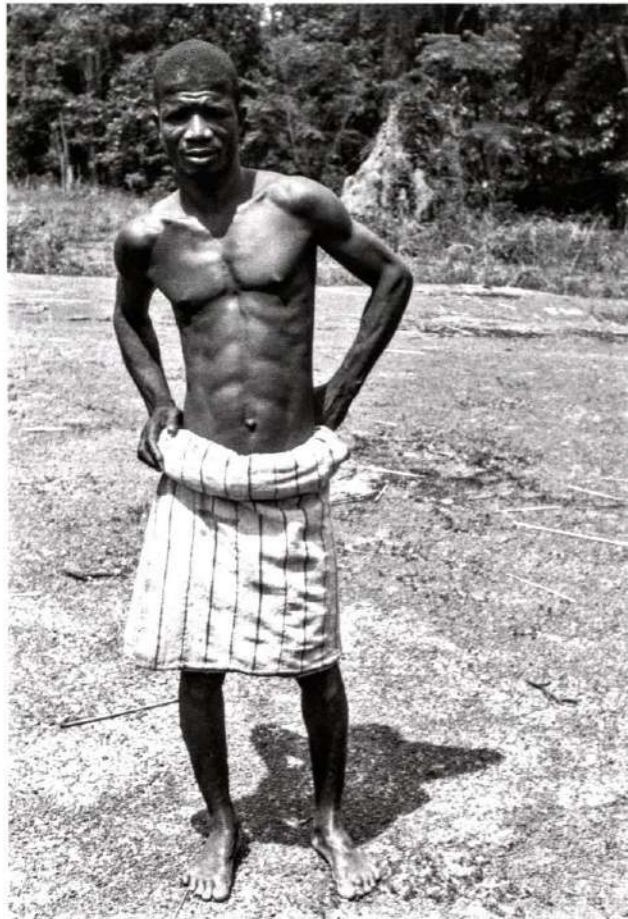
VÊTEMENTS

Les vêtements des Dan ont beaucoup changé durant la dernière génération. Autrefois, jusqu'au commencement du vingtième siècle, les Dan portaient des étoffes d'écorce et des fourrures. Les hommes préféraient les fourrures de singe « uou », qui a un cou blanc. Aujourd'hui (1950) les étoffes d'écorce sont rarement produites et presque plus portées comme habit. On les trouve quelques fois comme vêtement de deuil, parce que « elles appartiennent au monde des ancêtres », mais peut-être aussi parce qu'elles sont simple et pauvre en comparaison avec les étoffes moderne. Seulement les vieux Dan portent encore aujourd'hui quelques fois des étoffes d'écorce. Une étoffe d'écorce qui couvre tout le corps coûte l'équivalent d'une chèvre. Il y avait aussi la mode de porter une espèce d'étoffe à mailles. Il était fabriqué à la méthode des filets de pêche des femmes Dan.

Depuis 1900 les Dan ont troqué avec les Mandingue des étoffes de coton, principalement noires. Ils en faisaient une sorte de courtes robes qui se terminait sous les hanches. Elles avaient seulement trois trous pour le cou et les bras. Les hommes les préféraient pour la chasse, parce qu'elles protégeaient la peau contre les épines et on les voyait mal dans la forêt. Encore aujourd'hui les chasseurs Dan portent ces chemises noires.

Les Dan ont ensuite appris des Mandingue et des Konor le tissage et la teinture. Leurs étoffes sont normalement rayé bleu et blanc, mais souvent aussi simplement blanc. Le port d'étoffes blanches est très répandu à l'ouest du pays Dan. Les hommes les portent enlacé ou noué sur les épaules ou ils les portent autour des hanches en enroulant le bord du haut, formant ainsi un gros bourrelet. Les femmes, par contre, doivent se contenter avec une étoffe bien plus petite, qui ne recouvre pas leurs seins. Le pagne de femme a une certaine valeur. Si on achète des femmes, le prix est fait par tel et tel quantité de pagnes de femmes, jamais d'étoffe d'hommes.

Pour travailler, les hommes portent seulement un cache-sexe ou une espèce de culotte de bain en coton. Les femmes, par contre, portent toujours leurs pagnes, sauf pour aller à la pêche, qu'elles pratiquent quasiment nues. Les petits enfants sont le plus couramment nus. Plus tard les garçons et les filles portent un cache-sexe. Les garçons y ajoutent souvent une bande avec trois pans, les jeunes filles quelques fois un pagne comme les femmes.

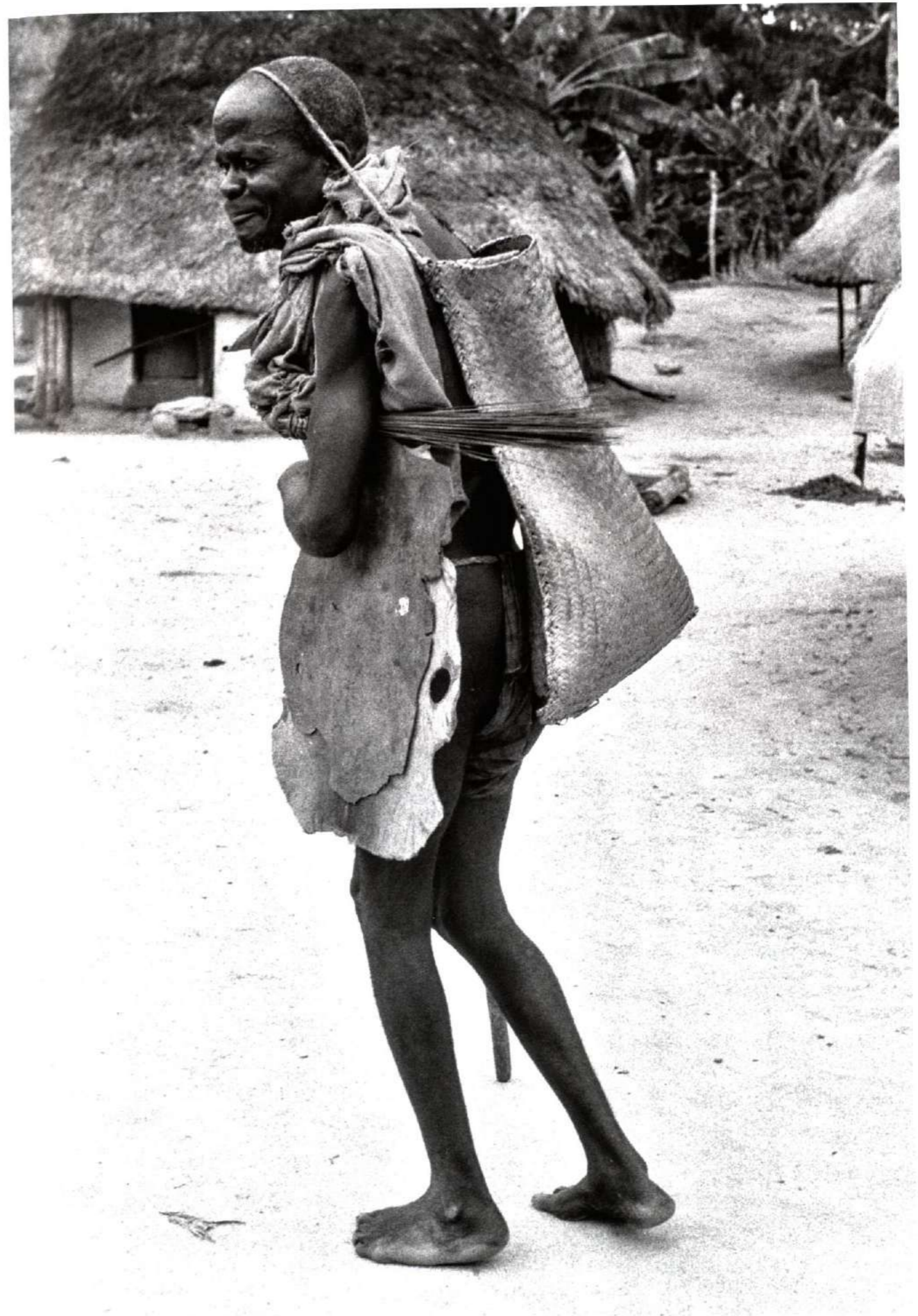
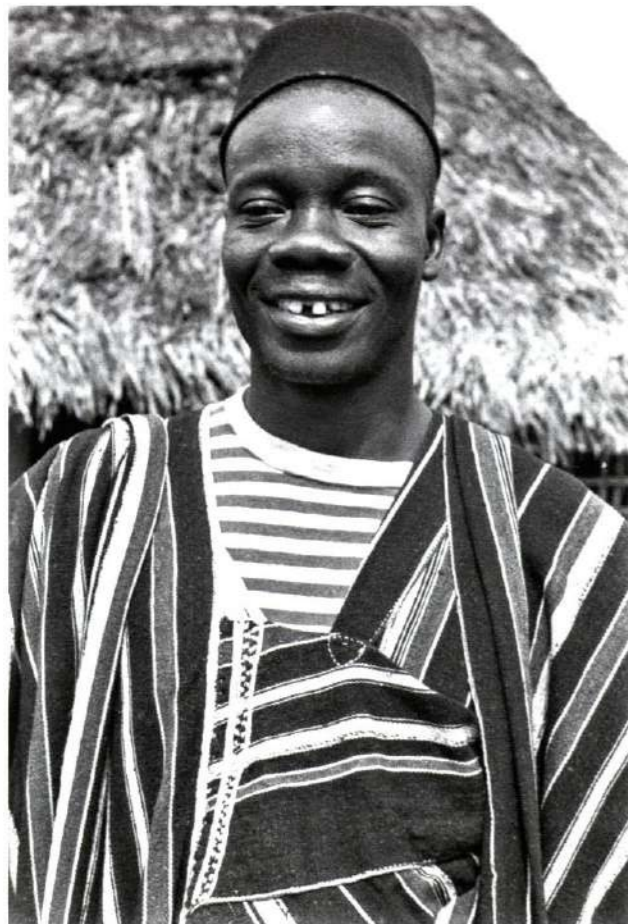


Pl. 51 Habits de Dan I : Un tissu non cousu à base de coton et qui se noue aux reins ou enveloppe les épaules. (Mars 1950)

Pl. 52 Habits des Dan II : Une courte chemise faite à base de coton de plantation et tissage domestique. (Diaple, 1952)

Pl. 53 Habits des Dan III : Les personnes aisées cherchent à imiter les mandingues musulmans dans l'habillement. (Bogentuo, Mars 1950)

Pl. 54 Un vieux Dan s'est préparé pour aller dans le village voisin ; sur le dos son sac de chasse contenant un petit arc et des fleches, sous le bras un siège en cuir et un chasse-mouche. (Meaple-Bona, Mars 1950)



L'IDÉAL DE BEAUTÉ

Mis à part les modifications corporelles, les Dan ont aussi un idéal de beauté, qui est requis d'un partenaire. Nos porteurs ont fait des remarques de temps en temps que dans ce village-ci ou ce village-là, il y avait beaucoup de jeunes filles jolies. C'était à ces moments-là que nous ont reçu des informations sans affectation sur leurs prétentions de beauté : Une belle fille devrait avoir des « petits yeux ». La partie sous les sourcils est si épaisse qu'on a l'impression qu'elle est gonflée et l'œil est visible à travers une fente étroite. Elle doit avoir des dents blanches, des seins fermes et pleins et le corps doit être plat. Comme nous avons déjà dit, les mollets épais sont considérés beaux, aussi les mains grandes et les doigts longs. On ne fait pas attention à la couleur de la peau ; noir ou brun sont également beaux. On disait que jusque tout récemment la femme la plus préférée du grand chef Mongrou avait la peau toute noire, mais que maintenant il en préfère une qui est plutôt brune.

Les femmes grandes ne sont pas appréciées ; les Dan préfèrent celles à moyenne hauteur. Curieusement, les bras doivent être poilus et les sourcils forts. Le cou doit être long, mais les Dan ont tendance d'être plutôt trapus. Les lèvres ne doivent pas être épaisses et le nez ne doit pas être large. Une belle femme est comparée avec une vache « parce qu'une vache a beaucoup de chair ». Dans une chanson on chante « qu'elle marche comme une vache ».

Chez les hommes comme chez les femmes on est sensible à un rire charmant. « Chez tant de personnes on a l'impression qu'elles commencent à pleurer. Non, on doit avoir envie de rire. »

La vanité peut conduire les femmes à empoisonner un enfant qu'elles ont eu très jeune, car elles pourraient paraître moins jeunes avec un enfant d'un certain âge.

Les femmes ne sont pas moins exigeantes en ce qui concerne la beauté des hommes. À Kampleu, chaque jour un homme est venu auprès de chez nous qui était autrefois un amant célèbre au pays des Dan à cause de sa beauté et son habileté à la danse. Il nous racontait que les femmes lui envoyaient des cadeaux de loin, une fois une bague, une fois un repas délicieux. Elles arrachaient avec leurs dents un morceau d'une noix de cola et la lui donnaient, pour dire « je t'aime ». Quelques fois, quand il rencontrait des femmes sur son chemin, elles l'entouraient et chacune à son tour le portaient sur son dos pour lui faire des honneurs.

La fin de ce Don Juan Dan était triste : « On m'a ensorcelé et j'ai attrapé la maladie du sommeil. On n'a jamais trouvé le coupable, mais c'est bien possible que c'était un des danseurs du groupe dont j'étais le capitaine. Un jour, j'étais à Gappleu avec le grand chef Mongrou pour danser. Les gens, là-bas, m'ont mis de l'huile sur les épaules comme on fait quand on veut honorer quelqu'un, et là-dedans était la mauvaise médecine, qui m'a rendu malade. Alors les belles femmes me quittaient car mon esprit était troublé et je devenais de plus en plus sale. Aujourd'hui, je dois préparer mes repas moi-même car personne ne veut manger avec moi. Quelques fois mon frère me rejoint mais il ne préfère pas, parce que pendant trois ou quatre semaines je ne me lave pas. Aucune femme se trouve pour m'apporter de l'eau. Ma fille s'est mariée ici et mon fils est aussi dans ce village. Il me rejoint de temps à temps quand je traverse le village ou quand je danse ».

Parfois, ce danseur se met en route à travers la campagne sans dire mot à personne et sans raison. Toutefois, il a pu nous raconter son sort et il dansait et chantait pour gagner un peu d'argent pour acheter de la nourriture. Il répondait à nos questions qu'il n'inventait pas de nouvelles danses, mais qu'il dansait les très anciennes danses que son père le grand performer de masque lui avait enseigné.

LA PROPRETÉ

Les Dan sont un peuple très propre et ils se lavent chaque soir avec de l'eau chaude. Ceux qui ont les moyens le font aussi le matin. Les hommes s'accroupissent sur une dalle en pierre derrière la case et se lavent avec un tampon fibreux : d'abord les mains, ensuite la tête et le visage en pressant les mains contre les yeux et le nez en se mouchant vigoureusement. Pour la toilette, on n'utilise pas de savon, bien que les Dan en fabriquent pour faire le linge (voir « Vie de village »).

Les femmes ont des endroits dédiés à faire leur toilette, pavés de pierre pour permettre l'évacuation de l'eau, qui se trouvent au bord de la forêt derrière les cases des familles, là où le feuillage barre la vue. Les sentiers vers ces endroits doivent être évités par les hommes.

Les nourrissons et les petits enfants sont lavés avec de l'eau chaude par la mère ou la grand-mère en début de journée quand le soleil brille déjà assez chaudement. Il arrive de voir une fillette de dix ans laver sa petite sœur soigneusement. Lors de cette toilette, la mère souffle plusieurs fois dans une, puis dans l'autre, narine pour en faire sortir ce qui doit en être retiré.

Depuis environ dix ans, les Dan du Liberia érigent au bord du village des clôtures rondes avec des pétioles de palmier d'environ 1,5 m de diamètre. Le sol y est creusé et rempli de pierre pour permettre l'évacuation de l'eau. Les hommes ainsi que les femmes s'en servent.

Se laver à l'eau chaude requiert beaucoup d'effort des Dan, car le point d'eau est souvent loin, ce qui rend la tâche d'apporter la quantité d'eau nécessaire pénible pour les femmes, déjà fatigué par le travail quotidien. Un homme ne chercherait jamais lui-même de l'eau. Cependant c'est non seulement le sens de la propreté qui incite les Dan à se laver : la chaleur et l'humidité permet à la sueur à peine de s'évaporer ; raison pour quoi l'on a au soir l'impression que la peau ne peut plus respirer, d'autant plus que le travail agricole mélange de la poussière à la sueur. C'est pourquoi le bain du soir est perçu comme une délivrance qui fait renaître.

Ils accordent aussi beaucoup d'importance à leurs dents qu'ils tiennent toujours en bon état en se brossant à peu près 5 minutes après chaque repas en utilisant une branche dont les fibres sont effilochées. Ces branches, provenant d'une certaine espèce de buisson, sont stockées sous le toit de la case, près de la sortie.

Pour faire leur besoin, les femmes empruntent un sentier non loin de leur endroit réservé à la toilette, qui mène à un endroit dégagé plus loin dans la brousse. Elles posent une feuille au sol et se nettoient également avec une feuille ou un épi de maïs, mais toujours avec la main gauche pour que la main droite reste propre. Ensuite elles reposent une feuille par-dessus et jettent le tout dans la brousse. Pour ainsi faire, la main droite peut toucher le paquet seulement sur un tout petit bout.

Si, par hasard, un homme voit une femme faire son besoin, c'est très malencontreux pour tous les deux. L'on dit que dans ce cas, ils doivent partager un moment intime, même si elle est très vieille, pour qu'elle ait aussi à garder un secret car, en principe, elle devrait signaler l'évènement à son époux. Si, ensuite, elle passe à côté de l'homme en question dans le village lorsqu'il est en compagnie de ses amis, il quitte le groupe pour signaler, alors que son passage lui rappelle l'évènement, qu'il ne révélera à personne ce qu'il a vu.

Les hommes, eux, pour faire leur besoin, quittent le village sur un des sentiers principaux. À environ 100 mètre du village, chacun a un sentier qui mène à son endroit personnel dans la brousse. Contrairement aux femmes, ils ne nettoient pas leur endroit en jetant les « déchets » dans la brousse. En saison des pluies, on cherche un arbre tombé pour ne pas barboter dans les immondices. Aux invités étrangers, l'hôte montre le sentier vers son endroit. On nous raconte en souriant que les garçons essaient de s'asseoir sur les troncs d'arbre comme les adultes. Contrairement à certains voisins des Dan, ils ne soulagent pas leur besoin dans une rivière et il est interdit de choisir son endroit près du point d'eau.

Le chef a souvent un endroit à lui, ressemblant à celui des femmes, mais formant un ensemble avec son lieu de rencontre qui sert aux palabres et à la boisson. Cet endroit se trouve à un endroit frais, défriché dans la brousse. Quand les villageois vont à une discussion, ils disent qu'ils vont au « toilettes du chef ». À cet endroit réservé au chef, il stocke aussi une partie de ses affaires, par exemple des noix de cola.

Incité par le gouvernement, on voit parfois des latrines publiques au bord des villages Dan dont l'hygiène reste à désirer. Elles sont un endroit idéal pour la couaison de mouches, alors que les excréments se décomposent presque complètement après seulement deux jours dans la brousse, exposé au soleil, la faune et la pluie.

Il y a beaucoup de règle, surtout pour les femmes, qui concernent la propreté. Les filles se doivent d'être très propres si elles veulent prétendre à un homme bien. C'est une qualité très importante. Si une femme ne veille pas à la propreté de son foyer, si, par exemple, elle garde le seau d'eau pour la toilette près du seau d'eau pour la consommation ou si elle fait la cuisine alors qu'elle a un rhume, personne de la famille mangera ce qu'elle fait à manger. Si il y a plusieurs femmes au même foyer, elles évitent de faire la cuisine lors des menstrues.

LE MARIAGE ET LA VIE EN FAMILLE

(Le lecteur trouvera beaucoup d'information sur la vie des femmes Dan de façon détaillée dans le livre « Schwarze Schwestern », « Soeur noire » de Ulrike Himmelheber.)

Les Dan trouvent naturel le fait qu'il y ait des relations sexuelles entre des personnes avant le mariage. Pour eux, par exemple, la jeune fille a un besoin pressant d'avoir un partenaire; si elle n'en trouve pas elle peut en mourir.

C'est différent pour les garçons. Il n'y a pas longtemps qu'on entretenait une chasteté chez les garçons. Ils étaient circoncis seulement à l'âge de 20 ans. Avant la circoncision la relation sexuelle avec les jeunes filles était défendue. Aucune fille ne le tolérait. Jusque à cet âge le garçon pouvait rester nu comme un enfant. Il ne servait que comme messenger d'amour pour ses frères aînés. « La vie chaste en jeunesse laissait les hommes devenir vieux. C'est la raison pourquoi tu vois tant de vieillards distingués et robustes dans nos villages ». « Un garçon qui a des relations sexuelles avant qu'il a vingt ans, devient somnolent et malade ».

Les relations entre les gens qui ne sont pas mariés sont très communes et se passent comme suit: d'abord il appartient à l'homme de déclarer ses sentiments à la femme, car il n'est pas autorisé dans la société Dan que l'initiative vienne de la femme. Elle peut montrer sa sympathie à son prétendant seulement à travers les plats délicieux qu'elle lui offre ou en lui apportant de l'eau pour la toilette. L'homme se sert d'un messenger d'amour et la femme doit aussi avoir une autre femme qui sert de médiatrice. Si elle reçoit une motion elle répond: « Je vais le prendre en considération » et elle se renseigne chez les autres femmes de la réputation de l'homme. S'il est laid, s'il manque de manières, il reçoit un refus. Si on lui fait des compliments, la médiatrice transmet l'accord.

NÉGOCIATION DE MARIAGE

Chez les Dan la femme est une véritable marchandise. Elle peut coûter une ou deux vaches. Mais ce n'est pas tout, il y a d'autres biens qui peuvent s'y ajouter, soit des tissus, des moutons. Souvent ces éléments cités peuvent carrément remplacer les vaches. Dans le temps, quand il y avait moins de vaches au pays Dan, on achetait des femmes avec des lourds anneaux de laiton qui substituent encore aujourd'hui souvent les vaches. Il est de coutume chez les Dan que le père achète à son fils sa première femme, car celui-ci en tant que jeune garçon, n'est pas encore capable de payer une si grosse somme.

Si l'on veut réserver une fillette pour un mariage ou si l'on n'a pas encore les moyens d'acheter une femme, alors le prétendant peut simplement faire payer par versements échelonnés. Certains Dan recensent les paiements faits avec des petites répliques en bois des biens qu'ils ont reçu et les suspendent à un fil dans la case. Par contre, le premier versement ne compte pas.

Dans ces circonstances l'homme se doit de faire des cadeaux aux parents de la fille à chaque fois qu'ils seront en visite dans son village et cela même si la femme ne vit plus. Il doit constamment apporter de l'aide à sa belle-famille. En un mot ses dettes ne finissent jamais. Un homme peut hériter d'une femme au même titre qu'il hérite d'un bien matériel. Le droit de succession va au fils aîné; si il n'y a pas de fils, c'est le frère qui succède ou, si il est décédé, le fils du frère. « J'avais deux femmes principales. J'avais en effet hérité une du frère de mon père. »

Un mariage peut se faire de différentes manières: les deux sujets du mariage peuvent se rencontrer par pure sympathie, ou bien la fille est achetée par son prétendant ou par le père de celui-ci, quand la fille est encore petite. Dans le deuxième cas elle reste chez ses parents, au moins jusqu'à ce qu'elle ait l'âge de la maturité. C'est seulement quand la mère est d'accord qu'elle quitte la cour familiale pour ensuite assumer, en tant que femme la plus jeune, un statut subalterne au foyer de l'homme. Son statut est, quand même, bien différent de celui des filles esclaves. Souvent le père achète une fille de cette manière pour son fils pendant que celui-ci est encore gamin.

Bien que ce genre d'échanges, dans un tel cas, se passe strictement entre les hommes adultes, les enfants néanmoins forment une relation particulière. Souvent nous rencontrons sur le chemin ou dans un village loin de chez eux des jeunes que nous connaissons et quand on leur demandait ce qu'ils faisaient ici, leur réponse était: « Je rends visite à ma petite femme. » Dans le village Zegleu, une jeune fille particulièrement belle âgée d'environ 8 ans vient vers notre interprète Dan, fils du grand chef Mongrou, lui donne la main et file ensuite derrière lui sur la natte. « C'est l'une de mes femmes », nous laisse entendre Dan. « je l'ai achetée ici à la chefferie du village » Dan avait déjà des femmes âgées à la maison. Après que l'enfant soit assis un instant en tailleur derrière lui, il a donné à la femme l'autorisation de ressortir. Ils n'avaient pas parlé entre eux mais malgré cela il y avait un certain sentiment profond dans leur rencontre, et Dan rayonna quand je lui disais je la trouvais très belle. Sur le chemin du retour, il nous racontait comment ils en sont venus aux fiançailles (si on peut le dire ainsi). Il y a deux années de cela, une rencontre entre les chefs avait eu lieu. Le chef du village de Zegleu lui avait confié qu'il le préférerait bien, Dan, à tous les autres fils de Mongrou, et sa présence lui faisait grand plaisir. Il disait qu'il avait une petite fille à la maison qu'il voudrait lui donner en mariage. Dan était d'accord bien qu'il ait jamais vu la fille auparavant, et offrit d'abord des tissus au chef. Depuis lors il a commencé à payer le prix d'achat et il a jusqu'à ce jour payé en espèce et en biens (il dénombre des tissus et des pots, tous des produits importés) trois cinquième du prix. Il en est parfaitement conscient.

D'une fille fiancée de cette manière, on s'attend à ce qu'elle n'ait pas de relations intimes avec d'autres garçons quand elle



Pl. 55 Des femmes pilant du riz. En avant plan, une femme vannant du riz. (Décembre 1949)

grandit, même si le fiancé habite un autre village (ce qui est généralement le cas). Les filles qui ne sont pas destinées au mariage ne sont soumises à aucune restriction, et l'on n'a aucun choc à marier une fille qui a déjà donné naissance à un enfant. Si la mariée meurt, l'on se contente de prendre une autre fille en remplacement. Il arrive même que l'enfant soit acheté depuis le ventre maternel. Si l'enfant est un garçon l'acheteur l'accepte en tant que son propre fils. Un tel enfant adopté est appelé Magua. Déjà à la femme enceinte on apporte de temps en temps des vivres en lui disant: « ton enfant devra être soit ma belle fille ou mon fils ».

Quand l'enfant élu est encore un enfant, on met l'accent, pendant le choix, sur la conduite des parents, à savoir si ceux-ci sont des gens corrects, travailleurs. Si elle est adulte, on observe la jeune fille elle-même, on se renseigne sur son mode de vie sans s'intéresser à son origine. Très souvent, le père se marie à une femme considérablement plus jeune dans l'intention inavouée de plus tard la laisser à l'un de ses fils grandissants en tant qu'épouse. Ses fils vont ensuite se familiariser à la femme, bien sûr derrière son dos mais par consentement tacite. Le jour où le père constate que la fille s'est détournée de lui parce qu'elle est véritablement tombée amoureuse de l'un de ses fils, alors il réunit les vieux du village et leur annonce qu'il laisse sa seconde femme à son fils en tant qu'épouse. Dans un cas le fils quitta sa nouvelle femme. Elle retourna chez le père et offrit à celui-ci un coq blanc et un tapis en guise de réconciliation. En général la jeune fille, dans le cas où le fils l'a prise à son père, a deux ou trois enfants avec le père et est généralement plus âgée que le fils. À cause de cette différence d'âge et des expériences

qu'elle a acquise dans le foyer paternel, on comprend pourquoi elle est la femme principale vis-à-vis des jeunes femmes que le fils mariera plus tard. D'un fils qui n'est pas marié et dont le père a une jeune femme on dit qu'« il attend la femme de son père ». Les femmes, de leur côté, acceptent de se marier à un vieillard seulement si il a des fils attrayant. « Elles se battent ensuite entre elles pour conquérir les garçons. » Lorsque deux personnes ont des penchants l'un pour l'autre, alors, comme chez nous, la déclaration d'amour ne doit pas venir de la fille. Le jeune demandera un jour à la fille si elle l'aime. S'il est exaucé, s'ensuit un temps entre amoureux, un temps pendant lequel il se promène flambeau dans la main à travers la forêt vers le village lointain de la jeune fille. Peu de temps après il offre un premier cadeau à la fille qui n'est certes pas extravagant mais qui relève quand même d'une certaine valeur et dit par la même occasion aux parents de la fille qu'il aime leur fille. La jeune fille vient alors dans son village, il étend une natte devant sa case et asperge la tête et les épaules de la femme avec de l'huile. À partir de maintenant la fille s'appelle Dopoué, c'est à dire « un arbre libre dans le village » – un arbre autour duquel aucune brousse ne pousse et qui rend impossible le rapprochement. Elle est donc à encore libre et peut faire avec les hommes ce qui lui plait. Aux questions portant sur le statut de mariage, ses parents répondront: « on a déversé de l'huile sur elle ». Lorsque la sympathie grandit, il s'ensuit que le jeune homme fait un jour un plus grand cadeau à la jeune fille et la peint avec du jus à base de noix de colas. Désormais on l'appelle « ga-jé » c'est-à-dire l'arbre entouré d'épines. Elle est certes encore libre mais celui qui s'approche d'elle risque de s'attirer des ennuis avec le

prétendant. C'est la fille elle-même qui reçoit ces deux premiers cadeaux et non ses parents. Ils n'ont donc rien à avoir avec le prix d'achat qui est prévu pour après, et n'ont pas besoin d'être remboursés, si la jeune fille quitte le prétendant. Après une longue période de probation l'homme fera un jour à la jeune fille un paiement signifiant. Elle le transmet ensuite aux parents, et le prétendant avouera à ceux-ci qu'il souhaiterait marier leur fille. Il est vrai que ce paiement ne compte pas pour la somme véritable du prix de la fiancée mais les parents diront dès cet instant : « Voinou est la femme de Pé ». Maintenant elle n'est plus libre. Pé doit commencer immédiatement à payer les biens nécessaires au mariage, et doit dès lors travailler dans la famille de la fiancée. S'il n'a pas les moyens pour doter la famille il le dit aux beaux parents. « Je vais le faire savoir à mes parents. » Une nuit, il disparaît avec la jeune fille en direction de son village natal. Les parents de la fiancée le savent exactement mais font comme s'ils ne pouvaient pas s'imaginer ou leur fille est partie. C'est seulement après environ un mois ils se rendent dans le village du gendre : « Qui a enlevé notre fille ? » On leur donne volontiers des renseignements. Ils se plaignent auprès du père. « Rend-la nous, nous voulons la ramener chez nous ! » « Non » répond-il, « mon fils aime votre fille. » « Très bien, alors fait-nous un bon prix. » Il arrive que la jeune fille demande à ses parents de ne pas encore exiger de paiement car elle voudrait vivre un peu plus de temps avec l'homme pour être sûr qu'il lui plaît vraiment. Parce que si les parents ont déjà pris une partie de la somme d'achat, alors la fille ne peut plus revenir, à moins que tous se soient mis d'accord. Ici l'engagement de l'homme d'aller chez ses beaux-parents et de travailler pour eux, jusqu'à ce qu'il ait les moyens, est à prendre en considération. S'il ne peut pas le faire, alors il doit « voler » la fiancée. Le kidnapping est alors blanchi par le prix de la fiancée que payent les parents. Mais si ni le fiancé, ni sa famille ne peut payer le prix et que les jeunes gens veulent absolument vivre ensemble, alors l'homme reste tout le long de sa vie dans la famille de la femme et méritera sa femme jour par jour par tant de labeur.

La fixation du prix d'achat. Un homme d'environ 50 ans à Gapeu nous raconte :

À l'époque, une jeune fille fut ainsi achetée : nous apportions à ses parents tout d'abord un premier cadeau, par exemple dix tissus, deux moutons et une arme à feu. Les parents de la fiancée diront ensuite : « nous voulons d'abord voir ta case et si tout est en ordre nous te donnerons notre fille. » Ce n'est pas à la case qu'ils faisaient allusion mais ils voulaient savoir si leur fille ira dans une famille de gens aimables et aisés. S'ils la trouvent ainsi, ils la laisseront venir après les prix de fiançailles. Ils apportent alors un cadeau par exemple des tissus, un mouton, beaucoup de pots d'huile, du riz et une natte. C'était ainsi avec l'une de mes femmes.

Le jeune homme dira maintenant : « ce que vous apportez me rend heureux, je dois me rendre chez mon grand frère ou chez mon père pour que nous puissions parler de l'achat. » Il leur montre sa case et leur offre un tissu et une natte. « Ceci, c'est à vous pour pouvoir dormir. » Le jour suivant les parents diront : « aujourd'hui est un nouveau jour et nous voulons parler de nos affaires. » L'homme répondra : « Oh, mes amis, je vous comprends, mais c'est une chose de regarder un cheval

et une autre de l'acheter (proverbe). Cependant, je veux vous donner une vache pour elle. » À cela ils répondent : « Alors donne-nous donc la vache maintenant. » Il peut arriver qu'il doit répondre : « attendez ici cinq jours, d'ici là je vous trouverez la vache ! » Il prendra ensuite l'une de ses sœurs qu'il vendra ailleurs contre une vache chez un autre avec qui il avait déjà préparé l'affaire. Il donne ensuite deux tissus de plus et dit : « Voici une corde avec laquelle vous pourrez emmener la vache chez vous. » À la suite de cela ils se serreront les mains et diront pas mal de fois « kanoujoma », c'est-à-dire bon vent, beaucoup de bonheur. La vache leur est remise et ils retournent chez eux. Voici donc comment on achète une femme.

Le jeune homme rentre ainsi à la maison avec sa femme et elle est dorénavant obligée de travailler pour lui. Il construit une case à côté de celle de sa mère et la jeune fille joue le rôle de sa belle-mère, qui – comme les Dan disent – peut maintenant s'asseoir....

Le dédaigné

Le narrateur ici est un vieil homme à Kpéapleu originaire du village voisin Gbé-Clan. Il a l'air très sérieux, il parle sans inhibitions, doucement en suscitant la sympathie.

Il y avait chez le père cinq fils de même mère. Mon oncle Kibo avait quatre fils et une fille. Un autre frère de mon père est allé vivre loin avec la femme d'un autre parce qu'il ne voulait pas se marier. La sœur de mon père a eu 5 enfants. Ma mère avait sept enfants quatre garçons et trois filles. Quatre vivent encore. Deux de mes sœurs sont plus âgées que moi. Pendant longtemps mon père a eu cette seule femme, bien qu'il soit de coutume dans cette contrée de prétendre si possible à plusieurs femmes. Bien qu'il soit un homme aisé, les filles ne voulaient pas de lui. Son propre demi-frère (de même père) lui avait lancé un sort dans une société secrète pour qu'il n'ait aucune chance avec les femmes. Un frère cadet à mon père vivait avec lui dans la même case. C'est ce frère cadet qui m'a engendré. Le frère aîné était donc mon père (chef de famille), alors que j'appelais mon véritable père « frère » car j'étais le fils d'une femme qui était celle du frère aîné. Elle était la seule femme à la maison. Les deux frères avaient donc une femme ensemble. Quand j'ai grandi, je disais à mon père : « Je veux maintenant me charger du travail. Ne te fatigue pas davantage. » Je partais ensuite chez un débomé (conseiller) et je l'ai prié de me faire une magie, pour qu'une autre femme vienne à la maison et que ma mère n'ait plus à travailler. Le conseiller fabriqua la solution et dit : « tu auras 4 femmes. » Maintenant tu dois aussi savoir que j'ai un petit garçon d'une veuve dans une autre case. Le conseiller me disait que je devrais acheter à ce dernier une fille, et là j'aurai les trois autres femmes pour moi. « Mais si tu ne parviens pas à trouver une fille au petit garçon, toi non-plus tu n'auras pas de femme. » Et là je me suis mis à chercher une femme pour mon garçon, mais je n'en trouvais aucune. Finalement j'ai fini par trouver la fille adulte d'un chef, qui était d'accord. Je suis allé chez le père, il disait : « Tu dis que tu veux la fille pour ton garçon, mais je pense que tu la veux pour toi-même. » Il emmena avec lui beaucoup de chanteurs dans notre village. Il me disait « apporte une natte à chacun pour passer la nuit » (pour vérifier si nous sommes aisé). Et ensuite il exigeait encore plus au point où on devait susciter tout le monde. Mais voilà que mes parents étaient riches bien qu'il y ait seulement une femme à la maison. Et ils ont payé un prix inhabituellement élevé pour la fille. Le chef ordonna : « Tue un mouton ! »

J'ai répondu : je ne veux pas le tuer mais te l'offrir aussi à titre de prix de fiançailles. C'est un avantage pour le bénéficiaire puisque le mouton aurait été sinon mangé par tous. Je suis allé chercher un mouton femelle et un bélier et les ajoutai à tous les autres biens. Alors le chef est retourné dans son village et m'a laissé sa fille.

Seulement quelques semaines plus tard, quelqu'un m'a fourni une autre femme et peu après ils m'ont apporté le nom d'une femme ; c'est-à-dire qu'on m'a parlé d'elle et on engageait de cette manière les fiançailles. Après cela mon père mourut et encore une fois quelques années après précisément l'année dernière ce fut le tour de mon géniteur. Depuis lors j'ai encore une fois marié une autre femme.

L'avant dernière avait donné naissance à beaucoup d'enfants, mais seulement l'un d'entre eux vit. Les enfants mouraient toujours avant qu'ils apprennent à marcher. La mortalité infantile a une certaine raison, je ne la connais pas. Ils tombent malades et meurent par la suite. La dernière femme est présentement enceinte.

Des quatre femmes, deux sont mortes. Seule celle que j'ai achetée à mon fils vit ainsi que celle que j'ai marié en dernier. Depuis lors je n'ai pris aucune autre femme, mais maintenant je réfléchis à comment en trouver une autre, cette fois-ci pas pour moi mais pour mon fils. J'ai maintenant des cheveux blancs. (Il passe la main dans ses cheveux.) L'enfant grandit pourtant. La femme que je lui ai achetée autrefois n'est jamais devenue sa femme. Je l'ai fait seulement suivant les conseils du débomé. En réalité je l'ai eu comme ma femme.

En réponse à nos questions il nous dit :

Mon père m'aimait, plus que ma mère ne le montrait à mon égard. Mais aussi mon géniteur m'aimait beaucoup. Il était le premier à m'offrir une machette et me donnait toujours des vêtements. J'apprenais à tisser, à coudre, et à peindre. Ce sont des métiers qu'exerce ma famille. J'étais un bon danseur et on m'appelait aussi pour abattre les grands arbres dans les plantations. Cela nécessite une à deux heures et pour les très grands cela dure environ de neuf à trois heures. En tant que jeune homme j'étais toujours épanoui. Mais cette année, j'étais si souvent malade que le médecin m'a mis dans un camp dans la brousse. Mais sinon, je n'avais jamais de difficultés dans ma vie.

À nos interrogations sur l'éducation dans la cour familiale, il répondait : oui, j'ai eu des relations avec bon nombre de femmes. Une fois, l'homme à qui on a fait du tort m'a pris mes bijoux de jambes et ma ceinture en guise de compensation. Mon père m'a ensuite dit : « Vois-tu, l'on ne doit pas faire cela ». J'ai une fille et un garçon en vie. Je les aime tous deux de la même manière. L'on souhaite un garçon comme premier enfant parce qu'il devra plus tard remplacer soi-même.

LES SERVANTES

Nous ne devons pas ignorer que dans les familles aisées des Dan vivent de petites filles venant d'autres familles ou d'autres villages qui ne sont pas vouées à être des futures femmes pour les fils de la famille mais plutôt comme servantes. On les appelle les « petites femmes ». Dès l'âge de douze ans nous trouvons ces enfants, au travail de l'aurore à l'aube, à transporter de l'eau et des fagots, laver les pots et faire la lessive, et surtout à faire le plus dur travail : piler le riz et le manioc, alors que les filles de même âge de la maison flânent dans le village ou, à la rigueur, font les travaux les plus faciles. Mais quand on sait à

quel point la jeunesse Dan souffre de la faim, on comprend que ce n'est pas forcément un mauvais sort de travailler dur chez les gens aisés et à travers cela, avoir assez à manger. Le bien-être de ces servantes dépend du caractère de la femme principale du foyer. Une bonne maîtresse de foyer est gentille envers ses filles de ménages au même titre que ses propres filles ou celles de ses coépouses. Les filles, quant à elles, gagnent leur sympathie en lui faisant preuve de respect.

Au village Blaleu une « petite femme » chantait son sort accompagnée de deux autres femmes, deux hommes et deux tambourineur :

Le jour de la fête de la vache, le nom de la vache est célèbre. Mais que pouvais-je faire pour que les gens magnifient mon nom ?

Vous avez consommé la vache mais vous ne m'avez rien donné.

Neipie (une jeune fille) m'a fait certes du bien.

Quand vous tuez une vache, vous louez son nom.

Moi Wassi, je dois être mon propre ami.

Laisser moi magnifier cet ami (moi-même).

Le chœur : Oui, magnifie-le.

Et dans une deuxième chanson, elle chantait :

Quel genre de femme as-tu mariée au point de ne considérer plus personne et d'être aussi fier ?

Le jour où l'on tue une vache, le nom de la vache est grand. Qu'est ce qui pourrait rendre mon nom célèbre ?

J'ai cassé des fagots, chargé de l'eau.

J'ai rendu les cases propres mais personne ne magnifie mon nom.

Si il (le garçon cité dans les premières lignes) veut devenir un arbre de fer (têtu)

laissez-le donc.

Laissez-moi magnifier les autres afin qu'ils reconnaissent mes exploit.

Je n'ai aucun enfant, le seul que j'ai eu ils me l'ont acheté et l'ont emmené.

Laissez-moi magnifier aussi Nousa et Woké (deux filles) Si vous magnifiez Nana, elle deviendra célèbre.

Vous mangez de la viande de vache, à moi vous n'en donnez pas.

LA POLYGAMIE

Les femmes ont beaucoup de tâches à faire. D'un certain point de vue, cela rend la polygamie nécessaire. On peut même dire que c'est la femme qui fait vivre la famille. L'homme s'occupe des choses que la femme ne peut pas faire physiquement, par exemple défricher les bois. Ensuite il « remet la plantation à la femme ». Elle travaille alors la terre entre les racines avec la houe, plante du riz ou du manioc, fait du désherbage et récolte la moisson. En plus, elles recueillent des animaux mangeable dans la forêt, pêche, apporte des fagots et de l'eau, fait la cuisine, fait le ménage, donne naissance à des enfants et les surveille. Une fille Dan, encore célibataire, chante ce fardeau avec ces mots :

« Je ne veux jamais me marier, car quand on se marie, il faut porter du bois sur la tête tous les jours, au point que les cheveux poussent mal,

si jamais quelqu'un paye un prix pour moi, je ne le marierais quand même pas.

Même si il me menace avec une machette ou une lance – je ne le marierais quand même pas.»

Il serait possible d'objecter à la chanteuse que les filles Dan sont généralement fières de se marier jeunes. Il faut noter qu'autrefois, lorsque le pays Dan était en guerre presque tout le temps, l'homme avait la tâche de protéger la famille (voir chapitre « Guerre »). Notons aussi que près de la résidence du chef de Towé vit une femme qui pratique aussi bien les tâches féminines que masculines, c'est à dire le défrichage et la chasse à l'arc et au fusil.

Tout ce travail est un vrai fardeau pour la jeune femme, d'autant plus si elle a plusieurs grossesses. Les Dan disent qu'une femme enceinte doit a fortiori travailler dur, sinon l'enfant sera paresseux. Mais cela a ses limites et c'est tout à fait possible que ça soit la femme qui demande à son mari d'acquiescer une autre femme afin qu'elle puisse l'aider à faire ses tâches. Cela nécessite, bien évidemment, qu'ils aient amassé assez de biens pour pouvoir ce le permettre. En général, l'homme discute de son choix avec sa femme, car c'est elle qui devra travailler avec « la nouvelle ».

Ensuite, on les voit piler le manioc ensemble pour le même mari et, après quelques années, peut-être seront-elles à trois ? Si elles travaillent bien, elles pourront être dix ou même beaucoup plus chez les chefs Dan très aisés.

Le mari a lui aussi ses raisons pourquoi vouloir avoir plusieurs femmes. La qualité d'être économiquement habile est de grande importance dans son évaluation d'une femme. Si elle ne tombe pas enceinte, elle n'est pas renvoyée chez ses parents, car « ne peut-elle pas quand même planter du riz ? »

De plus, la mortalité infanto-juvénile est particulièrement haute, raison pour laquelle la descendance ne peut que être assuré avec plusieurs femmes (voir le chapitre sur l'éducation). Un médecin allemand dit que dans l'arrière-pays du Liberia la moitié des enfants meurent au cours de leur première année. Notons que c'est seulement l'avancé de la médecine moderne qui a changé ceci chez nous et que, aujourd'hui encore, des conditions similaires sévissent dans les pays du sud de l'Europe. – Les femmes elles aussi meurent souvent en couches ; s'ajoutent à cela l'infertilité ou la stérilité d'enfant unique causé par la gonorrhée qui est également redouté chez nous ; lors de la première grossesse, les gonocoques montent dans les trompes de Fallope et causent leurs occlusions et des inflammations ce qui empêche toute future fécondation. Cette maladie c'est fortement répandue en Afrique durant ces dernières décennies. Autrefois, quand les différentes ethnies se combattaient, les gens se déplaçaient peu par peur d'être vendu en esclavage ou d'être tué. Aujourd'hui, les gens courent le monde, vont travailler quelques mois sur la côte, et ceux qui y font fortune rentrent parfois rendre visite à leurs familles, surtout pour les funérailles ou les fêtes commémoratives. C'est ainsi que la gonorrhée c'est fortement répandue.

Le récit « Un homme à plusieurs mariages » (plus loin dans ce livre) témoigne de ces tristes conditions. Le conteur a marié dix femmes l'une après l'autre. Quatre restèrent sans enfant, deux sont mortes avec leur premier enfant, deux ont eu des enfants qui sont tous décédés par la suite et seulement deux ont eu la chance d'avoir des enfants en vie et y avoir elle-même aussi survécu.

Une dernière raison pourquoi les hommes souhaitent avoir plusieurs femmes est que les femmes Dan allaitent non pas seulement une année, mais pendant trois ans par manque de lait d'origine animale. Pendant cette période d'allaitement les femmes ne doivent pas concevoir d'autres enfants, car cela priverait l'enfant de sa nourriture. Honte au mari si cela arrive néanmoins ! C'est la raison pourquoi le mari envoie souvent la femme dans son village natal jusqu'au sevrage de l'enfant. Pendant ce temps, le mari ne veut quand même pas être sans compagnie féminine.

Il n'y a aucun doute que les époux observent cette règle, en général, rigoureusement. Par contre, il arrive que la femme empoisonne un enfant parce qu'elle veut absolument rentrer chez son mari, un crime rarement découvert à cause de la forte mortalité infanto-juvénile. La plupart du temps, en revanche, les femmes ne désirent pas d'hommes durant l'allaitement.

La question s'impose, si les Dan ont tellement de femmes que chaque homme peut avoir plusieurs femmes. Si on leur pose cette question, ils répondent promptement : « Mais bien sûr, il y a beaucoup plus de filles ! » Effectivement, Dr. Junge a constaté qu'il y avait dans l'arrière-pays du Liberia 1,8 femmes pour un homme. Cela n'est pas surprenant si l'on pense aux guerres qu'il y avait dans le temps, aux accidents de défrichage entraînant des septicémies et aux morsures de serpent auxquelles les hommes sont exposés lors de la chasse. De plus, la mortalité infanto-juvénile est plus grande pour les garçons que pour les filles. D'un autre côté, les femmes meurent souvent en couches, mais apparemment cela ne compense pas la mortalité masculine.

Vu que les Dan aisés ont bien plus que deux femmes, ils devraient bien y avoir un risque que beaucoup d'homme soit sans femme. Mais voilà que, quand un homme a beaucoup de femme, il ne vit en réalité seulement avec trois ou quatre d'entre elles. Les autres sont loué à des hommes, qui de leur part acceptent de travailler pour lui. Mais ce genre d'affaire n'est permisible seulement dans le même quartier du village. Si un étranger veut louer une femme, il doit emménager dans le quartier du village de la femme. La femme demeure la possession du propriétaire, car c'est bien lui qui a payé son prix. Si le locataire se sépare de son employeur, la femme rentre chez son propriétaire ainsi que ses enfants conçus avec le locataire, sauf s'il peut les racheter. Des différentes valeurs de la femme, le propriétaire cède au locataire seulement sa valeur en tant que ménagère et membre du sexe opposé. En contrepartie, il reçoit la main-d'œuvre du locataire. La femme continue de travailler sur la plantation du propriétaire et il peut vendre ses filles.

AMOUR, FIDÉLITÉ

La conduite des Dan en matière d'amour est bien contradictoire, mais peut-être qu'un Dan trouverait nos conduites tout aussi incohérentes. Chez les Dan comme chez nous les établissements sociaux cherchent à conduire les sentiments naturels sur un chemin déterminé ou même les contrecarrer, et il en résulte une conduite contradictoire selon que l'homme agit selon ses pulsions naturelles ou par nécessité sociale.

Des deux côtés, l'infidélité est très fréquente. Dans un quotidien étroit dans un village où la vie se passe à l'extérieur de jour comme de nuit, la tentation est trop grande. Le mari doit cacher à sa femme ses infidélités, même si celui-ci n'est aucune-

ment menacé de punition. La femme, par contre, serait violemment battue par son mari.

Avec notre interprète Tamé, un garçon particulièrement aimable, ses amis voyageaient à volonté vers l'étranger, parce qu'il avait toujours assez à manger, même en temps de pluie, tant était-il aimé des femmes. Quand il a raconté un jour à un homme marié comment ses femmes s'étaient bien occupées de lui, ce dernier était choqué : « une telle chose est à garder en secret », enseigna-t-il au jeune homme inexpérimenté.

En ce qui concerne l'infidélité de la femme, il faut surtout prendre en compte que le Dan achète sa femme, elle est donc sa possession, sa propriété privée, et aucun homme non autorisé n'a le droit de la toucher. L'infidélité conjugale de sa femme touche son cœur si il aime véritablement sa femme, mais, en tout état de cause sa conscience d'en être le propriétaire. Autrui à fait main basse sur sa propriété, pour laquelle il a dû lui-même travailler pendant des années pour l'acquiescer. Parfois, il y a des actes de vengeances sanglants s'il s'agit d'un amour blessé, mais dans la plupart de ces cas, s'ensuit seulement des palabres pour dédommager le mari parce qu'il a joui contrairement à la loi d'une chose qui appartient au marié. L'événement, dans la plupart de ces situations, est perçu de façon objective. On y voit – pour nous c'est incroyable – les femmes elles-mêmes informant leurs maris de l'incident, le dédommagement sera ensuite fixé au cours des palabres publiques et détaillé et sous l'audition des parties prenantes, après quoi le mari et l'homme adultère peuvent néanmoins continuer à être meilleurs amis. Il n'y a aucun doute que beaucoup de maris incitent leurs femmes à l'adultère pour s'enrichir du dédommagement.

Il y a pas mal de raisons à l'aveu de la mariée. Avant tout elle veut conserver sa renommée de bonne épouse, ce qu'elle fait si elle confesse et accepte la punition. Il en a toujours été ainsi que les femmes commettent l'adultère, et un homme raisonnable doit compter avec cela. Mais elle doit confesser pour que l'homme puisse exiger un dédommagement de l'homme adultère. Il peut aussi arriver que la femme ait été déçue par son amoureux – il ne lui a pas fait assez de cadeaux – et le dénonce pour exprimer sa colère. Si son amant est un homme désiré par toutes les femmes du village, alors elle aime le dénoncer pour se vanter et mettre les autres femmes en colère. Une raison de confesser est aussi l'accouchement ; si la femme n'a pas allégée sa conscience, elle aura du mal à donner naissance. De temps à autres une femme accuse à tort seulement pour susciter les disputes entre les hommes, les femmes se sentant comme front commun vis-à-vis des hommes pour qui elles doivent travailler si dur.

C'est surtout le peur de « l'homme à l'eau chaude » qui pousse la femme à confesser. Ce Yi sye domé peut, à l'aide de moyens magiques qu'il a hérité de ses ancêtres, vérifier la fidélité de la femme. Il a plusieurs méthodes à sa disposition.

Une de ses méthodes – celle qui lui donna son nom – consiste à ordonner à la femme de mettre sa main dans de l'eau bouillante. Si cela lui donne des ampoules, elle a été infidèle. Ou on lui presse un fer rouge sur le mollet. Ici aussi, c'est la formation d'une ampoule qui la trahit. Il peut percer son bras avec une aiguille, si elle ne saigne pas, alors elle est innocente ou encore il jette une potion magique aux yeux de la femme, si elle y pénètre, elle est coupable. Il n'est pas rare que cette der-

nière procédure conduite à l'aveuglement. La peur de ces procédures douloureuses amène la femme à préférer de faire un aveu à temps. Certains hommes mariés testent régulièrement leurs femmes de cette manière, d'autres seulement quand ils ont des soupçons. Nos porteurs font venir Yi sye domé lorsqu'ils reviennent d'un voyage de plusieurs semaines chez leurs femmes.

Une raison d'avoir des soupçons sur la fidélité est de mise si l'homme a beaucoup de malheur dans son travail ou avec ses biens, car le malheur pour l'homme vient souvent du fait que la femme a un amant. Il peut aussi arriver que le nourrisson de la femme soit malade, et là, l'on reconnaît que la femme a eu de nouveaux rapports sexuels alors que son époux ne la touche pas.

Les avortements surviennent assez fréquemment, nous font savoir les Dan. Il y a avant tout deux raisons, la peur que l'on découvre l'infidélité conjugale et la haine face à l'époux. La femme boit soit un thé à base de feuilles précises, soit elle cogne le bas ventre avec un objet solide. Les fausses couches et les accouchements prématurés sont si fréquents que l'on ne peut jamais savoir qu'une telle intention était à la base. C'est pourquoi les femmes ne sont pas punies pour ça.

Pour cacher sa femme des prétendants injustifiés, le Dan entretient toutes les nuits durant du feu dans sa case. Celui qui se réveille entretient le feu en le réapprovisionnant d'un fagot. Le chef de famille veut savoir qui passe la nuit chez sa femme et si celles-ci sont toutes présentes.

Le fait que le Dan soit prêt dans les circonstances particulières à laisser sa femme à d'autres hommes s'explique par le sentiment d'être possesseur dans les questions conjugales. Nous lisons déjà qu'elle est prêtée aux hommes qui travaillent en contrepartie dans les plantations du mari. La femme peut aussi être donnée en gage lorsque l'on a besoin d'une vache destinée aux morts. Jusqu'au paiement de la dette elle doit vivre et travailler dans l'autre famille. Finalement il arrive que des amis de différents villages se prêtent des femmes pendant des visites réciproques. L'époux quitte alors sa case en silence et s'installe dans un autre endroit. Finalement, deux villages ou même des clans entiers peuvent convenir, en signe de leur profonde amitié, de considérer leurs femmes comme des biens communs. Ils disent donc : « nous avons une femme avec les gens de ce village ». Cela signifie que chaque homme de chaque côté peut avoir des relations adultères avec chaque femmes des autres, sans que l'époux ait à demander des comptes. Nos récits donnent des exemples. Dans la famille aussi il règne jusqu'à un certain niveau la communauté des femmes : les moins âgés ont le droit de coucher avec les femmes de leurs grands-frères, les fils avec celles de leurs pères, exceptée sa propre mère ou la femme principale (sinon le fils saurait tous les secrets mystiques du père).

L'infidélité conjugale peut naturellement affecter les sentiments profonds de l'homme. Cela conduit souvent à des dures dissensions conjugales jusqu'au meurtre de la femme. « Récemment un homme a assassiné sa femme parce qu'elle lui a été infidèle. Il lui a d'abord coupé les deux mains avec une hache et a ensuite essayé de lui arracher la peau. Quand elle mourut, il s'est enfui. Présentement il est dans la prison d'État. » Les suicides pour des raisons d'amour ne sont pas du tout rares, un jeune homme s'est suicidé quand nous étions chez les Dan

parce que sa femme allait souvent chez d'autres hommes. Les gens nous expliquent que l'homme marié aurait plutôt dû tué l'homme ou la femme ; laisser l'amant à la femme, ce n'est pas juste. Nous demandions si il se serait suicidé pour que son âme puisse mieux se venger des vivants comme cela m'a été présenté dans d'autres contrées. On ne pouvait pas s'imaginer que se soit le cas.

Dans un autre cas, un couteau avait été planté dans la tombe de celui qui s'est suicidé pour qu'il puisse se venger de sa femme et dans le cas suivant il s'agit sans aucun doute d'un suicide de vengeance : Un homme s'était marié à une toute petite fille – elle avait seulement cinq ans. Il l'a nourrie et élevée jusqu'à ce qu'elle grandisse : « Pourquoi ne veux-tu pas m'aimer ? » « Je ne t'aime pas, tu as trop de barbe (tu es trop vieux). Si tu veux me garder, tu dois me donner à ton fils. » « Ah bon ? Je t'élève, et maintenant ? » La fille : « Je veux ton fils ! » « Je vais faire en sorte que tu ne tombes pas amoureuse de mon fils. Je vais me pendre. » « Pourquoi mettrais-tu fin à ta vie ? Ne fais pas cela ! Il y a encore beaucoup de belles filles dans le pays. » Mais lui, il ne voulait qu'elle et personne d'autre. Il est monté sur un arbre, s'est lié une corde au cou, se jeta dans le vide et son cou se cassa. Entretemps la femme est allée au village parce qu'il lui aurait dit à sa plantation qu'il se suiciderait. « Mon mari disait qu'il voulait se suicider et maintenant il ne revient pas ! » Elle a conduit les gens dans la direction qu'il avait prise, et là ils l'ont vu pendu, balançant. C'était à Towé.

Trois autres cas nous ont été rapportés : un homme voulait se suicider par jalousie ; il s'est pendu à une liane. Mais elle s'est rompue. Il est remonté sur l'arbre et a appelé à voix haute ses concitoyens. Un jeune homme arriva, à qui il dit ceci : « Adieu, tu ne me verras plus vivant » et se pend.

Un chasseur d'éléphant dans le village du nom de Bloleu avait appris que sa femme l'avait trompé avec un homme quand il était à la chasse à plusieurs reprises. Il l'a violemment battue mais cela s'est reproduit. Alors, il l'a maltraitée si violemment, l'a même menacée de mort, au point où le chef du village, Towé, l'avait mis au carcan. Il a demandé pardon et fut remis en liberté. Quand il a battu sa femme une prochaine fois il s'est lui-même donné la mort.

Une femme dans le village Diala commettait toujours l'adultère. L'homme s'en rendit compte. Un jour il lui dit : « Viens, nous allons dans la forêt. » Là-bas, il la tua avec une machette. Ensuite il monta sur un palmier, s'attacha une corde au cou et se jeta dans le vide. Sa tête s'est arrachée. Au village, personne ne savait la raison de ce qui s'était passé. Les deux familles ont planté des bâtons dans les tombes et disaient : « Celui dont le bâton pousse avait raison ». C'est le bâton de l'homme qui a poussé.

C'est très rare de voir des jeunes Dan se cajoler en public. Tout au plus le jeune garçon met sa main sur les épaules de sa compagne pendant qu'ils regardent un spectacle. Par contre, les Dan font copieusement la cour à leur amoureux dans leurs chansons en magnifiant leurs bonnes qualités, notamment leur beauté ; même la femme mariée n'hésite pas à célébrer ses jeunes amis. À travers de petits vers pleins de moqueries on mentionne souvent les entraves des aventures de la vie villageoise :

Lorsqu'un homme marié a tapé dans l'œil d'une femme
Et que la nuit arrive, pour qu'il puisse la rencontrer sans
qu'on ne s'en aperçoive,

Alors il a du mal à la retrouver.

Mais si sa femme n'est pas loin ou si son mari est près d'elle,

Là il peut la trouver autant de fois qu'il voudra.

Même si nous sommes en période de famine,

La jeune fille trouve toujours quelque chose à manger à son petit ami.

Il est très rare de voir des passages clairement érotiques dans les chansons. C'était déjà coquin qu'un garçon du village Floleu avait chanté : « laissez la fille au long cou verser dans ma bouche l'eau qu'elle a dans la bouche. »

Les rapports sexuels entre frères et sœurs sont très mal vus, mais cela arrive. Peu de temps avant notre séjour, un suicide s'est produit en raison de cela. Une jeune fille s'était réveillée dans la nuit et avait demandé : « Qui est-ce qui dort près de moi ? ». C'était son propre frère. Il avait alors tellement peur de la honte qu'il s'est tué. En général non seulement l'opinion publique le condamne mais aussi l'individu lui-même a un profond dégoût. C'est justement pour cette raison que c'est un sacrifice souvent demandé par les féticheurs aux hommes qui demandent de devenir des personnes de grande importance, de coucher avec leurs sœurs.

Les cousins et les cousines de premier degré, eux aussi, ne peuvent, pas se marier.

Il y a aussi la relation touchante du « coucher chaste ». La femme mariée dort en cachette avec son amant sur la même natte sans toutefois qu'on en arrive à l'acte sexuel ou à quelque chose de ce genre. Sa conscience reste tranquille car elle n'a rien à confesser à son époux.

Chez les Dan les sentiments d'amour ne sont pas perçus dans le même sens sur le plan culturel que chez nous. Plus de la moitié des chants que nous avons enregistrés sur bande magnétique contiennent des thèmes d'amour mais on voit rarement ces thèmes dans leurs contes, pendant que chez nous presque sans exception le mariage heureux conclut l'histoire. Les thèmes d'amour manquent complètement dans leurs beaux-arts. Dans les sculptures des Dan, et ailleurs en Afrique, on trouve bien de temps en temps une certaine accentuation des qualités sexuelles, mais les pensées qui inspirent ici le sculpteur et l'admirateur prennent leurs sources dans le vœu de progéniture et non l'amour envers les partenaires. Nous avons toutefois trouvé des plastiques personnalisées, dans lesquelles le sculpteur avait fait le portrait d'une fille aimée.

DESTIN DES FEMMES

Comment les femmes Dan ressentent elles-mêmes ce destin d'être vendues, prêtées, données en gage, échangées comme une marchandise sans même être demandées ? Si on observe de façon superficielle, on pourrait croire qu'elles s'y accommodent bien, car elles sont constamment de bonne humeur. Elles pilent le riz ensemble en cadence en chantant, elles reçoivent chaque homme revenant de la forêt avec une plaisanterie. De cette joie ressort une autre image du village et que celle de chez nous, où la plupart font leur travail dans la tristesse jusqu'à ce que le dimanche elles trouvent un moment de joie de vivre à l'auberge ou au terrain de foot.

Mais quand nous invitons les femmes à nous rejoindre dans une case et leur demandions à nous raconter leur vie,

beaucoup de peine fut dévoilé derrière cette façade joyeuse. Les histoires personnelles révèlent que le père est venu un matin chercher la fille sans son consentement et l'a conduite loin dans un village étranger et l'a livrée à un homme qu'elle n'a peut-être jamais vu. Il y a aussi la méchante belle-mère qui attendait le jour où une jeune fille rejoindra le foyer car, comme on dit, maintenant elle peut « s'asseoir » parce que la jeune fille va travailler pour elle. L'on peut bien s'imaginer combien de fois la fille doit se sentir si seule dans un village où elle n'a aucune amie, où elle ne comprend pas les allusions des villageois et qu'elle doit faire, étant la nouvelle, les tâches les plus pénibles. C'est pourquoi nous entendions souvent qu'elles fuyaient vers son village natal avec la peur d'être intercepter par quelqu'un sur le chemin. Car désormais elle appartient à son mari, il l'a achetée et elle doit rester chez lui. Quand elle rejoindra ses parents, elle sera amèrement déçue. Le père a reçu le prix pour son achat vraisemblablement pour s'acheter une nouvelle femme ou une vache et il ne veut et ne peut pas la racheter. Elle est souvent contrainte avec des coups de retourner chez son homme. La seule lueur d'espoir dans ces tristes histoires de jeunesse, c'est que la femme dit presque toujours que l'homme a été bon à son égard.

Il arrive très souvent que la fille ne voit aucune autre issue de son abandon que de s'ôter la vie. Les filles Dan ont pour cela leurs propres méthodes simples qui conduit immédiatement à la mort : elles se penchent au-dessus du point d'eau et respirent l'eau en un violent trait dans les poumons ou encore elles s'enfoncent beaucoup de cendre dans le nez et l'inspirent.

Alors que les femmes doivent travailler plus que leurs maris et que, dans plusieurs domaines, par exemple en ce qui concerne manquements conjugaux, elles ont à un désavantage comparé à leurs maris ; mais elles jouissent de certains droits intouchable par les hommes. Seule la femme s'occupe des provisions alimentaires. En cas de visite, il lui revient à elle seule de se charger de la consommation. Par contre, dans la plupart des cas la nourriture qui n'est pas à cuire est remise au visiteur par le chef de famille. Nous apprendrons aussi comment qu'elle est protégée par leur famille toute sa vie durant et comment les femmes par leurs fédérations mènent leur combat contre les hommes.

Mis à part ces récits racontés dans ce chapitre par les femmes Dan sur leur destinée, le lecteur trouvera un bon nombre de rapport raconté par les femmes Dan dans le livre « sœur noire » de Ulrike Himmelheber.

Destin de jeune fille

La narratrice est une femme d'à peu près 35 ans originaire de Gban.

Je suis née ici à Gban. Mon père défunt était chef de clan. Ma mère était sa femme principale et elle vit encore.

J'étais une fillette quand l'on me maria. J'ai aussitôt déménagé chez mon mari, il s'appelle Goma. À cette époque il était chef de quartier à Zuopleu, un village qui n'est pas loin d'ici. Je le connaissais à peine, mais mon père, lui, le connaissait bien. Il venait très souvent chez nous.

J'ai pleuré quand on m'a emmenée à Zuopleu et je disais à mon mari que je voulais retourner à la maison. Puisqu'il me le refusa alors je pris la fuite en secret. À peine à la maison mes parents me demandaient : « As-tu la permission de ton mari ? » Au début j'ai

dit oui et après non, ils m'ont donc ramenée à Zuopleu. Depuis lors je suis restée chez mon mari. Il était bon avec moi. Il avait une femme principale mais il m'a construit, plus tard, ma propre case et là-bas j'étais la femme principale au-dessus d'une autre femme. J'ai 6 enfants dont l'un mourut quand il était en âge de marcher à quatre pattes. J'étais toujours heureuse quand j'ai eu un enfant, et malgré cela je travaillais beaucoup. Mes enfants sont tous encore petits.

Quand un garçon se marie, alors il construit sa case proche de celle de la mère. Là, la mère pourra s'asseoir et ne plus avoir besoin de travailler, car la jeune mariée le fera pour elle. Si mon mari a une jeune femme qui ne veut pas travailler alors il l'a réprimandé : « Votre travail n'est pas trop difficile », dit-il, « faites le ; vous en tirerez vous-même profit ! »

La méchante belle-mère

La narratrice est une femme mince d'environ 45 ans. Elle était la première à venir vers nous à Gpleu, pour nous parler. D'abord elle est timide. Elle fait un rapport entrecoupé ; c'est seulement vers la fin où son destin prenait une tournure déterminante et qu'elle devait faire preuve de courage malgré sa modeste manière d'être, qu'elle commence à parler avec fluidité et avec une certaine fierté.

Quand j'avais seulement douze ans et que je n'étais pas encore allée à l'école de la brousse, mes parents m'ont amenée à Yaleu. Ils connaissaient quelqu'un là-bas auquel ils pouvaient me vendre, comme une esclave. Je n'avais jamais vu mon futur mari auparavant. Un an plus tôt mes parents avaient reçu de sa part une vache, dont ils avaient besoin en sacrifice, car grand père venait de mourir, et pour cela il lui avait promis une fille.

J'ai mis au monde deux enfants, tout comme l'autre épouse de mon mari. Je ne me disputais jamais avec elle. Mon mari mourut lorsque le deuxième enfant était venu au monde et je suis restée chez sa mère. Elle n'était pas aimable. Elle se disputait toujours avec moi. Et quand je disais « Je veux maintenant un autre homme », elle répondait chaque fois « Non. » C'est parce qu'elle voulait que je travaille pour elle. Elle disait même que j'étais une esclave parce qu'on m'a vendu pour une vache. Il y a, en fait, une différence si c'est d'abord un homme qui dit « Je veux te marier », ou si l'on a échangé l'enfant contre une vache sans demander son avis. Cela m'énervait tellement que j'ai un jour fini par lui dire : « Si tu m'appelles esclave alors je m'en vais car les esclaves sont maintenant libre dans ce pays. » Et là, elle ne pouvait rien faire. Je suis retournée vivre avec mon père dans mon village natal. Mes proches disaient : « si c'est vrai qu'elle t'a appelée esclave ils ne viendront pas te chercher, car maintenant les esclaves ont le droit de s'enfuir, il sont même encouragés à le faire ! »

Mais après plus de trois ans, l'année dernière, la vieille de Yaleu est venue me chercher. Je lui ai répondu comme suit : « Je suis une esclave, je ne bouge pas ». Elle disait : « Je t'en prie. Si tu viens avec moi, je te demanderais de me pardonner. »

Je répondis : « On ne demande pas pardon à une esclave ».

La vieille pris soixante centimes, me les donna et dit : « Je t'en prie, viens avec moi ! »

Je dis : « Maintenant tout le monde peut se rendre compte que tu m'a traitée d'esclave (car tu me donnes de l'argent pour me demander pardon), et je ne bouge pas ! »

Alors elle retourna. Elle était restée longtemps ici – deux semaines – et pendant ce temps nous l'avons nourrie.

Cette année un homme est venu du quartier de la vieille et sous son ordre. Il affirma que je suis sa femme. Bien sûr je disais que c'était un mensonge, mais on ne me croyait pas et on disait : « Bon, alors prend-là ! »

Je suis ainsi revenue à Yaleu avec ma petite fille que j'avais eue depuis avec un autre homme. J'ai laissé le fils et la fille de mon premier époux à Gapleu. Les gens disaient à ma belle-mère : « Réjouis-toi, ta belle fille est revenue » mais elle répondait « Non ! » Elle ne prépara pas de riz pour moi et ne fit rien pour me souhaiter bonne arrivée. J'étais affamé, car personne ne me donna à manger et l'homme qui était allée me chercher n'avait pas de case. Je suis repartie et elle ne m'a pas retenue. Je suis donc retournée chez moi. L'homme a seulement eu pour mission de me chercher parce qu'ils voulaient ma fille pour la vendre. Moi, ils me voulaient, tout au plus, pour faire les durs travaux de ma belle-mère. Quand l'homme avait accompli sa mission, il continua son chemin sans plus s'occuper de moi, et la vieille avait besoin de moi seulement pour ma fille. Quand elle a vu que je n'étais suis pas venue avec la fille en question, elle ne m'a souhaité le bienvenue. Cette palabre n'est pas encore à sa fin. Le même homme est revenu. Mon fils Kabongo lui a dit : « Quand tu viens ici, tu insultes toujours ma mère. Elle n'ira nulle part mais restera plutôt ici. Va-t'en et reviens ici avec la vieille pour que nous puissions discuter de cette palabre. » Il n'est plus revenu mais nous l'attendons maintenant. Je me suis remarié mais mon mari a peur de ces gens. C'est pourquoi je dois parler moi-même avec eux. J'étais déjà mariée avec lui lorsque la vieille est venue. La petite demoiselle est la fille de Koui, un homme avec qui j'ai vécu ici après ma première fuite, il m'a quittée et vit dans un autre village.

LA FEMME PRINCIPALE ET LES FEMMES SECONDAIRES

Parmi les femmes d'un homme, on appelle *femme principale* (colli) celle que le père a achetée pour son fils, c'est-à-dire celle qui a été mariée en premier. Elle ne peut pas être prêtée aux travailleurs. À partir d'un certain âge, la femme principale est parfois jointe à un serf ayant fait ses preuves. Le père l'a remise à son fils, elle appartient en fait au père. Elle doit donc être bien traitée par le fils. Elle ne peut pas être remplacée même si le jeune homme ne l'aime plus ou ne l'a jamais aimée. C'est seulement après la mort de cette dernière qu'il choisira parmi les femmes secondaires la plus appropriée ; celle qui devra succéder à la défunte. Lors des fêtes de la famille, la femme principale en est la représentante. Elle danse et porte sa cuillère à riz à travers le village et partage le riz avec celle-ci.

S'il y a beaucoup de femmes secondaires, la femme principale ne travaille pas, elle répartit les différentes tâches aux autres. « Normalement », disait l'une de nos narratrices, « les femmes secondaires travaillent dures d'elle-même pour que la femme principale n'aie pas à le faire. Quand par exemple il y a une femme principale et cinq femmes secondaires, la principale ne porte pas d'eau, ne pile pas de manioc. Elle donne seulement des ordres, qui doit faire ceci ou cela, mais en général, les femmes décident volontairement sans que l'on ait à leur dire cela. »

La deuxième femme s'appelle doua, la plus jeune denou : petite femme ; elle doit aller chercher l'eau de bain du mari et la chauffer.

Il est surprenant que la première femme qui n'a pas été choisie selon des qualités de caractère, mais avait été souvent

achetée comme petite fille par le père, assume cette position de directrice. Mais les plus jeunes femmes leurs facilitent la tâche en faisant d'elles-mêmes ce qu'il y a faire.

Mais il ne faut pas s'imaginer la communauté familiale Dan comme une idylle pittoresque dans laquelle chacun est juste et de bonne humeur. La polygamie conduit souvent à des dissensions entre les femmes. C'est avant tout le problème avec la sympathie conjugale d'un seul époux. Il est de coutume, que l'homme se dirige dans la case de l'une de ses femmes selon son gré. Mais lorsque de plus grandes cases firent leur apparition pour les nombreuses femmes, on construisait à côté de l'entrée une petite chambre pour le mari, d'où il appelle l'une de ses femmes. Ultérieurement, la chambre a été abandonnée pour une case à part pour l'homme. Il dit à celle qu'il a élue : « Fait du feu dans ma chambre. » S'il a envi de la femme principale alors il dit à l'une de ses servantes : « Fait du feu dans ma chambre pour la femme principale. » « À cette époque, les femmes se tenaient toutes prêtes, si elles pensaient que leur époux voulaient coucher avec l'une d'elle. »

Dans ce système de mariage qui laisse à l'homme le choix avec qui passer la nuit, naissent de sérieux conflits. Par exemple, l'homme privilégie une femme qu'il préfère au point où les autres femmes ne viennent pas chez lui pendant parfois des mois. Mais elles savent se défendre. Si elles sont très négligées, elles se mettent ensemble pour battre l'homme.

Il arrive que l'une de des femmes soit la coupable parce qu'elle se joint toutes les nuits à l'époux pour défendre sa place contre les autres. Dans l'un de ces cas dont nous avons pris connaissance dans le village Diapleu, l'une des femmes négligées se rendit pendant la nuit chez la préférée du mari pour lui verser dans l'oreille de sa rivale de l'eau bouillante pendant qu'elle dormit.

Pour résoudre ces conflits les Dan en sont venus à répartir le nombre de nuits que chaque épouse doit passer avec l'époux, après quoi, elle doit faire place à la prochaine.

Les enfants sont une source de disputes quotidienne parmi les femmes. Pendant le repas, l'une des femmes refuse alors de manger la nourriture que l'autre a préparée. Une grave offense. Mais après un certain temps l'une d'elle va vers l'autre et lui dit : « Cela n'est-il pas drôle ? Nous nous sommes divisées à cause des querelles des enfants ! » Elles rient et se réconcilient. Ou bien la femme principale joue le rôle d'intermédiaire ; mais parfois ce genre de dissensions dure tout un mois.

Le fait que les vieux aient tendance à acheter des jeunes femmes, juste pour avoir de bonnes travailleuses dans le ménage, est aussi une source fréquente de disputes. Ils peuvent se le permettre ! Plein de cas de ce genre sont évoqués dans les chansons Dan et une jeune femme nous chante une chanson satirique à propos d'un ancien fiancé. (Le dernier enregistrement du disque ci-joint).

« FEMMES LIBRES »

À côté des femmes mariées il y a chez les Dan il y a des *jeunes filles libres*. Il arrive souvent que les parents ne veulent pas donner leur fille en mariage, notamment lorsqu'elle le seul enfant de la famille. « À quoi bon le prix ? », se disent-ils. « Nous avons besoin de jeunes gens qui s'occupent de nos plantations. » La demoiselle va alors choisir ses amants parmi les garçons du village plutôt que de suivre un époux dans un autre village, et en

contrepartie les amants s'occupent des plantations. La demoiselle aura aussi des enfants, et souvent ces femmes libres, à cause de leur mode de vie indépendant, deviennent des personnalités très autonomes qui exercent leurs propres commerces. Nous avons fait connaissance d'une femme libre qui allait à pied du Liberia à la Côte d'Ivoire, accompagné d'un valet portant ses affaires sur son dos, afin d'acheter un lot de marchandises qu'elle revendait dans son village.

Il y a des « femmes libres » qui doivent se marier mais qui n'ont pas encore été choisies par un homme bien qu'elles soient adultes. Une telle demoiselle travaille chez un homme aisé et mange chez lui, mais elle a sa propre case ou passer la nuit. Elle y reçoit, la nuit, ses amants. Ceux-ci travaillent pour elle ou lui apporte des cadeaux. Cela dure jusqu'à ce que quelqu'un veuille la marier et est capable de payer le prix à ses parents. Il n'y a donc aucune honte d'être une femme libre. Dans les grands villages il y en a jusqu'à vingt. Les femmes libres sont toujours des personnes adultes. Comme nous l'avions évoqué, on attend des jeunes femmes pas d'avoir un mode de vie chaste, mais elles auront une mauvaise réputation si elles changent constamment d'amants. Quand nous avons demandé au chef du village de Mangopleu de nous expliquer les noms des personnes autour de lui, il nous a signalé une fille qui a été nommé d'après le fait qu'elle avait un nouvel amant toutes les quelques semaines. Alors qu'elle ne semblait pas gênée, il nous expliquait qu'il ne s'agit pas d'une conduite digne.

Les « femmes libres » sont une forme saine de prostitution pour la société, car elles éloignent les jeunes hommes des femmes mariées.

Il y a aussi une autre, mauvaise forme de proxénétisme. Des femmes aisées, en particulier les veuves, achètent des jeunes femmes et font de bonnes affaires avec elles. Les hommes proposent de travailler pour elle afin de pouvoir être avec ces jeunes filles. De plus, les femmes proxénètes gagnent beaucoup d'argent et de biens en vendant les filles auxquelles les demoiselles donnent naissance.

Les « princesses », les filles ou les sœurs des grands chefs, ont une position particulière. Elles sont trop cossues pour travailler pour un homme. Elles restent donc célibataires, elles ont leurs propres cases et choisissent leurs amants selon leurs goûts. L'homme choisi emménage chez sa bien aimée. Si la femme de haut rang a un enfant, l'enfant reste chez elle et lui appartient.

La fille du grand chef Towé était tombée amoureuse d'un ancien soldat et a prié son père de la vendre à ce dernier. Towé a dit : « Non, ça ne terminera pas bien ! » Mais elle l'a supplié tellement qu'il a finalement accepté un prix. Après quelques années elle a quitté son mari parce qu'elle ne l'aimait plus et est revenue chez Towé. Peu après son homme se présenta chez Towé : « Tu dois la ligoter et la battre. », lui a conseillé Towé. C'est ce qu'il fit et elle fut ramenée. Mais ensuite, son plus grand frère a emprunté de l'argent pour la racheter. Pour pouvoir emmener ses enfants elle a dû payer à l'époux douze Dollar pour chaque garçon et seize Dollar pour chaque fille.

PATRIMOINE

La femme adulte est pleinement préoccupée par ses tâches et l'éducation et les soins des enfants. L'homme par contre est occupé par les *questions de propriété*. Il veut être aisé pour ne pas avoir à travailler et pour avoir de la valeur dans la communauté villageoise. Somme toute, la fortune est liée à l'envergure des terres que sa famille exploite. Le moyen pour y arriver, c'est les femmes qui non seulement cultivent ces parcelles mais aussi attirent les travailleurs.

Les biens les plus précieux, ce sont donc les femmes, car plus les femmes sont nombreuses, plus la famille peut posséder des terrains. En plus, la femme engendre des filles que l'on pourra revendre. La femme est donc la valeur la plus productive qu'un Dan puisse posséder.

Les efforts des Dan vers la prospérité visent donc avant tout cette valeur juteuse et multiple : la femme travaillant sur la plantation, qui donne naissance à des filles, que l'on peut prêter aux travailleurs et que l'on peut donner en gage.

Avec le surplus de riz que la famille a récolté, l'homme peut acheter des vaches, avec les vaches, une petite fille pour le fils grandissant, pour la fille de sa femme, il reçoit à son tour une vache, avec laquelle il achètera une autre femme qu'il prètera peut-être à un travailleur. Ce marchandage – du riz pour une vache, une vache pour une femme, une fille pour une vache – préoccupe l'agriculteur constamment. Il est sans cesse à la recherche d'une bonne affaire avec ses femmes. « Tel voisin a besoin d'une vache pour la commémoration de la mort du chef de famille. Je lui propose ma vache pour laquelle il doit me donner sa fille comme femme secondaire. Ma deuxième épouse attend un enfant. Si c'est une fille, je vais me chercher la jeune femme du village Floleu, une jeune femme dont le père aura besoin d'une fille pour son petit garçon dans quinze ans. » Nous avons régulièrement rencontré les mêmes grands Dan sur le chemin pour réclamer le prix d'achat d'une mariée, ou pour livrer une fille ou une vache.

Une autre valeur considérable sont les kolatiers qui ont, face aux femmes et aux vaches, le désavantage d'être immobile.

Les activités artisanales sont une source importante de possession en particulier le tissage étant donné que les étoffes sont très convoitées et se vendent en grande quantité ; il y a aussi les produits en métaux fondue ou forgé. Les jeunes hommes peuvent aussi se faire de l'argent en appartenant à des communautés de travailleurs ou d'agrément.

Il n'y a pas de propriété de terre, elle reste libre à tout le monde.

La femme a le droit d'offrir le fruit de ses efforts au marché (le ramassage des escargots, des termites ou la pêche, de même que les bananes et les légumes). Ici, il s'agit plus d'un échange duquel il ne ressort aucune possibilité d'acheter une femme. Faire de la poterie rapporte plus à la femme. Seules les conseillères (zo) et les femmes proxénètes peuvent vraiment vivre aisément de leurs propres activités. « C'est dans les rêves qu'une femme peut prétendre être riche ou quand elle n'est pas mariée et qu'en conséquence elle peut semer du riz en quantité pour ensuite le vendre à un homme aisé. Avec son gain, elle s'achète des filles. Les garçons viendront ensuite travailler pour elle afin de mériter vivre avec la fille. La femme finit par avoir beaucoup de petits enfants. » « Dans le passé il y avait une femme riche. Elle disait souvent : « Aujourd'hui je veux tuer une

vache ». Son homme répondit : « Je n'en ai pas ! » « Mais moi, j'en ai une », répondit-elle et tua une vache à elle. »

Les Dan ont, si on peut le dire ainsi, un communisme familial. Le père de la famille le gère. Chacun contribue selon ses biens et en reçoit quelque chose suivant son besoin. Ce que les fils acquièrent du travail chez leurs maîtres, ils le remettent à leur père. Il achètera peut-être un fusil pour le plus jeune, si il est un bon chasseur, ou alors il achètera une femme pour le fils aîné. Certains enfants ne perçoivent parfois rien de la caisse familiale tout le long de leur vie. Mais ils bénéficient d'une part de gibier du jeune frère. Pour cette raison, il est tout à fait logique pour le Dan que les femmes des grands-frères soient à la disposition des frères cadets ; le frère aîné n'a pas le droit et il ne lui viendrait jamais à l'esprit de les en retenir.

Il est d'une certaine façon bizarre que la question de possession soit autant au centre des débats chez les Dan. On a du mal à croire aux différences sociales qui peuvent exister dans les villages, des couches sociales qui se déterminent par le bien matériel. Nos narrateurs commencèrent leurs histoires souvent par : « mon père était un homme riche (pauvre) ... »

À quel point la possession est dissocié du fruit du labeur est apparent par le fait que les Dan connaissent les jeux de hasard. Ils jouent avec des coquillages cauris dont le côté convexe est aplati. Ainsi, lorsque l'on jette le coquillage, il tombe soit montrant le côté aplati ou le côté avec l'embouchure naturelle. Le jeu est donc basé sur le principe si les faces montrent majoritairement l'un ou l'autre côté. Ces parties durent souvent plusieurs jours. Et aussi bien les femmes que les esclaves peuvent changer de propriétaire. Les dettes de jeux sont aussi des dettes d'honneur : Celui qui a mis sa case en pari la verra détruite par le gagnant (qui n'en a pas besoin parce qu'elle se trouve à un endroit peu propice pour lui). Les Dan nous parlent de gens qui jouent pour gagner leur pain et même de tricheurs.

Un homme à plusieurs mariages

Le narrateur est un vieillard distingué de Gapleu. Il arriva avec une peau de singe, le signe distinctif des aînés de familles distingués, sur laquelle il s'assit appuyé contre un pilier. Il dut attendre longtemps jusqu'à ce que son tour arrivât de parler parce que c'était d'abord au tour d'un autre. Il raconta de façon neutre sans se tourner vers le public ses nombreuses affaires amoureuses couronnées de succès.

Je vais vous raconter ce que mon père et moi avons fait dans la vie.

Mon père et ma mère venaient du même village. Ma mère étaient d'abord mariée à un homme dans un autre village.

Ma grand-mère paternelle avait été mariée à un homme du nom de Asapé. Elle a eu deux garçons et trois filles (il nomme les noms).

Une autre femme à Asapé avait aussi cinq enfants. Le premier fils fut tué par une bande de sorciers. L'on ne l'avait pas sacrifié, il mourut et c'est plus tard que l'on se rendit compte que les sorciers étaient les responsables de sa mort. Les parents étaient si fâchés qu'ils sont allés chercher le zo (conseiller) afin qu'il emploie la preuve du poison avec le bois de sass. Il a révélé plusieurs coupables. Il y avait un combat car certaines personnes trouvèrent ses révélations vraies et d'autres les trouvèrent erronées. Les deux fils de ma grand-mère Gli et Tlo ont quitté le village pour venir ici, à Gapleu. Ils ont dit que le village, là-bas, n'était pas bien.

Ils ont eu beaucoup d'enfants, avec lesquels ils ont acheté beaucoup de femmes. Je n'étais pas encore né. Et ils ont marié beaucoup de femmes. Leurs enfants étaient autant de garçons que de filles. De tous ceux-ci j'étais le dernier né. Quand un peu plus tard tous les autres étaient mariés, je n'avais pas encore de femme. Et même lorsque mon père mourut je n'étais pas encore marié. J'ai fait de mon mieux et avec le temps j'ai eu beaucoup de femmes. C'est avec les jeux de coquillage que j'ai gagné l'argent.

Ma première femme, je suis allé la chercher dans le village voisin. Je me suis enfuit avec elle et j'ai payé son prix plus tard.

Quant au jeu, je rêvais souvent d'une chose qui me disait : touche à ceci ou à cela, ça te fera gagner. Oui ça existe. Il est arrivé à un chef de rêver ainsi et le lendemain il savait écrire. J'étais imbat-table. Si je joignais un jeu avec un enjeu minime, je rentrais avec le centuple chez moi.

Ma première femme n'a jamais eu d'enfants. Elle est restée ma femme principale jusqu'à sa mort. Mon père m'avait laissé des plantations de cola. J'ai cessé, une fois, de jouer pour me consacrer à la vente de noix de cola pour ensuite acheter une nouvelle femme avec la recette que j'en faisais. Celle-ci eu deux filles.

J'ai pris l'une d'elle et je l'ai vendue à un autre homme. Avec la somme que j'ai perçue de cet homme j'ai acheté une nouvelle femme. Je fis pareil avec l'autre fille.

La femme que j'ai achetée en premier, a eu un enfant, mais elle mourut avec lui. Du coup mes dépenses pour elle étaient perdues. La deuxième femme mourut aussi. Ainsi, tout ce que j'avais eu pour mes filles était perdu.

C'est pour cette raison que le grand chef Boja, un grand guerrier et le père de Batua, l'actuel chef de clan, m'a choisi comme compagnon d'arme. Quand nous avons conquis un village et que notre retour fut célébré avec des cadeaux, je me suis acheté une autre femme. C'était une fille du nom de Gébo. Elle aussi n'a pas eu d'enfant pour quelques temps. Lorsqu'elle donna finalement naissance à un enfant, elle mourut ainsi que l'enfant.

Un peu plus tard j'ai vendu mes noix de cola à un Mandingue et j'ai acheté une autre femme du nom de Sisson. Cette fois nous avions de la chance. Elle donna naissance à cinq filles. J'avais donc eu une demi-douzaine de femme mais aucun fils.

J'ai vendu l'une de ces filles pour m'acheter une femme du nom de Zé. Elle est encore avec moi. Elle a fait trois enfants mais ils sont tous morts.

J'ai vendu la deuxième fille pour m'acheter Kouija. Elle vit toujours. Elle a eu une fille mais cette fille est décédée.

Avec ma troisième fille, j'ai acheté une deuxième Sisson. Celle-ci n'a pas eu d'enfant.

Ma quatrième fille m'a permis d'acheter Doua. Elle aussi n'a pas eu d'enfant.

Et avec la dernière, je me suis acheté une autre Doua. Elle est encore très jeune et n'a aucun enfant pour l'instant.

Quand mon frère mourut, je pris sa case vide et ses deux femmes. La plus jeune des deux, Nia, a eu avec moi un garçon. Il se nomme Tiyé. Avec Nia, j'ai eu la chance d'avoir deux garçons et deux filles. Avec l'autre femme de mon grand frère, qui était sa femme principale et lui avait été donné par mon père, j'ai eu deux garçons et une fille.

J'ai ensuite marié Mawiya. Elle donna naissance à trois garçons. Depuis lors je n'ai plus fait de mariage jusqu'à ce que je sois vieux et malade. En fait, je ne suis pas malade. Je suis seulement incontinent.

Somme toute, j'étais un grand joueur et un grand guerrier. Maintenant que je suis vieux, j'essaie de filer du coton. Parfois, j'emmène un garçon pour qu'il récolte des noix de Cola des arbres dont j'ai hérité. Avec cela, je m'achète du coton, que je file et j'en fait faire des vêtements.

Quand j'étais encore jeune, je pouvais moi-même surveiller mes femmes pour ne pas qu'elles m'échappent, maintenant ce sont mes fils qui s'en chargent.

J'ai beaucoup de moutons et de chèvres et si j'ai envie de bonne nourriture, je me réjouis de pouvoir dire de tuer l'un de mes animaux.

J'ai aimé toutes mes femmes de la même manière. Tiyé, l'enfant que j'avais eu avec Nia, était mon préféré justement parce qu'il était mon premier fils. Mes filles mariées viennent parfois me rendre visite et m'apportent des petits cadeaux.

Un homme malin

Le narrateur est le chef Ouanti de Dempleu, un homme assez distingué qui s'est aussitôt intéressé à notre travail

Dans les temps anciens, l'on donnait des gens en gage. Ma propre sœur a été donnée en gage ainsi.

Quand mon grand-père mourut les sages du village dirent à mon père : « Ton père était si riche ; tue une vache et nous voulons te donner le village Dempleu » Alors mon père donna ma sœur au Ma de Blontuo pour avoir une vache. Très peu d'hommes avaient des vaches en ces temps-là. Et il tua la vache en honneur des Anciens. Un jour j'ai rendu visite à ma sœur à Blontuo. J'avais environ dix-sept ans. Ma avait une bordigue. Les gens de Blontuo m'y ont emmené pour voir les poissons. Nous avons pris tellement de poissons qu'ils me donnèrent un panier plein de poissons. Lorsque je revins à Boutouo, je vendis les poissons à un Mandingue pour six shillings.

Je me suis ensuite rendu à Nyo Diapleu ou les gens étaient en train de jouer. J'ai prêté deux dollars avec à l'idée que le gagnant me rembourserait trois dollars si il gagne, sinon, il me devra la somme que je lui ai prêté.

Après une semaine là-bas, j'avais douze shillings au lieu de six. Je suis donc resté à Diapleu et pendant deux semaines je continuais à prêter mon argent. J'ai ensuite commencé à faire du commerce de cola avec l'argent que j'ai gagné jusqu'à ce que je sois assez riche pour pouvoir acheter une femme.

Commerce de femme

Le narrateur est un vieillard de Gapleu

Mes parents sont mort quand j'étais encore un enfant. La famille Tianaka, qui vivait avec mes parents, m'a pris chez elle. La femme de Tianaka s'appelait Yolé. Avec elle il eut deux filles, Songlé et Dekloua. Je n'avais encore aucune femme. Tia me dit un jour : « Emmène Dekloua dans un village chez des gens que nous connaissons afin qu'ils puissent l'acheter. »

Avec le prix que les gens m'avaient versée, je suis allé à Sokompleu m'acheter une femme. Elle s'appelait Sona. Elle était ma première femme mais elle mourut tôt. Elle était encore très jeune. Elle était tombée malade et mourut par la suite. Tianaka m'a donné Songlé à vendre. Avec cet argent je me suis acheté Déwé. Et lorsque plus tard j'obtins une vache, je la vendis pour marier Débo. Elle eut 3 filles. J'ai vendu l'une d'elle pour m'acheter une autre femme. J'ai acheté Nigé et Goma avec la deuxième et la troisième fille.

LES VIEUX

Les vieux maintiennent leur place au sein du village Dan, alors que nous avons affaire avec une société paysanne où les personnes ne semblent seulement avoir de la valeur, s'ils peuvent travailler sur la plantation. Ils sont le lien avec le monde des aïeux à qui l'on doit toutes les connaissances utiles à la survie. Si il y a un problème insoluble dans la famille, on demande conseil au plus vieux. Il essayera de se rappeler d'un cas antécédent du temps où il était jeune et avec l'aide duquel on s'oriente. À travers les vieux, ont vénèrent donc les aïeux.

Les vieux du village sont aussi ceux qui possèdent les potions et secrets magiques sans lesquelles les jeunes du village ne peuvent avoir de succès. Aussi il appartient à tout jeune chasseur de donner une part de son gibier aux vieux chasseurs du village, s'il se dérobe de cette pratique le vieux chasseur pourrait lui lancer un sort. Ce qui pourrait faire de lui un chasseur très malchanceux pendant ses prochaines parties de chasses. Nous avons même vu un jour un jeune chasseur offrir une antilope à un vieux chasseur. Il demandait en retour une potion magique qui l'aiderait à tomber un grand buffle. Sans cette potion, il avait peur d'être piétiné à mort par les buffles. Mais le vieux ne lui a pas donné la potion nécessaire. C'est ainsi que chaque profession a un vieux au village qui en est magiquement responsable. Les jeunes leurs donnent des cadeaux, parce qu'ils ont besoin de leur aide magique.

Les récits que nous avons entendus nous parlent aussi des jeunes qui étaient très attachés à leurs parents vieillissant. Pendant les grandes fêtes où l'on tue une vache, un bon morceau de la viande partagée revient aux vieux. Par contre, l'attitude envers les vieux séniles est dure. Ceux-ci ont un sort très dur. À ces vieux l'on construit des cases de retraite juste au bord du village ou on les laisse habiter sur une des plantations familiale. Il faut tenir en compte que chez les Dan où on est peu vêtu et où l'on vit très proche l'un de l'autre, le manque d'hygiène et la défaillance de bonne manière se fait sentir très nettement. C'est avec une certaine gêne que les Dan nous disent qu'autrefois, les vieux furent tués et mangés. Par contre, cela ne se faisait pas au sein de la famille, cela était fait par des concitoyens. Certains Dan nous disent en revanche, que c'est seulement les Kran qui faisaient ceci. Mme. Donner a d'ailleurs rapporté ceci. Un conte des Dan raconte l'abolissement de cette coutume ce qui nous laisse croire que si cette coutume a bien existé, elle a dû être abandonné il y a bien longtemps.

Comme quoi, les personnes qui ne sont pas utile ne sont pas dignes d'être préservé chez les Dan. De même, les enfants nés estropiés sont abandonnés. Si un adulte est estropié, il a une vie bien triste.

Tout comme dans nos communautés villageoises il est plus facile pour les grands-mères de se rendre encore utile par rapport aux hommes, tant que celles-ci ont leurs facultés mentales intacts. Elles distribuent les tâches aux jeunes femmes du ménage et s'occupent à maintenir une ambiance paisible dans le foyer. Même à un âge très avancé, les femmes peuvent encore s'occuper des enfants et faire la cuisine. Elles ont même un artisanat réservé aux femmes âgées : la poterie. Les Dan aiment confier aux femmes âgées les enfants malades pour qu'elles puissent soigneusement s'en occuper. Parfois elles s'occupent d'un enfant même sans une raison semblable, surtout s'il s'agit d'une fillette. Nous avons souvent vu des vieilles femmes ha-



Pl. 56 Un vieil homme aveuglé abandonné à la lisière du village dans une case en piteux état. (Nyor Diaple, 1952)

biter dans des petites toutes seules, la plupart du temps au bord du village, « pour qu'elle n'ait pas trop loin à aller aux toilettes. »

Le vieillard par contre n'a pratiquement rien à faire. S'il n'a pas de famille ou de possession, s'il n'a pas de pouvoir magique, personne ne s'occupe de lui comme certains de nos narrateurs nous ont rapporté. C'est ainsi que nous voyons souvent en Afrique des vieillards construire eux-mêmes leurs cases. Il n'a plus la force d'abattre des perches dans la forêt et assemble de faibles murs en argile qui ne tiendront probablement pas la prochaine saison des pluies.

L'appauvri

Le narrateur est un vieil homme de Gapeu

Quand j'étais jeune, j'avais l'habitude de défricher la forêt pour la rendre cultivable. Je ne sais pas bien danser ou faire autre chose pour quoi l'on reçoit des cadeaux. Miş à part le défrichement, je suis bon en tout genre de travail agricole. Mon activité préférée, par contre, était de construire des cases soit en mon nom ou pour les membres de ma famille. Je ne le faisais pas pour les autres. Il y a cependant des hommes qui font cela. J'étais très bon dans la construction et je l'avais appris de mon père. Le plus difficile est le toit qui doit être fait de telle sorte que la paille utilisée ne se détache pas facilement. On fait parfois même appel à une personne d'un autre clan pour faire cela.

Mon père était un chef de clan et en tant que tel, il jouissait des mêmes privilèges qu'un chef de clan actuel, sauf qu'on ne pouvait

rien entreprendre contre lui comme aujourd'hui où le chef de clan est élu (situation ordonnée par le gouvernement libérien).

Mon père m'a acheté 3 femmes et j'ai moi-même acquis 2 en plus. Deux d'entre elles sont malheureusement mortes.

J'étais riche et j'étais un personne importante très estimée. Ce qui m'a appauvri, c'était que je n'avais que des filles et aucun garçon. Les jeunes gens ne travaillent pas pour un vieux solitaire, sauf si ils sont bien rémunérés. Je dois donc, à mon âge très avancé, faire moi-même les durs travaux dans ma plantation.

Lorsque mon père était chef, on ne connaissait que lui et le grand chef Ka, qui avait fondé Kampleu. Ka était toujours respecté même lorsqu'il ne régnait plus. Mon père et Ka était des amis et s'offraient de temps en temps des cadeaux comme par exemple des vaches ou des moutons. Les chèvres sont interdites ici et ne pouvait pas être emmenées dans la région de notre clan. Ka a aussi marié deux filles de notre famille.

Nous étions sur le pied de guerre avec les Dan de l'autre côté de la rivière Cess.

Je n'ai jamais été à la côte et encore moins traversé le pays Dan. Autrefois on ne pouvait pas s'y aventurer à travers le pays.

DESCENDANCE ET LIENS DE PARENTÉ

L'ENFANT DE LA SŒUR

L'individu se sent engagé envers son clan. Le clan, lui, est solidaire avec ses membres; si quelqu'un a une dette, le clan la règlera. Il vengera le meurtre d'un de ses fils.

Le clan d'une femme ne renoncera jamais tout à fait son autorité sur elle si elle est vendue à un homme d'un autre vil-



Pl. 57 Tombe fraîche sur laquelle se trouvent les casseroles de la défunte – cassées pour les rendre inutilisables – et un morceau d'écorce de bois qui avait été utilisé pour remplir la tombe. (Tonwie, Janvier 1950)

lage. Il interviendra, par exemple, si son mari la traite mal. Si le mari meurt, les proches de la femme viendront et demanderont: « À qui doit-elle appartenir maintenant? » L'héritier de la femme donnera alors un cadeau au clan. Si personne dans la famille du mari ne la veut, elle retourne chez son clan.

Le clan cherche également à assumer le lien avec les enfants d'une de ses filles. Chez les Dan il est par exemple coutume qu'une sœur peut réprimander les enfants d'une autre sœur, chose interdite à la sœur du père.

À la question de savoir lequel des fils est le préféré du père Dan, ils nous répondaient presque tous comme suit: « C'est mon premier fils. » Le Dan porte aussi un grand amour pour les enfants de sa sœur (née de la même mère), qui se trouvent généralement dans un autre village. On appelle les filles de la sœur du côté de l'oncle « nou », les fils de la sœur « béa ». On dit alors que ce jeune est béa pour le village Gapeu c'est à dire sa mère y est originaire.

Les enfants des sœurs ont des droits particuliers. Lorsqu'une vache doit être tuée, c'est le neveu qui la tue et lui ou sa sœur garde la tête, ce qui, selon certains de nos informateurs, signifie « Tu es le chef de famille », et selon d'autres « Ta tête doit être intelligente ». Lorsqu'on tue au cours de la fête de la vache un animal sauvage, l'enfant de la sœur – garçon ou fille – reçoit la partie dorsale « parce que celle-ci comprend la colonne vertébrale. » Et pendant le repas festif il lui revient de droit la première louche de riz.

Le privilège le plus important de la nou et du béa est le « droit d'appropriation ». Ils peuvent prendre chez l'oncle ce

qui leur plaît sans que « l'on puisse même froncer les sourcils. » « Une nou peut même s'approprier une vache ». « Elle n'a qu'à cracher sur l'objet de son désir ».

Nous avons par ailleurs aussi enregistré l'histoire d'une jeune fille nou qui emportait toujours les plus beaux tissus des femmes de son oncle jusqu'à ce qu'un jour celles-ci guettèrent la petite fille au point d'eau et la corrigèrent. Mais en guise de sanction pour ce mépris de ce saint privilège, elles furent toutes tuées.

Nous avons finalement trouvé dans une certaine mesure le sens de ce droit pour les garçons. Puisque le village maternel avait autrefois reçu le prix de la mère de l'enfant, il (le village maternel) se sent redevable vis-à-vis de celui-ci. S'il veut se marier, alors il se rend chez son oncle et lui prie de lui payer le prix. Si ce dernier fait des difficultés, le neveu peut prendre deux chèvres ou une vache peu importe à qui elles appartiennent « puisque le prix en son temps avait été partagée entre les familles du village. Les victimes seront par la suite dédommagées par les autres. » Mais si le mariable n'a pas encore trouvé de jeune fille, il peut alors se rendre chez son oncle et lui demander de lui trouver une femme. Celui-ci lui laissera alors soit une de ses femmes soit le jeune homme s'achètera une veuve du village à moindre coût. Cela doit être une veuve parce qu'en effet les filles du village sont ses propres cousines. Il lui faut marier une femme provenant d'un autre village, mais cela n'est possible seulement si son mari est décédé.

Les neveux et nièces ont depuis leur enfance ce droit d'appropriation. Notre cuisinier nous a raconté avec le sourire com-

ment il était parfois allé avec des amis vers le village de sa mère. Là-bas il s'est saisi d'un chevreau et l'a tué sous les yeux de tous avant de le manger avec ses amis.

Une loi bizarre dont nous ne comprenons jusque-là pas encore le sens, restreint les droits des fils d'un village : Lorsqu'un béa est pris en flagrant délit dans ses relations avec une femme mariée originaire du village de sa mère, alors il ne peut pas se tirer d'affaire simplement en payant des dédommagements, mais il doit la marier c'est-à-dire l'acheter ainsi que la case. Il doit donc retourner dans son village maternel. « Seulement si il est très pauvre il peut s'en tirer avec une chèvre en dédommagement. »

À ces droits s'oppose une autre coutume pour les filles. Nos récits parlent d'hommes qui faisaient enterrer vivant leur nièce « nou » pour devenir des chefs puissants. Ce qu'on raconte comme cas isolé était en réalité une coutume Dan très répandue. Dans beaucoup de villages les Dan nous ont montré l'arbre du village sous lequel leurs pères avaient enterré une « nou ». Ils racontèrent avec fierté que leur chef avait offert ce sacrifice au village. C'est la preuve que le meurtre peut être une action sociale d'une grande moralité. Le chef, en sacrifiant sa nièce qui transmettrait en héritage son sang à la génération future, sacrifie son propre sang pour l'avenir de ses sujets. On rendait la jeune fille « muette » à l'aide d'une potion et on l'enterrait debout. Ensuite, on empale un pieu (le plus souvent d'un cotonnier) à travers la tête et le corps. Après un certain temps, le pieu verdit et devient alors l'arbre sacré du village auprès duquel le chef de village fait des sacrifices. « L'arbre pousse comme le village est censé pousser. » « C'est l'endroit pour les morts. » Bien sûr, il faut surmonter la résistance de la mère. Dans un des récits, elle était d'accord de sacrifier sa fille pour la gloire de son frère ; dans le village Banwie, elle avait été envoyée dans une plantation lointaine sans qu'elle ne se doute de rien.

Le sacrifice de nièce semble aussi être apparenté à une autre coutume : Quand la société secrète des bûcherons abattent un grand arbre, ils emmènent une jeune fille, la nièce d'un des bûcherons, avec eux. La fille est ornée de belles parures et assise avec une hachette à l'endroit où l'arbre est censé tomber. En brandissant la hachette lentement, la fille signale à l'arbre l'endroit où doit tomber l'arbre.

Il est possible que la fille représente un sacrifice à la forêt pour compenser les blessures que l'on y cause. La fille mourra un jour, mais c'est à la forêt de décider quand réclamer son sacrifice.

Dans la narration « Sacrifice de la fille de sa sœur » (plus loin dans le texte) est dit que « Tout malheur, qui pourrait toucher le village, est mis dans la fille ; ensuite, elle est empoisonnée pour que le malheur s'en aille avec elle. »

Peut-être que ceci est la compensation pourquoi la fille peut prendre de son vivant tout ce qu'elle veut de son oncle. Dans l'une des narrations, dans laquelle la fille d'une « nou » est sacrifiée, est dit : « Si une « nou » veut prendre quelque chose dans la case d'autrui, elle peut le faire, parce que nous avons fait quelque chose d'utile avec la fille d'une « nou ». »

La nièce « nou » du village Banwie

Dans le village Banwie près de Boutouo, il y a un endroit rocaillieux où l'on trouve « l'arbre consacré aux morts ».

Une sœur du chef était en visite dans le village. Un jour ils l'envoyèrent très loin dans une plantation et se saisirent de sa fille, creusèrent une tombe, appliquèrent une potion sur ses lèvres pour qu'elle ne puisse pas crier. Ils l'enterrèrent, prirent un pieu d'un cotonnier et le fixèrent en le martelant dans la tête de la jeune fille de sorte qu'il la pénétre, remplirent ensuite le sol tout autour pour qu'il grandisse. Au cas où ce cotonnier ne bourgeonne pas normalement, ils auront besoin de répéter la procédure avec une autre fille. Lorsque la mère revint, elle fut retenue par eux et lui dirent : « Nous avons fait de ta fille une De (un fétiche de village). Tu ne dois pas parler encore moins crier ! ». Si une « nou » veut prendre quelque chose dans la case d'autrui, elle peut le faire, parce que nous avons fait quelque chose d'utile avec la fille d'une « nou ». Elle peut aller dans n'importe quelle case. C'est ainsi jusqu'à nos jours : lorsqu'une « nou » s'empare de quelque chose, celui qui s'oppose se verra dans l'obligation de d'offrir une vache en sacrifice.

Sacrifice de la fille de sa sœur

Le narrateur est un homme d'environ 38 ans de Gapleu, village de Lépreux. Ses deux mains sont mutilées, son pied droit tient à peine

Je vais te parler d'un village nommé Niétou, situé là-bas dans la région du grand du chef Touassama. Ce village a été par deux fois détruit et reconstruit.

Un garçon du nom de Katou vivait chez son oncle à Bioléu, d'où venait sa mère. Lorsqu'il devint adulte, il y avait son propre quartier. Un jour son oncle lui a dit : « Tu es maintenant un homme, va et fonde ton propre village ! ». D'autres disaient qu'il a dû s'en aller parce qu'il avait offensé son cousin.

Katou se rendit chez son ami Nua. Il y rencontra son oncle Bagadi, qui était aussi originaire du village de sa mère. Avant que Katou ne fondât son village, il se rendit chez le débomé. Ce dernier lui fit une très bonne médecine. Tout malheur, qui pourrait toucher le village, est mis dans la fille de la sœur du chef Katou ; ensuite, elle est empoisonnée pour que le malheur s'en aille avec elle.

Un jour quelques femmes dansèrent au village. Des termites ailées étaient séchées au soleil. Elles en mangèrent un peu. L'époux d'une de ces femmes se fâcha du fait qu'elles avaient mangé les termites ailées sans permission et il les insulta. Alors le chef d'un quartier du village auquel appartenaient aussi Bagadi et Nua ordonna : « Saisissez-vous de l'homme et frappez-le ! Qu'avait-il à insulter les femmes ! »

Mais le chef Katou les blâma. « Comment pouvez-vous frapper un homme dans mon village ! Nous avons fait un fétiche de sorte qu'il ne puisse rien se passer de mal dans mon village. » Puis il punit les fautifs.

Le malheur s'abattit alors sur le village parce que ce chef de quartier n'avait pas considéré la fille de la sœur (qui avait été enterré avec tout le mal qui pourrait advenir). Les hommes de son quartier s'en allèrent parce que leur chef avait causé une dispute. Ceux du quartier du chef de village s'en allèrent aussi parce que la fille de la sœur n'avait pas été respecté (et on craignait de ce fait le malheur). Seul Katou était resté dans le village. Il mourut il y a pas longtemps.

Le fils et le fils de la sœur

Le narrateur est Dan Mongrou, fils du grand chef Mongrou à Kampleu.

Il était une fois un grand chef. Il avait un fils et sa sœur avait un fils. Ils furent élevés ensemble et se ressemblèrent comme des jumeaux.

Les gens aimaient mieux le fils de sa sœur et il était plus connu parce qu'il vagabondait plus que le fils du chef. Lui, par contre, les aimait tous les deux sans distinction et il leur offrit à chacun un cheval.

Mais quand le chef remarqua que le fils de sa sœur avait meilleure fortune dans la vie que son fils et qu'il deviendrait probablement chef au lieu de son propre fils, il engagea quatre chasseurs pour le tuer. Il avait une plantation où ses chèvres, moutons et vaches furent élevés. C'est là que cela devait se dérouler « par erreur ». Il dit : « Si vous faites cela pour moi, je vous donnerai ceci et cela en récompense. »

Ensuite il dit au fils de sa sœur : « Demain, très tôt, va à la plantation et remmène-moi deux bœufs, car je veux sacrifier une vache et j'en aurai besoin comme sacrifice ultérieur. » Mais il avait instruit les chasseurs de le tuer en route.

Le jeune homme sella son cheval et se prépara à son voyage. Il y en avait pour environ deux heures et demie de route. Mais il y avait une vieille femme près de la plantation qui avait entendu le père donner ses instructions aux chasseurs. Lorsque le jeune homme arriva, elle demanda : « Qui va là ? »

Lui : « Qui me le demande ? »

« Viens ici, je suis une vieille femme ! Aide-moi, il m'est arrivée quelque chose ! »

Le jeune homme descendit de cheval et alla vers la voix.

« Où est ton cheval ? », demanda-t-elle. « Emmène-le ! J'ai quelque chose à t dire. »

« Dis-moi pourquoi tu m'a appelée ! »

« Apporte le cheval et je te le dirai » Après qu'il ait apporté le cheval, elle dit : « Vous êtes de gens riches, mais considère moi quand même comme ta grand-mère. Je veux te faire à manger avant que tu reprennes ta route. »

« Non, laisse, je ne veux rien ! »

Alors, elle se fâcha. « Mon fils, si tu t'opposes aux gens qui veulent te sauver, tu finiras bientôt ligoté. »

« Et bien », réponds-t-il, « je suis en route pour faire quelque chose d'important et je me suis seulement un peu énervé parce que tu avais dit que tu es ma grand-mère. »

Entre-temps, au village le chef se disait : « Les chasseurs ont dû le tuer, maintenant. » Il appela son fils, prit sa main et dit : « Tu es un homme, maintenant. C'est à toi de tout prendre en charge. Va à la plantation et examine le chemin ! Je pense que quelque chose est arrivé. »

Le fils se mit à cheval et s'en alla. Il galopa aussi vite qu'il le pouvait sur le sentier pendant que le frère était encore en train de parler avec la vieille femme.

Lorsqu'il entendit le grettement de la bride, il dit à la vieille femme : « Tu entends comme tu me retarde ? Mon père a envoyé mon frère parce que je suis parti si longtemps. »

C'est à ce moment-là que les chasseurs tirèrent sur le cavalier. Il tomba du cheval et lorsque les chasseurs étaient sûrs qu'il était mort, ils s'en allèrent.

Son frère vint alors et après avoir vu ce qui s'était passé, il alla à la plantation et chercha tout le monde là-bas, sans oublier les deux

bœufs. Ils prirent le mort et le portèrent au village. Le fils de la sœur les précéda à cheval pour raconter la nouvelle terrible à son oncle. Quand le chef l'a aperçu il s'est écrié : « Comment ? Les chasseurs ont-ils tués mon propre fils ? » Il perdit la raison, alla dans sa case et se pendit.

C'est ainsi que le fils de la sœur devint chef et tout le pays fut le sien. Et oui, c'était ainsi ! Dans le temps, les chefs ne voulaient souvent pas que les fils de leurs sœurs leurs soient proches quand ils régnaient.

La dernière phrase doit sans doute affirmer et extrapoler ce que l'histoire raconte, c'est-à-dire que le fils de la sœur a les mêmes droits que le propre fils, mais le père préférerait souvent son propre fils.

L'histoire de la vie de Si

Le narrateur est un homme d'environ 40 ans originaire du village Bouyaleu

Je ne suis pas encore marié, mais je suis « Bea » dans ce village, c'est-à-dire que c'est le village de ma mère. Une fois ici l'on me donna une femme en mariage. Pour elle, j'ai beaucoup travaillé. Elle n'est pas d'ici ; elle n'est pas descendante de la famille de ma mère sinon je ne pouvais pas la marier. C'était la femme d'un très vieil homme qui ne pouvait plus travailler à la plantation. C'est pourquoi il m'avait dit : « Je te donne cette femme, mais pour cela tu dois travailler à ma plantation afin que j'ai à manger. »

Tous mes frères étaient déjà mariés. Ce vieillard m'envoya le message suivant : « Pourquoi dois-tu souffrir, et ne pas avoir de femme ? Viens ici chez moi et je t'en donnerai une ! »

Cette femme je l'aimai depuis bien longtemps mais j'avais peur du vieillard et j'étais trop pauvre pour m'acheter une femme. Ils m'aiment bien dans ce village et ils veulent tous que j'y reste.

Je savais donc faire toutes sortes de travaux manuels comme par exemple pêcher à la bordigue. À la saison pluvieuse je peux t'apporter trois voire quatre paniers pleins de poissons. Lorsqu'il y avait des querelles avec les Dan du côté ivoirien, et que personne n'osait s'y aventurer, alors je pouvais calmement aller vers ces hommes parce que je suis un guerrier.

Lorsque le vieillard mourra, sa femme ne voudra rester qu'avec moi. Je n'aurai qu'à payer l'impôt de case pour le vieillard. Et si je souhaite rester ici après la mort du vieillard, alors je ne dois rien payer à la famille de la femme. Si toutefois je voulais retourner dans mon village, je devrais alors laisser ma femme ici. Mais je veux rester dans ce village jusqu'à ma mort. Je suis originaire du village Zéileu.

Ma mère avait quatre fils et une fille. J'étais le dernier des garçons. Juste avant moi est née la fille avec qui je m'amusais bien. Quand j'avais environ onze ans, ma mère m'envoya avec ma sœur à la plantation pour chasser les singes du champ de maïs ; Ils adorent le maïs. Je volai un jour des grains de maïs. Ma sœur dit alors : « Comment ? Je le dirai à maman ». Ce qu'elle fit.

Ma mère m'appela et me dit : « Pourquoi vous vous disputez toujours à la plantation ? »

Je répondis : « Cette case m'appartient, car si quelqu'un vient acheter ma sœur, moi, je reste. Dis à ma sœur que lorsque mon père mourra, la case m'appartiendra. Et lorsqu'elle sera mariée et aura un jour envie de manger de la viande, elle viendra chez moi et me le demandera. »

Mon père était aussi un guerrier et quand il mourut, ils me sollicitèrent pour que je prenne la coiffe que j'ai portée hier. Quand il

y a des fêtes je porte la coiffe, alors les chanteurs me suivent en chantant et j'essaie de sauter et d'être farouche pour le combat comme je l'ai vu faire par mon père. En son temps mon père parlait ainsi : « Je suis un lion car personne ne peut maîtriser un lion ». (Il paraît que l'on voit des lions dans la forêt vierge parfois.)

Ma sœur s'est ensuite mariée très loin de l'autre côté de la frontière (partie ivoirienne). Elle est venue hier parce que ma mère était malade et lui avait envoyé un message. C'est alors qu'elle m'a raconté cette histoire de ma jeunesse que je viens juste de te relater.

Une famille aisée

Le narrateur est Do, le chef du clan Yaou à Boleu

Mon père, celui qui m'a engendré était celui là même qui avait des talents de sculpteur, de forgeron et de fondeur de métaux. C'est justement pour ses qualités qu'on l'appelait Kouïpou c'est-à-dire « le Blanc ». Mon grand-père maternel était très aisé. Il était même le plus riche du village Boleu. Il s'appelait Sauwie. Son frère se nommait Nyoa. Ils étaient tous deux du même père et de la même mère. Leur père s'appelait Tiagué. Tiagué se saisissait de ses propres hommes, les attachait et les vendait dans le pays Bassa ou tout simplement ici à Towétown au pays Dan.

Autrefois le pays était très dangereux. Lorsqu'on voulait se rendre d'ici à Boutouo, ce qui ne faisait que 4 heures de marche, on se rendait d'abord chez le débomé pour se faire un puissant talisman de protection. Et on ne mariait que les personnes des villages environnants de peur d'être fait prisonnier. Seul celui qui avait un puissant talisman pouvait oser se marier au pays Niqua.

La mère de Sauwie était originaire de Diapleu du clan Gapleu. Tiagué s'était rendu là-bas parce qu'il était un grand guerrier et un chasseur. En cet endroit, il tua beaucoup d'éléphants et d'autres animaux sauvages. Mais on ne lui achetait pas de viande car les habitants disaient : « Nous n'avons pas d'argent, nous te donnons en contrepartie cette jeune fille nommée Diagbei. » Mais Diagbei n'aimait pas Tiagué, il la laissa donc là-bas.

Tiagué avait un frère du nom de Togboubiasiou. Ce dernier était aussi un guerrier. Son nom signifiait « la guerre ne peut être perdue ». Tiagué dit à ce dernier : « Allons et essayons de ramener cette jeune fille ici ». Cela leur réussit. Ils étaient aimables avec elle si bien qu'elle les suivit. Tiagué l'appela Biédiagbéi ce qui signifie « Diagbèi l'éléphante ».

Tiagué et sa femme donnèrent naissance à Sauwie. Et ils le nommèrent aussi Biesauwie, « Sauwie l'éléphant ». Après lui ils eurent ensuite Nyoa leur deuxième fils. Après Nyoa vint Goma, leur fille. Goma devait être mariée à quelqu'un du clan Bo. Sauwie dit : « Ma sœur ne peut pas se marier dans le clan Bo. » Cela ne lui convenait pas que sa sœur soit vendue pour de l'argent.

Tous les trois frères et sœurs habitèrent ici. Nyoa avait un ami du nom de Bouadiégbéi qui habitait aussi ici. Ce dernier s'amouracha de Goma. Mais Sauwie ne voulut pas la lui donner non plus. Elle (Goma) eut un fils qu'elle appela Mabéa (« je vous en supplie ») et un deuxième enfant du nom de Do et c'est moi.

(Sauwie que le narrateur a désigné au début de son histoire comme son grand père était en fait son oncle, le frère de sa mère).

Mon père Bouadiégbéi savait faire de la fonderie, et moi aussi. Il alla chez mon oncle Sauwie et dit : « Je voudrais emmener mes enfants dans mon quartier. »

Sauwie refusa cela. Il dit : « Je ne peux pas savoir ce que tu feras demain. »

Goma mourut lorsque j'étais encore tout petit. On me confia à Tibou afin qu'elle s'occupe de moi. Tibou était une des femmes de Nyoa.

Lorsque enfants nous nous disputions, les autres enfants me fouettaient longtemps, mais je ne fuyais pas. Ils me surnommèrent alors « Mametouale » ce qui signifie « tu le frappes mais c'est toi-même qui t'enfuis devant lui ».

Mon grand-père s'appelait Gbiagbia et était un guerrier. Adulte, je fus aussi un guerrier. Mais je voulais moi aussi devenir riche comme mon père. Je disais que n'importe où nous allons, moi et mes compagnons doivent chercher la dispute et la bagarre. Mon frère Mabéa était un grand guerrier. Il était aussi bagarreur.

Je me rendis un jour à Maleu. Des hommes m'ont encerclé. Je me suis défendu avec mon couteau et j'ai blessé beaucoup d'entre eux parmi lesquels se trouvaient des fils du grand chef Tapé. Je me suis ensuite enfui.

De mon oncle Sauwie à moi, personne n'était capable de nous blesser avec une balle ou quelque chose d'autre. Personne n'a eu de blessure dans notre famille !

Avant que nous ne déclarions la guerre à une autre région, nous envoyions des messages à des guerriers et nous nous retrouvions tous dans un village. Les débomé préparaient ensuite différents types de médecines. Lorsqu'ils disaient : « Nous sommes prêts, nous pouvons partir », alors nous partions et passions une nuit dans la brousse. Nous avions parmi nous un homme très intelligent qui nous proposa d'abord d'étudier les pratiques et habitudes des envahisseurs avant de déclencher la guerre.

Nos ennemis avaient une porte secrète. L'un d'entre nous s'informa du lieu où cela se trouvait. Il revint et indiqua le chemin aux autres. Les guerriers avaient beaucoup de musiciens et de chanteurs derrière eux. Certains battaient les tambours qu'ils tenaient sous le bras, certains encore avaient des peaux de mouton enfoncées sur la tête et rendirent leurs visages plus noirs avec de la suie. Nous susciterions ainsi la peur par ces déguisements. D'autres s'habillèrent élégamment ; ils étaient vêtus de tissus en coton ; à cette époque ils étaient encore très rares. Ils provenaient des Mandingues et seulement une poignée de Dan savaient comment les fabriquer. Autrefois, on volait les marchandises des Mandingues et on les chassait.

Nous plantions déjà à cette époque des noix de cola et on les vendait de village en village jusqu'à la frontière des Mandingues.

À cette époque on ne pouvait se rendre d'ici à Gapleu que lorsqu'on recevait auparavant une puissante médecine qui faisait de soi un guerrier sinon l'on se ferait arrêter et mis au carcan. Car autrefois on se faisait la guerre village contre village et même quartier contre quartier. Quand une femme quitte son homme qui, lui, est originaire d'un autre village, c'était la guerre. Comme ça, pour une bagatelle.

Un jour nous partimes pour Youopié. Lorsque nous arrivâmes à la porte, nous avons ouvert le feu sur eux et lorsque mon fusil s'abîma, je me suis simplement assis et l'ai réparé sur place pendant qu'ils tiraient sur moi. Mes camarades, qui m'étaient apparentés, dirent : « Ces gens vont te tuer et se moqueront ensuite de nous. Attendons-le jusqu'à ce qu'il soit prêt ». Lorsque j'ai réparé mon fusil, j'ai retrouvé les autres dans le village et j'ai continué à tirer.

À cette époque j'étais fondeur de laiton et forgeron de chaîne. Lorsqu'un riche arrivait et disait : « Viens et fabrique un anneau en laiton pour le pied de ma femme ! », je pouvais le faire. Je coulais

aussi à partir de laiton des cornes à poudre auxquelles je donnais la forme d'une corne de mouton. Pour une telle corne en laiton ou pour une chaîne, on m'achetait une vache. De tous les fondeurs, j'étais celui qui avait commencé cela. La corne pendait ensuite à la chaîne sous l'épaule. Et malgré cette habileté particulière, je faisais un champ de riz pour ma famille tous les ans. Les miens n'ont jamais dû souffrir de faim. Mon père Nyoa avait déjà l'habitude de faire de grands champs.

La première femme que j'ai mariée s'appelait Déti. Elle a été ma femme principale mais elle n'est plus maintenant. Un homme de ce clan du nom de Zéaouyolé me l'avait ravie. J'étais allé dans ce village pour rendre visite à ma sœur et lui fabriquer un anneau en métal. Et lorsque je revins ici et constatai que ma femme s'était enfuie avec l'homme, je dis : « Je vais dans le village de ma sœur et si je ne découvre pas celui qui a ma femme, alors je tuerai n'importe qui ».

Deux de mes amis me dirent : « Va, et fais ce que tu veux, nous sommes avec toi ! »

Lorsque je suis arrivé dans ce village, les villageois se sont mis à hurler : « Le masque est là, tu ne peux pas entrer. »

Je dis : « Je viens de Sétoui (ce qui n'était pas vrai), et là-bas on connaît les histoires des masques ».

Le masque s'est mis à me poursuivre. Alors un de mes amis lui a dit : « Ce qu'il aimerait te faire ici, ne doit pas être notre palabre ».

Les villageoises venaient de faire un sacrifice. Je dû les interpeler en ces termes : « Je ne demande pas à interrompre votre sacrifice, mais si je ne retrouve pas ma femme, je tuerai quelqu'un. Si je ne fais pas cela, alors battez-moi à mort. » J'ai sauté au-dessus de mon fusil pour prêter serment. Ils ont pris peur et m'ont donné ma femme.

L'héritage

Généralement c'est le fils aîné qui hérite des biens de la famille. Au même titre que les biens ce fils hérite aussi des aptitudes du père, y compris les aptitudes liées à l'esprit, par exemple les services des masques, la capacité de reconnaître des sorciers ou de prédire l'avenir. De telles qualités particulières (de même que l'artisanat) se fondent sur des potions magiques que le père laisse au fils. Pour hériter de ces qualités il faut que le fils franchisse plusieurs fois le corps du père en l'implorant de lui transmettre ses connaissances. Avec des mouvements de mains, il charge ces aptitudes, en se tenant debout au-dessus du corps comme si il voulait porter leur poids sur ses épaules. Avant sa mort le fils ne peut pas égaler le père dans son métier. C'est justement pour cela qu'un forgeron âgé de plus de 40 ans s'est toujours considéré comme un apprenti jusqu'à ce que son père meure dans une des narrations. Lorsque nous nous sommes interrogés sur la possibilité pour le neveu d'hériter des biens de l'oncle, les Dan étaient très étonnés et répondaient : « Non, nous n'avons jamais entendu une chose pareil. » Le récit « Le fils et le fils de la sœur » révèle bien comment de façon signifiante un père donne la préférence à son fils par rapport au fils de sa sœur.

CLAN ET CHEFFERIE

Le clan n'est pas, comme le lignage, une société liée par le sang, mais une association de différents lignages. La société naît par le truchement d'un esprit d'entreprise d'une forte personnalité qui crée sa propre chefferie. Le clan porte le nom de cet homme ; par exemple Gbéleu = les gens de Gbé.

Il est libre à chaque Dan de se libérer de son lignage, du clan et du village et de s'installer quelque part dans la forêt vierge. Si quelqu'un était un guerrier qui pouvait garantir protection durant les querelles incessantes, des familles entières rejoignaient et des villages entiers se soumettaient. « Celui qui savait se battre devenait chef. » « Quand quelqu'un était un grand guerrier, on faisait de lui un chef. »

Le chef n'aspire aucunement à limiter la nouvelle création d'un village pour sa propre famille. Il souhaite au contraire l'arrivée d'autres familles pour que le village gagne en force. Il arrive bien parfois que le chef envoie son propre fils pour aller fonder un nouveau village, mais son pouvoir ne s'affaiblit pas pour autant. Le fils doit lui livrer une partie des butins de chasse et en cas de guerre les villages secondaires s'allient au village principal.

Les lignages qui migrent dans un village forment leur propre quartier avec des chefs de quartier. Ainsi, trois clans étrangers sont venus chez le guerrier Ka, le père du grand chef Mongrou, dans sa résidence de Kampleu et possèdent aujourd'hui encore leurs propres quartiers.

Les personnes ambitieuses qui veulent devenir absolument de grands chefs sont une chose frappante pour un peuple de paysans qui ne présente pas les conditions économiques requises pour une chefferie. On a l'impression qu'il ne s'agit pas du tout pour le chef d'avoir une puissance et par là un profit personnel, mais plutôt d'avoir un grand nom, par conséquent de la gloire et une renommée dans le pays. Son vrai pouvoir d'influence se limite tout au plus à une douzaine de villages, mais son nom résonnera au-delà de ces frontières.

Le féticheur participe aussi à la création du village. Ce dernier doit conseiller au chef le sacrifice à faire pour attirer le plus de monde possible dans le village et que son nom devienne grand. Le féticheur lui propose un sacrifice bien horrible : coucher avec sa propre sœur ou encore enterrer vivant son enfant le plus précieux.

Ce besoin de se mettre en valeur est le plus manifeste lorsque les chefs organisent les « fêtes des vaches ». Chaque chef se doit de faire abattre une de ses vaches et y inviter tout le monde de temps en temps. Le chef envoie le message aux quatre coins du pays. Il fait venir des gens pour des animations et des musiciens et la fête peut durer des jours et même des semaines avant que la vache ne soit véritablement abattue.

Le chef ne tue pas la vache lui-même. Il mandate le fils de sa sœur « béa » de le faire pendant qu'il va loin du village avec la femme principale. Il ne doit pas entendre la vache mourante

« parler » sinon il meurt lui-même dans deux ou trois mois. Puis le « béa » abat la vache et envoie sa queue à la femme du chef se trouvant hors du village. Dans le village Bouyoleu, on nous trouva une pierre imposante, sur laquelle l'ancêtre faisait couper la tête de la vache.

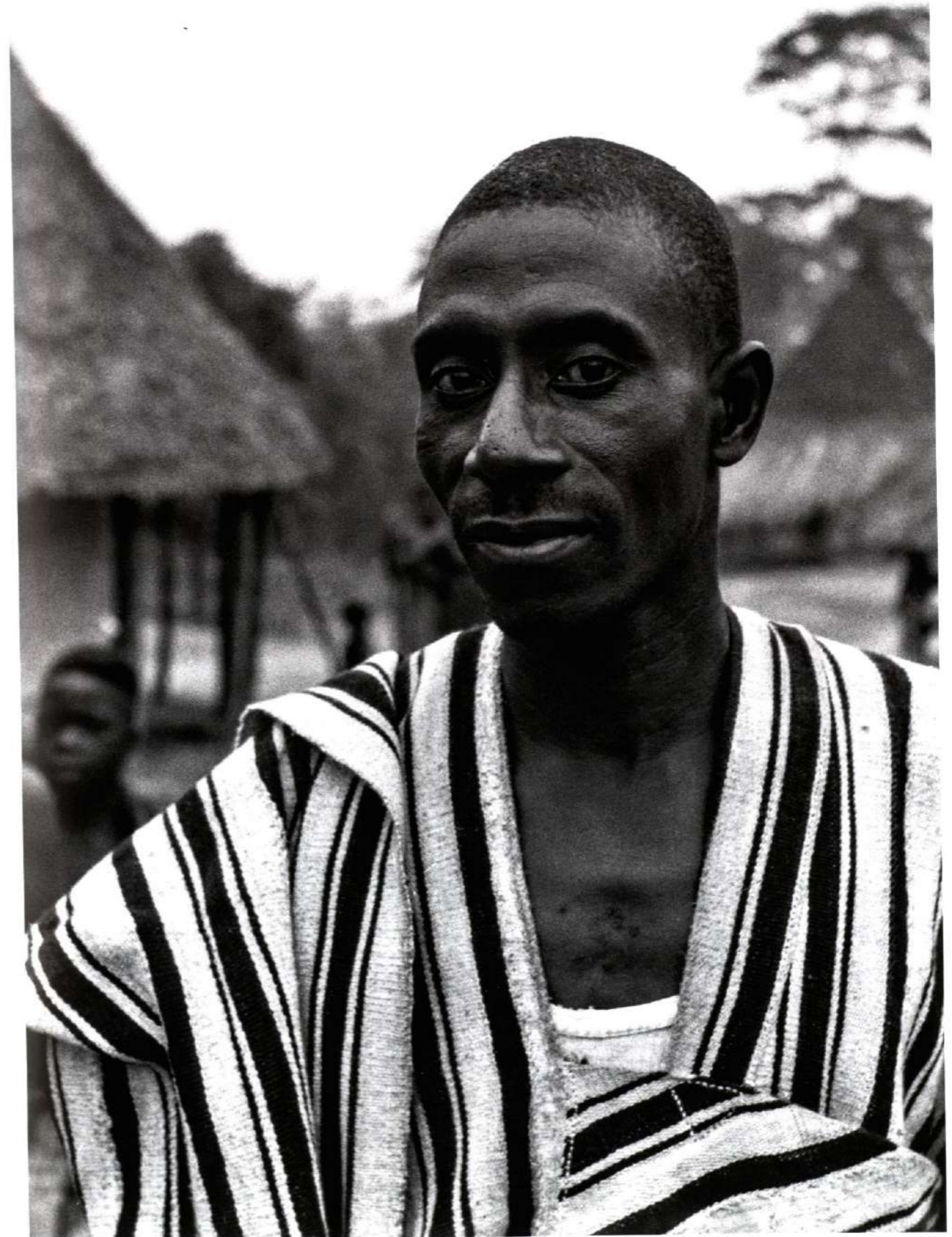
L'un de nos rapporteurs, un vieil homme de Meapleu-Bona, raconte comment son père, un homme aisé, avait organisé une telle fête : « Il la fit », dit le rapporteur, « pour que chacun sache qu'il était un homme riche. Une femme viendra se porter volontaire et dira : « Je veux cette fois-ci préparer la viande pour que tout le monde voie comment je la prépare bien. » »

D'abord les vieux reçoivent une partie de la viande qu'ils emportent à la maison. La femme principale reçoit une jambé-avant et une jambé-arrière. Elle en fait « une grande viande » et une « un grand riz ». Au fait, elle prépare une très grande quantité de riz qui remplirait toute une hutte. On nomme cette montagne de riz « bouwa » parce qu'on tirait des coups de feu au-dessus. Le son des fusils faisait ce bruit « bouwa ». Puis toutes les femmes du village apportaient leurs plats de riz jusqu'à ce qu'une longue rangée de plats soit formée. (La femme principale dansait d'abord devant la procession des femmes en agitant sa grande cuillère.) Les béa reçoivent d'abord leur plat de riz et vont derrière une case pour le manger. Puis on faisait appel à tout le monde pour le partage du riz et la viande. (Le narrateur s'essuie la bouche au souvenir de ces délices.) Tout le monde venait et disait : « Merci, merci ! » au chef.

Ensuite, le chef donna la tête de la vache à une de ses filles mariée qui est venue de loin avec son mari. Après dégustation, le crâne de la vache et un peu de riz sont emballés dans un tissu et seront remis à son père et ils diront : « Merci, merci pour la vache ! » Le père a pris le crâne de la vache pour le fixer au mur de sa case.

Les gens, heureux et contents, disaient : « Nous avons mangé quelque chose de très délicieux. Maintenant nous devons aller chercher notre repas. » Ils prirent leur filet de chasse et vont dans la brousse. Un homme pénétrait dans la forêt et faisait du bruit et quand un gibier apparaissait, ils l'attrapent avec leurs filets. Celui dans le filet duquel le gibier se trouve pris se met à crier : « Venez, venez ! » puis ils le tuèrent avec leurs sagaies et leurs couteaux. Ils donnèrent les morceaux du dos à la nou du chef.

La figure la plus importante de la cour d'un grand chef est le siabo, le chanteur ou le flatteur. Les grands chefs Dan (il y en avait autrefois cinq ou six dans le pays, mais aujourd'hui il n'y a que trois « paramount chiefs ») en ont deux et le chef de clan un seul. Ils sont constamment autour du chef. Leur tâche est de conforter le chef dans son rôle de chef aussi bien devant le peuple qu'à l'égard de lui-même. Lorsque le chef doit



Pl. 58 Le chef du village de Diaple. (Nyor Diaple, Janvier 1950)

parler en public, c'est le siabo qui l'annonce d'abord avec une voix laudatrice devant le peuple : « L'homme au-dessus de tous les autres hommes ; qu'est-ce que tu as aujourd'hui dans la tête ? Si tu n'étais pas, nous n'aurions rien à manger. Nous n'aurions pas d'habits, si tu n'étais pas notre chef ! » C'est avec le cœur rempli d'orgueil que le chef peut alors parler avec autorité. « Le siabo fait que le chef se sent grand et fort. »

Le siabo du chef du clan Miamé à Boutouo chantait à son maître avec les mots suivants :

« Tu es le palmier à huile qui donne une bonne huile !
Bonjour, palmier utile.
Bonjour, piment !
Tu es le puissant tambour dans le quartier de Déa.
Tu es la saison des pluies.
Bonjour, antilope Bongo avec de fortes jambes !
Tu es un grand chef ;
Quand tu traverses le pays, les hommes se taisent. »

Le chef Kran Outompé à Béléléwaleu a une chanteuse. Lorsque le chef entre en conflit avec un autre, elle chante ceci : « Comment, une telle petite palabre ? Un grand chef comme toi fuit une petite palabre ? » Sur ce le chef répond : « Il n'y a pas de palabre qui puisse me faire fuir de mon pays. » La chanteuse ajoute ceci : « Alors, tu veux encore laisser tomber la palabre ? »

Pendant les débats ou quand le chef traverse le territoire, les siabos agitent la queue d'une vache, le symbole du chef, « pour qu'il se sente grand et pour intimer l'ordre aux gens de se taire ».

Quand un étranger vient chez le chef, l'entretien se déroule par l'entremise du siabo. L'étranger ne peut donc adresser directement la parole au chef, mais parle au siabo, qui assis auprès du chef, lui transmet le message. Ceci ne sert pas à utiliser un langage de cour qui est peut-être inconnu de l'étranger, mais plutôt d'éloigner le chef du peuple le plus possible. C'est pour cette raison que le chef répond par le truchement du siabo.

Quand la chef doit aller régler une affaire importante loin dans le pays, c'est le siabo qui lui conseille d'envoyer un représentant puisqu'il peut s'agir d'une affaire peu importante qui ne nécessite pas forcément la présence du chef.

Quand un invité de rang est reçu par le chef et que le chef veut faire tuer une vache en son honneur, le siabo aime dire ceci : « Comment ? Toi le grand le chef, ton grand-père était déjà un chef, ton père était chef et toi tu veux donner seulement une vache ? Je n'en mangerai pas ! Donne en au moins deux ! »

Le siabo est aussi responsable à ce que le chef reçoive ce qui lui revient. Quand le chef doit annoncer une sentence, le siabo peut dire : « Non, il doit payer le double ! » Lorsque le peuple se rassemble, il exige que les gens offrent des cadeaux au chef. « Le siabo parle d'anciennes choses ; il fait usage d'un bon langage pour pousser les gens à toujours apporter des choses ayant plus de valeur que ce que leurs voisins ont apporté. »

Le siabo est donc le trésorier. Quand le chef a besoin d'argent, c'est le siabo qui le lui donne et il a aussi le droit de prendre ce dont il a besoin. Il s'occupe donc des recettes du chef et, en contrepartie, en est bénéficiaire. Il revient au siabo de faire de l'argent ce qui lui plaît. Même le fils du grand chef Mongrou disait : « Même si le siabo me dit : « Enlève ton habit et donne-le-moi », je dois le faire. » Et il insiste sur le fait que cela arrive

de temps en temps. « Il arrive qu'il (le siabo) d'un chef tombe amoureux d'une femme dans le pays. Il se jette alors à genoux devant le chef et crie : « Je ne me lèverai pas avant que tu me l'aie donnée ! » »

Le siabo est un homme de confiance. Il connaît toutes les affaires secrètes du chef. Le siabo peut même par sa propre initiative faire une déclaration de guerre : « Il s'assoie, songe, pense et pense et dit subitement : Demain, je déclare la guerre aux gens de Borpleu. »

Le siabo est une sorte de « second ego » du chef. Il valorise le nom et la propriété du chef et il a, dans une certaine mesure, les mêmes droits. Pour être siabo, on n'a pas besoin de qualités innées. De façon générale, le fils succède au siabo dans ce service. L'un des siabo du grand chef Mongrou appartient à une famille de chef dans le territoire ivoirien qu'il avait quitté. L'un de nos contes parle aussi du « siabo du soleil ».

À côté du siabo, il y a une autre figure qui assure une fonction non moins importante dans la cour : le gobo ou chlanzé qui est le représentant du chef et son aide au quotidien. En public, il occupe une place importante, mais sa place est réservée aux affaires pendant que les siabo sont encore plus proches du chef. On dit toujours : « Les siabo savent les affaires secrètes du chef ».

Quand le siabo demande au chef de ne pas aller à une négociation, c'est souvent le gobo qui le remplace. S'il y a une rencontre à laquelle le chef est personnellement présent, il fait d'abord part de son point de vue au gobo. Pendant les rencontres, c'est seulement le gobo qui parle pendant que le chef boit son vin de palme à l'écart, apparemment indifférent, pour ne pas ternir son air d'autorité dans une dispute enflammée. Quelquefois ce rôle est dévolu au siabo ou à un autre conseiller.

Un grand chef peut avoir cinq à six conseillers nommés « noa » (= fort, fidèle). Ils ne sont pas les chefs des familles locales du village du chef, mais sont des personnes indépendantes et aisées du village « qui ont quatre ou cinq femmes ». Ils ne vivent pas à la cour du chef, mais la fréquentent constamment. Ils constituent le cercle d'amis du chef dans les affaires privées et publiques. Ils peuvent être aussi envoyés par le chef dans le pays pour régler des querelles.

Chez le chef Mongrou, il y a aussi un devin de la cour. C'est un homme qui a des connaissances magiques et peut-être aussi astrologiques. Il dispose de remèdes magiques pour le chef. Il sait reconnaître quand l'on doit être prêt pour une guerre et prédira combien de personnes mourront des deux côtés. Si le chef a de la fièvre, le féticheur reste toute la nuit devant sa case. Si cela s'aggrave, il doit découvrir qui a lancé un sort au chef. Le médecin, en notre sens, qui connaît les médicaments est une autre personne. On l'appelle lidakamé = l'homme des plantes. Ce dernier fait aussi partie de la cour du chef. Il soigne seulement le chef et les personnes distinguées.

Les personnes de la cour moins importantes sont les crieurs publics « dubomé » et les messagers « tamé ». Le dubomé est généralement un jeune homme doté d'une voix forte qui lui permet de relayer des messages du village aux plantations parfois lointaines. Sa voix peut se faire entendre à des kilomètres : Il se met à cet effet très tôt le matin sur une place élevée. Il se manifeste aussi pendant les rassemblements et les jours de marché. Le chef apparaît alors avec sa suite pour donner de

nouveaux ordres. Il dit le message à voix basse au crieur qui à son tour l'annonce à haute voix « pour mettre en valeur l'information ». C'est n'est pas au chef d'avoir une voix qui impressionne le peuple.

Les tamés sont aussi des messagers du chef qui en possède une demi-douzaine. Ils le représentent à travers le pays et portent en main un objet appartenant au chef ; un bâton en laiton, un vêtement, pour indiquer qu'ils viennent de sa part.

Parfois il y a un yéitouamé, un amuseur public, mais il ne fait pas partie de la cour. C'est quelques fois un vrai bouffon, quelqu'un qui distrait beaucoup, qui n'est pas en mesure de faire sa propre plantation et qu'aucune femme ne veut épouser. Il parcourt tout le pays pendant des semaines et des mois pour gagner quelque chose avec son comportement comique. Le chef lui donne de temps en temps des repas ou un petit cadeau.

En voyant la vie menée dans la cour du chef, on ne peut s'empêcher de penser que cette vie appartient à un autre monde, mais pas à celui des Dan. Peut-être cela remonte-t-il à une époque où les Dan étaient en contact avec des grands États Mande ? Peut-être ont-ils eu comme beaucoup de peuples des chefs étrangers qui ont introduit des cérémonies pompeuses ? En général, de tels chefs épousaient des femmes indigènes, si bien que leurs descendants qui deviennent chefs laissent transparaître les comportements de leurs ancêtres.

Un grand chef comme Mongrou a plusieurs femmes principales et chacune à une case dans laquelle elle vit avec d'autres jeunes femmes. Lorsqu'il part en voyage, c'est une de ses jeunes femmes qui l'accompagne, à savoir une des plus belles femmes pour renforcer l'image du chef. Pendant son séjour, on la nomme « Tadoung » (« la femme de voyage du chef »). Une femme principale ne parcourt jamais le pays. « Bliébaou » est la femme qui dirige les autres aux travaux agricoles.

Le grand chef à une femme préférée qui vit dans une petite case à proximité de la grande case du chef. Nous avons vu souvent le grand chef Mongrou y entrer et en sortir. Sur le petit vestibule, il accomplit ses devoirs de musulman (Mongrou venait de se convertir à l'islam). À vrai dire, personne, à part lui, ne devait entrer dans la petite case d'amour.

L'amour, ce n'est pas toujours un plaisir (cela est aussi valable pour la femme préférée), car un jour les regards du chef peuvent se poser sur une autre femme. Alors, elle doit laisser la place à la nouvelle. Cela offense certaines tellement qu'elles retournent dans leur village natal. Si on arrive à la convaincre de rester, « il arrive qu'elle ensorcèle le chef ». Il y a aussi eu à la cour du grand chef Mongrou des suicides de femmes préférées qui ont été abandonnées au profit d'une autre. Cependant, une telle femme n'est pas simplement « envoyée parmi les autres femmes qui cultivent les champs du grand chef ». Elle reçoit sa propre case et on lui donne quelques « petites femmes » (filles esclaves) et des garçons pour qu'ils travaillent pour elle. Elle reçoit donc une place honorifique dans la cour.

Lorsque nous effectuions des enregistrements à Boutouo, un chanteur chantait avec des métaphores claires la beauté de Voni, la femme préférée du présent chef de clan Miamé. Un chant que Miamé écoutait avec plaisir : « Je dois d'abord prendre mon bain avant de m'aventurer dans la case de Voni. Viens Voni, viens ! »

Beaucoup d'hommes vivent à la cour du chef qui accomplissent certaines tâches pratiques, par l'exemple des chasseurs.

Certains sont des esclaves qui, dans la plupart des cas, sont venus volontairement au service du chef, parce qu'ils se sont enfuis d'ailleurs. Il y a aussi des gens qui sont si endettés que, pour échapper leurs créanciers qui pourraient les vendre n'importe où, demandent au chef de l'accepter comme esclave et de payer la dette aux créanciers.

Le grand chef Mongrou avait beaucoup des femmes. Autour de l'enceinte du chef renfermant un ensemble de cases et délimité par des portails, se trouvaient un bon nombre de cases de serveurs auxquels il avait donné une femme.

Le chef considère tout ce qui se trouve dans les villages lui étant soumis comme sa propriété. Dan, le troisième fils du grand chef Mongrou, que nous avions comme interprète, a d'abord refusé l'argent que nous lui offrons comme frais de déplacement sous prétexte qu'il peut aller dans n'importe quelle case et demander qu'on lui prépare quelque chose puisque c'est son territoire. Lorsque nous lui avons donné de l'argent pour les porteurs, il en conservait une partie. Il se permettait constamment ce genre de choses et jamais on entendait ses victimes ne rouspétaient. Au fond, tout appartient au chef. Cela est compréhensible quand on se rappelle que le clan est né de l'esprit d'entreprise du chef ou de son ancêtre ; c'est lui qui a fondé le village et les autres se sont joint à lui.

Les Dan nous ont expliqué que tout ce qu'ils créent, à savoir les œuvres d'art, ils le faisaient à la gloire du chef. C'est pour cette raison que les rares figurines en bois, le plus souvent des portraits de certaines femmes, sont quasiment toutes en possession du chef. De telles choses fabriquées par un sculpteur sont envoyées chez le chef. Ce dernier reçoit en contrepartie un cadeau somptueux. « Tout ce qu'on apprend, on l'apprend pour le chef. » Dans plusieurs clans Dan, quand on veut prendre place en public, on dit habituellement : « Je m'assoie au nom du chef ».

Nous avons appris d'un autre de nos interprètes, le fils du grand chef Towé, que la valeur de la famille du chef va au-delà du clan. Dans certains territoires Dan, il parlait avec autorité avec les chefs si bien que des logis et des porteurs nous sont donnés en un rien de temps quoique son père ait été démis par les Libériens.

Un jour le jeune Towé restait en retrait et on a dû l'appeler pour venir nous assister comme interprète et pouvait sinon à peine nous aider. Nous étions arrivés chez les Dan du Nord où on connaissait bien le nom de Towé, mais la région était dominée par celui de Mongrou. Je me rappelle bien comment un jour deux notables d'un village de cette région étaient étonnés d'entendre Towé leur raconter humblement sa filiation noble.

Nous pouvons dire ainsi que chaque chef à une petite zone de règne et une grande région d'influence, où son nom est reconnu. Aujourd'hui, en effet, les trois « paramount chiefs » règnent sur d'autres chefs de clan en vertu du plein pouvoir que leur accorde le gouvernement libérien si bien que leur zone d'influence s'élargit.

Les sujets du chef s'en sortent bien dans cet arrangement. Puisque de toute façon tout appartient au chef, il n'est pas tenté d'exploiter ses sujets excessivement pour assembler trop de richesses. Il n'exige aucune partie du gibier mis à part le gibier qui lui est réservé pour des raisons magiques. Ce sont surtout les animaux dangereux comme le léopard, l'alligator

ou le python. Les chasseurs doivent lui livrer ceux-ci pour qu'ils ne fassent pas à partir de leurs peaux ou des dents des potions ou talismans qui les rendraient plus forts et plus courageux que leurs chefs. De plus, chez le crocodile, il y a sa bile qui est mortelle et qui peut être utilisée comme un poison. Avant d'être dépecé, l'animal doit être apporté au grand chef. Il se rend lui-même au bord du fleuve et toute sa suite. Là, l'animal est dépecé et la bile retirée et jetée dans le fleuve.

Les défenses d'éléphant reviennent aussi au chef. Lorsqu'un gros animal est tué, comme un buffle ou un éléphant, on doit l'annoncer au chef. Il envoie un représentant et fait partager la viande pour éviter les disputes.

Le chef d'un village est en droit d'exiger une partie du gibier quand un étranger tue un animal à proximité de son village.

Le chef ne fait pas trop attention à son aspect, et il est à peine reconnaissable comme même si il est habituellement bien vêtu. Ses insignes sont un petit fouet et un chasse-mouche fait d'une queue de vache que d'autres hommes importants peuvent aussi posséder. Mongrou a dans sa case une longue épée qu'il donne occasionnellement à ses messagers comme un élément d'identité et un « petit fer » qui ressemble à une petite hache. Le signe à travers lequel on le reconnaît facilement est sa suite; les gens qui l'entourent chaque fois qu'il se déplace.

Les gens importants du pays Dan appartiennent à la société des éléphants qui est une société secrète et a son centre à Tapita (voir le chapitre sur les sociétés secrètes).

Les enfants des importants chefs ont une place spéciale. On ne veut pas qu'ils parcourent les villages comme les autres en tant qu'artiste itinérant et recevant des cadeaux. Le plus âgé accompagne constamment son père. Il est toujours avec son père lorsque celui-ci s'entretient avec ses conseillers, reçoit les invités ou prend connaissance des plaintes. Les filles des grands chefs ne se marient pas comme cela a été dit parce qu'elles sont trop distinguées pour travailler pour un homme.

Ma, le chef

Le narrateur est un homme maigre, intelligent d'environ 45 ans vivant à Gapeu. Il est chasseur et nous a déjà raconté à Kampleu des récits de chasse. Il parle d'une manière sérieuse et consciencieusement (cf aussi un « Mandingue au pays Dan »).

Ga régnait autrefois ici. C'est pourquoi ce village porte le nom Gapeu (Ga-pleu). Ga fit une longue guerre contre les Saou (un clan Dan) du côté de Zologbatro près de la rivière Cess. Finalement, les Saou vinrent ici et offrirent des poulets en signe de paix. Quand Ga mourut, il laissa derrière lui son fils Fanaou. Mais mon grand-père Ma était aussi là. Ma était très têtu.

Un jour Ma voulait couper une liane dans la brousse et grimpa sur un arbre. Du haut de l'arbre, il vit tous les habitants du village l'encercler: « Ma, observe bien le soleil parce que tu ne le verras plus! Nous te tuerons encore aujourd'hui. »

Fanaou, le fils de Ga, était parmi eux. « Attendez » dit-il aux autres, « Je vais essayer de le tuer moi-même. Mais nous ne savons pas qui de nous deux survivra. Pour cela, laissez-nous aller de l'autre côté et nous allons mettre nos têtes ensemble pour que vous entendez ce que je vous dis. »

Lorsqu'ils s'en allèrent de l'autre côté, Ma sauta et s'enfuit.

Ma partit et se bâtit son propre village. Fanaou mourut. Ma était devenu maintenant un homme riche et régnait même sur les gens qui autrefois voulaient le combattre et ils travaillaient même pour lui. Lorsque Fanaou mourut, il rassembla tous ses compatriotes: « Je vous ai appelés parce que je veux tuer une vache pour vous. » Et il le fit. Puis tout le monde dit: « Tu es le plus grand homme du pays! ».

Un jour des Ivoiriens de Danané vinrent ici. Ma leur offrit une vache et dit: « Vous voyez, nous avons sur nos cases de la paille. Là où vous verrez des toits de feuilles, ce n'est pas mon territoire. » Les Ivoiriens continuèrent leur route et là où ils trouvaient des toits de feuilles, ils combattirent les indigènes, mais pas les hommes de Ma. Finalement le guide des Ivoiriens nommé Béa fut tué. Les Ivoiriens ramenèrent son corps à Danané.

Plus tard lorsque les hommes de Gapeu arrivèrent dans la partie ivoirienne et que les Ivoiriens voulaient les tuer, ils dirent: « Nous sommes de Gapeu, mais des hommes de Ma ». Alors on leur offrit des présents et aucun mal ne leur a été fait.

Un peu plus tard, les Noirs sont venus du Libéria qui nous combattirent ici. Ils allèrent à Kampleu. Le chef Ka envoya un message ici pour nous demander de donner aux Noirs de l'huile, du riz et un poulet en signe de paix. Ma refusa cela. Puis ils vinrent nous combattre et ils le firent dans tout le pays. Ma combattit jusqu'à sa mort. Il laissa derrière lui un fils Boya et un autre nommé Bua dont je suis le fils. J'étais en ce temps très jeune, mais la guerre dura jusqu'à ce que je grandisse et que je combattisse auprès de mon père. Finalement on apporta aux Libériens un poulet et on conclut la paix. Mon père me chercha une femme. J'avais trois femmes et six fils. J'ai nommé mon quatrième Ma. Le septième enfant était une fille. Tous moururent. J'ai épousé encore quatre femmes et j'eus sept autres enfants. J'ai maintenant sept femmes: Zo, Ko, Sa, Zéadé, Douma, Mayo, Diba, Bobouala qui m'ont donné au total quatorze enfants dont sept sont encore vivants.

Les enfants moururent de diverses maladies et pas en tant que de petits enfants. L'un deux avait la maladie du sommeil. Il n'y a pas de bons médicaments ici. Trop d'enfants meurent. Lorsque mon premier fils mourut, j'ai voulu m'égorger parce que j'étais tellement triste.

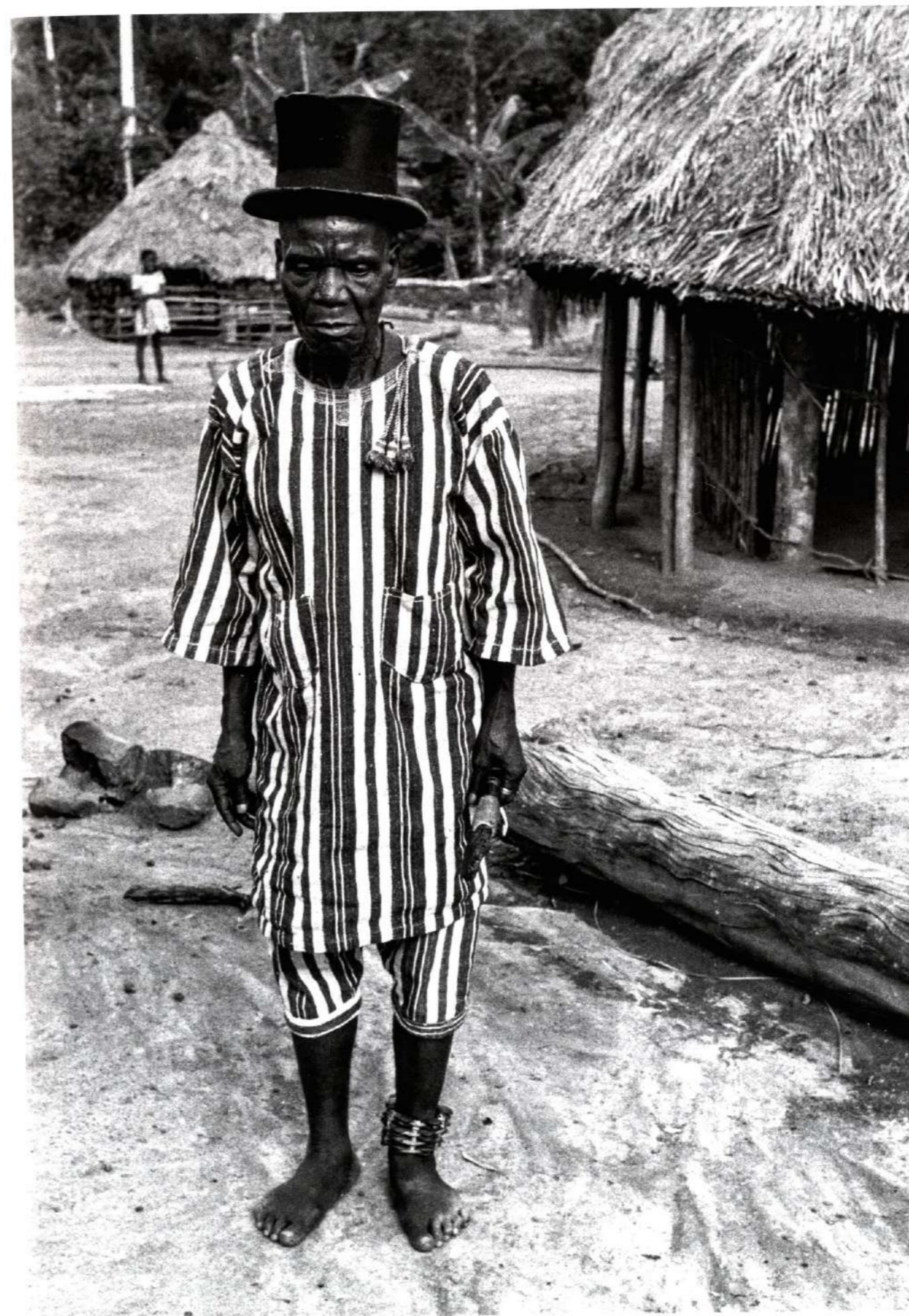
Maintenant, il n'y a plus de guerre. Je suis un chasseur et j'aimerais devenir aussi riche que mon père qui d'ailleurs vit encore. Je donne à manger à mes enfants ce que les hommes de l'alliance du Léopard mangent et où ce dernier se rend, je l'accompagne sinon mes ennemis me mépriseront.

LE GRAND CHEF TOWÉ

Avant que nous le rencontrions, nous avons beaucoup entendu parler du défunt grand chef Towé. Towé est une personnalité très considérée dans le pays. Il n'était pas seulement un grand chef, mais avant tout un guérisseur très célèbre et le récit de sa vie indique qu'il tire sa valeur de chef de cette qualité.

Il nous a été rapporté dans les villages de son territoire les choses merveilleuses qu'il faisait: comment il se jette dans le feu et pouvait s'envoler en tant que fumée dans l'air et qu'il pouvait se transformer en un jeune homme ou une jeune fille. « Tu verras quand nous irons chez lui, il ne sera peut-être pas en vieil homme, mais il sera là comme une belle et jeune fille. »

Sous les Libériens, Towé a perdu son rang de chef. Il vivait dans sa plantation située environ à une heure de route de son ancienne résidence qui porte encore son nom.



Pl. 59 Le grand chef Towé avec son fameux haut-de-forme. (Towé, Mars 1950)

En chemin on nous appris que Towé c'était attendu à notre arrivée la veille, mais malheureusement on le fit appel pour aller s'occuper d'un homme malade dans un village éloigné.

Towé n'est pas, comme les autres chefs Dan, un homme physiquement imposant, mais de taille moyenne presque maigre; il a acquis sa place du fait de son intelligence et bon jugement. Towé portait sur sa tête son célèbre haut-de-forme, dont nous avons appris plus tard l'histoire. Lorsqu'il s'approchait, nous avons remarqué qu'il était le seul dans le pays Dan à porter des anneaux à grelots à la jambe gauche. Il était chauve et une touffe de cheveu soigneusement peignée en forme de couronne se trouve à l'arrière de sa tête. Au milieu de cette petite touffe s'élève un petit sachet comme si le cuir chevelu avait été ficelé en petit sac. C'est un des signes de ses pouvoirs magiques.

Je demande à Towé de nous raconter l'histoire de sa vie. Après une petite pause, il commence à le faire en des phrases claires et courtes.

Oui, je suis le plus grand parmi les Dan vivants. Le grand chef Mongrou n'est qu'un petit garçon comparé à moi et le grand chef Youoni Voga chez les Mano c'est moi qui l'ai intronisé; quant au grand chef Touassama – pah! (Il fait un geste de dégoût de la main. Plus tard j'ai appris qu'il y a quelque chose qui cloche avec les ancêtres de Touassama. Il est censée être un descendant d'esclaves. Mais aujourd'hui il est de loin le plus distingué parmi les grandes personnalités Dan). « Seul le défunt Tapé m'était supérieur. »

Les Dan viennent de l'est de la zone aujourd'hui occupée par les Ivoiriens.

Mais nous, les gens de Kwila (le clan de Towé), venons de Kpaïne dans le pays Mano, plutôt c'est de là que vient notre premier ancêtre; c'était un homme nommé Dan de la famille des Dedohaina, un lutteur et un chef. Un chef Dan, précisément celui de Bapleu, l'invita à venir montrer son habileté de lutteur. Il vint et vainquit beaucoup de Dan. Le chef de Bapleu lui donna en épouse une de ses filles et Dan resta à ses côtés. Ils eurent beaucoup d'enfants. Le premier fils de Dan s'appelait Zé.

Les gens de Bapleu s'étendirent sur un grand territoire: Nouélopé, Bélétouo, Gbapleu, Gbétouo sont tous des gens de Bapleu. On nommait les gens de Kpaïne vivant parmi nous les gens de Lao, c'est-à-dire des gens de Mano. Aujourd'hui encore, un Mano peut venir chez nous prendre une femme sans qu'il soit redevable d'une réparation.

Mon arrière-grand-père était ce Zé, un vieux et grand chef il y a longtemps de cela. Il était un homme riche. Son fils s'appelait Nia lequel avait pour fils Dia. Dia alla au nord du territoire Dan à Bloleu et il y eut une femme nommée Goué. Elle était la fille d'un riche homme qui s'appelait Kanva. Elle lui donna un fils nommé Krueagro. Ils habitaient dans le pays Kwila (un peu au nord de l'actuel Towétown).

Un autre lignage, les Géviou, leur firent la guerre parce qu'ils ne voulaient pas que les gens de Krueagro soient toujours leur chef. Mais ils n'étaient pas en mesure de les battre. Ils s'en allèrent et se dispersèrent sur tout le territoire.

Ainsi Krueagro perdit bon nombre de sa suite. Un jour il dit: « Si beaucoup de mes hommes sont partis, moi aussi je pars et j'irai vivre auprès de ma fille. » Lorsqu'il se rendit là-bas, il était toujours un homme riche. Le fils de sa fille devint également un homme riche et un grand guerrier.

Kanva, le chef de Bloleu dit: « J'ai donné ma fille aux gens de Kwila. Mais ils n'ont jamais payé le prix. Je vais prendre pour cela leur fils Krueagro et je le garderai comme mon fils. Il restera à mes côtés ». Ce qu'il fit. Il ne garda pas seulement Krueagro, mais aussi sa mère et tous les enfants qu'elle eut.

Beaucoup de gens sont ainsi partis avec Krueagro dans la région de Bloleu. Ils y construisirent un grand village nommé Gartuo, « village dans les épines ». Ainsi Krueagro devint à nouveau riche. Le village est maintenant abandonné, mais on peut voir le rocher sur lequel Krueagro avait l'habitude de s'asseoir.

Lorsqu'il devint plus vieux, il dit à Kanva: « Parce qu'aucun prix n'avait été payée pour ma mère, vous m'avez déporté ici. Maintenant je suis vieux et je veux retourner dans le pays de mon père ». Kanva répliqua: « Bien, tu peux y aller ».

Krueagro dit alors: « Autrefois j'ai fait toutes sortes de choses abominables dans ce pays. C'est pourquoi je dois d'abord me protéger avec une médecine. » Il avait peur de retourner. Alors il se mit en route dans la direction de la rivière Cess.

Les féticheurs de là-bas lui donnèrent une case derrière laquelle se trouvait un grand Cotonnier. Mais voilà que Krueagro était un bel homme autour duquel tournaient les femmes du village. Alors les hommes du village par des pratiques magiques envoyèrent les fourmis magnans dans la case de Krueagro. Et ils verrouillèrent la porte. Ils firent cela avant qu'une femme ne se rendit chez Krueagro. Les fourmis magnans commencèrent à le mordre. Krueagro essaya de se libérer. Alors une femme arriva et cria: « Krueagro! comment se fait-il que les fourmis magnans t'ont-elles attaquées? » Les autres femmes accoururent là-bas et les hommes leur dirent: « Nous avons fait cela parce que vous tournez trop autour de Krueagro ». La femme donna alors un médicament à Krueagro qu'il souffla sur les fourmis et elles disparurent toutes. Si tu penses que ce n'est pas vrai, j'ai encore aujourd'hui ce médicament et je peux te le montrer. Je peux à tout moment faire venir les magnans. Ils m'entoureront mais ne me feront rien.

Les hommes parlèrent entre eux: « Nous essayerons autre chose si les femmes détruisent nos médicaments avec les leurs ». Et pendant que Krueagro dormait, ils prirent toute la case et la suspendirent sur le grand cotonnier. Et lorsque les femmes vinrent rendre visite à leur ami, elles constatèrent que la case n'était plus là. Et lorsque Krueagro se réveilla, il regarda en bas. Il n'y avait aucune possibilité de se sauver. Les femmes virent la case dans l'arbre et se rassemblèrent en cercle tout autour. Puis elles se rendirent chez une femme nommée Zé et sur son conseil elles firent ceci: une monta sur les épaules d'une autre, puis une troisième et elles firent ainsi jusqu'à ce qu'elles atteignirent le sommet de l'arbre. « Prends appui sur nous pour descendre » dirent-elles à Krueagro. Ce qu'il fit. Elles descendirent alors la case et la placèrent à son lieu habituel.

Zé dit alors à Krueagro: « Si tu rentres à la maison, ne te lave jamais avec de l'eau chaude. Si tu te laves toujours avec de l'eau froide, tu resteras jeune et tes dents ne tomberont pas. » (Towé nous montre qu'il a encore lui-même toutes ses dents.) « Et tu vivras longtemps. » Krueagro répondit: « Bien! Je ferai donc cela. » « Mais tu dois rester ici » continuèrent les femmes « jusqu'à ce que les hommes de ta région viennent nous payer avec des défenses d'éléphant le fétiche que nous avons fait ». « D'accord » dit Krueagro et il resta jusqu'à ce que quelqu'un de Bloleu – un de ceux qui étaient venus de Kwila avec lui – vint le chercher. (Cette région de Kwila était maintenant déserte.) Cet homme s'appelait

Bioga et était un chasseur d'éléphant. Il avait dit: « J'irai voir Krueagro ». Lorsqu'il se renseigna auprès des habitants du village Gagau, ils lui indiquèrent le village voisin.

En route il avait vu des éléphants. Il abattit l'un d'entre eux d'un coup de fusil. Il enleva les défenses et passa la nuit dans la forêt. Le lendemain lorsqu'il vit son père assis dans le village, il courut vers lui et se jetèrent l'un dans les bras de l'autre. Il avait enroulé ses défenses d'éléphant dans des feuilles. Il les remit à Krueagro. « Je les ai trouvées en venant ici ». Ils étaient très contents et les féticheurs du village se réjouirent avec eux. « Demain tu pourras partir », dirent-ils. Ils prirent un long morceau de tissu noir et une corne de mouton et ils y mirent le talisman. « Porte cette corne et ce talisman à la ficelle. Il faut toujours en couper et porter-le jusqu'à ce qu'il soit inutilisable; ensuite tu prendras un nouveau morceau. Lorsque tu utiliseras le dernier, tu mourras ». Ils lui donnèrent en plus un crochet en fer. « Traîne ce crochet derrière toi et là où il restera accroché dans la brousse, tu y construiras ton village. Ne retourne pas à Bloleu! »

Krueagro alla d'abord à Yali, le village abandonné par Zé, mais le croc ne fit pas effet. Il prit une autre direction et un jour le crochet s'accrocha de sorte qu'il ne pouvait pas la retirer. « Érigeons donc notre village ici », dit-il. Ils avaient apporté un tabouret avec eux. « Assieds-toi » dit Bioga. Puis Bioga continua: « Les défenses d'éléphant que tu as dû donner aux féticheurs feront en sorte que ton chasseur tuera chaque jour un animal ». Et à peine Krueagro s'était-il assis qu'ils entendirent un coup de feu. C'étaient trois hommes de Krueagro. Ces derniers étaient déjà partis du village avant que Krueagro n'arrivât à Bloleu. C'est pourquoi ils ne savaient pas qu'il était là. Ils venaient de tuer un sanglier. Bioga alla à leur recherche. Ils voulurent prendre la fuite. « Ne fuyez pas. Votre père Krueagro est ici. Il est de retour. Venez avec moi, afin que nous puissions reconstruire notre village ». Ces hommes prirent le sanglier abattu et le portèrent à Krueagro.

Ils construisirent des cases et envoyèrent des messages dans toute la région pour que d'autres hommes se rallient à eux. Ainsi, tous les hommes de Kwila construisirent un nouveau village qu'ils nommèrent Bélétouo. Lorsque tout fut terminé, Krueagro les appela et fit tuer dix vaches. À certains il demanda de cultiver du riz, à ceux qui avaient tué le sanglier, il dit: « Vous devez avoir votre propre quartier afin d'être riches et prospères. Vous serez mes chasseurs! ». Ainsi il les organisa. Aux Géviou, il dit: « Autrefois nous nous faisons la guerre lorsque nous étions ici dans cette région. Vous serez maintenant mes guerriers! » Et il dit aux Vavis: « Si quelqu'un tue un léopard, il vous appartiendra ».

Un des fils de Krueagro s'appelait Kea. Il était riche, guérisseur et féticheur-zo, c'est-à-dire un homme qui a le pouvoir de voir partout, même la nuit. Et ce Krueagro était aussi mon père.

Avant que je ne sois chef, c'est-à-dire à l'époque où nous vivions encore à Bélétouo, je chassais avec les chiens. Je n'étais pas encore marié. J'avais cinq chiens avec lesquels je chassais les sangliers. Une nuit lorsque je rentrais de la chasse au village, nous entendîmes le cri de l'écureuil rouge. Tous mes chiens détalèrent dans leur direction. Lorsque j'arrivai à cet endroit, je vis beaucoup de sangliers faire face à mes chiens et ils les ont tous tués. Ensuite ils me pourchassèrent aussi. Je me suis enfui et suis finalement monté sur une termitière et fus sauvé. Le soir venu le vieux Kwebi de Bélétouo me dit: « abandonne la chasse. Vas au pays Bassa et vois si tu peux y négocier des vaches pour moi ». C'est ce que je fis ensuite et j'apportais nombre d'objets de valeur à la maison.

Maintenant je vais te raconter comment je suis devenu guérisseur.

Autrefois, lorsqu'une personne décédait dans le village, seuls les hommes importants du village avaient le droit de voir le corps. Tous les autres fuyaient. Un jour j'ai moi aussi fui devant un mort et je me suis égaré dans la brousse où j'y ai passé la nuit. Je fis un songe. La grande médecine que mon ancêtre il y a bien longtemps avait apporté de l'Est, du pays que gouvernent maintenant les Ivoiriens, se trouvait en ce lieu. C'était une défense d'éléphant et un esprit semblable à un homme, disons pas tout à fait à un homme – je ne peux le décrire exactement. J'ai découvert la médecine. Je l'ai encore aujourd'hui. Je pus depuis ce jour parler aux animaux: je peux par exemple dire à une vache: « Vache, va là-bas! »

Je suis dès lors devenu plus fort que les autres féticheurs du pays. Si je frotte du bois de tali sur mes yeux, je pourrais par exemple voir ta ville dans ton pays et t'en parler. Je peux aussi vous remettre un bâton qui vous parlerait.

Un jour je me rendis à Tapita. Le chef Tapé m'a dit là-bas: « Je suis un grand homme, mais je ne suis pas renommé. » Il m'offrit comme présent une vache et une femme et me pria de l'aider. Je lui fis une médecine magique. Je l'ai frottai à mes yeux et je pus voir l'Angleterre et l'Amérique. Il y avait là-bas une maison fait en une sorte d'ivoire – lisse au toucher. Les hommes de cet endroit me dirent: « Nous allons dans ton pays et personne ne peut nous combattre ». Je suis alors revenu à moi. J'ai appelé Tapé et lui ai raconté ce que j'avais vu. « Quand ces hommes arrivent, il est insensé de les combattre. Nous sommes obligés de nous mettre d'accord avec eux. » « Creusons un trou ici », ai-je ensuite dit. J'y ai enfoui de la médecine.

J'offris aussi une vache et une femme à Tapé. Il m'envoya dans mon quartier en retour un pot de lait et de la poudre et me remercia. Je lui dis: « Je rentre à présent chez moi, mais ne combats pas les étrangers quand ils viendront ». Je retournai ensuite chez moi.

Il y avait autrefois de grands notables au pays Dan. Je les fis tous appeler chez moi et leur racontai mon songe. Je leur dis: « Je n'ai pas de pouvoirs de sorcier, mais seulement des talismans pour nous sauver ». L'un des notables du nom de Méango dit: « J'ai compris ». C'est à partir de ce jour-là que tous les hommes du pays ont su que j'avais toutes sortes de médecines.

Le grand chef Touassama était autrefois un guerrier. Il se rendit avec ses hommes à Voné pour combattre les Libériens qui étaient venus de la côte à la recherche de gomme. Lorsque j'ai appris cela, j'ai dit: « Je ne me joindrai pas à eux ». Les autres complotèrent contre moi: « Saisissons-le et tuons-le! » Et ce fut ainsi que les hommes de Touassama invitèrent mes compatriotes Kwila à me tuer eux-mêmes.

Le grand fleuve était autrefois près de l'actuel village Towé un grand marais dans lequel on se noyait facilement. Mon village n'avait que dix cases. Nous avions construit un mur entre le village et le marais. « Lorsque les guerriers viendront me chercher pour me tuer, alors nous nous sauverons de l'autre côté. »

Les hommes de Kwila parlèrent entre eux: « Faisons venir Towé et tuons-le » Deux hommes du nom de Beda et Kasia déconseillèrent cela. Il y avait aussi deux frères parmi eux dont le plus âgé avait donné son accord. Le plus jeune s'y opposa. Finalement l'on dit: « Faisons-le venir au moins au village et écoutons-le ». Lorsque je les vis venir, j'ai convoqué les anciens. Ceux-ci dirent: « Nous te défendrons ». Mais j'ai répliqué: « Non. Si nous com-

battons, j'y perdrai beaucoup». Je suis allé et me suis présenté à ces gens. « Me voici ».

« C'est toi qui as apporté les Libériens dans le pays! » dirent-ils. Parce que je leur ai déconseillé de combattre, ils pensaient que j'étais complice des Libériens. « Non. Je n'ai rien à faire avec eux ». « Mais c'est toi qui a conseillé à Tapé de ne pas combattre. » « J'ai vu ces étrangers en songe. Je l'avais expliqué à tout le monde. »

Ils dirent ensuite: « Nous lui donnerons du bois toxique pour voir s'il ment ou dit la vérité ». « D'accord » ai-je dit, « je le prendrai ». Ils dirent de nouveau: « Nous ne lui ferons pas prendre du bois toxique, nous le frapperons simplement à mort ». Ils étaient tous d'accord. Alors Kwéago qui était plus âgé que tous les autres se leva et dit: « Non, je ne suis pas d'accord. Si vous voulez le tuer, donnez-lui d'abord le bois toxique. S'il révèle qu'il est fautif, (il en tombera malade), alors vous pouvez le tuer. » J'ai bu le poison tout en disant: « Si le poison révèle que je suis fautif, tuez d'abord mon fils (il est actuellement chef de clan) et moi après. » Naturellement le poison ne m'a rien fait.

Le pays qui appartient maintenant à Touassama était autrefois gouverné par Gonsa. Les hommes de Kwila envoyèrent un message à ce dernier l'invitant à les rejoindre. « Nous avons très peur de Towé. Nous avons tout essayé pour le tuer. Viens-toi et tue-le! » Gonsa arriva, appela tous les notables et les enferma dans une case. Il me fit venir à lui et alla avec moi dans la brousse. Il me raconta la raison pour laquelle ils l'ont fait venir. « Puisque tu as été innocenté par l'épreuve de vérité, comment puis-je te faire du mal? Donne-moi un présent et je rentrerai chez moi ». Je lui ai donné deux vaches, un fusil et quelques pots en laiton. Gonsa prit de l'eau, en but et dit: « La région là-bas m'appartient. Bois maintenant l'autre moitié de l'eau et l'autre moitié du pays t'appartiendra ». J'ai pris l'eau et j'ai bu.

Alors Gonsa appela tous ses hommes et dit: « Je donne cette région à Towé ».

Autrefois il n'y avait donc que Tapé, Gonsa et moi comme grands chefs. Touassama, Mongrou et le chef Mano Youoni Voga me considéraient comme le plus grand.

C'est Tapé qui m'a offert mon casque (le haut-de-forme) lorsque je lui ai révélé le songe. Lorsque les hommes avaient voulu plus tard me tuer, le casque m'a sauvé. (Effectivement Tapé n'a pas combattu les Libériens comme l'ont fait les autres groupes Dan. Il est allé lui-même à Monrovia et a offert son pays aux Libériens).

Towé mourut lors de notre expédition de 1955 alors que nous étions en train de parcourir une fois de plus le pays Dan. L'écho de sa mort retentissait dans les chants. « Nous sommes maintenant orphelins », disaient les gens au beau milieu des chants. « Oh, Towé est parti dans l'au-delà. Parfois je plaisante dans mes chansons, mais qu'une autre personne est assise à la place de Towé, n'est pas une plaisanterie »

LE DROIT

AFFAIRES JURIDIQUES

La vie des Dan est contrôlée de façon très précise par des conceptions juridiques. Sinon, comment serait-il possible que le paiement d'une femme puisse durer plus d'une décennie! En général, il est toujours question de la querelle entre la victime et le fautif. Le comportement asocial en tant que tel n'est pas puni, et ce n'est que la victime qui doit être dédommagée. Ainsi, il n'y a pas de grâce, parce que gracier le fautif, ce serait en effet nuire à la victime. Nous avons donc affaire à des procédures judiciaires civiles, pas aux procédures judiciaires pénales. Légèrement différent est le cas quand un membre d'une société secrète trahit un secret de l'association. Alors, l'association elle-même punit le contrevenant par des coups de poing ou l'imposition d'une amende.

Les Dan sont, si l'on peut dire, un peuple qui se plaie au droit. Ils s'arrangent toujours pour trouver une faute à leurs voisins, et c'est un plaisir pour eux de se quereller des heures durant pour un rien. Les chefs de clan possèdent à cet effet une case à palabre. Du haut du plafond, une petite corde est liée à une poutre transversale, qui doit être saisie de la main droite du porte-parole, de sorte qu'il ne soit pas tenté de pointer du doigt le chef, parce que ce serait une sorte de malédiction, un préjudice magique.

Les cas juridiques les plus importants découlent de désaccords à l'achat d'une femme, des dommages causés par sorcellerie, les meurtres et les plus nombreux découlent de l'infidélité des femmes. En revanche, le vol et la diffamation sont rares. À Kampleu, nous avons assisté au tribunal du grand chef Mongrou à un cas où un jeune homme sollicita de l'argent pour l'achat d'une femme de sa famille, mais la donna à un autre. L'atmosphère de l'audience devint crispée — quand on lui donna tort: « Est-ce ainsi qu'on règle chez vous un litige? » Mongrou répliqua: « Comment ose-tu t'adresser à moi de cette façon? » L'accusé répondit: « Je m'en fous! » Il fut éloigné par un serviteur de Mongrou munis d'un fouet.

Une autre fois, dans un petit village un jeune mandingue, qui a servi le chef du village comme chasseur, avait offensé les femmes du chef. Il a été constaté au procès qu'elles ne lui avaient rien donné à manger. Le chef a si sagement décidé contre ses propres épouses, que tout le monde était satisfait; les Anciens réunis ce jour-là le remercièrent.

Nous sommes souvent étonnés devant les lourdes amendes imposées à un coupable. En général, il doit payer cela, mais seulement dans une faible mesure. Il doit seulement s'humilier devant le créancier, s'agenouiller devant lui et demander un rabais. S'il n'obtient pas ce rabais, alors il demande à un vieil homme digne de venir avec lui et plaider pour lui. Dans ce cas, la victime se sent alors si flattée qu'elle n'insiste plus sur sa lourde peine d'amende

VENDETTA

À Kampleu, nous avons connu un cas de vendetta. Un vieil homme avait épousé une très jeune fille. Son épouse principale la lui retira pour la donner en mariage à un homme plus jeune pour ses services. Par jalousie ou par fierté déplacée, le vieillard assassina la jeune fille dans la forêt avec des coups de machette à l'abdomen. Puis, il s'enfuit vers le territoire ivoirien, mais il a été poursuivi, et nous avons été témoin de sa capture. Lorsque la nouvelle de sa capture arriva à Kampleu, la population a été saisie par un enivrement étrange. Brandissant des rameaux, ils ont dansé en chantant à travers le village, parmi eux, le redoutable secrétaire du grand-chef, qui pourtant est, de la tête aux pieds, un « homme civilisé ». La représentation avait quelque chose de sanguinaire et aurait peut-être en d'autres temps dégénéré en une « fête » sombre.

Finalement, on entendit au loin des tambours qui s'approchaient lentement dans les deux heures suivantes. L'excitation des gens accrut de plus en plus, beaucoup allaient à l'encontre de l'accusé, et puis ils arrivèrent: un long cortège d'enfants et des femmes, puis les poursuivants et des fonctionnaires qui se firent porter noblement dans des hamacs, et parmi eux, le meurtrier, vieux, vêtu d'une misérable chemise. Il avait les mains liées derrière le dos à un bâton long et épais, qui se serait accroché dans le feuillage si il avait essayé de s'enfuir dans la brousse.

Le grand-chef Mongrou et ses conseillers s'assirent en face de la case du chef. On leur fit venir le meurtrier. Le chanteur-flatteur de Mongrou contait la plainte: il s'adressa à haute voix au peuple, qui, à chaque fois que le chanteur-flatteur parlait, s'exclamait par l'interjection « eh » pour confirmer la véracité de ses propos. Puis le meurtrier fut poussé vers l'avant. D'une voix claire et de façon très détaillée, il expliqua son meurtre.

Finalement Mongrou parla brièvement, comme son rang de chef le lui proscrivit: « Comment peux-tu, un vieil homme comme toi, te laisser emporter comme ça... »

Le même jour, la fille de l'assassin disait au marché qu'elle était triste de savoir que son père ait commis une chose pareille, parce qu'elle était obligée de payer pour cela. Le lendemain matin, on la trouva morte dans sa case, empoisonnée par le lignage de la victime, qui fit même savoir qu'ils n'étaient pas encore satisfaits et que d'autres personnes devraient payer pour l'assassinat de leur fille.

Autrefois, par contre, il arrivait que la famille du meurtrier offre dix vaches en guise de dédommagement et la famille de la victime était satisfaite. Si la famille de l'assassin n'avait pas assez de biens pour un tel dédommagement, elle vendit l'assassin à un autre peuple et avec l'argent de cette vente, elle régla l'amende exigée.

L'introduction de la justice d'état n'a rien arrangé, bien au contraire. Autrefois, l'assassinat était expié par l'assassin, ou

par la vente de ce dernier. Depuis que l'État se réserve de punir les meurtriers, la famille de la victime se sent volé de sa vengeance et des dédommagements et préfère se venger à un membre innocent de la famille de l'assassin, comme dans le cas décrit plus haut.

EMPOISONNEMENT

L'assassinat secret est perpétré par le biais d'un poison, ou de poils de chat (les chats peuvent être trouvés ici et là dans les villages Dan) que l'on coupe finement et met dans la nourriture. Cela tue lentement.

Les raisons pour lesquelles les Dan se servent de poisons sont hallucinante pour le monde vit constamment dans la peur d'être empoisonnée par ses concitoyens. Nous avons vécu un cas où deux jeunes hommes ont été empoisonnés parce qu'ils étaient de très bons chasseurs. Eux-mêmes n'étaient pas la cible, mais leur père détesté dont on voulait se venger en s'en prenant à ses fils, de glorieux chasseurs. Souvent, l'on empoisonne l'enfant d'une mère, pour la simple raison qu'une autre femme du même mari est jalouse de la beauté de l'enfant. De nombreuses coutumes sont censées compliquer les empoisonnements. Lorsqu'on offre un pot de vin de palme, le donneur doit être le premier à boire. Après cela, tous les buveurs le suivent de près lorsqu'il sert afin qu'il n'approche pas le doigt prêt du bouchon, car il se peut qu'il ait du poison sous son ongle. Chaque buveur doit, pour la même raison, tenir la calebasse du vin de palme, que l'on fait circuler, par le bas et non pas par le bord. Si un Dan est invité par son ami à partager son gibier avec lui, il peut refuser la part que lui donne son hôte et prendre celle que l'hôte a gardée pour lui-même, car qui sait s'il n'avait pas badigeonné de poison son couteau. À chaque fois qu'un chef Dan nous apportait de la nourriture, s'il s'agit du riz par exemple, il en prenait toujours quelques bouchées sous nos yeux, ou s'il s'agit de l'huile de palme, il y trempait son doigt et le léchait comme pour dire qu'aucun poison n'y est contenu. J'ai été plusieurs fois sollicité en ma qualité de médecin pour des cas de personnes empoisonnées. Mais un Européen sera dérouté de savoir que le Dan ne fait pas de différence entre ensorcellement et empoisonnement, de sorte qu'on ne peut pas dire avec certitude, s'il s'agit d'un cas d'empoisonnement ou peut-être juste d'un choc émotionnel grave résultant de l'idée d'avoir été ensorcelé.

Les nombreux talismans de défense dont disposent les Dan, doivent les protéger aussi bien contre les sorts que les poisons.

Comme l'empoisonnement est si habituel, il est au centre de tous les décès qui ne peuvent être facilement expliqués : mort par empoisonnement voire par sorcellerie sont alors fréquemment constatés. Cette raison est plus mise en avant quand quelqu'un meurt alors qu'il est dans un autre village en tant qu'invité. Dans ce cas, on pense directement à une mort par empoisonnement. Les concitoyens du village natal de la victime ont alors le droit de piller complètement le village d'accueil et capturer les membres de la famille des assassins présumés afin de les vendre comme esclaves.

Un invalide

Le narrateur est un invalide de Méapleu-Bona, aux pieds déformés. Il ne peut se déplacer que sur ses fesses à l'aide de ses mains. Il a environ 25 ans.

Mon père était un homme riche parce qu'il avait un grand champ de riz dont il vendait la récolte ici au village pendant la saison de pluie ou encore aux Mandingue. Parfois il embauchait quelques hommes qui devaient l'aider à vendre la récolte au Sud. Ma mère allait beaucoup pêcher pour avoir aussi son revenu à elle. Elle apportait les poissons à Ban le chef-lieu ou les vendait aux Mandingue.

Ma mère s'était rendue au Sud. Ne me demandez pas pourquoi. Elle n'est jamais revenue. Il y a longtemps de cela. Mon père vit ici avec cinq autres femmes. Ma mère était la femme principale. Mon père et ma mère avaient ensemble acheté les autres femmes. Ma mère n'a eu que trois enfants. Ma sœur est mariée ici et mon frère vit avec nous.

On m'a dit que j'étais un bébé très mignon. Lorsque je suis tombé malade, je pouvais déjà marcher mais ne parlais pas encore. On m'a ensorcelé. C'était l'une des cinq femmes de mon père. Mon père ne savait pas que c'était elle. Mais lorsque la médecine la démasqua, elle l'avoua à mon père avant de mourir. Elle était jalouse parce qu'elle n'avait pas d'enfant tandis que la femme principale en avait un si beau.

Des cinq femmes de mon père, une avait deux enfants, une encore un et les trois autres aucun.

Je n'ai jamais rien appris. Je peux chanter avec d'autres personnes, sinon je suis assis toute la journée à rien faire. (Plus tard il se révéla qu'il savait aussi fabriquer des nattes et faire du filage).

SUICIDE

Nous avons déjà mentionné des cas de suicide, qui se produisent à cause d'amour déçu ou de désespoir sur un triste sort. Le suicide est aussi en effet très fréquent chez les Dan et leurs voisins. Les méthodes de suicide chez les Dan, mis à part l'inhalation de cendre, ou de l'eau, décrites ailleurs dans ce livre, incluent la chute du haut d'un grand arbre, la pendaison, la noyade par une lourde pierre attachée au cou, le tir dans la bouche, l'empoisonnement par la cendre d'une plante fluviale particulière ou se poignarder ou se trancher le corps ou la gorge avec un couteau très aigu. Le cœur et les artères ne semblent pas être des cibles connus pour le suicide. Le suicide est généralement dû à l'infidélité de la femme ou à la honte d'avoir commis un crime. Il n'y a pas de traditions juridiques de réprimander celui ou celle qui a provoqué le suicide, par exemple en payant une indemnisation à la famille ou au chef.



Pl. 60 Le grand masque-juge du village Bogentou du clan Sauleu. (Bogentou, Mars 1950)

JURIDICTION

LES MASQUES

Pour la protection de leurs relations juridiques, les Dan ont créé une autorité spéciale : les masques. Si un différend ne peut être réglé par le chef de famille ou le chef du village, alors on fait appel au masque. Alors, un homme masqué, qui peut être un citoyen du même village, apparaît, et rend justice. Il porte un costume en raphia qui va jusqu'au sol ; malgré cela, la plupart des gens savent qui y est cachée.

Le masque s'hérite en famille tout comme le rang que ce masque occupe dans la hiérarchie des masques. Les masques se divisent en effet en différentes catégories. En cas de litiges de moindre importance, c'est un masque de bas rang qui apparaît, et ce n'est que lorsqu'il ne peut pas s'imposer qu'on fait appel aux masques de catégorie supérieure. En aucun cas on doit manquer de respect à un masque, on ne doit pas le railler ni le battre. Sinon le village tomberait en ruines, et la jungle s'installerait.

Ce sont surtout les graves conflits entre les lignages ou les villages, surtout les guerres, qui sont tranchés par les masques de catégorie supérieure. Le masque, annoncé par un héraut également masqué, apparaît dans sa tenue, s'assoit sur un mortier à riz retournée, et prononce un jugement incontestable. Ou il apparaît sur le champ de bataille, s'installe entre les combattants et lève la main pour mettre un terme à la guerre. Personne n'oserait alors s'en prendre encore à l'ennemi.

Ces masques importants sont détenus par les familles régnautes de la région. Ils sont liés les uns aux autres comme l'indiquent leur hiérarchie et obéissent à un « grand masque ». Cependant, un masque de catégorie basse n'est pas obligé d'attendre les instructions d'un grand masque pour agir. Il peut tout à fait intervenir indépendamment dans son domaine de responsabilité.

En réponse à la question d'où viennent les masques les Dan nous dirent : « Les masques se trouvent toujours dans la brousse. Le masque apparaît à un homme dans un rêve et lui dit qu'il l'attend à un certain endroit de la brousse. Le lendemain, l' élu y va, trouve le masque et peut dès lors la porter. » Le respect, qui est témoigné aux masques est principalement basé sur la croyance qu'ils sont parvenus, à l'origine, à un homme par des moyens surnaturels. Le masque est une entité indépendante qui a choisi un homme comme porteur.

Les Dan n'ayant pas d'organisation les regroupant tous, mais se divisant en un certain nombre de chefferies dont les limites varient en fonction des événements de guerres et migrations internes, il y a au pays Dan au Liberia plusieurs « grands masques » qui sont reconnus par environ 25 villages chacun comme autorité judiciaire.

Par exemple, sur le territoire du grand chef Towé, il y a le grand masque Sagba. Sagba signifie « flèche et arc » ; le nom signifie que le masque est dangereux.

Sagba vit dans un hameau tenu secret de seulement trois cases près du village de Towé dans la jungle. L'une des cases est un atelier de forgeron, et là, sous le toit, est gardé le masque Sagba. Donc, là aussi, nous trouvons le forgeron de nouveau aux côtés des dirigeants politiques, les chefs, agissant en secret. Si le forgeron meurt, alors un homme de sa famille doit « prendre le masque ».

Aucun étranger et aucune femme n'a accès au hameau de Sagba. Les femmes de Sagba envoient de la nourriture là-bas.

Autour de Sagba se rassemble une société dont seuls les membres peuvent rester à l'extérieur quand Sagba entre dans le village. Les autres doivent disparaître dans les cases. Sagba rend la justice, mais il apparaît très rarement, environ une fois tous les deux ans, « Alors un des grands du pays mourra. » On ne doit alors s'exprimer que dans la langue Dan, ne pas porter des chaussures ou autres vêtements occidentaux, ne pas avoir sur soi une montre ou une lampe de poche. Sagba est toujours assis contre le soleil. S'il se tourne, il ferait nuit.

Même quand le grand-chef Towé mourut, Sagba n'est pas venu au village. Il appela tous les masques du pays à se rendre dans le village de Towé et envoya un signe que lui aussi porte le masque et danse dans son hameau : Quand les habitants du village de Towé se réveillèrent le matin, ils virent un grand feu là-haut dans un arbre au bord du village.

Il existe d'autres masques avec des fonctions sociales moins lourdes, comme un masque veilleur de nuit. La tâche de ces masques est de veiller à ce que personne dans la nuit, par fainéantise ou par crainte, ne se soulage dans le village plutôt que dans la forêt.

Je vais décrire les masques des Dan de façon plus détaillée dans la nouvelle édition de mon livre « Negerkunst und Negerkünstler » (1960).

GUERRES

Au début de nos entretiens avec les Dan, quand nous leurs demandions de nous raconter ce qu'ils veulent, ils commençaient habituellement par une histoire de guerre. Il y a maintenant vingt ans qu'il n'existe plus de guerre entre les Dan, parce que les Américano-Libériens ont pacifié les coins les plus isolés du Libéria en deux grandes campagnes. Même dans l'esprit des jeunes Dan les guerres de leurs ancêtres sont encore très vivantes. Tout le monde connaît les noms des grands guerriers Dan, même ceux qui sont morts il y a longtemps. Dans le village Boutouo, un vieil homme nous a été présenté qui se tenait noblement à l'écart : Il avait été l'un des grands guerriers Dan.

Les troupes de chanteurs Dan chantent des chansons de deux heures ou trois heures qui rendent compte de leurs grands guerriers, leurs actes, leurs aventures. Nous les avons enregistrées en partie sur des bandes magnétiques.

La guerre et les cris de guerre ont dû avoir autrefois occupé la vie quotidienne des Dan. Certaines coutumes actuelles des Dan y trouvent leurs explications. Ainsi, c'est aux femmes qu'il revient de s'adonner aux travaux agricoles ; les hommes, eux, se doivent de les protéger contre les attaques des ennemis. Ce qui était encore plus important, c'était la défense du village, des enfants, des cases, des animaux et tout autre bien. Une autre coutume venant de ces temps de troubles, est la suivante : de retour des champs, ce sont les femmes qui portent les fardeaux, et les hommes, ne disposant que de leur machette, marchent devant ou derrière elles pour les protéger contre une éventuelle attaque des ennemis.

Les Dan se battaient presque toujours entre eux, et on alla fréquemment en guerre contre les compatriotes de l'autre côté du grand fleuve, la rivière Cess. Il n'y a jamais eu de grandes guerres, par exemple tous les Dan contre les Mano, mais il s'agissait plutôt de petits soulèvements d'un village ou d'un groupe de villageois contre un autre.

Les raisons pour les guerres étaient surtout de nature personnelle : soit une femme avait été volée, ou quelqu'un n'avait pas payé ses dettes, ou il y a eu une dispute au lieu de pêche, etc. Souvent, la guerre est faite pour venger une bataille perdue dans le passé. Il est remarquable que les querelles portant sur les territoires ne conduisirent presque jamais à la guerre et que la guerre n'avait jamais servi de motif pour voler les biens d'autrui ou le conduire à l'esclavage. Nous avons seulement entendu parler d'une guerre de ce genre parce que les Kran, dont le territoire s'incruste dans celui des Dan, avaient essayé de pénétrer plus loin.

Nous ne devons pas nous imaginer les guerres comme étant effectuées selon des plans bien élaborés contre les armées ennemies. Les guerriers se constituaient simplement en petits groupes, allaient furtivement vers le village ennemi, dormaient dans la brousse, effectuèrent le dernier tronçon de leur marche avant la tombée du jour, quittèrent le sentier pour attaquer le

village du côté, par la brousse — car le sentier était probablement gardé. Les villages étaient habituellement clôturés par des murs, des clôtures ou des haies épineuses, où il y avait des portes qui étaient fermées la nuit. Aujourd'hui, ce genre de clôture a complètement disparu des villages Dan. Seules les haies nous ont été montrées dans la brousse. On peut imaginer qu'elles étaient vraiment une protection impénétrable. Aussi, nous a-t-on raconté comment la construction des murs en banco a été apprise auprès des Konor. Il était donc nécessaire de surmonter les défenses du village. Mais on sortait aussi du village pour chasser l'ennemi. Comme armes, il y avait surtout les bâtons, puis les lances et les épées. Il avait aussi les arcs, mais il n'y avait pas de boucliers. Aujourd'hui encore, on peut voir les Dan dans le pays avec des épées rangées dans leurs fourreaux en fourrure.

Ils ne les portent pas en bandoulière, mais sous le bras ou dans leurs sacs de voyage posés sur la tête. C'est plus tard que sont venus s'y ajouter les fusils à chargement par la bouche qu'on trouve en Afrique de l'Ouest depuis des centaines d'années. Les Dan, par contre, semblent avoir ce genre d'arme seulement depuis quelques décennies, car les histoires de guerre ou il n'y avait pas encore de fusil nous été rapportée datant du temps de leurs arrière-grand-pères. Une fois, il nous a été rapporté que les Dan disposaient aussi de flèches avec des pointes en fer empoisonnées comme armes de guerre.

Les femmes ne participaient pas aux combats. Ce sont les enfants d'environ onze ans qui s'occupent du ravitaillement. Le cri de guerre jouait un rôle majeur. Ils brandissaient leurs lances en l'air et criaient : « Je suis un homme, je vais me battre ! ».

Ce qui faisait la particularité des guerres Dan, c'était les « guerriers » ou plutôt les « héros » (krouo) qui y prenaient part. Ils avaient leurs plantations à gérer comme le font tous les Dan, mais ils étaient toujours prêts à aider ceux qui les sollicitaient pour mener une guerre. C'était des personnes distingués par leur courage. Mais le courage du guerrier était augmenté de surcroît de deux manières : par le biais de potions magiques qu'il portait dans une corne avec lui, ou enduit sous les yeux ou sur les bras et les jambes. Ces potions le rendaient invulnérable.

Dans l'immédiat, son courage était renforcé par ses musiciens, notamment les siabo, que nous avons déjà rencontrés chez les chefs. Les guerriers en disposaient d'un grand nombre. « Il y avait des chanteurs et batteurs. Certains soufflaient dans une petite corne. On disposait aussi d'une petite flûte en bambou, qu'on jouait à l'honneur du chef de file afin qu'il soit encore plus fort. Un chanteur muni de deux cloches marchait à côté de lui. De temps en temps, il se laissait tomber au pied du guerrier et le suppliait, comme l'aurait fait un ennemi qui capitulait. Si son seigneur combattait, alors il se mettait à crier : « Attrape-le-moi, attrape-le-moi ! » Le guerrier se sent ainsi plus fort et ses adversaires sont pris de panique par le bruit. C'est cet homme avec les deux cloches qu'on nomme siabo ».

Voici comment commença le chant d'un siabo que nous avons enregistré :

Le siabo : « Guerrier, tire ton arme, sauve-nous ! »

Le guerrier : « Je suis encore faible ! »

Le siabo : « Eh bien, nous savons que tu es encore faible, mais par notre chant tu seras fort. »

Sur la poitrine, les guerriers portaient des peaux de canard et des peaux de chat, et sur le dos, des peaux de singe, non pas pour se protéger le corps, mais pour apparaître grand et puissant. Sur leurs têtes, ils portaient un énorme ornement de plume.

Souvent, il y avait des duels entre guerriers.

De temps à autre, un guerrier quitta son village pour rechercher un endroit où la guerre sévit. Une de nos histoires parle d'un guerrier dont « l'esprit le poussait à combattre ». On peut s'imaginer que chez certaines personnes, l'instinct de combat est si aigu, qu'elles se sentent poussées de combattre.

Le héros de guerre était très respecté. S'il revenait victorieux, alors le chef du village, qui lui avait fait appel, organisait une fête en son honneur, en tuant une vache en son honneur et en lui donnant beaucoup de cadeaux. Le chef du village s'assure que les villageois aident le vaillant guerrier dans ses travaux agricoles, comme ils le font pour le chef lui-même.

Il y avait aussi une sorte de société secrète de guerriers, nommée « Kouila » : « Les guerriers de cette société secrète disposaient d'un fétiche pour bien combattre. Mais cette potion était seulement pour des personnes importantes. De temps en temps, ils se rencontraient seulement à quatre ou à cinq guerriers venant de différentes régions. Mais ce n'était pas une société secrète à proprement parler. Les gens de la société Kouila n'étaient pas autorisés de bien s'habiller ; il se promenaient presque nus. Quand ils reviennent victorieux des combats, ils s'adonnaient, nus, à toutes sortes de spectacles comiques, mais personne ne devait en rire. Si l'on voit l'un d'eux assis près de la route, l'on n'a pas le droit de passer devant lui. Il faut quitter la route et passer derrière lui dans la brousse. Lorsque la guerre sévissait dans une région et les deux parties antagonistes n'arrivaient pas à y mettre fin, les gens de Kouila s'y rendaient d'eux-mêmes et les séparaient. Leur autorité était toujours obéie ; mais ils étaient aussi de grands champions »

Même si on dénombrait une centaine de morts de temps en temps au cours des guerres, généralement les guerres ne semblaient pas très sanglantes. À vrai dire on doit prendre en compte le fait que chez les Dan la guerre est tout à fait imprévisible. Cependant on a le sentiment à écouter les rapports que pour les Dan la guerre était une sorte de théâtre, du moins pas une affaire grave.

Si une partie voulait abandonner le combat, alors elle s'approchait avec des feuilles de palmier en signe de soumission et présentait un poulet blanc. Ensuite, l'indemnisation était fixée : vaches, moutons, nattes.

Si la victoire était complète, alors les vainqueurs emportaient les animaux, tissus et outils dans les cases. Ensuite, ils incendiaient le village, chose qui n'était pas du tout difficile puisque les toits des cases étaient faits en paille, ce qui s'enflamme très vite. On emportait les enfants comme esclaves, rarement les adultes.

Si l'indemnité était versée, alors le palabre était terminé et l'on pouvait à nouveau s'entendre et vivre ensemble. Parfois, pour montrer leur suprématie, les vainqueurs restaient dans le

village ennemi, établirent des plantations jusqu'à ce que vienne le temps de la récolte dont ils s'emparaient.

Mais, il convient de préciser que le village battu ne devenait pas un village tributaire pendant de nombreuses années. C'est d'ailleurs un point sur lequel les indigènes libériens du Hinterland ne sont pas d'accord avec les Américano-Libériens (en 1950) : Ils trouvent injuste que les Américano-Libériens, après toutes ces décennies, continuent d'exiger des villages, qu'ils ont battus pendant la guerre, de l'argent, du riz et des soldats, et de les envoyer travailler sur les routes, ils jugent cela injuste.

Aujourd'hui, il n'existe plus de guerre entre les peuples Dan. Si cela se produisait, le gouvernement libérien traduirait les responsables en justice. Cependant, l'instinct de combat des Dan se manifeste de temps en temps d'une manière que l'on nomme « makka ». Makka est en fait le nom de l'ornement de plume des guerriers, dont on a déjà parlé. Si l'esprit de combat s'empare soudainement d'un Dan, il peut sortir de sa case, se saisir d'un bâton et se mettre à esquisser des pas de danse féroce, accompagnés d'un chant qui appelle tous les hommes à un combat villageois. Tous les hommes y prennent part, chacun muni de ce qui se présente comme une arme à ses yeux. Alors commence un combat spontané de tous contre tous, pas à la manière d'un combat de familles contre familles, ou de quartiers contre quartiers, mais on se roue mutuellement de coups. Les femmes vont rapidement se cacher dans leurs cases, seules les plus courageuses restent dehors pour admirer le spectacle.

De temps en temps, les Dan nous montraient des reproductions de la longueur d'un doigt d'un arc en fer. Ce sont les personnes qui sont particulièrement attachés au makka, qui possèdent ce petit instrument. Si l'esprit de combat s'empare du possesseur, ou l'arc lui apparaît en songe la nuit, alors il l'expose le matin au soleil. Tous les hommes doivent par conséquent sortir de leurs cases en courant, les femmes, elles, condamnent les portes, et la bataille commence.

Makka peut aussi se danser. Nous avons vu cela par deux fois, dans le village Kampleu chez le grand-chef Mongrou, lorsqu'on vint livrer le meurtrier dont on a déjà parlé, et dans le village Floleu quand un soldat vint, pour réclamer les impôts. L'on dansa alors de façon désordonnée et vive, avec une étrange ferveur qui s'empara de tout le village. Dans la foulée, chacun se doit de gérer son espace de danse, l'on doit faire attention, on ne doit pas marcher sur le pied d'autrui ; si cela se produisait ou si l'on pousse l'autre, il riposte et une querelle naît, laquelle dégénère en bagarre générale.

À Floleu, on fit entrer le soldat venu réclamer les impôts dans la danse, on le mit au milieu et on dansa avec lui le makka jusqu'au point d'eau où on cherchait, conservé dans un endroit secret, la lance d'un ancien guerrier que l'on balançait au-dessus de la tête de la foule de danseurs. Le soldat dansait également et, de temps en temps, levait son fusil au-dessus des autres danseurs. L'on avait improvisé la danse makka pour dire ceci au soldat : « N'oublie pas que nous avons le makka ! Si tu t'obstines à exiger de nous des impôts, le makka peut se déclencher en nous ! » Comme pour dire qu'il n'ignorait pas cela, le soldat leva son fusil au-dessus de la tête des danseurs.

Nous aimerions croire que beaucoup de guerres Dan ont pris naissance d'un tel engouement suscité par le makka.

Il y a aussi des villages qui veulent être à jamais des amis. Ils concluent un traité de paix qui est parfois matérialisé par



PL 61 Un guerrier avec des talismans dans les cheveux qui le rendent courageux et invincible. (Boutegle, 1955)

une clairière bien défriché sur le chemin qui relie ces deux villages. C'est à cet endroit que les deux villages se rassemblent de temps en temps pour célébrer ensemble une fête de la paix.

Le mur de protection de village

Le narrateur est un très vieil homme du village Kpeupleu 1. Je vous parlerai de ma famille. Elle s'appelle Youome, et une autre famille nommée Glealimé, plus tard Zeablimé, en fait également partie.

Lors d'une vieille querelle, ces familles sont venues rejoindre le clan Zro. Et là, elles ont dit : « Nous voulons changer notre nom en « Kangré », (qui signifie, « renfermés »), car il n'y a que des gens hostiles qui vivent autour de nous.

Alors, ils envoyèrent un homme à la région des Konor pour s'enquérir de la façon dont on construit un mur de protection de village et obtenir les moyens magiques servant à cet effet. On le fait seulement avec de l'argile, sans échafaudage ou pierres, mais très épais, et cela, tout autour du village. C'est peut-être aussi pour cela qu'on nous appelait « les renfermés ».

Les Kangré avaient une femme principale nommée Yengoua. Son fils Méa se rendit un jour dans un autre village et il y a été assassiné. Il était le dernier fils de la femme principale. Cette femme fit donc appel à deux jeunes hommes, Gouepou et Gouepi, afin qu'ils aillent tuer le meurtrier. Les deux hommes venaient juste d'être formés par une société secrète en matière de recherche d'assassins. Yengoua conduisit les deux au village où son fils avait été assassiné, et les jeunes hommes y tuèrent une quinzaine d'hommes riches.

Les gens de ce village se disaient alors entre eux : « Nous devons les poursuivre et détruire leur village » Comme de coutume, ils y sont allés dans la nuit, mais quand ils y sont arrivés, il n'y avait aucune possibilité de pénétrer dans le village à cause du mur. Ils sont donc rentrés sans avoir obtenu gain de cause.

Ils décidèrent alors de se soumettre aux gens du village Kangré, à cause de leur mur. Ils s'accrochèrent des feuilles de palmier autour du cou en signe de paix et firent de mon aïeul leur chef.

Si donc mes ancêtres n'étaient pas allés à Konor pour apprendre la construction du mur, personne de notre famille ne serait encore vivant à ce jour.

Deux villages ennemis

Le narrateur est le père de notre narrateur Songa du village Kampleu, il est lui-même un vieux guerrier.

Dans les temps anciens, les deux villages Senleu et Bongwé se sont combattus. C'est une affaire de femme qui déclencha cette histoire. Un guerrier nommé Dérrou de Bongwé est venu un jour à Senleu. Un homme de là-bas a courtisé un jour sa femme. La femme le dit à son mari, Dérrou. Mais lorsque ce dernier exigea réparation, les gens de Senleu la lui refusèrent.

Dérrou retourna à Bongwé et en fit part aux grands guerriers de son village. Il prit de la cendre et la rependit sur la tête des guerriers, ce qui veut dire qu'il est en « colère » et que les guerriers se doivent de l'accompagner pour combattre. Les guerriers lui dirent : « Eh bien, nous avons compris ce que tu attends de nous, nous te donnerons notre réponse demain matin ».

Le même après-midi, Dérrou prit son fusil et dit : « Je vais faire un tour dans la brousse et je reviens. » Or il se rendit directement à Senleu. Lorsqu'il s'approcha du village, il vit un jeune homme robuste de Senleu. Il le tua d'un coup de fusil et il lui coupa la tête.

Il cacha sa tête dans la brousse à la lisière du village. Puis il fit appel aux villageois. Quand ceux-ci arrivèrent, il leur jeta aux pieds la tête et leur dit : « Ecoutez, je l'ai tué, et si vous ne me dédommangez pas, je vais brûler tout votre village. » Puis, il regagna son village, Bongwé, en courant.

À Senleu, les villageois se disaient : « Quoi ! À cause d'une histoire de femme, Dérrou a tué un homme de chez nous ! Nous leur déclarons la guerre et allons tuer beaucoup de gens de leur village. » Le lendemain matin, ils envoyèrent un siabo, qui est un porte-parole ou un chanteur, qui enrichit le chef et qui est invulnérable à la guerre, à Bongwé. Le porte-parole demanda si la mort du jeune homme était une offense individuelle ou si elle était approuvée par tout le village. Les villageois lui répondirent : « Si tu n'étais pas un chanteur, nous t'aurons crevé les yeux, vas-t-en loin d'ici. » Et ils se préparèrent à combattre.

Le même jour, un groupe de personnes provenant de Senleu prirent le chemin qui mène à Bongwé. Quand ils arrivèrent près de Bongwé, ils crièrent le nom du grand guerrier Dérrou. Les gens de Bongwé répondirent : « Qui appelle notre père ? Qui est-ce ? » Les arrivants défièrent les hommes de Bongwé et leurs mères et leur grand guerrier. « Si vous êtes vraiment des hommes bien circoncis, alors sortez et venez recevoir ce que vous méritez ! » C'est alors que les habitants de Bongwé sortirent pour se battre.

À partir de cet instant, les habitants de Senleu et les habitants de Bongwé se firent la guerre durant deux ans. Enfin, un grand chef appelé Imé Bébé vint d'un autre village avec une pintade blanche. Il se mit entre les deux parties antagonistes, tint la pintade en l'air et leur demanda de faire la paix. Les deux parties écoutèrent et déposèrent les armes. Alors le chef rendit justice de sorte que les deux parties en soient satisfaites. Et la guerre prit fin.

Oui, une feuille de palmier autour du cou et un poulet blanc ou une pintade blanche dans la main signifie : « Je veux faire la paix. » Je peux vous raconter une autre histoire qui a opposé les villages Bongwé et Senleu.

Un homme nommé Grouossi de Bongwé savait fabriquer la médecine nommée Dan qui appartient à une société secrète. Il vendit ce médicament et acheta une vache, qu'on nomma alors la « vache Dan ». Voilà que des gens arrivèrent de Senleu et tuèrent la vache Dan. Ils étaient en effet, des hommes-léopards, et ont donc tué la vache comme des léopards. Ils avouèrent ensuite ouvertement leur acte aux habitants de Bongwé. Ceux-ci leur demandèrent : « Pourquoi avez-vous fait cela encore ? Vous devez nous dédommager. » Mais cette fois encore, les habitants de Senleu refusèrent de dédommager ceux de Bongwé. Et la guerre éclata à nouveau entre les deux villages.

C'est alors que les habitants de Weiengleu arrivèrent avec un poulet blanc et dirent : « Faites la paix ! » Et les habitants de Bongwé dirent alors : « Eh bien, vous, habitants de Senleu, vous savez comment on se transforme en léopards et vous viendrez ainsi voler nos vaches si nous ne faisons pas la paix avec vous. Nous préférons donc faire la paix avec vous ! »

Grande guerre des Dan de l'ouest et de l'est de la rivière Cess.

Le narrateur est un homme d'environ 50 ans, habitant à Gapepleu. Il rapporte les faits avec un air suffisant et avec humour. Mon grand-père s'appelait Flouowaide. Mon père s'appelait Tiagio, son frère Ban. Mon père Tiagio a vécu à Biouleu, dans le clan nommé Borpleu, Ban, lui, a vécu à Doleu situé dans le territoire

ivoirien. À Doleu, il y avait un guerrier nommé Bea. Ce dernier se rendit un jour à Doumpleu. « J'aimerais que mon nom soit élevé au-dessus de tous les hommes », dit-il aux féticheurs là-bas. « Quelles choses as-tu déjà accomplies dans ton pays pour que ton nom soit élevé au-dessus de tous ? », demandèrent-ils.

« Mon pays se trouve au bord d'un grand fleuve ; à un endroit précis de ce fleuve se trouvent plusieurs rochers, et ça gazouille et siffle à cet endroit. Tout le monde connaît cet endroit chez nous, » (C'est pourquoi il voulait aussi être puissant comme ce fleuve.) Les féticheurs dirent : « Nous te confectionnerons une médecine. Lorsque tu rentreras chez toi, essaie là à l'endroit où le fleuve s'agite ». Ils lui donnèrent une sorte de petites graines. « Quand tu rentreras dans l'eau, mets la médecine dans ta bouche et crie haut et fort, et le fleuve se calmera. »

Sur le chemin du retour, Béa fit un détour au fleuve et testa le médicament. Le fleuve cessa de s'agiter et coula calmement. Il y avait eu une chute d'eau, mais le rocher, d'où l'eau se précipita, se brisa de sorte que l'eau puisse s'écouler tout en douceur. Cela se passa à Borpleu. On entendait jusque-là le bruit du fleuve jusque dans les villages éloignés, mais il était devenu tout calme maintenant. Béa dit alors, « Oh, c'est vraiment une bonne médecine. Je suis donc bien en mesure de combattre mes ennemis. » Quand il rentra chez lui, il ordonna à tous ses hommes : « Allez provoquer les hommes dans tout le pays nous voulons faire la guerre ! » La femme de Béa alla pêcher. Là-bas, elle se querella avec les femmes de Bloleu de l'autre rive du fleuve.

Quand elle en fit part à son mari, il s'apprêta à faire la guerre au village d'où provenaient les femmes qui étaient rentrées en conflit avec son épouse. Lorsqu'il arriva à Bloleu avec ses hommes, il y tua six ennemis. Ceux de Bloleu tuèrent cependant cinq des siens. Et les habitants de Bloleu dirent : « Oh, si c'est le cas, nous nous rassemblerons et commencerons la guerre ! » Et ils combattirent contre Béa.

Béa envoya un message au village Biouleu (= Borpleu), d'où sa mère était originaire. Sa mère eut écho de ce qui se passait. Elle fit dire à son fils d'envoyer aussi un message aux habitants des villages Zro et Béa s'exécuta. Il fit aussi appel à un grand guerrier nommé Douobei du pays du grand chef Touassama. Beaucoup de gens étaient venus le soutenir.

L'un des féticheurs de Tapita vint aussi parce qu'il savait comment préparer une bonne médecine pour guerroyer. Il dit au peuple : « Maintenant, si vous allez à l'autre rive, je vais vous préparer une médecine, qui vous permettra de capturer le zo (le féticheur) de vos adversaires de sorte qu'ils soient affaiblis et ne pourront plus combattre. »

Ils nommèrent cette guerre « Gbanegru ». Autrefois, il y avait en effet deux grands hommes dans le pays : Boutanse et Gbanegru. Gbanegru vivait de l'autre côté de la rivière Cess. Son nom signifie : « Si nous te suivons, nous ne craignons rien. »

Ils se séparèrent maintenant. Tous les gens du clan Zro ici et les gens de Borpleu partirent ensemble. Ceux des villages du grand chef Touassama avaient comme guide Douobei qui connaissait le chemin. D'abord, ils brûlèrent le plus grand village Zéa et chassèrent tous ses habitants. Ils firent la même chose dans un autre village nommé Deaimpleu et s'y installèrent. Voilà que vint maintenant le zo, dont le féticheur de Tapita avait parlé, et se mit à crier à l'entrée du village : « Mon peuple, ouvrez-moi la porte ! »

Quand il entra dans le village, les hommes de Béa le capturèrent. Ils se dirent alors entre eux : « Hier, notre zo nous a dit que lorsque

nous capturerons cet homme, la guerre prendra fin. Nous ne devons donc pas le tuer. » « Appelle ton peuple ! », lui ordonnèrent-ils. Il dit alors : « Cessez de vous battre ! » Cela se passa la nuit.

Tôt le matin, les ennemis arrivèrent avec un poulet à la main, ce qui signifie « Nous ne pouvons plus nous battre avec vous » et avec des feuilles de palmier autour des épaules, ce qui signifie « Nous sommes désolés pour ce qui s'est passé. » Ils donnèrent huit vaches en guise de dédommagement. Le partage de ces vaches s'est fait de telle sorte que les habitants de Gbé et Touassama en reçurent et ceux de Zro en reçurent également quatre. Et la paix revint.

Longue guerre entre les villages Bloleu et Boutouo

Le narrateur s'appelle Do, le chef du clan Yaou dans la région de Bloleu.

Toutes les nombreuses guerres que nous avons connues autrefois provenaient des querelles de femmes ou du fait qu'un étranger qui avait droit à l'hospitalité, avait été importuné. Ou parce qu'une personne d'un autre village avait volé du manioc dans nos champs, et qu'on lui tire dessus, et c'est ainsi que ça commence. Un homme de Bloleu appelé Glia avait une femme nommée Kotu. Un homme du clan Boutouo (Nyor) avait une relation avec cette Kotou. Lorsque Glia se rendit pour cette raison à Boutouo, ils l'ont battu là-bas. Lorsque nous avons appris cela ici à Bloleu, quatre guerriers, notamment Saniakbe, Uaintakbe, Tanomekbe et Woviela, se mirent ensemble et se rendirent à Boutouo où ils tuèrent de nombreux habitants.

À Boutouo vivait un homme nommé Dapégo, dont la mère était de Bloleu. Les habitants de Boutouo lui posèrent la question suivante : « Tu es au courant de cette guerre, vu que ta mère est originaire de Bloleu ? » « Non », répondit-il, « je ne sais absolument rien à ce sujet. Mais je tiens à porter la guerre d'ici à Bloleu. Si quelqu'un tire sur nous, alors je saurais quelque chose sur la guerre entre vous et eux. »

Dapégo envoya alors un message au village de son oncle maternel pour informer qu'ils attaqueront Bloleu et que lui-même y sera au premier rang.

C'est alors que les guerriers de Boutouo arrivèrent. Ils étaient en grand nombre. Je me souviens d'un d'entre eux appelé Maméa de Floleu qui était leur capitaine.

Les habitants de Boutouo combattirent de leur mieux. Ils amenèrent la guerre dans l'ancienne ville Boapleu, qui n'existe plus aujourd'hui. Personne n'a pu tirer sur eux. Tous les habitants ont pris la fuite.

La guerre a continué jusqu'à ce que je sois né. Et je me suis battu également, la guerre a été si longue. La seule chose qui nous donna un peu de répit de temps en temps, c'était de faire une contre-attaque à Boutouo, où nous avons à chaque fois tué et capturé beaucoup de nos ennemis.

Nous avions un guerrier nommé Bie, qui avait un fils Wili. Quand la guerre tournait en notre défaveur, il a dit : « Nous voulons nous enfuir. » Toujours est-il qu'aucune balle ne l'atteignit. Il cria très fort et tous ses hommes l'entendirent et bien qu'ils aient pris la fuite, ils se rallièrent à lui et retournèrent chez eux.

Il y a eu plus tard, un moment de pause dans cette guerre. Nos guerriers qui étaient en captivité à Boutouo, se sont enfuis pour rejoindre Bloleu. Ils se rassemblèrent tous ici. Et mon grand-père Saouwie a pris quatre vaches et un fusil et les a envoyés aux habitants de Boutouo pour leur demander de libérer le reste de nos prisonniers, car nous n'étions pas en mesure de vaincre Boutouo.

L'un de nos guerriers nommé Niagwesou était parmi les prisonniers. Lorsqu'il veut se couper les cheveux, il devait le faire avec une pierre parce qu'il n'avait pas le droit de toucher à un couteau. C'était son tabou. Les habitants de Boutouo l'avaient aussi capturé, mais la nuit suivante il a réussi à s'enfuir.

Après que nous ayons envoyé ces gages de paix (vaches et fusil), nous avons eu par la suite à le regretter. Les habitants de Boutouo venaient puiser leur eau à la même rivière que nous, mais plus bas en aval. Chaque fois qu'ils rencontraient un habitant de chez nous, ils le provoquaient et se moquaient de lui. Ils disaient : « Oui, oui – nous le savons : Parce que vous ne pouvez pas nous battre, vous pissiez maintenant dans l'eau ! »

De mon côté, j'avais grandi et j'étais maintenant capable de partir en guerre avec un fusil à la main. Un jour, un homme du clan Boutouo appelé Gbéaka arriva dans notre village. Les anciens ordonnèrent : « Tuez-le ! » Et nous l'avons fait. Moi-même je m'étais rendu ce jour-là à Boutouo pour acheter des noix de cola, et j'ai dû prendre la fuite secrètement, car on m'aurait tué. Un ami de là-bas m'a d'abord caché, puis m'a conduit chez moi.

Lorsque les habitants de Boutouo apprirent qu'on avait tué un des leurs, ils engagèrent une guerre sanglante contre nous qui dura des jours et des jours. Quand il nous attaquèrent, nous les attaquions le lendemain. Cette guerre dura longtemps, jusqu'à ce que les habitants de Boutouo eux-mêmes ont décidé de se rendre.

La guerre entre deux clans

Le narrateur : Un vieil homme de Gapeu.

Mon arrière-grand-père Kloua était un grand guerrier. Il eut un jour la guerre entre le clan Sro et le clan Zaou, qui, aujourd'hui, fait partie du territoire de Mongrou, là-bas, vers la frontière. Les Zaou se rendaient un jour à Yola. Mon arrière-grand-père les suivit et lorsqu'il rencontra leur renfort pour Yola il tua trois d'entre eux. Les survivants sont allés à Yola et disèrent : « Il y a un guerrier sur ce chemin – il a tué trois des nous ! ». Ils le cherchèrent et essayèrent de l'attraper. Kloua leur cria : « Je suis un homme qui sait très bien se battre. Je vous conseille de vous en aller. Je vous préviens que moi je vais rester ici ! » Mais les Zau rétorquèrent : « Nous passerons ici et n'avons pas peur de toi. » Kloua prit alors son fusil, tira et fit encore une victime. Les Zaou se dirent entre eux : « Vraiment, c'est un guerrier ». « Oh », ricana Kloua, « vous m'apparaissez comme de petits enfants ! » Il tint son fusil devant lui : « C'est mon fusil. Il a deux oreilles (pour entendre que je dis la vérité) : je n'ai peur de personne ». Puis, il prit le chemin de sa maison.

Les Zaou le poursuivirent. C'est alors qu'il dégaina sa machette, coupa deux branches, les posa sur la route et dit : « Celui qui passera par-dessus ces branches, je lui tire dessus lui ! » Deux ennemis se risquèrent à le faire. Kloua leur tira là-dessus, leur coupa la tête et les mains, mit les mains sur les têtes et les balança en l'air pour leur montrer qu'il les avait vraiment tués.

Lorsque Kloua arriva dans son clan, ses compatriotes le célébrèrent. Ils lui offrirent des nattes. Lorsqu'il arriva à Blaleu dans la région de Gapeu, il dit aux habitants : « Apportez-moi mon ornement de plumes de guerre ! » On lui offrit huit nattes et un mouton, et on tua deux moutons en son honneur.

La paix régna pendant un moment. Les Zaou retournèrent dans leur région. Puis, un de nos anciens se rendit à Gapeu, chez le grand-chef Ma. Et ces deux grands décidèrent ensemble d'attaquer les Zaou sur leur terre. Ils choisirent un homme du clan Sro et l'envoyèrent au pays du grand-chef Touassama. Là-bas, vivait un grand guerrier nommé Lia Beugabeu. Et ils envoyèrent un autre messenger à Saniquelleu au pays Mano chez un autre grand guerrier. Et encore un autre messenger chez un héros du clan Yaou. On fit comprendre à tous ces guerriers qu'il pourrait y avoir une guerre.

Une année s'écoula. Le guerrier de Touassama mourut entre-temps. Il ne pouvait donc pas faire partir de l'effectif. Et tous rassemblèrent leurs hommes. Les gens de Mano arrivèrent, ceux de Yaou aussi. Ils se rassemblèrent tous dans la petite ville de Loleu pour connaître leur effectif. Un guerrier nommé Ge vint également avec ses hommes. Ils étaient maintenant nombreux, très nombreux. On demanda aux combattants de Yola d'être les guides, car ils connaissaient bien le chemin. Saoudé, le guerrier Mano, prit la parole et dit : « Nous devons nous diviser. Vous, combattants du clan Zro, c'est d'abord à vous de commencer la bataille. »

Le guerrier Ge du clan Zro s'engagea alors dans la bataille dans un village. Saoudé, de son côté, attaqua un autre village. Dans un village, ils tuèrent dix personnes, dans l'autre, nommé Bouéna, vingt. Ge reçut une balle au bras. Et les deux troupes se mirent ensemble et attaquèrent un troisième village. Nos guerriers décidèrent de brûler le village puis de se retirer. Mais les habitants de Zaou les contournèrent et leur bloquèrent le chemin du retour. Alors, sur le chemin du retour, les deux parties s'affrontèrent et les combats reprurent. Ge reçut une seconde balle, cette fois-ci, elle lui traversa le corps. Il dit alors : « Je ne peux plus continuer. » Et il se tourna vers son fils et lui dit : « Je ne peux plus marcher, donc je ne peux pas aller avec vous. » « Dans ce cas, je reste ici avec toi », répondit le fils. Mais Ge dit : « Si je ne peux pas marcher, ils vont certainement me tuer. Ça n'a aucun sens que tu veuilles rester à mes côtés. – Vas-t-en ! ». Te rejoignit alors les autres, et en s'éloignant, il entendit comment les ennemis avaient abattu son père. Alors, les combattants se réunirent tous à Yola. Ma, le grand-chef, vint lui-même les rejoindre et les invita à se rendre à Gapeu. Là-bas, il tua une vache en leur honneur « parce que, » dit-il, « vous êtes tous rentrés. » Il les remercia chaleureusement. Puis, les guerriers retournèrent dans leurs villages respectifs.

CIVILITÉ

(Nous avons décrit en détails la civilité, le propre conduit des Dan dans le livre « Der gute Ton bei den Negeren », « Le savoir-vivre chez les nègres ».)

Une communauté humaine, la cohabitation dans une famille et dans un village n'est possible que si l'individu est prêt à sacrifier ses intérêts personnels pour le bien-être de tous. Les Dix Commandements se retrouvent essentiellement aussi chez les Dan. À ces dix commandements, les Dan ajoutent – peut-être – un autre qu'ils jugent particulièrement important : « Tu ne cherteras pas noise à ton prochain ! » Ils vivent dans leur village très rapprochés et le travail quotidien se déroule dehors, entre les cases, l'exploitation artisanale, l'extraction de l'huile de palme, le décorticage du manioc, du riz et même la cuisine et la nourriture, tout se fait dehors ce qui ouvre la possibilité à maintes différends. Une fois nous avons été témoins lorsqu'un groupe d'hommes accompagné par un garçon est arrivé chez le grand chef Mongrou pour lui demander la permission d'expulser ce jeune homme du village parce qu'il avait un caractère insupportable. Mais cette solidarité n'empêche pas qu'il y ait toujours des querelles dans les communautés Dan. Nous avons souvent eu l'impression que les Dan sont des querelleurs.

Mis à part les valeurs qu'impose le vivre ensemble, il y a une condamnation de la cupidité et de l'avarice ; les personnes importantes sont tenues à partager leurs richesses avec leurs prochains de temps en temps. Le chant qu'une troupe de défricheurs chantaient à leur capitaine met en garde contre toute attitude égoïste :

« Mon esclave s'appelle Soa
Il avait un frère nommé Lessie ;
Tous travaillaient bien chez moi.
S'il y avait de la bonne nourriture, Soa disait : « Ne lui donnez pas trop ! »
Mais s'il y avait des feuilles de manioc, (que l'on n'aime pas manger)
Il en donnait beaucoup à son frère.
Si vous agissez de la sorte, c'est que vous avez un mauvais cœur ;
Et si vous avez un mauvais cœur,
Vous ne pouvez pas devenir chef un jour ».

Cette idée de prise en compte des besoins du prochain atteint son paroxysme dans l'effort des Dan, « à se faire un bon nom. » C'est un idéal social pour les Dan, comparable à l'idée de gentleman chez les Anglais. Avant d'agir, le Dan songe d'abord à l'écho qu'aura son action dans la communauté, et rien de pire ne peut arriver à un Dan que lorsqu'un homme « abîme son nom. »

Il arrive qu'un Dan soit prêt à rendre tel ou tel service à un notable sans s'accorder avec lui sur ce qu'il va recevoir en retour. L'homme respecté se garde d'offrir des cadeaux minables

à une personne qui vient travailler pour lui, parce que cela « abîmerait son nom. »

Le bénéficiaire du cadeau de son côté ne doit en aucun cas cacher le cadeau, mais le montrer à tout le monde et faire les éloges de son bienfaiteur ; en un mot, chez les Dan, on ne doit jamais manquer de dire du bien de son bienfaiteur.

Quand les chanteurs se produisent, ils n'oublient jamais d'insérer à n'importe quel moment de leur chanson la louange de chefs ou d'autres personnalités de poids qui leur ont fait du bien, même s'ils sont morts, et aussi les noms des villages où ils aiment particulièrement être.

D'autres vertus telles que la bravoure et la honte d'un échec sont également importantes.

Dans leurs contes, les Dan ont leur propre personnage, l'araignée, qui est considérée comme la personnification de vices humains, mais aussi de la ruse. En conséquence, on est heureux quand, dans un conte, l'araignée souffre d'une calamité méritée. Elle est avare, avide, ingrate, cruelle.

Si l'on compare les règles qui régissent la vie sociale des Dan avec celles qui régissent la nôtre, on pourrait dire qu'il y a des décalages : l'adultère n'est pas si grave, la magnanimité du nant, cependant, est d'une exigence absolue, qui, si elle n'est pas suivie, lui fait honte. Aussi, les lois chez les Dan s'écartent-elles des vertus que le christianisme exige. Il n'y a pas une seule histoire où un Dan demande qu'on pardonne un ennemi. D'autre part, l'homicide d'une jeune fille peut être perçu par les Dan aussi bien comme une vengeance que comme un sacrifice, et peut-être même comme un sacrifice religieux et moral.

Généralement, le Dan est de bonne fois envers son prochain et est prêt à le respecter. Cette attitude trouve son expression dans les nombreuses manières compliquées de se saluer. Depuis des siècles, on salue ici – Dapper au 17^e siècle en avait déjà parlé – en se tendant les mains droites tout en faisant claquer les majeurs de une à trois fois, selon le respect que l'on veut témoigner à l'autre. S'il n'y a pas claquement de doigts, alors on reprend la salutation, car une salutation sans claquement de doigts signifie chez les hommes n'avoir aucun respect pour son semblable. Si l'on se trouve à une distance lointaine, on lève juste les mains pour saluer son semblable. Les femmes se saluent en se serrant les paumes, ou par un « câlin », au cours duquel seules les mains sont placées sur les bras supérieurs et inférieurs d'une autre femme. L'éternuement, aussi, donne occasion à l'échange de formules de politesse.

Les Dan sont serviables. Lorsque nous vîmes une fois une vieille et une jeune femme piler du riz ensemble, nous demandâmes si elles étaient respectivement épouse principale et secondaire d'un même homme. Et la réponse fut : « Oh non, ce n'est pas possible. Une jeune femme ne permettrait jamais que la femme principale s'adonne à une si lourde tâche. Si elle la

voyait faire une tâche pareille, elle viendrait à elle en courant et dit : « Va dans la case – je vais le faire toute seule. » La vieille femme est certainement une femme seule. La jeune femme l'a vue en train de travailler et est venue pour l'aider ».

L'expression « donner du respect » joue un rôle particulier dans les rapports que les Dan entretiennent entre eux. L'on se doit toujours de reconnaître la personnalité de son semblable, même s'il est pauvre, ou même s'il s'agit d'un enfant. Un chef peut demander à un garçon de porter un message dans un autre village pour avec ses jambes agiles.

À l'inverse, celui qui honnit ou dénigre son semblable, cause le malheur de ce dernier. Un tout petit sentiment de honte peut amener un Dan à quitter son village. Le jeune Dan amoureux qui cherche à surpasser son rival, ne le fait pas en mesurant ses forces physiques ou mentales, mais en s'efforçant de le ridiculiser devant la jeune fille courtisée.

Une véritable offense pèse autant plus dans la balance qu'une offense anodine. Ce qui fait que les Dan distinguent deux sortes d'offense : « les grandes » et « les petites » offenses. On peut dire d'une offense qu'elle est grande si on fait une allusion à un organe sexuel chez l'homme ou chez la femme. Si une offense occasionne une grave querelle, alors l'affaire est portée devant le chef, et l'on demande toujours si l'offense de l'accusé est une « grande » ou une « petite ».

Les Dan accordent une valeur particulière à l'hospitalité. Ils maintiennent un ensemble de règles fixes qui rendent le séjour de l'hôte agréable, le protège des insultes et des situations embarrassantes.

Tout d'abord, il est important que la famille d'accueil fasse *tout* pour l'hôte et le mette à l'aise. Il ne devrait pas avoir à aller demander du vin de palme chez les voisins, ou à aller chercher de l'eau chez une autre famille pour se laver. « Il est *notre* hôte », avons-nous parfois entendu dire notre famille d'accueil à d'autres villageois qui nous témoignait de l'attention.

Il s'ensuit que le Dan aime s'allier à son prochain comme un ami particulier. Ils s'entraident dans les travaux agricoles, et s'ils venaient à vivre loin de l'autre, ils s'envoient mutuellement des cadeaux de temps en temps.

Les Dan ont de la compassion pour les enfants et la compassion est également connue comme une vertu. Mais il est étonnant de voir combien un Dan peut être sans pitié. Par exemple, un de nos porteurs s'était gravement brûlé la main. Ses camarades ne faisaient que se moquer de lui. Pourquoi était-il si maladroit ! Nous sommes portés à croire que le Dan n'aide son prochain que lorsque celui-ci joue un rôle important dans sa vie.

Plus que chez nous, chez les Dan la prise de repas est réglementée par des règles de décence. On distingue ce qu'il convient à la femme de faire et ce qu'il convient à l'homme de faire.

Généralement, le repas est pris dans la case, où l'on prend place aux endroits que nous avons décrits ailleurs dans ce livre. Les hommes peuvent se réunir chez le chef pour manger ou prendre leur repas dans leur propre case. Dans le premier cas, quinze hommes au plus peuvent se rassembler autour d'un plat. Les garçons mangent séparément. On laisse les nourrissons, dans la mesure du possible, dans la case de la mère, parce qu'ils succombent parfois à un besoin ce qui pourrait gâcher l'appétit des adultes.

Avant de manger tout le monde se lave les mains. Les petites filles doivent veiller à ce que l'eau pour le lavage des mains et à boire soit là. Le récipient pour le lavage des mains doit être bien visible, accroché quelque part en hauteur ou se tenir sur une planche afin que personne n'y mette par inadvertance de la nourriture. L'eau à boire se trouve dans un grand pot posé au mur, à côté du propriétaire de la maison. Un gobelet jaune fait d'unealebasse y nage dedans. Il doit être disposé de façon visible pour qu'un hôte n'ait pas à le demander.

Avant de commencer à manger, le propriétaire saisit une poignée de riz et il le répand devant la porte comme sacrifice aux esprits des ancêtres. S'il a le fétiche Yifa ou un autre objet mystique important chez lui (cf. chapitre religion), alors il peut aussi lui apporter un peu de riz en sacrifice.

Une femme doit toujours s'asseoir les jambes tendues et croisées – jamais replié. Elle doit toujours prendre place en biais à côté du plat qui doit toujours se trouver à sa droite. Un homme peut adopter n'importe quelle position assise pour prendre son repas. Il peut même s'accroupir pour manger.

Pendant le repas, les adultes donnent volontairement un peu de leurs morceaux de viande aux enfants qui affichent de la modestie et un comportement décent. Le père donne sa dernière poignée de riz à l'un de ses enfants.

En mangeant, on ne parle pas, et aussi après le repas, il est convenable, de ne rien dire pendant un certain temps.

Il est inconvenant pour une femme de manger longtemps.

Les « petites femmes » (les filles esclaves) obtiennent les restes, car elles ne sont généralement pas suffisamment rassasiées, et aussi pour les compenser du nettoyage des marmites, tâche qui est de leur responsabilité.

Comment mange-t-on le manioc, le repas du soir des Dan ? Le manioc ou doumboi (foufou) est préparé comme une miche grise jaunâtre. On en prend un peu du bord et forme une boulette avec la main droite. Ça prend du temps car il faut retirer les morceaux durs s'y trouvant. Si en mangeant le manioc avec d'autres personnes, l'on venait à en couper un gros morceau qu'on ne peut mettre dans la bouche, on le réduit et on pose le reste au bord du plat, on ne le remet pas dans la miche.

On plonge alors le morceau dans une sauce se trouvant dans une autre assiette pour qu'il soit glissant et puisse être avalé sans être mâché.

En plongeant le morceau dans la sauce, on doit le tenir entre l'index et le majeur, et le faire ressortir avec le pouce et l'annulaire. Ensuite, on mène la main vers la bouche et on pousse la boulette dans la bouche avec un seul doigt. Après cela, les cinq doigts sont léchés rapidement, mais seulement avec le bout de la langue. Il est inconvenant de passer son bras au-dessus du bras d'un voisin pour tremper la boulette dans la sauce si l'autre personne est en train de prendre du dumboi dans le plat.

S'il s'agit du riz, on verse la sauce là-dessus et on y plonge les doigts pour en prendre des poignées. On introduit le riz dans la bouche qu'on ouvre grandement afin qu'aucun grain ne tombe. Les doigts ne doivent pas entrer dans la bouche. On ne doit pas se pencher au-dessus du plat de sorte qu'aucun grain de riz ne quitte la bouche pour tomber dans le plat commun. Ensuite on secoue la main à côté du plat pour se débarrasser de résidus avant de se servir de nouveau.

En mangeant le manioc, les femmes, contrairement aux hommes, ne doivent pas prendre de gros morceaux, car ce n'est pas bien vu qu'une femme engouffre une grosse boulette.

Le riz doit être mâché lentement, il ne doit pas être avalé goulument. On ne doit en aucun cas tousser. En l'avalant, même si un grain de riz passe-de travers, on doit l'avalé quand même.

Si l'on mange avec des personnalités, il est convenable de tenir l'assiette avec le pouce de la main gauche, tandis qu'on prend des poignées avec la main droite.

La viande est servie après que l'on ait partagé le riz ou le manioc. Si en versant la sauce sur le riz un morceau de viande venait à tomber par inadvertance là-dessus, on ne le mange pas, on le remet dans son plat. La personne qui a apporté la sauce dans laquelle il y a de la viande, si la viande doit être consommée ou si elle est destinée à un autre repas. Si elle n'est destinée à aucun autre repas, alors on se met à la consommer ensemble. La personne qui offre la viande prend alors un morceau et donne le reste à quelqu'un d'autre. Ce geste signifie : « J'ai pris ma part de viande, débrouillez-vous avec ce qui reste. » Mais s'il ne prend aucun morceau avant, on lui rendra le plat plus tard. Tout cela se passe dans le silence, on ne demande rien, on ne remercie personne.

Les Dan ne connaissent pas ce qu'on appelle le dessert. Seule la croûte de riz se trouvant au fond de la marmite peut retenir encore les gens après le plat de résistance. Mais, généralement, la croûte de riz revient à la servante de la maison qui la consomme pour être bien rassasiée. Ainsi, elle peut travailler sans peine. Si un garçon du ménage ravit la croûte à la servante trop souvent, celle-ci l'ensorcellera. Souvent, la femme met la croûte sur le haut du riz qu'elle sert à son mari et celui en fait sa première bouchée. Mais il ne fait pas cela par avidité, mais parce que l'odeur de la croûte de riz est crainte par les sorciers ; il la consomme donc en premier parce que les sorciers évitent ceux qui sentent la croûte de riz.

Le principe de manger avec seulement la main droite s'applique uniformément à la fois aux hommes et aux femmes. La main droite est, pour ainsi dire, la « main pure ». Pour toutes les actions inesthétiques, l'on utilise la main gauche. Lorsque l'on mange avec la main gauche dans certaines sociétés secrètes, cela signifie pour les membres remporter une victoire sur eux-mêmes.

En mangeant, il ne faut rien perdre, c'est-à-dire, rien ne doit tomber par terre. Aussi, la cupidité et l'envie sont strictement interdites en mangeant. C'est-à-dire que l'on doit avoir les yeux rivés sur son plat et non sur celui de l'autre. Si quelqu'un venait à envier le morceau de viande de l'autre qu'il juge meilleur au sien, alors on pose le morceau dans le plat devant lui en disant : « Tiens, prend-le ! » C'est une grande honte que l'on ait à subir une telle situation devant tout le monde. C'est aussi considéré comme honteux qu'une femme cache dans sa case une part de la nourriture préparée pour tous avec l'intention de la donner à son époux plus tard.

Si l'on est invité à manger quelque part ou si on reçoit soi-même une personne à manger, on ne doit pas dire, avant la fin du repas, « merci, je suis rassasié », et s'en aller. Cela est permis seulement chez soi, dans son propre cercle familial. Ce n'est pas poli de laisser les autres personnes continuer à manger seules, car elles pourraient alors apparaître comme des gourmands. Dans ce cas, elles n'auraient pas d'autre choix que d'arrêter de manger et de se lever bien que n'étant pas rassasiées.

MALADIES

Le plus grand fléau qui mine la vie des Dan, c'est la maladie. En climat tropical, les agents pathogènes se développent plus qu'en Europe. En outre, le cultivateur qui va au champ torse nu est particulièrement exposé aux infections cutanées, et la méconnaissance des règles d'hygiène lui fait boire de l'eau contaminée et l'expose à la contagion par ses prochains, sans parler bien sûr de la méconnaissance des causes des maladies et des méthodes efficaces de guérison.

La maladie qui apparaît le plus chez les Dan est le pian, une maladie qui est causé par une bactérie spirochète, tout comme la syphilis, et qui dans son évolution et dans ses complications y ressemble également, mais le pian n'est pas transmis par voie sexuelle. Certaines de nos histoires racontent la façon dont les Dan traitent en vain cette maladie.

Aussi, nous avons souvent vu des cas de lèpre, qui nous semblait être extrêmement répandue. Une mission américaine résidant au pays Dan a fait un travail remarquable en créant un village de lépreux (près de Gapleu). Les malades y viennent volontairement. S'il leur est difficile de se déplacer, alors ils sont accompagnés par des parents en bonne santé, qui à leur arrivée, obtiennent une injection d'huile de chaulmoogra à titre préventif. Les malades se construisent là-bas, avec l'aide de parents bien portants, des cases et font des plantations. Le village est dirigé par un chef. Celui-ci est un personnage impressionnant. Le chef du village est lui-même un lépreux, mais il n'avait pas encore de signes visibles de son infirmité. Autrefois, lorsqu'il était en bonne santé, il était le chef de son village natal et maintenant il dirige le village des lépreux avec une modeste dignité et une humanité parfaite. Lorsque nous avons visité le village pour la première fois, il fit venir une troupe de danseurs lépreux pour montrer un spectacle. Avant que la troupe ne se mette à danser, il se leva de son siège et nous tint un discours dans lequel il déclara que danser de temps en temps, – chose que les gens de la mission ne voient pas d'un bon œil – était important pour son peuple, car qu'est-ce qui le maintiendrait en vie s'il ne trouvait pas dans la danse un peu de joie ?

Le chef avait un assistant, lui aussi souffrant de la lèpre, qui s'était installé le premier à cet endroit. Lorsque, à l'instigation de la mission, d'autres lépreux vinrent habiter avec lui, il se lança lui-même dans les villages pour rechercher d'autres lépreux et leur demander de venir former avec lui un village de lépreux. Ils vinrent en de tel masse que la mission a dû mettre un frein à l'afflux. Le village des lépreux n'est donc pas assez grand. Dans chaque village, les Dan sont donc encore exposés à l'infection de la lèpre. Les missionnaires traitent la lèpre en faisant aux malades des injections d'huile de chaulmoogra régulières. Ils évaluent le succès de la façon suivante : de 25 pour cent de cas guéris, 50 pour cent de cas qui ne s'améliorent pas, 25 pour cent de cas qui se sont aggravés.

Comme autres fléaux terribles, nous notons différents types d'ulcères, dont souffrent de temps en temps nos porteurs, la gonorrhée, l'éléphantiasis, l'amœbose. À cela, il faut ajouter une multitude de maladies qui ne font certes pas toujours souffrir dans l'immédiat, mais qui ne sont pas moins dangereuses, en particulier le paludisme, qui attaque surtout les enfants, la maladie du sommeil, la bilharziose. Il y a aussi le goitre qui attaque surtout les Dan du Nord qui habitent le long de la rivière Cess ; le goitre atteint surtout les femmes. Ce n'est que récemment qu'il se développa à grande échelle. Dans la région de Boutouo nous avons vu très souvent la cécité d'un œil, probablement due au trachome ou à la gonorrhée. La gonorrhée peut aussi être transmise par les mouches à l'œil. Avoir un œil frappé de cécité, est une chose très embarrassante pour le Dan. Nous avons maintes fois rencontré des malades atteints de la maladie du sommeil qui se sont rendus à la station ivoirienne de traitement de la maladie du sommeil à Danané, mais qui avaient fui avant que le traitement ne soit terminé. Physiquement ils étaient en bonne santé, mais mentalement ils étaient confus. L'un d'entre eux nous a laissé entendre que les seringues ne lui auraient pas fait mal. (Les Dan sont d'avis que la douleur ou un goût amer démontre l'efficacité d'un médicament.) Et il s'est dit lui-même : « Vous ne pouvez pas me prendre pour un fou ! » Et il est rentré chez lui. Il s'agit du beau danseur de Kample dont nous avons parlé à propos de « L'idéal de beauté ». – Pour leur guérison, les femmes atteintes de la maladie du sommeil sont contraintes à avoir des rapports sexuels, quand bien même elles s'y opposeraient.

La seule mesure d'hygiène qui est véritablement connue des Dan c'est l'isolement des malades. Les patients souffrant de maladies cutanées sont bannis du village, pensant ainsi éviter la contagion par contact direct. Ils ne savent pas qu'il existe d'autres possibilités de contagion. Dans l'une de nos histoires, il est rapporté que les Dan ont soupçonné une fois l'eau d'être auteur d'une maladie dont ils souffraient, ce qui les amena à quitter leur village.

Ailleurs dans ce livre nous rapportons de la médecine Dan avec le débomé en tant que « diagnostiqueur » et le lidakamé en tant que guérisseur. Les lidakamé détiennent un savoir des plantes médicinales efficaces dû à leur expérience. La « société des serpents » rassemble ce savoir et assure la transmission de génération en génération (voir le chapitre sur les sociétés secrètes).

Un guérisseur Krou, qui pratique son métier à proximité de Tapita chez les Dan, décrit la façon dont il s'y prend pour guérir un patient de la manière suivante : « Avant l'examen du malade, je me mets parfois quelque chose dans ma bouche ou je me le frotte sur le visage. Ensuite, je me mets à inspecter tout le corps du malade. Je lui mets une poudre dans le nez. S'il n'éternue pas, c'est qu'il se porte très mal. S'il est si malade qu'il

gémît durant la nuit, je lui demande : « Comment c'est passé la nuit précédente ? ». S'il me répond qu'il n'a pas du tout dormi, cela signifie qu'il se porte vraiment mal. Si le pronostic est si mal que je ne peux pas le guérir, alors je le laisse à son sort et je ne reviens plus chez lui. »

Les guérisseurs nous disent que le fait d'administrer une poudre dans les narines des patients gravement malades afin qu'ils puissent éternuer, permet de déterminer le degré de gravité de la maladie. Il serait possible que chez le patient mourant, le réflexe d'éternuement ne peut plus être déclenché.

Par ailleurs, une très étrange déclaration que tout le monde a confirmée, était la suivante : « Quand un enfant est malade, dit le guérisseur, on doit l'exposer au marché. On l'expose au marché avant que les gens ne viennent faire leur marché, puis on le ramène à la maison. Oui, en procédant ainsi, la maladie s'en va. » On pourrait probablement supposer que l'activité qui règne au marché a parfois un effet bénéfique sur l'enfant malade, contrairement à l'atmosphère terne et sombre qui règne dans la case où il serait resté couché.

Il est possible que les Dan aient découvert une plante bactéricide. Ils affirment qu'on y trouve presque toujours une fourmi morte collée là-dessus. La sève de cette plante brûle. Ils administrent cette plante sur les plaies. C'est étonnant de constater qu'ils sont d'avis que cette plante sert à tuer des organismes vivants dans la plaie. Les poils de chimpanzés semblent avoir le même effet. Les Dan nous ont laissés entendre que trois animaux sont immunisés contre la pique des fourmis légionnaires s'en prennent aussi bien aux animaux qu'aux vieillards et les nourrissons : le chimpanzé, le crocodile et le varan. Au poste de mission de Kpéapleu au pays Kran, il y avait un jeune chimpanzé apprivoisé, qui avait été envahi par les fourmis ; il n'a pas exprimé la moindre gêne, et plus tard l'on trouva beaucoup de fourmis mortes dans sa fourrure, même aux endroits de son corps qu'il ne pouvait pas atteindre des mains. Par contre, les chimpanzés – ou peut-être seulement celui-ci – semblent être insensible à la douleur. Un jour il eut une grande plaie à sa main. Pendant qu'un missionnaire cousait sa main, il tenait de son autre main une bouteille de lait qu'il buvait en toute sérénité.

Une épidémie

Le narrateur est un homme gros, un peu grossier, vivant à Gapleu. Il prend place devant nous, raconte son histoire avec réticence, sans expression faciale, mais avec une certaine joie de raconter sa propre histoire.

Mon ancêtre était Asabi. Son fils s'appela Kri, dont le fils était To. Le fils de To est Denya. C'est mon père. Il vit encore ici.

Quand je devins un homme, je me suis marié et j'eus une fille a qui j'ai donné le nom d'une plante, « Bo ». Puis, j'eus un garçon qui s'appela « Kouokouo » = « J'ai perdu la guerre ». Ma première femme lui donna ce nom parce que le garçon était né d'une de mes plus jeunes femmes.

Je vais maintenant vous parler d'une maladie nous avions une fois contractée dans ce pays et qui a causé la mort de plusieurs personnes. Sao était le nom de cette maladie. J'avais environ treize ans. Cette maladie a également tué mon grand frère Vai. Elle vint du nord-est du territoire ivoirien et tua plusieurs personnes dans ce pays. Oui, elle se répandit dans tout le pays. Elle emporta aussi les petits enfants, et même les animaux en sont morts.

Tout d'abord, les gens avaient des maux de tête et des douleurs dans l'abdomen, de sorte qu'ils ne mangeaient plus. Ensuite, ils avaient tout le temps la diarrhée qui contenait du sang et des vers. Oui, beaucoup de petits vers. Et c'est la raison pour laquelle les gens mouraient. Il n'y avait pas de médicaments contre cette maladie. À cette époque, il n'y avait aucun mandingue dans ce pays, et donc pas de médecins. Nos guérisseurs Dan ont essayé de trouver des médicaments contre cette maladie. Ils se disaient que cette fois ce n'était pas une affaire d'envoutement, mais que c'est Dieu Abi qui a répandu la maladie dans tout le pays, car au même moment, les gens mouraient à Gapleu, à Kpéapleu et Bongwé.

Nous portions les morts loin dans la brousse pour les enterrer. Lorsqu'il nous semblait qu'une personne était sur le point de mourir, nous le mettions sur une natte en plein air, hors de sa case, afin qu'il ne meurt pas dans la case. Nous agissions ainsi afin que les malades puisse avoir de l'air. (Les Dan, d'une manière générale, éloignent les mourants de leur case afin qu'une fois morts, leur esprit ne reste pas dans la case.) Un an plus tard, la maladie avait disparu du pays. (Cette maladie était probablement l'amœbose qui a mis en évidence des vers que les malades avaient en eux et qui n'avaient pas de lien avec l'épidémie.)

Le sort d'un invalide

Le narrateur est un homme malade vivant dans le village nommé Saleu.

Je suis un jeune homme, mais parce que je suis malade, je n'ai rien et pas de femmes non plus. C'est de cela que je vais te parler. Mon père avait quatre femmes, de ces quatre femmes, il eut six enfants, deux garçons et quatre filles. Mon grand frère est mort. Une fois je me suis rendu chez les Kran pour m'acheter des nattes. C'est là-bas que ma maladie a commencé et j'ai dû rester deux mois chez les Kran. Cela a commencé par le fait que j'avais toujours la diarrhée. Puis, ma hanche droite a commencé à me faire mal et devenir raide, et une grosse ulcère s'est développée, puis a éclaté. Elle a laissé une plaie ouverte pendant trois ans. Je ne pouvais pas marcher sans une canne. C'est ainsi qu'a commencé ma vie difficile.

À Gapleu, j'avais épousé une femme, mais elle m'a quittée. Quand j'étais en bonne santé et pouvais aller à la chasse et faire tout le travail tout seul, elle était à mes côtés, mais quand je suis devenu malade, elle ne me considérait plus comme son mari. J'avais même commencé à verser à ses frères l'argent de son prix. Je n'ai pas d'enfants.

J'ai dit un jour à ma femme : « Quand j'étais en bonne santé, je te convenais. Si tu t'en vas, eh bien, je resterais ici à vivre seul dans ma case, et on verra ce qu'il adviendra de moi. Je n'ai pas choisi d'être malade, mais c'est une volonté du Dieu Abi. »

Ma vie est dure. Quand j'ai faim, je dois m'acheter de la nourriture, et je dois même acheter l'eau et du bois pour le foyer, je devais acheter tout cela. Dans ma première plantation, j'ai encore quelques bananiers et palmiers. J'envoie donc de temps en temps quelqu'un pour aller en couper et les vendre pour une obole. Et j'utilise l'argent de la vente pour m'acheter du bois. Personne ne cuisine régulièrement pour moi. Je suis obligé de solliciter chaque jour l'aide d'autrui. Ma famille vit encore ici, et parfois, quand ils ont un bon cœur, ils viennent m'aider. Mais quand on ne peut pas aller travailler à la plantation, on souffre. Personne n'est aussi triste que moi dans la vie.

Assassinat d'une femme sans cœur

Le narrateur est un homme un peu fruste qui vit à Gapleu. Il parle avec hésitation, mais avec un certain plaisir.

Il y avait un homme du nom de La, qui était lépreux des deux mains. Sa femme s'appelait Nike. Lorsqu'il contracta la lèpre, sa femme ne voulait plus rien savoir de lui et alla chez un autre homme nommé Dan.

La fit des reproches à sa femme : « Parce que je suis malade, tu m'abandonnes ! » Un jour, la femme se rendit à la plantation. La aiguïsa son couteau et la suivit. Lorsqu'il arriva près d'elle, il dégaina son couteau et dit : « Viens ici, je vais te tuer sur le champ, car tu es une femme désinvolte. J'ai déboursé de l'argent pour t'avoir et maintenant tu vas vivre avec un autre homme. Tu es censée prendre soin de moi, mais au lieu de cela, tu en fait qu'à ta tête ! C'est pour cette raison que je vais te tuer. » Il la poussa au sol et la poignarda du côté. Il y avait seulement quelques petits enfants à la plantation. Ils coururent rapporter ce qu'ils avaient vu au village. L'homme avait pris son couteau et s'était enfuit. Quelques villageois l'ont poursuivi et saisi. Ils attachèrent un long bâton sur son dos (qui se serait accroché dans le feuillage s'il avait essayé de s'enfuir dans la brousse) et le conduisirent chez le chef de clan à Lépoula. Celui-ci demanda à un soldat de conduire l'assassin à Saniquelleu. Là-bas, le commissaire de district le jeta en prison.

Lorsque le Président Tubman vint à Saniquelleu, il le fit venir et lui demanda : « Pourquoi as-tu tué ta femme ? » Lorsqu'il raconta son histoire, le président lui demanda : « Cela fait combien d'années que tu es en prison ? » Et il répondit : « Seulement un an, Monsieur le Président. » Alors, le Président déclara : « Tu as une bonne raison d'avoir tué ta femme. Si ce n'était pas le cas, tu devrais rester en prison jusqu'à ta mort. » Puis il chargea un de ses hommes de conduire l'homme à la colonie des lépreux, à Ganta.

IDÉES RELIGIEUSES

« Le rapport des différents peuples aux choses les plus élevées, à Dieu, à la vertu et à l'immortalité, peut être probablement exploré dans une certaine mesure, mais ne peut jamais être représenté dans un strict parallèle. Plus les expressions dans ces domaines semblent parler clairement, plus l'on doit se garder d'une acceptation inconditionnelle, d'une généralisation de ces expressions. »

L'on aimerait de nos jours, c'est-à-dire cent ans plus tard, souligner ces phrases, avec lesquelles Jacob Burckhardt introduit ses explications sur la religion dans la « Culture de la Renaissance » (« Die Cultur der Renaissance in Italien »). Du point de vue religieux, l'incertitude est complète. En tant qu'ethnologue, on a l'impression que les connaissances de base font encore défaut, que nous sommes sur le point où la science des races était avant la découverte des lois de Mendel, la physiologie avant la découverte de la circulation sanguine. C'est maintenant, seulement, que l'ethnographie commence, sous l'influence des expériences parapsychologiques de Rhine et d'autres, à se demander s'il existe vraiment des effets « magiques ». Quelles connaissances sur la pensée humaine obtiendrons-nous dans les prochaines années des recherches dans le domaine de la psychologie animale qui portent sur le comportement inné ? En bref, nous sommes sur les premiers échelons d'une grande échelle dont le gravissement ne fera que nous donner un aperçu des différentes impulsions et des fonctions dont nous résumons aujourd'hui encore les effets mentaux sous le terme « religion ». Jusque-là, il serait plus correct de ne décrire que ce que l'on a vu et observé. Néanmoins, nous ne pouvons résister l'envie de proposer des explications pour ce que nous avons observés chez les Dan.

À notre avis, les comportements irrationnels et les conceptions qui ont le plus de valeur chez les Dan sont :

1. Chaque Dan a dans sa vie un certain nombre d'interdictions, qui sont principalement liés à la chasse et à la consommation de certains animaux.
2. a) Chaque Dan possède un fétiche (ou une médecine mystique) qui le protège et l'assiste dans la vie.
b) Autour de tels fétiches se forment des sociétés secrètes, dont l'impact social est aussi grand que celle des collectivités telles que les clans ou les tribus.
3. Le Dan croit que certaines personnes ont des visions et des pouvoirs surnaturels : a) les débomés, b) les zos, c) les dimés, d) les détenteurs du « ndi », qui est un pouvoir magique spécial.
4. Le Dan croit qu'il est possible que les gens se transforment en animaux ou peuvent se doter de la force des animaux.
5. Le Dan croit à l'existence de l'âme.
6. Le Dan croit en des divinités et en des genres de lutins.



Pl. 62 Un guérisseur du peuple Krou s'est installé au pays Dan. Les deux petits masques « lui parlent ». (Tapita, Février 1950)

LE CONSEILLER « DÉBOMÉ »

D'où vient la confiance que les Dan placent dans les méthodes qui nous semblent curieuses leur permettant de faire face au monde surnaturel ? D'une part, ils ont la conviction que les coutumes anciennes sont justes. Selon eux, c'est ainsi que les anciens ont procédé pour affronter l'existence, sinon, eux les jeunes Dan, n'existeraient pas aujourd'hui. C'est pourquoi, si on demande aux Dan pourquoi ils pratiquent telle ou telle coutume étrange, ils n'ont aucune autre réponse à donner que de dire que nos pères ont agi ainsi, et donc nous en faisons de même.

D'autre part, le Dan se fie à certains *guides spirituels*, qui lui disent d'agir de telle ou telle façon afin de gagner de l'influence sur les puissances surnaturelles. Certaines personnes sont, en effet, capables de pénétrer dans l'univers des êtres surnaturels. Il s'agit des débomés dont on peut trouver un ou deux

dans un grand village, mais aucun dans beaucoup de petit village. Nous avons à plusieurs reprises rencontré des femmes débomés.

« Dé » est le nom d'un esprit, « bomé » signifie chef. L'esprit « dé » siège dans des objets dont chaque débomé dispose d'au moins un ; généralement, il s'agit de la corne d'un animal rempli de médecine. C'est à partir de ce genre d'objet que l'esprit « dé » parle au débomé, et ce dernier dit à son prochain ce que l'esprit « dé » lui a révélé. Le grand esprit « dé » qui a donné naissance à tous les esprits « dé » qui sont sur terre, résidait à Blimipleu dans la région du clan Borpleu, ou Biou. « Mais un jour, il s'en est allé, et personne ne sait où il est allé. Toute la région de Borpleu a pleuré ! »

Quand on demande à un débomé comment il entre en contact avec l'esprit « dé » il répond toujours : « Je sais bien rêver ». Il provoque parfois cet état de rêve de façon artificielle, il se met en transe, comme nous l'avons vu et photographié chez les Dan et d'autres ethnies. A la frontière du village Dan Zeilé, j'ai vu un couple débomé à la recherche de la cause de certains décès mystérieux de la communauté. La femme se mit en transe avec des mouvements pompant et, dans cet état, seul son mari pouvait lui adresser la parole. Remuant sa médecine – un chasse-mouche qu'elle tenait dans sa main – elle était dans une tension convulsive. De temps en temps, cette tension culminait en de forts tremblements et elle répondait aux questions que lui posait son mari avec un étrange ton larmoyant. (Une autre fois, chez les Baoulé, l'orchestre était en place et le divin était paré d'un ornement spécial. Au début, il commença par faire des tours de magie, en avalant par exemple un œuf entier, puis, peu à peu, ses mouvements devenaient abrupts et tressaillant, son regard absent. Quand il se réveilla de cet état, il révéla ce qu'il avait vu dans le monde des esprits surnaturels. Le malade pour qui on le fit venir, avait manqué d'apporter à un fétiche les œufs habituels qu'il réclamait en sacrifice. L'événement était particulièrement impressionnant car l'une des femmes présentes tomba, elle aussi, accidentellement en transe. Plus tard, on la vit errer dans le village en faisant des mouvements crispés et un regard vide.)

À part la transe et les rêves, le débomé peut trouver la vérité sur un problème en lançant des cauris, en regardant dans l'eau et à travers d'autres procédés. « Le débomé peut trembler (transe) ou jouer. » Pour la divination avec ces coquillages, il utilise des cauris dont le côté convexe est aplati de façon à ce que le coquillage tombe ou de l'un ou de l'autre côté. Lorsque le débomé lance les cinq cauris, si la majorité tombe de sorte que leur face ouverte est visible, alors cela est favorable à la cause en question.

On peut devenir débomé par vocation ou parce que le père était déjà débomé. Dans ce dernier cas, à la mort de son père, le fils marchera solennellement par-dessus le cadavre de son père afin de s'approprier les pouvoirs du mort ; en outre, il héritera également de ses médecines.

Toutefois, pour vraiment devenir un débomé, ni la vocation ni l'héritage ne suffisent. Pour pouvoir entrer en contact avec l'esprit « dé », l'on doit être membre de la société secrète du « dé ». Nous verrons par la suite, à la lumière d'autres exemples, que certes le pouvoir de communiquer avec les esprits peut être soit acquis par héritage soit être inné, mais que son application dépend obligatoirement de l'appartenance à une association.

Dans le chapitre sur les sociétés, nous verrons que certaines sociétés secrètes ont la tâche de transmettre de façon magique certaines caractéristiques professionnelles. La société secrète du « dé » a ainsi été créée principalement pour apprendre à prédire l'avenir.

« La société secrète du « dé » est supérieure à toutes les autres sociétés secrètes », disent les Dan, « parce que tous les autres sociétés secrètes, avant qu'elles ne tiennent une assemblée, consultent le débomé pour savoir s'il est judicieux de le faire. » La société secrète du « dé » se trouve dans différents villages Dan, comme, par exemple, dans le village Diapleu, que nous avons déjà mentionné à plusieurs reprises. La société secrète du « dé » de là-bas est subordonnée à celle qui se trouve dans le village Gbaunwie, où vit une femme « dé » particulièrement puissante. La société secrète du « dé » de Gbaunwie a servi de source d'inspiration à la création de celle se trouvant à Diapleu, c'est elle qui lui donna les médecines.

La société du « dé » du clan Saouleu qu'on trouve au sud-ouest du pays Dan est très renommée. Les Saouleu sont reconnus par tous les Dan comme étant les plus grands « sorciers » parmi les Dan, et ils l'étaient même à l'époque où ils vivaient encore de l'autre côté de la rivière Cess.

Les gens viennent de loin pour voir ce clan de sorciers. Même les membres d'autres tribus, en particulier les Mano et les Kran, les sollicitent « pour avoir des médecines ». Leurs meilleurs clients sont les chefs, ou ceux qui voudraient le devenir, parce que les Saouleu sont capables de fabriquer des médecines qui permettent de régner sur d'autres et « de se faire un grand nom dans tout le pays ». Un vieux Saouleu nous parlait fièrement des chefs qui le sont devenus grâce aux médecines qu'il avait faits pour eux, et rapportait comment tel ou tel autre lui faisait souvent appel pour venir renforcer le fétiche qu'il leur avait donné, et dont la puissance semblait diminuer.

« Le grand-chef des Mano, Johnny Voga, me faisait souvent appel afin que je lui prépare des médecines. Lorsque les Libériens l'avaient destitué, j'ai fait une médecine pour lui et le gouvernement le nomma à nouveau au poste de grand-chef. Parfois, des Mano, des Kran et même des gens de Côté d'Ivoire viennent me voir afin que je prédise leur avenir. Beaucoup, beaucoup de gens sont venus me consulter – tellement que je ne peux pas me rappeler de tous ».

Les Saouleu peuvent également faire des médecines pour appâter une femme, pour être riche ou tout simplement généralement avoir de la chance. Quand un nouveau village doit être construit, on va souvent les chercher pour faire des médecines pour ce village.

Chaque famille Saouleu a ses propres secrets, que le père, avant de mourir, révèle au fils. Pour prophétiser, une famille utilise un coquillage qu'on tient à l'oreille. Une autre famille peut se sert d'un arbre : Un homme nommé Kaï du village Sabo dans le pays Krou, qui avait beaucoup de médecines, se rendait une fois chez les Saouleu et mourut. Sur sa tombe poussa un grand arbre. On le nomma « Kaïba », c'est-à-dire « fils de Kaï ». C'est seulement au prêtre qui s'occupe de l'arbre que cet arbre fait des révélations, tandis que d'autres n'entendent que du bruit. Le prêtre doit, cependant, « trembler », c'est à dire qu'il doit être capable de se mettre en transe et capable de parler la langue Kran. Actuellement, il n'y a plus ce genre de prêtre dans le village en question.

Le Dan se rend chez le débomé à chaque fois qu'un aspect de sa vie lui échappe. Nous avons déjà mentionné qu'un débomé fut consulté, lorsqu'un chef cherchait un endroit propice à construire un village. Le conseil du débomé était peu pratique : il ne lui conseilla pas un endroit rocheux, mais il dit de trainer un crochet derrière lui et de s'arrêter là où elle restera accroché.

Trois mois avant la saison des pluies, c'est-à-dire en mi-janvier, nous nous sommes rendus au grand village Diapleu : Il y avait à peine assez d'eau. « Le débomé nous a mené à cette place et il ne se soucie pas de l'eau. » Il ne fait que transmettre ce que l'esprit « dé » lui dit.

Le débomé est en mesure de lire à la fois dans le temps et dans l'espace. Il peut donc révéler ce qu'il est advenu d'un parent qui a été vendu comme esclave et peut prédire comment une chasse va se passer.

En outre, le débomé est capable de connaître les causes surnaturelles d'une infortune. Le Dan est d'avis que tout le mal qui lui arrive dans ce monde, a forcément une raison tangible précise, et si cette raison lui est cachée, alors il va consulter le débomé. De par cette capacité à prophétiser, le débomé est appelé à une tâche particulièrement importante dans la vie des Dan, à savoir, pouvoir diagnostiquer comme un médecin. En général, le Dan relie toujours la cause d'une maladie à l'effet d'un envoutement, à une entité, humaine ou animale, qui lui est hostile. Une fois, nous vîmes sur la route un vieux Dan batinier, avec des mots solennels et éloquents, une termitière, tandis que sa fille et sa petite-fille se tenaient derrière lui avec un bol de riz. Arrivés au village, on nous fit savoir que le vieux souffrait de démangeaisons. Le débomé lui avait révélé que quelqu'un avait jeté dans la termitière ses cheveux de sorte que sa peau le démange comme s'il était mordu par des termites. Le débomé lui recommanda de faire un sacrifice aux termites pour les apaiser.

Bien entendu, c'est seulement la première étape de la guérison. Car la source du mal est bloquée, et la maladie ne recouvrera pas. Il revient maintenant au lidakamé, qui connaît les médicaments appropriés pour la guérison de telle ou telle maladie, de se charger de la guérison physique du malade (lidé = feuille d'arbre). Contrairement au débomé, le lidakamé est un artisan sans talent surnaturel ; c'est un herboriste (cf. le chapitre « Maladies »).

La profession médicale est donc l'affaire de deux personnes qui travaillent de pair : le divin (le débomé, qui est le diagnosticien) et le guérisseur (le lidakamé, qui est le thérapeute). Dans beaucoup de livres que les médecins européens qui exerçaient en Afrique ont écrits, nous lisons toujours que ces médecins se plaignaient que les gens vont d'abord consulter leur médecin noir avant de consulter le médecin blanc. Cela se comprend. À leurs yeux, le médecin blanc est juste un lidakamé, un guérisseur, car il n'administre que la piqûre et les pilules. Il lui est impossible de déterminer la véritable cause surnaturelle de la maladie. Nous parlerons de cette conception des Dan plus loin.

Les remèdes des Dan ne se composent pas seulement de médecines à avaler ou à enduire sur le corps, mais aussi de sacrifices et de tabous. Les deux derniers mentionnés, il n'y a que le débomé qui puisse les proscrire. A cet égard, on peut dire que le débomé participe à la guérison du malade.

Pour clarifier les rôles du débomé et du lidakamé nous avons relaté une vision schématique. En effet, le débomé connaît parfois des médicaments et sait les utiliser. Dans ce cas, il est possible qu'une même personne soit à la fois un débomé et un lidakamé. Mais, dans ce cas-ci, les capacités de divin de la personne en tant que débomé sont les plus essentielles ; un débomé peut simultanément être lidakamé, mais un lidakamé ne peut jamais être un débomé.

Une troisième tâche importante du débomé est celle d'être le responsable de la médecine du village, c'est-à-dire, de la médecine dont chaque village se procure à ses débuts, ainsi que responsable des médecines qui procurent de la grandeur et de la puissance à un homme, comme nous l'affirmions dans le cas des Saouleu, et enfin celle d'être le responsable des médecines qui servent à régler tous les problèmes personnels, comme lorsqu'une femme n'arrive pas à enfanter. Les autres médecines, tels que celles qu'on utilise pour chasser ou pour se défendre contre les sorciers, ne relèvent pas de la compétence du débomé. Ces médecines sont produites dans les sociétés secrètes.

Enfin, on va consulter le débomé pour savoir quel tabou l'on doit observer pour atteindre un but précis ou tout simplement pour être heureux et réussir dans la vie.

Le débomé est sûr de son talent. C'est le débomé qui recommande à un chef de faire un acte incestueux qui le rendra célèbre ; il dit au chef : « Tue ton enfant préféré. »

Nous désignons le débomé comme « guide » ou « conseiller », bien que nous sachions que le débomé donne des conseils qu'il reçoit, à travers ses rêves, d'un autre monde. « On va consulter le débomé quand quelque chose nous échappe ou quand on désire quelque chose de précis. » Le débomé est un homme sage, un assistant, un ami de ses concitoyens.

Vagabond et fugitif...

Le narrateur est un vieil homme frêle de Déapleu, petit de taille, chétif, mais il parle clairement et d'une voix forte, avec des gestes qui donnent de la clarté à ce qu'il dit.

Dans les temps anciens, mon ancêtre Déa vint avec son peuple du pays des Dan de l'autre côté de la rivière Cess. Il construisit son village là où se trouve maintenant la mission de Gapeu. Mais pourquoi est-il parti de là-bas ? Eh bien, tous les Dan viennent de là-bas. Quand il vint ici, il y avait déjà d'autres Dan dans la région. Ceux-ci le combattirent, lui et son peuple.

Un des guerriers de Gbeibona appelé Pengo dit : « Je vais me battre contre l'homme de l'autre côté. Il n'est pas autorisé à rester ici ! » Mais, je veux d'abord vous raconter quelque chose d'autre ! Pengo avait acheté une fille qui vivait encore avec ses parents. Le frère de la fille, qui s'appelait Songué, alla consulter un débomé et lui demanda : « Que dois-je faire pour devenir riche ? » Le débomé lui répondit : « Vas et couche avec ta propre sœur et fait le si régulièrement qu'elle ait un enfant de toi. Et tu deviendras riche et célèbre dans tout le pays. » Le père de Pengo se rendit dans le village de cet homme pour aller chercher sa sœur que son fils avait achetée. On l'accueillit comme il se devait. Quand il vit la jeune fille (sa brou), il demanda à son frère, Songué : « Comment se fait-il qu'elle est enceinte ? » Songué répondit : « Parce que j'ai couché avec elle. »

L'enfant est né, mais Songué ne devint pas riche et il fut très mécontent de ce qu'il avait fait. Il retourna chez les débomés et les pria de le soulager de ce lourd fardeau en lui procurant une mé-

decine qui ferait en sorte qu'il soit à nouveau heureux. Les débomés le tuèrent.

Un autre homme de Déapleu, appelé Dagaou, à qui appartenait l'eau sacré qui se trouve près du village de Déapleu I, se rendit aussi de l'autre côté de la rivière Cess, chez les débomés, pour les consulter. Ils lui dirent : « Vas au village de Songué que les débomés ont tué et dit aux habitants que c'est toi qui est l'assassin de Songué. » Ce Dagaou s'appelait auparavant Datogo, ce qui signifie « pintade ». Mais, je vais vous dire comment il est devenu Dagaou par la suite. Il se rendit donc dans le village et dit aux habitants qu'il est l'assassin de Songué.

Les gens dirent : « Que dis-tu là ? Songué est mort depuis longtemps et on a cherché en vain son assassin, et maintenant tu prétends être l'assassin ? » Et les habitants lui donnèrent le nom Dagaou, qui est celui d'un singe de la brousse, parce qu'il avait fait une si mauvaise chose. Il est mort, mais l'eau sacrée porte encore son nom, et elle appartient à sa famille, les habitants de Déapleu II.

Maintenant, revenons à Pengo ! Ce dernier avait autrefois poigné l'une de ses femmes, lorsqu'on se battait encore avec l'homme de l'autre côté de la rivière.

On lui dit : « Tu ferais mieux d'aider tes compatriotes et aller combattre l'ennemi ! » Pris de colère, il vint ici et tua un fils de Déa appelé Jouaga. Sa tombe est située entre Gapleu et Déapleu, à un endroit, qui est marqué par un grand arbre, que l'on y a planté.

Le peuple dit à Déa : « Apporte un poulet pour que nous puissions faire la paix avec Pengo ! » Mais Déa déclara : « Non ». Puis il s'adressa à tous en ces termes : « Puisque je n'ai aucun soutien ici, je vais partir d'ici. » Et il se leva, et alla à Glaleu, là-bas, derrière Boutouo. Il se rendit chez un homme du nom de Bassou, qui lui était apparenté et s'installa chez lui.

Le fils de Bassou s'appelait Venkouba. Il avait un mauvais cœur. Il dit à Déa : « Tu dois aller près de Sogbou, près du pays des Kran, et construire ton propre village. » Déa partit. Puis, il se dit dans son cœur : « Je me suis enfui face à mes ennemis. » Et il revint et construisit son village près de Sogboleu (pas à Sogbou) qui se trouve ici, au Clan So.

Pengo dit : « Je suis fatigué de la guerre » Il partit alors à Kaleu, de l'autre côté de la Rivière Cess. Et c'est ainsi que la paix régna dans le pays.

À l'époque, les gens ne vivaient jamais longtemps à un endroit fixe, car il y avait trop de guerres dans le pays, et finalement Déa revint ici (et fonda le village qui porta le nom Déapleu).

Querelle de sorciers

Le narrateur est un vieil homme du village Towé.

Dobo était un débomé chez les Dan. Une fois, les Mano lui firent appel afin qu'il puisse leur dire où construire un nouveau village. Dobo vint et leur fit une médecine pour leur village. C'était le village Doglie au pays Mano.

Dobo s'y était rendu avec sa femme. Là-bas, le fils de l'homme qui l'avait fait venir dans le village courtisa sa femme. Dobo dit : « Fais-le venir ici. Je ne veux pas de compensation. Je veux le tuer. » Il enterra une médecine dans le sol, fit une clôture autour de l'endroit, fit arrêter l'homme en face de la clôture et le frappa avec une queue de vache. L'homme mourut sur le champ et les gens de Mano le remercièrent d'avoir fait cela. En fait, ils avaient peur de lui, d'autant plus qu'il était celui qui avait confectionné la médecine de leur village.

Dobo avait un fils qui s'appelait Kei. Il vint du pays Dan, à l'Est de la rivière Cess pour voir son père chez les Mano. Là, il fit la cour à une femme, et plus tard, la femme en fit part à son mari. Le mari dit alors à Dobo : « Quand l'un de nous fit la cour à ta femme, tu l'as tué. Maintenant, fais venir ton fils qu'on le tue à notre tour. » Les autres gens du village se disaient : « Si nous tuons Kei et laissons Dobo en vie, il va nous retirer la médecine qu'il a fait pour notre village et le village va s'effondrer. Nous devons tuer tous les trois, Dobo, Kei et la femme en question. »

Non loin de Doglie, se trouvait le village Dan appelé Bapleu. Quand les gens de Bapleu entendirent parler de l'attaque planifiée contre leur compatriote Dobo, ils se rendirent chez lui et le prévinrent. Dobo fit une médecine en poudre, et la répandit pendant la nuit dans tout le village Doglie, afin que les habitants sombrent dans un sommeil profond. À l'aube, le village était encore profondément endormi. C'est alors que Dobo et ses compatriotes disparurent rapidement et vinrent à Beletouo. Lorsque les habitants de Mano se réveillèrent, ils se demandèrent : « Qui a dit à Dobo, ce que nous avons décidé de faire ? » Le chef du village Bapleu dit : « C'est moi ! »

« Dans ce cas, vous devez partir d'ici », déclarèrent les habitants de Mano. C'est ainsi qu'ils vinrent ici et fondèrent Bapleu, près de Towé. Dobo vint donc à Basia et Siafiaba. Mais il dit : « Moi, j'ai des pouvoirs magiques et je ne peux donc pas vivre avec vous dans un même village. Je vais aller me construire mon propre village. » Il avait un crochet en bois sur lequel il répandit une médecine et il le traîna derrière lui. Près de la rivière Souo, le crochet se cala. Alors, Dobo y construisit le village qu'il nomma Salé parce que tous les gens de Sa vinrent l'aider à le construire. Plus tard, ils sont tous venus ici et construisirent le village Sakouila.

Comment un sorcier étranger tenta les sorciers Dan
Le narrateur est un homme du clan des Saoulé, qui préparent les potions magiques.

Un homme nommé Dazolou quitta la tribu des Kran pour se rendre chez nous. Sa femme s'appelait Yede. C'était un grand sorcier et il vint pour mettre les Saou à l'épreuve.

Il alla d'abord chez un homme nommé Ouyia Debou. « Je viens pour voir ce que vaut votre médecine. », dit-il. Ouyia Debou alla dans la brousse et revint avec quelques herbes. Lorsque Dazolou vit les feuilles, il dit : « Ce n'est pas une vraie médecine ; nul besoin de le piler (les feuilles sont normalement pilé dans un mortier en bois). Indique-moi un autre sorcier dont je pourrai tester la médecine ! » Ouyia dit : « Euh, tu dis que je ne suis pas un vrai sorcier et que je devrais te conduire à un autre ? » Mais il le conduisit quand-même chez un autre appelé Yia Bobou. Yia Bobou apporta également des herbes. Puis il prit deux mortiers et dit : « Je vais faire danser ces deux lourds mortiers en bois. »

Et là, Dazolou dit de nouveau : « Pour moi, ce n'est rien d'extraordinaire que de faire danser deux mortiers. Montre-moi un vrai sorcier ! » On le conduisit alors chez un autre appelé Toua. Toua prit un chat, l'écorcha et frotta du charbon sur la peau. Puis il dit : « Danse ! » Et la peau du chat se mit à danser.

Mais encore une fois Dazolou dit : « Votre tour de magie ne m'impressionne pas. J'ai une médecine placée dans une fourrure d'écureuil, qui va prendre un bain ici, dans votre village. » Il fit sortir la médecine en question et l'accrocha dans une cabane. Puis il appela les oiseaux : « Vous tous, oiseaux du village, venez prendre un bain dans cette cabane. » Aussitôt, de nombreuses volailles,

poulets, canards, et souimangas envahirent la cabane. Puis il dit : « Je veux encore voir un autre de vos sorciers ! »

Alors, on le fit partir au village Tangue chez un homme du nom de Gueuyou. Quand il y était arrivé, il dit à Gueuyou : « Je viens à toi pour une médecine. »

Gueuyou répondit : « Oh, jeune homme, tu es chez nous depuis longtemps. Passe la nuit ici, dans cette cabane ! » Lorsque Dazolou se réveilla dans la nuit, il se trouvait au milieu de la jungle, et non dans la cabane où on l'avait logé. Le lendemain matin, il demanda à Gueuyou : « Mais où ai-je dormi la nuit dernière ? » Gueuyou répondit : « Je ne sais pas où tu as dormi la nuit dernière. » Puis Gueuyou prépara du riz et l'apporta à Dazolou dans la cabane. Lorsque Dazolou prit le bol de riz, les grains de riz se mirent à pousser et il n'y avait plus de grains dans le bol.

Après, Gueuyou dit : « Chauffons de l'eau pour que l'étranger puisse prendre son bain ». On lui fit apporter de l'eau à la douche. Lorsque Dazolou versa de l'eau sur son dos, l'eau se transforma en sel. La nuit suivante, lorsque Dazolou se réveilla, il se trouvait dans une rivière, seule la tête était hors de l'eau. Quand il demanda le lendemain matin, où il avait passé la nuit, Gueuyou répondit encore une fois qu'il ne le savait pas.

Dazolou alla se promener un peu hors du village. Entretemps, les sorciers du village transformèrent ses médecines en moutons qui lui barrèrent l'entrée du village lorsqu'il voulait rentrer. Dazolou dit alors : « Tout ce dont mon pouvoir dépend a été transformé en moutons. Donc, je me rends à vous. » Les villageois de Saou dirent alors : « Tu dois nous acheter une vache. Nous sommes des Saou et tu vois ce que ça fait de vouloir se mesurer aux Saou. »

Dazolou envoya alors quelqu'un dans son village pour aller lui chercher une vache. Après cela, les Saou lui firent une médecine appelée Kaouqui, en référence au singe Kaou, qui a un pelage noir-blanc-rouge.

Quand Dazolou s'apprêta à retourner dans son village, Gueuyou lui dit : « Il y aura des guerriers sur ton chemin qui essayeront de t'enrôler. Rassure-toi, ils ne te feront pas de mal. Ils vont te donner un fusil pour que tu combattes à leurs côtés. Ce fusil sera ta médecine. »

C'est ce qui arriva. Lorsqu'il prit le chemin de son village, il fit un détour pour prendre soin d'une affaire ; c'est alors qu'une guerre fut déclarée, des guerriers l'enrôlèrent et lui remirent un fusil pour combattre à leurs côtés. Mais Dazolou n'alla pas combattre avec eux, il se cacha quand les guerriers allèrent dans la brousse et regagna secrètement son village avec le fusil, et ce, en chantant et en dansant de joie. Depuis lors, il devint de plus en plus puissant jusqu'à ce qu'il commande tous les habitants de son village et devint même riche comme le grand-chef Towé. Il est le seul homme qui a jamais osé tenter les sorciers Saou.

INTERDICTIONS

Tous les Dan, homme, femme et enfant, respectent durant toutes leurs vies bon nombres d'interdictions. En général, il s'agit d'interdictions alimentaires, et la plupart du temps elles se rapportent aux animaux, tant domestiques que sauvages ; mais nous pouvons aussi y inclure des plantes et le vin de palme. Il y a aussi des interdictions qui se rapportent à des objets. Par exemple, il peut être interdit d'avoir une porte de cabane en bois. Il était interdit à une famille Dan de couvrir leur case avec de l'herbe.

L'interdiction peut s'appliquer à une seule personne, à une famille, un village ou même à tout un clan, et donc à des corps sociaux, dont les membres ne sont pas forcément apparentés. Aussi, les Dan, pris dans leur ensemble, ont certaines interdictions en commun.

On nous a fait comprendre que les interdictions étaient généralement héritées de génération en génération dans chaque famille. Les épouses adoptent les interdictions de la famille de leurs époux. Les enfants observent les interdictions du père, le fils aîné, celles de la mère également.

On considère comme une insulte grave de proposer à manger à quelqu'un son animal tabou, même si cela se fait par ignorance. L'offenseur doit alors se racheter pour cette faute.

Si on demande à un Dan comment s'est fait que tel animal est venu à être le tabou de sa famille, il racontera une histoire qu'il a entendue de ses pères. Cette histoire révèle l'origine de l'interdiction d'une façon aussi fantastique et fabuleuse qu'elle ne peut jamais être la véritable origine de l'interdiction. Les explications sont toujours l'une des deux manières : soit on dit que l'animal en question a autrefois sauvé un ancêtre d'un danger, de sorte qu'on lui doit tout maintenant, soit on fait savoir qu'une aieule avait, en dehors de ses enfants, accouché d'un animal de cette espèce, de sorte qu'on se croit maintenant apparenté avec cette espèce.

Mais voilà que nous sommes en mesure d'observer la formation d'interdictions chez les Dan : Il peut arriver qu'un homme qui va consulter un débomé pour recevoir une médecine qui le rende riche puisse se voir interdire la consommation d'une antilope noire, par exemple. S'il n'observe pas cette interdiction, la médecine ne fonctionnera pas. Dans ce cas, il n'existe aucun lien de causalité entre le but de la médecine et l'interdiction. C'est seulement dans le cas suivant que nous avons pu déceler un lien : un homme qui est allé consulter un jour un débomé pour un problème d'infécondité s'est vu être interdit la consommation de silures. Car cette espèce de poissons sont des ancêtres ; ce sont eux qui donnent les enfants. Si une médecine fait ses preuves, elle est transmise, ainsi que les interdictions qui y sont liées, aux descendants.

Il convient de noter que les Dan qui ont en commun un même animal comme tabou, ne sont pas pour cela considérés comme liés les uns aux autres de sorte que, par exemple, il ne doive pas se marier entre eux. D'autre part, les membres d'un clan qui ne se connaissent pas, se reconnaissent grâce aux interdits qu'ils ont en commun : « Tu ne manges pas de chimpanzés et de chèvres, c'est pourquoi tu ne devrais pas aller habiter trop loin d'ici ! »

Voici quelques cas qui font l'objet d'interdictions chez les Dan :

1. Chez les habitants de Borpleu, l'on vit avec de nombreuses chèvres et moutons, bien qu'ils soient des « animaux tabous », mais leur présence n'est en rien utile. Si l'un de ces animaux meurt, on le donne aux mandingues, qui, eux, le consomment.
2. Si à la naissance d'un enfant, le débomé constate qu'un enfant incarne une personne qui a déjà vécu, alors on lui transmet les interdictions du défunt.
3. C'est seulement dans un seul cas qu'il nous a été rapporté que l'homme, après sa mort, s'est changé en l'animal

tabou de la famille (chien). Cet événement était si extraordinaire que la famille en question a décidé de quitter le village.

4. Aux jumeaux, on donne à manger les animaux interdits aux jumeaux, à savoir les serpents et les antilopes noires, « afin qu'ils oublient qu'ils sont des jumeaux » (parce qu'ils sont considérés comme des êtres doués de sorcellerie).
5. Il y a deux animaux que beaucoup de gens refusent de manger par principe (et non à cause d'un interdit) : le chimpanzé du fait de sa ressemblance à l'homme – « il peut marcher, parler, agir comme l'homme, et on le voit manger avec les mains comme l'homme le fait » – et le mouton, comme je l'ai appris de la tribu des Bassa, parce qu'en le tuant, il ne se débat pas du tout.
6. Comme nous le disions, un village entier peut avoir une interdiction précise, bien que ce village se compose de différentes familles qui ne sont pas parentées les unes aux autres. Il y a par exemple le village Zéadieu qui ne tue pas de singes. Par conséquent, les singes y viennent tous les soirs – tel que l'on nous a expliqué – pour chercher leur repas du soir dans les mortiers et marmites des femmes sans être inquiétés. D'autres villages ne consomment pas les oiseaux qui nichent au bord du village. Tout ça se déroule dans un esprit de bienveillance et non de peur ou de vénération.

Mis à part ces interdictions, il y a les interdictions des villages qui n'ont pas de raisons profondes. Quelques choses est interdit, par exemple exposer une natte au soleil à l'envers, c'est-à-dire montrant le verso. Ces règles servent souvent à arnaquer les étrangers. Si, par exemple, un riche mandingue arrive dans le village en question et pose sa natte sur le mauvais côté, il sera jugé et frappé d'une amende par le conseil des anciens et, le plus souvent, de façon si sévère qu'il ne puisse pas payer l'amende et soit pour cela obligé de donner son serviteur ou son fils en gage pour un an.

Il ne faut pas confondre les interdictions de villages avec l'animal sacré. Le débomé peut désigner un animal, comme la poule ou la vache, qu'on ne peut pas abattre.

Les interdictions de la famille du chef

Narrateur : Sango à Kampleu.

Au moment où notre tout premier ancêtre vivait, certains sorciers pouvaient se transformer en crocodile. Une fois, notre ancêtre traversait un fleuve au moyen d'un tronc d'arbre qui lui servait de pont. Un crocodile (un sorcier transformé en crocodile) l'attrapa et le tira dans l'eau jusqu'à la source du fleuve et l'enfonça dans le sol, sous la racine d'un arbre dont les noix ne doivent pas être consommées aujourd'hui par la famille du chef. Là, le crocodile lui apporta de quoi se nourrir, puisqu'il avait fait de cet endroit la prison de notre ancêtre.

Mais voilà que l'oiseau au long bec – Sonya – vole toujours à cet arbre pour manger les noix, et le petit animal appelé Vo aime aussi ces noix-là.

Un jour, cet animal vint manger les noix en l'absence du crocodile. Sa patte s'enfonça dans un trou, à l'endroit où l'homme était retenu prisonnier dans sa grotte. Le prisonnier vit le ciel à travers le trou. Il agrandit le trou en creusant avec ses mains et ouvrit ainsi sa prison. Il s'échappa et retourna au village.

Il avait passé deux ans et demi sous la racine et les habitants de son village l'avaient cru mort : « Il n'y a rien à faire. Il a dû mourir dans la brousse. »

Mais lorsqu'il refit apparition, on tua environ dix vaches et on organisa une fête en son honneur et les gens vinrent de partout pour le voir. Lorsque tout le monde finit de manger et de s'amuser, l'homme prit la parole et dit : « Si quelqu'un de notre famille vient vous voir, ne lui donner pas ces trois choses à manger : les noix, les oiseaux et le petit animal Vo, car ils sont nos frères. Ce sont eux qui m'ont sauvé. » Il fit la même remarque à sa propre famille et ajouta : « Si nous les consommons, nous mourrons. Parce qu'ils m'ont sauvé, nous devons maintenant les protéger. Nous leur rendons le bien qu'ils nous ont fait. Si nous allons en brousse, ne chassons pas ces animaux, si nous voyons les noix, ne les consommons pas. Si un membre de notre famille capture accidentellement un de ces animaux dans un piège, et qu'il est toujours en vie, alors qu'il le laisse s'en aller, et s'il est mort, qu'il l'offre à une autre personne ou le laisse tout simplement putréfier dans le piège. »

Pourquoi le clan Do ne mange pas les chiens

Le narrateur est le chef du village Blona.

Un homme nommé Gaméfou vivait dans un grand village. Gi, le petit-fils de Gaméfou, mourut alors qu'il était dans un autre village, et les gens de là-bas l'enterrirent avec son fusil sans savoir qu'il l'avait emprunté. Deux ans plus tard, ceux à qui appartenait le fusil vinrent et le réclamèrent à Gaméfou. Gaméfou leur offrit un autre fusil, mais ceux-ci refusèrent et exigèrent le leur. « Mais ce fusil a été enseveli il y a deux ans avec mon petit-fils ! », dit Gaméfou. « Cela nous est égal, il faut le déterrer ! », répliquèrent-ils. La tombe a dû donc être ouverte pour récupérer l'arme, qui était déjà presque en ruine.

Un an plus tard, les jeunes de cette famille allèrent à la chasse. L'un d'eux tomba et un bois le blessa sur le côté. Une des femmes de Gaméfou le trouva. Les entrailles de la victime étaient sorties. La femme les remit dans le corps de la victime et y introduisit un coquillage pour les fixer puis cousit la plaie. Trois mois plus tard, l'homme récupéra.

Un an plus tard Gaméfou se rendit dans la famille de l'homme et exigea son coquillage. « Comment pouvons-nous te le rendre ? Nous allons te donner beaucoup d'argent au lieu de cela. » Gaméfou refusa l'argent. Cette histoire fut l'objet de dispute pendant deux ans. Puis, on condamna les gens à ouvrir le ventre de l'homme afin de restituer à Gaméfou son coquillage.

Après cela, la famille en question voulut chasser Gaméfou et les siens du village. Mais il s'y opposa et cela déclencha une guerre. Plusieurs hommes de Gaméfou furent tués, mais finalement, l'autre partie quitta le village, bien que la guerre ne s'arrêta pas pour autant.

Gaméfou fit alors venir un débomé afin qu'il lui fasse une médecine qui l'aiderait à gagner la guerre. Le débomé prit un chien et frotta une médecine sur son corps afin qu'il aboie lorsque l'ennemi s'approchera. Et en effet, lorsque les guerriers arrivèrent, le chien avertissait Gaméfou. Bien que le chien fut tué durant le combat, Gaméfou gagna néanmoins la guerre parce que le chien avait signalé l'ennemi à temps. Le débomé lui dit alors : « A partir de maintenant, ta famille ne doit plus manger de chiens ».

(En général, les Dan ne mangent pas de chiens. Par contre, un clan voisin au Do, notamment les Gbéa, eux, mangent les chiens. Les villages Bétouo, Glé, Nouopic appartiennent aux Gbéa. Ils

avaient autrefois leur propre chef de clan, qui était un grand guerrier. Les Gbéa de leur côté ne mangent pas de chimpanzés et de chèvres.)

Un jour un Do mourut et se transforma en chien. Alors les Do se disaient : « Nous devons partir d'ici ». Ils s'en allèrent et arrivèrent au bord du territoire qui appartenait au village Tapita. Ils atteignirent une rivière, Saïdlou, et ne virent aucune façon de se rendre à l'autre rive. Ils dirent alors : « Nous devons nager ». Tous à l'exception de Gaméfou nagèrent. On lui construisit un radeau et c'est avec cela qu'il réussit à traverser la rivière. Puis Gaméfou prit une branche en forme d'un crochet et le lia à un cordon. Ensuite il dit : « À l'endroit où le crochet ira se coincer, nous y construirons notre village. » C'est à l'endroit où se trouve actuellement le village Blonapleu que le crochet vint se caler. Lorsqu'ils déblayèrent l'endroit pour la construction du village, ils y trouvèrent de l'ivoire. Ils nommèrent alors le village Blosona = village de l'ivoire, et c'est de cette appellation que nous avons le nom Blona que ce village porte aujourd'hui.

C'est là-bas que mourut Gaméfou. Son fils s'appelait Fanlou. Il avait plusieurs fils : Simola, Tambou, Sou, Déa, Séa, Diabli et Gi. Gi est celui dont on dit qu'il avait été enterré avec son fusil.

Enfants-moutons

Le narrateur est le chef « Taou » du village Zouoleu situé sur la route de Zakripie vers Tapita. C'est dans le village Zéa que je me suis entretenu avec lui. Zéa et Zouoleu appartiennent au clan Do.

Les Zouo viennent de la région de Borpleu, qui est aussi appelée Biou. Notre ancêtre y était un homme riche. Mais il n'avait pas d'enfants. Tous ses frères et sœurs en avaient, mais pas lui. Il se rendit alors chez un débomé afin que celui-ci lui fasse une médecine. Le débomé fabriqua une médecine brûlée, qu'il frotta sur du manioc, et dit : « Seul un mouton peut donner naissance à un enfant de toi ! Une femme ne pourra jamais avoir un enfant de toi. » L'homme alla et posa le manioc près d'une bergerie, une brebis le consuma et tomba enceinte. Et un jour, quand on ouvrit la bergerie, on vit que le mouton avait donné naissance à un garçon humain. On courut appeler le chef, qui vint et l'on nomma l'enfant « Blanakounse », ce qui signifie « Prends bien soin de lui. »

Le chef éleva le garçon et il fut très prospère. Lorsqu'il grandit, le père mourut. Pendant ce temps, le mouton avait donné naissance à plusieurs autres enfants humains. Le fils dit : « Je vais sacrifier une vache à mon défunt père. » « Comment vas-tu sacrifier une vache, si tu es toi-même un animal », se dirent ses autres proches. Et ils cachèrent tous les couteaux de sorte que le sacrifice ne se fasse pas. Mais la nuit, le père mort apparut au fils en rêve et lui donna deux des couteaux qu'ils avaient cachés. Le jour venu, l'enfant les utilisa pour abattre une vache. Et il y eut un grand conflit entre sa famille et les parents éloignés qui lui avaient refusé le sacrifice. Alors, le fils-mouton prit tous les autres enfants-moutons et quitta le village pour se rendre à Zouoleu.

C'est pour cela que tous les membres du clan Do, qui vivent à Zouoleu, ne doivent pas manger de moutons. Ici à Zéa par contre, on ne mange pas d'antilope rouge.

POUVOIR MAGIQUE « NDI », LES JUMENTS

Nous n'avons pas réussi à trouver une définition pour ce que nous entendons sous le mot « magie » et que tout Dan résume dans le mot « ndi ». Disons en gros ceci : ce sont tous les pou-

voirs ou effets non-habituels qui émanent de l'homme ou d'une chose. Le pouvoir magique peut être directement dans l'homme lui-même, et ce, depuis sa naissance. Souvent, déjà à la naissance, on peut savoir que l'enfant a des capacités étranges, quand il a déjà des dents ou quand il peut déjà « parler ». Un homme qui a lui-même le pouvoir magique, peut savoir si un enfant – au contraire ! Les personnes ayant des pouvoirs magiques sont, par exemple, en tant que membres de sociétés secrètes, les bienvenues, car elles renforcent le pouvoir magique de l'association. Moi-même, je dois mon admission à cinq de leurs sociétés secrètes en partie au fait que les Dan m'ont pris pour quelqu'un qui possède du pouvoir magique, alors qu'ils sont convaincus que, en général, les Blancs ne peuvent pas posséder ce genre de pouvoir.

Ces enfants qui ont le ndi sont recherchés pour faire d'eux des « filles de serpent » ou des « filles sacrées » de la société secrète nommée Doagli, la société secrète de la hache. Une fille normale ne serait pas appropriée à cet effet. A Diapleu, nous avons vu à maintes reprises deux filles qui, bien qu'elles n'avaient pas encore atteint l'âge de la maturité, flirtaient avec des jeunes hommes du village. Elles avaient été, jusqu'à récemment, des « filles serpents ». Nous même étions envoûtés par leur charme. Les Dan reconnaissent ces propriétés particulières, la « magie », qui émane de certains êtres.

Pour le Dan, le jumeau est l'être humain qui naît de la façon la plus étrange. Tous les peuples de la terre sont irrités par cet événement. En général, sur cent individus, il y a seulement deux qui sont nés jumeaux. Dans sa vie, un Dan ne rencontre que quelques jumeaux. Ainsi, l'événement est pour lui quelque chose de très étrange. Ce n'est pas le fait qu'ils se ressemblent comme deux gouttes d'eau qui fait que les jumeaux sont mal perçus, car seulement environ un quart des jumeaux sont de vrais jumeaux (monozygote). C'est le fait de la double naissance elle-même qui est inquiétante. Les Dan craignent que le jumeau n'ait des pouvoirs surnaturels, extraordinaires et dangereux. Ils disent : « Nous ne savons même pas du tout d'où proviennent les jumeaux. » Toutefois, ils ne tuent pas l'un d'entre eux, probablement par crainte de la vengeance des jumeaux, et laissent ainsi le choix aux jumeaux eux-mêmes de décider si l'un d'entre eux doit retourner dans le monde d'où il provient. Ils envoient alors des jumeaux adultes chez les nouveaux nés jumeaux pour leur donner la nourriture des adultes à manger, le riz et l'huile de palme. Si les deux nourrissons en mangent, alors ils resteront en vie, mais si l'un des deux refuse de manger, alors il indique par-là qu'il ne va pas vivre. Et en vérité, ce genre de nourrissons jumeaux meurt toujours plus tard. Cela s'explique de manière très simple. La mère ne va pas bien nourrir l'enfant qui a lui-même prédit sa mort, mais donnera toute la nourriture à l'autre enfant, et ainsi, le malnourri meurt réellement.

Cependant, il faut ajouter que cette interprétation d'un meurtre masquée n'est peut-être pas avérée. A la question de savoir s'il y a déjà eu des cas de triplés, on nous a répondu : « Oui, une fois, et nous avons tué l'un des trois enfants. Mais les jumeaux sont nos bienvenus, nous les laissons vivre. » Ils ne craignent donc pas de tuer le triplé et même de nous le dire en face. Alors, pourquoi ne vont-ils pas droit au but avec les jumeaux ? Du moins, ils ne sont pas conscients du fait que leur épreuve de riz et d'huile de palme équivaut à un assassinat. Si

des jumeaux viennent au monde, on appelle un débomé pour prendre toutes les mesures nécessaires pour agir selon ce qu'il recommandera. L'une de ces recommandations est que, juste après la naissance des jumeaux, un autre homme doit coucher avec la mère, avant que son mari ne la connaisse à nouveau.

Juste après la naissance, les jumeaux présentent des caractéristiques miraculeuses : « Si un certain chasseur de sorciers, qui leur est assigné, vient dans leur case seul, les jumeaux peuvent s'asseoir avec lui et manger du même plat et même lui dire leurs noms. » On leur attribue aussi des pouvoirs mystiques et une grande intelligence. Il y a ainsi un certain nombre de contes dans lesquels les jumeaux jouent le rôle de l'intelligent petit David qui par son intelligence terrasse un personnage colosse et brutal.

Les jumeaux ont un grand serpent noir « derrière eux » ; mais les gens ordinaires ne peuvent pas voir ce serpent. « Si quelqu'un les met en colère, ils peuvent envoyer le serpent dans la case de cette personne ; si l'on veut le tuer, il disparaît tout simplement. Le serpent noir n'est pas venimeux, mais il effraie les gens ». On dit que les jumeaux sont même différents des autres hommes en ce sens qu'ils ont à leur service le serpent noir. S'il arrivait qu'un jumeau tue un de ces serpents, alors il doit mourir.

Si les deux jumeaux restent en vie – pendant leur éducation – l'on doit observer les règles suivantes :

1. On doit leur donner un petit masque recouvert de cuir, tant qu'ils sont petits, il doit être placés entre les deux enfants. Quand ils grandissent, ils le portent à tour de rôle. Si ils s'agit d'un garçon et d'une fille, c'est le garçon qui la porte ; surtout lors d'un voyage, ils doivent avoir leur masque avec eux.
2. on doit offrir souvent quelque chose aux jumeaux, et toujours la même chose aux deux ;
3. ils doivent toujours être habillés de la même façon, porter les mêmes bijoux ;
4. les jumeaux ne doivent pas manger de serpents noirs et d'antilopes noires ; par contre, on en leur donne une fois à manger quand ils sont encore petits, juste pour « qu'ils oublient d'où ils viennent », « afin qu'ils ne fassent pas de la sorcellerie », et « parce qu'un jour, l'un risque de tuer l'autre » ; et « ainsi ils oublient être des jumeaux ».
5. Le père et la mère des jumeaux aussi ne peuvent désormais plus manger d'antilopes noires.
6. Si un arc-en-ciel se présente d'une certaine manière dans le ciel, alors les jumeaux ne doivent pas sortir.

Des jumeaux peuvent devenir plus tard des conseillers, des chasseurs de sorciers, ou généralement, des gens dotés d'un pouvoir mystique. « Certains peuvent rêver, mais ils n'ont pas de pouvoir mystique. » Bref, c'est seulement l'aspect extraordinaire de leur nature qui est fixe, mais pas la direction que va prendre celui-ci.

Lors de notre séjour chez les Dan, nous avons un cuisinier qui est né jumeau. Il était un fils du grand-chef Mongrou. Il nous raconta, par exemple, comment, enfant, il avait été une fois grondé par une femme secondaire de son père. Sa riposte fut la suivante : « Le soir, lorsqu'elle prépara le riz, la marmite se brisa sur le feu, et tout le repas fut perdu. Moi, j'étais assis dans un coin de la case et je riais. » Une telle personne est na-

turellement crainte par ses concitoyens, mais à quel point est tout de même surprenant. Les jumeaux de Mongrou étaient déjà craints de leur propre père quand ils étaient tout petits, raison pourquoi le puissant Grand-chef ne leur parlait jamais avec un ton sévère. Cette crainte de leur père était utilisée comme un moyen de chantage par les petits jumeaux. « Ne lèse jamais un jumeau, sinon il te fera du mal. » Pour les Dan, c'est le deuxième né le plus fort « parce qu'il a envoyé l'autre en premier. » Le premier-né est appelé Zé, le deuxième Pi (« avant » et « après »), chez les filles Koa et You. Mais ils reçoivent également des noms communs.

Des jumeaux de sexes différents ne sont pas aussi mal vus que les jumeaux de même sexe. À cela, les Dan donnent une raison particulière : les jumeaux pourraient avoir plus tard dans la vie le désir de tuer leur père ou leur mère. Pour les jumeaux de sexes différents, le garçon voudra sacrifier la mère, la fille le père, et ils ne seraient pas d'accord, tandis que deux jumeaux garçons se mettront rapidement d'accord pour tuer la mère, et deux jumelles en feront de même pour le père. Mme Donner a appris chez les Kran pourquoi ils pourraient penser ainsi : « le deuxième enfant, pense-t-on, doit se procurer une âme en tuant un autre être humain. »

Histoires de jumeaux

Raconté par notre cuisinier Geu, un fils du Grand-chef Mongrou. Geu lui-même est un jumeau. Il a, peut-être, seize ans, est adroit et est de nature réservée. Son visage est joli ; à travers l'expression de son visage, on ne peut pas supposer qu'il possède un pouvoir particulier. Ce n'est que lorsque nous avons à le garder contre sa volonté pour nous servir qu'on peut le voir parfois maussade, terne, accroupi dans un coin.

De temps en temps, Geu vient de lui-même, lorsque nous n'avons pas d'autre narrateurs, et dit qu'il veut nous raconter quelque chose. Avec lui, il s'agit toujours d'une histoire de jumeaux qu'il a lui-même vécue, ou dans laquelle il joue un rôle. Il ne reçoit aucun cadeau en retour, il raconte de son propre chef. De temps en temps, nous lui avons demandé de nous raconter quelque chose ; par deux ou trois fois, il a dit qu'il n'avait pas envie. Il raconte des événements, qui nous paraissent souvent invraisemblables, s'ils ne sont pas carrément inventés, mais il le fait avec un véritable zèle, et le reste de l'auditoire n'exprime jamais de l'incrédulité, mais écoute attentivement les choses merveilleuses que Geu sait bien raconter. Nous aimerions donc rapporter textuellement ce qu'il nous a dit, pour le cas où, il serait plus tard intéressant, d'un point de vue, que nous ne sommes pas en mesure de prendre aujourd'hui.

Lorsque nous, mon frère jumeau Ka et moi, sommes nés, les gens ont laissé passer quatre jours après que le cordon ombilical soit tombé. Alors, ils demandèrent à une femme nommée Zé, qui était une jumelle du village Zolog-Batouo, de venir. Cette femme-là avait plus de pouvoir mystique que nous en avons aujourd'hui, mon jumeau et moi. Ma mère – elle s'appelle Quetti – prépara du riz et y versa de l'huile de palme. Puis, les gens ont mis le riz dans une case, ils y ont aussi apporté nous deux enfants, puis Zé, la femme jumelle, vint nous y rejoindre seule. Elle nous donna le riz et nous en mangeâmes, mon jumeau et moi. Les gens s'étonnèrent et dirent : « Oh, les deux garçons vont vivre longtemps » Et ils se mirent à jouer pour célébrer cet événement. Notre père, le Grand-chef Mongrou, offrit à Zé un tissu de femme.

Quand nous étions devenus plus grands – nous devions avoir dix ans –, des jumeaux naquirent également à Seauleu. Alors les gens nous demandèrent – Ka et moi – d'aller là-bas, afin que nous donnions du riz à manger aux jumeaux nouveau-nés. Notre père Mongrou a dit : « Ils ont demandé notre jumeau d'y aller, biens, ils doivent y aller. » Mais d'autres dirent : « Les deux enfants ne sont pas encore en mesure de donner du riz aux jumeaux ! » Néanmoins, nous sommes partis tous seuls à Seauleu, mon frère et moi.

Quand nous arrivâmes à Seauleu, les gens nous installèrent dans une belle case. La mère des nouveau-nés jumeaux nous remit une noix de cola blanche. Puis, nous nous rendîmes chez les jumeaux. Nous avons demandé quel âge ils avaient. On nous répondit qu'ils avaient deux jours. Il fallait donc attendre encore deux jours.

On nous donna de la bonne nourriture à manger. Quand nous partîmes nous promener ensuite dans le village, les gens disaient : « Mais, ces enfants-là ne peuvent pas donner du riz aux jumeaux ! » Quand Ka entendit cela, il se mit à rire.

Dans la nuit, de nombreux sorciers vinrent dans notre case pour vérifier si nous avions des pouvoirs mystiques. Je ne peux pas vous dire à quoi ressemblent les sorciers, mais si vous voulez les voir, je peux mettre quelque chose dans les yeux pour que vous voyiez à quoi ressemblent les sorciers. Moi, je dormais. Ka me réveilla : « Regarde, les sorciers ! Certains sont aussi là-haut sous le toit ! » Dans la case, il y avait un pot rempli d'eau qui devait servir pour notre bain du matin. Une sorcière y a mis une petite corne avec une médecine noire. Elle le mélangea dans l'eau et nous lava avec. Elle voulait nous ensorceler. Alors, nous avons cessé de dormir et nous sommes restés là, les yeux ouverts. Ka voulait demander à la femme pourquoi elle faisait cela, mais j'ai dit : « Non, ne le fais pas, elle va nous battre tous les deux. » Nous pouvions nous parler sans que les sorciers nous entendent. Les sorciers firent dans la case tout ce qu'ils voulaient, et enfin ils disparurent.

Tôt le matin, nous nous sommes levés et nous sommes allés trouver le mari de la sorcière qui nous avait lavés dans la nuit pour lui rapporter ce que sa femme avait fait. Il appela sa femme et lui demanda pourquoi elle avait fait cela, et elle répondit : « Je ne sais rien à ce sujet. » Mais l'homme insista : « Les deux garçons ont vu ce que tu as fait ! Dis la vérité ! » Enfin, elle avoua : « Je voulais voir s'ils ont un pouvoir mystique ou pas. »

Puis, nous sommes allés tous les deux chez la mère des jumeaux et nous lui avons dit : « Prépare le riz aujourd'hui même afin que nous le donnions à manger aux enfants. Nous n'allons pas rester ici une nuit de plus. »

Quand le riz était prêt, Ka et moi sommes allés trouver les jumeaux dans la case et nous leur en avons donné à manger. L'un mangea, l'autre refusa de manger. En sortant de la case, Ka me dit : « Allons dire aux gens que tous les deux ont mangé le riz. » Mais je répondis : « Non, nous devons dire la vérité. »

Nous sommes allés trouver la mère et lui avons dit : « L'enfant, qui a mangé le riz, est ton enfant, mais l'autre n'est pas ton enfant. Il ne peut donc pas vivre. » Et puis nous lui avons dit : « Au revoir ! Donnez-nous un homme pour nous raccompagner chez notre père à Kampleu ! » – Et une semaine après que nous soyons rentrés, nous avons appris que l'enfant était mort. Et trois autres semaines après, la sorcière qui nous avait tentés là-bas devint folle. Elle est venue à Kampleu et a demandée à ma mère où Ka et moi étions. « Ils sont à Monrovia », dit ma mère, mais elle a menti parce que nous étions là. « S'ils étaient là, je leur aurais fait quelque chose. »

Quelques temps après, les habitants de Seauleu sont venus et l'ont attachée son pied au carcan afin qu'elle n'erre pas partout dans le village. Peu de temps après, elle mourut.

Plus tard, l'une des femmes de Mongrou nommée Zé (il ne s'agit pas de la Zé mentionnée précédemment) donna naissance à des jumeaux, un garçon et une fille. Après trois jours, ils chargèrent Ka et moi de donner aux enfants du riz. La jeune fille – elle s'appelait Yo – ne mangea pas le riz. Nous l'avons rapportée au Grand-chef Mongrou. Quand les enfants étaient en mesure de s'asseoir et ramper, Yo mourut. Puis un serpent vint de la brousse et se dirigea vers nous. Un homme nommé Klouo prit un bâton et frappa le serpent. Il ne mourut pas, mais se glissa dans un bois près du mur de la case. Je suis arrivé et j'ai demandé : « Klouo, qu'as-tu fait ? » Klouo répondit : « C'était un rat. » Et je me suis mis à me moquer de lui. C'était au moment où nous avons abattu les arbres de la forêt pour faire de nouvelles plantations. Klouo se rendit à sa plantation. Un jour, Klouo marchait sur un tronc d'arbre abattu vers un autre arbre. Il glissa et tomba, et une branche transperça sa joue. C'était parce qu'il avait battu le serpent. Klouo hurla de douleur. « Un bâton m'a traversé la joue ! » Mais il ne voulait toujours pas dire la vérité, qu'il avait battu le serpent. Lorsque son visage était gonflé, il alla chez Ka et lui apporta une noix de cola blanc. « J'ai battu le serpent. Je vous demande pardon, » dit-il, « afin que vous me laissiez en paix. »

Kouma, le garçon jumeau, vit toujours. Il a un gros ventre rond, car il aime manger. Il a particulièrement beaucoup de pouvoirs mystiques. S'il demande quelque chose à quelqu'un, même s'il demande à sa mère de quoi manger, et on le lui refuse, alors la personne tombe malade, et cette personne doit lui apporter une noix de cola pour lui demander pardon. Et quand il demande un tissu à sa mère et qu'elle le lui refuse, alors il rend ses seins mous et gros.

Ka, mon frère jumeau, n'a pas peur de Dan, son grand frère et futur chef de clan, et il n'a pas peur du Grand-chef Mongrou lui-même. C'est seulement Votopou, un chef de clan (qui est aussi un fils de Mongrou) qu'il craint. En ce qui me concerne, j'ai cessé de faire de la sorcellerie parce que je travaille maintenant pour vous. Ka alla voir un jour Mongrou, notre père, et lui demanda de l'argent pour acheter une ceinture. « Reviens dans la soirée, et je t'en donnerai ! » « Non, je veux de l'argent maintenant, jusqu'au soir, il n'y aura plus de ceinture. » Notre père répliqua : « Loin de ma vue ! » Après cette confrontation, Mongrou prit son pot à ablution pour se laver le visage, les mains et les pieds, à la façon des musulmans (il s'est converti à l'Islam). Quand il retourna le pot à l'endroit où il l'avait pris, il y vit deux serpents noirs couchés l'un sur l'autre. Il prit la fuite et les serpents l'ont poursuivi. Il sauta dans la case et ferma la porte. Mais les serpents sont passés par le toit et atteignirent l'endroit où Mongrou se tenait. Mongrou appela alors Ka et lui donna un dollar pour la ceinture. Et Mongrou dit : « A partir d'aujourd'hui, toi et moi, nous nous appelons Sembe, c'est-à-dire l'un aussi bien que l'autre » parce qu'il avait beaucoup de respect pour Ka du fait de son grand pouvoir magique.

Kouma, le petit frère jumeau, a des pouvoirs magiques particulièrement grands. Il peut arriver que des gens poursuivent un rat qui finit par entrer dans un trou. Et les gens, le plus souvent, vont jusqu'à mettre leur main dans le trou pour essayer d'attraper le rat. Si un tel cas se produit, Kouma s'écrie : « Laissez tomber ! » S'ils n'obéissent pas, alors Kouma transforme le rat en un scorpion avec pleins d'autres scorpions plus petits.

Pendant que vous étiez à Kampleu, une femme de Mongrou nommée Kakélé, a insulté Ka. Quand elle préparait plus tard le riz, la marmite resta collée au feu si bien qu'elle ne pouvait pas la descendre du feu. Le riz brûla. Lorsque Ka vit cela, il se mit à rire. Et dans la nuit, le nouveau pagne de la femme s'enflamma bien qu'elle ait dormait loin du feu.

Il fut un temps où j'avais une grande envie, comme les autres garçons, de faire de la lutte. Mais Ka me dit : « Non, je ne veux pas que tu fasses cela. » Et je me suis dit : « Peu importe, je vais le faire quand même. » Alors, Ka fit en sorte que je ne grandisse plus. Mais lui, Ka, avait bien grandi. Néanmoins, je commençai à faire de la lutte. Quand les gens se mirent à se moquer de moi, je me suis remis à grandir, et aujourd'hui, je suis fort et personne ne peut me renverser. Oui, je suis maintenant plus grand que Ka, et il ne peut pas me dépasser. Mais j'ai pris mes distances vis-à-vis de Ka. Au pays, il y a un homme nommé Saïmoa qui peut faire des exploits les plus étonnants. Il peut par exemple mettre un gros caillou dans une calebasse étroite ou avaler une épée. Votou, le chef de clan, fit venir un jour à Kampleu le fils de cet homme appelé « Quatre jours », quand il entendit que celui-ci peut faire de telles choses comme son père. Quand il commença à présenter sa pièce, Ka était encore dans sa case. J'ai couru pour lui dire ce que l'homme était en train de donner comme spectacle dans la cour de Votou. Alors Ka dit : « J'arrive là-bas, si en ma présence cet homme est capable de continuer ses tours de magie, c'est qu'il est un homme. » Puis nous sommes allés ensemble à la cour du chef. Les yeux de Ka devinrent tout rouges. Je lui dis alors : « C'est Votou, le chef de clan, qui a fait venir cet homme, tu ne peux pas l'empêcher de faire ce pourquoi il est venu. » Mais lorsque « Quatre jours » vit Ka arriver, il cessa immédiatement ses tours de magie. Votou lui dit : « Mais, continue ! » L'homme répondit : « Je ne peux plus, je suis fatigué. » Et dans les jours qui suivirent, il se cachait à chaque fois qu'il voyait arriver Ka, parce que Ka était mystérieusement plus fort que lui et pouvait faire en sorte qu'il se blesse.

Lorsque notre expédition arriva dans le village Meapleu-Bona, un père et une mère, qui venaient juste d'avoir des jumeaux, vinrent demander à Geu : « Est-ce vrai que tu es un jumeau – alors donne du riz à manger à nos enfants ! » Mais il leur répondit qu'il n'avait pas le temps, car il devait travailler pour les Blancs. Lorsqu'il raconta plus tard cette histoire, il nous avoua qu'il ne l'a pas fait parce qu'il devait avoir une bonne médecine pour cela – un bébé ne peut tout de même pas manger du riz.

CHANTEURS TONIFIANTS

Peut-être que les chanteurs tonifiant (nommés siabo) sont à compter parmi les personnes qui possèdent des pouvoirs magiques chez les Dan. Dans l'une de nos histoires, un guerrier ne peut pas vaincre son adversaire parce qu'il est seulement accompagné du remplaçant de son siabo (chanteur qui fait les éloges du guerrier), et ce n'est que lorsqu'on fait appel au vrai siabo que la victoire du guerrier est assurée. En ce qui concerne ces musiciens, il reste à savoir si ce n'est que le pouvoir des mots et de la musique qui agit sur le guerrier ou si les chanteurs eux-mêmes ont en eux une force qui soutient leur guerrier.

Il y a aussi un autre type de musicien, à qui les Dan attribuent sans aucun doute un pouvoir magique, notamment les chanteurs des chasseurs. « Je veux vous raconter une histoire

au sujet des musiciens qu'on nomme, « briabomé », qui sont derrière les chasseurs (qui accompagnent les chasseurs). A la veille de la chasse, les chasseurs disent aux briabomés qu'ils voudraient chasser, demain, une antilope, un buffle ou un éléphant, et il n'y a que cela qui doit être le sujet de la chanson des briabomés le lendemain matin. »

Chez les Kran qui sont de grands chasseurs d'éléphants, il est à noter ceci : « Les musiciens dont les chants portent sur les éléphants, viennent d'ailleurs, de loin. Ils chantent au village, pendant que nous chassons. Après la chasse, ils reçoivent deux à trois paniers pleins de viande comme récompense. Un chasseur a un morceau de peau d'éléphant dans la case pour prouver son succès à la chasse à ces chanteurs itinérants. Ici, nous montrons aux chanteurs deux petites dents d'éléphants. En effet, un chanteur était venu un jour et avait dit à notre chasseur que lorsqu'il voit un éléphant avec son petit, il ne devrait pas tuer le petit, sinon l'éléphant mère le tuerait. Le chasseur, comme pour défier le chanteur, alla directement en brousse. Il vit un éléphant avec son petit. Il tua le petit sans que quoi que ce soit ne lui arrive. »

Deux enfants qui « avaient un briabomé spécial derrière eux » et qui à travers lui sont devenus d'excellents chasseurs, nous ont raconté qu'il n'y avait finalement plus rien comme animal dans la brousse. « C'est alors qu'un briabomé vint d'un autre village, et se mit à chanter devant eux : « Je veux que vous me donniez une trompe d'éléphant ! » Pé, l'un des deux garçons, répondit : « Vois-toi-même, il n'y a plus d'éléphant dans la brousse. Je ne pourrai pas te donner la trompe d'un éléphant. » Le briabomé prit une corne et souffla dedans, buh, buh. Alors la pluie se mit à tomber et il y eut un orage, et tous les éléphants de la région de Konor vinrent dans cette forêt. »

De retour de la chasse, le chasseur doit montrer sa proie au chanteur et « celui-ci chante pour faire les éloges du chasseur. » Lorsque dans le village Diapleu, un chasseur, qui avait tué deux oryctéropes dans la nuit, avait manqué de faire cela. Il a dû verser une petite amende au chanteur.

Au village Zeileu, nous avons rencontré un grand chasseur nommé Gro. Il chercha en vain un briabomé. Enfin, il décida de chanter pour lui-même, et c'est ce qu'il fait depuis lors. Il dit : « Quand on a un homme (un briabomé) qui chante derrière le chasseur, cela rend le chasseur plus fort pour la chasse. Alors, avant la chasse, je chante pour moi-même dans ma case. Je chante en m'adressant à mon fétiche en ces termes : « Tu vois, beaucoup d'amis sont dans le village – mais il n'y a pas de viande ! Aide-moi, mon fétiche adoré ! Fait qu'un animal meurt ! » Ensuite, je me lève, prends mon fusil, je fais des sauts ou je tape sur ma carapace de tortue et pars à la chasse. Et dès que j'arrive dans la brousse, je vois un sanglier et je le tue. »

On chante aussi pour les troupes de défricheurs en vue d'ébranler leur humeur, leur force et leur endurance. Ils ont un cercle de musiciens avec un ou deux tambours en bambou, qui donnent un rythme très pointu.

Il nous est plusieurs fois arrivé de croiser ces troupes de défricheurs accompagnés de musiciens. Très souvent, le nombre de musiciens dépasse celui des travailleurs, mais il ne faut pas penser que leur tâche est facile : leur chant et leurs tambours doivent apporter de la force aux défricheurs, ce qui veut dire qu'ils doivent chanter comme s'ils participaient eux-mêmes au défrichement et surtout avec force.

Parmi les musiciens se trouve le véritable chef de la troupe, un homme âgé, « qui a la médecine. » Il dit individuellement, en chantant, le nom de chaque défricheur pour les inciter. Il les compare à divers animaux. Les défricheurs se comportent alors comme s'ils étaient ces animaux et imitent leurs voix. Nous avons vu, suivant l'exclamation « Vous êtes des éléphants ! », des défricheurs saisir, avec leurs bras nus, des branchages épineux abattus pour les mettre dans des fourches plus haut dans des arbres, ainsi que le font les éléphants avec leurs trompes.

Le chef des défricheurs se tient le plus souvent à proximité du maître de chœur, pour comprendre chacun de ses mots. Il doit à chaque fois confirmer ce que dit le chanteur par un cri et un peu de danse, pour montrer qu'il possède réellement toutes les qualités et choses dont parle le chanteur.

Les travailleurs à leur tour travaillent en fonction de la musique, en donnant à leurs mouvements du rythme, ce qui n'est pas évident à observer, car chacun a sa façon de bouger. On lève la machette pendant le temps de plusieurs mesures, et avant qu'elle ne frappe, l'on voit seulement le dos tressaillir quelque peu. Puis on frappe plusieurs fois le branchage et met de côté le branchage coupé. Un défricheur danse autour d'un arbuste dégagé, puis l'abat d'un seul coup de machette en donnant un coup diagonal à travers le tronc et non perpendiculairement à la verticale.

De temps en temps, un travailleur se détache complètement du groupe et effectue quelques pas de danse entre les musiciens et le mur de branche de la brousse, sa longue jupe de raphia vibrant gracieusement, lance sa machette en l'air et l'attrape à nouveau pour continuer son travail. « Ça marche seulement avec la musique ! En un mois, nous défrichons toute une grande plantation avec tous les arbres qui s'y trouvent. »

Chanteurs : Capitaine, tu es comme la liane emmêlée, mais tu la démêles toi-même.

Tu es (pour la brousse) comme des abcès sur la plante du pied, qui détruisent le bonheur d'un enfant. Tu es le grand chimpanzé sous un arbre énorme !

Chef : Oui, c'est moi !

Chanteurs : Je te remercie pour ton travail Je te salue !

Les hommes doivent travailler dur.

Mais c'est quoi un travail difficile pour vous ?

D'autres préfèrent s'attaquer à une brousse éparsée – mais, vous, vous

défrichez la forêt dense.

Tu es la pince qui peut saisir un fer qui brûle dans le feu.

Tu es l'aigle dans l'air, dont on loue le nom, mais pas les actions.

Laisse-nous aller de l'avant sans regarder en arrière.

Tu es l'oiseau aux ailes bleues qui se dévoile toujours au chasseur par ses grands cris.

Tu es l'oiseau Pampan, qui imite la voix du masque – mais il le fait mieux que le masque.

Tu es le palmier à huile, qui fait don de l'huile.

Bonjour, palmier utile !

Si l'on ne nage pas bien, l'on s'enfoncé et se noie.

Tu es le soleil couchant, qui ne peut pas s'attarder.

Les gens voient comment tu travailles formidablement, mais ils ne

peuvent pas t'imiter.

Non, vraiment, ils ne le peuvent pas.

Sévis contre la brousse, tempête !

Sévis contre la brousse, feu !

Oh, j'ai trouvé un rat !

(Cette exclamation est utilisée lorsque le chanteur a lui-même pénétré loin dans la brousse pour attirer les travailleurs, comme on attire un enfant avec le cri « il y a une souris ! » Les défricheurs travaillent alors avec redoublement de zèle devant leur chanteur.)

À Gapleu, le chanteur chantait les noms des travailleurs. Chacun d'eux fit apparition et dansait brièvement à sa manière. Puis, ils se mirent au travail, tandis que le chanteur, accompagné par les autres musiciens, chantait de petits morceaux :

Lorsque je partis travailler au village Douopleu,

Le chef me donna sa petite fille pour la nuit.

Je l'attendis sur le chemin,

Mais elle ne vint pas.

J'en suis encore triste aujourd'hui.

Appelez-moi (la femme) Ma Weio du village de Goualeu !

Si je me lie à Ma,

Je n'aurai besoin d'aucune autre femme.

Je veux aller au marché,

Pour saluer à nouveau Sung (c'est un célèbre défricheur).

Si vos amis sont tous attelés à défricher la brousse,

Et vous, vous restez peïnards au village et vous coupez les ongles,

Les femmes n'auront aucun respect pour vous.

La femme de Pé s'appelle Gbinga (Pé est un célèbre défricheur).

Quand la nuit tombe,

Il crie : « Gbinga !

Prépare le manioc,

Afin que nous puissions rentrer à la maison. »

(Elle prépare à manger à la plantation.)

« L'eau qui sert à préparer le manioc

Ne peut pas être utilisé pour un bain,

Mais l'eau qui sert à préparer le riz,

Oui, avec cette eau, je peux me laver proprement. »

(C'est un proverbe qui signifie : dans ma vie, je ne veux pas

manger beaucoup de manioc, le riz me plaît plus.)

Tissu blanc, tissu jaune, tissu noir, tissu rouge

Je veux les joindre pour en faire un seul tissu,

Un tissu de femme

Et l'offrir à Waisiéda, ma femme,

(qui travaille avec moi dans le coin)

Afin qu'elle soit contente

Et que nous puissions aller à la maison.

Tu peux brûler ton enfant,

Mais tu ne peux pas l'empêcher de faire des sottises.

Et il continua à chanter de la sorte. Il avait un trésor inépuisable de chansons. Entre l'une et l'autre chanson, il appelait ses hommes par leur nom, avec des noms spéciaux, qui font référence à la position qu'il occupe dans le groupe ou à leurs talents. L'un s'appelait « Tu-dois-bien-te-donner-de-la-peine » (car il n'y avait pas longtemps qu'il était dans le groupe).

Le chanteur

Le narrateur est un vieil homme de Goumapleu du clan Borpleu. Il parle objectivement et ne dit que ce qu'il sait. Tout d'abord, il décrit la guerre contre les Français en détail. Puis il parle de lui-même.

J'étais autrefois chanteur et danseur. Aujourd'hui encore, je chante toujours pour les hommes qui défrichent la brousse. J'ai, à cet effet, quatre ou cinq accompagnateurs. Ceux-là chantent un refrain, tandis que moi, je chante aux travailleurs des chants flatteurs, qui me viennent à l'esprit. Je leur donne des noms raffinés et beaux, afin qu'ils puissent « se sentir ». J'ai beaucoup voyagé avec mes accompagnateurs, et là où on tue un animal, on me donne la tête, parce que chanter est bien un travail de la tête. Sinon, quand nous tuons un animal, c'est le fils de la sœur de notre père qui reçoit la tête et le premier bol de riz.

Je n'ai pas appartenu à une société secrète. J'avais une seule femme, qui ne vit plus maintenant.

MOYENS MAGIQUES

Même quelqu'un qui, de nature, ne possède pas de pouvoirs magiques, a la possibilité d'en obtenir. Si le Dan trouve n'importe quelle partie du corps de son ennemi personnel, par exemple ses ongles ou ses cheveux coupés, et la détruit, il détruit ainsi son ennemi ; l'ennemi en question tombera bientôt malade. Nous avions voulu apporter un peu de cheveux des Dan à un institut dermatologique pour les analyser ce que recèlent les cheveux des Dan. Mais cela n'a pas été possible, même s'il venait de se faire couper les cheveux. Après avoir été coiffé, les Dan recueillent leurs cheveux et les emportent. Même les enfants d'une station de mission nous ont d'abord refusé cette faveur, au grand étonnement des missionnaires. Enfin, certains d'entre eux acceptèrent de nous en donner.

Un autre exemple : le léopard est l'animal le plus courageux. Partout en Afrique, tout chasseur qui tue un léopard, doit, pour cela, l'apporter à son chef, car il pourrait en faire une potion magique qui lui donnerait une plus grande bravoure que le chef ne possède lui-même. C'est pour cette raison que le léopard est partout l'insigne du chef. Il est représenté sur le tabouret (le siège) des chefs, et des peaux de léopard sont étendues au sol en face du siège du chef. Chez les Dan, le collier fait avec les dents de léopard, est l'insigne de l'épouse principale des grands chefs.

Beaucoup plus important encore est l'abondance de moyens magiques (médecines) qui n'ont pas de telles justifications rationnelles. C'est le débomé qui les connaît ou qui apprend comment les faire dans ses rêves, les fabrique et les vend à ses concitoyens ; ils proviennent aussi des sociétés secrètes. Une fois qu'il les a en sa possession, le possesseur peut revendre la connaissance de sa médecine. C'est ainsi que, par exemple, le chasseur du Grand-chef Mongrou me raconta un jour comment il avait été loin dans la région de Konor pour y acheter une médecine de chasse chez un célèbre chasseur. « Et nous léguons les médicaments à nos fils tout comme nous le faisons avec les armes. »

Une tel médecine peut être de différents types. Il peut être un mélange de différentes substances, qui est soit appliqué comme une médecine sur le corps, soit mis une fois pour toute dans un sac ou dans un bracelet en cuir. De plus, il y a des médecines qui sont des objets, par exemple, une pierre spéciale ou une liane emmêlée d'une manière étrange.

Tous les fétiches sont pour les Dan des *êtres vivants*. Il faut considérer le fétiche comme un être propre, et non pas comme un simple accessoire qui protège, comme une cuirasse ou une cape d'invisibilité. On dit toujours : tel ou tel fétiche l'a pris sur le fait, l'a capturé, l'a emprisonné. Nous avons trouvé un jour une femme paralysée vivante seule dans une petite case à environ cent mètres du village. Elle nous a elle-même expliqué qu'elle a trahi les secrets de la société secrète des femmes, et le fétiche de cette société la prise en flagrant délit et rendue infirme.

En tant qu'êtres vivants, les fétiches doivent être animés par du sang sacrificiel et nourris par des sacrifices, afin qu'ils restent efficaces. Lorsque l'efficacité d'un fétiche décroît (par exemple lorsqu'un chasseur n'a pas de chance à la chasse ou lorsque la réputation d'un chef diminue), le propriétaire se rend compte qu'un sacrifice est nécessaire. Plus le sacrifice a de la valeur, plus le fétiche est renforcé.

Comme nourriture, le fétiche reçoit aussi des sacrifices végétaux, comme des épis de maïs ou une partie des plats cuisinés qu'on pose devant lui sur une grande feuille appelée mouloé.

Troisièmement, on donne de la puissance au fétiche lorsque, en crachant sur lui des aliments qui ont un goût fort, de sorte que le pouvoir contenu dans ces aliments pénètre en lui. Cela se fait surtout avec du piment ou des noix de cola, ce qui fait que les fétiches sont souvent recouverts d'un résidu fibreux des noix.

Une médecine qu'on se badigeonne soi-même sur le corps, agit uniquement sur celui qui le fait, lui donne du pouvoir ou du bonheur, peut-être pour un but précis. Mais une médecine



Pl. 63 Des médecines dans une case Dan. A droite une corbeille de médecines suspendue contenant des objets magiques; la grappe de crânes à gauche et un fétiche pour la chasse. (1955/56)

(fétiche) qui est un objet qu'on vénère peut à la fois agir sur le propriétaire ainsi que sur d'autres personnes. C'est un assistant qui agit selon la volonté du propriétaire. On peut lui apporter un sacrifice et lui demander tel ou tel service.

Quand le Dan rencontre un problème qui semble ne pas avoir d'explication immédiate, par exemple, s'il heurte un tronc d'arbre et se blesse, il dit presque toujours : « Quelqu'un m'a ensorcelé. » Ça peut être vraiment un sorcier, ou alors une personne qui a utilisé son fétiche pour lui faire du mal, ou qui a enterré une médecine sur son chemin.

Le Dan professe fréquemment qu'il a ensorcelé son semblable. Ces aveux sont faits quand une catastrophe s'est produite, et que quelqu'un est accusé d'en être le coupable. Mais, les Dan connaissent aussi une confession qui porte exclusivement sur les cas d'ensorcellement. Une femme enceinte doit, par exemple, avouer, lorsqu'elle a des contractions, si elle a ensorcelé quelqu'un.

J'ai été témoin d'un cas particulier chez les Dan. Sous une pluie battante, je suis arrivé dans un village et me suis abrité rapidement dans une case, où un mandingue était adossé sous l'auvent. Vingt personnes étaient étroitement entassées à l'intérieur, et il y avait en face de l'entrée un garçon de dix ans, lamentablement couché sur une natte, la tête reposant sur un cube de bois. L'enfant était visiblement gravement malade. Il avait sans doute la coqueluche, mais souffrait principalement d'un paludisme sévère. Sur renseignement, on me répondit qu'un mandingue lui avait donné de la médecine ; on me montra une poudre blanche. Je conseillai vivement de prendre immédiatement l'enfant et de le conduire à l'hôpital, qui était à deux ou trois jours de distance de l'endroit où nous étions. Mais, ma proposition ne semblait intéresser personne. Au lieu de cela, le père de l'enfant et mon interprète Dan, un fils du Grand-chef Mongrou, et pour cela un homme respecté, se mirent à parler avec l'enfant. Ce dernier répondait rarement et souvent en balbutiant : dans son état, l'interrogatoire semblait le tourmenter. Je demandai donc ce qu'on attendait finalement de l'enfant et on me répondit : « Nous lui demandons, s'il a pratiqué de la sorcellerie contre quelqu'un. » L'on supposa qu'il a voulu ensorceler quelqu'un et que le fétiche de sa cible l'a remarqué et l'a ensorcelé, raison pour laquelle il est malade. L'interrogatoire s'est poursuivi. Pour y mettre fin, je dis : « Eh bien, que dit l'enfant maintenant ? » « Il dit qu'il s'est lui-même ensorcelé, parce que son père ne lui a pas acheté un tricot », déclara Dan. Et avec un air supérieur, le père me dit : « Crois-tu toujours qu'on peut le guérir à l'hôpital ? »

Certaines méthodes magiques sont utiles à toutes les situations de la vie, d'autres servent à un but particulier. Il existe des médecines qui, si la brousse est brûlée pour la plantation de l'année prochaine, sont enfouis dans le sol afin que le riz pousse bien et que les oiseaux n'en mangent pas trop. Certains Dan enfouissent, lors de la construction d'une maison, une médecine dans le sol, d'autres attendent que la maison soit prête à être habitée pour l'y introduire « afin d'avoir beaucoup d'enfants et de ne pas être ensorcelé par qui que ce soit ». Enfin, on peut noter aussi des médecines (fétiches) à usage privé, qui appartiennent à une seule personne, et d'autres qui sont la propriété d'une communauté, en particulier, d'une société secrète. Nous parlerons de ces sociétés secrètes à la fin de cette section.

FÉTICHES PROTECTEURS DE VILLAGE

Les fétiches protecteurs de village servent à une communauté. Dans de nombreux villages, nous avons vu de petits arbres avec des traces de sacrifices : des résidus alimentaires, des plumes, des tessons de pots. C'est le fétiche protecteur du village que le débomé indique lorsque le village était encore à ses débuts. Le fétiche le mieux approprié à un village est un arbre sur lequel les oiseaux tisserins viennent nicher. Ceux-ci battent des ailes toute la journée, gazouillant et râlant de temps en temps pour entretenir leurs centaines de nids et nourrir leurs petits. C'est ça que l'on veut avoir : l'arbre doit être très animé afin que le village aussi soit plein de vie.

Le fétiche protecteur du village peut aussi être un rocher ou un grand pot. Pour ceci, on utilise également le mot Dé, que nous avons connu quand on parlait de l'esprit Dé. Le débomé enfouit des médecines sous le fétiche protecteur du village et indique en même temps les interdictions et les lois que les habitants du village doivent observer et quels sacrifices doivent être apportés afin que le fétiche reste efficace. Les sacrifices alimentaires et les sacrifices de sang faits pour le fétiche sont du ressort du chef du village ou d'un autre notable du village « quand ils en ont envie » et non pas à des occasions ou intervalles précis. Le fétiche agit alors pour l'ensemble du village, pas seulement pour l'individu.

Si un malheur frappe le village, comme, par exemple, une épidémie, alors on dit : « Notre village ne possède pas un bon Dé. »

Un type spécial de fétiche protecteur du village se trouve à l'endroit où l'enfant préféré du chef du village a été enterré vivant. Un pied de cotonnier est enterré avec l'enfant. Ce pied va verdier et devenir un grand arbre à l'endroit où l'enfant a été enterré. On nous a dit à cet effet : « L'arbre croit comme le village. » Sa croissance devrait donc aller de pair avec celle du village. C'est peut-être aussi à un tel arbre que fait allusion ce rapport : « Nous n'avons pas de salle de réunion, il y a un grand arbre en dessous duquel nous nous rencontrons pour parler des choses concernant le village. Sous l'arbre, nous enterrons aussi les têtes de nos ennemis que nous avons battus à la guerre. »

Le fétiche protecteur du village est « le cœur du village », il protège contre tous les dangers, la foudre, le léopard. A Diapleu, il protège même contre la mort. « C'est pourquoi, c'est seulement dans une natte que l'on doit porter les morts au village, et si un étranger veut se promener dans le village avec une natte sur la tête (un peu comme les vendeurs de nattes), il doit la dérouler pour montrer qu'il n'y a pas de mort caché à l'intérieur. »

Le fétiche protecteur du village a sa loi spécifique dans chaque village. À Kédé, par exemple, aucun coussin ne doit traverser le village, comme on les porte sur la tête sous les charges lourdes. Nos porteurs devaient jeter leurs coussins et s'en faire des nouveaux avec de l'herbe une fois sortie du village. Dans un village, la loi était que les femmes ne doivent pas porter des fagots non noués du champ jusqu'au village. Dans un autre village, à cause du fétiche protecteur du village, aucune marmite ne doit être cassée. Si cela se produisait, alors la fautive accroche les restes à son cou et les transporte partout dans le village. Dans un autre village, on ne doit pas sécher les vêtements sur les toits des cases, mais seulement par terre. Dans un autre encore, cueillir les fruits de palme à huile de leur grappe. Les Dan



Pl. 64 Arbre fétiche du village. La clôture protège les offrandes des animaux domestiques. Les grosses pierres indiquent de vieilles tombes. (1955/56)

disent que tous ces tabous ont eu, à l'origine, un sens, par exemple, dans un village on ne doit pas jeter du bois par terre bruyamment (comme le tonnerre), parce que cela attire la foudre. Nous pensons que beaucoup de ces tabous proviennent des visions que le débomé a eues dans des rêves.

Voilà ce qui concerne le « système de sorcellerie (ou magie) ». Mais quel est le rôle de la magie (sorcellerie) dans la vie des Dan ? Là, on voudrait respirer profondément pour donner au lecteur une idée claire de ces choses, du pouvoir ubiquitaire de ces phénomènes !

Un Dan a le sentiment que ce n'est pas sa propre faculté, pas son entendement ou encore moins sa force corporelle qui le conduisent au succès dans toutes les initiatives importantes qu'il entreprend, mais plutôt ses médecines ou fétiches. Chacun en possède donc en grand nombre. Ils sont censés le protéger en particulier contre les machinations maléfiques d'autres personnes, mais aussi contre d'autres maux, comme le vol. Mais certains fétiches en particulier doivent lui assurer des compétences particulières. Les Dan qui ont un talent spécial possèdent toujours des médecines auxquelles ils attribuent ses aptitudes. C'est pourquoi Wegbé, le chasseur du Grand-chef Mongrou, un jeune homme très ouvert d'esprit et un excellent tireur (chasseur adroit) me dit un jour ceci : « Il existe différentes manières de chasser. Certains chassent avec tel médecine, d'autres avec tel autre. J'ai moi-même quatre types de médecine pour la chasse. » Le disant, il ne fait aucune distinction entre les médecines, qui à notre avis, n'ont aucune utilité, et d'autres qui sont probablement très utiles : « Les chasseurs ont tous de nombreux fétiches. Il y en a qu'on met dans les pièges pour effacer leurs odeurs et des autres qu'ils ont dans leur sac. S'ils ne tuent aucun animal sur une longue période, ils font leurs sacrifices. Les Dan sont particulièrement de bons chasseurs, les Mano aussi, tandis que c'est maintenant que les Kpellé apprennent à bien chasser. Mais les chasseurs Mano ont peur de nos chasseurs Dan car nous pouvons par des pratiques magiques faire en sorte qu'ils rentrent bredouilles de la chasse. Même si un Dan est en visite au pays des Blancs, il ne demandera pas où se trouve la haute forêt vierge qui recèle du gibier. Il ira tout simplement chasser et reviendra sûrement à la maison avec du gibier. C'est parce que sa médecine est très puissante. »

Il nous raconte aussi comment après avoir tué un animal, il coupe un certain morceau du cœur de l'animal abattu et « l'offre à la terre » en l'enterrant ; il mange certaines autres parties de la proie avec certains hommes du village – les femmes ne peuvent pas prendre part – et d'autres, seulement avec son père.

Les Grands-chefs Towé et Donwé se sont rencontrés un jour au marché du village nommé Gré. Chacun des deux disait qu'il avait le meilleur lutteur dans son village. On organisa donc une rencontre des deux lutteurs. Le lutteur de Towé s'était badigeonné de kaolin. L'autre lutteur vit en cela une médecine qui tuerait le vainqueur et refusa de lutter avec lui ainsi que la lutte n'eut pas lieu.

Une personne ne peut donc agir que jusqu'à un certain niveau de ses propres capacités. Ce ne sont que ses médecines qui lui assurent le succès réel dans de nombreuses activités. Aussi, certaines choses importantes nécessitent parfois d'avoir une médecine. Un village envoie, par exemple, des hommes chez les Konor afin qu'ils puissent s'instruire de la façon dont on construit la muraille d'un village et « acquérir la médecine qu'il faut pour cela ».

Nous devons nous rendre compte que, comme nous l'avons observé, pour le Dan, le savoir-faire et les propriétés matérielles des objets ne garantissent pas la réussite. Le fer du meilleur forgeron ne se fissure-t-il pas parfois ? Le meilleur bûcheron ne peut-il pas tomber de son échafaudage ? Et ne peuvent les murs d'enceinte les plus gros pas être percés par la pluie ? C'est pourquoi objets et gens doivent être dotés de sur-

croit par des puissances magiques pour être parés des influences néfastes surnaturelles, sources d'échecs. Ainsi, on nous a raconté que l'échassier apprend son art difficile chez les Konors, mais que c'est la médecine qu'il acquit en même temps qui le protège des chutes. Quand un magicien Dan montre des tours de magie, il est convaincu que c'est sa médecine qui lui permet de les faire ; un autre n'aura aucune chance de les accomplir, même si il est très habile. Nous avons dit au début de cette section que le Dan fait confiance en ses pratiques magiques parce qu'elles proviennent de la tradition ou parce qu'il considère le débomé comme un révélateur des vérités qui lui sont cachées. Mais cette explication est-elle suffisante pour comprendre l'existence des fétiches ? Quand on voit la confiance inébranlable que le Dan a en ces fétiches on est amené à se demander s'il n'y a pas là un réel effet.

La croyance assure à l'homme la sécurité. Là où d'autres tâtonnent dans l'incertitude, le croyant voit sa voie clairement devant lui. Ça peut être une fausse voie, mais sa conduite sûre lui donne du prestige aux yeux de ses prochains. C'est déjà en cela que réside le succès des médecines.

Il semble que les débomé savent que leurs médecines vont agir de cette façon. Ils exposent les acheteurs de leurs médecines à des épreuves de courage, de force, de capacité de faire un sacrifice. L'acheteur se sent ainsi déjà élevé au-dessus de la communauté lorsqu'il réussit ces épreuves. C'est comme si lui seul était assez fort pour acquérir l'objet magique, donc maintenant, il a aussi droit à ses services. En outre, les sacrifices qu'il offre de temps en temps au fétiche et qui peuvent aller jusqu'au sacrifice du propre enfant ou des parents, lui donne le sentiment que ce fétiche est à son service.

Nous savons tous combien le sentiment d'infériorité physique peut être paralysant ; oui, même si on affronte le danger avec courage, nos jambes sont en coton car le subconscient ne se laisse pas tromper quant à la faiblesse réelle. Peut-être que la confiance du Dan en ses médecines est si forte qu'elle pourrait contenir cette faiblesse que cache notre subconscient ? Si cette confiance lui a apporté une fois du succès, alors l'adversaire le craindra pour cela et cette crainte de l'adversaire renforcera sa confiance en ses médecines. (Par exemple, les guerriers de la tribu des Baoulé avaient à leurs bras une médecine, appelé Alou. Confiant de la puissance et de la faveur qu'ils avaient reçus en lui apportant des sacrifices, ils se lancèrent avec courage dans la bataille. Leur bravoure a fait naître la terreur chez leurs ennemis. Cela a renforcé la confiance de ces guerriers en leur fétiche si bien qu'ils combattirent de façon plus audacieuse et répandirent encore plus d'effroi. C'est de cette façon que les médecines, dans certains cas, peut avoir un impact réel.)

Il semble donc que nous avons seulement le choix, soit d'accepter une foi aveugle, soit un vrai effet direct de ces substances dans le sens souhaité. Nous aimerions, sur ce point, nous référer à un exemple pour montrer dans quelle mesure les représentations (conceptions religieuses) dominent le quotidien des Dan. Un chasseur d'éléphant, pour exercer sa profession, a besoin, en dehors de son arme : 1) les forces spéciales qu'il a héritées à la mort de son père, 2) une grande médecine de chasse, 3) divers petits fétiches, 4) respect des interdictions et des sacrifices, qui sont liés aux différents médecines, 5) des chanteurs.

Les médecines du chasseur

Le narrateur s'appelle Blié (c'est-à-dire « saison sèche »), le chasseur de proie du Grand-chef Mongrou à Kampleu. J'ai appris à chasser de mes ancêtres. Dans ma famille, les gens étaient à la fois des chasseurs et des guerriers. S'ils accomplissaient bien leurs tâches, alors les Dan faisaient d'eux des chefs. Ma mère vient de la famille Ka, et donc de la famille du Grand-chef Mongrou.

A présent, je suis un chasseur. Il y a différentes façons de chasser, certains chassent avec tel médecine et d'autres avec tel autre médecine. J'avais une médecine que j'ai rangé – elle dort. Je vais vous en donner la raison maintenant.

La médecine en question était un bracelet en fer. Si je tirais sur un animal et qu'il essayait de m'attaquer, je pouvais le bracelet plus haut sur le bras de sorte qu'il me serre bien et je levais la main en l'air et faisais un mouvement de mains vers le bas. Alors, l'animal était obligé de me laisser tranquille, même si c'était un léopard ou un buffle. Mais si j'ai un compagnon derrière moi, qui n'a pas ce médecine, l'animal l'attaquera.

Si l'on possède ce fétiche, on peut même saisir par la queue un serpent que l'on voit ramper sur le chemin. Il n'ouvrira même pas la gueule. Quand nous allons à six ou même à dix à la chasse aux léopards, et qu'il y a parmi nous des personnes qui n'ont pas la médecine, nous leur disons de se mettre de côté et de laisser seulement ceux qui ont la médecine se battre.

Un jour, à Gapleu, j'ai tiré sur un léopard. Il s'en est suivi que le léopard a tué quatre personnes qui n'avaient pas la médecine. Nous autres qui portions le bracelet au bras, le poursuivîmes et le capturâmes. Le léopard nous regardait et quand nous avons poussé les bracelets plus haut sur nos bras, il baissa la tête, se coucha et se laissa tuer par nous. (Il ne dit pas pourquoi le fétiche « dort » maintenant, mais continue :)

Nous avions aussi un fétiche qui s'appelait « minuit » (De -ti). Je vais vous dire d'où provient cette médecine. Le premier homme qui l'avait s'appelait Fagué-do. C'était un Konor. De lui, le fétiche a atterri chez un Mandingue nommé Glamcobe. Des Konor ce fétiche est donc arrivé chez nous en passant par les Mandingue. Faguédo alla un jour à la chasse et tua une antilope. Son frère Mamoukoli lui demanda un morceau de viande de sa proie. Faguédo répondit : « Je n'ai pas tué l'animal avec ton fusil. Vas à la chasse et tue toi-même un animal ! » Son frère répliqua : « Oh frère, tu es encore un jeune garçon et c'est ainsi que tu me parles ! Mais bon, je vais chercher ma propre proie. »

(Il s'ensuit un long conte fabuleux, racontant comment Mamoukoli, pour se venger, envoya Faguédo à un endroit où il ne trouva aucun gibier, mais après cet acte de vengeance, lui donna une bonne médecine de chasse.)

Un jour, Faguédo rencontra un lutin qui venait de tuer un buffle, que lui, Faguédo, poursuivait également. Le lutin lui mit une médecine dans sa poudre pour qu'il puisse tirer dix fois sans devoir recharger et qu'il devienne, ainsi, le meilleur chasseur. Un deuxième fétiche du lutin lui permettra, quand il se le frotte sur les yeux, de voir à tous moments son village, même s'il est loin dans la brousse.

De retour au village, Faguédo organisa une fête de réjouissance. Tous les hommes ont apporté les crânes d'animaux qu'ils avaient tués à la chasse et les ont jetés dans le feu. Cela leur permettrait d'être tous de bons chasseurs. Ils n'auront qu'à orienter leurs fusils dans la direction qu'ils souhaitent et tirer; quand ils se ren-

dront à cet endroit, ils verront un animal couché, mort. Ainsi le feu de crânes d'animaux fût-il toujours entreteint (allumé). Mais le feu s'est éteint quand même à un moment, et Faguédo le ralluma en montrant juste son dos, puis son fusil au feu. Au vu de cela, ses concitoyens firent de lui le capitaine des chasseurs. Par la suite, Faguédo tua beaucoup de buffles.

Un jour, Faguédo a vu huit buffles, parmi lesquels il y avait une femelle-mère, deux mâles et un nouveau-né. Les buffles étaient en joie parce qu'un petit venait de naître. Faguédo s'approcha d'eux et les entendit parler entre eux. Ils disaient à la femelle qui venait d'avoir un nouveau petit : « Sois heureuse, sois heureuse ! » Mais la femelle dit : « Vous ne devez pas me souhaiter du bonheur. C'est à Faguédo que vous devez souhaiter du bonheur, car il va me tuer bientôt. »

Alors, Faguédo s'approcha et dit : « Soyez tranquille, écoutez mon conseil pour qu'aucun chasseur ne tire sur vous. Mais si l'un de vous dédaigne ce conseil, il sera tué par le prochain chasseur. Venez ! Tendez tous l'oreille gauche ! » Faguédo prit son couteau, coupa à chaque buffle une petite partie de l'oreille gauche et leur donna un nouveau nom. « Vous êtes désormais des Faguédo comme moi. Je vais le dire à tous les chasseurs, et si vous voyez un chasseur, ne fuyez pas, montrez lui juste votre oreille gauche ! » Les buffles lui donnèrent une médecine : « Si tu rencontres un mauvais animal, il ne te fera pas de mal. »

Lorsque Faguédo retourna au village, il fit venir tous les autres chasseurs et dit : « Si vous êtes à la chasse et que vous voyez un buffle, alors tapez votre machette sur votre fusil, car c'est ainsi que je me suis entendu avec les buffles. Si vous faites cela, ils doivent présenter leur oreille gauche, et si vous voyez qu'elle est coupée, alors vous ne devez pas tirer. Aussi longtemps que je serai votre capitaine de chasse, aucun de vous ne doit tirer sur un tel buffle. Mais si un buffle vous montre son oreille droite, alors ce n'est pas un Faguédo. »

(Un autre chasseur, qui avait écouté, réagit spontanément sur ce point et le confirma.)

Faguédo était le plus grand chef au pays Konor. Sa famille y vit toujours et sa médecine est connue dans tout le pays. De chaque animal que les chasseurs de là-bas tuent, ils doivent arracher l'œil gauche et le presser sur le fétiche. Si l'on rencontre un léopard, alors on court chercher rapidement le fétiche dans son sac et on le lui présente – et alors il n'attaquera personne. Ce fétiche est attaché à une queue de vache. Quand je vais la chasse, je l'attache sur mon dos et j'enfile par-dessus ma tenue de chasseur.

FOLIE

Une coutume particulière des Dan est la folie artificielle que certains villages Dan ont l'habitude de pratiquer. L'on croit devenir riche en jouant des tours aux autres. Alors, on essaie, par exemple, de capturer la lune, de se battre contre la pluie en revêtant une armure de guerre. Les villages des fous se réunissent de temps en temps pour voir qui est capable de surpasser les autres dans la folie. Nous avons rapporté ailleurs dans ce livre l'histoire d'un tel clan de fous.

L'ÊTRE SPIRITUEL « ZOU »

Les Dan ont la conception d'une chose immatérielle qui vit en l'homme. Ils la nomment zou. Si on leur demande, à quoi est dû tel ou tel phénomène, souvent la réponse est la suivante : c'est son zou qui fait cela. Même si une personne devient folle,

ils disent, son zou est ensorcelé. Le mot zou se traduit au mieux par « esprit », un terme auquel il nous faut également donner des significations différentes. « Zou » peut quitter le corps. Si une personne dévisage une autre, alors on dit : « Ne retire pas de moi mon zou ! » Une fois, une femme refusa de nous raconter l'histoire de sa vie, parce qu'elle avait peur qu'en le faisant, nous allions lui retirer son « zou ». Le « zou » quitte une personne surtout en rêve et à la mort.

LE RÊVE

Le rêve est probablement ce phénomène qui laisse supposer avec plus d'instance l'existence d'un double être vivant en l'homme. Oui, lorsqu'on rêve, l'univers du rêve a plus de réalité que l'univers du corps resté couché, puisqu'il a des expériences très vives et des sensations, tandis que le corps est dans un état presque sans vie. Pendant ce temps, la personne elle-même vit le rêve, elle n'est pas cette personne physique qui dort dans la case. Il n'y a là aucun doute pour le Dan qu'il s'agit ici d'un événement réel. Nous avons entendu dire qu'il y a des personnes, des débômé, qui « savent bien rêver », c'est à dire qu'elles savent comment pénétrer, en état de rêve, dans le monde surnaturel, et recueillir là-bas des connaissances, qui restent cachées aux gens normaux.

LES MORTS

Le deuxième phénomène le plus important, qui mène à l'idée d'une âme spirituelle chez les Dan, est la mort. « Zou te fait vivre. » À la mort d'une personne, il est clair que quelque chose disparaît d'elle. « Quand quelqu'un meurt, le zou va chez les anciennes personnes qui sont mortes. » Il devient alors un groubomé : c'est un être qui survit aux morts comme une entité qui leur est semblable, vivante, agissante. (Groubomé prend ici le sens de revenant.) Il vient généralement pour se venger de ceux qui l'ont assassiné, ou pour exiger d'eux des sacrifices et leur apparaît en rêve. Si un zo est nuitamment à la recherche de sorciers, il peut distinguer clairement les esprits des sorciers de ceux des groubomé, ces esprits des morts. Le village des morts, peu importe comment et où on se le représente, se nomme Groubo – d'où la désignation groubomé, les gens de l'au-delà.

Après la mort, l'on devient donc un groubomé. L'on croit que les groubomé vivent dans la terre où ils ont été mis. Quand on meurt, on rencontre à nouveau ses parents défunts dans l'au-delà.

Parfois, les morts se plaignent si on rentre toujours du champ après la tombée de la nuit. Ils disent que cela les perturbe. Apparemment, ils considèrent l'obscurité comme leur propre royaume. Ou, souvent, ils demandent à un passant du feu, disant que le leur est éteint. Dans ce cas-là, on leur met quelques bûches en feu devant le village, sur leur passage.

En fait, il est très dangereux pour un être humain de voir un mort, mais il y a des gens qui rencontrent constamment les morts. Les morts ressemblent un peu à ce qu'ils étaient lorsqu'ils vivaient, mais ils apparaissent « laids, repoussants, louches, hargneux et montrant leurs dents, avec des cheveux sauvagement dressés et avec la peau rouge. »

Les morts peuvent, pour approcher leurs parents vivants, également se transformer en animaux. Au village Diapleu, par exemple, des morts se sont changés en poulets. On a mis ces poulets hors du village, dans une forêt sacrée. Dans le village

même, nul n'est autorisé à avoir un poulet ou à en consommer, car il se peut que ce soit l'un des poulets dans lesquels se trouvent les esprits des ancêtres qui s'est retrouvé dans le village. Ne pas manger de poulet est pour le Dan un grand sacrifice, parce que le poulet est le seul parmi les animaux domestiques qu'une personne ordinaire peut se permettre à manger s'il n'a pas de gibier de la chasse.

Plusieurs fois, on nous a dit que les morts se transforment en ces singes qui vivent dans les environs du village, dans la haute jungle – ils ne doivent évidemment pas être chassés – ou ils se transforment en des silures, qui, pour cette raison, sont conservés par certains village Dan dans un ruisseau marécageux se trouvant dans le village. Nos porteurs Dan, curieux, sont alors allés là-bas. Ils nourrissent les silures avec des noix de palme rouges qu'avalent goulument ces animaux avec leurs larges bouches. Si l'on mettait une noix sur une branche d'arbre se trouvant dans le marigot, alors l'un des poissons sort de l'eau pour la happer.

Qu'est-ce qui a bien pu conduire les Dan à croire que ces animaux, qui justement sont désagréable aux yeux du Blanc, recèlent les âmes ? Eh bien, les silures ont un visage un peu humanoïde, c'était peut-être là la raison de cette croyance. Chez les peuples voisins aux Dan, les silures ont une autre fonction. Les indigènes vont à l'endroit où ils gardent les silures, pour aller à la selle ; ces poissons vivent alors des excréments humains. Les Dan ne font pas cela, mais nous ont expliqué la raison de cette coutume : Si l'on, comme c'est le cas des Dan, fait ses selles dans la brousse, alors pendant la saison des pluies, les excréments vont se répandre sur les chemins et la place du village. Pour éviter cela, ces tribus-là défèquent dans l'eau. Les Dan, en revanche, nous ont dit explicitement – et nous l'avons vu ici et là – qu'ils nourrissent les poissons avec les meilleurs aliments qu'ils ont, surtout avec du riz et des noix de palme.

Lorsque, au village Bongleu, nous demandâmes, comment il s'est fait que, dans certains villages, ces poissons ancestraux sont vénérés, on nous répondit de la façon suivante : « Le zo dit un jour : « Vous ne devez plus pêcher de poissons à cet endroit de l'eau, car les esprits de vos ancêtres s'y trouvent. Rendez propre cet endroit, apportez-y du riz et des poulets. » C'est ce que les femmes de chez nous firent. De temps en temps, celles-ci font un cortège vers l'eau et y apportent beaucoup de nourriture pour les poissons. Là, chaque femme prend un bâton qui traîne non loin de l'eau et le met sur son dos, comme s'il s'agissait d'un enfant qu'elle mettait au dos, et dit aux poissons « je veux un enfant ! » Une fois à la maison, elles mettent le bâton dans un coin de l'auvent et dans la nuit, elles le mettent sous leurs nattes avant de dormir. »

Ensuite, le fils du chef du village de Bongleu nous a expliqué exactement comment ils sont arrivés à vénérer les poissons. « Mon ancêtre Bawa vient de la colline Touong, parce qu'il y avait trop de différends au village où il était auparavant. C'est ce qui l'a conduit à créer son petit village. Il avait une fille nommée Natouo. Un jour, celle-ci fit un rêve et dit à tout le monde ceci : « Dans cette eau, il y a un esprit qui veut rendre notre village prospère. Venez avec moi et vous verrez une petite image de cet esprit ! » Les gens partirent avec elle et ils virent tous un silure dans l'eau. Et Natouo déclara : « Ne mangez pas ce poisson et ne pêchez surtout pas de poissons ici ! » Natouo donna naissance à une fille du nom de Boadoule, et Boadoule à son tour

donna naissance à un garçon du nom de Gué, qui est actuellement le chef de quartier du village. Si nous voulons faire un sacrifice, nous faisons appel à Gué afin qu'il dise quelques mots aux poissons avant que le sacrifice ne soit fait.»

À Gapleu, où l'on a aussi des poissons sacrés, on nous a dit ceci : « De temps en temps, nous nous réunissons et décidons : demain, nous allons faire un sacrifice à notre eau. Puis, tout le monde, y compris les enfants, est informé de cette initiative. Dans certains villages, ils ont un homme fixe, qui s'occupe des sacrifices. Au village Déapleu, les poissons » appartiennent « à une femme. Chez nous, c'est le débomé qui doit recueillir le riz dans tout le village, y ajouter deux poules ou même un coq rouge. En ce qui concerne les poules, peu importe leur couleur. Ensuite nous nous rendons à l'endroit où l'eau se trouve et le nettoyons proprement. Nous posons trois pierres pour faire le foyer où le riz sera préparé, et lorsque le riz est cuit, nous le déversons dans l'eau pour nourrir les poissons. Alors les poissons montent vers la surface et se mettent à manger le riz. Et là, les petits enfants crient avec enthousiasme : « Maman, regarde, comme il y a beaucoup de poissons ! Donne-moi un de ces jolis poissons ! Attrape un pour moi ! » Alors la mère va dire : « Non, nous n'avons pas le droit d'en pêcher ! » Puis nous nous mettons tous ensemble à invoquer les esprits de tous les morts en disant : « La nuit dernière, nous avons décidé de vous faire un sacrifice aujourd'hui. » Nous prenons une poule et disons : « Vous tous, esprits qui êtes ici, cette poule est à vous ! » Notre chef saute dans l'eau et dit : « Cette poule est pour vous, si votre cœur se réjouit de notre sacrifice. Si nous jetons maintenant la poule dans l'eau et que vous l'attirez vers le bas, alors nous savons que vous êtes satisfaits. » Puis il jette la poule dans l'eau. Parfois, il flotte longtemps à la surface de l'eau avant de disparaître. Ce sont les esprits des morts qui l'emportent vers le bas. Ensuite, nous disons : « Le sacrifice était bon, tuons maintenant l'autre poule. » Nous tuons la poule, la plumons et la préparons en même temps que des marmites de riz. Mais dans le riz destiné aux esprits, il ne doit y avoir ni piment, ni sel. Par contre, on y met le cœur de la poule et un autre morceau précis. Lorsque la nourriture est prête, nous nous rendons par un chemin près de l'eau. Puis, nous prenons la feuille Mouolé qui sent si bon – nous l'utilisons, pour cette raison, toujours pour nos sacrifices – et servons une partie du riz dans cette feuille. Le reste, nous le consommons nous-mêmes ; mais quand le reste est partagé à tout le monde, chacun en apporte un peu à l'eau et dit : « Je veux avoir un enfant » Ou on prend son fusil, verse un peu de riz là-dessus et dit : « Je veux avoir de la chance à la chasse. » Les femmes prennent un bâton, le mettent au dos et disent : « C'est mon enfant ! » Ensuite, toutes les femmes chantent une chanson spécifique, la même qu'elles chantent lorsqu'un enfant vient au monde. Quand elles retournent à la maison, elles coïncent le bâton à un chevron et disent : « Mon enfant, je suis prête à te recevoir. » »

Au village Déapleu, peu de temps avant notre arrivée, les élèves de l'école de la mission locale ont été pêchés dans l'eau sacrée et ont attrapé beaucoup de poissons. Les villageois étaient naturellement indignés, car, en agissant ainsi, ces élèves avaient assassiné et mangé leurs ancêtres et leurs futurs enfants. On peut bien s'imaginer ce qui serait arrivé à ces enfants qui ont pêché les poissons en question, s'ils ne s'étaient pas cachés derrière les missionnaires.

Selon certains Dan, ce point d'eau est aussi le lieu où les âmes des morts retournent à la terre. Peut-être que cette conception est l'idée originelle ; plus tard, on viendrait à considérer les poissons qui vivent à ce point d'eau comme le logis des morts. D'une manière ou d'une autre, le point d'eau est sacré pour les Dan. Ceci est indiqué, par exemple, dans une histoire dans laquelle il est dit que le sang des animaux sacrificiels est dérivé vers le point d'eau, ou que l'on offre au point d'eau une vache en sacrifice lors de la nomination d'un nouveau chef de famille.

Il arrive que le mort revienne à la vie et retourne dans sa famille. « Le zou se réincarne souvent dans un enfant. » L'on pense à cette possibilité surtout quand, un peu avant la naissance de l'enfant, un parent décède. On va alors voir un conseiller pour vérifier que c'est ainsi, « ou peut-être un membre de la famille lui-même fait un rêve à ce sujet. » Si c'est le cas, alors l'enfant reçoit le nom du défunt et observe aussi ses tabous. C'est ainsi qu'un fils du Grand-chef Mongrou nous raconta une histoire pareille : « Quand ma mère me mit au monde, son père venait juste de mourir. Alors, on me donna son nom « Tan » et les gens de ce quartier du village devaient m'appeler « beau-père » parce que je suis le beau-père de mon père. »

Outre les animaux, les morts peuvent aussi s'incarner dans des sculptures en bois. Nous en avons acquis de diverses façons. La plupart ne sont que des têtes d'environ 20 cm de haut. Ces objets sont faits après la mort des personnes, et d'ailleurs de façon assez similaire. On leur témoigne du respect. Lors de la réunion du conseil, ils sont posés aux endroits où les morts avaient l'habitude de s'asseoir. Il peut arriver que lors d'une réunion, l'on remarque l'absence d'une de ces statuette parce que la famille de cet ancêtre l'a emporté à la plantation. Dans ce cas-là, la réunion ne commence pas jusqu'à ce qu'on aille chercher l'objet et l'installe à sa place. Cependant, il faut ajouter que les statuette ancestrales sont très rares chez les Dan dans leur ensemble.

Nous n'avons jamais assisté à un enterrement Dan, mais de temps en temps, il nous est arrivé de voir les festivités affairant à l'enterrement.

Ce qui caractérise surtout les festivités, c'est l'apport des cadeaux par les parents qui vivent à l'extérieur. Cela se fait par de longs discours, par des prestations qui rappellent un peu comment le défunt vivait ; par exemple, si le défunt était un chasseur d'éléphants, on montre une chasse à l'éléphant avec des éléments drôles. Il y a aussi le rituel où les enfants du défunt doivent sauter par-dessus le cadavre pour prendre ses forces, et, s'il a exercé une activité spéciale, il y a le rituel où on donne ses outils à ses héritiers. Un jeune artiste sculpteur me raconta d'un air triste, comment il avait oublié de sécuriser les outils à la mort d'un de ses parents, grand maître sculpteur, que j'ai aussi connu. Un autre sculpteur les a eus en héritage et devrait le surpasser aujourd'hui dans la sculpture. Un chasseur mourut il y a quelque temps au village Diapleu. L'on confia sa lance de chasse à son fils de cinq ans, comme le défunt lui-même l'avait souhaité. L'on dansa quatre fois avec l'enfant autour de la case dans laquelle le mort était couché et on le pria de transmettre à l'enfant ses talents de chasseur, ainsi que de laisser le gibier dans la région – car il arrive que les chasseurs défunts retirent les animaux de leurs terrains de chasse. Au moment où nous séjournions dans ledit village, le jeune chasseur

nommé Pé avait emprunté la lance de chasse de l'enfant « et on voit qu'il trouve du gibier toutes les nuits. »

Les bijoux ou les denrées alimentaires n'accompagnent pas le mort dans sa tombe. Les lourds anneaux en métal sont manifestement enlevés aux morts. Sur les tombes, il y a toujours des pots, tous percés, afin qu'on ne les vole pas. Un grand morceau d'écorce qui est utilisée pour creuser la terre se trouve aussi sur une tombe récente.

Les femmes sont enterrées trois jours après leur mort, les hommes, quatre jours après. Aujourd'hui, cependant, il y a une réglementation gouvernementale que l'enterrement se fasse le jour de la mort de la personne. Les membres de la famille se rasent complètement la tête en signe de deuil.

Nous avons vu une fois un cas où le fils du défunt, juste le jour suivant l'enterrement de son père, a offert des sacrifices aux armes que son père lui avait léguées. Il leur avait en effet offert en sacrifice un canard dont il rependit le sang sur les armes en question.

Le rituel où l'on saute le cadavre pour prendre ses forces, est relatif : s'il s'agit d'un homme, alors on saute le cadavre quatre fois et trois fois s'il s'agit d'une femme. Les fils ou filles du défunt passent tous, l'un après l'autre, par-dessus le cadavre une fois, puis une deuxième fois et ainsi de suite. Chacun demeure quelques instants debout avec les jambes écartées sur le mort, se penche vers lui et fait un mouvement avec les deux bras, comme s'il voulait porter sur ses propres épaules quelque chose appartenant au mort. Le faisant, on s'adresse au mort un peu près en ces termes : « Père, accorde-moi ton habileté de forgeron. »

De nos jours, la tombe est creusée soit au bord du village soit à proximité dans la forêt. C'est le chef du village qui indique l'endroit où le mort doit être enterré. Autrefois et même aujourd'hui, mais occasionnellement, un homme important était enterré dans le village même, et un vieillard de renom dans la case où il avait l'habitude de dormir ; on l'enterre sous le foyer, « afin qu'il ait chaud » (parce que les vieillards Dan aiment bien se réunir à trois ou à quatre autour d'un petit feu), « afin qu'il ne pleuve pas sur lui », « afin que nous nous souvenions toujours de lui. » Au village Bouyaleu, on nous a montré les tombes des anciens Grands du village ; elles sont marquées par une pierre qui est ni spécialement grande ni fixée dans le sol. Sinon, il n'y a aucun signe apparent de la tombe.

La tombe est une fosse peu profonde d'environ un mètre de largeur sur deux mètres de longueur. Le cadavre est enveloppé dans des nattes et des tissus. Dans un cas, il y avait trois nattes et trois tissus ; à cela on ajouta deux dollars et demi. On enroule un tissu autour de la tête de façon à ce qu'aucune saleté ne pénètre dans les oreilles.

Ensuite, on pose le mort « comme s'il dormait » sur un côté, bien allongé, avec un bras sous la tête. La tête est dans la direction du soleil couchant, les pieds dans celle du soleil levant. « Les anciens disent : Toutes les mauvaises choses doivent s'en aller. Son esprit (de la tête) doit donc s'en aller (se coucher) comme le soleil » La même coutume s'applique aux hommes et aux femmes.

Le jour de l'enterrement, on organise une fête pendant laquelle l'on joue et se divertit. Les plus pauvres tuent un canard, les riches, une chèvre, un mouton ou même une vache. « Pour les pauvres, le canard est la nourriture des morts. » Nous

abattons les animaux plus gros sur la tombe et laissons couler le sang dessus. » « Chez les grandes personnalités, c'est lors de ces fêtes de funérailles que les grandes cuillères à riz sont utilisées, et les masques viennent de près et de loin. » « Quand un grand homme mourait, nous nous réunissions et faisons la guerre, et tous ceux qui y trouvaient la mort (probablement seulement les ennemis ?) sont préparés et mangés. Avant ça, nous ne pouvions pas nous séparer. » Une telle fête des morts, nous en avons vue à Lépoula. La famille du défunt avait apprêté beaucoup de riz et de viande qui était distribué soigneusement dans plusieurs plats. Chaque plat fut porté, accompagné de chants joyeux, vers la case à laquelle il était dédié. L'après-midi, nous avons assisté au spectacle de deux farceuses, une vieille et une jeune fille qui égayaient, par des discours et gestes drôles, les femmes qui se trouvaient rassemblées autour d'elles à cet effet.

Une fois la vieille a prit un filet de pêche et mima la pêche dans l'eau vaseuse. Puis, entre les deux, une conversation drôle a commencé. Chacune tenait un balai dans la main et après chaque pointe, lorsque les spectatrices riaient, elles se penchaient en avant, balayaient le sol avec zèle et chantaient une petite chanson ensemble, peut-être pour étouffer leur rire. Nous n'avons pas compris un mot, mais j'ai compris par les mimes des actrices et aux réactions des spectatrices que des bonnes plaisanteries étaient offertes.

Dans le cas d'un défunt qui était une personnalité importante, comme le vieillard de Gbala dont les armes avaient été dotées de sacrifices, on organise une grande fête après plusieurs mois. On met du temps à organiser la fête parce qu'il faut inviter tous les parents qui vivent au loin. Même les cousins qui vivent sur la côte, sont mis au courant et viennent.

Plus tard, on met de temps en temps de la nourriture ou tout autre cadeau sur la tombe, et parfois on tire un fusil à cartouche sur la tombe et on y met les cartouches vides pour servir de preuve. Dans le cas d'un chef défunt, on doit apporter en sacrifice des objets de valeur. « Quand vient le moment, et qu'ils veulent lui apporter un sacrifice, ils abattent une vache. Quand on apporte une vache en sacrifice à un mort, on se met sur sa tombe et on tranche le cou de la vache par le dessous en disant : « Père, nous sommes venus, pour te sacrifier une vache afin que nous, tes descendants, ayons de nombreux enfants et obtenions telle ou telle chose. » On prépare d'abord le cœur de la vache et on le pose sur la tombe. Nous apportons un mortier sur lequel nous posons la tête de la vache et nous posons une médecine, une médecine de guerre, dans le mortier. Nous les badigeonnons du sang de la vache. Puis, nous prenons la viande, la faisons cuire et la consommons là, dans la brousse (bois sacré). C'est un oncle du défunt qui fait ce sacrifice, pas ses enfants. »

Un tel sacrifice peut se faire en raison d'une humeur ou pour un but précis. Par exemple, lors des accouchements, on verse du riz sur la tombe du père de la famille pour qu'il se termine plus rapidement.

Le Dan craint la mort. Quand il se représente son destin après la mort, il se le représente toujours de façon lugubre. On nous a raconté du vieux Kruagro qui était allé à la recherche d'une médecine qui devait lui assurer la vie éternelle.

Si un homme vient à mourir, alors les siens le pose dehors, devant la case. Certains disent : « pour qu'il ait de l'air », d'autres

disent, « afin que son esprit ne reste pas dans la case » (et peut nous faire du mal). Les Dan sont d'avis que les esprits de leurs morts qui rôdent autour d'eux, peuvent nuire à l'homme; ils font du mal sans qu'on ne puisse leur en faire en retour. Comme nous l'avons déjà rapporté, on a mis un couteau sur la tombe de l'homme qui s'est donné la mort du fait de l'infidélité de sa femme afin que son esprit s'en serve pour se venger de la femme.

Les deux conceptions du zou comme esprit de rêve et esprit de mort se rejoignent dans la croyance en les fétiches. Les zou du monde des morts sont ceux qui indiquent aux hommes les médecines, et les zou du monde du rêve sont ceux qui les rencontrent pour recevoir les instructions pour la préparation de la médecine. Alors, quand un Dan nous dit « qu'il sait bien rêver », cela signifie par-dessus tout qu'il est capable de communiquer avec les morts. Cette capacité d'être un « rêveur », un Dan peut l'avoir sans qu'il ne soit un débomé ou un zo. On ne doit pas faire part d'un tel rêve aux autres – sinon on ne rêvera plus.

Dans des cas particuliers, l'aide des morts est réclamée, surtout quand il s'agit de ce qui est de leur compétence, notamment le fait d'assurer la progéniture. Dans les cas d'accouchements compliqués ou d'autres cas difficiles, on met sur le chemin du village une grande feuille pleine de riz cuit pour les esprits des ancêtres. La feuille en question est douce et soyeuse – cela donne à savoir aux morts, qu'ils doivent rendre l'accouchement doux et soyeux (facile, pour ainsi dire).

On nomme l'ombre et le reflet « bi ». Ces deux choses n'ont rien en commun avec l'idée de zou et n'ont aucune signification dans la représentation que les Dan se font du monde surnaturel, à moins que ce ne soit pour des actions magiques.

Le souffle (dans le sens de souffle de vie), nommé « teu », n'est pas assimilé au zou. « Nous n'avons jamais entendu dire qu'à la mort, le souffle disparaît de l'homme et serait l'esprit de celui-ci. »

L'esprit des morts et la médecine nommé Togba.

Narrateur : Geu Mongrou, un fils d'environ 16 ans du Grand-chef Mongrou, à Kampleu.

Il y a longtemps vivait une femme qui avait deux filles. Un jour les deux filles sont allées à la plantation au petit matin. Elles ont détéré du manioc et se sont préparé du Doumpou (Doumpoi); puis elles allèrent pêcher. Dans la soirée, elles cherchaient de la nourriture qu'elles pourraient rapporter à la maison. Puis elles restèrent deux jours au village. Le troisième jour, elles allèrent avec leur mère à la plantation et y travaillèrent toute la journée jusqu'au crépuscule. Alors, elles voulurent faire un peu de Doumpou. Pendant que la mère pilait le manioc, elle dit à une des filles: « Vas remuer la sauce! » La jeune fille entra dans la cabane – et mourut sur le champ. La mère lui dit en criant: « Si la sauce est prête, retire la du feu! » Pas de réponse. « Viens et termine le Doumpou! » toujours pas de réponse. Alors, la mère finit de faire le Doumpou avec l'autre fille parce qu'elle pensait que la jeune fille dormait. Enfin, elle vint et tapota l'épaule de la jeune fille: « Viens, mais enfin que se passe-t-il? Nous voulons rentrer à la maison et toi tu dors tranquillement! Vite, allons à la maison pour manger notre Doumpou. » Elle prit un pot, y mit le Doumpou et chargea le pot sur la tête de l'autre fille. La fille se dirigea vers le village.

Alors, la mère essaya tout pour réveiller la fille qui dormait, mais elle ne réussit pas. Elle lui ouvrit les yeux – et se rendit compte que sa fille était morte. Horrifiée, elle prit le chemin du village en toute vitesse.

« Pourquoi me laisses-tu seule? », lui cria la jeune fille morte. Elle mit un doigt dans le feu, et le doigt fut incandescent comme une torche. Puis, elle courut après sa mère et voulait l'attraper et lui faire peur. Il faisait déjà nuit.

Dans le village, il y avait un arbre; la mère s'évanouit sous l'arbre. La fille morte retourna au champ. Deux enfants avaient vu la femme évanouie et s'étaient demandés: « Qui pourrait-elle être? » L'autre fille qui était allée au village avec le Doumpou se rendit sur les lieux et dit: « J'ai laissé ma mère avec ma sœur à la plantation; ma mère voulait la réveiller. Comment se fait-il qu'elle se trouve maintenant inconsciente sous cet arbre? » Elle apporta de l'eau, versa quelques gouttes sur sa mère, et la porta dans la case. Puis elle fit appel à un zo pour aider sa mère. Celui-ci donna à la mère inconsciente une médecine afin qu'elle se réveille et un autre afin qu'elle puisse parler à nouveau. C'est ce qui arriva, et la femme expliqua tout ce qui s'était passé. On alla chercher le corps de la jeune fille à la plantation. On l'apporta au village et on l'enterra. Mais son esprit venait toujours dans la maison de la mère pour voler de la nourriture et faire peur à la pauvre dame. Au début, la mère ne savait pas qui lui volait la nourriture. Elle questionna tout le monde, mais ne trouva pas de coupable. Enfin, elle accusa Wakédé, son garçon: « C'est toi qui a pris la nourriture! » « Non! » « Alors, c'était Patoua! » Ils attrapèrent Patoua et Wakédé le frappa.

Peu de temps après, beaucoup de rats vinrent dans la maison et mangèrent toute la nourriture – mais c'était encore l'esprit de la jeune fille – et cette histoire de vol de nourriture se répétait chaque jour. Alors, la mère fit à nouveau appel à un zo qui déclara que c'était l'esprit de la jeune fille qui volait toute la nourriture. Il dit à la mère: « Nous devons faire la médecine Togba. » Ils mirent un peu d'eau dans un gobelet, y mirent la médecine Togba et aspergèrent tous les endroits où l'esprit était passé, tout le village et même les lieux hors du village.

Alors l'esprit vint directement dans la maison, creusa un trou profond sous le foyer et s'y posa, sous le feu. La capitaine de la société secrète Togba alla déterrer l'esprit de la jeune fille de cet endroit et vit la fille ayant les mains devant le visage. Elle toucha l'esprit et fit « shhh, shhh! », mais l'esprit ne pouvait pas parler. Elle porta l'esprit devant la maison afin que tout le monde puisse le voir. C'est alors que la zo prit une machette, coupa l'esprit en plusieurs morceaux et l'enterra au même endroit. La mère était si effrayée par cette affaire qu'elle détruisit la case et en construisit une nouvelle.

LES SORCIERS ET LES CHASSEURS DE SORCIERS

D'une troisième façon, le zou peut sortir de l'homme pour se comporter comme un sorcier (que les Dan nomment « dimé »). Là encore, le corps humain du sorcier « reste calmement dans le village et fume sa pipe ». Ce sont des hommes ou des femmes du village, qui, dans la vie quotidienne, ne sont en rien différents des autres personnes, mais qui sont capables, surtout la nuit, d'envoyer leur zou causer du tort à leurs semblables. Les esprits des sorciers se rassemblent dans un lieu secret pour concocter leurs plans perfides. Ils se connaissent très bien entre eux et ont, comme dans les sociétés secrètes, un joueur de tam-

bour qui, tard dans la nuit, leur fait appel à travers le son des tambours que les gens ordinaires ne peuvent entendre.

Ce n'est pas qu'un esprit étranger prend possession d'une personne et salit le nom de cette personne en faisant de mauvaises choses. Non, la personne en question est elle-même un sorcier ou une sorcière. Il y a même un clan Dan, les Biu, qui a la réputation de posséder de nombreux sorciers. Les nuits, les sorciers attaquent les gens sur leur chemin et les frappent, mais il y a bien pire, ils rendent aussi leurs concitoyens malades et sont même souvent à l'origine de leur mort.

Il est donc important de trouver les sorciers et les rendre inoffensifs. Il y a des gens – nommé, comme les exciseurs, « zo » –, qui peuvent projeter leur zou de leur corps et de cette manière épier les sorciers dans leur lieu de réunion afin de pouvoir les capturer.

Les zo chasseurs de sorciers sont différents des conseillers débomé. Le zo est cet homme dangereux qui maîtrise ses facultés intérieures secrètes. J'ai entendu une fois un missionnaire à l'église, dire à sa communauté locale: « Vos zos, ne voit-on pas déjà le diable sur leurs visages? » Il y a une certaine vérité dans ce qu'a dit le missionnaire. Quand on voit un zo, on peut savoir qu'il est un zo. Il est ténébreux. Les Dan disent: « Les zos sont des personnes dangereuses, nous les craignons. » Cependant, le missionnaire a tort dans la mesure où le zo en tant que tel n'est pas méchant, mais est, au contraire, comme le débomé, une personne qui aide ses concitoyens, tant qu'on ne le défie pas. « Le zo agit en secret, tandis que le débomé agit en public. » Le débomé est un homme qui peut voir dans le monde spirituel, or le zo appartient quasiment à ce monde.

Les débomés et les zos ainsi que le chef du village et le forgeron sont des personnalités de premier plan dans la communauté Dan.

Beaucoup de zos peuvent se transformer en animaux: certains en quelconques animaux, d'autres seulement en fourmis et d'autres encore en oiseaux pour voler – justement, à ce sujet, il faut souligner que voler est une qualité que revendiquent la plupart des zos, sans avoir besoin de se transformer en oiseaux pour pouvoir voler. C'est par ce fait qu'ils justifient leur capacité à voir les sorciers même dans les villages éloignés et à pouvoir capturer le sorcier quand ceux-ci se transforment en un animal.

Lorsque nous achetâmes un jour une épée, on nous dit que nous devons la cacher. Elle avait appartenu à un zo, « qui pouvait voler nuitamment de ce village jusqu'à Saniquelle et revenir ». Saniquelle est un village situé à plusieurs jours de marche d'ici. Il fit cela, dit-on, pour capturer les sorciers. Nous devions donc la cacher, car tous les sorciers la connaissaient et voudraient la subtiliser.

Le Grand-chef Towé dont nous avons déjà parlé, était lui-même un zo. Nous avons déjà lu ailleurs dans cet ouvrage quelques-uns de ses merveilleux exploits. Il voyagea dans tout le pays, nous raconta-t-il, pour attraper les sorciers.

Dans la jeunesse de Towé, il y avait un autre zo, appelé Douanyi, qui vivait dans la région et qui était capable de beaucoup de choses extraordinaires comme par exemple accrocher l'eau du fleuve à un hameçon et l'emmener au village. Towé était vraiment embêté par cette concurrence, mais il dû lui laisser le champ libre.

Dans une de nos histoires, il y avait un zo qui était marié à une sorcière. Le zo voulait que son fils apprenne sa science,

mais la mère tua l'enfant de peur qu'il découvre un jour son activité de sorcière.

Si, dans un village beaucoup de personnes meurent et que le mal ne cesse pas, alors on se dit que le village est plein de sorciers. Le chef fait donc venir un zo afin qu'il traque les sorciers. Aussi, lorsqu'une personne importante tombe malade, on fait appel à un ou plusieurs zos pour voir si c'est un sorcier qui en est responsable et le dévoiler. Le zo touche le malade et cherche à savoir ainsi si c'est un dimé qui est à l'origine de sa maladie. La nuit, il envoie ensuite, dans le secret, son esprit à la recherche des sorciers. S'il découvre le coupable, alors celui-ci est porté devant le chef et sévèrement interrogé. S'il nie, il subit alors l'épreuve du poison (épreuve de vérité). Les Dan utilisent à cet effet l'écorce d'un arbre particulier, l'arbre Sass (*Erythrophleum guineense*), un arbre bien connu dans cette région d'Afrique. On gratte puis on presse l'intérieur de l'écorce dans de l'eau froide. L'accusé est assis sur un mortier retourné. On lui tend la coupe et il boit le poison. S'il vomit, c'est qu'il est innocent, mais s'il tombe, on lui coupe la tête, puis on le coupe en morceaux, le brûle ou on le mange pour rendre l'esprit de sorcellerie inoffensif. Aujourd'hui, on le laisse mourir du poison.

Un fils du Grand-chef Mongrou nous a dit un jour: « Si moi, par exemple, le fils du Grand-chef, je venais à mourir, mon père irait chercher un zo pour savoir qui m'a tué. Celui-ci donnera alors aux suspects cette boisson et si l'un d'eux meurt, alors on saura que c'est lui qui m'a ensorcelé. Mais si le fils d'un simple homme meurt, on ne fera pas cette épreuve du poison ».

Nous avons, pendant nos randonnées, vu partout des arbres-Sass dont l'écorce avait été enlevée. Les Dan ne nous ont pas caché qu'ils pratiquent aujourd'hui l'épreuve de poison avec l'arbre-Sass.

On pratiquait aussi l'épreuve de la plongée des mains dans de l'huile bouillante comme cela se faisait autrefois chez nous pour démasquer les sorciers.

Reste à savoir si cette épreuve démasque vraiment les criminels. Il est possible que le sentiment d'innocence ou de culpabilité déclenche ou paralyse en quelque sorte le réflexe de vomissement provoqué par la concoction de Sass.

Ce qui est curieux dans tout cela, c'est que les sorciers, à ce qu'on dit, avouent souvent avoir pratiqué la sorcellerie. Peut-être que cela se produit sous l'influence de la torture, ou peut-être que la révélation du zo impressionne tellement l'accusé qu'il se dit en lui-même qu'il doit être le coupable ou qu'il confond un rêve à la réalité. Cependant, très souvent, il arrive que les personnes se rebellent contre les accusations du zo; cela arrive en particulier lorsque plusieurs personnes sont accusées: elles forment alors, avec leurs familles, un large front contre lui. Dans ce cas-là, le zo peut menacer de tuer les coupables à la prochaine réunion des sorciers. Et là, les accusés répliquent en disant: « Eh bien, tue-nous! » Alors, le zo doit prouver qu'il avait raison. Si l'un des accusés meurt peu de temps après, alors son triomphe est grand; il s'empresse de dire à tout le monde qu'il a percé son double avec un couteau pendant la nuit, donc l'accusé se devait de mourir.

On dit que lorsque le zo blesse un sorcier la nuit, la personne en question se plaindra le matin au réveil de douleurs à l'endroit où il a été blessé la nuit par le zo. Cependant, il ne nous a jamais été dit que le zo lui-même annonce qu'il a tué ou blessé

un sorcier et que c'est seulement après cette annonce faite, que le sorcier serait mort.

Il arrive que, après la mort d'une personne, on se dit que cette personne était elle-même une sorcière et que c'est par une fétiche de la personne qu'elle voulait ensorceler qu'elle a trouvé la mort. Dans ce cas-là, on dissèque la personne et on cherche des anomalies anatomiques dans ses tripes qui indiquent une sorcellerie. Mme Donner a été témoin d'un tel fait chez les Dan. Les sorciers sont enterrés dans un endroit spécial. Le corps n'est pas enveloppé, comme d'habitude, dans des tissus, mais seulement dans des feuilles. Nous avons vu une fois une tombe sur laquelle il n'y avait pas les offrandes habituelles, à environ deux cents mètres du village, tandis que les autres tombes se trouvaient au bord du village. On nous a dit : « C'était une personne qui a pratiqué la sorcellerie. Nous l'avons enterrée ici afin qu'elle ne puisse pas continuer à ensorceler les villageois. » On plante alors une plante appelée Gbegbe sur la tombe afin d'éloigner l'esprit (l'esprit doit probablement rentrer dans la plante). Chez les Kran, on dit : « Les sorciers furent traînés dans tout le village avec une corde autour du cou ou les jambes après leur mort pour leur infliger à eux aussi de la souffrance ».

Il est quelque peu surprenant qu'aussi bien les exciseuses que les chasseurs de sorciers se nomment « zo ». Un Dan nous a dit que les deux noms « zo » n'avaient pas la même signification – les deux appellations se distinguent dans la prononciation. Cependant, il ne nous a pas été possible d'entendre cela et nos autres informateurs nous ont dit que c'était le même mot. Nous avons eu des difficultés à nous expliquer cela. Les Dan eux-mêmes ne peuvent pas se l'expliquer. Voilà ce qu'on nous a dit :

1. « Zo » est le nom donné au petit couteau qui sert à circoncire et c'est pour cela que l'exciseur s'appelle aussi zo. Dans un sens figuré, on nomme « zo » celui qui, dans une activité particulière, affiche une grande maîtrise – dans ce cas-là, zo prend le sens de « maître ».
2. Dans le bois sacré, on a besoin d'un chasseur de sorciers, car les sorciers cherchent, par leurs mauvaises influences, à nuire aux garçons et aux filles à ce stade crucial de leur développement. Les exciseurs zo interviennent alors également dans ce domaine, c'est un peu comme les enseignants qui disent la messe dans des villages reculés, sans pour autant être des curés.
3. En général, cependant, le zo chasseur de sorciers n'est pas en même temps un exciseur. Il est devenu chasseur de sorciers par vocation, ou en héritant des connaissances et des médecines de son père ou de sa mère. D'une certaine manière la connexion avec la chasse de sorciers des exciseurs a conduit au fait qu'on nomme aussi les chasseurs de sorciers « zo ».

D'autres personnes ayant un pouvoir magique peuvent réussir à lutter contre les sorciers, même si elles ne sont pas spécialisées comme les zo. On souligne sans cesse à quel point les sorciers craignent les jumeaux.

Tous les chasseurs de sorciers entrent dans la société secrète Mé, la soi-disante troisième société secrète des serpents, où ils acquièrent leur connaissance du métier – comme c'est le cas des débomés dans la société secrète Dé. Les principaux

moyens de défense contre les sorciers sont les trois fétiches : Todia, Segba et Yifa. Il n'y a guère de Dan qui ne possède pas l'un de ces trois fétiches. Actuellement (env. 1950), c'est Yifa qui est le plus en vogue. Yifa a relayé Segba et Segba a pris la place de Todia. Mais ces deux plus anciens fétiches (Segba et Todia) existent toujours.

Le fait qu'un fétiche ne soit plus en vogue est probablement dû au fait que les puissances maléfiques contre lesquelles il doit agir trouvent, avec le temps, un antidote et rendent ainsi le fétiche inefficace. C'est ce qui s'est passé pour Segba : Ceux qui possèdent Segba, ne doivent pas consommer de l'huile de palme blanche. Les sorciers l'ont compris, ils prennent maintenant, lors de leurs réunions, de l'huile de palme blanche et la mettent dans des pots autour d'eux, de telle sorte que le fétiche Segba ne puisse les atteindre. Ainsi, ils sont de nouveau en sécurité dans leurs mauvaises actions.

Nous rendîmes visite à un homme à Diapleu qui gère le Yifa. Chez lui, on peut acheter le fétiche Yifa. Dans la case, à droite de l'entrée, se trouvait un panier pour séparer les grains de riz de la bale. Là-dessus, il y avait une quinzaine de paquets ou petits sacs remplis de quelque chose posées sur une fourrure beige. Le détenteur du Yifa nous a dit que ce sont des sacs contenant le fétiche Yifa. Yifa n'est pas héréditaire. Si un propriétaire du Yifa venait à mourir, son Yifa retourne à lui (le détenteur du Yifa).

Yifa agit comme une personne. Si l'on met un fouet à côté de Yifa, alors il l'utilise pour chasser les sorciers ; si on met un bâton près de lui, il l'utilisera comme une flèche ; les chasseurs, eux, mettent leur fusil à côté de lui. Contrairement au fétiche Segba, le fétiche Yifa ne doit pas se trouver à l'intérieur, mais à l'extérieur de la case sous l'auvent. Les femmes ne peuvent pas avoir le Yifa. Mais la femme du détenteur honore une fois le Yifa. À chaque repas, le détenteur du Yifa lui donne quelque chose à manger et de temps en temps, tous les détenteurs du Yifa font un sacrifice en l'honneur de ce fétiche.

Yifa traque les sorciers, et quand il perçoit un sorcier qui s'apprête à faire du mal à son prochain, il rend cette personne malade. L'on donnera aux sorciers les médicaments habituels. Si ces médicaments ne les soulagent pas, alors on se dit que ces personnes ont jeté un sort à leurs semblables et le fétiche Yifa les a punies en les rendant malades. On fait alors appel au détenteur du Yifa qui vient avec son fétiche. Il le pose à côté de lui. Il lance des cauris et des moitiés de noix de cola pour demander au Yifa si c'est lui qui a rendu tel ou tel malade. Si le Yifa répond par l'affirmative, alors la personne doit d'abord avouer avant que le Yifa ne le désenvoûte. Les aveux qui peuvent paraître absurde se laissent peut-être expliquer ainsi que le malade se souvient des mauvaises pensées et injures qu'il a proférées contre son prochain et dont il attribue un effet nuisible.

« Le sorcier doit se confesser et il perd par conséquent le respect qu'on lui accordait. C'est ce que veut le Yifa », dit le détenteur du Yifa. « Nous voulons tous vivre longtemps. Si quelqu'un essaie de nuire à la vie de son prochain, alors Yifa le rend malade. S'il n'avoue pas, alors il doit mourir. « Bien sûr, » ajouta-t-il pensivement, « souvent la victime du sorcier meurt avant que Yifa ne le dévoile. »

Dans le village Buyaleu un jeune homme est tombé malade pendant que nous y étions. On l'a assisté toute la nuit durant. Nous l'avons trouvé dans un état apathique le lendemain,

il pouvait à peine parler. On fit venir le Yifa pour savoir si l'homme a pratiqué la sorcellerie et que, pour cela, le Yifa lui a renvoyé le sort. Le fétiche Yifa se trouve dans une corne. On jette les deux moitiés d'une noix de cola huit à dix fois devant le Yifa. Elles tombent souvent du même côté. Le Yifa dévoile ainsi qu'il a « attrapé » cet homme, mais jusqu'à présent, ce dernier n'a pas avoué quel type de sorcellerie il a pratiqué.

Quelque chose d'étrange nous fut dévoilée chez le détenteur du Yifa dont nous avons parlé et qui vit à Diapleu. « Avant, j'étais le maître de la société du serpent » dit-il. « Mais quand on me confia la tâche de surveiller les femmes et les enfants du village, j'ai renoncé à ce poste et désignai le jeune homme comme successeur, qui t'a initié à la société des serpents car je dois concentrer toute mon énergie sur Yifa ».

Surpris, nous avons demandé de savoir ce que Yifa avait à voir dans la protection des femmes et des enfants. Nous avons appris que les femmes souvent et les enfants presque toujours, de nuit se transforment en sorciers sans le savoir. « En général, les femmes ont beaucoup plus de pouvoirs magiques (ndi) que les hommes. Il ne faut pas plaisanter avec les femmes. Presque chaque femme a le ndi. » « Même les enfants ont beaucoup de ndi. La nuit, pendant qu'ils sont couchés dans la case, ils se transforment en sorciers et sortent pour jouer. Ils ne font aucun mal, ils ne font que jouer, mais il se peut qu'un sorcier adulte les conduise à un mauvais endroit. Il peut alors arriver qu'un zo les voie avec les sorciers et les accuse de sorcellerie. C'est pour cette raison que le Yifa doit veiller sur eux ». Un autre ajouta : « Yifa s'attaque à tout ce qui est sorcellerie et frappe également les femmes et les enfants, qui, sans le savoir, sortent la nuit et agissent comme des sorciers. Yifa les rend malades. Mais, le détenteur du Yifa qui les connaît et sait qu'ils sont innocents, demande au Yifa de retirer la maladie de leurs corps. »

Une autre fois, on nous a dit : « Les enfants se transforment en rats et mangent le riz dans les champs. Pour savoir qui a fait cela, tous les enfants sont soumis à un test d'innocence. On leur pose un fer brûlant sur le bras ou sur la jambe ou ils doivent plonger leurs mains dans de l'eau bouillante pour retirer un caillou. »

Une autre raison qui explique ces pratiques de défense contre la sorcellerie nous a été donnée, se révèle édifiante : « Avant, beaucoup de gens mouraient d'empoisonnement. Depuis que nous avons Todia, Segba et Yifa, les choses se sont améliorées. Les sorciers se réunissent dans un lieu secret et échangent leurs recettes de poison. » Peut-être que les personnes qui envisagent d'empoisonner leurs prochains ont peur d'être démasquées par le Yifa.

À Belewaleu, village de la tribu voisine des Kran, un chanteur accompagné d'un chœur composé de deux hommes et deux femmes nous ont chanté un chant du culte de Yifa dont le texte est le suivant :

*« Se montrer est mauvais pour les vieux
Mais les jeunes peuvent le faire sans soucis.
Comme c'est bien d'être jeune !
Certes, on doit pas mal se tourmenter
pour arriver à quelque chose dans la vie et qu'on se fasse une
renommée dans le pays.
Oh, chère mère, sais-tu de quoi est fait le Yifa ?
oh, je me suis tant tourmenté (à posséder le Yifa).
Yifa m'est si cher.*

*On peut tromper un petit enfant
mais jamais un adulte ».*

(Une allusion faite à la faculté de Yifa à démasquer les menteurs)

À notre connaissance, les sorciers sont, parmi les personnes ayant des pouvoirs exceptionnels, les seules qui sont jugées négativement par leurs semblables. Les débomés, les zos aident leurs semblables, les sorciers, par contre, sont mauvais, ce sont des criminels.

Le sorcier sait bien que son double hante les environs et commet des méfaits ; il l'envoie lui-même faire ces actes méprisables. Un homme de la tribu des Vaï nous a dit : « Chacun a son zou (esprit). Il revient à la personne de voir si elle veut le développer pour faire quelque chose de bon, comme les zou, ou quelque chose de mauvais, comme les dimé (sorciers). »

Au début de notre séjour, un Dan nous a fait la différence entre un débomé et un dimé en ces termes : « Un débomé agit pour le bien de tous, un dimé pour ses propres intérêts ».

La similitude avec ce que nous-mêmes en Europe appelons sorciers est grande. Nos sorciers aussi infestent nuitamment un lieu ; ils se retrouvent aussi en assemblée de sorciers. Ils sont aussi recherchés par les chasseurs de sorciers. Ils font aussi souvent, à ce qu'on dit, des aveux sans contrainte. Eux aussi sont soumis aux épreuves de vérité où il existe la même épreuve de l'huile bouillante. Eux aussi sont alors brûlés. Il y avait et il y a aussi chez nous des chasseurs de sorciers et chez nous aussi le sorcier blessé nuitamment montre le lendemain dans sa forme humaine cette blessure. Ce qui semble différent est le fait que les Dan acceptent la double nature du sorcier. Celui-ci dort en paix chez lui tandis que son double se promène.

Le chasseur et les sorciers

Le narrateur est Geu Mongrou de Kampleu, à qui un homme nommé Touo a rapporté cette histoire.

Il y avait dans le village Douopleu dans le clan Kampleu un chasseur nommé Guétoblé et sa femme Quianda. Ils ont eu deux enfants, un fils Gui et une fille Zé. Ce chasseur était méchant. S'il allait à la chasse avec une personne et qu'ils tuèrent ensemble un animal, il ne donna rien à cette personne. Les villageois le trouvèrent trop méchant et le chassèrent du village : « Tu es trop égoïste, construis toi-même un village ! ».

Alors le chasseur et sa famille allèrent s'installer dans la brousse. Ils y construisirent une case et ils érigèrent une forte palissade tout autour. Là-bas, il tua beaucoup, beaucoup d'animaux.

Un jour, les hommes de Douopleu, son ancien village, ne trouvaient pas de gibier pour faire la cuisine. Ils allèrent voir le chasseur et lui demandèrent du gibier. Celui-ci répondit : « Non, je ne vous donne rien, vous m'avez chassé de votre village ! » Alors, ils décidèrent de le tuer.

Un jour, le chasseur alla chasser très loin de chez lui – la distance était semblable à celle qui existe entre notre village et Saniquelle. Pendant la nuit, les sorciers vinrent dans sa case pour le tuer. Mais, il n'était pas là, et Quianda, sa femme, dormait lorsque les sorciers apparurent. Le capitaine des sorciers s'appela Zé. Elle était originaire de Zoutro et s'était rendue au marché à Kampleu. Zé avait un chien qu'elle envoya en éclaireur dans la case pour voir si le chasseur s'y trouvait. Le chien alla et revint dire à la sorcière que le chasseur n'était pas là et qu'il n'y

avait que sa femme et ses enfants dans la case. Le capitaine des sorciers dit alors : « Retournons d'où nous venons et attendons que l'homme revienne. »

Au même moment, les mains du chasseur ont commencé à trembler tellement qu'il ne pouvait plus tenir son fusil. Il se coucha et s'endormit. Il alla ensuite consulter un débomé pour lui demander ce que cela signifiait. Le débomé lui dit : « Rentre à la maison, sinon les sorciers vont tuer ta femme ce soir. »

Le chasseur rentra chez lui et sa femme lui dit que les sorciers étaient passés par là. Alors, il prit un arc et une flèche, de la poudre et des balles pour son fusil et fit un piège dans la clôture. Sa femme prépara un bon repas. Puis ils s'assirent tous dans la case, mais laissèrent la porte ouverte.

Au petit matin, alors qu'il faisait encore sombre, les sorciers revinrent. Le capitaine était sur un cheval. Elle s'arrêta près de la clôture et mit pied-à-terre. Mais quand elle voulut franchir l'entrée de la palissade, elle tomba dans le piège. Elle cria, mais ses compagnons pensaient qu'elle chantait et personne ne se soucia d'elle. Ils allèrent rapidement dans la maison pour tuer l'homme et la femme. Quand ils rentrèrent, le chasseur tira sur eux et tua beaucoup d'entre eux, mais beaucoup d'autres réussirent à s'enfuir. Le guide, quant à elle, se trouvait dans le piège jusqu'à l'aube. Son corps physique était cependant resté à la maison. Ce corps prépara du riz, l'apporta au chasseur et le supplia de libérer son esprit qui se trouvait dans le piège. Mais le chasseur dit : « Non, je ne peux pas le libérer ! » Alors, le corps retourna à la maison.

Le chasseur alla trouver la sorcière prise au piège, sorti un petit couteau et lui coupa tous ses cheveux. Puis, il prit de l'eau bouillante, qui avait servi à cuire du manioc, et le versa sur la tête de la femme. La femme mourut sur le coup. Et au même moment, son corps qui se trouvait au village, s'éteignit. Depuis lors, aucun autre sorcier n'est venu troubler le chasseur.

Noa, le chasseur de sorciers

Le narrateur est un homme de Gappleu et doit avoir entre 45 et 50 ans, il a l'air drôle. Il raconte l'histoire en souriant, il est lui-même conscient du fait que son histoire est intéressante.

Je veux vous dire ce qui s'est passé ici et que j'ai vu de mes propres yeux. Noa, le père de Boya, avait l'habitude de chasser les sorciers à Blimipleu. Il était lui-même de Bloleu, du clan Yau. Noa alla à Blimipleu parce qu'il y avait beaucoup de sorciers là-bas. Ces sorciers allèrent partout pour pratiquer leur sorcellerie. Ils sont même allés le faire à Kampleu.

Je connaissais Noa – j'avais environ huit ans à l'époque. Noa était un homme grand et mince, de teint clair. Il pouvait lécher son arête du nez avec sa langue, oui, il était même capable de lécher son coude avec sa langue. Il était un forgeron et pouvait même fabriquer des fusils. Il était un zo.

Les sorciers se rassemblent la nuit à un certain moment afin de choisir leur proie. Lorsque Noa en démasquait de plus en plus (c'est-à-dire, il dénonçait au chef, ceux qu'il avait vu prendre part à la réunion nocturne des sorciers) les hommes de Blimipleu disaient : « Tu mens, tu veux juste remplir tes poches avec des men-songes ».

Noa dit alors : « Bon ! La prochaine fois que j'attraperai un sorcier, il devra m'apporter l'ovule d'une chèvre sinon je le tuerai. » Et quand il attrapa un sorcier, il demanda l'ovule de chèvre, et comme le sorcier ne pouvait pas le lui donner, il le tua, la nuit, à l'endroit où les sorciers se réunissent pour faire du mal.

Le sorcier mourut sans cause apparente parce que Noa avait tué son esprit la nuit à l'endroit où les sorciers se réunissent. Alors les hommes de Blimipleu dirent : « Il n'avait donc pas menti. Nous lui demanderons de ne pas tuer les sorciers qu'il attrape. » Et ils prirent deux chèvres et 10 vêtements, les lui offrirent et lui demandèrent de ne pas tuer les sorciers qu'il attraperait la prochaine fois. Noa se garda donc de tuer les sorciers. Depuis lors, il retira que les vêtements des sorciers et les laissa ainsi nus, afin que dans le village, les gens sachent que ce sont des sorciers.

Un jour, les sorciers se rendirent à Bloleu, le village natal de Noa, mirent du poison dans sa nourriture. C'est ainsi que mourut Noa.

Comment Kauie attrapa les sorciers

Histoire racontée à Gappleu.

Il fut un temps où un homme nommé Kauie vivait ici. Il était un zo. Il tuait les sorciers. Oui, il pouvait le faire de plusieurs façons. Il avait un filet qu'il posa sur la route pour capturer les sorciers et une corde qu'il tendait sur sa porte pour capturer les sorciers qui voulaient entrer dans sa case. Certains des sorciers lui faisaient des dons afin qu'il les épargne. Ceux qui ne lui donnaient rien, ceux-là, il les tuait. Lorsque les sorciers décidèrent de tenir leur réunion dans un lieu secret où Kauie ne pourrait pas les trouver, il faisait une recherche souterraine et les démasquait toujours. Quand ils prenaient la fuite par les airs, Kauie les poursuivait, les tuait dans les airs et revint chez lui à Gappleu. Il tua beaucoup de sorciers et il disait à tout le monde : « Si vous voyez des sorciers, appelez-moi en disant : « Kauie, viens à notre secours ! » Alors, je viendrai sur-le-champ et je tuerai les sorciers pour vous. »

Je sais beaucoup de choses concernant Kauie. Il a vécu à l'époque du Grand-chef Ka (il y a de cela 20 à 50 ans).

Une vieille femme possédant un pouvoir mystique l'emporte sur une sorcière.

Le narrateur est Geu Mongrou, le jeune homme d'environ seize ans originaire de Kampleu, possédant en tant que ju-meu un pouvoir mystique.

Entre les villages Kampleu et Doleu, il y avait quelque chose sur la route qui faisait peur aux gens. Un jour, un homme du nom de Tapé de Doleu se rendit à Kampleu, car il y avait une petite cérémonie là-bas. C'était la pleine lune. Lorsque Tapé décida de rentrer à Doleu, tous les habitants de Kampleu étaient déjà allés se coucher. Soudain, il entendit quelqu'un marcher derrière lui, mais ne pouvait rien voir. Il se cacha dans la brousse. C'étaient les deux entités qui effrayaient la population. Ils coururent vers Tapé, mais passèrent devant lui, ne le voyant pas. Alors ils rebroussèrent chemin et s'arrêtèrent exactement à l'endroit où Tape s'était caché. Ils portaient des costumes faits de plusieurs feuilles. Tapé avait un grand couteau. Il l'utilisa pour percer l'oreille de l'une des deux sorcières. La sorcière s'enfuit et Tape rentra à Doleu. Mais la sorcière était également de Doleu. Le lendemain matin, elle dit : « Aïe, mon oreille me fait mal ! » Mais elle recouvra aussitôt la santé et se remit à faire peur aux hommes. Quand elle entendit que deux vieilles femmes allaient au marché, elle se mit sur leur chemin pour les effrayer.

Mais l'une des deux vieilles avait elle-même un pouvoir magique. Celle-ci vit deux entités assises sur un arbre, semblables aux échassiers. Elle dit à l'autre vieille : « Regarde, là-haut, sur l'arbre ! » Mais cette dernière ne pouvait rien voir.

Puis la vieille femme commença à se battre avec une des sorcières sur l'arbre. L'autre sorcière est restée tranquillement assise là-haut, afin d'économiser ses forces et de pouvoir tuer la vieille femme lorsque son amie serait fatiguée de se battre. Mais la vieille femme roua violemment la sorcière de coups avec son habit. Lorsque l'autre sorcière vit cela, elle prit la fuite. L'autre vieille femme, cependant, avait fait demi-tour pour aller chercher du secours. Les gens de Doleu vinrent avec des lances, des machettes et des fusils sur le lieu de bataille, mais ne virent pas la sorcière. « Alors rentrons ! », se dirent-ils.

Mais la brave vieille dame dit : « Je refuse, je vais faire mes achats à Kampleu. » Et elle alla à Kampleu, acheta ce qu'il lui fallait, retourna à Doleu et rien ne se passa.

Tout le monde a peur de cette vieille femme, même le Grand-chef Mongrou et moi, parce qu'elle a plus de pouvoirs mystiques que moi. Elle peut aussi guérir les malades. Les deux sorcières de Doleu moururent tout juste après cet incident. Et depuis lors, il n'y a plus rien qui effraie les hommes sur le chemin.

LES HOMMES ET LES ANIMAUX

Enfin le zou peut, même quand la personne vit encore, s'incarner dans un animal. Là encore, la personne concernée peut être simultanément au village et être vu ailleurs par tout le monde. La forme animale peut être un moyen simple pour atteindre un but précis. On dit que certains chasseurs, peuvent se projeter dans les léopards, serpents, aigles, éléphants, afin de mieux chasser leur proie de cette manière. « Ils ne le disent à personne et on ne peut pas leur demander cela directement. On ne peut que supposer que c'est ainsi. Car, qu'est-ce qui explique le fait qu'ils aient toujours assez de gibiers ? Il doit y avoir de la magie ! »

Le cas des gens qui sont unis à un animal précis de la forêt est tout à fait différent. Il arrive que lors d'une chasse, une antilope soit tuée et peu de temps après, un mourant déclare qu'il était l'antilope et doit donc mourir maintenant, puisque cet animal était son double.

En ce sens, les membres des sociétés secrètes des animaux peuvent se changer en animaux (cf. chapitre « alliances »). Des indications à ce sujet peuvent être trouvées, entre autres, à travers les spectacles des chasseurs d'éléphants dans le village Diapleu.

Il y a aussi des relations particulières entre l'homme et l'animal où un animal particulier peut rendre un homme riche. On appelle un tel animal Boualé. « Cet animal est derrière l'homme. » Seulement un animal significatif peut faire cela, par exemple, un buffle nain. Le serpent géant Mawa est très actif dans ce domaine. Mais il exige des sacrifices énormes, par exemple, tuer sa propre mère.

Les Dan croient en l'oracle animal. Si lors d'une querelle entre deux personnes, on n'arrive pas à décider laquelle a raison, alors le débomé donne un chien à chacune d'elles. Au signal, elles laissent ces chiens courir, et la personne dont le chien traque en premier un animal sauvage, c'est cette personne-là qui a raison. Les Dan considèrent ce résultat non pas comme un fait arbitraire, non, l'oracle des chiens dévoile la vérité.

Les Dan ont une attitude particulière envers l'animal : il y a comme une sorte de fraternité entre eux et l'animal. Ils ne voient pas comme nous voyons « l'animal dans l'homme », mais

ils voient plutôt l'humain dans l'animal. Beaucoup de contes sur les animaux en apportent la preuve. Une fois, nous avons vu un pangolin, qui s'est enroulé pour se protéger. Nos porteurs nous firent savoir « qu'il avait honte devant nous ». Lorsqu'un chien se fraye un passage dans la brousse pour se rendre dans un autre village, les Dan disent que « le chien y va pour rendre visite à son ami », tout comme le font les hommes. Les chèvres et les moutons ne prennent jamais le même chemin pour aller paître. « Ils le décident entre eux : Nous allons aujourd'hui par ici, vous allez par là. »

Une fois, lorsque nous marchions, nous entendîmes des sifflements provenant de la brousse près du sentier : différentes mélodies courtes, qui nous étaient inconnues des oiseaux européens. « Ce sont deux petits oiseaux », nous a dit notre assistant, « entends-tu ce qu'ils se disent ? » Nous écoutions : « L'un chante « Ta mère est morte, mais ton père a tué un éléphant ». Alors, l'autre commença à chanter une longue mélodie triste, un lamento pour sa mère. Puis soudain, il continue sur une note joyeuse : « Mais je suis heureux que mon père ait abattu un éléphant. Merci, merci, pour la bonne nouvelle ! » On peut provoquer le chant de cet oiseau en sifflant la première mélodie, celle de la mort de la mère. Nous l'avons souvent fait au hasard quand nous étions en route. Comme cet oiseau n'est pas rare du tout, nous avons souvent eu une réponse. C'est un petit oiseau tellement coloré que les Dan disent : « Il a une plume de chaque oiseau de la forêt – tous les autres oiseaux sont en lui. »

Malgré leur contact étroit avec le monde animal, les Dan ont quelques idées étranges au sujet des caractéristiques des animaux. Un exemple : « Quand le caméléon mange un serpent, il l'avale par la bouche et le squelette ressort en même temps de derrière. Si l'on souffle sur un caméléon, il mord et on en meurt rapidement. » Donc, personne ne touche à un caméléon, car on croit que sa morsure est mortelle comme celle du serpent. Les Dan croient également que le serpent n'aurait pas seulement des crocs venimeux, mais que sa queue, comme celle du scorpion, peut occasionner des piqûres venimeuses. C'est pour cette raison qu'ils coupent toujours les queues des serpents qu'ils attrapent. Des porc-épics, ils prétendent qu'ils sont capables de lancer leurs épines comme des flèches.

LES LUTINS

Des genres de lutins font également partis des personnifications des pouvoirs surnaturels qui font du tort et peur aux hommes. Ils ne sont pas aussi dangereux que les sorciers et les esprits des morts, et ne sont pas aussi présents dans l'esprit des Dan. Nous avons eu beaucoup de conversations avec les Dan avant que nous entendions parler de ces lutins. La variante nommée le plus souvent sont les Boukoumé. Ils sont un peu comme des semi-hommes, avec un seul œil, une jambe, etc. Il y a aussi une variante nommée Geugou, qui est probablement un autre nom donné aux mêmes lutins dans une autre région Dan : un pied, un bras, un œil et la hanche mince comme du raphia. Le pied est sur la tête. Ils ont une énorme bouche, une petite tête et une poitrine énorme. Les Geugous vivent dans la forêt. Seul un grand zo peut les voir à tout moment. Le zo voit avec une acuité particulière, « comme un chien, qui peut également voir des esprits et des lutins – cela se perçoit quand on traverse la forêt la nuit en compagnie d'un chien. » Sinon, les Geugou ne sont

visibles que lorsqu'une personne meurt. Ça porte malheur à un homme ordinaire de voir un Geugou.

Les *Blini*, eux, sont des êtres de petites tailles qui vivent en brousse (bli = brousse). Ce sont des êtres très dangereux, malgré leur petitesse. « Un Blini peut tuer deux ou trois personnes à la fois. Si un homme (un chasseur par exemple) est épuisé et qu'il se repose au bord de la route, parfois les Blini viennent et le battent. » « Ou, ils font en sorte que le fusil de ce chasseur ne puisse plus fonctionner ». On voit bien que les Blini sont blâmés de toutes sortes de mésaventures. D'autres lutins sont les Ranbomé, Rankié, Ransié, dont la vue apporte également malheur.

Des lutins d'une toute autre sorte sont les sung et giba sung. « Tout le monde a un sung, qui peut être bon ou mauvais. Mais il ne se révèle qu'à tel ou tel homme pour le rendre riche. » « Un tel homme-sung peut réparer des objets brisés avec de la magie ». « Un tel homme-sung vit à Kepleu, village situé à une heure de marche de Béapleu près du clan Zoleu. Celui-ci peut fendre son ventre et étaler devant lui ses entrailles. Quand on lui donne un petit cadeau, il passe la main sur son ventre et est guéri. Il peut aussi se percer le corps avec une épée et pondre un œuf. »

La « Mami Wata » (mammy water), est une *sirène des eaux* avec une fonction similaire. Elle vit ici et là, dans les grands fleuves. On peut la comparer à ce que nous, Allemands, appelons Loreley et à d'autres sirènes des eaux. On pourrait même croire qu'il existe un lien entre elles. « La Mami Wata a les cheveux longs et on peut parfois la voir assise sur la rive en train de peigner ses cheveux. Si on l'effraie, alors elle s'éclipse dans l'eau et laisse le peigne sur la rive. On doit alors ramasser ce peigne et l'emporter avec soi au village. Dès lors, la Mami Wata viendra nuitamment dans le village pour réclamer son peigne ; si c'est un homme, elle s'unira avec lui et le rendra riche. Celui qui s'unit de cette manière à la Mami Wata ne peut avoir aucune autre femme. »

Plusieurs fois, nous avons vu la *sirène des eaux* peinte sur les murs des cases des personnes qui l'avaient vue. Elle a un corps de serpent et une tête humaine avec des cheveux ébouriffés. L'une des femmes du chef de Zodrrou au pays Kran rêva de la Mami Wata « pour lui (le chef) » et le fit devenir riche par ce fait. C'est pourquoi, tout au long de sa vie, il avait gâté cette femme de cadeaux précieux. Parmi ces cadeaux, il y avait une paire de sandales en cuivre jaune qu'elle avait l'habitude de porter lors des fêtes. Elle nous les a vendus. Le chef, lui, ne vit plus.

Les lutins et autres créatures connexes sont beaucoup plus puissants que les hommes et ne sont généralement pas animés par de bonnes intentions envers les hommes. Ils ne veulent pas être vus, en tout cas pas par n'importe qui. Les Dan ont quelques forêts sacrées, c'est-à-dire, des endroits dans la brousse où on ne doit pas chasser ou faire des plantations, « parce que nos ancêtres y sont enterrés », ou « parce qu'un lutin y a élu domicile ».

LE FÉTICHE SOUS LE ROCHER

Un homme nommé Giqua Siousou originaire du village Keleu avait une grande médecine. Il pouvait tuer des personnes sans que l'on ne voie du feu sortir de son fusil. L'entité qui aidait Siousou à faire ainsi, vivait dans le fleuve, sous un gros rocher. C'est pourquoi il disait : « Si quelqu'un veut me tuer, il ne réus-

sira pas, car qui est capable de lever tous les rochers du fleuve pour savoir où est cachée mon aide ? »

Cependant, tous les sorciers de tout le pays complotèrent pour le tuer. Siousou était déjà vieux. C'était la saison sèche et les rochers dans la rivière étaient tous exposés au soleil. Les sorciers vinrent nuitamment et déplacèrent tous les rochers jusqu'au dernier qui était très lourd. Ils se mirent alors tous ensemble pour le renverser. Ils entendirent alors quelque chose crier. C'était l'entité ; ils le capturèrent. La créature magique se plaignait et les suppliait de l'épargner, mais c'était en vain : vers le lever du jour, ils l'ont tué. Cette nuit-là, Siousou dit aux siens : « Vers le lever du jour, je vais mourir. » Et quand ils se sont réveillés le matin, il était mort. À cet endroit du fleuve, on peut voir à ce jour le rocher dans l'eau, il ressemble à un homme qui lève les mains au ciel.

DIEU

Autant plusieurs tribus d'Afrique de l'Ouest ont l'idée d'un être divin, autant les Dan connaissent un dieu suprême du nom d'*Abi*. Certaines de nos histoires parlent de lui. *Abi* a créé les corps célestes, comme la nuit, le jour et l'arc-en-ciel. Il apporte de nouvelles coutumes aux villageois, par exemple, on ne doit plus échanger les femmes contre du gibier, mais plutôt les acheter avec de l'argent et des biens. Dans une histoire, il montre, tel un père, le bon chemin aux hommes en leur expliquant qu'il n'est pas bien de manger les personnes âgées. Dans d'autres récits, c'est *Abi*, qui impute un dur destin, une maladie, à un homme.

Abi est présenté tout à fait comme un humain, un peu comme un Grand-chef. Il est même soumis aux tabous terrestres. Un chancelier, du nom de Sra, l'assiste. *Abi* est donc le créateur du monde, et il peut être le porteur de la culture, le jeteur de sort et – bien que très rarement – un moralisateur. Contrairement au Dieu chrétien, il ne recueille pas les âmes des morts et ne punit pas les transgressions morales des hommes.

Le rapport des Dan au dieu *Abi* est plutôt lâche. Je dirais même : *Abi* n'est en rien utile aux Dan. En tant que Grand-chef, en général, il ne se soucie pas des hommes, et les Dan ne cherchent pas à le pousser à le faire à travers des sacrifices ou des prières. Toute la confiance que le chrétien place dans son Dieu afin qu'il l'assiste dans sa vie personnelle, le Dan la place dans ses fétiches et médecines. Certains Dan croient même qu'*Abi* est le chancelier du Sra et non l'inverse. En un mot, *Abi* se soucie peu des Dan et les Dan n'ont pas besoin d'*Abi*.

Néanmoins, *Abi* semble être ancrée très profondément dans la pensée des Dan.

CORPS CÉLESTES

Nous étions étonnés que les Dan se préoccupent très peu des corps célestes.

Nous demandions sans cesse en vain qu'au lieu de nous raconter des éternelles histoires de guerre que l'on nous parle du soleil, de la lune, des étoiles, de l'arc en ciel ou du tonnerre et de la foudre. Quand nous demandons aux vieillards s'ils ont des histoires sur les corps célestes, ils nous répondent toujours qu'ils n'en avaient aucune. Finalement, quelques-unes nous ont été tout de même rapportées.

« Nous ne savons pas à quoi ressemble la terre. Le ciel prend fin tout autour de la terre dans la mer. Le soir, le soleil tombe

dedans. Les zos et les débomés (selon d'autres, le dieu *Abi*) ont mis les corps célestes dans le ciel. Nous ne savons pas vraiment ce que sont le soleil et la lune et s'ils sont de sexes différents. Nous croyons que le soleil est probablement de sexe masculin, car il peut faire un travail difficile, comme par exemple sécher rapidement le linge, alors que la lune ne fait rien de semblable. Elle est donc probablement de sexe féminin. Vraiment personne ne peut affirmer cela avec certitude. Cela crée même la polémique parfois. »

Lorsque le 2 avril 1950, nous assistions à une très impressionnante éclipse lunaire, les Mandingue se mirent à battre leurs tambours « pour restaurer la lune » tandis que les Dan eux-mêmes ne firent rien, mais suivaient l'événement avec enthousiasme. S'il y a une éclipse solaire, alors on sait qu'un homme important du pays est en train de mourir en ce moment même. Tant que « le contour de l'éclipse est de couleur bleue », on attend toujours la nouvelle et on ne danse pas. On ne danse que lorsque « le contour devient rouge ». Aussi, lors de l'éclipse lunaire susmentionnée, les Dan étaient d'avis « que quelque chose se passera », « qu'un grand homme va mourir ».

Si des halos apparaissent autour du soleil, alors on dit que « le soleil a construit une cuisine autour de lui ». On offre alors un grand sacrifice et on danse toute la journée jusqu'à ce que les halos disparaissent. Si cela se passe avec la lune, alors on dit qu'« un chat a attrapé la lune ». Il paraît, en effet, qu'un chat ne regarde jamais dans la direction de la lune. Les sages du village se concertent pour savoir si c'est le cas. S'ils confirment cela, alors on danse dans tout le village pour faire plaisir à la lune. Il n'existe pas de chants spéciaux à cet effet.

Quand une étoile filante tombe, alors on dit que « l'étoile court pour aller dormir ». Là où l'étoile filante tombe, de l'igname sauvage pousse. C'est pourquoi on ne doit pas mentionner le nom d'une étoile, lorsque l'on cherche de l'igname sauvage, « sinon l'igname pourrit ».

La foudre est une hache qui tombe du ciel avec du feu. « En effet, nous trouvons parfois des haches ». Il s'agit d'objet en pierre cunéiforme ne mesurant que 5 à 6 cm de long du genre de notre hachette de l'âge néolithique. « Le tonnerre est le battement de tambour dans le ciel dont on ne sait qui en est à l'origine ».

C'est la grenouille Dau qui vit dans les termitières, qui est à l'origine de l'arc-en-ciel. En temps de pluie, il sort parfois de la termitière, ouvre sa gueule et fait ainsi l'arc-en-ciel. L'homme qui mange cette grenouille, meurt sur-le-champ.

LES SOCIÉTÉS SECRÈTES

Une société secrète est une association de personnes qui se rassemblent autour d'une ou plusieurs médecines particulières parce qu'elles croient que cela leur donne des propriétés particulières ou d'autres avantages vis-à-vis de leurs semblables. Il est rare de rencontrer un Dan adulte, qui n'est pas membre d'une ou de plusieurs sociétés secrètes.

Nous avons trouvé plusieurs sociétés secrètes chez les Dan du Libéria et chez leurs voisins Dan les plus proches qui vivent en Côte d'Ivoire, à l'est de la rivière Cess, en plein essor. Plus tard, nous avons effectué un long voyage dans la région adjacente à l'Est en Côte d'Ivoire chez les Dan du Nord, et aussi chez les Kran et We, les Wan et les Gouro pour enquêter sur les sociétés secrètes; mais, nous avons dû nous rendre compte que les sociétés secrètes n'existent plus là-bas à proprement parler. Seulement de temps en temps, on nous rapportait des histoires des anciens temps où « il a existé de telles choses ».

Nous avons été admis dans quatre sociétés secrètes des Dan et dans une société secrète des Kran. Mais il y a dans cette région de la rivière Cess seize sociétés secrètes majeures (en 1950).

Un tiers des sociétés secrètes transmettent un savoir-faire artisanal particulier :

1. La société secrète Zouo (la société secrète des chasseurs)
2. La société secrète Doakli (la société secrète des bûcherons)
3. La Société secrète Bo ou des potamochères (société secrète des paysans-agriculteurs)
4. La Société secrète du buffle (celle de ceux qui travaillent de façon très dure)
5. La société secrète des éléphants (société secrète des défricheurs)

Quatre sociétés secrètes procurent ou promeuvent des pouvoirs surnaturels :

6. La société secrète Dé (société secrète des débomés conseillers)
7. La société secrète du coq de bruyère dont les membres peuvent tomber en transe comme les débomés pour prophétiser dans cet état



Pl. 65 L'entrée d'un lieu de rencontre d'une alliance secrète fermée par un rideau de raphia. (Janvier 1950)



Pl. 66 Des femmes de « l'alliance du couteau » dansant à leur lieu de réunion. (Mars 1950)

8. La société secrète Mé ou troisième société secrète des serpents (société secrète des zos, chasseurs de sorciers)
9. La société secrète Glasi à Tapita, dont les membres se transforment en animaux

Les sociétés secrètes des femmes sont les suivantes :

10. La société secrète Togba
 11. La société secrète du Né ou société secrète du rasoir
- Autres sociétés secrètes :
12. La première société secrète de serpent qui transmet la connaissance des remèdes médicaux
 13. La Société secrète Gbon est également une association de médecins
 14. La seconde société secrète nommée « Société des serpents » est une association d'acrobates
 15. La société secrète Géa ou scorpion cultive la musique avec des instruments de musique tenus secrets
 16. La deuxième société secrète des éléphants pour les grands du pays
 17. La société secrète Gbeifi pour les voleurs.

Ce qui est essentiel pour une société secrète, ce sont ses propres médecines qui procurent aux membres des pouvoirs particuliers. Ces médecines exigent en échange de leur effet des sacrifices et le respect de certaines interdictions.

Si une personne veut mettre en place une association de personnes appartenant à une société secrète précise dans son village, alors il doit approcher la société secrète en question pour obtenir d'elle la connaissance des médecines. Celui qui a acquis le fétiche, devient et reste le « propriétaire » de l'association et lègue en héritage cette qualité à ses descendants. Mais toute nouvelle association reste toujours sous la tutelle du groupe qui l'a vu naître. Avant l'admission d'un nouveau membre important, on demande la permission au fondateur de l'alliance, comme cela s'est passé dans mon cas, lorsque je fis mon entrée dans la société secrète Dé. Le chef de l'ensemble des alliances est celui qui est à l'origine de la création de cette



Pl. 67 Médecine de « serpents danseurs (jongleurs d'enfants) ». Seuls les chefs les plus hauts de l'association secrète savent comment assembler cette médecine qui donne du courage aux acrobates et préserve les petites danseuses des chutes. (Nyor Diaple, 1955)

alliance. Sinon, la cohésion entre les différents groupes d'une société secrète est faible. Ils se rencontrent très peu et il n'y a pas de redevances à donner à un quartier général.

La médecine de la société secrète peut conférer à l'individu d'autres pouvoirs que celui pour lequel l'alliance a été fondée. À l'admission d'un nouveau membre dans la société secrète, on lui demande ce qu'il aimerait demander comme pouvoir au fétiche. Par exemple, un novice de la société secrète des bûcherons pourrait demander au fétiche d'être spécialement persuasif en cas d'affaires judiciaires.

En plus des médecines de la société, un groupe particulier d'une alliance peut acquérir au fil des années d'autres médecines qu'elle seule possède et qui donnent à ses membres de nombreux autres soutiens mystiques dans la vie.

Suis-je un membre d'une société secrète, alors je peux à tout moment aller à une réunion de la société secrète dans un autre village, sans toutefois avoir droit à leurs médecines spécifiques à eux. Si je veux y avoir droit, alors je dois devenir membre de ce groupe spécifique.

Tous les fétiches de la société secrète sont conservés dans une caisse – le coffre de l'alliance. Une femme porte cette caisse sur la tête dans toutes les processions faites par les sociétés secrètes. Lors de l'admission d'un nouveau membre, on expose, au cours de la cérémonie prévue, sur un van, une sorte de corbeille plate nattée d'environ 80 cm, toutes les médecines.

Si une dispute éclate entre les membres d'une société secrète, on ne doit pas en faire part au chef du village. On en informe seulement le chef local de la société secrète qui réunit tous les membres et tranche le problème. Ainsi, la société secrète reste fermée contre toutes intrusions et influences de l'extérieur. Chaque société secrète admet au moins une femme qui joue un rôle important. La société secrète a toujours eu une « mère » dont la position est à peine moins importante que celle du maître. Comme on l'a dit, la caisse contenant les médecines est toujours portée et conservée par une femme. Les hommes par contre n'ont pas accès aux sociétés secrètes des femmes.

L'admission à une société secrète se déroule, selon ce que nous savons, suivant un protocole bien précis ; les neuf premières actions que nous allons énumérer se déroulent dans une case et le reste se passe à une réunion de la société secrète organisée dans la brousse. La société secrète a parfois une case spéciale dans le village ; dans le cas contraire, on fait la réunion dans la case d'un membre de la société secrète. Le lieu de réunion dans la brousse n'est pas loin du village. On y défriche un cercle tout en laissant quelques arbres pour avoir de l'ombre. Un petit sentier, partant du sentier principal du village, conduit à cet endroit, protégé par un rideau de raphia pour éloigner les non-initiés.

Énumérons maintenant les actions dont nous avons parlé :

1. Le nouveau membre est soumis à un certain nombre d'énigmes, pièges, dont il est impossible de connaître la solution. Par exemple, il ne sait pas s'il doit entrer dans le lieu de la réunion avec le pied gauche en premier ou à reculons. Il est toujours puni pour son ignorance. On le stresse tellement qu'il s'en trouve très effrayé. Mais, face à ses supplications, la punition est réduite à une fraction du verdict initial.
2. On s'arrange pour faire frémir le candidat par tous les moyens, par exemple, en lui faisant croire que la chose qui

se trouve enveloppée dans un drap, est un cadavre. La case, à cet effet, est presque complètement obscurcie.

3. Les yeux bandés, le nouvel adhérent est conduit devant le van sur lequel sont exposées les médecines de la société secrète. Ils sont d'abord recouverts d'un tissu. On retire la bande de ses yeux. Il doit mettre la main sous le tissu qui recouvre les fétiches et retirer en secret à tâtons une chose précise. Ceci lui fait peur, car quelles médecines dangereuses peuvent se cacher sous le tissu ?
4. Parmi ces médecines, il y a presque toujours une aiguille qui joue un rôle particulier.
5. Le chef de la société secrète explique les médecines.
6. On jure de ne jamais dévoiler les secrets de la société secrète.
7. Le candidat lui-même prononce les vœux qu'il souhaite que le fétiche de la société secrète exauce.
8. Communion avec les frères de la société secrète en mangeant la médecine de la société secrète et d'autres substances dont la composition n'est pas divulguée ou en absorbant une médecine dans le sang en le frottant dans une plaie.
9. Communication des interdictions et des signes secrets de reconnaissance entre les membres de la société secrète. Durant toutes ces actions, il y a des chants et des battements de tambour. Ce qui suit ensuite se déroule dans la brousse.
10. Prise d'un repas de fête préparé à l'aide de médecines. Cela a lieu quelques heures après ou même le jour suivant, pour que le candidat ait le temps d'apporter les aliments prescrits.
11. Attribution d'un nom au nouveau membre.
12. Le nouveau membre reçoit une médecine à garder à la maison.

Nous voulons maintenant décrire comment s'est faite notre adhésion à certaines sociétés secrètes. Mais nous nous verrons obliger de ne pas tout dévoiler du fait du serment que nous avons prêté lors de notre admission. Si on le dévoile, on perd la confiance des autres membres. Nous devons le fait que les Dan nous aient admis dans ces sociétés secrètes au fait que nous avons mené trois expéditions dans la même région. Le fait que nous y soyons revenus les a convaincus que nous étions des amis qui méritent leur confiance. Nous devons donc omettre certaines choses et exprimer d'autres en latin (voir annotations dans l'édition originale en allemand), afin qu'elles ne soient accessibles qu'aux lecteurs les plus intéressés.

NOTRE INITIATION À LA SOCIÉTÉ SECRÈTE DES SERPENTS « MÉ »

Déjà à ma sixième expédition, je fus admis dans la société secrète des serpents « Mé » chez les Kran, puis à nouveau en 1955 chez les Dan. Les deux groupes ont un rituel d'initiation très différent, ce qui indique que leur filiation doit être assez éloignée. Une grande différence est que la société secrète des Kran ne possède que la connaissance des antidotes contre les morsures de serpent, tandis que celle des Dan est, de façon générale, la gardienne de toutes les connaissances affairant aux remèdes médicaux. Ce détail me laisse presque croire que le serpent venimeux est l'enseigne des médecins de l'antiquité à

nos jours parce que le traitement de morsure de serpent démontre l'efficacité de la médecine de manière très évidente.

Ma première initiation s'est passée dans le village Youopie en 1952. La spécialité de ce village est la chasse aux éléphants. Pendant mon séjour au village, un grand éléphant avait été tué. Sa chair fut transportée par des femmes dans des lourds paniers vers des villages proches et lointains.

Après plusieurs concertations préliminaires, on vint me chercher la nuit dans ma case pour me conduire à une autre case. On pouvait entendre le son des tambours et des cris bruyants à l'intérieur. Lorsque je voulus entrer dans la case, mon ami Kran du nom de Kretti ouvrit la porte et dit en peu de mots que je ne devais pas entrer pour le moment. Je restai donc assis dehors pendant un bon moment – puis je suis retourné chez moi.

Quelques instants plus tard, Kretti vint en compagnie du chef du village et le chef de la société secrète des serpents du lieu, celui-là même qui était le propriétaire de la médecine de la société secrète. Ils prirent place et le chef du village, un homme d'environ 50 ans, me demanda : « Tu veux faire partie de la société secrète des serpents pour tes recherches ou à cause des serpents ? » Je répondis : « Voyez, chef, je suis venu en Afrique pour la première fois il y a de cela vingt ans. J'ai été dans de nombreux pays et j'ai vu des serpents d'innombrables fois. Je n'ai jamais été mordu, mais cela risque d'arriver un jour. J'ai peur rien qu'à y penser. C'est pour cette raison que je veux faire partie de la société secrète des serpents. »

Cette réponse satisfait visiblement mes visiteurs. Ils prirent congé de moi.

Quelques instants plus tard, Kretti revint me chercher. Il me dit : « Tu dois maintenant tout faire de manière x. Tu dois entrer dans la case avec x, saluer avec x et manger avec x. »

L'entrée de la case était délimitée par des perches de palmier formant un carré pour éloigner les non-initiés de la porte.

Quand nous fîmes notre entrée de la façon particulière à la société, nous vîmes des gens presque nus qui se mirent à crier autour de moi pour me faire peur. La case était presque obscure. Il y avait seulement un petit feu qui rougeoyait. D'un coin venait un bruit fort de tambour et les gens chantaient à haute voix. Après m'avoir habitué au faible éclairage, je reconnus environ 15 occupants, dont trois femmes, assis sur une estrade en pisé. Au milieu de la pièce se trouvaient assises les trois personnes de premier rang : le propriétaire de la médecine, je pouvais maintenant voir le fétiche dans sa main, puis, comme cela m'avait été expliqué, je vis au deuxième rang un homme qui allait effectuer avec moi toutes les actions qui vont suivre, et, au troisième rang, notre célèbre chasseur d'éléphants. Kretti et moi primes place auprès d'eux.

Ils firent d'abord une sorte de pantomime où ce deuxième homme se tenait à quatre pattes et était tenu par le cou par un autre. Il bougeait la tête de haut en bas en mouvements saccadés. Ils mimaient probablement la façon d'attraper un serpent. Cette scène était accompagnée des sons bruyants de tambours et des chants. On me demanda à nouveau pourquoi je voulais faire partie de la société secrète des serpents et je donnai la même réponse que j'avais donnée au chef du village. J'ai dû payer d'abord un droit d'adhésion.

Maintenant, mon initiation pouvait commencer. Ce deuxième homme, que je pourrais maintenant désigner comme

« formateur », prit un petit couteau dans un bol dans lequel il y avait de l'eau et quelques morceaux de cola qui avaient rendu le liquide rougeâtre. Le couteau était probablement un ordinaire couteau à raser ou un couteau servant à la circoncision. L'homme fit un geste avec le couteau, comme s'il allait se couper la lèvre inférieure. Et alors que le feu fut étouffé un peu plus, il saisit tout à coup mon bras, comme s'il voulait le couper. « Maintenant, je te donne ce couteau quatre fois. S'il tombe pendant que tu l'as ou pendant que je l'ai, alors tu seras puni ! » Encore une fois, on diminua la flamme du feu. Dans l'obscurité, je lui donnai le couteau et il me le redonna. On répéta cela trois fois. Mais quand je lui donnai le couteau pour la quatrième fois, il le laissa tomber, et fit comme s'il le cherchait entre mes jambes. Où est-il ? Le feu fut attisé, tous se mirent à chercher le couteau, on souleva les nattes, on chercha le couteau partout, mais il avait disparu. Je fus puni.

Maintenant, mon formateur prit une petite noix de cola et dit : « S'il arrive que nous ne l'initions pas comme il se doit, alors je mourrais de cette noix de cola. » Il parla ainsi, frotta la noix de cola sur la médecine de la société secrète et le mit dans sa bouche.

Puis, il revint sur l'affaire du couteau perdu. Selon lui, le couteau serait dans mon corps. « Approche-toi ! », dit-il. L'obscurité s'installa de nouveau. Il effectua toutes sortes de mouvements étranges, caressa ma tête, mon cou, puis toucha mon ventre – et soudain, le couteau réapparut dans sa main.

« Peux-tu mâcher une noix de cola ? », m'a-t-on demandé. Pour le Blanc, la noix de cola a un goût amer et insupportable. Mais je répondis : « Oui, bien sûr, tout ce qui est prescrit dans cette société secrète, je veux le faire. »

Mon précepteur me tint ensuite un petit discours : « Si jamais tu vas révéler à un autre Blanc ce qui se passe dans notre société secrète pour te moquer de nous, alors cette petite noix de cola te tuera. » Je répondis : « D'accord. » Je pris la noix de cola et la mâchai. Entre toutes ces opérations, l'on tint devant et sous mon visage la médecine de la société secrète.

« Nous avons ici la mère des serpents. Nous te la ferons sentir sur le dos. Mais avant que tu ne te retournes, elle sera déjà sortie par la porte. Enlève ta chemise. » Je retirai ma chemise sans hésiter et je me retournai. Alors je sentis quelque chose de froid glisser sur mon dos. « L'as-tu senti ? », demanda Kretti.

Il s'agissait là de la première partie de l'initiation. Maintenant, le chasseur d'éléphants dit : « Nous sommes maintenant unis, puisque tu es membre de notre société. Demain matin, nous allons te montrer les médecines qui feront que les serpents fuiront quand ils te verront et que leur morsure ne t'affectent pas. C'est en brousse que cela se fera. Mais, tu ne peux pas encore t'en aller demain. » Je sentis que, par mon adhésion, je me suis mis aussi sous l'autorité de la société secrète. Je devais faire maintenant tout ce que la société exigeait de moi.

Je tins en retour un discours dans lequel j'exprimai ma joie d'avoir été admis dans la société secrète et je leur dis qu'après toutes mes années de voyage en Afrique, je me sentais avec les Noirs comme je me sens avec les Blancs. Une femme âgée se leva et me remercia. Elle me dit qu'elle m'apportera une poule demain. Elle souligna également que nous étions « un » maintenant. « C'est notre mère à nous tous ici, dans la société », me chuchota Kretti.

Ils se mirent à discuter. Puis on me dit : « Si tu pouvais manger notre nourriture, tu nous aurais apporté demain du riz, de l'huile de palme et une poule et nous t'aurions donné à manger la médecine afin qu'elle pénètre dans tout ton corps et te protège contre les morsures de serpent. » Je répondis : « Mais, bien sûr, je mange ça. » On répliqua : « Oh, c'est très bien. » « La femme t'offrira une poule de toute façon », dit Kretti, « et nous arriverons bien à rassembler les autres ingrédients. » On nous fit aller à l'arrière de la case parce qu'une femme devait aussi faire son adhésion. Mais cela ne se fit pas parce que son mari avait voulu faire son adhésion avec elle et il n'a pas pu venir pour une raison quelconque.

On m'expliqua maintenant les signes secrets par lesquels les membres de la société secrète des serpents s'identifient.

Tout ce processus d'initiation ne se faisait pas dans le calme, comme cela peut paraître à travers ce rapport, mais dans le bruit des sons de tambours et des chants auxquels s'ajoutaient de temps en temps des cris forts. Le portier courait plusieurs fois, surexcité, vers l'entrée de la case et criait « sia, sia ! » dans l'obscurité, apparemment une sorte de cri de guerre de la société secrète. On entonnait à plusieurs reprises une chanson dans laquelle ce cri « sia, sia » revenait sans cesse et Kretti me dit que c'était l'hymne de la société secrète.

Le lendemain matin, on vint me chercher pour me conduire à la même case. Le chasseur d'éléphants était déjà là et la mère de la société aussi. Encore une fois, on chanta et le son des tambours se faisait entendre. Kretti m'expliqua que le chasseur d'éléphants devait prendre soin de la nourriture dans laquelle la médecine allait être préparé. On ne doit pas utiliser de la nourriture provenant des propres provisions, mais plutôt les acquérir des autres membres de la société secrète. C'est ce que je devais faire aussi. Mais les femmes de la société secrète m'ont offert le riz et le poulet m'avait déjà été promis par notre mère.

La médecine fut posée près du feu. Le chasseur d'éléphants expliqua que ce médicament « était l'équivalent du chef des serpents ».

Puis, notre mère apporta une poule noire. Elle dit : « Ça me fait plaisir de savoir que nous sommes maintenant « un » et que cette poule soit utilisée pour ta médecine ».

On fit venir un plateau dans lequel on posa la médecine de la société secrète ainsi que le poulet dont on avait coupé le cou et recueillit le sang. Le chasseur d'éléphants frotta méticuleusement le sang du poulet sur toute la surface de la corne afin qu'elle soit totalement imbibée de ce sang. Il plongea maintes et maintes fois ses doigts dans le sang et le frottait avec une exactitude religieuse à l'intérieur de la corne. Il se dirigea enfin vers les portes où s'infiltrait la lumière par une mince ouverture pour y continuer cette pratique. C'était donc visiblement un acte d'une précision très importante qui devait être fait avec le plus grand soin.

La voix de mon formateur de la veille retentit du fond de la case. Il s'adressa à la médecine : « Tous les mauvais serpents doivent fuir devant nous. Quand quelqu'un, loin dans le pays, est mordu par un serpent, qu'ils viennent nous chercher, et toi, médecine, tu les guériras. » Kretti pluma la poule pendant que le riz cuisait sur le feu. On fit venir une deuxième casserole d'eau.

Un homme arriva avec un petit panier. Le chasseur d'éléphants prit une gerbe de feuilles du panier et la délaya sur le van. Il tria les feuilles ; il y avait quatre types différents de feuilles et la tige d'une plante. Le chasseur d'éléphants dit : « Ces feuilles vont être préparées ensemble, puis nous allons les manger afin que les serpents ne puissent nous faire du mal. » Nous sommes sortis de la case pour laisser les femmes cuisiner le repas de mon initiation.

Vers midi, le tambour nous appela à manger dans la case. Nous nous lavions les mains dans un récipient prévu à cet effet.

On posa devant moi la nourriture. Le riz fut servi dans un van sur lequel on versa la sauce au poulet rendue verte par les feuilles de la médecine. Tous mangèrent, et ce, d'une certaine manière. Mais moi, je n'y avais pas le droit. Ce n'est que lorsqu'ils finirent de manger qu'on me servit ma part. Kretti avait apporté une cuillère pour moi, mais c'était interdit de manger avec la cuillère. Je devais manger avec les mains de la même manière que mes frères. On me permit juste de prendre quatre poignées de riz – quatre, le nombre des hommes. Jamais je n'avais mangé de plat de poulet aussi délicieux en Afrique.

Le chasseur d'éléphants prit alors une sorte de racine particulière, la plongea dans l'eau rougeâtre dans laquelle se trouvait les noix de cola la veille, et la lécha avec respect. Il fit cela quatre fois.

Puis il me tendit la racine afin que je fisse la même chose. Kretti ria bruyamment, et un peu par gêne, parce qu'il savait que les Blancs craignaient la contagion et pensait que j'allais refuser de lécher la racine. Naturellement, je pris la racine et la lécha.

Mais quelque chose de pire se passa. On fit venir la cuvette d'eau dans laquelle nous avions lavé nos mains sales et on nous dit que nous devons boire cette eau sale en signe de fraternité. C'est ce que nous fîmes.

Puis traversant tous ensembles le village au son des tambours, nous nous sommes rendus à l'endroit de la brousse où on devait se réunir. Les autres villageois vinrent pour regarder passer le cortège. Quel sentiment de joie étrange pour moi de me sentir pour la première fois depuis des années passées en Afrique à travers mon appartenance à cette association alors que ces gens du village n'en faisaient pas partie.

Le lieu de rencontre est situé à environ une centaine de mètres du village à côté de l'une des principales voies menant aux villages voisins. Le chemin d'accès est, comme d'habitude, indiqué par un rideau en raphia pour que les non-initiés ne s'y rendent pas par erreur. L'endroit mesure environ sept mètres de diamètre. Il a apparemment été soigneusement nettoyé notre réunion. En son centre se trouve un petit arbre.

Tous les membres se mirent à chercher des plantes médicinales dans la forêt. Kretti m'expliqua que chaque membre connaissait quelques plantes médicinales spécifiques dont il doit bien connaître l'emplacement afin qu'en cas de morsure de serpent, la société puisse se procurer le bon remède. Kretti, lui, apporta une herbe au goût de malt et de réglisse.

On étala deux nattes. Nos trois femmes s'installèrent sur l'une des deux et on jeta sur l'autre les plantes médicinales que les membres apportèrent. Nous formions une ronde de dix-sept personnes. Le fétiche de la société secrète était planté dans le sol devant son propriétaire.

On discutait ici et là et le cri « sia » retentissait de temps en temps. Le grand maître prit finalement la parole de façon solennelle et dit : « Si nous ne t'avons pas montré tout comme cela se doit, notre médecine nous aurait puni. Parce que nous sommes désormais « unis » ».

Ensuite, le chasseur d'éléphants dit : « Nous avons appris la science de ces remèdes médicinaux de nos pères. Autrefois, nos parents mouraient des morsures de serpent. Ce sont deux guérisseurs Kran, Ouéfou et Doukon, qui ont apporté la médecine dans notre pays. C'est Doukon qui l'a transmise à Ouéfou. Il lui demanda sa sœur en mariage avant de la lui donner. Ouéfou lui donna sa sœur, puis un mouton, trois poules blanches et douze bols de riz ».

On m'expliqua alors le secret des plantes médicinales. Il y en a une douzaine. Chaque plante correspond à un type de serpent dont elle a le pouvoir de guérir la morsure. On m'expliqua aussi la manière dont chaque plante doit être préparée et administrée comme médicament.

On m'a aussi enseigné un insigne que je peux fabriquer au besoin, si je veux m'identifier tacitement comme membre de la société secrète des serpents dans un autre village. Ensuite, on m'indiqua la seule interdiction que je devais respecter en tant que membre de la société secrète des serpents, mais seulement à certains moments.

Enfin, on m'expliqua la façon dont la société secrète est administrée. Le grand-maître, c'est Doukon, l'homme dont on a parlé précédemment et qui vit à Kampleu dans la région de Belewaleu. C'est en rêve qu'il a vu la médecine de notre société secrète. (On peut supposer qu'après avoir vu le fétiche en rêve, il a approfondi la connaissance de cette médecine chez un autre peuple.) Doukon n'a pas de titre.

Le Maître local qui détient la médecine du groupe local, porte le titre officiel de « gli ». Lui seul connaît la composition du médicament et pourrait le revendre à un autre village. C'est de là que Youopie est devenu le parrain de chaque nouveau groupe et partant leur supérieur éternel. « Ga » est le titre du chasseur d'éléphants, dont la mission est, entre autres, de fixer les pénalités. Comme nous l'avons vu lors de mon admission, ses fonctions vont beaucoup plus loin. « mā-debli » est là pour les personnes qui ont reçu une pénalité et qui ne sont pas en mesure de la payer. « yasa » monte la garde à l'entrée de la case où nous nous rencontrons pour empêcher les non-initiés d'y avoir accès. Il a un suppléant qui le relève.

Un autre doit protéger les membres contre les sorciers quand ils parcourent le pays pour guérir les malades. Il s'agit en particulier de reconnaître les pièges de certains guérisseurs qui ne sont pas contents que l'on fasse appel à l'alliance des serpents pour soigner les malades au lieu de demander leurs services. Les « gengbé » sont les « coureurs ». Ce sont tous les membres habituels qu'on envoie chercher les plantes médicinales dans la brousse.

Les trois femmes s'appellent « yaoua ». L'une d'elle reste toujours dans le village au cas où un membre étranger de la société viendrait ; son rôle consistera alors à offrir les repas au frère étranger. Il y a aussi « le messager ». Il transmet les ordres du Maître en se rendant chez les différents membres pour les informer de telle ou telle situation, et ce, avec la médecine de la société secrète en main.

La Société secrète ne tient pas régulièrement de réunions, comme par exemple à la pleine lune. Mais on se rencontre dans une case juste avant le début du défrichement annuel des champs. Alors on consomme la médecine, comme on l'a fait aujourd'hui, et l'on frotte la médecine de la corne sur les mains et les pieds, afin que les serpents ne fassent du mal à personne lors du défrichement.

On n'a pas mentionné cet homme important que j'ai appelé « l'instructeur ».

Les membres de la société secrète des serpents s'entraident partout. Si un membre est en difficulté ou si l'on planifie quelque chose contre lui dans un autre village, alors un membre de la société secrète l'avertira en le frappant d'une certaine façon quatre fois sur l'épaule. L'étranger disparaîtra alors rapidement du village.

S'il y a un différend entre les membres, alors on le règle devant l'assemblée de la société secrète. Le messenger court avec la médecine à la main de case à case pour appeler les membres à une réunion chez le gli. Celui-ci règle le différend et rend un jugement. Aujourd'hui, il arrive que l'une des parties n'accepte pas le verdict et se tourne vers le chef suprême nommé par les Libériens. Autrefois, cependant, la décision du gli était ferme, la querelle reste au sein de la société secrète, aucune personne de l'extérieur ne doit l'apprendre.

L'obligation vis-à-vis des frères de la société secrète va si loin qu'on est même obligé de les couvrir vis-à-vis de ses propres parents. Kretti m'expliqua ce fait en ces termes : « Si je suis membre de la société secrète et que mon frère ne l'est pas et que je constate qu'un membre de l'association fait la cour à la femme de mon frère, je ne dois pas le dire à mon frère. Je dois juste le mettre en garde, le conseiller de faire attention à sa femme, de faire une épreuve de vérité... »

Enfin, gli, le maître, me raconta comment il était venu à créer le groupe local. Son frère cadet Bani avait été mordu par un serpent et mourut. Dans sa douleur, gli décida de voyager dans tout le pays pour intégrer la société secrète des serpents, obtenir le remède contre les morsures de serpent et le rapporter dans son village, afin que la même chose ne se reproduise pas. Sur la tombe de son frère, il planta un arbre et aménagea un espace autour, où depuis lors, la société secrète se réunit. À la vue de cet arbre, tous les membres se rappellent le triste sort qui a frappé le frère de Gli ; l'arbre leur rappelle aussi que nul n'est autorisé à faire ou dire quelque chose qui pourrait nuire à la société secrète, sinon son pouvoir serait affaibli et les serpents pourraient tuer à nouveau.

C'est donc comme cela que s'est faite mon admission dans la société secrète à Youopie.

Le lendemain mes frères et sœurs de l'alliance m'apportèrent des tas et des tas d'offrandes en nourriture.

On m'a expliqué que je devrais dès lors m'identifier en tant que membre de la société dans d'autres villages où la société secrète des serpents existe, parce que je dormirais bien sûr chez un frère de la société et les femmes m'apporteraient gratuitement de la nourriture.

Trois ans plus tard, je suis retourné à Youopie avec ma femme. Pour me souhaiter une bienvenue particulière, le chef du village et le grand maître de la société secrète sont venus me rencontrer sur le chemin, et puis nous avons été reçus par tout le

village dans une joie sans pareille. J'habitais, comme autrefois, chez mon ami, le chasseur d'éléphants, qui, cependant, était allé chasser depuis plusieurs jours et ne savait rien de ma venue. À peine étions nous installés que mes frères de la société se mirent à nous apporter les meilleurs mets, notre « mère » en premier, et la nuit, on fit une fête en mon honneur.

Nous nous rendîmes vers le nord, chez les Dan et nous sommes arrivés quelques jours plus tard dans le grand village Diapleu, que je connaissais bien depuis mes deux premières expéditions. C'est le village natal de notre interprète George Wowa Tamé. Diapleu est probablement le plus intéressant de tous les villages Dan au Liberia. Un village imposant, riche, avec une beauté frappante, propre, où l'on trouve de braves gens et beaucoup d'enfants. On est très fier du fait que ce village soit un centre de la culture Dan, village dans lequel on connaît et entretient les nobles coutumes de la culture Dan, notamment les chants, les danses, les divertissements, les sociétés secrètes, l'acrobatie, etc.

Dans ce village, Diapleu, nous étions admis à nouveau dans la société secrète des serpents le 9 Décembre 1955. Nous avions vu la veille comment certains jeunes lavaient les serpents de la société secrète dans une bassine sur la place du village. Il y avait deux vipères à cornes d'environ 1 m de long et un autre serpent d'environ 2 m de long. Selon les Dan, les serpents venimeux les plus de l'Afrique de l'ouest sont ces types de serpents qui ont deux petites cornes. En manipulant les serpents venimeux, les membres de la société secrète montrent ainsi leur pouvoir.

Nous avons vu les serpents sortir lentement de la bassine. Leurs soigneurs les ont saisis non pas par le cou, mais par n'importe quelle partie de leurs corps et ils les ont soulevés avec précaution. Ils caressaient ensuite tendrement les serpents sur le dos, un peu comme on caresse un chaton. Une de vipères se coucha de tout son long sur l'avant-bras d'un jeune et regardait avec « peur et amour » son maître.

Comme je suis déjà membre de la société secrète des serpents, alors cette fois-ci, il me serait plus facile d'obtenir mon admission. Le problème était seulement de savoir si ma femme aussi pouvait y adhérer. Après plusieurs négociations préliminaires, ils acceptèrent qu'elle en fasse partie.

Le jour des négociations préliminaires, les préparatifs de notre admission commencèrent déjà. La société secrète s'était réunie dans une case du village où on pouvait entendre le son des tambours et des cris de toute sorte. L'entrée de la case était fermée par un rideau en raphia. Cela dura quatre bonnes heures. C'est finalement à treize heures que se fit en premier l'admission de Tamé. Une demi-heure plus tard, l'ancien chef de Diapleu, un homme très grand et impressionnant, actuellement le débomé le plus important du village, vint nous chercher. Nous dûmes encore nous asseoir devant la case et attendre un moment. Lorsqu'on nous demanda lequel d'entre nous voulait entrer en premier, je levai la main, et deux membres et Tamé me conduisirent à un endroit du village. Là, on m'expliqua le rituel qui m'attendait. Je payai un premier droit d'adhésion.

Je devais prendre place une fois de plus devant la case. Un homme sortit et me demanda à haute voix : « Qui est-ce qui veut intégrer la société secrète des serpents ? » Je répondis : « C'est moi, Hans. » Il répéta mon nom aux autres qui se trouvaient à l'intérieur : « Hasm ». Il répéta cette opération quatre

fois, quatre étant le chiffre des hommes. Alors, on me demanda de la même manière le nom de mon père et celui de ma mère.

Celui qui fait l'appel est le traducteur du chef de notre alliance. Comme un chef de village, ce dernier ne nous adressait pas directement la parole, mais le faisait plutôt par l'intermédiaire de cet homme. On l'appelait « Gbaku » c'est-à-dire « le captureur de l'antilope noire » parce qu'il donnait les instructions aux novices et dans le langage secret de l'alliance, on appelle les novices « les antilopes noires ».

On me conduisit par une porte un peu entrouverte. Au moment d'y entrer, on me banda les yeux. On me conduisit au fond de la case et là, on me fit tourner sur moi-même quelques fois et on retira le bandeau de mes yeux. Je me trouvais en face d'un grand rideau et on m'ordonna de m'agenouiller, toujours sous le son des tambours et des chants. Il y avait deux objets pointus que l'on poussait dans le rideau par-dessus plusieurs fois, mais seulement pour un court moment. On me demanda de saisir l'une de ces choses avec la main gauche, puis avec la main droite. Sans aucun doute, je devais par-là montrer que j'étais capable de saisir rapidement quelque chose de mystérieux – un serpent – et le tenir fermement dans la main. Après que j'eus réussi à faire cela, je pus me tourner et prendre place à côté du rideau.

Le grand-maître se trouvait à l'endroit où j'étais assis. Il portait sur la tête un chapeau, une sorte de couronne de plumes d'aigle luxueux ; derrière lui, se trouvait un second maître, avec la même coiffe. Le grand-maître est un jeune homme d'environ 35 ans, mince, intelligent, avec un visage un peu énigmatique. C'est un homme à qui on semble attribuer un grand savoir.

Devant les deux maîtres, il y avait un panier à vanner le riz, recouvert d'un tissu rouge, comme à Youopie. Alors que la musique devenait plus forte, le maître par des gestes étranges faits d'agitations et tremblements souleva le tissu.

Le tissu fut soulevé plusieurs fois très brièvement et agité devant mon visage. Je devais alors trouver en tâtonnant un petit couteau se trouvant parmi les objets. Ceci était probablement censé être un genre d'épreuve de courage.

Ensuite, je dus accomplir une autre épreuve : je devais donner le couteau au grand-maître quatre fois, la lame pointée vers moi. Il l'a pris et gesticulait le couteau de droit à gauche devant moi – surtout devant mon visage – la lame toujours pointée vers moi. Soudain il s'arrêta. Ma tâche était de l'attraper à ce moment précis. On m'a expliqué que cela représente la tête du serpent. Il ne faut pas l'attraper non pas quand elle bouge, mais quand elle est immobile. Mais je me demande, si la signification n'est pas l'inverse : le grand-maître démontre que le serpent (donc moi) ne peut pas attaquer tant que le chasseur bouge vivement. C'est aussi un fait exploité par les charmeurs de serpent en orient quand ils balancent leurs instruments de musique devant la tête du serpent.

La troisième épreuve s'ensuit : Le grand-maître pris des objets du panier avec ses deux mains. Il fallait que je refuse les objets dans sa main droite et que je prenne et tienne les objets de sa main gauche sans les faire tomber.

L'initiation de ma femme s'est fait de la même manière. Enfin, le maître pris la corne dans laquelle se trouve une masse noire et s'en est répandu sur la langue, la poitrine et sur le bas de la jambe pour se protéger des serpents. Pendant cette

épreuve, je fus puni une fois parce que je n'étais pas assis de la bonne manière prescrite par la société.

Ensuite, un homme de Diapleu fut initié. On nous désigna des places près de l'entrée. La séance continua pendant longtemps. Il y eut surtout du chant, accompagné par trois tambours en forme de sablier (genre *tama*), et un des jeunes membres dansa quasiment sans interruption quoique avec une certaine retenue. Enfin, on nous dit que ce rite était l'initiation. Il nous reste à être introduit dans le savoir secret de l'association ; cela aura lieu dans la brousse. Des préparations sont faites pour qu'elle ait lieu dans deux jours. Ça sera très dur ; il faut mieux prévoir deux jours pour que nous puissions apprendre tout correctement. « Moi, le maître de la section locale, j'ai la plus grande connaissance du savoir des serpents de toute la région. »

« Il faut encore que vous saisissez un serpent. » On apporte le panier avec le serpent, mais pour le moment, le serpent y reste. « Es-tu assez courageux pour attraper le serpent ? » « Oui, bien sûr ! » On nous badigeonne quelque chose qui sent fort sur la main droite, probablement le jus d'une plante, et on nous demande de bien l'étaler entre les mains. « Qui veut être le premier ? » Je me lève et m'assois à côté du panier. S'ensuit une longue conversation entre les membres de l'association. Enfin quelqu'un dit : « Es-tu seulement courageux parce que tu es courageux ou as-tu des pouvoirs magiques qui t'en rendent capable ? » Et moi : « Je n'ai pas de pouvoirs magiques. » De nouveau, une conversation. On conclut que nous devons d'abord apprendre les révélations dans la brousse avant qu'on ne puisse nous demander de toucher le serpent. On essaye alors de m'expliquer en détail qu'il faut que je fasse confiance aux révélations de la société. Ensuite, nous nous disons en revoyant en prononçant des allocutions courtoises.

Les objets magiques qui se trouvaient sur le van ont été rangés dans leur coffre par une femme, la médecine de la société secrète en dernier. Elle soulevait chaque médecine et l'assemblée la célébrait avant qu'elle ne fût mise dans le coffre de l'alliance.

On nous reconduisit solennellement à notre case. Ma femme, Tamé et moi marchions devant, suivis de la femme qui portait sur la tête le coffre où se trouvaient les médecines, puis les dignitaires avec les deux vipères, le grand débomé et enfin l'ensemble de la société secrète des serpents.

Les habitants de Diapleu, qui étaient déjà très amicaux envers nous, nous accueillirent maintenant très chaleureusement. Les vieux nous honorèrent en nous rendant visite ; on nous apporta des cadeaux ; on nous présenta les nouveau-nés.

Quand je repense à mon adhésion à la société secrète de Youopie, je me rends compte que les membres de la société d'ici (Diapleu) sont beaucoup plus nombreux. Il y avait environ 45 personnes dans la case, et tandis qu'à Youopie il n'y avait que trois femmes, ici plus de la moitié des personnes présentes étaient des femmes.

J'ai encore appris que toutes les épreuves devaient se faire avec la main gauche, pour exercer celle-ci. On devait attraper les serpents avec la main gauche pour que dans le cas d'une morsure, la main droite puisse rester saine et sauve pour qu'elle puisse saisir le serpent.

Le lendemain matin, les deux maîtres vinrent me rendre visite pour me dire que le lieu de rassemblement prévu dans la

forêt était en train d'être préparé. Lorsque ma femme et moi traversions le village, le maître vint à notre rencontre, nous salua chaleureusement et nous fit voir le rideau de raphia à la lisière de la forêt qui barrait le chemin conduisant à l'endroit secret. Tout au long de la journée, il y avait là un va-et-vient des membres de la société secrète.

La nuit, vers quatre heures du matin, le bruit des tambours de la société secrète nous réveillèrent. Nous nous levions et nous attendions que Tamé vienne nous chercher, mais il n'est pas venu. Dans la matinée, Tamé nous dit que nous aurions dû nous rendre au lieu de rassemblement dès que nous avions entendu le son des tambours. Mais comme nous ne l'avions pas fait, il fit entendre aux autres membres que notre absence s'expliquait par le fait que nous avions tant de choses à rédiger (à quatre heures du matin !). Les membres de la société secrète étaient restés éveillés toute la nuit, apparemment pour continuer de se consulter au sujet de notre admission.

Dans la matinée, à 7 heures, on nous fit savoir que tout était prêt et qu'on attendait juste que nous finissions de prendre notre petit déjeuner. Mais, rien ne se passa. À 9 heures, nous vîmes seulement une douzaine de membres danser à travers le village, la plupart des jeunes femmes, mais sous la direction d'un homme. Ils touchèrent tous avec la main gauche les pilastres de certaines maisons. Ils firent une halte au niveau de l'arbre sacré du village et sortirent quelque chose de la petite clôture.

C'est seulement vers treize heures, dans la chaleur de midi, qu'on vint nous chercher et nous conduire à l'endroit où le rideau de raphia barre le sentier vers l'endroit secret. L'homme qui, hier, avait dit nos noms dans la case, sortit du rideau de raphia et de nouveau nous appela par nos noms, trois ou quatre fois, selon qu'on soit une femme ou un homme, et il en fit de même pour les noms de nos parents.

Nous traversions tous courbés, à la queue leu-leu, à travers le rideau derrière lequel se trouvait un gardien qui exigea de nous qu'on paie une petite amende parce que nous avions fait quelque chose de mal. La même chose se répéta au niveau des deux autres rideaux qui barraient notre chemin. À chaque porte, on nous posait une question dont un profane ne peut connaître la réponse. On versa alors une amende pour les mauvaises réponses. Ensuite, on passa à une épreuve amusante qui constituait à entrer d'une manière spéciale par une petite porte puis à passer à travers un sentier bordé de petites perches qui portaient chacune de petits chapeaux faits à partir d'une feuille pliée. Nous devions passer par là en faisant en sorte de ne pas faire tomber l'un des petits chapeaux. Je réussis à passer cette épreuve, ma femme quant à elle fit tomber un anneau suspendu à la dernière perche.

Nous nous arrêtons devant la dernière porte. On nous montra un faux chemin pour nous induire en erreur afin que nous payions une amende avant d'arriver véritablement au lieu de rencontre. Notre arrivée fut saluée par de grands cris.

C'est surprenant de voir que ces amendes jouent un rôle lors de toute admission dans une société secrète. Elles sont vues comme des plaisanteries pour effrayer les candidats et sont pour cette raison réduites à une somme minuscule à la demande du candidat.

Il y avait environ soixante personnes réunies et deux tiers d'entre elles étaient des femmes. Celles-ci étaient assises en trois

groupes sur des nattes. L'un des groupes chante, un autre, plus petit, composé de jeunes filles, était là parce qu'elles étaient sanctionnées par la société pour des délits quelconques. Le plus grand groupe était composé de novices qui doivent être admis comme nous ce jour-là. Ils viennent en partie de villages étrangers et ont déjà passé, comme nous, la première étape de leur adhésion dans la case au village. Les cérémonies qui se déroulent ici dans la brousse nécessitent de grandes préparations, c'est pourquoi elles se tiennent à des intervalles plus grands pour tous ceux qui ont été admis dans la société entre-temps.

Derrière les femmes, se trouvait un groupe de vieux dignitaires de la société secrète. Ce sont quelques maîtres des sociétés secrètes des serpents venus d'ailleurs, notamment de Beatouo, Bloleu, etc.

À droite, se trouvait un petit endroit qui servait de cuisine. Il y avait aussi deux chemins vers des directions différentes qui menaient à l'endroit où les hommes et les femmes pouvaient se soulager.

Les dignitaires de la société secrète s'entretenaient longuement sur le coût de notre admission. Enfin le maître de la société dit qu'il n'exigeait absolument rien de moi parce que j'étais médecin comme lui, mais si jamais je voulais volontairement donner quelque chose... On prit mon don en me remerciant et on me demanda poliment si je ne pouvais pas encore ajouter quelque chose. Ce que je fis et tout le monde m'applaudit pour montrer que maintenant, ils étaient tous satisfaits. On nous montra notre nourriture (qui n'était pas encore préparée) : du riz, de l'huile de palme et une cuisse d'un animal, probablement d'un porc-épic tué pendant la nuit.

Maintenant, on me fit savoir que la société secrète des serpents ne dispose pas seulement de médicaments contre les morsures de serpents, mais aussi contre beaucoup, beaucoup d'autres maladies. On me montrera tous ces remèdes, tandis que les autres novices ne connaîtront que les médicaments contre les morsures de serpents.

Les membres de la société allèrent en brousse pour chercher les plantes médicinales. À la différence de la société secrète des serpents à Youopie, chaque membre apporte tout un tas de différentes plantes médicinales, pas un seul type. Toutes les plantes sont placées sur une natte. Ensuite, la « mère » se met à genoux à côté et prend de toutes les plantes quelques feuilles qui doivent être préparées dans notre repas d'admission. La mère les jette dans un mortier et les femmes se mettent à les piler de la main x en chantant une chanson spécifique de la société. Pendant ce temps, une grande marmite de riz est préparée. Différents chasseurs ont entretemps apporté de la viande.

Pendant que la nourriture est sur le feu, on chante nombre de chansons. On apporte encore des plantes médicinales de la brousse de temps en temps. Enfin, à seize heures, on commence à expliquer les secrets des plantes médicinales. Tout le monde se réunit autour du maître pour écouter comment les plantes doivent être utilisées. Le maître parla sans la moindre interruption durant une heure et demie. Il arriva à la vingt-deuxième plante médicinale et il restait encore deux fois plus à expliquer. Lorsque nous nous rendions compte qu'il était fatigué et aimait bien faire une interruption, nous lui demandions poliment s'il ne voulait pas faire une pause. « Oui, » dit-il, « pendant dix jours, je pourrais parler de plantes médicinales sans m'arrêter. »

Finalement, toutes les plantes médicinales furent également expliquées à tous les autres novices, quinze femmes et trois hommes. Manifestement, la société secrète des serpents est la conservatrice de toutes les connaissances que les Dan ont en matière de guérison, pas seulement celles contre les morsures de serpent. C'est la raison pourquoi cette société secrète est si répandue et compte beaucoup de membres. Chaque mère veut savoir, comment elle peut aider son enfant quand il tombe soudainement malade à la plantation. La profonde attention que les novices accordaient à tout ce qui sortait des lèvres du maître montrait à quel point il était important d'apprendre ces connaissances.

« Nous devons notre connaissance à la médecine qui se trouve devant moi, » dit le maître tout en nous montrant la corne de laquelle on nous avait enduits le corps avec une mixture noire le premier après-midi afin de nous immuniser contre la morsure des serpents. Il y avait aussi un accessoire à côté de lui, comme je l'ai souvent vu chez ceux dotés de pouvoirs magiques.

La référence au fétiche pourrait suggérer que toutes les explications sur les plantes provenaient de l'imagination du maître. Mais, au cours de ses explications, le maître était parfois soutenu et suppléé par les trois dignitaires de la société secrète venus d'ailleurs et aussi par un homme maigre qui s'était tenu un peu à l'écart. Lorsque le maître quittait une fois l'assemblée pour aller se soulager, l'un de ces dignitaires prit la plante suivante et continuait l'explication. L'homme maigre était en fait l'ancien maître de notre alliance. Il avait enseigné sa science aux jeunes de la nouvelle génération. Il avait résigné parce qu'il doit se consacrer entièrement aux soins du fétiche Yifa.

Le riz était maintenant prêt. Notre mère, une femme d'environ quarante-cinq ans, mélangea le riz avec les feuilles et la viande déjà cuite puis renversa le tout dans un grand van à riz. Elle partagea le riz de la main x et versa une poignée dans la main x des personnes présentes. C'est notre grande médecine qui nous immunise contre les morsures des serpents. La mère donna à ma femme et à moi un morceau de viande spécial. Mon morceau à moi était probablement des testicules, ce qui suscita en moi un dégoût, mais ce n'était pas l'intention de la mère. Dans le riz, elle avait caché une aiguille, mise dans une feuille lors de la préparation. Puis, l'ancien dirigeant de la société secrète prit place devant l'arbre des serpents. Il avait devant lui une petite cuvette contenant un liquide noirâtre dans laquelle se trouvaient deux longues pierres noires et nageait une petite figurine en bois. Il fit des longues incantations sur ces objets tout en les tirant à travers le liquide. Pendant ce temps, les novices s'accroupissaient l'un derrière l'autre sans utiliser leurs tabourets formant ainsi une longue file d'attente bien ordonnée.

Le vétéran porta le bol devant le premier novice. Celui-ci doit plonger le bout de ses doigts dans le liquide, le lécher, d'abord deux fois, puis encore une fois, et enfin passer une des pierres enduites de liquide sur son front. Tout en le faisant, le guide prononçait le serment et le novice répétait après lui. Par ce serment, il assurait de ne pas révéler les secrets de la société secrète, de porter tout différend avec un autre membre de l'alliance devant leur assemblée et non devant le chef du village et de ne faire aucun mal à un autre membre de l'alliance...

Après le deuxième candidat, ce fut mon tour. Je me levai et prononçai le serment à ma façon et Tamé le traduisit aux autres. Que je fis part de mon désir sincère de rester fidèle à la société et à ses prescriptions et que je le fasse même devant mon traducteur Tamé, me fit recevoir des ovations.

Le maître en fit de même avec tous les novices en suivant leur ordre dans la queue. Cela prit beaucoup de temps. Le fait de s'accroupir longuement était bien la part de sacrifice des novices. Mon épouse se mit derrière.

Lorsque l'étape du serment fut achevée, on me fit appeler et on alla chercher l'une des vipères à cornes. « Afin que tu voies que chez nous tout est bien réel, tu vas maintenant apprendre à jouer avec les serpents. » Je n'ai pas le droit de parler des actions et instructions de mon maître ainsi que de la manière dont j'ai été formé à jouer avec les serpents, conformément au serment que j'ai prêté. À la fin de mon instruction, la vipère se trouvait calmement sur ma main, elle dardait la langue vers mon bras et m'examinait d'un œil.

Puis vint la fin solennelle de notre initiation. Nous retournâmes tous au village en chantant au son des tambours. Trois membres de l'alliance se tenaient devant avec des serpents sur les bras et les épaules. Nous nous dirigeâmes vers la case du chef du village pour être « transmis à lui ». Il était en train de prendre son bain. Lorsqu'il fit son apparition, nous formâmes un grand cercle et allâmes en faisant des pas de danse vers l'intérieur du cercle. J'avais aussi mis une des vipères autour du cou. Le chef exprima, par des mots bien choisis, sa satisfaction de me voir membre de la société secrète des serpents, et que ce fait consolidait la forte amitié entre moi et le village. Je répondis que c'était un plaisir pour moi d'être membre d'une telle société secrète et devenir, ce faisant, presque un citoyen du village Dan le plus imposant ; je louai aussi le bon comportement des enfants du village et l'on m'applaudit surtout lorsque je fis savoir que les habitants de Diapleu étaient des personnes ayant une beauté saisissante. Le chef nous donna de l'argent, chose qui est tout à fait inhabituelle pour un Blanc. Il voulait exprimer par-là l'idée que nous faisons maintenant partie du monde villageois, et qu'il pouvait nous faire des cadeaux, à nous Blancs, comme il le faisait pour ses habitants. Le jour suivant était calme, car la société secrète siégeait en petit comité, sans doute pour répartir les revenus de la journée précédente, qui ont été contribués des novices. J'ai compté environ quinze membres qui ont rempli une fonction officielle la veille.

Dans la soirée, nous leur rappelions que nous devions de nouveau nous rendre au camp pour en savoir plus sur la société secrète. Tôt le matin, on nous fit savoir que nous devions juste prendre notre petit déjeuner et après on nous conduira au camp.

Comme avant-hier, c'est seulement vers midi qu'on vint nous chercher pour nous y conduire. Avec environ quinze personnes, nous avons traversé le village en dansant. Dans le camp, tout était comme avant-hier, sauf que cette fois-ci nous pouvions franchir les différentes portes sans difficulté.

Ce jour-là nous avons appris l'importance des petites objets sur le van à riz qui forment l'arsenal magique de la société secrète des serpents.

Un grand nombre de boules d'argile se trouvaient également dans le panier. Il y en avait dix-neuf. Après chaque guérison de morsure de serpents, on fait une boule d'argile et on

les met dans le panier, ce qui constitue une comptabilité pour les générations futures.

Puis, on retourna dans notre case en dansant, le coffre avec les médecines et les serpents en tête du cortège.

Il arrive aussi que dans les sociétés secrètes, comme c'est le cas chez les débomé et les zos, un homme devienne le maître parce qu'il a été choisi par les puissances surnaturelles. Douasese, un maître de la société secrète des serpents connu partout dans le pays, me dit un jour : « Mes remèdes me parviennent en rêve par le truchement des morts. Un guérisseur qui reçoit ses remèdes de son père, n'est pas un vrai guérisseur. On doit soi-même rêver de ses remèdes. J'avais tellement de rêves dans ma tête qu'on fit de moi le maître de la société secrète des serpents. J'avais tout simplement la meilleure tête. Mon père n'était pas membre de la société des serpents. Si un homme est mordu par un serpent, je me rends chez lui avec beaucoup de membres de notre société. Chacun apportant un peu de médicaments. Ils dansent devant la case du malade. Cela me donne la force de le guérir. »

Il y a aussi une autre société de médecins (traditionnels) chez les Dan, la société secrète Gbon. Comme c'est le cas de plusieurs coutumes Dan, elle a été empruntée des Konor.

« Les Gbon ont les plus grandes connaissances en matière de remèdes. Ils peuvent guérir les malades, réanimer les morts et ceux qui ont perdu conscience. Ils s'y connaissent même en matière de protection contre les sorciers. Pour toute maladie en dehors de la lèpre, on peut consulter les Gbon. En ce qui concerne la lèpre, il n'existe aucun guérisseur. Le lépreux doit lui-même rêver d'un remède qui le guérira. Si une personne est malade, on le dit au chef et celui-ci envoie des hommes chez trois Gbon (qu'on ne trouve pas dans tous les villages) pour acquérir le remède de la maladie de cette personne. Ils ont des différents remèdes pour les coliques, maux de tête, etc. Ils se sentent si forts avec leurs connaissances médicinales qu'ils font souvent la démonstration suivante : ils préparent du riz et le soir déposent les marmites au beau milieu du village. Ensuite, ils invitent tout le monde à mettre leurs médecines dans les marmites. Ils vont se coucher laissant le soin à chacun de préparer une concoction maléfique dans les marmites de riz. Le lendemain matin les Gbon mangent sans crainte le riz. »

Si quelqu'un veut faire partie de la société secrète des Gbon, il fait une démonstration publique de son pouvoir, un peu comme le font les Gba avec leur ventriloque. « On frappe quelques membres de l'alliance avec une queue de vache dans laquelle se trouve une médecine et ils en meurent. On les couvre ensuite d'une feuille de bananier et on les fait revenir à la vie grâce à une médecine. » — Pour attraper les sorciers, la société secrète a son propre zo.

NOTRE ENTRÉE DANS LA SOCIÉTÉ SECRÈTE DES ÉLÉPHANTS « BIE » (BIE = ÉLÉPHANT)

Il y a chez les Dan deux sociétés secrètes des éléphants. L'une n'est accessible qu'aux grands hommes des Dan, l'autre dans laquelle nous avons été admis, est celle des défricheurs. Notons que le défrichage annuel de la brousse pour les plantations est l'activité masculine la plus importante chez les Dan. En ce qui concerne le défrichage, on distingue l'abattage des arbustes bas et des petits arbres, qui se fait au moyen de machettes, de l'abattage des grands arbres qui se fait avec une

hache. Pour ces deux types d'activités, il y a deux sociétés secrètes différentes.

C'était à Banneu, la capitale de la chefferie Do en Côte-d'Ivoire, au début de janvier 1956. Pendant des jours, nous avons essayé d'être admis dans la société secrète des éléphants. Mais les gens trouvaient sans cesse des échappatoires. Le maître de la société n'était pas là, mais, finalement, nous avons pu le faire venir de sa plantation, motivé par un cadeau que nous lui avons fait. Il a dit qu'il devait d'abord convoquer une réunion de toutes les personnalités dirigeantes de l'alliance et discuter de notre souhait d'appartenir à leur société. Mais, on nous fit savoir que le coffre de l'alliance était hors du village et la « gardienne » du coffre n'était pas disponible. Enfin, dans la soirée du jour de marché, les dignitaires de la société secrète d'éléphants vinrent chez nous accompagnés du chef du village et surtout de la « mère » de la société, sans laquelle on ne peut rien entreprendre. Elle souffrait d'un goitre énorme.

Une fois de plus je tente de m'expliquer, que je suis sincèrement ami aux Africains et que c'est pour cela que je suis là, ici en Afrique, pour la sixième fois et c'est aussi pourquoi ma femme a laissé nos trois enfants à la maison (en Allemagne). Tamé (mon interprète) souligna que je n'ai trahi aucun secret, et qu'il avait longtemps servi à mes côtés, sans m'avoir entendu révéler quoique ce soit sur la société secrète des serpents des Kran dont j'étais déjà membre.

Notre entrée dans la société secrète des éléphants se fit l'après-midi du jour suivant. Une case comprenant plusieurs chambres situées au bord du village avait été dégagée pour cela. Un homme portant une corde en liane épineuse faisait constamment des tours autour de la case pour repousser les sorciers. Pour cette raison, tous les non-initiés devaient éviter la case en faisant un grand détour. À trois mètres de l'entrée se trouvait une botte de longs pétioles. Encore une fois, nous devons entrer d'une manière spéciale dans la case. Une fois à l'intérieur, après que nous ayons enlevé nos chaussures, nous nous sommes assis devant la médecine de la société secrète, que je n'ai pas le droit de décrire. Il faisait presque noir. L'on chantait et dansait dans la pièce d'à côté. La case était petite ; je ne pouvais pas savoir exactement combien de personnes étaient présentes. Il devait y avoir peut-être 20 personnes.

« Comment veux-tu l'attraper ? », me demande-t-on. Il s'agit de la médecine ou quelque chose se trouvant sur la médecine. Je réponds : « Je vais enlacer le fétiche ». Faux.

Plus tard, j'ai appris que l'aiguille est un symbole important. On m'a posé cette question : « Quand tu couds, qui se fatigue, l'aiguille ou toi ? » J'ai répondu : « Moi, évidemment ! » « Bien sûr, et c'est pour cela que la société secrète d'éléphants va t'aider à ne pas te fatiguer quand tu travailles. Tu peux faire tout travail et ne jamais te fatiguer, travailler sans interruption, à la manière de l'éléphant qui, dans la brousse épaisse, suit son chemin sans se fatiguer. C'est pourquoi notre question de reconnaissance est formulée de la façon suivante : « Comment as-tu adhéré à la société secrète d'éléphant ? » Et la réponse à cette question doit être la suivante : « ... »

On passe à l'étape du serment. Nous plongeons l'index gauche dans une marmite que j'avais par mégarde saisie auparavant. Elle était remplie d'une substance noirâtre inconnue. Je devais me lécher le doigt et ensuite exprimer mes vœux personnels. La médecine est à la disposition des membres de notre

alliance secrète non seulement pour le défrichage de la brousse, mais aussi pour nos aspirations professionnelles individuelles. Donc, je pourrais dire, par exemple : « Fais de moi un bon sculpteur, et fait en sorte que je ne fasse pas de fautes dans mon métier de sculpteur. »

Maintenant, nous sommes initiés aux secrets de la société qui font de nous des bons défricheurs. Nous apprenons aussi les trois interdictions alimentaires de la société : serpent noir, l'oiseau Toutou et une feuille précise.

Une fois que l'admission est terminée, comme à la société secrète des serpents, on marche en procession solennelle à petits pas de danse jusqu'à la maison du chef du village. Encore une fois, nous échangeons des formules de politesse, puis s'ensuit une démonstration publique de chants et de danses propres à la société secrète. Notre mère (avec le goitre) chante brillamment une chanson bien particulière que nous avons enregistrée sur une bande audio.

Le soir, quand nous étions prêts à aller au lit dans notre case, un vieux dignitaire de la société secrète des éléphants vint nous voir. Il nous dit qu'ils ont décidé de nous donner encore deux médecines précieuses que nous devons emporter avec nous dans notre patrie et qui, d'une manière particulière, qu'il nous a expliqué, allaient nous aider et nous protéger dans la vie. Ces médecines nécessitent une maintenance régulière. Cette instruction du soir nous révèle encore un certain nombre de caractéristiques importantes de la société secrète des éléphants dont la connaissance est manifestement réservée à un cercle restreint. Comme nous devons continuer à voyager et peut-être parce que nous ne reviendrions plus ou seulement après des années, ils avaient voulu nous donner, comme un honneur particulier, ces connaissances les plus élevées, mais à garder strictement secret.

Quand la société secrète des éléphants reçoit un contrat de défrichage, alors, très tôt le matin, une jeune fille de la société se rend à l'endroit où cela aura lieu et laisse les médecines émaner leurs pouvoirs dans la brousse à travers des pratiques qui nous sont inconnues. Peu à peu, les défricheurs arrivent, se fortifient en touchant les médecines et se rendent au tronçon désigné pour le défrichage. On poste des gardiens au lieu du travail afin qu'aucun non-initié ne s'approche de cet endroit, car « c'est l'éléphant qui est maintenant au travail, pas les hommes ! »

On ne mange qu'une fois par jour, et presque uniquement de la viande ; le riz et le manioc alourdisent trop le corps. Cependant, pendant le travail, il est permis de boire du vin de palme. Il contient très peu d'alcool, mais est extrêmement riche en nutriments digestes. (Souvent, le vin de palme était aussi la seule nourriture que nous voulions quand la chaleur et la fatigue se faisaient trop sentir lors d'un voyage.) On apprend beaucoup de choses sur le défrichage de la forêt : il faut couper les petits arbres avec un coup diagonal de haut en bas au tronc et non pas horizontal, qu'il ne faut pas tout couper sans distinction, mais plutôt épargner les plantes qui sont déjà mortes, car elles seront de toute façon brûlées par du feu plus tard. Le défrichage est un travail très fatigant, mais aussi très amusant et satisfaisant. C'est une merveilleuse sensation de s'opposer ainsi à la nature hostile avec succès, succès que l'on obtient que lorsqu'on est un éléphant puissant.

Voici le texte d'un chant des défricheurs que le chanteur chante pour encourager ses amis qui travaillent :

Chanteur : Allons-y, Feu ! (Le chef des défricheurs est appelé « Feu » pour indiquer comment il lutte de façon dévastatrice contre la brousse.)

Chef : Je suis Tia !

Chanteur : Tu es comme un bélier, tu te bats comme un bélier avec ses cornes contre la brousse.

Chef : Oui, je suis Tia !

Chanteur : Tia, toute personne, qui va faire ses besoins, se plaint de toi. (Tia travaille si rapidement que l'homme qui va faire ses besoins dans la brousse ne finit même pas de le faire avant que Tia n'arrive jusqu'à lui.)

En plus de cette « petite » société secrète des éléphants qui permet de s'approprier les propriétés physiques d'un animal, il existe encore une autre « grande » société secrète des éléphants nommée Bie-Si. C'est le club Dan auquel les chefs et d'autres personnes de marque adhèrent pour devenir grands et riches, et « afin que d'autres personnes aient peur d'eux à leur vue. » Rien que l'adhésion nécessite que l'on donne de nombreuses vaches, et les sacrifices réguliers sont également importants. Le chef de cette société secrète vit à Tapita dans le sud-ouest du pays Dan, mais aussi le Grand-chef Mongrou, qui est du nord, en était membre.

Un certain nombre de membres forment ensemble un éléphant dans un sens littéral : « Deux ou trois forment une jambe, trois le corps, etc. ; la tête doit toujours être un chef très important. » Si l'éléphant est tué, seulement celui à l'endroit où la balle pénètre en meurt.

Un fils de Towé, un ancien dignitaire de la société secrète des éléphants, déclara : « Celui qui s'est transformé en éléphant est, quant à lui, dans le village et il n'a pas besoin de dormir. Il sait, cependant, que son esprit (son zou) se trouve dans un éléphant. » Les membres de la société secrète des éléphants pratiquent la justice sur les autres membres, mais pas sur les personnes extérieures, à moins que leurs familles ne leur en fassent la demande.

NOTRE ADHÉSION À LA SOCIÉTÉ SECRÈTE DE LA HACHE « DOAGLI » (DOA = HACHE, GLI = FÉTICHE)

Le village Banneu, où nous fîmes notre adhésion à la société secrète des éléphants, est l'endroit où le grand-chef Do-loleu réside. Ce dernier vit toutefois en désaccord avec ses sujets et s'est, par conséquent, complètement retiré à sa plantation, qui se trouve à une heure de marche de Banneu. Lors de notre séjour à Banneu, Do-loleu vint un jour au village et nous invita à séjourner dans sa plantation tout le temps que nous souhaitons, du moins à y passer au moins une nuit. Nous nous rendîmes donc chez lui en traversant la jungle vallonnée jusqu'à ce que nous arrivions à une vaste clairière : nous vîmes sa plantation de 300 hectares de café. Des troncs d'arbre devenus des pieux noircis par le feu se trouvaient là par centaines et abattus par milliers à certains endroits.

« Oui », expliqua le grand chef, un homme d'une grande taille, âgé d'environ 35 ans, « j'ai pu créer cette grande plantation parce que j'avais avec moi les hommes de la société secrète de la hache parmi lesquels se trouvait le grand-maître de toutes les sociétés secrètes de la hache de cette région ».

Do-loleu a déjà entendu dire que nous avons été admis dans plusieurs sociétés secrètes. Cet homme dont l'intelligence et le comportement surpassait de loin ses concitoyens, res-

pectait cet effort inhabituel qui fut le nôtre d'appartenir à ces sociétés secrètes. Et c'est ainsi que pour la première fois, notre adhésion à une société secrète fut rendue facile. Do-loleu lui-même est intervenu auprès du maître de la société secrète de la hache pour nous pistonner.

Cependant, là encore, il y avait certaines préparations à faire, ce qui a repoussé notre admission au lendemain. Le chef a mis à cet effet une petite case à notre disposition, case qui, comme celle de la société secrète Bie, contenait deux chambres.

Tamé fut le premier admis dans la case. Quand il en ressortit, il nous dit à voix basse que nous devons saisir quelque chose à travers un rideau, et que nous devons saisir un objet spécifique d'un assortiment de diverses médecines présentées.

Je devais entrer dans la case de la même manière étrange qu'à la société secrète des serpents. Après l'épreuve de rideau, que je ne réussis pas la première fois, et pour laquelle j'ai dû payer une amende, on me demanda pourquoi je voulais intégrer la société secrète de la hache. Je dis franchement que cela me tenait à cœur de connaître les vieilles et respectables institutions des Dan, puisque beaucoup de mauvaises rumeurs véhiculées par des Blancs ignorants sont répandues sur elles.

Ici aussi, les remèdes magiques se trouvent sur un van à riz et le maître les déplace plusieurs fois.

Le maître m'expliqua alors à quelle utilité servait le fétiche de la société qui devait m'être bientôt administré. En premier lieu, il me protège contre les chutes d'arbres abattus et aussi contre les risques de tempête en général, et il m'ouvre la voie de la richesse.

Nous avons vu auparavant qu'une jeune fille avait apporté de la brousse un certain nombre de plantes dans un panier, et qu'elle les avait ensuite pilées dans un mortier. Cet épinard magique a été mélangé avec d'autres substances par le Maître.

Je devais ensuite me coucher sur le ventre au sol et « dormir ». On me frotta énergiquement la médecine sur la partie lombaire, pendant un certain temps, afin qu'il pénètre vraiment dans mon corps et, ensuite, on m'en frotta sur les deux bras, sur le visage et dans les cheveux. On me demanda ensuite de me lever : « Réveille-toi. »

Le maître fendit ma peau entre l'annulaire et le majeur avec un couteau de circoncision et frotta dans la plaie une médecine noire prise dans une corne et me dit : « Ceci va s'infiltrer tout de suite dans ton sang. À partir de maintenant, peu importe si ta peau est blanche ou noire, nous sommes tous unis. Si tu fais ce mouvement, alors la médecine te protégera contre les chutes d'arbres, la tempête, la foudre et autres choses similaires. Tu peux aussi avec cette médecine arrêter un nuage qui suit son chemin. » Puis, on me frotta la médecine aussi sur la poitrine et sur les sourcils. « C'est pour que la médecine te protège aussi de la nervosité de parler devant une grande assemblée. »

C'était maintenant au tour de ma femme. On lui fit la même chose qu'on me fit, sauf qu'on lui demanda si elle a déjà tué quelqu'un. C'était probablement une allusion aux propriétés magiques qui sont ici attribuées aux femmes. On lui donna un nouveau nom : Depou. Pendant ce temps, je regardais autour de moi. Il y avait sept hommes présents et la jeune fille qui avait apporté les plantes médicinales. Les femmes peuvent devenir membres de la société secrète de la hache, même si elles ne peuvent pas abattre les arbres, comme c'est le cas également dans

la société secrète des défricheurs. Là-bas, les femmes y adhèrent pour avoir les médecines qui les aideront à travailler assidûment comme un éléphant, mais ici, elles y adhèrent pour se protéger contre la chute des arbres, au cas où la tempête les surprend en pleine brousse. La jeune fille en question a des tâches magiques. Pour cela, elle ne doit pas être excisée, ce qui équivalait aux yeux des Dan en quelque sorte à la virginité chez nous.

On me fit appel pour venir prêter serment. Sur un tissu qui couvrait le van à riz, on posa une figurine en bois ayant deux visages, un petit marteau, et un autre étrange petit objet. On m'expliqua que ce troisième objet a pour rôle de dévier la direction d'un arbre qui menaçait de tomber sur un village. « On attache une corde en haut et on pose la petite figure en dessous ». « Le marteau est là parce qu'il n'y a pas de hache sans le marteau et sans la hache, il ne peut y avoir d'abattage d'arbre. » Lors de mon serment, je devais caresser deux fois la statuette à double visage et le marteau une fois. Et je pouvais formuler certains vœux personnels dont je souhaiterais que la médecine les exauce.

Maintenant, je pouvais regarder dans le panier et me choisir un fétiche qui m'accompagnera dans mon pays et qui s'assurera que les pouvoirs magiques de la société secrète me seront toujours utiles. À ma grande surprise, les membres de la société m'offrirent eux-mêmes leur fétiche principal ayant le double visage. Ils avaient déjà négocié avec le chef à ce sujet, parce que, en soi, ce fétiche est indispensable. L'on allait en trouver un autre aussi efficace chez une autre société secrète de la hache. Dans le pied de la figurine, il y avait de la médecine. Je dois garder la médecine à la maison dans une boîte, et quand nous mangeons du riz, nous devons lui en donner un peu. Je peux aussi le faire sortir et le montrer à mes amis, et leur expliquer ce que c'est, mais tant qu'il est hors de sa boîte, il est interdit de siffler dans la maison. De temps en temps, je dois le caresser et le badigeonner d'huile.

Ma médecine me protège des personnes qui me veulent du mal. Si plusieurs personnes viennent me rendre visite, je dois m'excuser un instant auprès d'eux, me diriger vers mon fétiche, le caresser et lui demander sa protection. Alors, personne ne peut me faire de mal. Lors des réunions, je peux le maintenir caché dans ma poche et le caresser.

Comme cela se fit lors de mes précédentes admissions dans les sociétés secrètes, nous allâmes maintenant officiellement nous présenter au chef du village en tant que nouveaux membres. « Maintenant, tu es un vrai Dan », dit Do-loleu d'un ton digne et amical. Nous nous rendîmes ensuite dans la brousse, accompagnés de tous les villageois, pour abattre mon premier arbre. Notre jeune fille, qui avait préparé la médecine, portait le van de riz sur la tête avec les médecines. C'est elle qui marchait en tête de la troupe. D'abord, deux hommes m'ont montré comment on abat un arbre. La hache des Dan a un manche court et épais, dans lequel la lame en fer est insérée. Elle est étroite – seulement trois cm de largeur –, et environ vingt cm de long, les dimensions sont très différentes des haches que nos bûcherons utilisent en Europe.

Nous apprenons maintenant la fonction spéciale de la jeune fille vierge en question : elle peut par ses pouvoirs magiques et à travers l'une des petites haches sacrées, que nous avons vues dans le panier où se trouve la médecine, faire en sorte qu'un arbre tombe dans une certaine direction, même contre

son inclination naturelle. Ceci est important pour éviter les accidents lorsque plusieurs équipes travaillent simultanément sur des arbres différents, ou si un arbre doit être abattu de sorte qu'il tombe au travers d'un fleuve pour constituer plus tard un pont ou encore si un arbre pourri se trouvant à la lisière du village menace de tomber sur les cases.

La jeune fille se met en face de l'arbre, la petite hache sacrée à la main, et lui montre en balançant la hache dans la direction dans laquelle il doit tomber. Les deux hommes coupent l'arbre en frappant de côtés opposés, celui qui se trouve dans la direction où l'arbre doit tomber frappant un peu plus bas sur le tronc. Le tambour leur donne le rythme qui n'est pas du tout régulier. L'arbre tombe exactement dans la direction indiquée par la jeune fille. L'on coupa un deuxième arbre pour nous prouver que la jeune fille est capable de faire tomber un arbre dans une direction opposée à son inclination naturelle en lui donnant des consignes. Pendant ce temps, nul n'est autorisé à lui adresser la parole. Et l'arbre tomba réellement à peu près perpendiculairement à la direction de son inclination naturelle.

Ce fut maintenant mon tour. J'avais des difficultés, au début, à maîtriser la hache, mais on me montra comment faire, j'ai appris à bien manier la hache et j'ai fini par faire tomber l'arbre.

Ensuite, le maître et son premier assistant donnèrent un petit spectacle de son savoir-faire. Ce fut un spectacle extraordinaire de voir les coups de hache s'abattre sur le tronc parfois à la vitesse d'un roulement de tambours. De temps en temps, il y eut des petits tours artistiques : il lança la hache en l'air et la rattrapa après qu'elle ait fait plusieurs rotations en l'air tout en gardant le rythme du tambour. Parfois, il faisait tourbillonner la hache sur son axe longitudinal. La jeune fille se concentrait religieusement sur l'arbre que son maître devait abattre. Finalement, l'arbre s'est affaissé, mais à la consternation générale, il tomba juste à côté de la jeune fille et non pas dans la direction indiquée par la petite hache. Le maître était stupéfié, embarrassé. Sans dire un mot, nous sommes tous retournés au village dans le silence. « Quelqu'un a dû nous ensorceler » fit remarquer Tamé d'un ton sinistre. Sur le chemin du retour, une jeune femme trébucha sur le sentier pourtant facile et s'enfonça la branche d'un arbre abattu dans la jambe, provoquant une plaie profonde. Souffrante de douleur, elle se leva et s'appuya contre un arbre, son visage en grimace par la douleur, mais étouffant tout cri. Personne ne s'occupa d'elle, bien au contraire, les membres de la société regagnèrent le village avec un air de triomphe. Notre médecine s'était révélée puissante. Elle a fait chuter la sorcière sur le chemin du retour – pourtant plat – pour la révéler au grand jour et la punir en la blessant sévèrement. Un peu plus tard, nous avons entendu la brave femme crier plusieurs fois. Je vis un groupe de villageois, y compris notre maître, autour d'elle. On tortura la femme pour qu'elle avoue ce qu'elle avait fait ; et elle avoua. Cela joue en sa faveur, car le fait d'avoir avoué son crime fera notre médecine relâcher son emprise sur elle et la plaie pourra guérir. Voici le texte de la chanson que les chanteurs chantent pour encourager les compagnons qui travaillent :

Attelez-vous, Attelez-vous.

Frappez avec votre hache,

même si je ne chante pas bien –

qui me donne quelque chose pour ma chanson –

moi-même je ne demande rien, mais frappez l'arbre.

Je sais que chaque société secrète de la hache peut abattre des arbres.

Mais maintenant, quand il faut abattre les bois de fer, montrez maintenant ce dont vous êtes capables, faites-vous un bon nom.

Notre hache est si merveilleuse,

le fer frappe le bois.

Normalement, la force se trouve dans le bras, mais notre hache l'a dans la tête.

(Puis s'ensuit un concert d'éloges à l'égard de la hache pour lui faire plaisir)

Personne ne peut être au second niveau de l'échafaudage, (échafaudage que l'on utilise pour travailler l'arbre où il se rajeunit)

s'il n'a pas d'abord été au premier niveau.

Bien qu'il travaille sur le deuxième,

il ne doit pas mépriser le premier.

Chacun des deux est nécessaire.

NOTRE ENTRÉE DANS LA SOCIÉTÉ DU POTAMOCHÈRE « BO »

C'était par hasard – en tout cas selon notre programme – que nous dûmes passer la nuit à Bontagieu. C'est seulement là-bas que nous avons appris que ce village est un siège important de la société secrète du potamo-chère. Nous avions tant entendu parler de cette société secrète. Il soutient les membres dans une autre activité agricole importante, le raclage de la terre. Les Dan sèment le riz sur un sol non préparé. Ensuite, il racle le terrain et recouvre ainsi les graines de terre. Cette activité est très épuisante du fait de la grande taille des champs de riz et du sol très dur. L'on travaille en compétition avec ses camarades dans l'ambition de les surclasser et d'acquiescer ainsi la célébrité dans le village. Cela explique pourquoi, une société secrète est née à cet effet qui a pour objectif de s'approprier les qualités d'un animal qui est connu pour labourer la terre : le potamo-chère.

Les membres de la société secrète du potamo-chère sont recherchés pour leurs qualités de bons paysans. Ce sont surtout les hommes riches qui les recherchent à cet effet. Dans ce cas-là, ils peuvent également montrer une autre nature du potamo-chère : si l'employeur les paie mal, ils peuvent détruire sa plantation comme le font les potamo-chères.

Un jour, on nous présenta un jeune homme d'environ 20 ans, qui peut se transformer en potamo-chère. Ce qui nous a tous tout de suite frappés, c'est que ce sympathique et sérieux jeune homme révélait belle et bien avoir dans son visage des traits de potamo-chère.

Puisque nous sommes maintenant membres de quatre sociétés secrètes, y compris celle de leur grand-chef Do-loleu, la possibilité de notre admission est considérée avec bienveillance.

Le lendemain matin, ce jeune chef est allé en courant très tôt dans la brousse pour chercher « comme un potamo-chère » les médecines de la société secrète. L'on a déjà préparé une case pour notre admission, d'où émane chants et tambours. Vers trois heures (de l'après-midi), le chef vint avec deux compagnons et une vierge, qui portait le fétiche de la société secrète, recouvert, comme d'habitude, d'un tissu. Nous le saluons et il disparut dans la case de la société secrète. Peu de temps après, il sortit, presque nu, et se précipita en zigzag dans la brousse. « Il va maintenant devenir un potamo-chère et continuer à re-

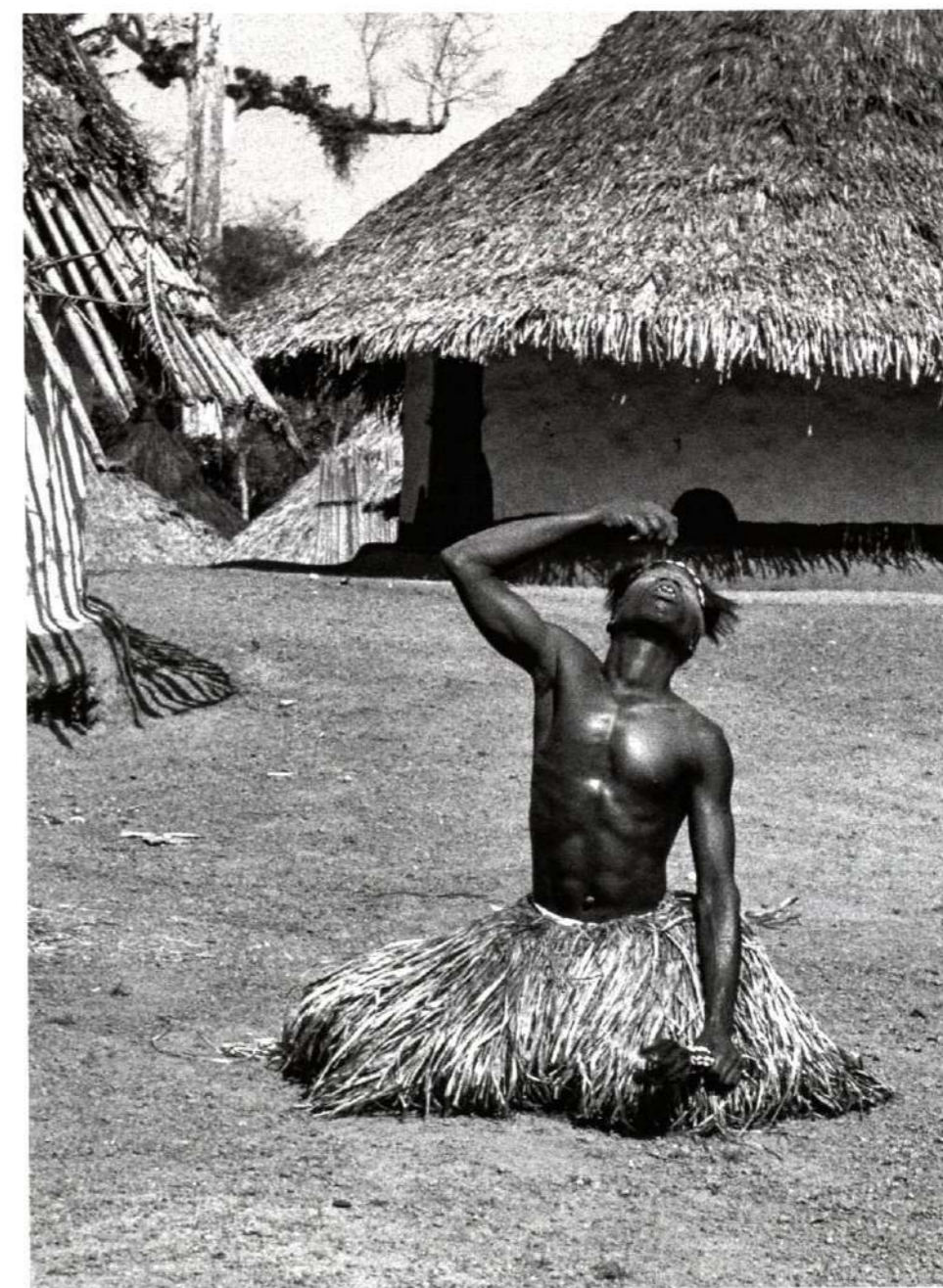


Pl. 68 Le maître de l'alliance du potamochère dansant. (Boutegle, 1955/56)

chercher les médicaments. » Nous attendions son retour pour prendre des photos, mais il est sorti de la broussaille au même endroit juste avant la tombée de la nuit, portant alors une longue jupe en raphia derrière laquelle balançaient trois cloches. Sur sa tête, il y avait une coiffe, et au niveau des chevilles, il portait des hochets fabriqués à partir de coques de noix. Dans ses mains, le maître tenait la médecine de la société secrète, une corne recouverte de cauris. Il courait ici et là, puis devant la case de réunion. Là, il fit de beaux pas de danse au rythme des tambours. Au cours de la danse, à plusieurs reprises, il s'agenouillait et se penchait en avant. Un membre du groupe posait chaque fois la main sur son dos. Il resta finalement longuement dans cette position jusqu'à ce qu'on finisse de discuter des frais à payer pour notre adhésion. C'est seulement après le bain et le dîner que le maître vint lui-même nous chercher. On nous fit nous asseoir, comme d'habitude, devant la case et, comme d'habi-

tude, Tamé fut le premier à être appelé. Celui qui fit entrer Tamé était un jeune homme qui portait la tenue que le maître avait porté dans l'après-midi. Mais avant qu'il n'entre dans la case avec Tamé, il trépassait ici et là devant nous grognant comme un potamochère. À la porte, il y avait quelques femmes de la société secrète qui lui chantaient un très beau chant.

Je fus le second que le jeune homme vint chercher. Il me tint par la main et dansa avec moi en lignes ondulées autour de la maison. Ensuite, je rentrai dans la case à la façon de la société secrète et je m'assis par terre. Dans ce lieu aussi, il y avait devant moi le panier à vanner le riz, recouvert d'un tissu. La pièce était sombre, je comptai 12 hommes et 15 femmes. Environ la moitié de chaque groupe chantait. Ce sont tous des jeunes gens parce qu'il n'y a pas si longtemps que le jeune maître en question avait créé la société secrète. Les gens beaucoup plus âgés se mettraient probablement à contrecœur sous son auto-



Pl. 69 Le maître de l'alliance du potamochère prouve qu'il a une nature de potamochère en se mettant du sable dans les yeux ouverts, comme les potamochères. (Boutegle, 1955/56)

rité. En outre, le raclage de riz est principalement une activité des jeunes. La société secrète du potamochère occupe à cause de cela le rang le plus bas dans la hiérarchie des sociétés secrètes.

Nous avons reçu alors chacun un nom : le nom de ma femme est « Barlé Yenge » = sœur des potamochères, et mon nom est « Bengadru » = couleur rouge du potamochère, puisque ma peau rouge-brune est similaire à celle du potamochère. Ce sont ces noms que les chanteuses utilisaient immédiatement dans les chansons qui accompagnèrent cette étape. Nous devons entendre ces noms et les confirmer par un fredonnement.

Les chanteuses ont accompagné toute la cérémonie de leurs chansons. Les chanteuses ici sont exceptionnellement bonnes, en particulier une chanteuse très belle ayant la stature légèrement osseuse des nobles Dan. Elle chante et dirige des tons qui ressemblent au « *dirty tone* » dans le jazz ; une technique qui emplit les mélodies des chansons de notre cérémonie. On choisit comme chanteuses celles qui ont des voix très claires afin que lorsqu'elles chantent pour les travailleurs dans la brousse, ceux-ci puissent entendre leur voix même s'ils sont éloignés.

Le lendemain, vers midi, on nous a présenté dans la même case de réunion les médecines que le chef était allé chercher la veille. Une jeune fille les apporta dans un panier couvert et se tint longtemps à la porte jusqu'à ce que le deuxième chef ait fini de mettre sa jupe de raphia et de clochettes. Il dansa ensuite pendant un certain temps au son des tambours. Lui aussi excellait dans son art ; il était bien mieux que la plupart des danseurs Dan que nous connaissons.

Les médecines portent presque toujours sur les travaux de raclage du sol. Ils rendent les membres de la société secrète forts et – ce qui n'est pas négligeable de souligner – affaiblissent ceux qui ne sont pas de la société secrète au raclage. D'autres médecines protègent aussi les yeux de la poussière, etc.

Il y avait une feuille d'une plante à cinq extrémités, tout comme l'homme a cinq orteils, parmi les médecines. Avec celle-ci, il était possible d'ensorceler son prochain. Pour l'utiliser, voici comment on procède : on plie le bout de l'extrémité centrale et on le perce avec la tige d'une autre feuille du même genre. On le met alors quelque part dans la brousse et on prononce le nom de la personne qu'on aimerait ensorceler. Alors, cette personne va s'enfoncer une épine dans l'orteil. On se rend ensuite chez la victime et on lui dit qu'on est l'auteur de son mal, puis on la guérit avec la sève d'une certaine plante qui n'est connue que de la société secrète. La personne concernée n'en voudra pas à l'auteur de son mal, elle ressentira plutôt de l'admiration pour lui, et ne cherchera plus désormais à le surpasser au travail.

Une autre plante provoque ce qu'on appelle le mal de ventre de la lèpre, l'une des pires maladies que l'on connaisse. « Quand on a cette maladie, on se sent tellement mal que l'on ne peut sortir de la case. » Cette plante est une sorte de liane. On la donne au travailleur crédule en lui disant : « Mange, ça te rendra fort ! »

Un autre sortilège : on mâche une feuille avec de la cendre d'une plante ; puis on se rend chez la personne à qui on compte faire du mal, et on crache secrètement le jus dans ses pas. Cela rend également faible. Là encore, on vient dévoiler à la victime ce qu'on a fait et on la guérit en lui versant le jus d'un certain fruit sur le dos.

Il y avait aussi une plante dont les graines doivent être cueillis les yeux fermés et avec la main x. Et l'on doit dire en les cueillant : « Tout comme ces graines collent ensemble, que le propriétaire de cette plante entre aujourd'hui en conflit avec son épouse. » C'est en effet une loi de la société que l'on ne se dispute pas sur le lieu du travail. Sinon l'on peut tomber sous le coup d'une amende.

On coupe aussi le bourgeon d'une plante particulière avec la main x, on le mâche ensuite et on dit : « Tout comme tu n'es pas ouvert, de même nous devons être fermés contre la sorcellerie. » On crache alors le jus sur tous les outils de travail pour les protéger contre les influences négatives.

La société secrète dispose d'un certain nombre de médecines contre l'inhospitalité qui semble survenir souvent et qui n'a pas l'air d'être en rapport avec le travail de raclage de la terre. Il semble que les femmes, à qui un homme affamé demande un peu d'huile de palme pour son riz, leurs refusent ceci assez souvent. Il y a contre ceci plusieurs moyens magiques pour se venger.

Par exemple, il y a un arbre qui a beaucoup de sève. On le saigne et on utilise l'une de ses feuilles pour en faire un gobelet. On y récupère la sève et on accroche le gobelet à une fourche (de l'arbre). Ensuite, on s'adresse au gobelet en ces termes : « Parce que cette femme refuse de me donner de l'huile de palme, alors qu'aujourd'hui tout récipient dans lequel elle versera de l'huile fuira, tout comme je le fais maintenant avec ce gobelet. » Le disant, on perce le gobelet afin que toute la sève qu'il contient puisse couler.

On nous fit savoir ensuite nos signes d'identification ainsi que les interdictions de la société secrète.

Pour clore notre adhésion, notre deuxième maître fit une prestation de danse. C'est également un jeune homme d'à peine vingt ans, de très agréable attitude. Il est, comme je l'ai déjà écrit, un excellent danseur. Soudain, je réalisai à quel point son visage portait clairement les traits de potamochère, notamment ses yeux et sa bouche. Quand il commença à gratter la terre et grogner comme le fait un potamochère, l'illusion de l'homme-potamochère était parfaite. Le couronnement de sa prestation fut qu'il montra qu'il a vraiment les caractéristiques d'un sanglier. « Le sanglier peut enfoncer la tête profondément dans le sol sans avoir du sable dans les yeux, n'est-ce pas ? » C'est ce qu'il fit : il mit une médecine sur les yeux, s'agenouilla, posa sa tête loin en arrière, ouvra les yeux grandement, et ainsi – en regardant le ciel – il se versa des poignées de sable dans les yeux. Cris d'étonnement et d'effroi ! Puis il secoua violemment la tête, bondit sur ses jambes et reprit sa danse. Cette danse-là, nous l'avons filmée ainsi que d'autres événements de notre adhésion dans les sociétés secrètes.

Durant les conversations dans lesquelles nous cherchons à saisir en détail le secret de la société des potamochères, nous apprenons que les Dan attribuent un degré plus élevé de connaissance secrète à la société secrète des éléphants et à la société secrète des potamochères qu'aux sociétés secrètes des serpents et de la hache. Dans la société secrète des éléphants et dans celle des potamochères, il y a quelques personnes qui ont la capacité d'aller « dans l'éléphant » ou « dans le potamochère ». Ces personnes se connaissent entre elles, tandis que les autres membres de la société secrète ne savent rien de leur capacité à se transformer en ces animaux-là, ils ne font

que suspecter, mais ne sont pas autorisés de parler de ces choses-là. Tous ceux qui ont le pouvoir de se transformer en animal se rencontrent sur une montagne appelée Bli, près de Tapita ; ils ne le font pas à certains jours, mais quand ils en ont envie.

La capacité de transformation en animal ne peut être acquise en adhérant à la société secrète, elle doit être innée. Le jeune chef de la société secrète des potamochères possédait ce pouvoir avant même de créer la société des potamochères. Il alla dans un autre village, où il y avait une société secrète des potamochères, et fut admis comme membre sans problème parce qu'il avait ce précieux pouvoir. Les autres membres de la société tirent un avantage de la relation étroite de leur chef avec les potamochères ; eux aussi peuvent – s'ils le souhaitent pour l'accomplissement de leur travail – agir à la manière du potamochère.

Parmi les sociétés secrètes, où l'on est capable de se transformer en animal, dont nous avons discutées jusqu'ici trois, il y a une hiérarchie qui correspond à la difficulté du travail accompli grâce à la médecine de leur société. Au bas de la hiérarchie se trouve la société secrète du potamochère, au-dessus d'elle, il y a la petite société secrète des éléphants puis la société secrète des buffles qui transmet la capacité d'accomplir surtout les travaux lourds tels que le transport de charges, par lequel l'on s'élève au-dessus des activités paysannes ordinaires. Comme l'adhésion à cette société secrète est très coûteuse, cette société est simultanément une société distinguée chez les peuples Dan. Enfin, vient la deuxième société secrète des éléphants dont seuls les grands hommes du pays sont membres. Ainsi, par exemple, le Grand-chef Mongrou appartenait à la société secrète des éléphants, tandis que son fils Dan, lui, ne pouvait appartenir qu'à la société secrète des buffles.

Enfin, il y a une société secrète où l'on peut se transformer en animal : elle se nomme la société Glasi, et elle se trouve à Tapita. Dans cette société, les membres peuvent se transformer en n'importe quel animal désiré. Cette société secrète est généralement connue au pays Dan, ses membres sont respectés et craints. L'on est d'avis que les chefs des autres sociétés secrètes animales sont secrètement membres de cette société secrète. Quelques chansons, que nous avons enregistrées, montrent que les gens prennent très au sérieux la capacité des membres de la société Glasi à se transformer en animal. Dans ces chansons, on lance un avertissement à ceux qui cherchent à être admis dans cette société secrète : « On doit avoir un pouvoir magique », comme le dit le texte de l'une des chansons, « car il peut, en effet, arriver que l'on soit poursuivi comme animal par un chasseur – dans ce cas-là, l'on doit être en mesure de se transformer rapidement en un autre animal. » Dans une autre chanson, il est dit de façon ironique : « Peu importe qui est dans la société secrète animale, il finit toujours dans la sauce. » Un chanteur, qui lui-même vient de Tapita, et est membre de la société secrète Glasi, fait l'éloge dans sa chanson de tous ses frères de la société qui ont été tués par des chasseurs. Une deuxième chanson de cette société, interprétée par le même chanteur, est la suivante :

La brousse est maintenant dangereuse pour vous
(parce que vous vous êtes transformés en animaux).
Je veux maintenant devenir le petit singe Gaou
et être diligent et éveillé comme lui.

Réveillez-vous ! Avancez ! (Ils s'étaient cachés dans la brousse à cause des chasseurs. Maintenant, leur chef Blo leur ordonne de continuer leur marche.)

Mon écho est loin maintenant.

Je ne veux plus jamais dormir.

Je veux être comme un oiseau, qui est tout le temps en train de voler,

être occupé, toujours gai,

que mon chant sonne mélodieux.

Il est bon pour un jeune homme d'être le chef.

Avec un petit garçon, tu peux plaisanter.

Mais pas avec un adulte qui connaît déjà les femmes.

Je veux être un oiseau.

Je veux être Gaou, le singe, qui parle toujours.

Bientôt le nouveau jour se lèvera.

Vous demandez, qui j'appelle ? J'appelle notre chef.

Si vous le voyez, vous le reconnaîtrez immédiatement.

Ce texte semble évoquer le désir d'être tel ou tel animal, une envie de vivre – comme nous le croyons – de façon insoucieuse comme ces animaux. Cette société secrète de transformation en animaux serait-elle née d'une telle envie ?

LES SOCIÉTÉS SECRÈTES DE FEMMES

La société secrète de femmes de loin la plus importante au pays Dan, et aussi chez les Kran, est la société secrète Ne ou société secrète du couteau. Il y a de cela dix ans, à l'ouest du pays Dan, une femme du Grand-chef Touassama rêva d'une médecine composée de nombreux petits couteaux, comme ceux que les Dan utilisent pour se raser la tête, et créa une société secrète de femmes avec cette médecine. Cette société secrète se répandit rapidement dans tout le pays Dan et chez les Kran et prit la place de la société secrète de femmes qui existait jusque-là : la société secrète Togba.

La société secrète Togba – on la trouve encore aujourd'hui ici et là – était essentiellement une société de défense contre la sorcellerie. Les femmes de la société secrète Togba étaient protégées par le fétiche qui s'attaquait immédiatement à ceux qui leur faisaient du mal. Comme le fétiche Yifa, le fétiche Togba ne lâche pas le sorcier jusqu'à ce qu'il avoue son forfait.

En outre, Togba repoussait les léopards des villages Dan, les véritables léopards, pas les hommes transformés en léopards. Les léopards viennent souvent la nuit dans les villages pour dévorer les animaux domestiques. Si un Dan va très tôt le matin à sa plantation, alors il le crie dans tout le village pour chercher un camarade qui va aussi au champ afin qu'ils fassent tous deux chemin ensemble – de peur de rencontrer un léopard. Les Dan disaient que ce n'est pas étonnant que la société Togba ait perdue sa valeur au profit de la société Ne, car depuis qu'ils avaient des fusils de chasse, les léopards ne représentaient plus un danger à leurs yeux.

La société secrète Ne tyrannise aujourd'hui l'ensemble des femmes des pays Dan et Kran. Par des tortures, elle pousse les femmes à avouer leurs forfaits, en particulier les fautes conjugales. L'accusée doit, par exemple, s'agenouiller longtemps sur des noix de palme pointues, et si elle n'avoue toujours rien, elle doit alors se mettre debout sur une jambe, pencher le haut du corps vers l'avant aussi bas que possible et se soutenir seulement avec un index au sol.

La puissance de la société Ne est basée sur le fait que les époux obligent leurs épouses à y adhérer. La crainte de l'épreuve de confession, à laquelle la société soumet les femmes, est censé éviter qu'elle ne trompe son mari. Il paraît que lors de leur torture, des femmes avouent souvent des crimes qu'elles n'ont pas commis. C'est une curiosité que la société secrète des femmes agit dans le sens des intérêts des hommes, puisqu'elle veille sur leurs épouses. Normalement, les sociétés secrètes des femmes sont, au contraire, les gardiennes de la sphère féminine contre les empiètements des hommes auxquels les femmes sont soumises dans la vie quotidienne. Mais, les hommes reconnaissent aux femmes de grands pouvoirs magiques et craignent pour cela leurs sociétés secrètes.

La société secrète Ne s'y connaît également en matière de défense magique. Alors que les fétiches de défense Yifa et Segba rendent lentement le sorcier inoffensif, le fétiche Ne, lui, l'atrape immédiatement et le rend gravement malade.

Ce fétiche sait aussi rendre les sorciers inoffensifs. « Ne, Yifa et Segba nous ont donné des médecines contre les nombreux sorciers, d'où leur importance. Autrefois, on souffrait trop des attaques des sorciers, surtout quand on était en voyage. »

Lors d'un de nos voyages chez les Kran, nous avons vu la société secrète Ne démasquer des sorcières qui avaient ensorcelé le Grand-chef du village en le rendant malade. Beaucoup de femmes accusées ont été soumises à l'épreuve du poison pour prouver leur culpabilité ou innocence – plusieurs y ont trouvé la mort.

Le lieu de rassemblement de la société secrète des couteaux est toujours à proximité du village, contrairement aux autres sociétés secrètes. Lorsqu'on quitte un village et qu'on arrive à un sentier – qui comme tous sentiers de ce genre – est fermé aux non-initiés par un rideau de raphia, alors on peut être sûr que la société secrète des couteaux a un groupe dans ce village.

Quand une femme qui appartient à la société secrète des couteaux est reconnue coupable de sorcellerie, on chante la chanson suivante :

Nous avons trouvé dans l'eau des crabes
(L'idée de l'eau renvoie à l'accusée, et celle de crabes aux aveux de celles-ci).
L'eau n'est pas vide, il y a des crabes en elle.
Viens gardienne, cherche bien, veille sur la cheffe !
(La cheffe a une gardienne à ses côtés qui détecte immédiatement si une femme veut s'infiltrer dans la société pour les ensorceler.)
(Si plusieurs aveux sont faits, alors on chante :)
Oh, l'eau est bonne pour toi (pour la cheffe.)

COMPLÉMENTS D'INFORMATIONS SUR LES SOCIÉTÉS SECRÈTES DES DAN

LA SOCIÉTÉ SECRÈTE GBA

Les membres de la société secrète Gba vont à la chasse aux sorcières. Ils arrivent au village pendant la nuit. Les femmes doivent alors rester dans leurs cases et allumer un grand feu afin qu'elles ne puissent pas voir ce que les membres de la société secrète Gba font dans l'obscurité.

La médecine Gba provient aussi du pays Konor. Il y a longtemps qu'elle se trouve aussi chez les Dan, mais si un village veut l'acquérir, tous les hommes, qui désirent l'avoir, doi-

vent se rendre au pays Konor pour l'obtenir de là-bas. Une fois que la médecine est au village, alors tous les habitants du village concerné peuvent adhérer. Cependant, le candidat doit soit occuper une place importante dans le village, soit posséder un pouvoir magique.

La société secrète Gba est particulièrement fière de ses ventriloques. Si un nouveau candidat doit être admis dans la société, alors on envoie le ventriloque dans la brousse et celui-ci crie en des endroits différents de la brousse. Si le nouveau membre ne croit toujours pas que c'est un miracle, alors on met le ventriloque dans une case. Tous les membres de la société secrète se mettent autour de lui et on ferme la porte de la case. Le ventriloque se met alors à crier, et on entend sa voix de l'extérieur. Le candidat est alors convaincu et est admis dans la société. Parfois, les membres de la société secrète Gba accrochent dans la nuit tous les mortiers des villageois à un arbre haut dont le tronc est lisse de sorte que personne ne puisse y grimper. Pour reprendre son mortier, le villageois doit alors verser quelque chose au grand-maitre de la société secrète. « Les membres de la société secrète Gba peuvent même faire un nœud sur une liane pendue très haut sur un arbre. »

LA SOCIÉTÉ SECRÈTE DES VOLEURS

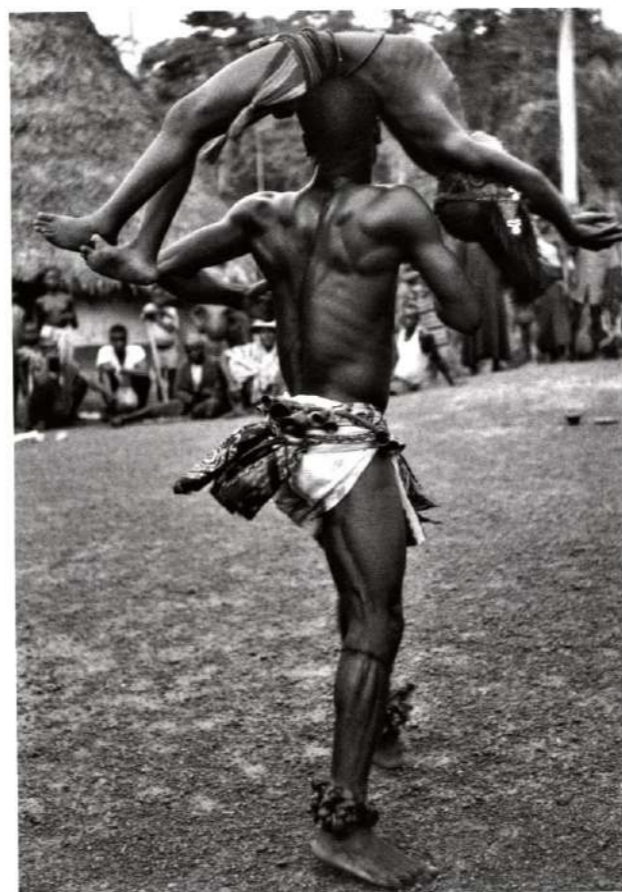
La société secrète des voleurs, nommée Gbeifi, a son siège au village Pédagleu dans le pays du Grand-chef Touasama. Les membres de cette société peuvent aller la nuit dans les cases et voler ce qu'ils désirent. Quand ils ont tout emporté, ils réveillent leurs victimes.

SECONDE SOCIÉTÉ SECRÈTE DES SERPENTS

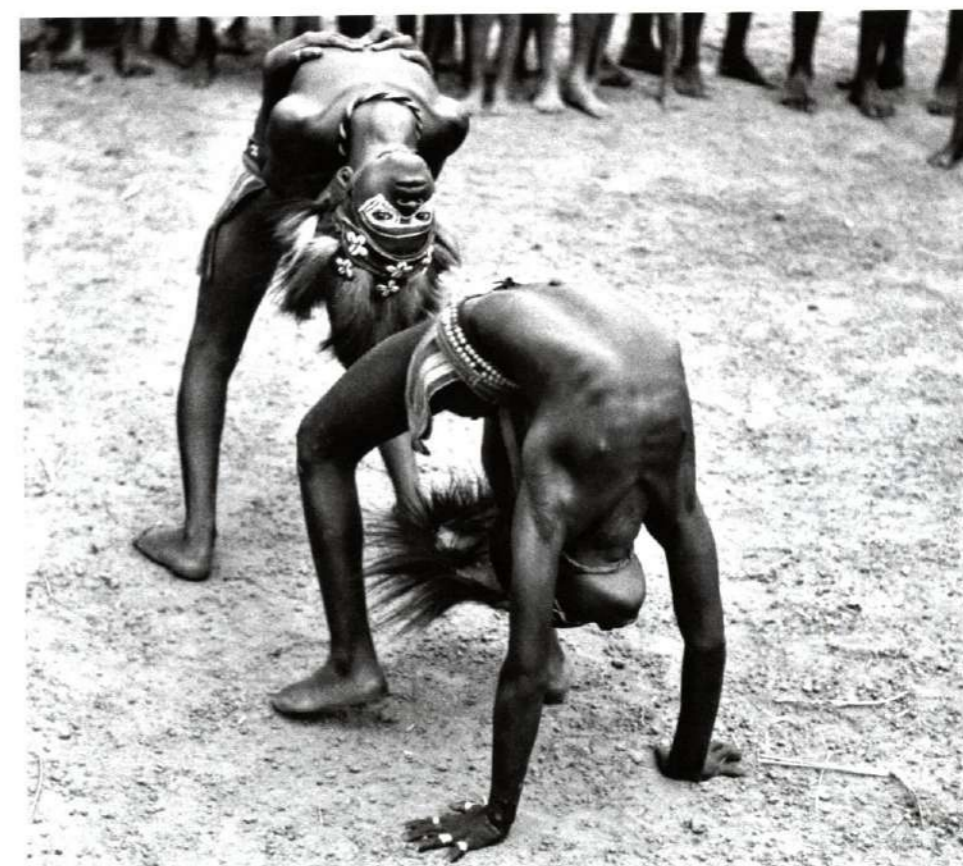
Il s'agit d'une association d'acrobates. De jeunes garçons y exercent des jeux athlétiques avec des petites filles de six à, au maximum, onze ans. Ces fillettes symbolisent des serpents – on les appelle les fillettes-serpents – et comme des serpents les garçons nouent les petits corps malléables à un rythme infernal autour du cou et de la poitrine. Puis ils donnent des spectacles artistiques dangereux, qui exigent beaucoup plus de courage des enfants : l'un d'entre eux lance une fillette en l'air, sort son poignard et le dirige vers elle – chose qui suscite des cris d'horreur, laisse tomber le poignard à la dernière minute et avec souplesse saisit au vol la fillette dans ses bras. Ou il la saisit par les chevilles et la fait tourner en cercle autour de lui, action au cours de laquelle la tête de la jeune fille est approché dangereusement à un cheveu près d'une pierre tranchante. Les acrobates les plus audacieux étaient ceux que nous avons vus à Diapleu, où le spectacle était si dangereux que finalement les mères de deux fillettes se sont immiscées dans le jeu et voulaient prendre leurs fillettes.

Les fillettes acrobates – il y en avait cinq à Diapleu – qui attendent leur tour de passage sur scène, se tiennent debout sur une natte près de la scène et bougent sans cesse leurs petites têtes, soulèvent et abaissent leurs bras dans des mouvements particuliers. Elles font ces mouvements sans se reposer ; en voyant cela, on a l'impression que leur esprit se trouve ailleurs. Peut-être que cet état les fait supporter calmement les dangers des spectacles des acrobates.

Vers la fin du spectacle à Diapleu, l'un des anciens acrobates-serpents entrainé de temps en temps en action, saisissait à l'improviste l'une des fillettes et la faisait tourbillonner en l'air. Et puis, l'esprit de la société secrète s'est soudain emparé



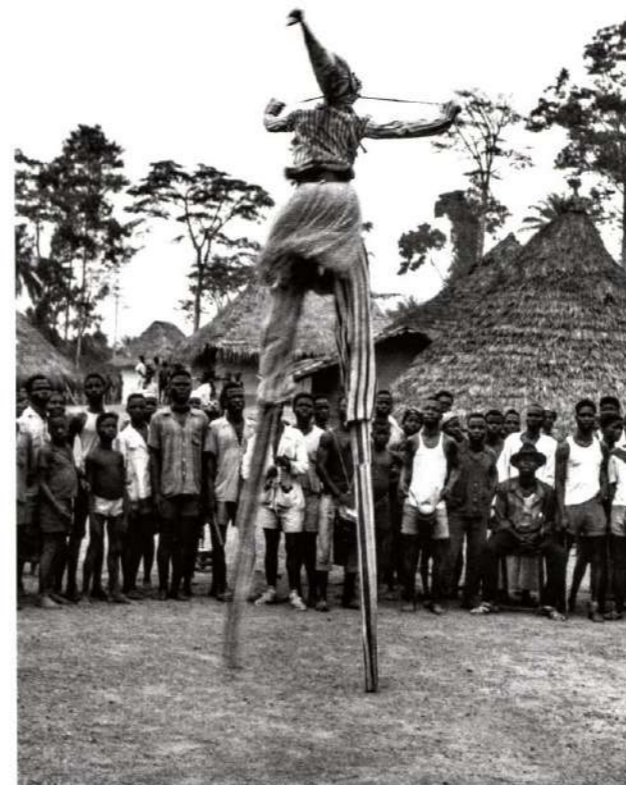
Pl. 70 « Acrobates serpent » : les jeunes filles imitent les serpents avec leurs corps flexibles. (Nytor Diaple, 1955)



Pl. 71 « Acrobates serpent » : les jeunes filles imitent les serpents avec leurs corps flexibles. (Nytor Diaple, 1950)



Pl. 72 « Acrobates serpent » : les jeunes filles imitent les serpents avec leurs corps flexibles. (Diaple, 1955)



Pl. 73 « Échassier déguisé » avec ses tambourineurs devant lui. (Banneu, 1955)



Pl. 74 « Échassier déguisé » en pleine action. (Banneu, 1955)

de l'acrobate : avec un regard fixe, il pénétra les rangs des spectateurs et saisit arbitrairement ici et là un enfant du public qui s'écria de peur et le fit tourner en rond, bien que de façon moins extravagante qu'avec une des fillettes-serpents.

Comme fillettes-serpents, on ne peut qu'utiliser que celles qui ont le pouvoir magique « ndi ». L'une des fillettes doit en avoir un peu plus que les autres. Les autres se font de temps en temps caresser par elle sur les bras. À Diapleu, il s'agissait d'une fillette de huit ans tout au plus, d'une beauté douce. Comme elle était malade, elle ne pouvait qu'assister au spectacle assise sur une natte auprès de ses camarades. C'était touchant de voir avec quelle confiance les autres fillettes, en partie plus âgées, se faisaient « renforcer » leur pouvoir par la fillette.

Entre leurs différents « numéros » les jeunes garçons et les jeunes filles renforcent aussi leur pouvoir en touchant leur médecine posée près du lieu du spectacle. Nous avons filmé de façon détaillée ce spectacle de Diapleu.

SOCIÉTÉS SECRÈTES DES ENFANTS

De même que les associations des élèves cherchent à imiter les associations des étudiants en Europe, de même il y a chez les Dan des associations d'enfants. C'est très instructif de se faire raconter leur coutume, car on peut savoir par ce biais, quelles caractéristiques, selon l'opinion des Dan, sont essentielles pour une société secrète.

LA SOCIÉTÉ SECRÈTE DE LÉZARDS OVO

Dans cette société, les enfants – garçons et filles – s'éduquent mutuellement à ne pas avoir peur d'un animal vivant. Ils ap-

prennent à capturer des lézards vivants. Puis, ils gardent ces animaux dans un coffre comme le font les adultes avec les serpents dans la société secrète des serpents. Eux aussi ont des médecines pour se protéger contre les morsures des lézards. Ils disent que, bien que la morsure du lézard ne soit pas venimeuse, elle fait néanmoins très mal. Celui qui veut faire partie de cette société secrète, doit apporter une bague ou une aiguille. Cette société a un maître et ses propres chansons ; les lois et les interdictions doivent être respectées – celui qui les viole, doit, en punition, attraper un certain nombre de lézards.

LA SOCIÉTÉ SECRÈTE DE GUÊPES GBO

Cette société secrète d'enfants, comprenant également garçons et filles, a un remède secret contre les piqûres de guêpe, remède qui leur permet d'attraper les guêpes avec la main. À cette fin, ils ont un art particulier. Ils posent une grosse fourmi d'un certain genre sur un arbre, où se trouve un nid de guêpes, et « ils envoient la fourmi chez les guêpes. » La fourmi attrape une guêpe et la ramène, mais la relâche, si l'on attrape la fourmi.

LA SOCIÉTÉ SECRÈTE BÉA

Béa est le nom d'un pouvoir qui est transmis par la société secrète : courage et agilité. Dans cette société, on apprend à retirer des cailloux se trouvant au fond d'une marmite remplie d'eau chaude, ou à attraper un crabe vivant dans un récipient sans regarder dans le récipient. Une fois que l'on a appris cela, « le corps devient souple et malléable ». C'est pour cela que ce sont surtout les jeunes filles qui adhèrent à cette société secrète, et surtout celles qui prévoient de faire partie des fillettes-serpents.

L'ART

MUSIQUE

Les Dan sont un peuple qui aime la musique. Lors de notre dernière expédition, nous avons aisément rempli beaucoup de bandes sonores avec leurs chansons.

Il est important de savoir que chez les Dan la musique n'est pas seulement douce à entendre à l'oreille, mais produit – d'une manière qui nous est difficilement compréhensible – des effets suggestifs sur eux, effets qui, – comme nous le lisions dans le cas des chanteurs tonifiant – semblent éveiller certaines qualités en eux, et les encourager dans toutes sortes de travaux. La plupart des activités sont, si possible, effectuées par un accompagnement musical : le défrichage, l'abattage d'arbres, les récoltes de riz, le pilage de glaise dans la glaisière, le tassage du sol d'une case, le transport de charges. Le pilage dans les mortiers est animé par des chansons et le bruit rythmé est varié du fait que les pileuses battent les pilons sur le rebord du mortier ou les lancent en l'air et les rattrapent en battant les mains. Une fois, nous avons vu un père fouler de la glaise avec ses pieds tout seul dans la forêt pour se construire un poulailler. À côté de lui se tenait son petit garçon, âgé de six ans tout au plus, qui battait un tam-tam !

La musique de travail est un art particulièrement cultivé dans les sociétés secrètes : chaque société a un répertoire de chansons particulières à la société, mais elles peuvent être chantées en dehors de la société par leurs membres.

Notre interprète George Wowoa Tamé résuma l'importance de la musique pour les Dan en ces phrases :

*« Chanter est très important pour nous.
Sans le chant, nous serions esclaves de nos chefs.
Nous nous assoirions et mourrions tout simplement.
Pensez un instant au travail difficile :
Un homme qui défriche la brousse pour toute une plantation.
Les femmes qui pilent le riz !
C'est pour cela que les sociétés secrètes sont si importantes.
Nous n'avons pas de machines qui nous aident,
Mais pour nous aider, nous avons le chant. »*

La musique des Dan s'appuie sur cinq tons entiers, dans lesquels l'octave est divisée, pas comme la nôtre en sept dont deux sont des demi-ton. Les Dan connaissent la musique vocale et la musique instrumentale. Ils accompagnent la musique vocale presque toujours avec des tambours ou une guitare de type africain.

La musique des Dan met davantage l'accent sur les propriétés rythmiques que la musique européenne. Ainsi, nous trouvons dans les rythmes des affnements que notre musique connaît à peine. Trois batteurs peuvent jouer simultanément de la musique en produisant chacun un rythme différent, ou un seul et même joueur varie de façon continue le rythme de sa

musique. Les Dan peuvent trouver satisfaction dans la musique purement rythmique et qui est exempte de mélodie. Nous avons souvent passé la moitié de la nuit à admirer et écouter deux ou trois batteurs qui égayaient leurs auditeurs avec des musiques dont le rythme raffiné changeait sans cesse. Il est révélateur de constater que l'instrument de musique le plus important chez les Dan est le tambour, qui ne peut pratiquement que produire des rythmes. Cependant, il serait tout à fait erroné de croire que les Dan se désintéressent de la musique mélodieuse. Les Dan ont une surabondance de chansons, et de nouvelles compositions voient le jour constamment.

Les Dan ont des tambours de peau d'animal et des tambours à fente. Les tambours en peau d'animal sont battus avec les mains ou avec de petits bâtons et sont posés ou couchés sur le sol. Ils sont également utilisés pour la communication. Les petits tambours en peau d'animal en forme de sablier sont accrochés devant le corps et battus avec les mains, d'autres sont mis sous les bras et battus avec un petit bâton. Comme les cordes qui tendent la peau longent tout le long du tambour, on peut varier la pression sur la peau en serrant ou desserrant les cordes par la pression du bras.

Le tambour à fente mesure environ 40 à 50 cm de long et est fait en bois ou en bambou. On le bat avec un bâton. Pour jouer ce type de tambour en bois, il faut le poser au sol ; le tambour en bambou, lui, est souvent tenu à la main par une saillie faite à cet effet. C'est ainsi que nos porteurs les portaient avec eux lors de nos marches pour accompagner la marche de leurs chansons.

Les Dan ont aussi une guitare, qui est seulement jouée par des chanteurs spéciaux pour accompagner leur chanson. Elle possède six cordes faites de fibres de piassava. Le manche est enfoncé dans la caisse de résonance et on joue l'instrument avec les cordes devant le corps.

Les Dan possèdent aussi la sanza, un lamellophone très répandu en Afrique. On monte sur une petite planche de bois sept différentes et longues lamelles métalliques que l'on pince avec le pouce. Sous la planche, une demi-calabasse est attachée comme caisse de résonance. Le joueur tient la planche horizontalement contre son corps.

Parfois, on voit également l'arc musical (dodo). C'est un instrument en forme d'arc long de 1,20 m sur lequel est tendue une corde comme sur un arc pour le tir de flèches. Le joueur serre un bout de la corde entre ses dents et à l'aide d'une baguette frappe à côté sur la corde. Avec une deuxième baguette qu'il tient dans l'autre main, la main droite, il serre la corde à l'autre bout de l'instrument pour créer des tons différents. Le joueur se met parfois sur le dos. Pour nous, tout comme pour les Dan, c'était une expérience intéressante de renforcer avec notre magnétophone les sons fins de cet instrument afin qu'ils sonnent plus fort, qui ne sont sinon audibles presque seulement au joueur.



Pl. 75 Grand tambour annonceur. (Mars 1950)

Enfin, les Dan possèdent aussi des sifflets ; toutefois, ces sifflets ne sont pas utilisés pour la musique, mais pour produire la voix mystérieuse d'un esprit de la brousse.

Le chant ne retentit jamais sans accompagnement d'instruments. Soit le chanteur lui-même s'accompagne avec une guitare et d'autres battent les tambours et joue les hochets, soit plusieurs chanteurs chantent tout en étant aussi accompagnés par des tambours ou des hochets.

En général, ce sont soit les hommes ou soit les femmes qui chantent, mais de temps en temps hommes et femmes peuvent se mettre ensemble pour le faire.

Si plusieurs personnes chantent, alors un chanteur est le soliste et les autres lui répondent en chœur. Le soliste est toujours « soutenu » par un autre chanteur qui l'écoute et chante simultanément avec lui. On appelle cela « capter la voix du voi-

sin ». Il y a un certain chevauchement entre la partie du soliste et du chœur, c'est-à-dire que le soliste ou le chœur peuvent entonner avant que les autres ne terminent leur partie.

L'intonation retentit souvent à la manière d'une fanfare, débutant en fortissimo, puis n'évolue non pas en sons purs, mais en un glissando continu de haut en bas. Contrairement à la coutume européenne, la mélodie débute généralement de haut en bas. Les chansons sont divisées en courtes sections à mélodies changeantes.

Selon leur contenu, on peut distinguer un certain nombre de types de chansons :

1. **Chants héroïques (épiques) :** La vie d'un héros depuis sa naissance est décrite dans un chant durant des heures :
« Il était une fois une femme qui n'avait pas d'enfant.



Pl. 76 Un instrument de musique à lames en fer que l'on fait résonner avec les pouces (lamellophone, sanza). (Kamplé, Février, 1950)

3. **Chants avec texte improvisé au fur et à mesure qu'on chante :** C'est de loin le type de chants le plus fréquent. On évoque souvent dans ce type de chants les noms des spectateurs, des Grands-chefs, des filles convoitées, et on intercale dans le chant des proverbes, qui le plus souvent n'ont rien à voir avec le texte. C'est dans ce type de chants qu'on peut classer les chants tonifiants qui sont chantés pour les chefs, les guerriers, les chasseurs, les agriculteurs.

Il y a des chanteurs bien connus dans le pays, dont les chansons et le style sont connus partout. Une fois, pendant que nous étions en train de faire des enregistrements sonores, une femme vint et nous proposa d'imiter la manière de chanter de tous les chanteurs célèbres du pays Dan. La plus célèbre chanteuse est Bagbo du village Zéa, à l'ouest de Tapita. À l'invitation des chefs, elle voyage beaucoup avec ses six accompagnateurs. Ils sont tous joliment parés. Durant les spectacles, elle est assise sur un tabouret qui contient sa médecine, et elle tient dans chacune des mains une queue d'éléphant. On dit d'elle que son chant appartient à la société secrète Glasi où l'on se transforme en animaux. Un de ses accompagnateurs est presque aveugle ; il dit de lui-même qu'il aime tant la société secrète en question qu'il lui a donné sa vue. – Les Dan appréciaient notre magnétophone parce qu'il leur donnait l'occasion d'entendre certains célèbres chanteurs, dont nous avons enregistré le chant dans des villages éloignés.

Si l'on demande aux Dan, comment les nouvelles chansons voient le jour, ils répondent que la plupart des chansons proviennent de la société secrète Glasi qui se trouve à Tapita (voir chap. « Sociétés secrètes »), même ceux dont le texte n'a rien à voir avec la transformation en animaux. Dans le village Blaleu, nous avons été témoins d'une autre façon comment de nouvelles chansons étaient composées. Au milieu de la nuit, nous avons été conduits à un endroit dans le village. Une fille en transe sortit à quatre pattes d'un case et commença à chanter de nouvelles chansons, l'une après l'autre, que les autres femmes répétaient après elle. On nous dit que c'est de cette façon que plusieurs nouvelles chansons voyaient le jour. On nous a expliqué qu'on ne pouvait pas simplement « inventer » de nouvelles chansons, elles sont révélées aux chanteurs.

DANSE

Nous avons filmé les danses de Dan de façon minutieuse. On ne danse jamais en couple. Les danseurs se tiennent côte à côte ou l'un derrière l'autre. En général, ce sont seulement des groupes d'hommes ou des groupes de femmes qui dansent. La danse est accompagnée par des tambours et des hochets et généralement aussi par du chant. Les danseurs eux-mêmes ne chantent pas. La musique se compose d'une séquence répétée d'ouverture et de partie principale. Lors de l'ouverture, la grâce des mouvements de danse est au premier plan. Puis suit tout à coup, sans transition, la partie principale, qui plonge les danseurs dans des mouvements brusque, saccadé, un style donc très rythmé.

La danse des Dan se présente de façon réservée et élégante. Le danseur sort à peine de son espace corporel. Souvent, il ne s'agit quasiment que d'une danse d'orteils qui entraîne le corps lentement à travers la piste de danse. Ainsi, la danse Dan est très différente de celle de leurs voisins Kran qui est beaucoup plus animée. Les Dan se moquent du fait que les Kran suent en dansant.

Elle est allée avec son mari chez le débomé. Celui-ci regarda dans l'eau et y vit un garçon Et il soumit les parents à plusieurs épreuves difficiles. La femme tomba enceinte, Son ventre devint si gros qu'il fit sauter le mur de la case. Au vu de cela, son mari prit la fuite, elle cria après lui : Toumpoulie, mon bon mari, vient ! Etc. »

Il a été écrit que ces chants héroïques étaient quelque chose d'étranger à la culture des peuples Mandé-fou et auraient été empruntés aux tribus soudanaises. Mais, il est néanmoins à noter que les guerriers sont des personnages qui préoccupent beaucoup les Dan, si bien qu'ils nous ont souvent racontés de leurs guerriers lors de nos réunions du soir.

2. **Contes chantés :** On nomme de tels chants « chants de l'araignée » parce que l'araignée est le héros de nombreux contes.

« Il était une fois un géant dont le bras était si long qu'il aurait pu s'étendre d'ici au sommet de l'arbre là-bas. Ses yeux étaient grands et saillaient comme ceux de la saute-elle.

Quand il s'assit sur un rocher dans la rivière pour se laver, Il pouvait retirer son œil pour le nettoyer.

Quand il le lavait, l'œil faisait le bruit suivant : tshogotshop.

Puis, il remit l'œil à sa place – pataplouf.

Et il en fit de même avec l'autre œil. »

Les danses que tout le monde pratique ne se font pas généralement pour représenter quelque chose, comme une action, ou même une pensée. En revanche, les troupes de danseurs qui vont de village en village, eux, représentent des choses spécifiques dans leurs danses. Les chants qui les accompagnent décrivent ce que les danses représentent, p. ex. un enfant qui a des ulcères du pied sur la plante des pieds, mais qui va quand même dans le village à chaque occasion qui se présente en sautant et boitant de douleur.

Aussi, nous avons vu des danses à caractère nettement érotique, par exemple une danse au cours de laquelle les danseuses se tapaient tour à tour sur le pubis et les fesses, écartaient les jambes de façon provocatrice tout en chantant des textes correspondants. Le but de la danse était de provoquer les garçons de sorte qu'ils viennent offrir des cadeaux aux danseuses. Les filles elles-mêmes riaient des allusions piquantes qu'elles chantaient.

POÉSIE

PROVERBES

Les Dan affinent leur langage par l'usage fréquent de proverbes. Ils sont considérés comme un trésor spécial que l'on ne doit pas profaner en y ajoutant (cela concerne surtout les jeunes) des proverbes nouveaux, tirés de l'expérience personnelle. Seules les personnes âgées ont la sagesse nécessaire pour renchérir ce trésor par un proverbe tiré de leur expérience personnelle.

Voici quelques proverbes Dan :

« Même si l'estomac est très plein, il ne peut s'éclater. » (On peut exiger d'un homme ou d'une chose beaucoup, sans qu'il n'y succombe.)

« Le jour de la fête de la vache, le nom de la vache est célèbre. » (Si l'on veut exploiter son prochain, on le flatte devant tout le monde.)

« Si les arbres se tiennent bien, alors la forêt est prospère. » (L'on doit tenir en ordre les choses essentielles – le reste s'arrange tout seul.)

« Qui a la peau noire, n'a pas besoin de s'acheter de l'encre de tatouage. » (Le riche n'a pas besoin de se soucier de ses revenus.)

« C'est ta propre natte à coucher qui te voit nu. » (Ce sont tes proches qui peuvent te ridiculiser le plus aisément.)

« Bien qu'aucun d'entre nous n'a vu la mer, c'est bien de là-bas que le sel nous parvient. » (On ne peut pas tout expliquer.)

« Deux écureuils ne mentent pas. » (Si un gros serpent rampe à travers la brousse, les animaux se mettent en garde les uns les autres. Si l'on entend seulement le son d'un seul écureuil, cela peut signifier qu'il a une petite douleur. Mais si deux font du bruit, c'est qu'il y a un danger. On emploie ce proverbe pour dire que pour un incident, l'on devrait toujours avoir au moins deux témoins.)

« Si ma femme est enceinte, je la bats tout simplement au niveau du genou » (où aucun dommage ne peut se produire). (Il y a toujours un moyen de se tirer d'affaire.)

Parfois, à la place du proverbe, on raconte plutôt une brève histoire truffée d'images : « Il y a un arbre, dont les gousses projettent leurs graines très loin. Une petite colline sur laquelle les

graines tombaient, pensa : « Oh, ce gentil arbre me donne toujours des graines ; je vais m'approcher de lui un petit peu pour que j'en reçoive encore plus. » Mais quand elle était sous l'arbre, les graines étaient projetées au-dessus d'elle et elle n'en recevait plus. »

Les jeunes filles racontent cette histoire aux hommes qui veulent les séduire et dont elles veulent se débarrasser pour dire : « Maintenant, tu me gâtes de cadeaux, mais si je te marie (si je m'approche de toi), il n'y aura plus de cadeaux. »

DISCUSSIONS

Les Dan aiment discuter. Cela se voit à leurs fréquentes querelles juridiques au cours desquelles ils peuvent débattre pendant des heures au sujet d'un simple poulet qui s'est évadé, en faisant témoigner le plus de personnes possibles. En plus, ils ont fait de l'argumentation en soi, ou du raisonnement, un véritable art. Ils inventent de petites histoires qui contiennent essentiellement un problème insoluble du genre : « Qu'y a-t-il en premier : la poule ou l'œuf ? » On peut se rassembler rien que pour discuter de ce genre d'énigmes ; parfois, celui qui la pose laisse aux auditeurs un ou deux jours pour réfléchir. Puis on se rassemble à nouveau, on forme des parties et on défend son point de vue.

« Il était une fois deux femmes. L'une ne connaissait que le riz, l'autre seulement la sauce. Toutes deux n'avaient jamais connu d'homme. Un jour, les deux femmes se rencontrèrent et partagèrent le riz et la sauce ; et là, elles se rendirent compte que le riz et la sauce, mis ensemble, ont bon goût. Celle qui savait préparer la sauce conserva une partie du riz qu'elle avait reçue de l'autre, pour le servir éventuellement à l'homme qu'elle voudrait épouser. Puis, un homme arriva, mangea le riz et dit : « Celle à qui je dois dire merci pour ce riz, c'est celle-là que je veux épouser. » Alors, l'une des femmes dit : « C'est moi qui ai gardé le riz pour toi, alors c'est moi que tu dois épouser. » Mais, l'autre répliqua : « Mais c'est moi qui ai préparé le riz, alors c'est moi que tu dois épouser. » Laquelle des deux femmes l'homme devrait-il épouser ? »

« Il était une fois trois amis qui courtoisaient la même fille. Lorsqu'ils se rendirent un jour dans un pays lointain, on leur proposa au marché trois objets magiques. Chacun en acheta un : un miroir avec lequel on peut voir n'importe quoi n'importe où ; une peau de vache, sur laquelle on peut voler partout et une potion magique, qui peut faire revenir les morts à la vie, tant qu'ils ne sont pas encore enterrés. Quand ils étaient sur le chemin du retour à leur village natal, l'un vit dans son miroir que la jeune fille était morte et qu'elle était en train d'être portée à la tombe. Alors, le deuxième étendit sa peau de vache, tous les trois y prirent place et volèrent en un rien de temps dans leur village qui se trouvait très loin de l'endroit où ils étaient. Le troisième appliqua sa potion magique sur la fille – et la jeune fille ouvrit les yeux et était de nouveau en vie. – Qui des trois mérite la jeune fille ? »

CONTES

Comparés à d'autres ethnies, les Dan ne disposent pas d'un grand éventail de contes et leurs contes ne sont pas aussi intéressants que ceux que nous avons entendus chez les Baoulé (cf. la publication Hans Himmelheber, 1951, « Aura Poku » (en allemand) avec le conte de celui qui a repoussé le ciel et la légende de la reine Abla Pokou).

Selon leur contenu, on peut diviser les contes Dan en deux grands groupes. Les uns rapportent pourquoi certaines choses sur la terre ou au ciel sont comme elles sont, et les autres sont des contes moralisants. Dans les contes explicatifs, on trouve ceux qui interprètent les phénomènes du ciel, ou qui présentent Dieu comme le créateur de toutes sortes de choses terrestres, ou qui démontrent comment cela se fait que tel ou tel animal a telle ou telle caractéristique.

Les contes ayant trait à la morale illustrent comment les qualités – la reconnaissance, la loyauté – sont récompensées, et comment les défauts – l'arrogance, la cupidité – sont punis. Souvent, ce sont des animaux qui illustrent ces cas dans les contes. On attribue au lapin le rôle de l'être faible mais intelligent, l'araignée apparaît comme le laid, le trompeur, qui en fin de compte tombe dans ses propres pièges; le léopard, lui, symbolise celui qui est physiquement fort, mais pas du tout intelligent.

Un grand nombre de contes Dan se retrouve également dans nos livres Ulrike Himmelheber, « Schwarze Schwester » (« Sœur noire ») et Hans Himmelheber « Der gute Ton bei den Negern » (« Le savoir-vivre chez les nègres »).

Pourquoi les hommes préfèrent la lune plutôt que le soleil, la pluie et l'obscurité

Narrateur : Un vieil homme du nom de Son, vivant à Kampleu.
Dans les temps anciens, les araignées et les hommes étaient de même nature. Les petits des araignées et les enfants des hommes jouaient ensemble. Une fois, lorsque les enfants jouaient, Dieu leur dit : « J'ordonne la pluie de vous surveiller. Elle sera votre père quand je ne suis pas là, et vous devez lui obéir ! » Ils étaient d'accord et la pluie prit le commandement. Depuis lors, il pleuvait tous les jours. Les enfants avaient de plus en plus froid et ont commencé à pleurer amèrement.

Alors, Dieu mandata le soleil et lui dit : « Prends le commandement sur terre ! Les enfants pleurent trop. Mets fin à la pluie ! » Mais quand le soleil brillait sans arrêt sur terre, il tarit tous les cours d'eau, et il faisait tellement chaud que personne ne pouvait sortir de sa case. Les enfants cherchaient un endroit où le soleil ne pénétrerait pas, mais il y en avait aucun. Ils recommencèrent alors à pleurer.

Maintenant, Dieu leur envoya l'obscurité. Quand elle arriva, personne ne pouvait voir où la nourriture poussait, et les gens eurent à souffrir terriblement de faim. Alors, Dieu ordonna à la lune d'adopter les enfants de la terre. Les enfants étaient maintenant très heureux, mangeaient à l'air libre et prirent à nouveau goût à la vie. – On nomme les gens, qui jouaient au clair de la lune « tiabo » ce qui signifie « les orphelins ».

Dieu appela alors la lune et les trois ex-commandants, et dit : « Demain matin, nous allons tenir une élection parmi vous. » Le lendemain matin, il dit : « Eh bien, vous, les enfants, choisissez celui qui sera désormais votre père ! » Les enfants crièrent tous : « La lune, c'est la lune que nous voulons, parce qu'elle sait comment s'y prendre avec les pauvres enfants orphelins ! »

C'est pourquoi aujourd'hui encore toutes les personnes d'ici se réfèrent aux apparitions de la lune pour mesurer le temps, et non aux jours du soleil, à la saison de pluie ou à la nuit, comme l'aurait voulu l'obscurité. Ils s'engagent à travailler pour un certain nombre de mois, jouent quand la lune apparaît et c'est au clair de lune qu'ils ont leurs rendez-vous. Voilà pourquoi la lune est notre père.

Comment le coq et l'oiseau toutou sont devenus annonceurs du soleil

Le narrateur est un homme âgé, vivant à Gapleu. Il tient cette histoire de son grand-père. À Gapleu, certes les Konor et les Dan vivent ensemble, mais cette histoire est un récit Dan.

Dans les temps anciens, pour dire « nuit » on disait « binetti » ou « bimeu » et pour dire « soleil » on disait « ghen (aujourd'hui, on dit « la »).

Quatre personnes ont construit le premier village sur la terre: le soleil, son fils, la nuit, et Da, la pluie. Trois d'entre eux avaient chacun une femme, seule la pluie était célibataire. Ainsi, il n'y avait que trois femmes dans le village. Alors, Rouo, le fils du soleil, commença à courtiser la femme de la pluie. La pluie lui fit des reproches : « Tu vas me le payer très cher ! », et il lâcha le tonnerre. Le soleil se rendit alors chez la pluie et lui demanda pardon pour son fils. Mais la pluie ne voulut pas entendre raison et continua à gronder. Le soleil dit alors : « Eh bien, si tu veux continuer à te venger de nous parce que mon fils a courtisé la femme que moi-même t'ai donnée, alors nous allons quitter le village pour aller nous construire un autre et te laisser ici. » Et le soleil et son fils allèrent loin à l'est. Alors, il faisait sombre dans le village où se trouvaient la pluie et sa femme, et quand le couple allait chercher de la nourriture, il ne pouvait rien voir, parce qu'il faisait noir partout.

La pluie commença à pleurer et à regretter le départ de son frère, le soleil. Or, comme le soleil était maintenant chef à l'est, il avait de chanteurs (siabo) qui chantaient ses mérites. Leurs noms étaient : coq et oiseau toutou. L'oiseau est celui qui appelle le temps. Les gens disent aujourd'hui encore que le coq et l'oiseau toutou sont les siabos du soleil parce que l'oiseau toutou annonce peu de temps après minuit le lever du soleil et crie tout au long de la journée jusqu'à ce que le soleil se couche, et le coq, quant à lui, annonce le lever du soleil.

Lorsque les habitants du village de la pluie eurent faim parce qu'ils ne pouvaient trouver aucune nourriture dans l'obscurité, ils dirent : « Il serait mieux que nous allions à l'est et supplier notre père soleil de revenir chez nous. » Ils allèrent tous à l'est et demandèrent au soleil de revenir, mais celui-ci refusa et dit : « J'ai laissé le village à la pluie, je demande donc qu'on ne parle plus de cette histoire. » Alors, les deux siabos vinrent et prièrent le soleil. Ils firent ses éloges pour qu'il se sente grand et compatissant. Le soleil déclara alors : « Les gens ordinaires m'ont supplié et j'ai refusé, mais vous, mes siabos, comme c'est ce que vous souhaitez, alors je vais le faire. Je vais y aller, mais devancez-moi, je vous suis. » « Mais comment pouvons-nous savoir que vous venez ? », lui demandèrent les siabos. « Comment recevrons-nous le message de votre venue, pour faire toutes les préparations au bon moment ? » Le soleil prit alors une médecine et en saupoudra le coq et l'oiseau toutou. « Si vous sentez la poudre vous démanger, cela voudra dire que je me mets en route et vous pouvez annoncer mon arrivée. »

Lorsque le soleil se mit en route, le coq et l'oiseau Tutu commencèrent vraiment à chanter. La pluie et ses habitants ne savaient pas ce que cela signifiait. Alors, les siabos leur dirent : « Celui à qui vous avez demandé de venir arrive maintenant pour régler le différend qui existe entre lui et la pluie. Celui que vous attendiez depuis longtemps, le soleil, arrive, le jour arrive ! » Alors, ils proclamèrent à grands cris l'arrivée du soleil, sans cesse, jusqu'à ce que le soleil arrivât. Ils dirent alors : « Le voilà, c'est notre seigneur ! »

Midi venait juste de passer lorsqu'ils se réunirent tous dans la cour à palabre pour régler le différend entre soleil et pluie. Et c'est pourquoi aujourd'hui encore tous les animaux vont dormir à cette heure, car ils vont écouter à la cour ce que dit le soleil au sujet de la pluie – dans ce cas-là, il ne doit pas y avoir de bruit.

À la cour à palabre, la pluie se leva et dit : « Seigneur soleil, notre père, je veux te dire quelque chose. Reste ici avec nous maintenant, sinon nous serons tous malheureux. » Mais le soleil dit : « Non. Mon jeune frère, la pluie, qui avait un différend de femme avec mon fils, m'a offensé. C'est pourquoi je viens aujourd'hui juste pour vous rendre visite, et non pour rester. Tant que vous me considérez comme un homme puissant, je vous laisserai mes deux siabos. Ils annonceront toujours mon arrivée. Alors, vous devrez nettoyer la case afin que je puisse à nouveau discuter du différend d'alors avec la pluie. » C'est depuis ce jour que le coq et l'oiseau toutou annoncent quand le soleil arrive (se lève).

Infanticide

Le narrateur est Youomi, le beaux bouffon de Kampleu.

Autrefois, les femmes ne pouvaient pas tuer leur propre enfant dans ce pays, comme elles le font parfois de nos jours. Dans les temps anciens, une femme eut un jour un enfant qu'elle nomma Zé. Lorsque l'enfant (c'était une fille) devint un peu grande, elle se promena toute la journée en disant à tous ceux qu'elle croisait : « J'aimerais tellement avoir aussi un enfant. Ne pouvez-vous pas m'en donner ? » Mais, elle ne pouvait en avoir que si elle était un peu plus âgée et qu'un homme venait à elle. Et quelques années plus tard, elle eut finalement un petit garçon. Cet enfant pouvait d'ores et déjà parler après seulement trois jours. Zé fut prise de panique et courut vers son mari et dit : « Viens voir, l'enfant que j'ai accouché, parle déjà ! ». Le père vint et s'assit sur une natte en face de l'enfant et celui-ci lui dit : « Père, tu dois me donner des flèches et un arc ! » Le père lui dit : « Je te remercie de me les avoir demandés. » Puis il prit dans son panier en forme de carquois un arc en fer long d'environ un empan. Les hommes et aussi les femmes se le font fabriquer par le forgeron quand le sorcier-guérisseur du village le leur conseille. Ce n'est pas seulement un fétiche de chasse, mais contribue également à guérir des maladies et à gérer des disputes. Mais l'enfant frappa son père avec l'arc. « Je ne veux pas de ce type d'arc ! », dit-il.

Alors, le père lui confectionna un vrai arc et des flèches.

Le petit enfant alla à la chasse et tua même des antilopes. Au vu de cela, le père se dit : « Quel enfant étrange, je ne comprends pas ! »

Cela a duré un certain temps comme ça. Puis Zé, la mère, dit un jour à son fils : « Va chasser et tue-moi un zo » (Il s'agit d'un grand animal qui creuse des trous et passages dans la terre.) Puis elle se transforma en un tel animal et quand le garçon rampa dans une galerie pour tuer l'animal, elle boucha les entrées et sorties et laissa l'enfant mourir dans la galerie.

Depuis lors, les mères Dan tuent elles-mêmes leurs enfants. C'est une affaire de sorcellerie.

Pourquoi les Dan ne tuent et ne mangent plus leurs parents âgés

Le narrateur est un homme du nom de Gongwé, à Kpeapleu.

Autrefois, les personnes âgées étaient tuées et mangées. Maintenant, nous les laissons mourir d'elles-mêmes. Je vais vous dire comment nous en sommes arrivés à cela.

Il était une fois, un jeune homme du nom de Gué, qui cacha sa mère âgée pour éviter que les gens la tuent. Un jour, Dieu Abi vint au village du jeune homme avec des rubans : « Faites-moi des nattes avec ça », dit-il, « sinon, je vous réduis en esclavage. » À l'époque, les Dan ne savaient pas encore tisser de nattes. Ils cherchèrent en vain quelqu'un qui pouvait le faire. Dans cette situation d'urgence, Gué se rendit secrètement chez sa mère qu'il avait cachée. La vieille femme dit alors : « Les gens n'aiment pas les personnes âgées, pourquoi se tournent-ils vers moi maintenant ? » Mais, elle donna ce conseil à son fils : « Retourne au village et quand Abi reviendra, dis-lui ceci : « Apporte-nous juste une vieille natte, nous ne pouvons pas tisser la nouvelle natte sur notre sol sale. » » C'est ce qui se passa et lorsqu'Abi envoya la vieille natte, les villageois l'ont observé attentivement afin de tisser la nouvelle natte.

Depuis ce temps, nous ne tissons jamais de nouvelles nattes sans placer une ancienne en dessous. Et nous apprécions nos personnes âgées à cause de leurs bons conseils ; c'est pour cette même raison que nous ne les tuons plus.

Le Dieu Abi instruit les Hommes

Le narrateur s'appelle Si, à Buyaleu.

Sais-tu pourquoi le léopard prend des chèvres du village bien qu'il chasse aussi des animaux sauvages dans la brousse ?

Quand Dieux nous a créé il a donné la forêt aux animaux et à nous, les villages. Il a fait une bonne place bien plate et dit aux hommes : « Venez ici et construisez vos cases. » C'est la raison pourquoi un chasseur peut s'égarer dans la forêt, parce que là, nous n'y régnons pas.

Nous hommes allions chez Dieu et lui demandâmes : « Que sera notre nourriture ? » Dieu répondit : « Le riz, le manioc, le taro, le maïs. Tout le reste, je vous le donne seulement pour emplir tout ça. » Ensuite, Dieu leur apporta du riz et des plants de manioc et leur montra comment préparer le doumpou (pâte faite de manioc pilé).

Alors, les hommes demandèrent : « Tu nous as donné du riz pur et du riz rugueux. Quelle est la différence ? » Dieu répondit : « Le premier est à consommer et l'autre à semer. »

Alors, Dieu apporta hache, machette et houé. « Il faut abattre la forêt. Vous devez couper les arbres et brûler tout, jusqu'à ce que vous ayez une grande plantation. Mais vous devez couper le bois en petit morceau afin qu'il brûle correctement... Maintenant plantez le manioc, mettez en quatre ou cinq dans un trou. Et quand il aura poussé, déterrez-le et consommez-le. »

Ensuite, ils semèrent le riz.

Dieu dit après : « Je veux donner aux hommes quelque chose qui est bon à consommer comme plat d'accompagnement. » Et nous obtînons de lui, gombo, bananes plantains et des feuilles de manioc. Les hommes plantèrent toutes ces choses dans cette première plantation. Les animaux, quant à eux, étaient dans la brousse et ne cultivaient rien. Et quand nous, les hommes, faisons nos fermes dans la brousse, les animaux, eux, vinrent et prirent ce qu'ils désiraient, les rats palmistes le riz, les potamochères, le manioc.

Alors toutes les personnes âgées se rassemblèrent et dirent : « Qu'allons-nous faire pour remédier à ce problème ? » Un vieillard se leva et dit : « J'ai une idée: envoyons un message à Masoua, elle doit parler à Dieu ! » Masoua se rendit chez Dieu et lui posa le problème des hommes. Mais Dieu dit : « Les hommes mentent ! » Il

envoya des messagers convoquer tous les animaux à un rassemblement chez lui. Il leur ordonna d'ouvrir un joli chemin qui les conduirait jusqu'à sa résidence. Puis il dit à Masua : « Semez un peu de riz ici, un peu de manioc là et un peu de gombo là-bas ! » Puis il convoqua à nouveau les animaux. Tout avait déjà bien poussé. Quand le potamochère vint, il mit son nez dans le sol et déterra le manioc. Puis vint le rat palmiste et mangea les jeunes plants de riz, et le porc-épic mangea également le manioc.

Quand Dieu Abi vit cela, il dit : « Vous, les hommes, vous n'aurez plus à vous plaindre ! » Il fit venir le léopard et lui dit : « Je vais te dire ce que tu dois faire. C'est moi qui vous ai faits, vous les animaux, et donc vous devez m'obéir. Mais, il se trouve que j'ai fait aussi les hommes. Ceux-ci sont si avides qu'ils font leurs fermes dans votre brousse. À partir d'aujourd'hui, si les animaux vont dans les plantations des hommes, toi, léopard, tu dois les attraper. » C'est depuis ce jour que le léopard mange tous les animaux. Il y a bien des animaux plus gros que lui, mais il les domine tous.

Comment les poissons firent don gratuit de leur eau

Le narrateur est Youomi, le beaux bouffon à Kampleu.

Dans les temps anciens, quand les hommes sont apparus sur Terre, ils n'avaient pas d'eau à boire. Je vais vous raconter pourquoi nous en avons maintenant.

Un jour, lorsque les animaux et les hommes eurent soif, l'antilope noire alla à la recherche de quelque chose à boire. Elle arriva à un étang, dans lequel se trouvait un petit crabe. L'antilope dit au crabe : « Bonjour ! J'ai très soif. Voudrais-tu me permettre de boire un peu ? »

Le crabe répondit : « Personne ne peut boire de mon eau, s'il ne m'a d'abord battu. » Alors, ils se sont battus et le crabe vainquit l'antilope noire. L'antilope noire s'enfuit et alla chercher l'antilope rouge. Celle-ci fut également vaincue par le petit crabe. Puis, vint le potamochère et tous les autres animaux. Le petit crabe les vainquit tous.

Enfin, ils allèrent chercher l'écureuil gris et l'écureuil rouge. Les deux se mirent ensemble. L'un dit à l'autre : « Toi, reste en arrière et chante tandis que moi, je me bats contre le crabe. » C'est ce qu'ils firent. Pendant le combat de lutte, le crabe écoutait la musique avec une oreille et ne pouvait pas se concentrer véritablement sur la lutte. Il fut alors battu.

À cette époque, le petit crabe était le roi de tous les poissons. Quand il mourut, tous les poissons apprirent la nouvelle. Alors, le silure nagea jusqu'à l'endroit où la lutte avait eu lieu. Entretemps, les deux petits écureuils avaient déchiré la natte sur laquelle la lutte avait eu lieu pour donner l'impression que c'est le léopard qui avait fait la lutte. Quand le silure vit cela, il s'écria : « Oh, ça doit être des animaux si puissants qui ont vaincu et tué notre roi ; contre ces animaux-là, nous ne voulons pas nous battre ! » Depuis lors, les poissons fuient quand ils entendent un bruit et laissent ainsi tout le monde prendre de leur eau.

Pourquoi les chimpanzés ne mangent pas de noix de cola

Le narrateur est Dan, fils du Grand-chef Mongrou, à Kampleu.

Déjà dans les temps anciens, le chimpanzé aimait manger toutes sortes de noix. Un jour, il entendit parler de la noix de cola. On disait à son propos : « La noix de cola qui pousse là-bas a meilleur goût que tout autre. » Le chimpanzé était une personne grande et riche. Il envoya alors son fils chez le chef de la forêt (il s'agit d'un singe) pour qu'on lui donne un échantillon de ces noix. Le chef

donna au fils du chimpanzé un tout petit morceau de noix de cola et dit : « Apporte ça à ton père et dit lui que ça coûte une vache. Mais s'il vient s'installer ici, il pourra alors manger les noix gratuitement. »

Après que le père chimpanzé eut goûté la noix et l'avait jugé vraiment bonne, son fils lui transmit le message, il dit : « Bon. Je vais voir cet endroit de mes propres yeux. » Alors, il se leva et partit. Il marcha, marcha jusqu'à ce que la nuit tombât, mais il était encore à environ une heure de sa destination. Il avait terriblement faim parce qu'il n'avait encore rien mangé. Il vit un arbre et grimpa à cet arbre. C'était un colatier, qui avait plein de noix, mais le chimpanzé n'avait jamais vu de colatier auparavant. Il s'endormit au milieu des bonnes noix, sans avoir mangé.

Très tôt le matin, le chef de la forêt, l'autre singe qui attendait le fils du chimpanzé, envoya ses enfants cueillir des noix de cola, justement parce qu'il s'attendait à recevoir la visite de son ami chimpanzé. Quand les enfants arrivèrent à l'arbre, ils dirent entre eux : « Qui est ce grand homme qui dort là-haut ? Vieil homme ! Vieil homme, réveille-toi, nous voulons cueillir des noix de cola ! » Le chimpanzé leur demanda : « Qui êtes-vous ? » Ils répondirent : « Oh, nous attendons un étranger très important et c'est pour lui que nous sommes venus cueillir ces noix. » Alors le chimpanzé demanda : « Ce sont les noix de cola ? » Les enfants répondirent : « Oui. » Le chimpanzé ajouta : « Quoi ? C'est moi l'étranger qui doit venir chez votre père. Je suis venu ici hier et j'ai passé la nuit ici, le ventre creux, et de surcroît au milieu des colas que j'adore tant, sans le savoir du tout ! Cela signifie que je ne dois pas en manger, et je vais m'y résigner. Saluez votre père de ma part – je retourne chez moi. » C'est la raison pour laquelle les chimpanzés mangent certes les noix, mais n'approchent jamais les noix de cola.

Nourriture, argent et bonheur

Le narrateur est un vieil homme de Kpepleu.

Il y a très longtemps, la nourriture, l'argent et le bonheur vinrent un jour à se disputer au sujet de savoir qui d'entre eux était le plus important. La nourriture dit : « Je suis le chef suprême de tout ce qui vit. » L'argent dit : « Non, c'est moi ! » Le bonheur : « Mais moi, je suis même votre chef ! » Alors, ils allèrent chez le dieu Sra et lui expliquèrent la raison de leur dispute. Alors, Sra leur dit : « Nous devons tous aller chez le Dieu Abi qui est le plus grand de nous tous. »

Abi leur demanda : « D'où venez-vous tous ? » Ils lui répondirent qu'ils étaient là parce que Sra n'avait pas été capable de trancher leur différend. « Quel est votre différend ? », leur demanda Abi. Alors, chacun expliqua à Abi pourquoi il pense être plus important que l'autre. Abi dit alors : « Toi, monsieur nourriture, tu dis être le plus grand (important), mais comment expliques-tu le fait que l'on t'offre parfois pour rien ? »

« Et toi, monsieur argent ? N'arrive-t-il pas qu'un homme, même pour de l'argent, refuse de travailler pour un homme riche ? C'est pour toutes ces raisons que le bonheur est votre chef à tous ! »

À propos d'une bonne et d'une mauvaise femme

Le narrateur est le forgeron et sculpteur à Mepleu-Bona.

Le nom de la fille de Dieu est Zé. Et il y a un autre dieu nommé Zalouboua, dont la fille s'appelle Boua. Et il y avait un homme nommé Wo, qui était très riche, aussi riche comme l'est actuellement le Grand-chef Mongrou. Il avait deux fils et l'un d'eux avait également deux fils ; l'aîné s'appelait Pé, le plus jeune, Dladobé.

Wo avait plusieurs femmes. Celles-ci aimaient toutes leur petit-fils Pé. Celui-ci était en effet un bel homme que toutes les femmes préféraient au jeune Dladobé.

Mais Pé disait : « Vous dites toutes que vous m'aimez. Mais ce n'est que lorsque je pourrai moi-même voir dans le cœur d'une femme que j'épouserai cette femme. » Sa mère secoua la tête : « Quelle femme permettra que tu lui ouvres la poitrine pour voir dans son cœur afin qu'elle puisse être ta femme ! »

Zé, la fille de Dieu, était célibataire et avait une très belle case. Boua, la fille de Zalouboua, était aussi célibataire et avait une belle case.

Quand Pé entendit qu'il y avait deux filles libres dans le pays, il prit son fusil et alla dans la forêt et tua un animal « zo » qui ressemble à un singe. Il retira seulement la peau de l'animal et l'emporta avec lui. Il laissa la viande parce qu'elle n'a pas bon goût. Il alla trouver son grand-père et lui dit : « Père Wo, je veux aller chez Zé, la fille libre et l'épouser. » Les femmes se mirent alors à rire entre elles parce qu'auparavant, Pé voulait ouvrir la poitrine de la femme qu'il prévoyait épouser pour voir dans son cœur. Avant que Pé n'arrive à la résidence de Dieu, il revêtit la peau de l'animal de sorte à ressembler à un singe. Il demanda ensuite au Dieu Abi : « Où est la case de Zé ? Fais-la venir afin que je puisse la voir, c'est pour elle que je suis venu ! » Zé sortit la tête de sa case et demanda : « Qui m'appelle là ? » Quand Abi lui montra Pé, elle se dit : « Quel est cet animal qui demande à me voir ? Qu'il disparaisse de ma vue ! Chassez-le du village, sinon nous allons lui tirer dessus ! »

Mais Pé la suivit dans sa case et, sans enlever la peau, il dit : « Je t'aime. » Zé verrouilla la porte, mais Pé s'assit devant la porte et la pria : « Zé, ouvre-moi, je t'aime, je suis venu pour toi ! Et même si tu ne m'aimes pas, alors donne-moi au moins de l'eau à boire ! » Zé répondit : « Non, je préfère encore mourir plutôt que de te donner à boire ! » Alors, Pé s'en alla du village de Dieu.

Il alla maintenant au village de Boua qui est aussi une fille libre. Encore une fois, il porta sa peau d'animal et se présenta devant Zalouboua, le père de Boua et le salua. Celui-ci lui demanda : « D'où viens-tu ? » Pé répondit : « Je veux voir Boua. Je l'aime et je veux l'épouser. » Boua sortit de sa case. « Qui m'a appelé ? » Le père expliqua la raison de la présence de Pé. Alors Boua s'approcha et s'assit à côté de Pé. Mais, les femmes de ménage vinrent vers elle et dirent : « Assieds-toi en face de lui ! Cet homme est trop laid pour que tu t'assies à côté de lui ! » Pé dit encore : « Je t'aime ! C'est pourquoi je suis venu te voir. » « Bien, » dit Boua, « allons à ma case. » Mais les autres femmes criaient : « Nous ne mettrons plus jamais le pied dans ta case – cet homme n'est pas bon ! » Boua se coucha sur son lit. Pé dit : « Je ne veux pas dormir sur ton beau lit, mais là où tu verses l'eau sale. » Boua répondit : « Si c'est ce que tu souhaites, alors laisse-moi au moins mettre une natte au sol pour que tu puisses dormir là-dessus ! » Mais Pé refusa également cette proposition ; néanmoins, Boua apporta une natte, la mit à l'endroit sale et Pé se coucha sur la natte. Boua avait beaucoup de riz et de la bonne viande chez elle. Elle en fit un bon repas le matin et le servit à Pé dans une grande assiette. Pé dit : « Non ! Mets ma nourriture dans le tesson de ce pot là-bas ! » C'est ce qu'elle fit et lui apporta au même moment de l'eau pour qu'il se lave les mains afin qu'il puisse manger. « Non, mes mains doivent rester sales », répondit Pé, et les essuya seulement sur ses jambes. Malgré cela, Boua mangea avec lui du même tesson que lui. Le soir, Boua lui proposa encore son lit, mais Pé refusa et demanda

à dormir sur la même natte. Alors Boua mit un drap sur la natte, mais Pé lui ordonna : « Non, laisse le drap, je vais me coucher sur la natte sans drap ! » Alors Boua vint dormir sur la natte avec lui. Le matin, elle chauffa de l'eau et quand elle fut chaude, appela Pé pour qu'il vienne se laver. Celui-ci répondit : « Non, je suis propre ! » Et Pé lui dit : « Allons dans mon village ! » Boua répondit : « Laisse-moi d'abord le dire à mon père. » Celui-ci accepta ; mais Boua demanda à Pé d'attendre jusqu'au lendemain. Pé accepta.

Effectivement, personne ne venait dans la case de Boua parce que Pé s'y trouvait dans toute sa laideur. Encore une fois la nuit vint, et tous deux se couchèrent sur la natte. Au lever du jour Pé dit à Boua : « Mets de l'eau au feu ! Je veux me laver. Et mangeons quelque chose avant d'y aller ! » Boua dit : « Oui, je vais tuer quatre pintades. »

Il y avait une marmite neuve accrochée dans la case. Pé demanda à Boua : « Mets l'eau pour mon bain là-dedans. » C'est ce qu'elle fit, et l'apporta dans la douche clôturée.

Pé entra dans la douche. Quand il poussa la marmite hors de la douche, Boua jeta un coup d'œil dans la douche et vit un homme nu. Elle se dit que ça devait être un ami de Pé. Lorsque Pé finit de se laver, revêtit sa peau d'animal et vint vers Boua, celle-ci dit : « Dis à ton ami de venir, je vais lui donner de l'eau pour son bain. » Mais Pé dit : « Je n'ai aucun ami ici. L'homme que tu as vu, c'était moi. » Et il retira la peau d'animal et fit voir à Boua son apparence réelle. Elle pouvait alors voir qu'il était un bel homme. Soudain, toutes les femmes qui le dédaignaient disaient : « Pé doit dormir chez nous ce soir ! » Elles vinrent toutes dans la case de Boua pour le voir ; quand il mangeait le riz que Boua avait préparé pour lui, elles tendaient leurs plats de riz pour recueillir ce qui tombait de sa main et le mangeaient. Quand ils finirent de manger, Boua et Pé partirent. Toutes les femmes les escortèrent, car Pé était vraiment un bel homme.

Pé prit la route qui mène à Zé, la fille d'Abi. Quand ils arrivèrent, Zé jeta un coup d'œil de sa case et vit Pé. Elle dit : « Boua ne doit pas l'avoir pour elle toute seule, il est aussi à moi ! » Et elle sortit et les suivit. Pé dit à Boua : « J'aime Zé et je veux coucher avec elle aussi. » Il mit son bras sur l'épaule de Zé et ils partirent tous ensemble. Quand ils arrivèrent au village natal de Pé, une grande fête avec de la danse fut organisée. Alors, Pé demanda à ses deux femmes : « Que puis-je faire pour que vous soyez satisfaites ? » Boua dit : « Si tu couches avec une autre femme d'ici, je vais te tuer. C'est la seule chose que je ne pourrai pas supporter. » Et Zé dit la même chose.

Pé dit : « C'est entendu. Et si l'une de vous deux couche avec un autre homme, je vais la tuer. Qu'il en soit ainsi ! » Et répéta cela à nouveau.

Un jour Pé dit à ses femmes : « Demain, je vais aller en voyage vers le sud du pays. » Dladobé, le frère cadet de Pé, resta avec les deux femmes. Et tous les deux couchèrent avec lui. Un soir, Pé fut de retour. Fatigué, il dormit jusqu'au matin. Boua prépara du riz et servit Pé et Dladobé. Puis elle s'assit à la porte d'une case en face. Zé dit à Pé : « Mange rapidement ton riz, puis coince-la ! Je sais pourquoi elle est allée s'asseoir si loin. » Alors Pé prit un couteau et cria : « Tu as couché avec un autre homme. » Boua répondit : « Oui, avec ton frère cadet. » Alors, Pé dit : « Viens que je te tue ! » Il la saisit, la mit dans un mortier, prit son couteau, mais quand il voulut lui couper la gorge, Boua le pria : « Attends ! Donne-moi de l'eau à boire ! » Pé lui apporta de l'eau et elle but. Puis il prit son couteau, et Boua dit encore : « Attends, souviens-

toi comment certaines personnes se comportaient avant qu'elles ne viennent dans ce village. » Alors, il lâcha Boua. Il attrapa deux vaches et les tua parce qu'il ne voulait pas avoir dégainé son couteau en vain. Puis Pé demanda à Zé si elle aussi avait été infidèle et Zé dit oui. Quand il prit le couteau pour la tuer, elle lui demanda aussi de l'eau. Alors, Pé dit : « Souviens-toi de ce qui s'est passé avant que nous soyons venus ici » – et il tua Zé.

Louange et récompense de la gentillesse

Le narrateur est un jeune homme nommé Mlesna (= « Qu'as-tu dans le cœur ? ») du village de lépreux à Gapleu.

Il était une fois deux femmes qui étaient ensemble à une plantation. Toutes deux n'avaient pas de mari. Après avoir préparé leur riz, l'une d'elles prit une poignée de riz et dit : « Je souhaite qu'un homme passe et vienne manger le riz dans ma main et qu'il soit mon mari. »

Au même moment, un homme nommé Baté passait son chemin. Il prit le riz de la main de la femme et le mangea. La femme dit alors : « Tu es mon maintenant mon mari ! » Mais l'autre femme rétorqua : « Non, il doit être mon homme ! » Et les deux femmes se sont battues.

Baté dit alors : « Attendez ! Nous allons porter l'affaire au village. Je ne veux pas décider moi-même. » Alors, ils allèrent tous les trois chez le chef et lui exposèrent le différend. Le chef demanda : « Laquelle voudrais-tu épouser, Baté ? » Baté répondit : « Je ne veux pas décider, sinon celle que je choisirai pensera que je l'aimais. » Le chef fit venir deux chiens et donna un à chacune des deux femmes. Ainsi, chacune des deux femmes avait un chien à la main. Puis il leur retira les chiens et les donna à un chasseur et lui dit : « Va avec ces deux chiens à la chasse. La femme dont le chien attrapera le premier une proie, c'est cette femme-là que l'homme doit épouser. »

Le chasseur partit et le chien de la femme qui avait donné du riz à l'homme, attrapa aussitôt un animal. L'autre chien, lui, resta deux jours avec le chasseur en brousse, mais ne trouva rien. C'est ainsi qu'une femme, par sa gentillesse, a eu un homme. Oui, c'est bien d'être gentil.

La recommandation de l'oiseau

Le narrateur est un vieil homme à Gapleu.

Il y a bien longtemps, vivait un vieil homme nommé Ma Kakadie. Il vivait dans la forêt. C'était un pêcheur. Une fois, il avait attrapé beaucoup de crabes – il en avait un panier bien rempli. Puis un petit oiseau vint lui rendre visite. Mais Ma Kakadie était tout seul dans sa plantation, il n'avait pas de femme, pas de vêtements, pas d'argent, rien, qu'il aurait pu donner à son invité – sauf les crabes. Cependant, l'oiseau gazouillait : « Ma, Je suis venu dans un but précis. J'aimerais que tu me rendes un service : donne-moi quelques crabes. Alors, je vais te faire du bien qui te délivrera de toute souffrance. Je vais te rendre riche, si riche que tu pourras dépenser tes trésors comme un fou. »

Le vieil homme lui donna les crabes. L'oiseau était content et dit : « Ma Kakadie, je te donne cette poudre – c'était une médecine fabriquée à partir de feuilles séchées – « mets-en dans ta main et souffle dans la direction dans laquelle le soleil se lève et dans la direction où il se couche. »

Après que Ma eut fait cela, deux grandes villes poussèrent sous ses yeux, une à l'est et une autre à l'ouest, et sa maison était au milieu. Tout le monde venait le voir, il était un grand homme et très

riche. Personne ne le commandait : c'était sa ville, tout le monde l'appelaient : « Ma » – mon père, mon chef !

Cependant, avant que l'oiseau lui avait remis la poudre, il avait dit : « Si tu vois tes sujets jouer et courir dans tous les sens, ne prends pas part à leur jeu. Ils n'ont pas le droit de faire cela. C'est le seul interdit que j'ordonne ». Il observa cette interdiction et gouverna durant de nombreuses années.

Après son long règne, vint une année où ils firent de nouveau leurs plantations, mais dans la saison sèche, il faisait si chaud, et il n'y avait pas de pluie si bien que le riz n'arriva pas à maturité. Le soleil avait séché toutes les plantes. Puis, un soir, ils entendirent le tonnerre gronder dans le lointain. Tous les garçons qui se trouvaient dans les plantations, vinrent au village en courant et étaient heureux de savoir qu'il allait pleuvoir. Et quand ils arrivèrent au village, il se mit à pleuvoir. Alors, ils se mirent à danser follement et jouèrent à la manière interdite. Ma vint également de sa plantation. Il pleuvait maintenant à verse. Et Ma se mit à leur tête et joua avec eux. Et ils dansèrent du premier au second quartier du village – alors, tout, derrière eux, devint forêt – et ils dansèrent du second au troisième quartier – et le deuxième quartier aussi redevint de la forêt, puis ce fut de même pour le troisième, et quand ils étaient en train de danser dans le quatrième quartier, Ma Kakadie se retrouva à nouveau seul dans son ancienne petite plantation.

Quels prochains nous aiment ?

Le narrateur est un jeune homme du nom de Souania à Kpeapleu.

Il était une fois, deux jumeaux, Zé et Gé. C'étaient deux jolis garçons. Ils étaient encore très jeunes lorsque leurs parents moururent. Ils vécurent donc chez des proches. Comme ils étaient des beaux garçons, ils commencèrent à cavalier après toutes les femmes du village.

Un matin Zé dit à son frère : « Faisons un tour dans le village pour voir si nous pouvons trouver quelqu'un qui nous aime. Viens, allons à ce palmier qui est à l'entrée du village. Moi, je monte sur le palmier et toi, tu te caches en bas. » Gé demanda : « Que veux-tu dire par là ? » Zé répondit : « Nous allons crier au secours, toi, écoute bien ce que les gens diront quand ils nous entendront crier ainsi. » Puis il monta à l'arbre.

Il y avait trois régimes de palme sur le palmier. À l'aide de sa machette Zé coupa chaque régime à la hamppe et les fit tomber tous ensemble en même temps, ce qui fit un grand bruit. Alors, Gé se mit à crier depuis le bas du palmier : « Venez m'aider, au secours, à l'aide ! » Quand les habitants du village entendirent le grand bruit et, à la suite, le cri à l'aide, ils se dirent qu'un des jumeaux était tombé de l'arbre. Ils se dirent alors entre eux : « Eh bien, c'est bien fait pour lui (parce que les jumeaux courtoisaient toujours les femmes des autres) ! » Mais quatre femmes répliquèrent en ces termes : « Comment ? Vous hommes n'allez pas aider un homme en détresse ? » Et deux d'entre elles coururent voir ce qui s'était passé, mais elles ne virent pas les jumeaux. Ceux-ci restèrent toujours cachés.

Les deux femmes se mirent aussi à appeler de l'aide : « Au secours, à l'aide » quand les hommes entendirent leurs voix, tout le village vola à leur secours. C'est alors que Zé descendit de l'arbre. Les hommes dirent alors : « Ah, Dieu merci que tu vas bien, nous t'avons tant cherché ! » Et Zé dit : « Alors allons au village et célébrons cela. » Et les hommes coururent au village avec des cris de joie.

Les jumeaux les suivirent. Zé dit alors à son frère : « Eh bien, maintenant tu sais qui nous aime dans le village ? Seulement quatre personnes, et ce sont ces quatre femmes. Je le sais. Lorsque j'étais assis là-haut sur le palmier, je pouvais entendre ce qu'ils disaient à notre sujet au village. »

Quand ils firent leur apparition dans le village, on leur souhaita la bienvenue. On mit même de nouvelles nattes par terre. Mais, les quatre femmes, elles, étaient assises tranquillement à côté des jumeaux et regardèrent en silence ce qui se passait. Les aînés des familles vinrent pour les accueillir et les féliciter de leur salut. Et, finalement, le grand chef lui-même fit son apparition. Alors, les jumeaux lui dirent : « Père, retourne à ta case et laisse-nous tranquille. » Le chef dit : « Pourquoi ne devrais-je pas être avec vous ? » Zé répondit : « Je suis très surpris. » Le chef : « Mais pourquoi donc ? » Zé : « Dis-moi ! Dans ce village, si quelqu'un qui se trouve en danger crie au secours, qui sont ceux qui doivent se précipiter rapidement pour aller l'aider ? » Le chef répondit : « Mais il est clair que si quelqu'un a besoin d'aide, nous prenons nos machettes, lances, arcs et flèches – enfin, toutes ces choses que les hommes ont – et partons tout de suite l'aider. » Zé : « Mais, dans notre cas, ce sont les quatre femmes qui sont venues à notre aide en premier. » Alors le chef dit : « Il vaudrait mieux que nous demandions pardon à ces deux garçons. » Il prit un coq et l'offrit aux jumeaux en guide de pardon et de paix. Mais Zé dit à Gé : « Ne touche pas à ce coq, qu'il le garde, leur coq ! » Le chef dit alors : « Vous me redonnez mon poulet. D'accord. Mais pourquoi ? » Zé dit : « Je sais qui dans ce village nous aime et nous veut du bien. » Le chef : « Alors dis-moi qui vous aime ? » Zé dit : « C'était un jeu de mots adressé à mon frère. » Le chef : « Eh bien, si quelqu'un s'adresse secrètement à un autre, il doit pouvoir en donner la raison. » Zé dit : « Mais vous n'avez aucune raison de me demander la raison. C'est à mon frère que je me suis adressé et c'est à lui de me le demander. » Gé se leva et dit : « Ce que mon frère a voulu me dire, je l'ai bien compris. Cessez d'être curieux et allez maintenant vaquer à vos occupations. » Tout le monde s'en alla tout honteux, et seules les quatre femmes restèrent auprès des garçons. Mais, parmi les quatre femmes, il y en avait deux qui étaient allés secourir les garçons et deux autres qui avaient demandé aux hommes d'aller leur apporter leur aide. Alors, les quatre femmes demandèrent aux jumeaux : « Quelles sont les deux d'entre nous que vous préférez. » Les jumeaux répondirent : « Cela nous est égal, vous avez toutes bien agies. Nous nous sommes rendus compte que vous étiez les seules qui se sont inquiétées de nous. Et comme nous n'avons pas de parents, nous voudrions que vous soyez nos parents. » « Oui », dit Gé, « à partir de maintenant, nous allons considérer ces femmes comme nos parents. C'est seulement pour elles que nous allons travailler et non pour qui que ce soit d'autre. » Oui, c'est ainsi. Les gens qui nous aident dans le besoin, ce sont eux qui nous aiment vraiment.

Le Grand fort et le Petit intelligent

Le narrateur est un jeune garçon de Kampleu.

Cela se passa dans les temps anciens. L'antilope naine avait beaucoup d'enfants. La femelle du léopard était enceinte et avait un si gros ventre qu'elle ne pouvait même pas aller à la chasse. Le léopard chercha partout pour trouver une proie. Quand il vit que l'antilope naine avait beaucoup d'enfants, il lui dit : « Tu es mon ami. Je serais très heureux si quelques-uns de tes enfants viendraient un jour me rendre visite. »

Car l'antilope naine était si intelligente que le léopard ne pouvait pas l'attraper. « Bon, » dit le petit animal, « je vais te les envoyer. » Le matin, elle envoya un de ses plus intelligents fils chez le léopard. « Bonjour mon petit », dit le Léopard, « viens, rentre dans ma case. » « Oh, » répondit le fils de l'antilope, « merci de me recevoir dans ta case. Mais je suis vraiment sale. Porte-toi bien, je retourne chez moi. » « Très bien », déclara le léopard, « vas et salue ton père de ma part ! »

Le lendemain matin, le léopard retourna chez l'antilope naine et dit : « Je voudrais que l'un de tes fils vienne travailler pour ma femme. » L'antilope dit : « D'accord, les voici, choisis un d'entre eux ! » Le léopard dit : « Je ne veux pas celui qui est venu hier, je le trouve trop stupide. Donne-moi un autre ! » L'antilope dit : « Les autres sont trop petits. Si tu ne veux pas celui qui est venu hier, alors nous sommes désolés. » Le léopard dit alors : « Bon, alors je le prends. » Sur le chemin, le léopard lui dit : « Passe devant ! C'est la coutume que, quand on voyage avec un enfant, celui-ci reste derrière lui afin de pouvoir veiller sur lui. » Le petit de l'antilope répondit : « Mais je pourrais prendre le mauvais chemin ! Il vaut mieux que tu passes devant ; tu connais le chemin mieux que moi ! » Le léopard fit de son mieux pour entraîner le petit dans son filet, mais il ne réussit pas. Ils arrivèrent à la ferme du léopard. La femelle du léopard chuchota à son mari : « Attrape l'antilope naine afin que je puisse enfin manger ! » Le léopard répondit : « Sois patiente ! J'ai dit à sa mère que j'avais besoin de lui pour t'aider, il ne faudrait pas qu'il se rende compte de notre plan. »

Dès lors, l'antilope travaillait dans la maison du léopard. Un jour, la femelle du léopard mit une casserole d'eau sur le feu. Elle dit à l'antilope : « Vas voir si l'eau bout. » Elle voulait pousser l'antilope dans l'eau bouillante au moment où elle serait en train de regarder dans la casserole. Mais l'antilope prit un long bambou et ouvrit la casserole, tout en se tenant à une distance éloignée de la casserole. Au vu de la vapeur et des bulles, il dit à la femelle du léopard : « L'eau bout. »

Les choses se passèrent ainsi durant trois jours environ. L'antilope ne se laissait pas avoir. Cela plongea la femelle du léopard dans une grande colère. Alors, elle dit un jour, sans raison, « Si tu ne veux pas rester, alors rentre chez toi ! Oui, disparaît ! » Et dans sa colère, elle alla elle-même vérifier l'eau qui se trouvait sur le feu pour voir si elle bouillait. Lorsqu'elle ouvrit la casserole, l'antilope la poussa dans la casserole ; elle tomba dans l'eau bouillante et mourut.

Puis elle appela le père léopard : « Viens ! C'est prêt ! ». Mais avant que le léopard n'arrive, l'antilope s'était sauvée. Lorsque le léopard entra à la maison et vit ce qui s'était passé, il se mit à poursuivre l'antilope. L'antilope arriva à la maison en toute vitesse et sa mère lui demanda : « Qu'est-ce qui se passe ? » Le petit répondit : « Le léopard a voulu me jouer un sale tour, mais j'ai tué sa femme. » Alors, la mère antilope fut saisie de colère et dit : « Retourne, même s'il te dévore. Je ne veux plus t'avoir ici si tu as fait quelque chose de pareil. »

Sur la route, il y avait un gros rocher. Lorsque l'antilope naine vit venir le léopard, elle alla se cacher sous le rocher. Il y avait une petite grotte, et elle alla s'y cacher. Le léopard ne pouvait pas la suivre dans le trou. L'antilope dit : « Oh, léopard, attention, appuie tes mains contre le rocher, sinon il va tomber sur toi ! » Effrayé, le léopard se mit sur ses pattes arrières et poussa le rocher avec ses pattes avant. Alors, l'antilope sortit rapidement de sa cachette et dit : « Fais très attention ! Si tu enlèves les mains, le rocher va

l'écraser ! » Le léopard dit : « Ôte ta magie pour que je puisse me libérer ! » L'antilope répondit : « Oh non ! »

Le léopard resta ainsi dans cette position et devint de plus en plus affamé. Il devint finalement très faible et fatigué, mais dans son agonie, il s'appuyait toujours contre le rocher menaçant de l'écraser. L'antilope naine était rentrée chez elle depuis longtemps. Enfin, par faiblesse, le léopard lâcha le rocher, mais le rocher ne tomba pas sur lui. Mais il était trop faible pour chasser et il mourut comme sa femme. C'est pour cela que nous, les Dan, disons qu'il est préférable d'avoir l'intelligence d'un petit animal que la force d'un grand.

L'araignée ingrate

Narrateur : Dan Mongrou de Kampleu, fils du Grand-chef Mongrou à Kampleu.

Un jour, l'araignée posa un piège et un écureuil y fut pris. Quand elle le trouva dans le piège le matin, il n'était pas encore mort. Quand elle voulut le tuer, il la pria en ces termes : « Laisse-moi en vie, je vais te faire du bien ! » L'araignée dit : « Ah – toujours la même histoire ! J'ai mangé du riz sec pour trop longtemps. » Mais l'écureuil insista : « Oh, épargne-moi, je t'en supplie ! » Alors, l'araignée libéra l'écureuil. L'écureuil lui dit alors : « Attrape ma queue », puis il emmena l'araignée avec lui, et là où il la laissa tomber, de grands villages se formaient et l'araignée devint un homme riche. Tout le monde vint pour la consulter.

Quelques années plus tard, l'écureuil avait grandi et était devenu un célèbre lutteur. Une fois, il arriva dans le village de l'araignée. Les gens disaient : « Ah, voici un grand lutteur ! » Le jour du marché, on organisa de la lutte et l'écureuil mit tous ses adversaires au sol. Alors l'araignée dit : « Quoi ? L'étranger veut mettre au sol tout mon peuple ? Je veux moi-même lutter contre lui ! » Et elle dit à l'écureuil : « Jeune homme, je veux me battre avec toi, parce que je n'aime pas que tu battes tous les jeunes gens de mon village. » Mais l'écureuil répondit : « Un homme et son pouvoir ne peuvent pas se battre entre eux. »

« Qu'entends-tu par pouvoir magique ? », s'écria l'araignée, « Je disais que je veux lutter contre toi ! » Alors, l'écureuil jeta l'araignée loin, dans la même forêt d'où elle était venue, et elle était à nouveau aussi pauvre qu'avant. Oui, on ne doit pas se battre avec un homme qui a été son bienfaiteur avant.

Pourquoi les léopards ne mangent pas les araignées

Narrateur : Dan Mongrou, fils du Grand-chef Mongrou à Kampleu.

Dans les temps anciens, les animaux dans ce pays savaient par ouï-dire de l'existence du léopard. En effet, à cette époque, les léopards vivaient seulement dans la région Mano. De temps en temps, des animaux locaux se rendaient là-bas pour avoir confirmation de ce que les gens racontaient sur ce prédateur d'animaux ; ils trouvaient des endroits où le léopard avait mangé des antilopes et avait laissé les os, mais le léopard lui-même, ils n'eurent jamais l'occasion de le voir.

Cette histoire amena tous les animaux à fuir la région Mano pour se rendre au pays Dan. Le léopard ne trouvait pas de proie là-bas, alors il vint aussi au pays Dan. Il était évidemment très affamé, et quand il vit l'araignée sur son chemin, il voulait la manger. L'araignée dit : « Laisse-moi en vie, léopard, je te livrerai quatre ou cinq autres animaux ! » « Oh », gémit le léopard, « mais j'ai tellement faim, parce que dans mon pays n'y a plus d'animaux. »

« Mais je suis si petite », dit l'araignée, « je ne pourrais pas te rassasier de toute façon. Mais je vais te procurer du gibier qui saura satisfaire ta faim pendant des jours. Épargne-moi ! »

Le léopard : « Bon ! Tu es libre ; mais dis-moi, maintenant, que me conseilles-tu ? » « Très bien », dit l'araignée, « je te donnerai un bon gibier, parce que tu m'as épargné. Mais que me donneras-tu en retour ? » « Tu es un partenaire étrange », dit le Léopard, « Je te fais grâce, et maintenant je dois te donner quelque chose en plus ? Très bien, si tu me donnes quelque chose à manger, je te donne une de mes filles comme femme. »

« Oh, léopard, tu veux te moquer de moi. Si tu me donnes une de tes filles comme femme, je ne serai pas en mesure de lui donner des ordres comme il sied à un homme de le faire, mais ce sera elle qui me donnera des ordres. Je vais t'apporter quelque chose à manger, mais je ne veux pas de ta fille. Allonge-toi et dors pendant environ une demi-journée. Je m'en vais vous chercher de quoi à manger. Rappelle-toi : si je dis : « Adieu, monsieur léopard ! » alors cela veut dire que tu dois t'apprêter à bondir. »

L'araignée s'en alla dans la forêt et dit d'abord aux antilopes, noire et rouge, puis à tous les autres animaux : « Le grand animal dangereux, vous savez, de la région Mano, dont nous avons tant entendu parler – je l'ai attrapé. » Quand les animaux ont entendu cela, ils se réjouirent et étaient terriblement curieux parce qu'ils n'avaient jamais vu un léopard. Beaucoup d'animaux importants y allèrent avec l'araignée.

Quand ils arrivèrent à l'endroit où le léopard dormait, certains d'entre eux commencèrent à débroussailler un endroit de la brousse pour organiser une grande fête. Alors, l'araignée se tint debout et dit : « Eh bien, messieurs, voilà. Maintenant, vous voyez que j'ai vraiment capturé la puissante bête. Si de tels animaux venaient dans notre pays, cela signifierait la guerre pour nous. »

Alors, le potamochère dit : « Monsieur l'araignée, nous sommes pleins d'estime pour vous pour nous avoir sauvés de ce monstre. » Et le buffle se leva : « Mes Chers petits Messieurs, je suis heureux que l'araignée ait si bien agi. Vraiment, cela me fait chaud au cœur. Je suis le plus grand et le plus ancien d'entre vous, parce que l'éléphant n'est pas là, mais ça me ferait plaisir de céder ma place et ma dignité à l'araignée, car elle nous a rendus un si grand service. » Tous les animaux passaient tour à tour pour tenir un discours élogieux à l'endroit de l'araignée. Enfin, cependant, l'antilope naine prit la parole : « À vous, Messieurs, qui êtes réunis ici, » dit-elle, « et à vous, Monsieur le Président l'araignée, qui nous avez convoqués pour ce grand événement, je voudrais dire ceci : il serait préférable que nous tuions l'animal, le dépecions et le partageons entre nous pour le manger, avant de tenir de tels discours. Car j'ai rêvé un jour, quand je vivais encore dans mon village natal, que ce type d'animaux, quand ils sont morts, peuvent se réveiller à nouveau. Par conséquent, nous devons tuer le léopard d'abord avant que nous tenions tant de discours. »

Une pensée vint alors à l'esprit de l'araignée ; elle se leva à nouveau et interrompit l'antilope naine : « Messieurs ici rassemblés, j'ai quelque chose à dire. Nous avons besoin de quelque chose sur lequel nous allons poser le léopard. Nous ne devrions pas simplement le mettre sur des feuilles. Je pense qu'il serait mieux que je me mette en route dès maintenant pour que je puisse être de retour avec un support adéquat avant la tombée de la nuit. En attendant, préparez tout ce qu'il faut. Pour vous, Monsieur léopard, c'est votre dernière heure sur terre, car je vais vous confier à ces animaux. J'oubliais, je dois aussi envoyer un garçon chez le chef

du village pour lui demander s'il désirerait avoir la peau du léopard. Si je mets trop de temps à revenir, vous pouvez commencer à le tuer et le dépecer. » Et elle dit au léopard : « Tu peux déjà commencer à marcher dans l'au-delà. Adieu, monsieur léopard ! » Puis elle se retira à environ deux miles de l'endroit où se trouvaient les autres.

Alors, tous les animaux, grands et petits, formèrent un cercle et attendaient impatiemment le dépeçage ; chacun pensait à la viande qu'il allait rapporter chez lui. Mais comme ils devaient encore attendre l'araignée, ils se couchèrent un peu en attendant. Alors, le léopard bondit sur eux et les tua tous, un à un, sauf l'antilope naine qu'il ne trouva pas. Elle s'était dit : « Il vaut mieux que je trouve l'araignée pour lui annoncer la mauvaise nouvelle. »

Dans l'après-midi, l'araignée fut de retour : « Eh bien, comment ça va maintenant ? », demanda-t-elle au léopard. Celui-ci répondit : « Oh, je suis très heureux. Maintenant, tu peux demander ce que tu veux de moi en retour. » Puis l'araignée répondit : « Je ne veux pas ta fille, ni quelque chose d'autre de toi. La seule chose que je te demande, c'est que tu ne t'en prends jamais à moi, et ce, quelle que soit la faim qui te tenaille. » Le léopard accepta et tous deux conclurent sur place un pacte de paix pour toujours. C'est la raison pour laquelle les léopards ne mangent jamais les araignées.

Deux puissants mangeurs

Narrateur : un jeune lépreux de Gapeu.

L'éléphant rencontra un jour la chèvre. Il lui dit : « Je peux manger beaucoup plus que toi. » « Jamais de la vie ! », déclara la chèvre, « Je peux manger plus que toi. » Ils commencèrent alors à faire un concours de qui pourra manger le plus. Finalement, l'éléphant était fatigué et s'endormit sur un rocher. Lorsque l'éléphant se réveilla, la chèvre était en train de ruminer. Alors, l'éléphant, épaté, demanda à la chèvre : « Chèvre, comment fais-tu pour manger à ce point ? » La chèvre répondit : « Ce n'est rien, ça. Quand j'aurais fini de manger ça, je m'attaquerais à tes jambes et tes oreilles ! » Sur ce, l'éléphant, terrifié, prit la fuite et la chèvre gagna la pari.

ART PLASTIQUE

Je traiterai l'art plastique des Dan dans une nouvelle édition en préparation de mon livre « Negerkunst und Negerkünstler », 1960 (en Allemand).

Tout au long de cet ouvrage, nous avons pris connaissance des masques et figures des Dan. On y trouve aussi les petits masques de la taille d'un doigt qui jouent un rôle important dans les sociétés secrètes. Il y a aussi des objets d'art qui sont des portraits de belles femmes, des grandes cuillères à riz dont le manche est souvent décoré de la tête d'un être humain ou d'un animal sculpté. En voyant ces objets, il est évident que les artistes Dan savent sculpter des portraits.

Les sculpteurs Dan sont des vrais artistes qui commencent la sculpture par vocation et qui produisent des œuvres d'art pour leur satisfaction personnelle, et non pour le gain matériel. L'art de sculpter est souvent – mais pas toujours – hérité de père en fils.

Il n'y a pas d'apprentissage à proprement parler, mais, néanmoins, il existe un rapport de maître à disciple. Celui qui veut apprendre la sculpture, se cherche un maître à qui il rend visite de temps en temps, pour l'observer quelques jours au travail et lui présenter aussi des œuvres faites par lui-même chez lui afin qu'il les apprécie.

Le sculpteur Dan travaille dans un lieu secret dans la brousse. Ses outils principaux sont l'herminette et le couteau. Pour lisser son œuvre, il utilise une feuille rugueuse, et pour la teinture, de la couleur noire qu'il obtient à partir d'une feuille. Il tient cette feuille strictement secrète.

Quand on voit les sculptures Dan, on se rend compte qu'une tribu voisine (les Kran) a exercé une grande influence sur les artistes Dan. Un grand sculpteur des Kran, le vieux Sra, que nous avons nous-mêmes bien connu et interviewé à plusieurs reprises, a été souvent appelé par les chefs Dan et aussi par les notables Mano pour leur sculpter des masques, des cuillères, des assiettes en bois et des jeux. Les jeunes artistes Dan se sont alors inspirés des œuvres de ce maître, si bien que l'on ne peut aujourd'hui plus distinguer si une cuillère ou une assiette en bois est l'œuvre d'un Kran ou d'un Dan.

Les Dan sont, avec les Kran, l'un des rares peuples d'Afrique, qui, dans l'art plastique, connaissent des œuvres qui sont créées uniquement à des fins esthétiques. Il s'agit de petites figurines d'animaux et d'hommes faites à la méthode de la cire perdue d'environ un ou deux doigts de longs. Nous en avons acquis de divers types : lézards, varans et chiens, mais aussi des figurines humaines.

De temps en temps, on trouve sur les cases des peintures Dan. Elles sont purement narratives. Si quelqu'un voit un léopard prendre une poule, ou un bateau à vapeur, il veut parfois le peindre sur les murs de sa case. Souvent, c'est la sirène des eaux (« Mami Wata ») qui est peinte sur le mur de la case de la personne qui l'a vue. Ce ne sont donc pas des mains d'artistes qui conçoivent ces peintures ; elles ne sont donc généralement pas des œuvres artistiques.



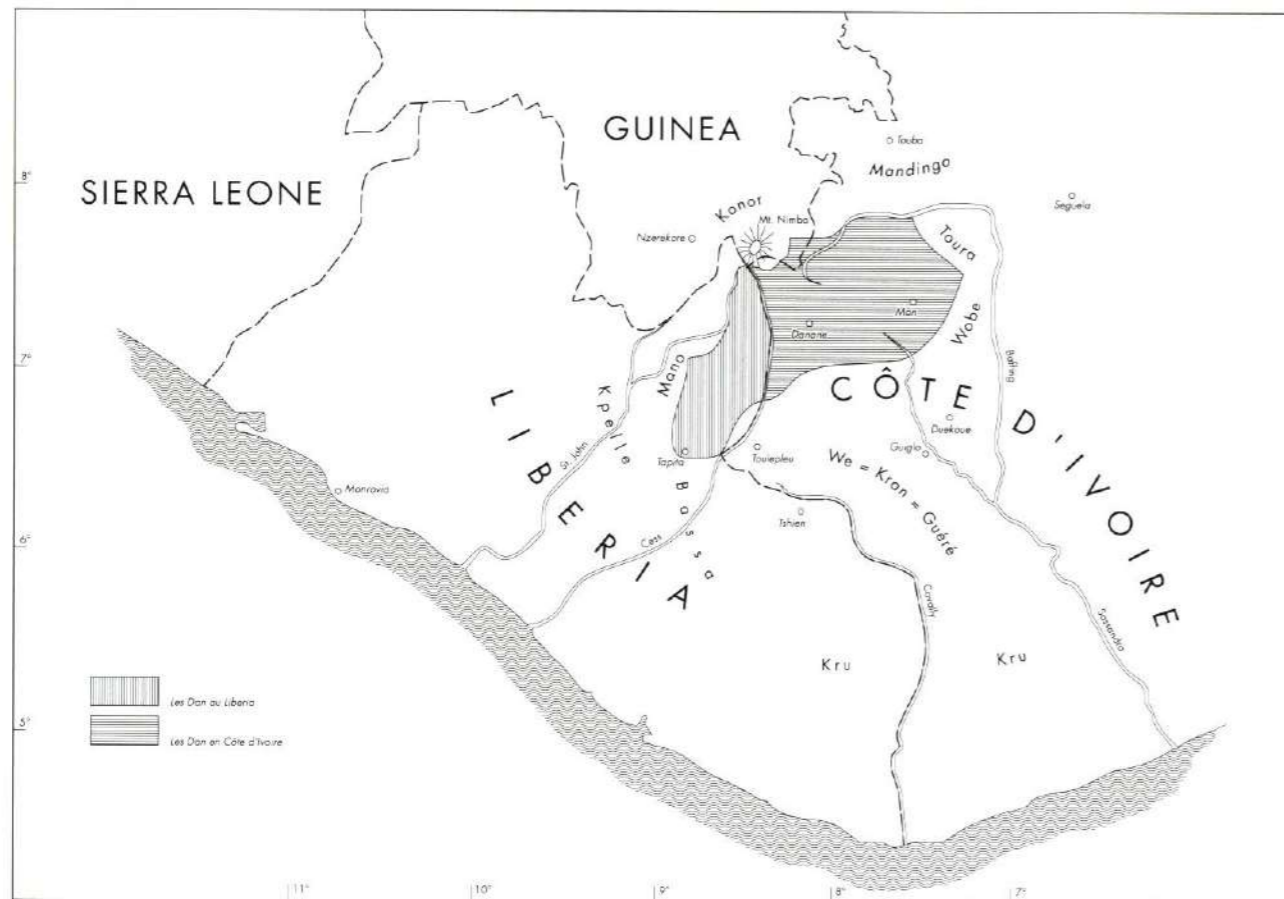
Pl. 77 Six types de masques Dan. Au centre un petit masque comme on les trouve en tant que fétiches des sociétés secrètes.

Pl. 78 Objets utiles des Dan

- a: Grande cuillère pour servir le riz pendant les fêtes. On sert de la sauce dans le petit bol dans le manche. Longueur 58 cm.
- b: Double visage sur manche. On le met dans les champs de riz comme protection contre le vol. Hauteur 20 cm. Des pièces du même genre sont aussi tenues par des masques pour montrer qu'ils « peuvent simultanément voir devant et derrière ».
- c: Statue, vraisemblablement l'image d'une femme morte, du village de Zangopleu. Hauteur 62 cm.
- d: Tambour à fente. Hauteur 61 cm.
- e: Un jeu. Longueur 78 cm.



CARTE



BIBLIOGRAPHIE

Rédigée en 1958.

- Chevalier, A.**, Les massifs montagneux du nord-ouest de la Côte d'Ivoire, La Géographie, vol. XX, 1909
- Donner (Becker-Donner), Etta.** Hinterland Liberia, Glasgow 1939
- Kunst und Handwerk in Nordost-Liberia, Baessler-Archiv, 1940, vol. XXIII, n° 2-3
 - Überlieferungen aus Nordost-Liberia, Zeitschrift für Ethnologie, vol. LXXI, 1940
 - Togba, A woman society in Liberia, « Africa », London 1938, vol. XI, n° 1
 - Über zwei Krustämme: Kran und Grebo, Koloniale Völkerkunde, 1^{re} année, 1944
- Holas, B.**, Mission dans l'Est libérien, Mémoire de l'Ifan, n° 14, 1952
- Fagg, William.** Two early masks from the dan tribe in the British Museum, Man, vol. LV, 1955
- Frobenius, Leo.** Die Masken- und Geheimbünde Afrikas, Halle 1898
- Harley, George W.**, Native african medicine, Harvard University Press, Cambridge 1941
- Notes on the Poro in Liberia, Papers of the Peabody Museum, vol. XXXII, n° 2, Cambridge, Mass., 1941
 - voir sous « Schwab »
- Himmelheber, Hans.** Der gute Ton bei den Negern, Heidelberg 1956
- Himmelheber, Ulrike.** Schwarze Schwester, Bremen, 1957
- Labouret, H.**, La géographie alimentaire en Afrique Occidentale, Annales de Géographie, vol. XLVI, 1937
- Naber, S.P.**, Op expeditie met de Franschen, Den Haag 1910
- Olbrechts, F.M.**, Notre Mission Ethnographique en Afrique Occidentale Française, Bull. des Musées Royaux d'Art et d'Histoire, n° 5, Bruxelles 1933
- Een spectaculaire dans bij de Dan, 1939
 - Maskers en dansers in de Ivoorkust, Leuven 1940

- Pinney, Peter.** Legends of Liberia, Monrovia, Liberia, sans date
- Porterers, Roland.** Plantes Toxiques (Dan-Guéré), Bull. Com. Hist. Sc. 1935
- Schwab, George, und Harley, George W.**, Tribes of the Liberian Hinterland, Papers of the Peabody Museum, vol. XXXI, Cambridge, Mass., 1947
- Singer, Woelffels.** Reisen im Hinterlande der Elfenbeinküste, Globus, vol. LXXIX, n° 20, 1901
- Vandenhouten, P.J.L.**, Classification stylistique du masque Dan et Guéré de la Côte d'Ivoire Occidentale. Medelingen van het Rijksmuseum voor Volkenkunde, Leiden, n° 4, 1948
- Het masker in der cultuur en kunst van het Boven-Cavally-gebied. Ms-Doktorarbeit der Universitat Ghent, 1945
- Vendeix, M.**, Ethnographie du Cercle de Man (Côte d'Ivoire), Revue d'Ethnographie et des Traditions Populaires, 5^e Années, n° 17-20, Paris 1924
- Viard, R.**, Les Guérés. Peuple de la forêt. Etude d'une société primitive, Paris 1934
- Westermann, Dietrich.** Die Kpelle, Göttingen 1921

D'autre titre à propos des peuples avoisinant les Dan se trouvent dans « Anthropological bibliography of Negro Africa » (New Haven 1948) de H. Wieschhoffs.

Mentions légales

« Les Dan » est le premier volume de la collection DOCUMENTS SUR LES CULTURES ET HISTOIRE DES MANDE SUD sous la direction de Mamadou Koble Kamara et Eberhard Fischer.

Titre original de la publication

Hans und Ulrike Himmelheber
Die Dan, ein Bauernvolk im westafrikanischen Urwald
Ergebnisse dreier völkerkundlicher Expeditionen im Hinterland
von Liberia 1949/50, 1952/53, 1955/56
W. Kohlhammer Verlag Stuttgart 1958

Auteurs

Hans et Ulrike Himmelheber (1958)

Photographies

Hans et Ulrike Himmelheber (1949–56)

Éditeurs/préfaces

Mamadou Koble Kamara, Yamoussoukro
Eberhard Fischer, Winterthur

Traduction

Kanga Philibert
Professeur de lycée d'allemand, Bouaké

Relecture

Pierre-Louis Blanchard, Luzern

Mise en page et composition

Claudia Rossi, Winterthur

Traitement des images

Thomas Humm, Matzingen

Impression

DZA Druckerei zu Altenburg GmbH, Altenburg

Publié par:

Fondation Koble des Mandé Sud, Man,
en collaboration avec
Museum Rietberg Zürich (Suisse)
(Publikationsstiftung/Artibus Asiae Publishers)

Textes:

© 2018 Publikationsstiftung für das Museum Rietberg Zürich

Photos:

© Archiv Hans Himmelheber, Museum Rietberg Zürich 2018

Imprimé en Allemagne 2018

Veillez envoyé vos commandes à:

Fondation Koble des Mandé Sud
BP 627 Man
Côte d'Ivoire
fondationkoble@gmail.com

ou

Artibus Asiae Publishers
Museum Rietberg
Gablerstrasse 15
CH-8002 Zürich
Suisse
artibus.asiae@zuerich.ch

ISBN-10: 3-907077-56-3

ISBN-13: 978-3-907077-56-6

EAN: 9783907077566

Achévé d'imprimerie à Altenburg (Allemagne)

1er Trimestre 2018

Dépôt légal en Côte d'Ivoire

N° 14337 effectué à Abidjan